n° 1
octobre 1929

Revue Mensuelle :
60, rue de Prony
PARIS
Administration :
23, rue du Renard
Tél. Dir. : Wagram 01-30
Adm. Réd. : Turbigo 90-00

LA REVUE DU MEDECIN



LA
R E V U E
DU
MÉDECIN

Sommaire

LA REVUE DU MÉDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois.
Direction : 60, Rue de Prony (XVIIe)
Téléphone : Wagram 01-30 — 35-47 — 86-13
Rédaction-Administration : 23, rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.
N° 1

GRANDES LIGNES

La Revue du Médecin *n'est pas une revue proprement médicale ni un journal professionnel. Elle veut être, à l'usage du médecin, un organe de culture générale et de curiosité choisie.*

Le médecin, dans la vie réelle, n'est pas que médecin. Il est honnête homme. Il lit. Il coupe, Bernard Grasset l'a noté, plus de livres nouveaux qu'un autre. Il sait acheter un objet de goût, un tableau, un disque. Il dispose et orne sa maison. Il ordonne son jardin. Etre de service au théâtre ne le gêne pas pour écouter la pièce et la juger. Thérapeute, il a sondé le cœur. Il est psychologue par expérience, souvent historien et archéologue par goût. Anatomiste d'instinct, il est fin connaisseur de la beauté. Physiologiste, il sait manger. Praticien, il comprend les techniques. Automobiliste par nécessité, il aime le sport et le voyage.

Il est de plain-pied avec toutes les manifestations de l'esprit. Sa culture propre est la plus humaine qui soit. Bien définie, la médecine est la science de l'homme. Elle est au centre de tout ce qui occupe les hommes. Il y a du vrai dans cette boutade de Gosset, qui disait un jour à Duhamel : « Au fond, tout le monde devrait être médecin. Eh oui, comme bachelier ! »

Au médecin, ces pages mensuelles présenteront chaque fois un maître français, un maître étranger et aussi un médecin in partibus, *soit un des nôtres, illustre dans un autre champ que la médecine, soit un profane à qui ses études donnent droit au titre de médecin pour l'honneur.*

On y trouvera un article, un seul, de médecine, sur une question d'importance, une enquête sur quelque problème débattu entre nous, la description d'institutions qui intéressent le médecin, beaucoup d'images, une page de sagesse et de belle humeur, un conte, une chronique des lettres, des arts, du théâtre et de la musique, un aperçu de science pure, des points de vue sur le sport, la table, la maison, d'autres matières encore dont l'idée nous viendra ou nous sera suggérée.

Trois hommes d'Etat, chefs hiérarchiques et protecteurs naturels de ceux d'entre nous qui servent l'Etat, trois médecins, trois écrivains, trois artistes et trois savants ont bien voulu présider à la naissance de cette Revue (1). *Leur illustre parrainage lui crée de hauts devoirs. Par leur réunion même, ils lui rappelleront son programme : en s'adressant au médecin, s'adresser à l'homme tout entier.*

Quant à son destin, il est sur les genoux des dieux, je veux dire les vôtres, confraternels lecteurs. Une revue est un livre qui se fait au fur et à mesure, un livre mélangé, un livre collectif. Celle-ci, par votre sympathie et votre concours, deviendra ce qu'elle veut être : la revue du médecin.

Paul-Louis COUCHOUD.
Rédacteur en chef de *La Revue du Médecin.*

---

(1) *Antoine Bourdelle est mort pendant que ce premier numéro était sous presse. Avec son beau génie et son grand cœur il nous a prodigué les plus précieux conseils. Nous lui consacrerons un hommage dans le numéro de novembre.*

Le Comité d'honneur
de
LA REVUE DU MÉDECIN

GEORGES LEYGUES, ancien président du Conseil, ministre de la Marine. PAUL PAINLEVÉ, ancien président du Conseil, ministre de la Guerre, membre de l'Institut. — OBERKIRCH, sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Travail, de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales.

BALTHAZARD, professeur de médecine légale à la Faculté, président du syndicat général des médecins de France. — A. CALMETTE, sous-directeur de l'Institut Pasteur. — JEAN-LOUIS FAURE, de l'Académie de Médecine.

ÉDOUARD HERRIOT. — GEORGES DUHAMEL. — ANDRÉ MAUROIS.

ANTOINE BOURDELLE. — J.-L. FORAIN. — MAURICE RAVEL.

A. D'ARSONVAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France. — MAXIME RADAIS, membre de l'Académie de Médecine, doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris. A. BÉHAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

■ ■

Jean-Louis Faure



La vie de Jean-Louis Faure, c'est un perpétuel paradoxe : Ne s'imagine-t-il pas qu'il peut, chaque jour, apprendre quelque chose d'une science dont il n'ignore, depuis longtemps déjà, plus rien ?

Cette curiosité sans cesse alertée, ce désir de tout savoir, le premier, et ce qui fut, et ce qui est, et ce qui pourrait être, Jean-Louis Faure l'a bien joliment confessé.

Jeune, il avait l'habitude de regarder travailler les maîtres de la chirurgie ; il s'intéresse maintenant aux méthodes de ses pairs, aux manières particulières de ses élèves.

— Et tous m'ont beaucoup appris, *dit-il.*

Beaucoup ? Mais oui, il n'est que de savoir observer pour tirer, même d'une erreur, un enseignement.

Cette faculté d'observation aiguë, Jean-Louis Faure, au plus haut degré la possède. Regardez son visage interrogateur : une barbe courte, égale, soignée, une moustache coupée à l'américaine encadrent et dégagent, tout à la fois, une bouche au sourire sérieux ; aux commissures des lèvres, des petits plis, un brin ironiques, spirituels et mobiles, des petits plis qui ont leur réplique au coin des paupières.

Comme ils raillent, ces petits plis, comme ils s'émeuvent, et comme ils prennent aux graves instants de l'acte opératoire — derrière les plis du masque et le cristal des lunettes — la pathétique rigidité de la tension complète et maîtresse de soi.

— Le calme est la première de nos vertus, *disait Jean-Louis Faure, parlant à des chirurgiens.*

Calme, il l'est, toujours. Maître de soi, il le reste, toujours, à la seconde critique où surgit l'imprévu — l'imprévu auquel il s'attend — quand, d'un réflexe malheureux, dépend la catastrophe.

L'énervement, Jean-Louis Faure ne sait pas, expérimentalement, ce que c'est. Les vaines paroles, les ordres contradictoires, tout ce par quoi se manifeste, au cours d'opérations difficiles, le désarroi de certains, — et des plus grands, — il en a trop vu, chez d'autres, les désastreux effets pour ne s'être point, par le miracle d'une volonté de maîtrise, gardé contre eux. Il opère en silence, rapidement, sans hésitations, avec une élégance souple et forte.

La Gynécologie, il l'a prise des mains de Pozzi, science née à l'ombre du renouveau de la chirurgie générale, bien hésitante encore dans ses détails, confuse, et toujours si grave dans ses conséquences. A Pozzi il a succédé à la Chaire de clinique gynécologique à la Faculté et à l'hôpital Broca. Il lui a succédé. Il ne l'imita point.

Pozzi, un grand maître, avait certaines ostentations auxquelles le caractère de Jean-Louis Faure, son goût du travail fructueux ont toujours répugné. Celui-là aimait les leçons magistrales, celui-ci ne professe guère qu'au pied du lit du malade, ou, par exemple, dans ce laboratoire du chirurgien qu'est la salle d'opération.

Labeur fécond. De la clinique de Broca est sortie cette génération de jeunes chirurgiens que l'exemple de leur maître a pourvus d'une science générale solide et d'une technique parfaite.

Les grandes opérations gynécologiques, Jean-Louis Faure en a donné, — ou trouvé, ou renouvelé, ou perfectionné — et depuis qu'il enseigne et même quand il n'enseignait pas encore à Broca, la technique définitive.

On ne fera pas mieux, tant qu'on en sera réduit, pour guérir, à ouvrir un ventre et à porter le ciseau ou le scapel dans la chair vive. L'hystérectomie par hémisection, telle qu'on la pratique, aujourd'hui, un peu partout dans le monde, Jean-Louis Faure lui a donné son nom.

Est-ce à dire que, spécialisé, il ne connaisse que sa partie ?

Plaisante affirmation ! Et ses travaux sur l'appareil suspenseur du foie ? Et tous ses travaux, pendant la guerre, — il était chirurgien consultant de la IVe armée — sur les blessures ?

Est-ce à dire que, chirurgien, il soit indifférent aux autres aspects de la vie spirituelle du monde ?

Je ne connais point d'homme qui ait une activité professionnelle et intellectuelle plus grande.

Dans le même temps, on lit un mémoire de lui devant quelque tribunal de province : il défend un confrère. Une revue publie, sous sa signature, l'Ame du Chirurgien. *Il intervient à l'Académie de Médecine, ou à la Société de chirurgie — ou au Comité National d'Etudes Sociales et Politiques, ou à quelque grande association française.*

Il parle avec une éloquence élégante — il est Girondin.

Il écrit, comme beaucoup de savants, avec une clarté qui prend sa source dans la plus forte culture classique.

Personne n'a oublié avec quelle vigueur il présenta Claude Bernard.

En Marge de la Chirurgie, *vient de paraître, c'est un fort volume auquel deux autres vont succéder : un recueil d'articles éparpillés, au hasard de l'actualité, dans des revues ou des journaux, ou encore inédits. Et comme chaque article est complet, et comme chaque étude est profonde, et comme cette galerie de portraits s'étage au long de la seconde moitié du siècle dernier et jusqu'à nos jours, c'est, tout simplement, cet ouvrage au titre modeste,* l'Histoire de la Chirurgie moderne *par l'un des plus modernes et des plus savants chirurgiens mondiaux.*

Personne n'était plus qualifié pour l'écrire que cet encyclopédiste qui, parvenu, jeune encore, au faîte des honneurs et des fonctions, peut s'enorgueillir d'une vie passée tout entière au service de la Chirurgie et de la Science françaises.

M. BOURGEON.

Édouard Herriot



Culture *et générosité.*

Ainsi pourrait-on définir, me semble-t-il, la personnalité d'Edouard Herriot.

Il sait beaucoup de choses et, à l'inverse de bien des gens que le savoir dessèche, il a gardé une fraîcheur de sentiments, un élan, une foi que les déboires de la vie politique n'ont point altérés ou refrénés.

Sa culture est vaste. Il appartient à cette génération de Normaliens, dont faisait partie mon cher Gustave Téry, qui avaient lu, énormément, et, plus encore que retenu, « digéré » leurs lectures. Le goût d'apprendre et de découvrir n'a pas été émoussé, mais comme exalté en lui par l'étude. On l'a vu étonner, par sa science de l'architecture religieuse, les prélats les plus savants, et, par sa documentation économique, les spécialistes les plus avertis. Mais tant de savoir, il a le don de le couvrir de grâce et de poésie. Qu'il parle de Mme Récamier ou de la Forêt normande, c'est en érudit ; c'est aussi en amoureux et en poète. L'image juste, à la fois nette et colorée, vient naturellement sous sa plume. C'est un bel écrivain classique.

Classique, mais point froid, nous l'avons dit. On a même pu lui reprocher, en politique, quelque romantisme. Il a pu paraître qu'il se laissait entraîner par un tempérament qui était, précisément, de poète et d'idéaliste plus que d'homme d'État. A vrai dire, c'est surtout de cette générosité qui est en lui qu'il fut victime. De bonne foi lui-même, il présumait la bonne foi de tous. Il avait, des convictions et de la personne de ses adversaires, un respect que ceux-ci ne lui ont guère rendu. Il n'a pas toujours compris que certains de ses ennemis politiques pouvaient, pour le renverser, aller jusqu'au risque de ruiner leur pays. Bon, il admet difficilement la méchanceté des hommes. Une sorte d'optimisme est à l'origine des erreurs qu'on croit pouvoir parfois lui reprocher. Si erreurs il y a, elles ont de la noblesse.

Il en a souffert, ou du moins, souvent, il a souffert d'être incompris, plutôt que de s'être trompé. Si on avait « réalisé » par l'esprit ce qu'il voulait faire, on l'eût aidé à le réaliser vraiment, au lieu de le combattre. On a voulu, de ce libéral, faire un homme de système, un sectaire. Il l'est aussi peu que possible. Et c'est lui qui s'est étonné qu'on s'acharnât contre lui, systématiquement.

Il a écrit deux gros ouvrages, dont l'un s'appelle Agir, *et l'autre* Créer. *Et ses détracteurs de mauvaise foi ne manquent point de ricaner que s'il a beaucoup glosé sur ces deux verbes-là, il s'est montré lui-même inférieur dans l'action, et qu'il n'a pas « créé ».*

Rien n'est plus injurieux et plus faux.

D'abord, il a, en 1924, donné à notre politique extérieure un tour nouveau, et ce n'est pas de moi qu'on obtiendra que je dise qu'il eût tort. S'il est possible de concevoir — mettons : d'entrevoir — aujourd'hui une Europe plus unie, plus harmonieuse, c'est au grand coup de barre qu'il a donné alors qu'on le doit. On peut insinuer qu'à ce moment-là, il a forcé la note et voulu aller trop vite en besogne. Il y avait fort à faire pour redresser la barque et remonter le courant. Il l'a fait. Et cela. c'est quelque chose.

Ce n'est pas sur-le-champ, ce n'est même pas toujours de leur vivant qu'on découvre ce que, dans la vie d'une génération et, par là, dans celle de l'humanité, les individus ont apporté. C'est l'avenir qui leur donne tort ou raison. Je demeure convaincu qu'à Edouard Herriot, pour ce qu'il a fait en 1924, l'avenir donnera raison.

Et s'il n'avait rien fait, rien innové, rien apporté, eût-il rencontré tant de résistances ? C'est à ce qu'il représentait d'inédit que certains, précisément, résistaient.

Mais s'il a créé, c'est surtout à Lyon.

— Questions locales ! dira-t-on.

— Ce n'est certes pas diminuer Edouard Herriot que de dire que depuis trente ans, c'est à l'administration d'une grande cité qu'il a consacré le meilleur de son temps et le meilleur de lui-même. Il en est fier, et il a raison. Il n'a pas seulement bien administré une ville. Il a fourni de grands exemples. Il a fait quelque chose d'humain.

Ne parlons pas de cette admirable réussite économique qu'a été et que reste la Foire de Lyon. Parlons de ce qui se rattache le plus directement aux préoccupations des lecteurs de cette revue.

En 1923, je fus à Lyon pour visiter les œuvres sociales fondees par Edouard Herriot, et notamment cette « Maison des mères » dont il tire un juste orgueil. Tout ce qu'il avait su faire d'ingénieux, de généreux, de neuf pour assister les mères, sauver les enfants, aider les vieillards, maintenir la santé publique, ses collaborateurs me le montrèrent en lui en rendant hommage avec émotion. Quand l'Œuvre *entreprit pour l'anatoxine Ramon, contre la diphtérie, cette campagne que depuis, enfin, les pouvoirs publics ont faite leur, l'un des premiers maires qui, en France, s'y associèrent, non par la parole, mais par des actes et des décisions, ce fut Edouard Herriot.*

Ne fût-ce que là, — pour nous tenir sur un terrain où nulle contestation n'est possible, — cet érudit, cet écrivain, ce poète, cet idéaliste a, selon son programme, agi et créé.

Jean PIOT.

Antoine Bourdelle



Bourdelle *est notre plus grand artiste contemporain. C'est lui qui porte actuellement le flambeau sacré que les génies se transmettent au travers des âges. Il assume le difficile honneur de succéder immédiatement à l'exceptionnel Rodin, bien qu'à proprement parler il ne continue guère l'œuvre* du Michel-Ange français.

Bourdelle, son collaborateur et son ami, a profondément reçu la leçon du maître de Meudon, mais il a conservé intact son génie profond ; il a poursuivi opiniâtrément sa véritable voie ; ne pouvant oublier en son cœur et en son âme d'artiste l'appel ineluctable de sa race, il a su rester fidèle à cette sorte de mot d'ordre divin qu'une longue suite d'ancêtres avait versé dans sa pensée et dans sa volonté.

Bourdelle, en effet, plus que tout autre, est authentiquement de son terroir; très loin dans le passé de son sol natal il plonge de fortes racines spirituelles ; il ramène à lui l'héritage de devanciers hautains et impérieux ; il se nourrit des sucs quintessenciés de cent générations de bâtisseurs ; et, par le canal des siens, aboutissant d'une longue chaîne logique, il se relie sans discontinuité aux origines gauloises, gallo-romaines, romanes, gothiques; sa formation est exclusivement traditionnelle; et c'est pourquoi, en notre temps d'académisme gréco-latin italianisé, il apparaît comme une exception d'abord stupéfiante.

Le visiteur du futur Musée Bourdelle *— qui s'impose à notre gloire nationale et qui, tôt ou tard, s'érigera comme un de nos foyers d'art permanents — sera d'abord frappé* du Caractère monumental *des œuvres grandes ou petites qui s'y rassembleront. Pas une statue, buste, bas-relief, groupe, vaste composition sur le plein air ou fragment décoratif pour l'intérieur, pas un dessin, peinture ou fresque qui n'aient ce caractère primordial et essentiel d'une construction logique, puissante et nécessaire, menée dans une pensée d'architecte. Aussi, que de solide tranquillité, que de noblesse calme, que d'ampleur harmonieuse, que d'équilibre merveilleusement calculé, que de symétrie rigoureusement dominée par la certitude de l'expression!*

C'est que Bourdelle est le maître d'une technique poussée à un degré de perfection si complet qu'il semble avoir dérobé le secret de la Nature: comme elle, il sait tout construire en raison d'un point central qui est l'âme du tout. Un ensemble sculptural et architectural possède chez lui une vie organique propre semblable à celle d'un être vivant, et c'est ce qui lui assure la solidité totale, parfaite. Il traite le buste selon les mêmes lois constructives qu'un monument, avec la même architecture générale qu'un temple. Sévère discipline dont ne sont capables que de très grands génies.

Le second caractère tout à fait étonnant chez cet artiste aussi rigoureusement constructif c'est que, bien loin d'avoir abouti à la sécheresse géométrique et à la froide perfection du cristal, Bourdelle laisse transpercer partout sa fougue de créateur, son lyrisme contenu mais frémissant, son ardente imagination, sa sensibilité sans cesse accrochée aux palpitations d'un modelé vivant plein des tressaillements d'une chair que l'esprit et le cœur n'abandonnent jamais.

Bourdelle est un parfait intimiste; maître de l'intimité *dans l'art sculptural, il est le point de rencontre de deux puissances qui trop souvent s'excluent, pour ne se joindre harmonieusement que dans les œuvres suprêmes : la puissance architectonique de l'ensemble, la puissance vitale fragmentée jusque dans la plus intime parcelle de la matière vivante.*

Enfin, lié au constructeur et à l'intimiste, quelle joie de découvrir partout chez Bourdelle un décorateur *savant, raffiné, un peu austère, sachant toujours établir entre les éléments de ses compositions des guirlandes spirituelles, de vastes arabesques qui continuent un même rêve en s'épousant, se contrariant, s'articulant, rentrant, sortant, tournant, se rejoignant vers un centre musical en une Danse insatiable de l'esprit...*

Le musée du Luxembourg contient, de Bourdelle, un grand Heraclès archer, *en bronze; cette pièce est célèbre; on admire le mouvement d'une prodigieuse puissance de l'homme bandant son arc, tandis qu'autour de lui tout un monde s'évoque. Des bustes tels celui d'*Anatole France, *d'une si extraordinaire lumière intérieure dans la vérité dernière de l'écrivain vers la fin de son existence,* du Docteur Kaeberlé *le savant strasbourgeois, de l'*architecte Perret *attestent la même maîtrise suprême.*

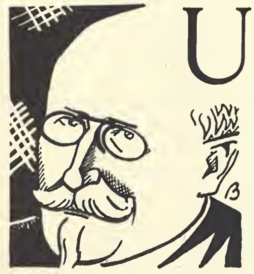
Le Monument de Mickiewicz *qui se dresse sur la place de l'Alma, restera une des plus remarquables œuvres sculpturales de Paris : quelle leçon de mesure, d'harmonie, de grand art.*

Les fresques du théâtre des Champs-Elysées, *lumineuses, aériennes et terrestres à la fois, merveilles de hardiesse dans le dessin, — et où l'on pourra étudier Bourdelle peintre, — suffiraient à établir à jamais sa réputation.*

Cent autres œuvres enfin, en France et dans le monde, seraient à citer pour faire connaître Bourdelle ; restaurateur du grand art constructif pour ainsi dire perdu depuis tant de siècles, il a ajouté une fois de plus à la matière, après les Phidias, les Michel-Ange et les Rodin, cette qualité d'éternité dont l'art dispose et qui est sa seule raison d'être.

Docteur Emile-François JULIA.

Maxime Radais



UNIVERSITÉ *de Paris. Faculté de pharmacie. Cryptogamie. Microbiologie. M. Radais, professeur. Mercredi et samedi 8 h. 30. Nord.*

C'est à peu près en ces termes, à la fois d'une précision toute scientifique et d'une concision tout administrative que, sur l'affiche officielle de la Faculté, M. le doyen Radais annonce aux intéressés le cours de M. le professeur Radais. C'est en effet dans cet amphithéâtre Nord, sur les gradins duquel ont passé et passeront encore de nombreux aspirants pharmaciens, que M. le professeur Maxime Radais enseigne cette science si délicate, et à l'heure actuelle si importante, qu'est la microbiologie. Il est certain que, pour les non-initiés, ce sujet peut paraître quelque peu aride et que la simple évocation du titre des conférences ne peut, à première vue, attirer de nombreux prosélytes à cette branche des sciences naturelles. D'autant que la légende, communément répandue, entourant les personnalités scientifiques, fait que volontiers on se figure l'aridité d'un tel sujet aggravée par l'aspect austère, le débit monotone d'un professeur détaché des choses d'ici-bas. Une surprise agréable attendrait le profane qui se serait égaré parmi l'auditoire normal : c'est que, dès les premières leçons, le cours s'anime, devient vivant ; le regard malicieux du maître, bien abrité derrière son lorgnon, s'empare progressivement de ceux qui l'écoutent. Des aperçus hardis, de légères et opportunes digressions maintiennent constamment en haleine l'élève dont l'esprit aurait tendance à s'échapper pour vagabonder hors des murs de l'amphithéâtre, de sorte que tous ne peuvent que s'intéresser à ce monde infiniment petit que la parole enthousiaste et colorée du professeur fait vivre devant eux.

Ce cours c'est le résultat de longues années de labeur, de mise au point et d'évolution constante. C'est, en effet, presque le fondateur de cet enseignement que les élèves ont le bonheur d'écouter. Aussitôt après son doctorat et son agrégation — dont les thèses apportaient de nouvelles contributions importantes à l'étude des conifères — le futur professeur, déjà préparateur et chef de travaux à l'Ecole de Pharmacie, fut immédiatement chargé de conférences sur le sujet tout nouveau de la bactériologie. Nommé à la suppléance de Marchand, puis de Beauregard, dans la chaire de botanique cryptogamique, fondée pour le premier de ces savants, il put, dès le début, orienter son enseignement vers les microorganismes et leurs fermentations, tout en dirigeant les travaux pratiques qui complètent magistralement le cours de l'amphithéâtre.

C'est en 1922 que M. Radais prit la succession de M. Gautier dans les fonctions de doyen de la Faculté de Pharmacie. C'est depuis cette époque que, sans interruption et sans délaisser son enseignement, il préside avec une indulgente finesse aux destinées de cet établissement. C'est une lourde charge que celle qui comprend à la fois la direction de l'enseignement prestigieux de cette Faculté, d'une réputation universelle, et le maintien d'une jeunesse, parfois un peu... exubérante, entre des limites raisonnables d'où elle a souvent tendance à s'évader. Il ne doit pas, non plus, être toujours très intéressant d'abandonner une observation scientifique pour connaître d'une question de discipline ou de l'élaboration de papiers administratifs. On comprend le tact, la diplomatie et l'égalité d'humeur que doit, en tout temps, manifester un doyen...

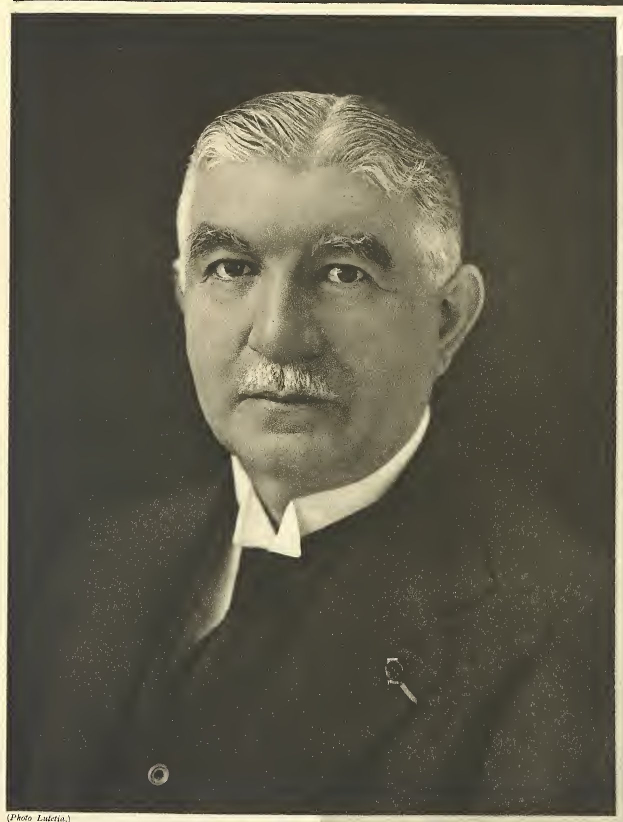
Il suffit de constater, d'un côté, à quel niveau scientifique se trouve actuellement l'enseignement de la Faculté, la renommée de ses professeurs, et de recueillir, d'autre part, le souvenir ému qu'ont gardé les anciens élèves de leur chef, pour être convaincu que toutes ces qualités se trouvent réunies chez le doyen actuel, et que nul ne saurait mieux que lui supporter les devoirs d'une telle charge. Il ne faudrait pas se figurer l'éminent maître sous l'aspect d'un savant morose, uniquement préoccupé de son travail ingrat : ce n'est un secret pour personne, qu'à côté de son écrasant labeur, Maxime Radais trouve néanmoins le temps de s'intéresser à bien d'autres activités que celles auxquelles le convie sa tâche quotidienne. Nos lecteurs s'en doutent bien un peu, puisqu'ils ont le plaisir de trouver son nom parmi les membres du Comité d'Honneur de cette revue. Mais ce que n'imaginent guère ceux qui ne l'ont pas approché, c'est la parfaite bonne grâce avec laquelle ce savant sait abandonner ses hautes spéculations scientifiques pour devenir, dans les réceptions ou réunions qu'il organise, simplement un homme du monde avec tout ce que ce terme sous-entend de souriante affabilité, d'esprit et d'entrain. Enfin, aucun de ses familiers, nul de ceux qui l'ont vraiment connu n'ignore que, parfois, le « scientifique » aime à s'effacer devant le « littéraire » et que la minutieuse précision d'un savant n'est pas incompatible avec la douce rêverie d'un poète.

Joseph ROBIN.



« Le Génie de la Médecine »
par Antoine Bourdelle.
(Fragment d'un projet de monument
au docteur Socca, à Montevideo.)

Les maîtres français



(*Photo Lutetia.*)

Un maître français : Gosset, professeur de clinique chirurgicale, directeur de service à la Salpêtrière.

Le professeur Gosset



EUX mains miraculeuses... Deux mains longues, et souples, et fines, durement nouées, puissantes, adroites et précises.

Deux mains d'ouvrier d'art, non pas d'artiste. L'artiste a des mains fébriles, passionnées, inégales dans leur ouvrage. Celles-là sont sûres de ce qu'elles veulent, de ce qu'elles peuvent. Elles ne connaissent pas l'impatience, parce qu'elles ignorent l'incertitude.

Deux mains miraculeuses, cela pourrait ne faire qu'un virtuose.

Le professeur Gosset, dans l'acception la plus générale d'un beau mot trop souvent galvaudé, est un maître.

Il y a une école de Gosset qui se distingue par une même technique simple et sûre, par une même méthode opératoire scrupuleuse et éprouvée et par la communion de tous dans l'admiration de celui qui fut le maître de leur maître, le professeur Terrier.

1889. Un siècle agonise. La chirurgie moderne naît à peine. Gosset vient à Paris. Normand de race normande, il arrive de Fécamp.

1889. Période de transition ; on ne se résigne pas à rejeter, sans réserve, toutes les erreurs du passé. On n'ose pas accepter sans réticences toutes les réformes. Heureux ceux qui ont vécu, trop jeunes pour ne pas s'en évader, ces heures incertaines. Les meilleures leçons proviennent des expériences malheureuses.

Gosset, interne à vingt et un ans, s'en est allé, de service en service à la recherche d'une chirurgie nouvelle. Il a été, d'abord, l'interne de Tillaux, de Reclus, deux maîtres d'autrefois, hautes figures sévères ; il a passé, chez Guyon.

Puis il est entré dans le service de Terrier.

« Terrier, dira-t-il, j'ai eu l'inestimable bonheur de passer près de lui dix années de travail, et j'ai eu l'inestimable joie de pouvoir aimer l'homme que j'admirais. »

Dix ans d'une collaboration étroite et confiante, dix ans du premier âge de la chirurgie aseptique. Gosset avait pu connaître les ravages de la vieille chirurgie meurtrière, les déboires de l'antisepsie.

L'asepsie, invention francaise, géniale découverte de Terrier, il a été, par d'immédiats et magnifiques résultats opératoires, l'un des premiers à en affirmer l'efficacité.

« Nous allions, à la vieille Pitié, au sortir de Clamart, — m'a dit un ancien stagiaire, — voir Gosset opérer. »

Sa réputation, déjà, a dépassé les salles de garde. Les premières interventions de Gosset ? Le professeur Pozzi en citera une, comme un exemple d'exceptionnelle réussite, en cour d'assises, plus de dix ans après qu'elle eut été tentée...



Le professeur Gosset lorsqu'il inaugura, à la Faculté de Médecine, le monument à Terrier, qui fut son maître.

(*Photo Wide World.*)

Déjà, auprès du vieux maître, le jeune chirurgien affirme ses plus belles qualités, déjà il possède pleinement sa méthode.

Il va l'appliquer avec une rigueur jamais démentie. A quarante et un ans, il prend, à la Salpêtrière, le service de Segond. Il n'en a pas quitté, depuis, la direction, même lorsqu'il fut appelé, en 1920, à succéder au professeur Quénu, à l'une des chaires de clinique chirurgicale.



Tenue de travail...

Voilà la carrière.

L'homme? Un persévérant, un scrupuleux.

Il a la manie de l'asepsie, du travail bien fait. Il est sévère pour lui-même; il exige beaucoup de ses aides. Ses opérations sont chacune une manière de chef-d'œuvre réglé suivant les lois d'une technique sans aléas. Le professeur Gosset noue lui-même les catguts après avoir lui-même pincé les vaisseaux.

— Il exagère, disent certains, que n'embarrassent point tant de soucis.

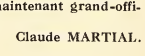
Quand, dans un acte grave, chaque détail a son importance qui peut être définitive, n'est-ce point le plus bel exemple de probité, cette inquiétude du moindre geste?

La méthode, dans tout l'enseignement du professeur Gosset, on la retrouve : examens systématiques de tous les malades à tous les points de vue ; organisation systématique de tous les services, de la façon la plus complète, la plus moderne ; échelonnement de l'enseignement, de haut en bas, de telle façon que chacun apprenne, à la clinique de la Salpêtrière, ce qu'il est venu apprendre.

L'ensemble forme un tout cohérent d'une valeur d'enseignement et de documentation incomparable.

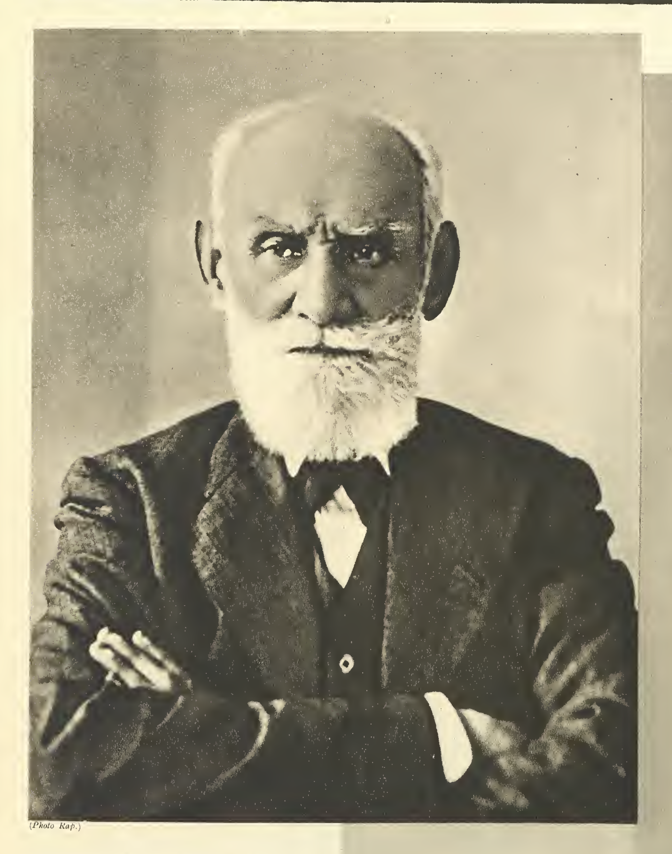
Le professeur Gosset, à cinquante-sept ans, collectionne tous les honneurs et tous les titres.

La reconnaissance qu'il a suscitée se traduit par des dédicaces flatteuses : « A Gosset, qui m'a sauvé la vie », écrit Clemenceau, au bas d'une photo. L'estime de ses pairs consacre l'affectueuse admiration de ses disciples. Il partage, avec Tuffier, Hartmann, Duval, Lecène et Leriche, de Strasbourg, le rare honneur d'être membre du Royal Collège des Chirurgiens d'Angleterre. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire. Il est maintenant grand-officier.



Claude MARTIAL.

Les maîtres étrangers



(Photo Rap.)

Ivan Petrovitch Pavloff, le savant physiologiste russe, directeur d'un institut créé pour lui à Léningrad.

Ivan Petrovitch Pavloff

QUAND le professeur Pavloff entra dans l'immense Hall de Boston, où siégea le congrès de physiologie, tous les délégués sans exception se levèrent et acclamèrent longuement le savant russe. Ils entendaient ainsi honorer une longue vie consacrée à la science et un courage moral et civique touchant au sublime. L'ovation spontanée s'adressait aussi bien au savant qu'à l'homme !

En vérité, la vie de Ivan Petrovitch Pavloff est une grande vie. Simple de contours et monacale quant à ses événements intimes, son existence est riche en efficacité, en victoires et en résultantes. Lutte et succès voilà les deux pôles de l'activité du célèbre physiologiste russe. Fils d'un simple pope, il eut toutes sortes de difficultés matérielles à surmonter pour pouvoir entrer à l'Université. De son temps, l'Université constituait le fief des jeunes nobles, fils de militaires ou de fonctionnaires. Le gouvernement y puisait ses meilleurs aides et veillait pour que les fils des classes moyennes et des serfs libérés soient exclus de l'Alma Mater. Toutefois Ivan Petrovitch put s'inscrire à l'Académie militaire de Médecine de Saint-Petersbourg et obtenir en 1879 ses premiers grades universitaires. Quoique très pauvre, il choisit la carrière académique, et, dès 1884, il fut nommé professeur agrégé.

Ses travaux commençaient à attirer l'attention des savants russes et bientôt sa renommée dépassa les frontières de l'Empire des Tzars. Un nouveau stade de son activité marque son récent ouvrage : « Leçons sur l'activité du cortex cérébral ». Universellement connu par ses travaux sur les processus digestifs et par la découverte des réflexes conditionnels, — M. Pavloff indique dans cet ouvrage une voie nouvelle pour l'étude du fonctionnement de l'écorce cérébrale, que l'on croyait jusqu'à l'heure présente inabordable.

Ces 23 leçons contiennent l'exposé des études et des expériences faites pendant 25 ans, souvent dans des conditions matérielles des plus difficiles, sinon impossibles. Il a fallu au savant un quart de siècle pour réunir les résultats de ses travaux successifs et pour donner à la science une contribution personnelle, marquant une ère nouvelle.

Dur labeur et combien désintéressé ! Combien de fois Pavloff a souffert de la faim pour pouvoir donner à manger à ses bêtes ! Que l'on songe que le professeur continuait à travailler quand toute la Russie criait famine, quand le canon de la guerre civile grondait dans les rues de Léningrad, quand la lutte fratricide n'admettait aucun moment de sécurité... Et le vieillard — tête de patriarche, — ne remarquait même pas les balles. De son pas traînant — il est boiteux par suite d'un accident — il allait réclamer aux autorités soviétiques la nourriture pour ses animaux. Et les commissaires du peuple exécutaient de leur mieux ses demandes. En effet, Pavloff, qui est peut-être hostile à la transformation politique de la Russie, avait trouvé — sans le demander — un puissant protecteur en Lénine. Celui-ci, avant sa mort, avait recommandé à ses amis de veiller à la sécurité du savant et de protéger son activité.

■

Quand M. Pavloff se trouve à Paris, il descend dans une modeste pension aux environs de l'Institut Pasteur. Dans une pauvre chambre du quatrième étage on peut voir ce grand vieillard — il est né en 1849 — chaussé de grandes bottes « cosaque », lisant tranquillement un livre. Rien ne l'intéresse hors la science. Et l'œil perçant d'un enquêteur qui a la chance de pouvoir l'approcher cherche vainement à surprendre une agitation intérieure et son intuition professionnelle, si aiguisée par la pratique, se heurte contre un néant : M. Pavloff n'est pas de ce monde. Le fait suivant le démontrera d'ailleurs.

Pour une réflexion quelconque il s'attira le courroux du tout puissant Boukharine, membre des plus influents du Comintern et du Politbureau, qui l'attaqua dans les journaux soviétiques. Au cours d'une conférence, M. Pavloff s'adressa à son auditoire, disant « ... A propos, on me dit qu'un certain Boukharine m'attaque... » Le savant qui ne lit pas les journaux ne savait au juste qui était Boukharine, et même s'il le savait, il aurait agi de la même façon. Qu'il soit dit à l'honneur des Soviets qu'ils laissèrent le physiologiste tranquille. Un autre aurait payé cette audace peut-être de sa tête.

Dans la vie, M. Pavloff est un enfant sans défense. Très simple et aimable, il charme immédiatement son auditoire. Toutefois, comme « patron », il connaît des moments d'extrême violence, s'il est mécontent de l'activité de ses collaborateurs. Ayant travaillé pendant plusieurs années avec un collaborateur qu'il estimait fort, il le chassa quand celui-ci fit tomber un appareil contenant un bouillon particulièrement difficile à obtenir. Mais une fois sa colère tombée, il se rendit au domicile du malheureux assistant et l'embrassa.

Et pour finir, une opinion autorisée sur les travaux de M. Pavloff, de la très gracieuse et très savante traductrice française de ses œuvres, la doctoresse Trifinoff : « Si, au début de son activité, le professeur Pavloff s'est consacré exclusivement à l'étude du fonctionnement des glandes digestives, les 25 dernières années, il a étudié les excitations psychiques du chimisme digestif. La base de son étude est la notion du réflexe de Descartes. Il s'est principalement occupé des réflexes congénitaux (instincts). Pavloff considère que le réflexe congénital ou acquis est la base de toute la psychologie, qui, d'ailleurs, doit être fondée sur la physiologie. »

Maxime CADET.

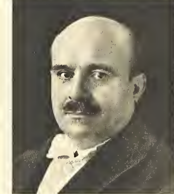
Le professeur Pavloff sortant du Palais de Buckingham, où il vient d'être reçu par le roi d'Angleterre.

(*Photo Keystone.*)

Hommes et choses dont on parle

J. Vinchon et Laignel-Lavastine qui doivent publier “ Les malades de l'esprit et leurs médecins ”.



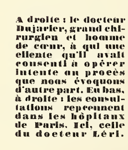




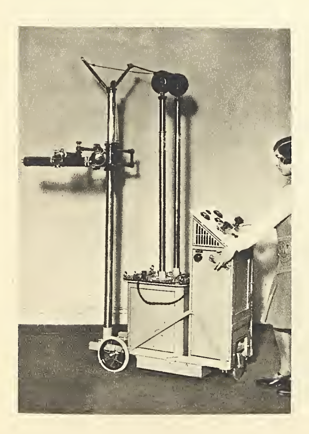
C'est la rentrée, pour tout le monde... Voici, prêts à écouter leur première leçon, les élèves du P. C. N. attendant leur professeur.



Ci-dessous : un appareil “ portatif ” destiné à utiliser les rayons X où que l'on se trouve — quand le malade ne peut se déplacer. Il était exposé récemment à Londres.



A droite : le docteur Dujarier, grand chirurgien et homme de cœur, à qui une cliente qu'il avait consenti à opérer intente un procès que nous évoquons d'autre part. En bas, à droite : les consultations reprennent dans les hôpitaux de Paris. Ici, celle du docteur Léri.





Pharmacies américaines



Pharmacies américaines : leurs clients ne sont pas des malades... Ils manifestent, au contraire, un vigoureux appétit, si nous en croyons le spirituel dessinateur Pedro ; et, bien qu'ils portent la veste blanche, le genre de préparateurs qui les servent doivent être plus habiles à manier le " shaker " à cocktails que le pilon du mortier.

Grands, clairs, riches, spacieux, les grands magasins de New-York sont des merveilles d'élégance. Leurs articles sont souvent importés de France ou copiés sur nos modèles, mais ils sont admirablement exposés.

Les devantures sont des modèles de sobriété et de goût.

New-York possède à lui seul une douzaine de grands magasins.

Dans les avenues, quelques maisons exposent avec art, bibelots, bijoux, antiquités. Les fleuristes sont rares. Ils ne savent pas, comme les nôtres, faire chanter à leurs vitrines l'épanouissement des corbeilles fleuries. L'habitude, du reste, est, ici, d'offrir les fleurs dans d'immenses boîtes de carton.

Dans les quartiers populeux triomphent l'entassement et le goût criard. Les marchandises sont écrasées par de grandes pancartes publicitaires.

New-York n'a ni cafés, ni marchands de vins — ou du moins il ne les expose pas aux regards — mais il a une curiosité bien particulière : les drugs-stores, les pharmacies.

Il y en a à tous les coins de rue. Luxueux ou modestes, ils portent tous la même enseigne : « Sodas, cigars, candies » (limonade, cigares, sucreries) et, au-dessus de la porte, plus discrètement : « Pharmacy ».

On entre : un grand zinc, des tabourets, des petites tables. Là, on débite orangeade, café au lait, cidre doux, ice cream, sandwiches, saucisses à la moutarde, pâtisseries.

A l'heure du lunch, employés et midinettes prennent là leur léger repas.

A côté, un étalage d'énormes cigares et de cigarettes.

Les pharmaciens américains suivent le progrès pas à pas.

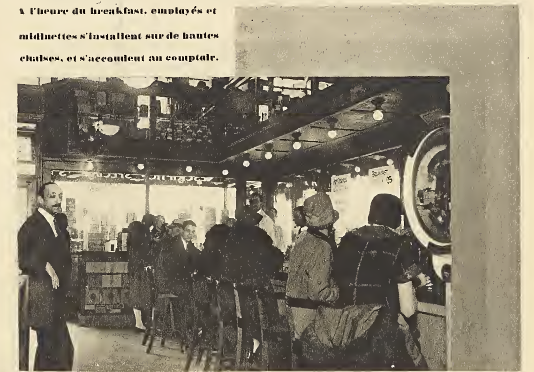
Au rayon « Tabac », certains exposent des distributeurs automatiques qui, tout en débitant Lucky Strike ou Chesterfield, nasillent : « It's Toasted » ou « They Satisfied », puis, gentiment : « Thank you ».

Plus loin, voici les douceurs : chocolats à la menthe, sucres d'orge, bonbons à la noix de coco.

Puis la parfumerie : une montagne de crèmes, de savons à barbe, de poudres de riz, de parfums.

Puis le coin des quotidiens et des magazines : le « New-York Times », a cinquante pages en

A l'heure du breakfast, employés et midinettes s'installent sur de hautes chaises, et s'accoudent au comptoir.



(Photo Trampus.





(Photo Trampus.)

Voici la devanture de la " Ligget's Drug Store ", qui est l'une des plus grandes pharmacies new-yorkaises.

semaine, deux cent cinquante le dimanche. On vend vite un quintal d'imprimés.

Les drugs-stores fournissent aussi les appareils et les accessoires de photographie, le papier à lettres, le cirage, l'encaustique et tous les ustensiles de brossage, de lavage, d'astiquage.

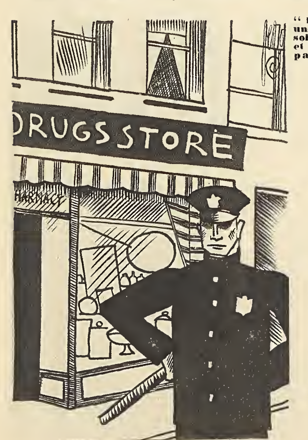
Ils fournissent encore les spécialités : laits de magnésie, pommades, emplâtres contre la toux, qui se débitent chacun dans le pays par dizaines de millions d'unités.

Dans ces bazars, il y a même un pharmacien diplômé chargé de l'exécution des ordonnances Mais il faut le chercher un moment.

Les pharmacies appartiennent rarement aux pharmaciens ; le plus souvent, elles sont la propriété d'un particulier ou d'une société anonyme, telle la Ligett's, qui exploite aux Etats-Unis plus de six cents officines.

Les pharmacies américaines sont admirables : on y trouve de tout, même des médicaments...

F. DEBAT.



" Pharmacy ". C'est une inscription accessoire, en quelque sorte, et que l'on n'aperçoit pas tout de suite.



Se donner rendez-vous à la pharmacie ! Les jeunes gens de chez nous ne connaissent pas encore cela.

La lutte contre la maladie


(*Photo Keystone.*)


(*Photo Keystone.*)

Ci-dessus : le gargarisme quotidien des écoliers londoniens, avant la classe. Ci-contre : l'hôpital le plus grand du monde, édifié récemment à Philadelphie.


(*Photo Keystone.*)

A gauche : un masque pour guérir l'asthme, inventé par le Docteur Frankel, de Berlin. A droite : toute une cité médicale vient d'être construite à New-York, 168e rue.


(*Photo Keystone.*)

(*Photo Keystone.*)

On emploie de plus en plus le bain de soleil artificiel pour fortifier les enfants débiles : l'on voit ici trois " patients " au cours d'une séance à Wedding.


(*Photo Wide World.*)

New-York, cet été, déclara la guerre aux moustiques. Une doctoresse fait un examen au microscope dans les laboratoires du Ministère américain de la Santé.

La vaccination contre la tuberculose par le bacille Calmette-Guérin

DEPUIS l'année 1882, date à laquelle le savant allemand Robert Koch découvrit le bacille de la tuberculose, et obtint son développement dans les milieux artificiels, les efforts des bactériologistes du monde entier se sont concentrés sur la préparation d'un vaccin antituberculeux à l'aide des cultures de ce microbe.

Les observations cliniques et expérimentales, qui ont été faites, montrent que l'immunisation contre la tuberculose est réalisable.

Marfan a mis en évidence, dès 1886, le fait que les individus guéris de tuberculoses ganglionnaires ou cutanées contractées dans leur enfance, sont rarement atteints à l'âge adulte de lésions pulmonaires, et que celles qui se manifestent exceptionnellement chez eux sont toujours bénignes. De leur côté, Vallée et Rossignol ainsi que Calmette et Guérin ont constaté que les génisses réagissant à la tuberculine ne se comportent pas vis-à-vis de l'infection d'épreuve expérimentale comme celles pour lesquelles la réaction tuberculinique est négative.

Si on leur injecte 3 milligrammes d'un bacille tuberculeux virulent dans les veines, les dernières meurent en quelques semaines avec des lésions généralisées, alors que les premières ne contractent qu'une affection chronique dont elles guérissent le plus souvent.

Cette immunité des génisses qui réagissent à la tuberculine explique le fait bien connu que les adultes des grandes villes sont plus résistants à l'infection tuberculeuse que les jeunes enfants ou que les habitants de régions où la population est beaucoup plus clairsemée. Les citadins se vaccinent spontanément dès les premières années de leur vie, parce qu'ils ont presque toujours l'occasion d'absorber quelques unités bacillaires répandues dans le milieu extérieur par les malades phtisiques qui les entourent.

On a d'abord pensé qu'il suffirait, pour réaliser artificiellement cette immunité, d'injecter sous la peau des bacilles tuberculeux morts, en suivant la méthode qui a réussi pour d'autres maladies infectieuses. Mais jusqu'à présent, il a été impossible de conférer aux animaux une résistance appréciable à une infection tuberculeuse expérimentale en leur injectant préalablement des bacilles tués par divers agents physiques ou chimiques ou des extraits de ces bacilles.

A la suite de ces échecs, Maffuci le premier, en 1899, puis Mac Fadyean, Pearson et Gilliland et ensuite Behring, Römer et Ruppel eurent l'idée de se servir pour la vaccination des bovidés d'un bacille vivant de type humain qui, comme Theobald Smith l'avait montré, est très peu virulent pour l'espèce bovine. En France, Arloing et Vallée ont utilisé des bacilles à virulence affaiblie.

Les expériences de ces auteurs et en particulier celles de Behring ont montré que l'inoculation de bacilles vivants aux bovidés était capable de leur conférer une résistance manifeste aux réinoculations ou à la contamination naturelle. Mais celle-ci est transitoire, ne durant que quelques mois.

Malgré l'importance de ces constatations, il n'a pas été possible de donner une application pratique à la méthode de Behring à cause des dangers que comportait l'utilisation de bacilles virulents pour l'homme.

Pour la même raison, on ne peut envisager qu'à titre d'expérience les essais de Gerald Webb et W. Williams aux Etats-Unis et de Selter en Allemagne, qui n'ont pas reculé devant l'inoculation à des enfants de très faibles doses de bacilles virulents d'origine humaine.

■

Il ressort, en tout cas, de ces observations et de ces essais que les individus ou les animaux qui ont eu ou ont encore une infection bacillaire légère spontanée ou provoquée, présentent une résistance manifeste à la tuberculose.

Calmette et Guérin en ont donné la preuve expérimentale par les expériences suivantes :

Ces auteurs ont fait ingérer à des génisses un repas unique de quelques unités de bacilles virulents ; ils ont constaté que ces animaux, à la suite de cette ingestion, présentent des lésions bénignes dont ils guérissent, et qu'éprouvés après leur guérison avec un bacille virulent, ils résistent à cette infection. Au contraire, plusieurs repas à courts intervalles leur donnent une maladie rapidement mortelle.

Il était ainsi démontré expérimentalement pour la première fois qu'une seule contamination légère donne une maladie guérissable qui vaccine, tandis que des contaminations répétées plusieurs fois déterminent une maladie grave, en général mortelle.

Cette contamination précoce, mais légère, est donc à souhaiter puisqu'elle vaccine, mais elle ne peut être faite dans un but préventif que chez les nouveau-nés et les individus vierges de toute infection bacillaire ; l'introduction dans l'organisme, chez ceux qui sont déjà bacillisés, des bacilles vaccins risquerait de déterminer des phénomènes d'intolérance ou d'activation des lésions pré-existantes.

Rejetant l'emploi de bacilles pathogènes ou à virulence simplement affaiblie, Calmette et Guérin ont cherché à obtenir, pour l'employer comme vaccin à l'état vivant, un bacille tuberculeux privé de toute virulence.

Ils y sont parvenus en cultivant pendant plusieurs années une souche de bacille tuberculeux d'origine bovine dans un milieu très alcalin : pomme de terre trempant dans de la bile de bœuf glycérinée à 5 %.

Après 250 passages sur ce milieu bilié effectués pendant douze ans, ce microbe, dénommé B. C. G. (bacille de Calmette et Guérin) est devenu complètement inoffensif. Il conserve les caractères morphologiques et tinctoriaux d'un bacille tuberculeux ordinaire, il reste un excellent antigène, capable de provoquer dans l'organisme des animaux sains et dans celui des animaux tuberculeux de grandes quantités d'anticorps, et un actif producteur de tuberculine dans les milieux usuels, mais, comme Berthelot l'a montré, sa composition chimique se différencie de celle du bacille tuberculeux ordinaire, par diminution des substances hydrocarbonées.

Les expériences effectuées sur les cobayes, les lapins, les bovidés et les singes, ont prouvé que le bacille B. C. G. avait perdu toute virulence pour ces animaux très sensibles à l'infection tuberculeuse.

Les cobayes peuvent en recevoir jusqu'à 50 milligrammes sous la peau sans accident et les lapins 15 à 20 milligrammes dans les veines.

L'injection intra-péritonéale au cobaye de doses supérieures à 5 milligrammes provoque la formation sur l'épiploon de nodules tuberculeux qui se résorbent complètement en quelques mois.

Chez le lapin, l'injection intra-veineuse de doses fortes (15 à 20 mmgr.) fait apparaître dans les poumons, comme l'a montré Coulaud, de petits follicules composés de cellules géantes, de leucocytes et de cellules épithélioïdes qui régressent peu à peu et disparaissent complètement sans se caséifier dans un intervalle de six mois après l'inoculation. Si on réinocule sous la peau de cobayes sains, soit les nodules péritonéaux, soit les poumons des lapins présentant ces formations, ces cobayes restent indéfiniment indemnes de tuberculose.

Les bovidés, jeunes ou adultes, qui ne réagissent pas à la tuberculine, supportent bien les inoculations sous-cutanées ou intra-vasculaires de 50 à 100 milligr. de B. C. G. Celui-ci se montre également inoffensif pour les singes, en particulier les anthropoïdes.

Tous ces faits établis par Calmette et ses collaborateurs ont été confirmés par de nombreux expérimentateurs. Les membres de la section de bactériologie de la conférence du B. C. G., réunie à Paris en octobre 1928 sous les auspices du Comité d'hygiène de la Société des Nations, les ont reconnus exacts à l'unanimité, puisqu'ils ont déclaré que le B. C. G. constitue un vaccin inoffensif, incapable de produire chez les animaux de laboratoire une tuberculose évolutive.

L'expérimentation sur les petits animaux de laboratoire, les bovidés et les singes anthropoïdes a montré non seulement que le B. C. G. était inoffensif, mais qu'introduit dans leur organisme par les voies sous-cutanée, intra-veineuse, ou digestive, il leur confère un état de résistance plus ou moins marquée suivant l'espèce animale, vis-à-vis de l'infection tuberculeuse.

C'est surtout chez les bovidés que la vaccination par le B. C. G. a été bien étudiée à cause de ses conséquences pratiques.

Calmette et Guérin ont d'abord expérimentalement établi que les génisses ayant reçu 20 milligrammes de B. C. G. par la voie veineuse et 50 à 100 milligrammes par la voie sous-cutanée, résistent pendant 18 mois à une infection virulente d'épreuve, qui tue les animaux témoins en 4 à 5 semaines avec des lésions de tuberculose généralisée.

Ils ont ensuite cherché à se rendre compte si, par le simple jeu des vaccinations des génisses à leur naissance (injection sous-cutanée de 100 mmgr. de B. C. G.) et des revaccinations chaque année par injection de la même dose, on pouvait sans aucune autre mesure de prophylaxie se débarrasser de la tuberculose dans des étables infectées.

Les expériences, qui ont été entreprises depuis 1921 par Guérin, Richart et Boissière, dans des fermes de Seine-Inférieure et de Seine-et-Oise très infectées de tuberculose, et celles effectuées dans un grand nombre de pays, ont prouvé l'innocuité et l'efficacité du B. C. G. comme vaccin chez les bovidés.

La Commission vétérinaire de la Conférence du B. C. G. a reconnu ses qualités prémunisantes et a encouragé l'extension de l'expérimentation du B. C. G. dans la prophylaxie de la tuberculose bovine.

■

En médecine humaine, comme en médecine vétérinaire, la vaccination préventive contre l'infection tuberculeuse doit être effectuée immédiatement après la naissance de l'enfant, pour le mettre à l'abri le plus tôt possible des contaminations graves qui le menacent et pour être sûr d'intervenir chez des sujets encore indemnes de toute infection bacillaire pré-existante.

La vaccination des enfants dans les premiers jours de la vie pourrait être effectuée, comme chez les jeunes bovins, par injection sous-cutanée de B. C. G. Mais comme ces injections chez les nouveau-nés pourraient être mal acceptées par les familles, Calmette a préféré s'adresser à la voie buccale. On sait, par les travaux d'un très grand nombre d'auteurs, que les microbes et même les toxines passent avec une grande facilité à travers la muqueuse intestinale des animaux et des enfants nouveau-nés, parce que dans les deux premières semaines de la vie, elle n'est constituée que par des cellules incomplètement différenciées.

Pour l'enfant âgé de plus de 10 jours et pour l'adulte, il est nécessaire d'avoir recours à la vaccination par la voie sous-cutanée.

Pour vacciner les enfants nouveau-nés par la voie buccale, on leur fait ingérer trois doses de 1 centigramme de B. C. G., chacune le surlendemain de la précédente : par exemple, les 3e, 5e et 7e jours ou les 6e, 8e et 10e jours. L'administration de chaque dose se fait en versant celle-ci dans une cuillère contenant un peu de lait et en la faisant boire au nourrisson une demi-heure avant la tétée.


Calmette.

Le vaccin B. C. G., étant constitué par une culture de bacilles vivants, doit toujours être fraîchement préparé. Aussi n'est-il envoyé aux médecins et aux sages-femmes que lorsque la naissance de l'enfant à immuniser est signalée.

Comme un délai de 25 à 30 jours est nécessaire pour que le B. C. G. produise son effet, il est recommandé, chaque fois que cette mesure pourra être prise, de séparer l'enfant vacciné du contact infectant pendant les premières semaines de la vie.

Si, dans certains cas, la vaccination a pu paraître inopérante, cela tient à ce que parfois l'enfant peut être contaminé, dans le milieu bacillifère où il vit, dans les premiers jours après la vaccination, avant que l'immunité conférée par celle-ci soit établie ou « in utero » par transmission transplacentaire. Il est prouvé par les nombreuses vaccinations qui ont été effectuées, que, dans ces derniers cas, l'ingestion de B. C. G. n'a aucun effet nocif.

Les premiers essais de vaccination des enfants nouveau-nés par la voie buccale ont été faits par Weill-Hallé et Turpin, de juillet 1921 à juillet 1924; 317 nouveau-nés ont ingéré du B. C. G.

On a constaté parmi eux un seul décès par tuberculose, celui d'un enfant âgé de quatre mois qui avait été allaité, dès sa naissance et pendant trois mois, par sa mère phtisique, jusqu'à l'entrée de celle-ci à l'hôpital où elle devait succomber.

Sur quatorze autres enfants, morts de maladies diverses non tuberculeuses, tous s'étaient parfaitement bien développés et n'avaient présenté aucun trouble fonctionnel, ni aucun arrêt dans leur développement pondéral.

A la suite de ces essais prouvant l'innocuité du B. C. G. pour le nourrisson comme pour les divers animaux, jeunes ou adultes, sensibles à la tuberculose, l'Institut Pasteur s'est mis en mesure, à partir du 1er juillet 1924, de répondre à toutes les demandes qui lui étaient adressées de la part des maternités, des

dispensaires anti-tuberculeux et des médecins.

En juillet 1928, le nombre des enfants ainsi vaccinés s'élevait à 114.000 en France, à 9.274 en Roumanie, 1.200 en Belgique, 2.080 au Sénégal, 48.000 en Indochine et à des milliers d'autres en divers pays.

Grâce à une enquête faite dans 204 dispensaires ou offices, Calmette a pu établir comment des enfants, nés et élevés en milieu bacillifère, c'est-à-dire tous placés dans les mêmes conditions, se comportent suivant qu'ils ont été vaccinés ou non vaccinés par le B. C. G. Sur un total de 4.854 non vaccinés, nés en 1925, 1926 et 1927, la mortalité tuberculeuse a été de 15,9 %, alors qu'elle n'atteint que 3/4 % chez les 2.368 vaccinés du même âge.

Chez les premiers, la mortalité générale a été de 21,1 %, alors qu'elle a été réduite à 12,5 % chez les seconds.

Il apparaît donc évident que pour des enfants de même âge, nés et élevés dans des conditions exactement comparables, surveillés et suivis par les mêmes institutions, la vaccination préventive par le B. C. G. a réduit de près des trois quarts la mortalité tuberculeuse et de près de la moitié la mortalité générale.

Dans une autre enquête portant exclusivement sur 814 enfants, nés de mères tuberculeuses, non séparés, vaccinés du 1er juillet 1924 au 1er juillet 1927, donc actuellement âgés de un à quatre ans et qui ont vécu au moins une année ou davantage en contact continuel, depuis leur naissance, avec leur mère, la mortalité tuberculeuse a été de 2,4 % et la mortalité générale par toutes causes de 10,6 %.

La valeur prémunisante du B. C. G. s'affirme donc aussi nette pour cette catégorie d'enfants, qui, de l'avis unanime de tous les pédiatres, paie un très lourd tribut à l'infection tuberculeuse.

Comme l'a dit Roux à l'Académie de Médecine en commentant ces derniers résultats :

« Que reprocher à pareille expérience ? Ne démontre-t-elle pas à l'évidence que l'administration du B. C. G. abaisse d'une façon inespérée la mortalité par tuberculose, ce qui prouve son efficacité, et qu'elle a en même temps diminué la mortalité générale, ce qui affirme son innocuité. »

Guérin.

■

En ce qui concerne la durée de l'immunité conférée par le B. C. G., il ressort des observations faites par Weill-Hallé et Turpin qu'elle persiste au moins cinq années.

Calmette et Guérin préconisent la revaccination par injection sous-cutanée de B. C. G. à l'âge de 1 an, 3 ans, 7 ans et 15 ans, des enfants qui, ayant été vaccinés par voie buccale à leur naissance, ne réagissent pas à la tuberculine.

La vaccination par la voie sous-cutanée n'est pas utilisable, pour les raisons que nous avons déjà exposées, chez les sujets enfants ou adultes, qui réagissent à la tuberculine et qui, de ce fait, sont ou bien encore immunisés par le B. C. G. antérieurement absorbé ou injecté ou bien porteurs de lésions tuberculeuses apparentes ou occultes.

Tout sujet que l'on se propose de vacciner avec le B. C. G. doit être soumis au préalable à deux épreuves tuberculiniques pratiquées à 7 jours d'intervalle.

« L'injection sous-cutanée de B. C. G. ne sera faite que si ces deux épreuves restent négatives, et seulement 6 à 7 jours après la seconde. »

Ces épreuves tuberculiniques seront effectuées le plus simplement par la méthode de « cuti-réaction » de Pirquet ou, dans les cas douteux, par intradermoréaction (méthode de Mantoux).

La cuti-réaction se fait à la face externe du bras ou de la cuisse, comme une simple vaccination jennérienne, au vaccinostyle, en scarifiant légèrement le derme (sans faire saigner) et en étalant sur la scarification une goutte de tuberculine pure, spécialement préparée à cet effet par l'Institut Pasteur.

Une scarification « témoin » faite au-dessus de la précédente ne reçoit pas de tuberculine. On examine ensuite le sujet après 24 ou 48 heures. Si la réaction est « négative », la scarification imprégnée de tuberculine se comporte comme la scarification témoin. Si elle est « positive », elle présente l'aspect d'une plaque papulo-érythémateuse à bords irréguliers et festonnés, de teinte rouge d'abord, puis violacée, qui s'efface peu à peu à partir du troisième jour.

L'injection sous-cutanée de B. C. G. se fait à la dose de 1 cc. (1/40 de mmgr. de B. C. G.) pour les enfants au-dessous de 7 ans et de 2 cc. (1/20 de mmgr.) pour les enfants plus âgés et les adultes.

Elle ne détermine pas d'élévation de température, ni de réaction locale douloureuse, et se montre « parfaitement inoffensive ». Il faut cependant être prévenu que, chez quelques sujets elle provoque, après quatre à huit semaines, la formation d'un petit abcès froid, indolore, qu'il faut ponctionner avec une aiguille de seringue de Pravaz s'il devient un peu volumineux et fluctuant. Une fois vidé, cet abcès se cicatrise lentement, laissant à sa place un petit nodule dur, persistant plusieurs mois ou plusieurs années.

Les essais faits par Weill-Hallé et Turpin ainsi que par Jacques Parisot en France, par Heimbeck en Norvège, et par Wallgren en Suède, ont montré que ces inoculations sous-cutanées de B. C. G. sont non seulement inoffensives, mais efficaces.

Les résultats obtenus par Heimbeck sont particulièrement démonstratifs.

Sur 457 élèves infirmières qui ont passé dans les services de l'hôpital Ulleval, d'Oslo, pendant ces dernières années, 57 ont contracté la tuberculose en soignant les malades atteints de cette maladie.

Cette proportion élevée de contaminations s'explique par le fait que dans ce pays à population très clairsemée, plus de la moitié de ces infirmières n'avaient pas été encore en contact avec le bacille de Koch. En effet, chez 216 élèves à cutiréaction à la tuberculine positive, il n'y a eu que 2 cas de tuberculose, soit 0,9 % et chez 241 élèves à cutiréaction négative, il y a eu 55 cas de tuberculose, soit 23 %.

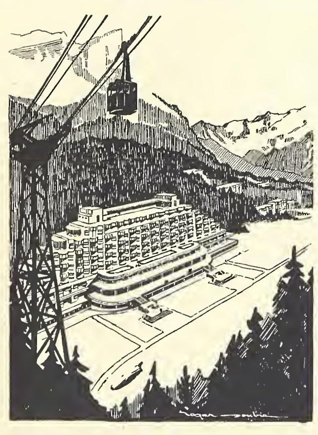
Il était donc nettement démontré par cette statistique portant sur plusieurs années que les élèves à cutiréaction positive ont une résistance très supérieure à celle des élèves à cutiréaction négative.

En 1927, parmi les élèves à cutiréaction négative, 44 ont accepté la vaccination au B. C. G. par la voie sous-cutanée : 12 l'ont refusée. Chez les 12 non vaccinées, on a constaté 5 cas d'infection tuberculeuse, alors que les 44 vaccinées sont restées indemnes.

Ces faits, qui ont la valeur d'une expérience de laboratoire, montrent les services que pourra rendre le B. C. G. dans l'immunisation non seulement des enfants, mais aussi des adultes.

L. NÈGRE.

Un sanatorium français





Une vue d'ensemble du sanatorium de Plaine-Joux, adossé à la montagne, entouré de sapins — et qui s'harmonise fort bien au décor.

EN attendant la découverte d'un traitement spécifique qui, espérons-le, viendra, un jour prochain, armer le médecin contre le bacille de Koch comme il l'est déjà contre le bacille de Lœffer et le tréponème, c'est la cure dans les sanatoria qui offre aux tuberculeux les meilleures chances de guérison.

Jusqu'à ces dernières années, la France s'était laissé distancer par les pays étrangers et, en particulier, par la Suisse qui avait, en quelque sorte, acquis un monopole.

Les Établissements de Leysin, Davos, Arosa, Montana, drainaient la clientèle des tuberculeux français aisés.

N'était-ce pas une manière de scandale de voir nos médecins obligés d'adresser leurs clients à leurs confrères des pays à change élevé ?

N'était-ce pas, pour les parents, un surcroît de tristesse et d'angoisse de sentir leurs enfants malades si loin d'eux, en pays étranger ?

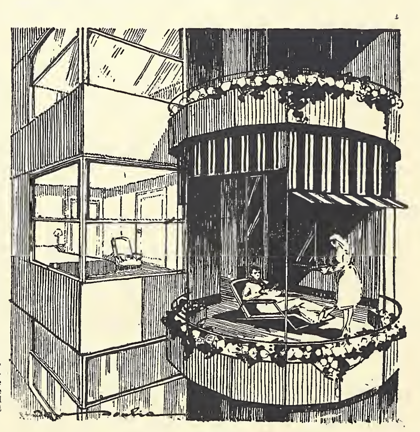
Et cependant dans nos Pyrénées, dans nos Alpes, abondent de magnifiques stations d'altitude.

Sous l'énergique impulsion d'un groupe d'animateurs, une heureuse réaction s'est dessinée depuis quelques années et toute une série de sanatoria français, admirablement situés et aménagés, fonctionnent déjà ou vont fonctionner incessamment.

C'est à Passy (Haute-Savoie), le *Village Sanatorium* de Praz-Coutant, créé en 1922 sur l'initiative du Docteur Bruno, de l'Hôpital américain de Paris, ce sont, en 1928, les deux sanatoria d'Assy créés par le Docteur Tobé, de Chamonix; c'est, à Mégève, le *Préventorium* pour lequel se prodigue le Docteur Courcoux, le phtisiologue de Broussais ; c'est à Saint-Hilaire du Touvet, le sanatorium des étudiants et celui des métallurgistes.

Ce sera bientôt le sanatorium de Plaine-Joux dont la première pierre vient d'être posée par le professeur Carnot, à l'occasion de la présence, à Passy, de 150 médecins français et étrangers faisant partie du 22e voyage d'études médicales.

On inaugurera dans deux ans ce nouvel établissement qui sera, croyons-nous, le modèle du genre : les croquis reproduits sur cette page montrent ce que sera le bâtiment central du futur Village Climatérique.



La chambre du malade ouvre sur ce balcon, où des stores différemment orientés permettent de régler l'ensoleillement. Par une large fenêtre, le lit du malade — si celui-ci doit rester allongé — peut être transporté sur la terrasse.

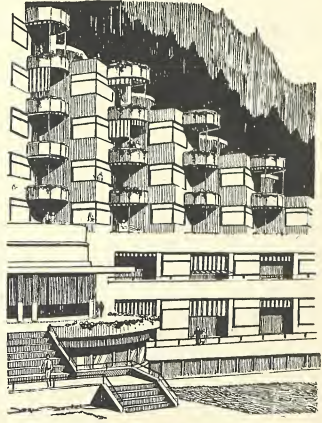
modèle : Plaine-Joux



Le Docteur Alexandre Bruno, — un apôtre — ancien Directeur de la Mission américaine Rockfeller contre la tuberculose en France, et deux architectes de génie : Pol Abraham et Henri Le Même, ont réalisé ce chef-d'œuvre « d'architecture médicale ».

Situé à 1.500 mètres d'altitude, en face de l'imposant massif du Mont-Blanc, il sera pourvu des plus récents perfectionnements de la science médicale et offrira de plus aux malades tout le confort et tous les agréments désirables. Ajoutons que la sobre élégance de ses lignes et son ingénieuse disposition créeront un style nouveau dont devront s'inspirer nos architectes, non seulement pour la construction d'établissements médicaux similaires, mais encore pour celle de nos immeubles d'habitation.

Dans ce magnifique édifice, tout est conçu pour « capter le soleil le plus complètement et le plus longuement possible ». Les chambres s'ouvrent au midi non par une façade plane comme à l'ordinaire, mais par un angle qui reçoit les rayons solaires pendant la plus grande partie de la journée.



Voici une partie de la façade, des balcons, établis de façon à ménager à tous les pensionnaires autant d'aises... et autant d'air.

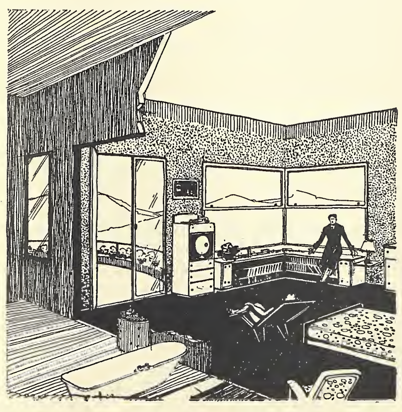
Chaque solarium de forme arrondie est encastré dans l'intervalle des chambres angulaires et le lit peut y être glissé facilement.

De cette façon, le traitement se poursuit sans arrêt avec le maximum d'efficacité dans l'une et l'autre pièces. A l'image des buildings américains une série de terrasses en retrait s'étagent de chaque côté du bâtiment. Au sommet, un immense toit permet la cure en commun.

Mille détails viennent faciliter le traitement et le service tout en contribuant à l'agrément du malade.

Félicitons le Docteur Bruno et les architectes Abraham et Le Même qui, grâce à leur science et à l'heureuse hardiesse de leur conception, vont doter la France d'un établissement médical modèle pour le traitement chirurgical aussi bien que médical de la tuberculose.

Cette création s'imposait ; elle relèvera le prestige de nos stations climatiques et aura, croyons-nous, les plus heureuses répercussions aux points de vue médical, architectural et national.



La croisee d'angle et la porte vitrée sur le balcon de cure permettent d'embrasser du regard tout le panorama, de l'est à l'ouest. On remarque qu'aucune paroi n'est à contre-jour ; tous les côtés de la chambre sont également éclairés.

Entre nous...



LE glorieux général et la douairière non moins vénérable n'en revenaient pas. Ils nous auraient fait payer cher ce qu'ils appelaient une stupide gaminerie, si le gérant n'était venu confirmer lui-même notre indiscrétion. Parfaitement, le monsieur qui était arrivé à l'hôtel dans cette automobile silencieuse et prompte, qui avait bu un cocktail en sortant de la piscine, qui avait dîné en compagnie de cette femme charmante et d'une élégance qui glorifiait ses parents et son couturier, ce même monsieur qui s'était arrêté devant le seul tableau digne d'attention, qui avait reconnu mon livre sur la table de bridge et sans en voir le titre, ce même monsieur qui avait ri, avec indulgence, en entendant nos voisins déplorer la Bourse de la veille et l'effondrement de leurs pétroles, ce monsieur si vivant était un médecin — et même un médecin décoré, et même un médecin des hôpitaux. Oh !

Je vous dis que le général et la douairière n'en revenaient pas, tandis que ma femme regrettait de n'avoir pas une maladie instantanée qui nous permît de faire la connaissance de cet homme charmant. Je dus lui faire remarquer que son idée de maladie était une idée de général, de douairière, ou de vieux paysan. Lorsque le bonheur de vivre peut nous unir, pourquoi attendre que la maladie nous rapproche ? Assurément, les médecins admettent l'opportunité des maladies, la nécessité des malades ; mais pas tout le temps, que diable ! Pas tout le temps ! Ils ont besoin, eux aussi, de vivre pour eux. Par quelle vieille superstition s'obstiner à ne les voir que dans l'exercice de leur art, de leur sacerdoce, tantôt confessant, tantôt exorcisant? Les plus hautes fonctions permettent des moments de détente. Est-ce que, après une journée d'inauguration, de discours et de banquets, le président de la République n'a pas grande joie, rentré à l'Elysée, à quitter ses chaussures et à tirer le bout de ses chaussettes ?

Donc, n'associons pas tout le temps le médecin à la maladie. Pour préparer l'avenir, commençons par apprendre à nos enfants que l'ami médecin est plus amusant que bon papa et qu'il ne demande jamais à être embrassé sur une barbe qui pique : pour le présent, décidons de prendre nos récréations en commun, de nous faire des visites sans arrière-pensée égoïste. Nous n'amènerons pas nos maladies ; ou si nous les amenons, nous les enverrons jouer dans le jardin pendant que nous serons entre nous, dans l'intimité, la liberté, la cordialité de cette revue.

Car nos maladies n'ont aucun intérêt ; elles sont prétentieuses et radoteuses, exigeant leur place à table, au lit, à la promenade. Dès qu'elles entrent avec nous chez le médecin, elles se font légères, elles promettent d'être sages, pourvu qu'on s'en aille ! — Non, ma belle, trop content d'être venu. Je me ferai un ami de cet homme qui nous ouvre sa maison. Déjà, je l'imagine hors du cabinet où il te jugera et condamnera. Je vois, par le décor de sa vie, que ses goûts sont semblables aux miens. Je n'en juge pas d'après les ex-votos qui garnissent le salon. Ils ne sont placés là que par mesure de prophylaxie... Un médecin n'a pas d'autre façon de se mettre en garde contre la reconnaissance effrontée...

Mais les prêtres ne se désaltèrent pas au Frontignac de la messe : ils sont fins connaisseurs en vins de terroir et grands crus : quant aux cardinaux, toutes les peintures du Salon de la Nationale nous les montrent jouant au microscope avec des flûtes à champagne... Ainsi, notre ami le médecin, quittant son cabinet, oublie les objets du culte, dès qu'il retrouve sa famille, ses amis, son existence d'homme. Il ouvre la fenêtre sur le monde extérieur ; il rentre dans la communauté ; il se démobilise. C'est à ce moment que notre revue se propose de lui rendre visite, de lui tenir compagnie. Nous échangerons nos idées, nos sentiments, nos désirs. Mais c'est nous qui gagnerons à cet échange ; puisque les médecins savent mieux mourir que nous, ils savent assurément mieux vivre.

Régis GIGNOUX.

La chirurgie esthétique est-elle légitime ?



ETTE question : « La chirurgie esthétique est-elle légitime ? » provoque, de la part des médecins, des juristes et du public, une réponse unanime : — Oui, s'il s'agit d'un blessé de la face ou s'il y a une nécessité thérapeutique. Elle est encore permise s'il faut remédier à un état pathologique défectueux ou corriger une monstruosité ou une grave difformité physique », ajoutent la majorité des praticiens. Dans ces limites, la chirurgie esthétique n'a pas d'adversaires. Mais, les opinions s'entrechoqueront aussitôt, s'il s'agit de la légitimité d'une opération à faire dans un but plastique, « sans nécessité thérapeutique » pour employer l'expression juridique, très combattue d'ailleurs par bon nombre de chirurgiens.

La thèse des tribunaux est formelle. La Cour de Cassation a proclamé en 1920 que l'emploi d'un traitement dangereux constitue une faute lorsqu'il s'agit d'une simple imperfection physique à faire disparaître ou à dissimuler. Voici les considérations émises par le Tribunal au cours d'un procès récent :

« Attendu que, quelles que soient la conscience, la haute valeur professionnelle et le désintéressement du chirurgien, le fait d'avoir entrepris une opération comportant des risques d'une réelle gravité sur un membre sain, ayant pour but de corriger la ligne, sans que cette intervention ait été imposée par une nécessité thérapeutique ni même qu'elle ait présenté une utilité quelconque pour la santé, constitue à lui seul une faute de nature à engager la responsabilité du chirurgien. »

C'est précis et tranchant ! Parmi les médecins, même les plus déclarés adversaires de la chirurgie esthétique ne vont pas aussi loin. Ils admettent des cas d'espèce. Des praticiens, qui estiment cette chirurgie nécessaire, s'insurgent contre la thèse juridique. Tout chirurgien prend telle décision, soutiennent-ils, que sa conscience professionnelle lui dicte et les dispositions législatives, non contrôlées et admises par des médecins compétents, peuvent défavorablement influer sur sa décision, car il pourra craindre des responsabilités imprévues. Les défenseurs passent à l'attaque en demandant :

« Comment ensuite définir « la nécessité thérapeutique »? Quelle est sa nature et où sont ses limites? Pour un tel, elle aura un sens très large, pour tel autre son terrain sera étroitement circonscrit. Aucun critérium ne peut délimiter son étendue. Supposons le cas, disent-ils, le cas d'un malade dont la santé a été améliorée à tel point qu'il est en état de gagner à nouveau sa vie ; mais une infirmité, non dangereuse pour la vie ou la santé, le fait socialement objet d'horreur. Une intervention pourra le rendre apte à lutter pour son gagne-pain. A-t-on le droit de lui refuser son assistance ? »

Les partisans de cette chirurgie ont encore d'autres arguments à faire valoir ; les voici :

« On s'imagine aisément la douleur des mutilés de la face. Mais les souffrances des êtres humains atteints de certaines imperfections ou disgrâces corporelles, point dangereuses pour la santé, sont aussi aiguës, et elles provoquent des états psychiques morbides, gros de conséquences. Ensuite, il faut insister sur le côté social de la question, affirment-ils. Dans beaucoup de professions, les gens vieillissants sont handicapés et les disgracieux éliminés. Une opération peut les aider dans une très large mesure. Puis, il y a le côté sentimental. Une intervention chirurgicale facilite souvent les mariages et rend les unions plus durables.

« Le client encourt certains risques, certes. Mais, ils ne sont ni plus nombreux, ni plus graves que ceux qui peuvent résulter d'une opération quelconque. Les résultats sont merveilleux, affirmera le Dr. Dartigues et se comptent par milliers et milliers contre quelques cas malheureux.»

« Chargeant à fond contre la jurisprudence, ils maintiennent que la thèse juridique n'est pas valable parce qu'elle ne prévoit de sanction que contre une intervention non réussie, tandis qu'elle est muette pour le cas d'une réussite. On ne voit pas, dit un écrivain médecin, la possibilité de tracer une ligne de démarcation au delà de laquelle tout serait interdit comme tout serait permis en deçà. »

La question de la chirurgie esthétique passionne à l'heure actuelle non seulement les médecins, mais aussi le grand public, à tel point qu'une Compagnie de T. S. F. a jugé opportun d'inscrire une conférence sur ce sujet dans son programme. Il nous a donc semblé utile de demander en toute impartialité l'avis de quelques chirurgiens et nos lecteurs liront avec intérêt les déclarations qu'ils ont bien voulu nous faire.

■

L'éminent chirurgien, M. Sebileau, déclare avec sa précision et sa franchise habituelles :

Jadis l'intervention chirurgicale, pleine de dangers, n'était pratiquée que si la vie était menacée ou son exercice rendu pratiquement impossible. A l'heure présente, les progrès obtenus ont considérablement élargi le domaine de la chirurgie en créant à côté des opérations curatives, des opérations préventives, des opérations améliorantes, des opérations morphologiques et des opérations cosmétiques.

« Tout être humain qui porte en son organisme quelque disposition anatomique ou quelque trouble physique entraînant préjudice d'ordre physique ou d'ordre moral, provoquant douleurs, impotence, diminuant la valeur sociale, froissant l'amour-propre etc., a le droit d'en appeler à la médecine et à la chirurgie de la dysplastie organique qui empoisonne sa vie, même quand cette dysplastie ne met en aucune manière en jeu ni son existence, ni les fonctions fondamentales de son économie.

« Le médecin ne doit de compte qu'à sa conscience, mais tout citoyen est comptable devant la justice du préjudice qu'il peut éventuellement causer à autrui par suite de ce que les tribunaux ont coutume d'appeler une « faute lourde », très rarement relevée à la charge des médecins et des chirurgiens. D'ailleurs, il n'est guère d'être humain qui ne se trompe, un jour ou l'autre, dans l'exercice de sa profession, si habile et si consciencieux qu'il soit.

« Le chirurgien avertit son client des risques que comporte l'opération et d'un échec cosmétique possible. Si le client persiste dans sa décision, le praticien décidera selon sa conscience si l'opération est utile ou s'il doit refuser d'intervenir. Il n'y a qu'une règle de conduite à observer : se substituer moralement à son malade. »

Le docteur Dartigues, ex-président de la Société des chirurgiens de Paris et de la Société de Médecine, universellement connu par ses travaux scientifiques, est un partisan ardent de la chirurgie esthétique.

« La chirurgie esthétique, dit-il, est l'ensemble de toutes les opérations ayant un caractère plastique pour remédier à des défauts naturels ou acquis dans la morphologie humaine et qui portent préjudice à la valeur personnelle et sociale de l'individu.

« La chirurgie esthétique a créé une chirurgie *postcréatrice* achevant une nature ayant hésité, tatonné ou s'étant arrêté dans l'œuvre de son développement de la forme humaine. Elle a créé aussi une chirurgie *réparatrice* de ce qu'a brisé l'accident externe, les blessures extérieures (guerre, accident de locomotion, du travail, etc). La chirurgie *rectificatrice* s'occupe des altérations morphologiques qui n'attentent pas à proprement parler à la vie, puisque l'organisme fonctionne très bien, mais qui constituent toutes sortes de disgrâces diminuantes et préjudiciables à la vie sociale de l'individu. La chirurgie *compensatrice* est réparatrice aussi des altérations de l'organisme par le rôle physiologique joué par l'individu (principalement la maternité) et par l'usure vitale due à l'évolution de l'âge. Et le domaine de cette chirurgie s'étendra de plus en plus!

« Cette chirurgie nouvelle est éminemment idéaliste, puisqu'elle lutte aussi bien contre la maladie, la vieillesse, la douleur que contre la laideur qui enfante une douleur aiguë chez les malheureux sujets. Une des destinées de la chirurgie est précisément de travailler à la beauté humaine imparfaite ou déchue. Combien sont vraies les paroles du Professeur Ombrédanne : « Dans certains cas, quand vous avez fait une opération plastique, ce n'est pas seulement de la forme que vous avez créé, mais du bonheur. »

Le docteur Pauchet, chirurgien des plus distingués et aimés, ayant écrit des études remarquables, est également très affirmatif. Voici ce qu'il nous a déclaré :

— Dans la chirurgie esthétique il faut considérer :

a) la partie esthétique de la chirurgie générale, qui doit être exécutée de façon correcte, pour laisser le minimum de mutilation après guérison et avec le moins de visibilité possible. C'est une affaire de goût de la part des chirurgiens.

b) la correction des difformités, qui supprime des vices de forme, causes de troubles ou de laideur; celles-ci sont congénitales (de naissance) ou acquises (cicatrices). Cette chirurgie a été exécutée de tout temps ; il n'y a jamais eu aucun doute sur son utilité.

c) la chirurgie esthétique proprement dite, qui est une chirurgie de luxe, destinée à des défauts physiques légers, naturels ou dans un but de rajeunissement (suppression des rides, des nez difformes, des bajoues, redressement des seins...) Sur cette dernière seule, il est possible de discuter, puisque ces défauts physiques ne nuisent pas à la santé générale. Le but du malade n'est pas toujours la coquetterie pure, comme on le croit. Au point de vue social, l'aspect du vieillissement peut empêcher l'individu de gagner sa vie. Dans le commerce, la vendeuse à l'aspect sénile est souvent congédiée par son patron ; elle ne peut trouver de place qu'à condition de se faire « restaurer ». Dans ce cas, la chirurgie esthétique n'est plus un objet de luxe, mais de première nécessité. En principe, cette question est subordonnée entièrement à la conscience et à l'habileté du chirurgien ; c'est une branche opératoire fort importante ; c'est un progrès considérable, acquis depuis la guerre. »

Tous les lecteurs du *Temps* apprécient le grand talent du Docteur Henri Bouquet, et bon nombre de praticiens sont mis au courant par lui des derniers progrès de la science médicale. Ses déclarations intéresseront hautement les médecins.

— Le public (et, en cette matière, nous avons eu la preuve que les magistrats étaient « public ») ne comprend pas la valeur et la portée de la chirurgie esthétique. On a une tendance fâcheuse à la considérer comme un simple essai de réparation des outrages du temps ou des fantaisies de la nature, à l'usage des coquetteries attardées ou gênées dans leur essor. Ce qu'il faut, au contraire, admettre — et les preuves n'en manquent pas — c'est qu'un défaut physique, morphologique si l'on veut, congénital ou acquis, est susceptible d'avoir une influence déplorable sur la vie individuelle ou sociale de celui qui en est atteint ou encore sur sa vie morale, de laquelle il serait d'un esprit étroit de ne pas vouloir tenir compte.

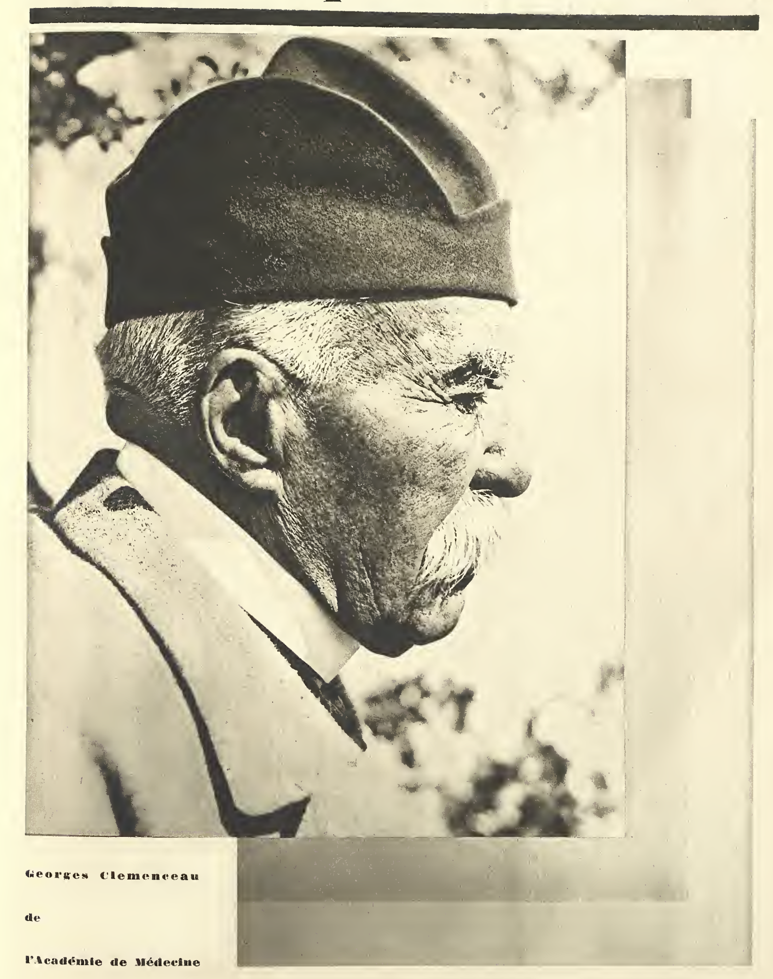
« La chirurgie esthétique ou plastique (le mot est meilleur) n'a pas de limites qui puissent être nettement tracées. Au reste, il serait difficile d'enfermer la pathologie elle-même dans un cadre rigide. La définition de Littré : « Science qui traite de tous les désordres survenus soit dans la disposition naturelle des organes soit dans les actes qu'ils remplissent » fait, ce me semble, rentrer dans la pathologie les défauts corporels dont il s'agit et légitime qu'on y porte remède.»

Le Docteur Montant est un jeune chirurgien et il a bien voulu nous dire ce que pensent de cette question ses camarades : « Le malade est libre de disposer de lui-même au point de vue chirurgical et le médecin n'obéit qu'à sa conscience. Il est le juge suprême de l'opportunité d'une intervention chirurgicale. S'il y a des raisons très sérieuses, le chirurgien a parfaitement le droit d'intervenir. Tout est cas d'espèce. La chirurgie esthétique, où commence-t-elle et où finit-elle ? La réparation d'un bec-de-lièvre sans fissure du palais est aussi une opération esthétique. Combien peu d'erreurs commises pour une technique nouvelle ! Elle n'est qu'à sa naissance et l'on peut en attendre encore beaucoup. Ma génération pense toujours aux admirables opérations de Maurestin et nous avons foi en la chirurgie esthétique ! »

Pierre TUGAL.



...in partibus



Georges Clemenceau

de

l'Académie de Médecine

Georges

par Saint-Georges



Un tigre? Allons donc! Regardez comme il prend plaisir à parler avec un de ceux qui, de partout, viennent lui rendre visite.

M. Clemenceau vient d'avoir 88 ans. L'âge l'a laissé toujours vert. Attaqué par tous les orages, il semble en position de les défier. C'est un chêne sur un rocher. A son seul aspect on devine le chef. Bien que la vieillesse l'ait empreint de calme, il témoigne du même caractère qu'en sa jeunesse. Légèrement alourdie par le poids des années (et comment eût-il fait pour ne rien en subir), sa démarche le montre encore prêt pour l'action. Cependant le corps a gagné de l'embonpoint; les gestes sont moins frémissants; les mains (qu'il tient gantées de gris) sont moins nerveuses qu'autrefois. Mais, surmontant tout l'édifice, la tête domine. Siège des pensées de ce grand homme, elle le révèle. En manière de protestation contre le temps, il la tient non pas droite seulement mais renversée en arrière; dans cette attitude, elle exprime la volonté. Ainsi l'âge qui abat tant de fronts orgueilleux n'a pas atteint celui-là. En défense contre tous les ordres d'oppression, M. Clemenceau se refuse même à céder au cours des choses et à la loi de nature. Le spectacle de ce vieil homme, qui, par tous ses muscles tendus comme par ses puissances spirituelles résiste à tous les éléments, est prodigieusement vivifiant et beau.

Quand on connaît la vie de M. Clemenceau, on admire qu'à travers tant de grandes tragédies dont il a été le héros ou tout au moins le témoin, il ait gardé cette allure. Sa personne dégage une espèce de magnétisme. Un tel homme ne peut que réconforter. Que de fois, fatigué par les luttes de la vie, ai-je été chercher près de lui le remontant nécessaire ! Son accueil qu'on dit si farouche est, au contraire, pour ceux dont il estime l'esprit, extraordinairement paternel et simple. Dépouillé des prestiges extérieurs du pouvoir il n'en est pas moins plein de majesté. Mais il en adoucit l'éclat par sa bonne grâce. Ici je vais dire quelque chose qui surprendra. Rude à ceux qu'il juge méprisables M. Clemenceau autrement est bon.

Prononcer de tels mots à propos d'un tel homme, pour lequel le surnom de Tigre a été imaginé, paraîtra, sans doute bizarre. Mais que connaît-on des hommes ? Des traits de la bonté de M. Clemenceau, j'en pourrais citer des masses. Moi-même je l'ai vu en produire sans y avoir d'autre intérêt que de servir une cause juste. La façon dont il s'est attaché des amis qui, dans la bonne ou la mauvaise fortune, lui sont toujours restés des plus fidèles, atteste assez ses vertus. Quand il a été au pouvoir, il suffisait de l'instruire d'une misère pour qu'il s'y intéressât. Mais il ne le faisait qu'à bon escient. Un homme qui végète, s'il manque de mérite, n'excitera guère sa pitié. C'est cette disposition d'esprit qui le fait passer pour dur. Mais je l'ai vu intervenir pour des talents malheureux. Léon Dierx, un noble poète, occupait un modeste emploi au Ministère de l'Instruction publique. Extrêmement âgé et malade, il lui fallait s'y rendre au plus fort d'un hiver où les frimas faisaient rage. M. Clemenceau qui l'apprend y remédie. Dierx qui n'avait rien demandé eut un congé. Qui l'eût fait sans être couvert ou sans qu'on l'en eût pressé ? Son amitié pour Claude Monet prouve le même cœur. Au chevet de l'agonisant, il veille des heures, tenant dans sa main la main du vieux peintre, oublieux de sa fatigue. Dernièrement, je fais la folie de me présenter à l'Académie. Un échec caractérisé suit mes démarches. Deux jours après que le scrutin a proclamé ma défaite, je sonne à la porte du grand solitaire. Il m'accueille avec bonhomie, de l'air bourru qui lui est habituel. « J'ai vu le résultat, me dit-il simplement. C'est pourquoi j'ai pris la résolution de déclarer que je vous ai donné ma voix. » Quelle parole plus propre à panser une plaie !

Pour qui regarde la vie de M. Clemenceau, sa longue carrière si fertile en contrastes qui le laisse voir tantôt dans le triomphe, tantôt au plus bas de l'adversité, on reste stupéfié de cette fortune, de ses catastrophes, de ses ascensions, de ses vicissitudes et de ses chutes. Il avait passé 60 ans quand il s'est vu confier un ministère et du moment où il en a pris un il s'y est montré d'une si grande capacité que l'autorité qu'il y exerçait équivalait presque à une dictature. Cependant, tombé du pouvoir, il en paraissait proscrit pour toujours, par son opposition à M. Poincaré quand la guerre l'y a rappelé. Et de nouveau le voilà maître du pays. On sait ce qu'il y a fait. En 1917, très avancé en âge (il avait 76 ans) il prend le gouvernail dans de telles conditions que tous y avaient échoué. On connaît les résultats. A l'armistice, l'apothéose est à son comble. La France n'est qu'amour pour ce vieux grand homme. Durant l'une des périodes les plus dures de la guerre, elle l'avait vu à l'ouvrage ; il passait des jours et des nuits à sa besogne, tantôt au Ministère, tantôt au Parlement, tantôt aussi aux tranchées. Le Parlement lui vote des honneurs nationaux. M. Poincaré et lui-même sont promus dans le même décret comme ayant bien mérité du pays. Partout, d'ailleurs, l'élan est aussi vif. Toutes les villes de France sont prises d'enthousiasme. Elles donnent aux plus belles de leurs voies le nom du triomphateur. Célébré vivant, bientôt statufié,

Clemenceau

de Bouhélier

honoré de toutes les façons possibles, M. Clemenceau peut se croire un dieu. L'Elysée s'offre à lui. Il ne s'y porte pas. Il voudrait y entrer sans s'être présenté, et cette attitude perd tout. Des intrigues se nouent qui détruisent ses chances. Le poste lui est refusé qu'il eût rempli avec honneur, pour le plus grand bien de notre pays. Alors il quitte le Parlement. Le monde politique ne le verra plus.

Un des traits caractéristiques de sa nature, c'est un profond mépris pour l'ensemble des hommes qu'il ne cherche pas à nier. Bien plus encore que leur sottise, leur poltronnerie excite sa répulsion. Les formes sociales de la gloire ne l'émeuvent pas. La souveraineté d'un homme est dans son cœur. La magistrature de l'esprit est la seule grande. Le voyant pour la première fois, voici environ une trentaine d'années, je l'entendis me dire, à moi, jeune débutant, qui m'essayais dans les lettres, que « j'avais pris la meilleure part, que rien n'existait que l'esprit, qu'il avait perdu du temps dans l'action, que la plume était plus puissante que la parole ». C'était avant les années de pouvoir, avant son premier ministère, avant la guerre. Mais le retrouvant plus tard rue Franklin, ces grands événements une fois consommés, alors que la carte du monde montrait les traces de sa main vigoureuse et qu'il aurait pu en garder l'orgueil, je le vis qui tenait encore le même langage. C'est que, semblable à de rares hommes d'Etat, comme le lord chancelier Bacon qui a gouverné sans renier les arts et sans oublier la philosophie, il a joint en lui l'action et le rêve. L'extraordinaire fortune de M. Clemenceau est d'unir ces facultés. Ici nous touchons au miracle de cet homme. Organisé comme aucun autre au monde pour toutes les aventures de l'existence, il n'a pas besoin de celles-ci pour être heureux. Dans l'étude, il trouve le même contentement. Président du Conseil, et chargé de soucis, il rentrait chez lui, sa journée achevée, pour goûter enfin un moment de solitude. Alors, il ouvrait Homère ou Shakespeare qu'il peut lire chacun dans sa langue et s'énivrant de leurs beauté, il oubliait ses tracas. Ainsi, après une vie occupée par l'action, on comprend qu'il goûte la retraite et jouisse de son recueillement. Mais le cas, je crois, est unique d'un homme tour à tour si grand dans l'action et si grand dans la pensée.

Retiré du monde par sa propre volonté, il ne cache pas qu'il en est satisfait, sauf quand il songe à son pays dont le sort toujours l'inquiète. De quel accent il parle de la France, c'est ce que n'oublieront jamais ceux qui auront pu l'entendre. Les mots qui sortent de ses lèvres sont comme imprégnés de ce sombre amour, de cette grande passion taciturne, de cette mélancolique tendresse qu'il se plaît à nous dérober et dont souvent on le croit incapable. Mais ce ne sont là que de rares éclairs. Constant dans son tempérament, M. Clemenceau tient toute plainte pour vaine. Il ne s'agit pas de *parler* mais de *produire*. Ne participant plus aux charges du pouvoir, il refuse même d'en rien dire.

■

La solitude où il vit est farouche. Sa porte, qu'il ferme aux intrus, à ceux que l'épreuve a jugés, ne s'ouvre guère. Des personnalités du monde intellectuel venues de Paris ou d'Europe, ou même d'Asie et d'Amérique sont seules reçues. C'est qu'il défend son travail. L'indépendance de sa pensée a toujours été l'objet de ses luttes. Son temps lui est compté ; il le change en ouvrages ; chaque minute lui est précieuse. Levé souvent avant le jour, il en emploie les premières heures à écrire des pages qu'il nourrit de l'expérience de sa vie. En dix ans, trois ouvrages sont issus de sa plume et l'on sait qu'après bien des réflexions il s'est décidé à conter quelques souvenirs sur la guerre. Pour le moment, nous possédons son *Démosthène*, son *Claude Monet*, *Au soir de la Pensée*. Ce sont des livres pleins de feu et d'une pensée substantielle. *Au soir de la Pensée* est une sorte de « somme », l'encyclopédie d'une époque, un monument de connaissance et d'intuitions fulgurantes. Je citais tout à l'heure le chancelier Bacon. Un cerveau de cette envergure eût seul conçu une telle œuvre.

■

Quelle plus grande figure dans l'Histoire de France ? Quel homme a témoigné de pareilles facultés, et de si puissantes, dans des ordres si divers ! Comment, durant qu'il est vivant, n'y songe-t-on pas davantage ! Que d'hommages il mériterait ! Quel honneur ce serait pour nous de lui en apporter dans sa retraite !

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.



Celui que les chefs d'Etats étrangers accueillaient naguère comme un souverain, cultive son jardin.

Architecture et Médecine

Le lecteur trouvera maintes fois, dans la suite de cette rubrique, s'imposant jusqu'à l'obsession, les termes : novation, éléments, standard, taylorisation, rationalisme, utilité, bien-être, confort. Ce sont les axes spirituels autour desquels se développeront les observations que pourront nous suggérer les événements de la construction médicale. La notion d'esthétique nous apparaît avec la qualité d'un aboutissement, comme la solution élégante d'un problème où figurent, parmi les données, les précédents principes. Nous nous attacherons à montrer que les maisons de santé et les éléments qui en dépendent sont les équivalents architectoniques de doctrines médicales, que leurs aspects, leurs styles varient selon les cas d'espèce, que l'art en matière de construction est fonction de la destination de l'œuvre à accomplir. Une impression de beauté se dégage toujours d'une réalisation logique. L'architecte est le serviteur habile et sensible des docteurs ; son ouvrage doit s'affirmer comme le « lieu » des applications des lois médicales, des lois des matériaux employés et de son propre génie d'artiste.

Voici des photographies qui montrent quelle est la tendance moderniste de l'installation du médecin. Ci-contre : le bureau du docteur Brunot.



Ces convictions, nous essaierons de les étayer par les exemples de productions modernes efficaces ; nous pénétrerons dans les hôpitaux pour en étudier les ressorts des plus parfaites organisations. Les plans, les ensembles mobiliers des salles d'opérations, laboratoires, etc... retiendront notre attention. Les opinions des docteurs, des décorateurs, des architectes nous seront précieuses. Nous essaierons ainsi d'établir une liaison entre les aspirations des savants et des hommes de l'art.

***

Il est dans la maison du médecin une zone quasi publique qui se compose de trois pièces essentielles : le hall, le salon d'attente, le bureau de consultation, auxquels peuvent se greffer des locaux secondaires, dont la nature et le nombre varient selon la spécialisation du docteur et l'importance de la clientèle.

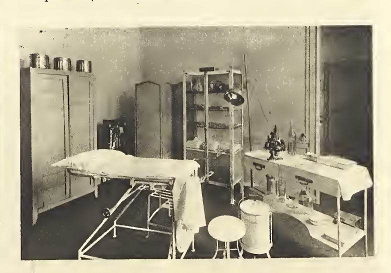
En traversant le hall, le client se débarrasse, pour un temps, de son bagage mondain. Lorsqu'il entre dans le salon, il possède le moral inquiet du malade : C'est dans le salon que se développera sourdement le drame psychologique (dont l'intensité varie, bien entendu, avec la nature du mal et l'émotivité du sujet). Malgré le système des rendez-vous, le docteur est souvent obligé de faire patienter ses clients. L'attente crée un état favorable à l'épanouissement des germes morbides ; l'angoisse, le découragement, le cafard, se raniment, se multiplient, s'incrustent comme des parasites, lancent leurs filaments dans une âme et la désagrègent. Les affres de l'attente donnent plus de douleurs que le coup d'une révélation pénible. Ne pas savoir à quoi s'en tenir ! construire un monde d'hypothèses absurdes ! s'halluciner suivant un rythme lent ! ruminer ses conjectures ! Le docteur ouvre la porte, paraît, entraînant à sa suite un lumineux cortège d'espérances. Un élu se lève, pénètre dans le bureau. La porte est refermée, et le cycle des mélancolies recommence.

Il faut le dire, il existe peu d'intérieurs organisés pour la lutte contre l'attente. Il semble que les médecins ne se soient pas souciés de cette question, qui pourtant a son importance. Trop d'installations, modestes ou somptueuses, dégagent un air de dignité excessive, de roideur hostile qui vous intimide et ne vous prédispose guère aux confessions. On se croirait dans une maison d'autrefois (car tous les styles sont en vigueur. sauf ceux de notre époque). Evoquerai-je certaines salles d'attente, tapissées de papiers aux teintes sombres, de lourds rideaux (splendides nids à poussières) qui drapent les portes et les fenêtres ; le jour pénètre comme un intrus, l'atmosphère est confinée ; partout s'imposent des motifs compliqués, meubles aux formes chantournées, guéridons grotesques chargés de bronzes puérils, tables couvertes de revues datant de l'an dernier ; vision de styles périmés, de choses que l'on croyait à jamais disparues ; fauteuils et chaises sont parfois disposés en rond ; les clients se considèrent atterés ; ils finissent par détourner leur attention d'un décor qui inflige un surcroît d'ennui et préfèrent rentrer en eux-mêmes pour se livrer à leurs obsédantes spéculations.

Cependant, les médecins sont des hommes d'avant-garde.



Ci-dessus : Le bureau du docteur R. K. — A droite : la salle d'examen aménagée chez le Dr Brunot.



L'appartement professionnel



Les intérieurs que nous reproduisons dans cette page ont été réalisés par Pierre Chareau. Ci-contre, une bibliothèque chez le docteur R. D.

L'esprit de curiosité est un des beaux caractères de leur profession ; ils ne sont pas systématiquement hostiles aux novations. Au contraire, ils adoptent avec enthousiasme les appareils médicaux les plus perfectionnés. Qu'ils portent leur attention dans le domaine décoratif, et ils conviendront bientôt que les éléments d'un « ensemble » sont autant d'appareils destinés à guérir la fatigue, à reposer le regard et plus généralement à fortifier l'état d'un sujet. Le mobilier moderne est composé de piéces perfectionnées, construites en vue du réconfort de l'homme nouveau.

Le régime de l'existence au XX[e] siécle a transformé les mœurs de la société, et imposé aux individus de nouvelles habitudes. Nous avons acquis une conception du repos différente de celle de nos grands-péres ; nous avons une façon de stationner, de nous asseoir, de nous étendre qui est particulière à notre temps. Nos goûts ont aussi évolué ; nous vivons une « époque mécanicienne » ; les travaux des savants, ingénieurs, médecins, etc., et les innombrables applications pratiques de la science ont séduit les esprits qui désirent des visions nettes, des architectures logiques, harmonieuses, simples. Les formes que proposent aujourd'hui les artistes répondent à ces aspirations. Revenons au salon d'attente. Dans une pièce bien aérée, percée de larges fenêtres (nous parlerons dans un autre article du problème délicat de la luminosité), devant un décor élégant, sobre, « vivant », bien calé dans un fauteuil confortable, notre malade contemporain trouvera moins de tristesse à la station forcée ; il pensera que le rythme de la vie dans cet instant n'est pas trop changé ; les exemples de l'activité de ses contemporains soutiendront son courage, et ses conclusions s'avéreront moins pessimistes.

Le malade n'a de regards que pour son médecin, aussi l'aménagement du bureau de consultation intéresse uniquement le médecin qui doit tenir compte des facteurs de luminosité, d'aération, de température et de rapidité d'action.

Le docteur Bruno, de l'hôpital américain de Neuilly, qui a étudié les organisations américaines, a bien voulu nous donner cette relation : « Il faut avant tout gagner du temps, et pour cela, il convient de vaincre la routine. Un chirurgien devrait être secondé par deux auxiliaires : une secrétaire et une infirmière. La secrétaire reçoit le malade dans le hall, note sur une fiche les renseignements d'usage (nom, qualité, adresse, etc.), s'occupe des travaux de correspondance, de comptabilité, s'inquiète des paiements. Dans son bureau le chirurgien enregistre l'histoire du malade. Il examine le malade dans une salle d'examen aménagée comme une petite salle d'opération ; là peut s'accomplir une petite intervention chirurgicale. L'infirmière s'occupera de la stérilisation, de l'entretien des instruments, des microscopes, etc..., et assistera le chirurgien dans ses opérations. Toujours en vue de gagner du temps afin d'accélérer le rythme des consultations, il serait utile d'établir un ou deux déshabilloirs qui communiqueraient avec la salle d'examen et un couloir de dégagement. »

M. Laprade, l'excellent architecte, nous précise ses conceptions sur les « maisons de médecins » :

« La vérité, dit-il, serait dans la construction d'immeubles nettement spécialisés pour des médecins ou tout au moins pour les professions libérales (le problème, en effet, est le même pour les avocats et les architectes). Il suffirait de grouper 7 ou 8 personnes et de construire directement. On éviterait, de ce fait, et les 25 % de mutation qui frappent les ventes d'appartements, et tous les frais ou bénéfices inhérents à ce commerce...

Voici ce qui pourrait être réalisé : d'un côté, l'appartement privé de l'autre côté l'appartement professionnel. A cheval entre les deux, se trouveront une grande cour, un escalier principal commun, assez simple, représentatif en un mot... pour raison de psychologie élémentaire. Enfin, le service avec son escalier et son monte-charge. Commune à la vie privée et à la vie professionnelle, une importante galerie (toujours pour le premier choc).

Il semblerait qu'un terrain de 20 mètres de large et de 30 mètres de profondeur serait idéal dans le cas entre deux rues, ou 20 $\times$ 35 mètres dans le cas entre 3 murs mitoyens et une avenue. La solution indiquée est une solution moyenne. Quant aux arrangements de détail, leur gamme en est infinie ».

Marcel ZAHAR.





Ci-dessus : bibliothèque en okoumé ; cheminée en briques ; sièges cuir vert ; ci-contre : le bureau chez le docteur R. D.

Sport et Beauté



Cent-gardes au garde à vous.

Au moment d'aborder l'étude de « l'homme à cheval », deux images surgissent dans mon esprit :

La première est d'un Cent-gardes en selle, attendant au garde à vous le moment d'encadrer la voiture impériale. Je vois son casque et sa cuirasse, sa culotte de peau et ses gants à crispins. Inséré entre fontes et trousquin, il porte le sabre au bout d'une carabine, comme une lance. Homme et cheval, de même format, rivalisent d'immobilité.

La deuxième image est celle d'un jockey couché sur le garrot de son pur sang (fig. 4), à califourchon, le dos rond et les aides engagées dans l'allure. A l'aspect dynamique du couple, on songe aux causes de la vitesse où tend son double effort.

Ces deux images suffisent à faire entrevoir la complexité du problème posé.

Il y a, en effet, toutes sortes de formes de chevaux, depuis l'Ardennais massif et à profil concave jusqu'au haut carrossier du Yorkshire à profil busqué, depuis le Race-horse jusqu'au Tarbais ; toutes sortes de formes d'hommes, depuis le type « Ajax » trapu et puissant jusqu'au type « Achille » aux pieds légers ; toutes sortes de buts, depuis le retour vespéral du Kabyle assis sur la croupe de son bourricot (fig. 2), jusqu'au houzard portant un ordre au galop le long de la crête dorée par l'aube (fig. 3).



Le Kabyle.

N'importe quel individu peut-il monter n'importe quel cheval ? Oui ! disent les uns, il faut et il suffit qu'il n'en ait pas peur ! Question de moral !

Ou bien, au contraire, y a-t-il une forme d'homme plus faite pour le cheval que d'autres et, si elle existe, comporte-t-elle différents modèles convenant à des chevaux différents ?

Cette fois, c'est le bon sens qui répond à son tour : oui ! On a ici le moral de son physique. Le moral équestre d'un individu n'est autre chose que la conscience organique de ses aptitudes corporelles.

Le massif cherche un cheval massif et le délié cherche un cheval délié comme lui.

Poussant plus loin mon enquête, j'ai étudié l' « homme nu sur le cheval nu ».

J'ai invité des jeunes gens de 21 ans, n'ayant jamais monté à cheval, à enfourcher « nus » un cheval « nu », sans la moindre allusion à la position qu'ils devaient prendre. D'autre part, j'ai invité des cavaliers à « se placer » à leur tour et dans les mêmes conditions.

Les maîtres incontestés de la cavalerie assistaient à mes expériences et m'aidaient de leurs réflexions (1),

(1) Général Marion, Colonel Descoins, Colonel Forquenay, sous-directeur de la cavalerie, etc.



Figure 5. — Vue de profil : musculaire léger ; cavalier par adaptation.

Figure 6. — Cavalier par conformation : lourd par en bas. Middleman.

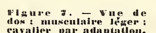
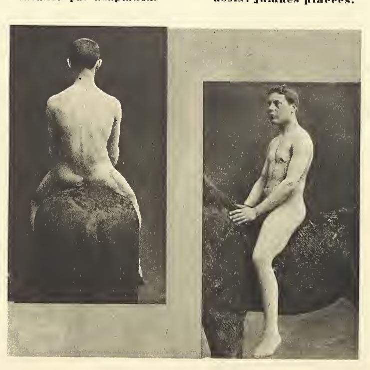


Figure 7. — Vue de dos : musculaire léger : cavalier par adaptation.

Figure 8. — Profil : cavalier par conformation ; bien assis : jambes placées.



L'homme à cheval



Officier de Houzards.

Pour illustrer mes observations, j'ai photographié des exemples.

■

De toutes mes constatations résulte l'existence de deux sortes de cavaliers : les cavaliers par « adaptation » et les cavaliers par « conformation ».

Regardez la figure 5. C'est la première fois que le sujet représenté montait à cheval. Cependant il a pris spontanément son assiette. Il a trouvé lui-même d'emblée la meilleure répartition de son aplomb. La forme se déforme dans le sens du meilleur équilibre. Les épaules tombent, les extenseurs se relâchent, le ventre se plie, l'échine s'infléchit. Fesse et cuisse s'écrasent, genou et jambe adhèrent. Le contact est hermétique.

Nous sommes en présence d'un type musculaire léger, caractérisé par l'harmonie des proportions, la richesse du modelé, la discrétion de la masse, l'heureuse balance du neurone et de la fibre striée et la délicatesse des aides.

On devine qu'un tel sujet saura tâter la bouche de sa monture, tendre et attendre, sans « tirer dessus » et « taper dedans », et dispose de réflexes alertés et propices. « Il a du sang » (1).

On ne vaut que par le « sang » ou par le « gros ». L'un confère la vitesse, l'autre la force. Le sang, c'est la qualité nerveuse. Il y a chez l'homme de sang une sorte de tropisme vers le cheval de sang. Sang sur sang, musculaire sur musculaire, voilà le bon appariment, la bonne résonance.



Jockey en action.

La statique du cavalier de la figure 6 est saisissante. On voit qu'il est servi par son galbe. On dirait d'une amphore dont les bras seraient les anses. En haut, celle-ci s'amincit et s'allège ; en bas, elle s'évase et s'alourdit.

On peut aussi comparer le tronc, en faisant abstraction de ses membres, à un œuf. Ici, l'œuf est posé sur son gros bout.

La vue de dos (fig. 7) complète la vue de profil (fig. 5). Souplesse de l'échine et des épaules. Tassement du siège.

La vue de profil (fig. 8) complète la vue de dos (fig. 6). Evasement inférieur du corps, dimension avantageuse de l'assiette. Position naturelle et adéquate de la jambe.

■

Que faut-il penser de la formule : « Du lourd sur du lourd ; du léger sur du léger. »

Le poids d'un homme dépend surtout de son buste. Les hommes lourds ont de grands troncs. Or, homme et cheval forment un « système d'équilibre solidaire ».

Ce système est d'autant plus stable que le centre de gravité s'abaisse.

(1) Expression de Zootechnicien pour indiquer le potentiel de la fonction.

Figure 9. — Mauvais cavalier : assis sur son devant : jambes en dehors. Upperman.

Figure 10. — Mauvais cavalier : prédominance du tronc : trop de ballant. Upperman.





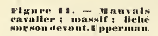




Figure 11. — Mauvais cavalier ; massif ; fiché sur son devant. Upperman.

Figure 12.— Petit Upperman, tout d'une pièce, à muscles indéformables.

Le grand tronc (fig. 9) introduit donc dans le système un facteur d'instabilité menaçant, pour peu que le cheval « soit sous lui ». Pour peu que les membres antérieurs (1) ne soient pas prêts pour recevoir la masse que lui envoient les membres postérieurs (2), le centre de gravité subit un déplacement linéaire autour de l'appui antérieur comme charnière. Le cavalier, surpris, est incapable de reprendre le balancier (3) et d'arrêter sa chute. Un cuirassier, haut de torse et armé, ne pouvait relever sa monture, pour peu qu'elle commît une faute. Le déplacement linéaire à gauche et à droite sera de même d'autant plus prononcé que le centre de gravité est plus haut. Trop de ballant ! (fig. 10).

Néanmoins, de deux hommes de même taille, le moins mauvais, à grand tronc égal, sera celui dont l'ovoïde trunculaire posera sur sa base.

■

Mais en fait, nous avons changé notre type de cheval de selle. Depuis l'introduction du pur sang et du galop en France (4), le modèle de remonte a perdu sans cesse du « gros » au profit du « sang ». Il est vrai que le recrutement humain n'a pas suivi l'évolution chevaline. J'avais dénoncé en 1914 l'erreur d'avoir mis des « betteraves » sur des « subtils ». La fonte rapide de notre cavalerie en a été la preuve terrible, mais dans un pays où on préfère l'éther des idées à la matérialité du réel, on se fait un jeu d'oublier l'expérience.

La formule : « du léger sur du léger ! » vaut-elle mieux ? Certes, on devine la réponse du cheval, s'il pouvait parler : moins de peine pour lui, moins de souffrances, moins de blessures ! De sorte que, si tous les hommes légers étaient des cavaliers par adaptation ou par conformation, le poids résoudrait la question. Il n'en est malheureusement pas ainsi, tant il s'en faut que les troncs petits, d'où vient la légèreté, soient tous assez souples ou équilibrés pour confirmer l'aptitude équestre.

Par exemple, un homme de 60 kilos peut être plus lourd par en haut ou être massif ou être l'un et l'autre. Le cas s'aggrave si le bassin s'étrécit au détriment de l'assiette.

Le profil de la figure 8 est celui du cavalier représenté figure 6. Remarquez la longueur de la fourche.

Partageons le corps en deux parties séparées par la ceinture. On constate nettement une prédominance du train inférieur. La construction du sujet présente le double avantage d'un tronc équilibré et d'une fourche adéquate. L'axe du bassin est orienté dans un sens favorable à l'assiette.

Considérez, au contraire, la figure 11 : Cuisse mal placée, genou et pied en dehors. L'homme est assis sur son devant au lieu de chasser les fesses. Fourche ronde et courte. Prédominance du train supérieur. Inapte au cheval. Raideur et gaucherie de la posture.

■

L'estimation de l'aptitude doit enfin faire penser au « montoir ». Entre deux hommes d'un mètre soixante, le plus favorisé pour mettre le pied à l'étrier sera celui dont le tronc sera le plus court, il sera en même temps le plus léger et aura la fourche la plus longue. Les étriers de son camarade seront au contraire, à 5 ou 6 centimètres plus hauts, ce qui l'obligera à lever la jambe à 10 ou 12 centimètres de plus, bien qu'ayant une fourche plus courte.

Cela veut dire qu'il faut porter son choix sur les « longilignes » (fig. 13) et les modèles à « prédominance du train inférieur » (middlemen), si l'on veut bénéficier des aptitudes que trahit instantanément la forme du candidat. A une condition, c'est que la fourche ne soit pas trop courte.

Les « brévilignes » et les hommes à « prédominance du train supérieur » (uppermen) doivent être écartés d'autant plus résolument qu'ils sont plus lourds ou ont le bassin plus étroit et sont plus bas de terre.

■

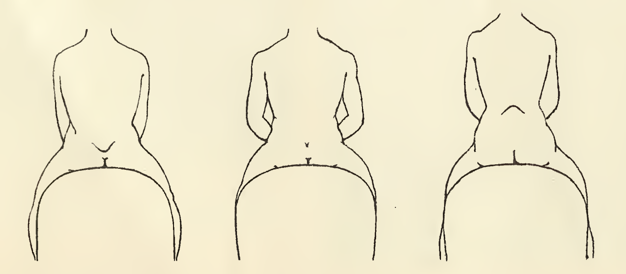
Un dernier mot sur le rôle du modelé en matière équestre. Le cavalier idéal, ai-je dit, le centaure né est le musculaire léger. Est-ce à dire que l'équitation demande une forte musculature ? Il s'agit ici non de masse, mais de qualité du muscle. Ainsi, un cheval des Ardennes et un hercule ne sont pas des « musculaires », mais des « musclés ». Le gros muscle n'est apte qu'au mouvement uniforme. Le muscle fin est au contraire apte à toutes les formes du mouvement.

Quel que soit son poids, quelle que soit sa taille ou sa longueur de fourche, le massif a la cuisse ronde (fig. 11 et 12) et la fesse globuleuse. Le manchon musculeux infédormable fait tampon et l'air passe entre le genou et l'étrivière. Le cavalier roule comme un saucisson. La force des adducteurs est bien moins facteur d'adhérence que la recherche instinctive et permanente de l'équilibre due au sens musculaire et non à la puissance de la fibre. La pince épuise. Le bon cavalier fait partie de son cheval par symbiose et non par force. Le mauvais cavalier, si fort qu'il soit, reste corps étranger. Le travail d'adaptation musculaire au cheval est à « étendue et non à intensité » de la contraction. Il faut pour cela des muscles longs, c'est-à-dire à tendons courts.

A. THOORIS.

(1) dit propulseurs. (2) dit sustentateurs.
(3) Cou et tête.
(4) En 1730.

Figure 13. — Silhouettes de longilignes vues de dos. De gauche à droite : 1. Musculaire léger, cavalier par adaptation : 2. Middleman à bassin moyen : 3. Middleman à bassin haut qui corrige la longueur du tronc, cavalier par adaptation.





SPECIALISTE en tous GENRES

par Paul Reboux



QUAND le docteur Charles Coutan vint prendre possession de son nouveau poste, à Loigny-sur-Thielle, l'événement fut abondamment commenté.

La receveuse du télégraphe avait, la première, aperçu le remplaçant :

— Un peu jeune, évidemment, mais bien... avait-elle dit à Mme la directrice de l'école des filles.

— Vraiment !... Est-ce qu'il est marié?

— On dit qu'il est célibataire.

Deux heures plus tard, toutes ces dames et ces demoiselles de Loigny-sur-Thielle nourrissaient, dans le secret de leur cœur, l'espoir de tomber malade, ne fût-ce que pour connaître le nouveau médecin.

■

Dès le lendemain, on apprit que Mme Pouille, la majestueuse bouchère de la place Carnot, s'était trouvée un peu souffrante.

Le diagnostic avait été difficile.

Introduite dans le cabinet du docteur, Mme Pouille avait déclaré que, depuis quelque temps, elle dormait mal, qu'elle avait des oppressions. « Enfin, quoi, ça ne va pas bien... Vous verrez ça tout de suite mieux que moi, monsieur le docteur » avait-elle ajouté, en soulevant de son souffle puissant et précipité, l'océan de sa poitrine remontée par un corset à l'ancienne mode.

Après une auscultation en règle, après avoir épié les bruits du cœur, après avoir, d'un bracelet pneumatique, compté les degrés de ce que la bouchère, troublée, nomma « l'attention matérielle », après avoir posé nombre de questions, le docteur avait tiré sa barbichette et avait déclaré :



— Rien... C'est-à-dire rien de grave... Il faut prendre garde à la nutrition parfois trop riche... Un régime suffira.

Et il avait composé, en praticien qui connaît l'art d'impressionner la clientèle, une ordonnance de pilules contenant beaucoup d'ingrédients, mais en doses convenables à un nouveau-né.

A midi, une cinquantaine de personnes avaient tenu en main la fameuse ordonnance, parfaitement illisible, trophée de Mme Pouille.

Dès lors, ce fut un incessant défilé chez le médecin. Au bout de quinze jours, il n'y eut pas une jeune fille de Loigny-sur-Thielle qui n'eût recours aux bons offices du jeune docteur. L'une se plaignait du cœur, l'autre du poumon, celle-ci avait des insomnies, celle-là manquait d'appétit.

Bien que le médecin fît de son mieux pour rassurer sa clientèle, la fréquence des consultations ne diminuait pas.

Et plus d'un jeune homme, en remarquant que les jeunes filles de la ville allaient mystérieusement toutes les semaines chez le docteur, prit le parti de chercher une fiancée dans les familles des bourgades voisines.

N'est-il pas imprudent de compromettre l'avenir en épousant une jeune personne dont la frêle santé est à la merci de la moindre indisposition, du chaud comme du froid, du vent comme de l'accalmie, de la pluie comme de la sécheresse?

■

Le jeune médecin ne tarda pas à prévoir le danger social que représentait la vogue de son cabinet.

Dans quelques années, il n'y aurait plus, en la jolie ville de Loigny, que des vieilles filles, malades imaginaires, privées des joies familiales. C'était la dépopulation fatale. Plus d'enfants ! Plus de postérité ! La clientèle du cabinet, autant que le sort de Loigny-sur-Thielle, étaient en jeu. Il fallait trouver un remède à la situation, et un remède plus énergique et plus rapide que ceux dont se contentait ce troupeau de clientes élégiaques...

Et l'honnête docteur s'étreignait le crâne pour trouver une solution élégante. Son front se striait, sa barbiche, trop tiraillée, dépérissait.

Et pourtant... dire la vérité à toutes ces jolies malades si bien portantes, c'était renoncer à la sagesse la plus élémentaire, compromettre sa carrière, nuire même au bon renom de l'art médical...

Enfin, le moyen de mettre un terme à cette sollicitude éperdue des dames de Loigny se mit à danser devant ses yeux, comme une joyeuse flamme jaillie soudain d'une nappe de cendre. C'était bien simple, pourtant ! Comment n'avoir pas trouvé cela plus tôt !

L'affaire fut vite réglée. Durant une absence de deux mois, le docteur séjourna à Paris, laissant gérer sa clientèle par un vieux remplaçant de tout repos, ancien colonial qui soignait par de la quinine les fluxions de poitrine, les entorses et les insolations.

■

Quand il revint...

Ah ! que de monde, le lendemain, chez Mme Pouille la bouchère, bien que rien n'eût rendu les côtelettes et les escalopes plus appétissantes !

— Vous l'avez vue?

— Je crois... C'est une blonde...

— Non, châtain clair...

— Des cheveux teints, pardi...

— Et du rouge aux lèvres... Comme une fille de théâtre ! C'est pas naturel, des lèvres rouges comme ça !

— A-t-on idée ! Se marier ainsi ! Sans prévenir personne !

— Et en deux mois, ma chère... Alors quoi, maintenant, pour passer par la mairie et par l'église, c'est pas plus long que pour les mariages de moineaux !

— Quel manque d'égards !

— Ah ! Elle peut se tenir tranquille, celle-là ! On aura l'œil !

■

Les dames de Loigny-sur-Thielle ne furent pas seules à garder les regards attachés sur la nouvelle épouse du docteur.

Les messieurs de Loigny firent comme elles.

Le bruit s'était répandu que la femme du médecin était fort jolie. Et voilà que, soudain, les jeunes gens se découvrirent qui une neurasthénie incurable, qui un rhumatisme rebelle ou une respiration difficile.

De nouveau, le salon d'attente fut empli du matin au soir.

Enseigné par l'expérience de l'année précédente, le docteur se garda bien de décourager ces nouveaux visiteurs, si désireux d'entrevoir la séduisante personne dont les dames de Loigny parlaient avec un petit air si pincé.

Mais, à tous ses clients, le médecin, en donnant la petite ordonnance rituelle, ajouta chaque fois en souriant :

— Le meilleur pharmacien, c'est encore M. le maire... Mariez-vous le plus tôt possible !

Et, comme la femme du docteur fut invulnérable, voilà que peu à peu Loigny-sur-Thielle a acquis, dans tout le département, la réputation d'être une ville où les jeunes célibataires ont une fiévreuse envie de l'hymen.

■

Si bien que, à cent kilomètres à la ronde, les vieilles filles les plus maigres, les plus jaunes, les plus résignées, songent maintenant :

— Il faudra que j'aille, un de ces jours, visiter cette jolie ville... On assure que l'église possède un portail du douzième siècle qui mérite d'être vu...

Paul REBOUX.



Un savant fait le point

Le domaine des radiations

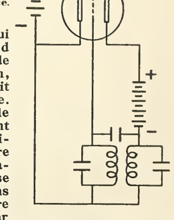
VOILA bientôt deux à trois siècles que les physiciens ont commencé à étudier le rayonnement qui nous est le plus accessible, parce que le petit groupe de radiations qui le compose impressionne directement notre rétine : c'est le rayonnement lumineux. C'est donc une bien vieille question que celle des radiations et pourtant elle est toujours d'actualité : c'est qu'au fur et à mesure que nos moyens d'investigation se perfectionnent, des phénomènes nouveaux peuvent être décelés d'abord, observés et étudiés ensuite. Le tout petit domaine des radiations, d'abord limité aux radiations purement lumineuses, s'est singulièrement accru et englobe maintenant des rayonnements obtenus de façons bien diverses.

Quel est l'état actuel de la question et quelles sont nos idées maintenant sur ce sujet ?

Parmi toutes les radiations que nous pouvons créer ou qui nous sont données directement par la nature, un groupe très important est considéré comme étant, sans doute, de nature électromagnétique. Avant de le passer rapidement en revue, il est nécessaire de bien préciser.

Toutes ces radiations, telles que l'expérience les donne, sont, en général, plus ou moins complexes, en ce sens qu'avec des appareils appropriés, réseaux, prismes, il est possible de les décomposer en éléments plus simples, indécomposables. C'est cette radiation simple, caractérisable par des propriétés fondamentales, mesurables, qui a permis de faire un classement général des radiations connues. D'une part, en effet, elle se propage avec une vitesse finie, mesurable, d'autre part, elle possède une constitution de nature périodique mise en évidence par les phénomènes d'interférence et de polarisation. La vitesse de propagation de toutes les radiations que nous allons voir est donc toujours la même : c'est celle de la lumière, environ 300.000 kilomètres à la seconde.

En quoi consiste la nature périodique de ce phénomène ? C'est là une question à laquelle nous ne pouvons guère répondre complètement. Autrefois, avec Fresnel, on pensait bien à des vibrations d'un milieu particulier : l'éther, mais cet éther devait alors posséder des propriétés tellement contradictoires que, petit à petit, on finit par n'en plus parler ; actuellement ce que l'on admet, depuis Maxwell, c'est que ces phénomènes sont de nature électromagnétique. Le rayon consisterait en un ensemble de deux ondulations : une vibration d'origine électrique représentée par un champ électrique oscillant, une autre d'origine électromagnétique représentée par un champ magnétique oscillant, les deux champs étant indissolublement liés l'un à l'autre, d'une façon particulière. Qu'est-ce au fond un champ électrique ou un champ magnétique ? Nous n'en savons rien. Cela n'a du reste aucune importance. Comme on le fait constamment dans les sciences, à l'aide d'une notion fondamentale plus ou moins simple, on arrive à établir une théorie à laquelle on ne demande qu'à coordonner les faits connus et à en prévoir d'autres. Ici la notion de champ a permis d'établir la théorie de la lumière et cette conception a fait pressentir les ondes hertziennes.



Oscillateur électrique à deux circuits oscillants. La longueur d'onde de l'oscillation dépend à la fois des circuits électriques et de leurs couplages : elle est bien déterminée.

L'élément périodique qui se propage sera défini quand nous connaîtrons, en outre de sa vitesse de propagation, soit sa longueur d'onde, soit sa fréquence, soit sa période. Ces termes, en notre siècle de T. S. F., sont suffisamment connus pour que leur définition n'ait pas besoin d'être rappelée. Toutes ces radiations ayant la même vitesse de propagation, nous allons pouvoir les classer entre elles, en les rangeant par l'ordre croissant de leur longueur d'onde, donnée accessible directement par l'expérience. On sait que ces longueurs s'expriment, soit en mètres, soit en microns (1 μ = 0,001 = 1 millième de millimètre) soit en angstrom (1 Å = 0 μ 0001 = 1 dix millième de micron).

Nous allons passer maintenant en revue les diverses radiations connues dont les propriétés sont expliquées par la *théorie électromagnétique*. Ces radiations, classées dans l'ordre croissant de leur longueur d'onde, groupées d'après leur mode de production, nous permettront de constater qu'actuellement toutes les longueurs d'onde, depuis quelques millièmes d'angstrom jusqu'à quelques kilomètres sont connues, sans qu'aucune lacune ne subsiste plus.

a) Les radiations de longueur d'onde les plus courtes sont celles données par les rayons γ. Ceux-ci, découverts par Villard, émis spontanément par les corps radio-actifs, en même temps que d'autres rayons de nature différente, ont des longueurs d'onde variant de quelques millièmes d'angstrom à 1,4 angstrom. A partir de 0,05 Å jusqu'à 1,4 Å ils s'identifient avec les rayons X qui forment le groupe suivant. Les rayons γ seraient en quelque sorte des rayons X plus *durs*, plus pénétrants.

b) Les rayons X, découverts par Roentgen, et actuellement bien connus, se groupent dans une zone variant de 0,05 à 12 angstroms environ. Leur production est aujourd'hui relativement aisée avec les tubes à vide modernes. Leur constitution, d'abord mystérieuse, a pu être établie dès qu'on a pu les analyser avec des réseaux suffisamment perfectionnés ; les premiers réseaux artificiels, trop grossiers, ne pouvaient convenir et les premières mesures ont été effectuées en utilisant les phénomènes de diffraction par les cristaux. Très récemment, il a été possible d'opérer avec des réseaux ordinaires en employant des dispositions spéciales, ce qui confirme à la fois la conception que nous nous faisons de l'état cristallin et de la nature des rayons X. Ces rayons X sont plus ou moins arrêtés par la matière; les rayons de longueur d'onde courte *très durs* sont très pénétrants,

ceux de grande longueur d'onde *plus mous* sont très absorbables.

c) Il a été possible tout dernièrement à M. Holweck d'obtenir des sortes de rayons X, très mous puisque leur domaine spectral s'étend de 10 angstroms jusqu'à environ 500 Å.

La récente étude de ces rayons, très difficile car ceux-ci sont de production très pénible et d'absorption très facile, a permis de faire la liaison entre le domaine des rayons X et celui des rayons ultra-violets.

d) Le domaine de l'ultra-violet commence actuellement vers 100 Å et se termine vers 4000 Å longueur d'onde du violet. Ces rayons ultra-violets sont produits, en quantité plus ou moins grande par les corps portés à l'incandescence, par les lampes à vapeur de mercure, par les étincelles condensées. Leur domaine n'a pas été tout entier connu en une seule fois, les ultra-violets de longueur d'onde très courte, très absorbables par la matière. ayant échappé longtemps à l'observation.

La plaque photographique a permis de faire assez facilement l'étude de ces rayons de 2000 à 4000 Å, dès que l'on a pris soin de remplacer le verre des appareils d'optique d'analyse permettant l'étude seulement de 3.500 à 4.000 Å, par du quartz perméable aux radiations arrêtées par le verre. Au-dessous de 2000 Å, l'étude devient plus difficile, les radiations, très absorbables, sont arrêtées par l'air, les appareils de mesure, et même la gélatine des plaques photographiques. Schuman,en opérant dans le vide avec des plaques photographiques sans gélatine a pu, grâce à des prismes et des lentilles de fluorine, obtenir des longueurs d'onde comprises entre 1.200 et 2.000 Å. Ce n'est que très récemment, grâce à Lyman d'abord et Millikan ensuite, que les longueurs d'onde entre 100 et 1.200 Å ont pu être observées. Il a fallu opérer dans un vide presque parfait avec des réseaux remplaçant les appareils en fluorine.

e) Nous ne dirons pas grand'chose de la zone des radiations s'étendant d'environ 4000 Å à 8000 Å, c'est celle des radiations visibles allant du violet au rouge dans laquelle l'oeil est sensible. Dans l'échelle des fréquences, elle comporte 1 octave à peine alors que toutes les radiations connues que nous passons en revue comprennent approximativement 50 octaves.

f) Au-dela de 8000 Å, nous sommes dans la zone de l'infra-rouge, rayonnement facilement émis par tous les corps chauffés (manchon Auer, lampe à mercure, etc.). La plaque photographique qui rend de si grands services dans la zone de l'ultra-violet et du visible est rapidement inutilisable quand la longueur d'onde augmente et les seuls détecteurs pratiques sont les appareils thermométriques : pile thermoélectrique, bolomètre, etc. On a pu ainsi déceler des radiations dont les longueurs d'onde atteignent 3 millions d'angstrom soit 3/10e de millimètre.

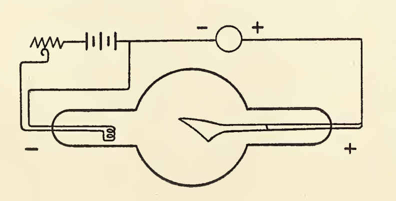
g) Nous arrivons enfin dans la dernière zone connue, celle des ondes de la T. S. F., des ondes hertziennes. Ce qui distingue cette zone des précédentes, c'est que les radiations émises par les appareils sont simples, ou plus exactement ont une longueur d'onde déterminée, alors que dans les zones précédentes les appareils ne donnent directement qu'un ensemble de radiations qu'il faut séparer si l'on désire avoir la radiation simple. Nous ne pouvons guère insister davantage sur le mode de production et de réception de ces ondes de T. S. F. D'abord découvertes avec des longueurs d'onde moyennes, ces radiations ont pu être obtenues avec des longueurs soit beaucoup plus grandes soit beaucoup plus courtes. Vers les grandes longueurs d'onde la seule difficulté rencontrée est celle de la dimension des appareils d'émission. L'industrie a pu ainsi émettre des ondes de quelque dizaines de kilomètres. Vers les courtes longueurs d'onde, on a pu rejoindre les radiations infra-rouge. Récemment Nichols et Tears ont pu produire, par les procédés électriques de la T. S. F. des ondes de 2/10e de millimètre c'est-à-dire déjà dans la zone de l'infra-rouge. Ces très courtes ondes électriques ont toutes les propriétés des ondes infra-rouges. C'est là un beau succès pour la théorie électromagnétique de la lumière.

Nous avons donc parcouru toute l'échelle des longueurs d'onde depuis le millième d'angstrom jusqu'à quelques milliers de kilomètres et nous voyons qu'aujourd'hui aucune lacune ne subsiste plus.

Est-ce à dire, comme conclusion, que nos théories ont atteint la perfection, que toutes les radiations connues rentrent dans le cadre de la théorie précédente, et que celle-ci nous suffit ? Hélas non. On connaît d'abord d'autres radiations dont les propriétés ne peuvent s'expliquer par cette théorie. Ce sont les rayons cathodiques et les rayons positifs émis par des tubes à vide, les rayons α et β émis par les corps radioactifs. Ces rayons sont considérés comme étant « de nature corpusculaire » .Ils seraient constitués par de petits grains d'électricité soit positive, soit négative, avec ou sans support matériel, se propageant avec des vitesses plus ou moins grandes, mais toujours inférieures à celle de la lumière ; leur étude a permis l'éclosion de nouvelles idées sur la constitution de la matière. De plus la théorie électromagnétique, actuellement seule capable d'expliquer les phénomènes d'interférence et de polarisation, ne suffit pas seule à tout expliquer ; elle devient par exemple insuffisante dans l'étude des raies spectrales, dans l'étude du corps noir. C'est pourquoi la notion de particule de lumière, ancienne conception émise par Newton, réapparaît sous une forme nouvelle avec la notion de « grains d'énergie » dans l'hypothèse des « quanta ». Cette notion se montre actuellement très féconde, en ce sens qu'elle a permis de donner une explication de certains phénomènes chimiques ou physiques plus ou moins brutaux provoqués par le rayonnement et surtout l'établissement d'une nouvelle conception de la constitution atomique. Mais cette nouvelle théorie à elle seule ne peut guère suffire. Aussi, actuellement notre conception des rayonnements est-elle formée par un mélange assez singulier des deux théories et nous faisons appel tantôt à l'une, tantôt à l'autre, suivant les besoins. C'est peut-être fâcheux.

Peut-être l'avenir arrivera-t-il à tout concilier, mais sans doute, à ce moment là des faits nouveaux interviendront qui obligeront à rechercher d'autres explications et à rejeter la théorie admise. C'est là, hélas, le sort qui attend toute théorie depuis « qu'il y a des hommes et qui pensent ».

G. LUCINI.



Emetteur de rayons X sur le tube à cathode incandescente (Coolidge). Les électrons emis par la cathode, en frappant sur l'anticathode, produisent le rayonnement X. Les tubes puissants nécessitent 250.000 volts de différence de potentiel entre l'anode et la cathode.

Peut-être, avez-vous lu ?...

A l'ouest rien de nouveau

d'Erich Maria Remarque

Sous la phrase sèche du « communiqué » grouillaient des souffrances, des efforts, des morts ; chez eux, comme chez nous. En résumé, la guerre, ce fut des hommes qui livraient des batailles d'argent où les intérêts engagés n'étaient probablement que l'intérêt de quelques-uns, d'autres hommes dont le métier était d'être des chefs et qui livraient des batailles d'intelligence et de volonté, à coups de régiments et de munitions, d'autres hommes enfin, la masse des petits, qui luttaient contre la mort, aussi contre la peur, la fatigue, la souffrance aux mille visages.

Ceux-ci dans tous les pays eurent la même affreuse impression d'être les malchanceux jouets d'un implacable et brutal destin. Des parias, des victimes, des héros ? Qu'étaient-ils ? Ils n'en savaient plus rien. Inaptes à la guerre à laquelle leur âge les vouait sans que ce fut leur métier. Inaptes à la vie de l'arrière devenue une manière de « Café du commerce universel... » Inaptes à la paix qui créait les conditions d'une vie nouvelle à laquelle quatre années d'isolement les avaient rendus impropres.

Le livre de Remarque nous montre tout cela, vu de la tranchée allemande. Pas très différente de la tranchée française. La boue et la mort ont rendu semblables les apparences physiques, semblables aussi les cœurs de pauvres hommes. Plus de passivité seulement là-bas que chez nous, moins de cette révolte qui n'était d'ailleurs chez nous, à tout prendre, qu'une apparence.

Le livre est sobre, net, nu, comme un récit antique. On a dit que la traduction l'avait trahi en le privant de certaines richesses de la langue originelle. Si c'est vrai cette trahison n'a pu, à mon sens, que rendre plus saisissant le dépouillement majestueux d'un grand sujet, le plus grand qu'aient pu aborder les écrivains de ce siècle.

■

Macro

d'André Gybal

Le martyre du géant... Macro pèse seize livres à sa naissance. Il meurt à 2 mètres 56, dégoûté des hommes et du monde : il est trop grand pour eux ! Du burlesque à l'émotion, André Gybal a louvoyé avec adresse. On suit avec intérêt la lamentable histoire de Macro aux prises avec une vieille fille lubrique, sa tante — il a quatre ans et en paraît dix-huit ! — avec une doctoresse slave qui présente son « cas » à l'Académie de médecine, avec ses camarades de classe qui se moquent de lui, timide, le craignent et le flattent quand il a montré sa force.

Macro est un phénomène, on cherche à l'exploiter. Il échappe de peu à la baraque foraine. C'est pour tomber à Hollywood où il joue les phénomènes. Macro est un doux, un triste, un tendre. Il rencontre une amitié, un nain Guillaume Ginette. Il y a là quelques pages excellentes qui font un heureux pendant à celles du début du livre, ironiques et à celles du milieu où la fantaisie se débride.

L'Académie de médecine raillée à traits larges, la bataille des médecins autour du « cas » de gigantisme qui leur est proposé fera rire les médecins eux-mêmes qui sont gens d'esprit.

Une farce évidemment, mais une farce où l'amertume est à fleur de texte. Macro est un phénomène mais il se rattache à l'humanité en ce que chacun de nous a des coins d'exception qui en font pour les autres hommes un phénomène ou grotesque ou étrange, toujours douloureux.

■

Seuls tous deux

d'Edouard Dulac

Un beau livre, plein de l'amour de la montagne. Une aventure chaste comme la neige des pics. Deux êtres seuls, perdus volontairement dans les solitudes éternelles. Ils y découvrent un amour très pur qui n'est plus celui des hommes. Adam et Ève dans un paradis retrouvé avant la faute. La blancheur des âmes se modèle à la blancheur des cimes. Comme celle-ci, celle-là brûle les yeux, fait défaillir l'âme.

Un jour Adam et Eve redescendirent parmi les hommes. L'aventure magnifique, si large si paisible, se mue en aventure humaine, tourmentée, désespérée...

Aux vents des montagnes ont succédé les tempêtes de la passion. Aux déserts pyrénéens un autre cadre se substitue où sont embusqués tous les pièges du monde.

Le récit est un solide prétexte pour Edouard Dulac à chanter son amour des Pyrénées. Il les décrit, les fait vivre avec piété. Il a su nous rendre le charme sauvage du grand silence blanc. Les amoureux qu'il nous raconte et qui « s'aiment sans être amants » vivent en une manière de nudisme spirituel qui les entraîne le plus naturellement du monde à ne plus s'émouvoir que chastement de la beauté de leurs corps.

Autour de l'aventure pyrénéenne, centre du livre, affection de l'auteur, Edouard Dulac a construit une intrigue mystérieuse de la plus heureuse venue. Et le brusque virage du récit qui nous porte tout à coup à des milliers de mètres d'altitude, loin du grouillement des hommes n'est pas le moindre charme d'un livre qui donne envie de vivre nu dans les neiges et de ne plus jamais redescendre « sur terre ».

IVAN-NOË

— Peut-être,

■ "L'éternelle idole"

C'EST du moins la périphrase qui, lors de l'anniversaire de Curel, célébré vers la fin de la saison dernière, pouvait remplacer, étant donné les circonstances au milieu desquelles l'événement est intervenu et la leçon qu'il y avait lieu d'en tirer, le titre donné par l'illustre dramaturge à la Science exigeante et à l'œuvre qu'il a écrite à son sujet.

A la vérité, la médecine, pas plus que nulle autre, n'attendit le vingtième siècle pour obtenir de ses prêtres le don éperdu de leur conscience.

Mais la représentation de la *Nouvelle Idole* n'appelait pas que cette observation, et l'on ne saurait négliger la coïncidence de cet événement avec l'épidémie qui sévissait alors, et, à cette grave occasion, la publication, dans la presse, de plusieurs articles consacrés à Jenner, l'homme qui, ayant conçu le principe de la vaccine, n'hésita pas à inoculer la variole à un sujet sain, afin de vérifier l'excellence d'une thérapeutique dont il pouvait être à peu près certain — mais dont il n'était pas sûr — puisqu'il la vérifiait.

■

Songe-t-on à la bravoure délibérée du savant qui, dans un pays comme l'Angleterre, où la personne humaine est quasi intangible, ose risquer, sur la chair vivante d'une jeune paysanne, l'enjeu de sa propre gloire et de sa propre liberté, sans doute, en même temps que l'avenir du principe, peut-être, malgré tout, incontestable, d'où il était parti ?

Le courage d'un homme, on ne s'y arrête guère plus qu'à l'unanime lâcheté de ceux qui auraient condamné son audace s'il s'était trompé ; on l'ignore à peu près autant que la réprobation dont le savant eût été l'objet de la part de ses contemporains s'ils eussent connu la hardiesse de sa tentative avant que d'en connaître les résultats.

Rappelez-vous la *Nouvelle Idole*. C'est le drame d'un médecin exalté à la pensée d'avoir soulevé un nouveau coin du grand voile et qui, au nom de sa mission scientifique, pousse ce qu'on est convenu d'appeler la déformation professionnelle — c'est du moins l'impression qu'il donne — jusqu'à faire bon marché d'une malheureuse qu'il estima perdue, lui injectant un virus dont il est avide de surveiller les ravages, ne désespérant même pas de les limiter, de les ralentir, bien que le pauvre corps qui va servir à l'expérience soit déjà ruiné par la tuberculose.

L'épouse d'Albert Donnat (c'est le nom du médecin imaginé par Curel), est secouée, quand la vérité lui apparaît, d'un frisson d'horreur. Maurice, le disciple à la fois fervent et timoré, se dresse comme devant le plus abject des criminels, en entendant Donnat lui confier que, le matin même, il a inoculé le mal non plus à une phtisique jugée incurable, mais à un homme sain. Nous devinons, et il se confirme dans la suite, que cet homme, c'est lui-même et que pareil geste rédime le savant auquel ses partenaires n'ont cessé de reprocher l'égoïsme qui caractérise ceux qui cherchent, lesquels sont toujours prêts, dit le texte, à immoler à la Science, cette *Nouvelle Idole*, toutes les victimes qui s'offrent à leur philanthropique cruauté.

La critique, rendant compte de cet ouvrage, aujourd'hui célèbre, et les spectateurs qui l'applaudirent ont généralement considéré le personnage central comme la proie d'une passion monstreuse, noble mais terrible (à moins que cette prétendue noblesse ne manifeste l'irrésistible besoin qu'éprouve le savant d'obtenir la connaissance à tout prix, fût-ce au prix de la vie même qu'il entend servir).

Donnat, au regard de Curel, que vaut-il ?

Notez que le rideau tombe sur Antoinette et lui-même *encore vivants* et que le quatrième acte, s'il y en avait un, pourrait seul décider, selon que l'audace du héros les aurait tués l'un et l'autre, ou sauvés, s'il doit être tenu pour un criminel et châtié ou pour un bienfaiteur de génie...

Car, enfin, l'avez-vous observé ? c'est seulement après l'échec que la Foi prend rétroactivement le vocable de présomption...

Donnat est-il « un bienfaiteur de génie » ? Rien ne permet de le prétendre, rien n'autorise à le nier. L'absence d'épilogue, qui tout justement garde à l'ouvrage sa pathétique angoisse, nous interdit de conclure... Mais il est un point sur lequel on peut-être formel : c'est que, si le héros et sa victime venaient à périr, personne ne tenterait de défendre, contre « la juste indignation » des foules, un médecin dont un fol orgueil aurait fait un meurtrier.

Qui donc aurait eu le courage d'alléguer que ce meurtrier, somme toute, *aurait pu être* un sauveur. Qu'il *aurait* pu réussir » ?

■

Lorsqu'on évoque en présence d'une personne de culture moyenne, et même devant certaines autres données pour supérieures, la noble parole de Joubert, et si incomprise : « Ce n'est pas le résultat qui importe, c'est l'effort », on mesure aisément à la réaction que l'on provoque, l'exclusif prestige du succès.

Cette tendance, qui est la nôtre, comparons-la donc un instant à la grandeur du peuple romain qui sut gré au vaincu « de n'avoir pas désespéré du sort de la Patrie ni de la valeur de ses légions ». Et, au nom même de l'admiration que nous leur aurions dédiée *s'ils avaient réussi*, convenons qu'un chef « qui a cru devoir » agir selon son intelligence et sa foi, qu'un savant qui, pour courir la chance de sauver les hommes a sciemment couru le risque de se perdre, que ces deux hommes peuvent fort bien, eux aussi, être regardés, même en cas d'échec, pour des héros.

Il est vrai que si la lâcheté et l'ingratitude humaines ne les menaçaient pas en cas d'échec, leurs tentatives cesseraient d'être héroïques...

Nietzsche proclamait impitoyablement que le succès justifie toutes les audaces.

avez-vous vu?...

"Le singe velu"

Ceux qui recourent à l'audace, la sagesse des Nations affirme que la fortune les favorise. Mais ce qui est assez mélancolique et, avouons-le, assez bas, c'est que la postérité ne les consacre que dans la mesure où leur intuition ne les a point abusés ; dans la mesure, autrement dit, où ils ont eu de la chance.

Réussir...

Aux deux événements dont nous parlions, l'anniversaire de Curel et l'épidémie de variole qui appelait naguère quelques monographies relatives à Jenner, correspondent les deux fragments suivants que vous ne rapprocherez pas sans en dégager l'émouvante contradiction. Le premier est extrait d'un article publié en tête de l'*Œuvre* le lundi 6 mai, sous la signature du Dr. Maurice Lebon :

Il (Jenner) s'enquit de ce cow-pox, dont parlaient les paysans et vérifia son action préservatrice. En mai 1790, on lui présenta une jeune fille, Sarah Nelmes, en service chez un fermier du pays. Elle avait, en trayant une vache, contracté, sur une égratignure, un gros bouton pustuleux... *Si* le contenu de cette pustule est vraiment immunisant contre la variole, *il doit* nécessairement immuniser un enfant jusqu'alors épargné par la variole...

Jenner, on le voit, procède par hypothèses, par déductions. Il s'agit de savoir. Comment savoir? Il y a un risque à courir à moins d'y renoncer :

Le 14 mai on lui présente un jeune garçon de 8 ans, James Philips pour être variolisé... Mais Jenner lui insère une partie du liquide de la grosse pustule de Sarah Nelmes *dans l'espoir* de le protéger contre la variole... Le bouton inoculé guérit. Le 1er juillet de l'année suivante *Jenner inocule la variole à James Philips*...

Angoisse du médecin qui attend mais

L'enfant ne présente aucune fièvre ni aucun symptôme. Il est réfractaire à la variole.

Jenner, donc, a réussi. Magnifiquement. Mais la jeune fille qu'il immunisa, il pouvait la tuer. Avec quelle férocité vengeresse lui aurait-on, dès lors, dénié le droit qu'il s'était arrogé !

Or, voici, extraite de la *Nouvelle Idole*, une réplique qui reflète les objections mêmes du public :

« Tu me fais peur ! s'écrie Louise s'adressant à son mari. Toi qui reproches aux croyants de sacrifier trop facilement les existences, tu m'apparais un croyant plus meurtrier que les autres !...

Quelques instants auparavant, Donnat se justifiait ainsi :

« J'expérimentais sur un cadavre ! Je ne lui apportais ni un supplément de douleur ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue et il fallait six mois pour que le nouveau mal devînt menaçant. Six mois ! L'éternité, pour elle !

Or, c'est à un corps jeune et sain, et sans chercher à justifier sa tentative, que Jenner inocula le mal.

Réussir !

Que de sincères, depuis des siècles, ont eux aussi, cherché sans trouver, malgré leur science !

Saint-Paul découvrit sur le sol grec le fameux autel érigé au dieu inconnu.

Quelle démocratie osera jamais élever *à ceux qui ont tenté* le Panthéon où les attend, entre autres, la sépulture d'Icare ?

PARLER du *Singe Velu* trois semaines après sa représentation c'est faire la critique de sa critique.

Il semble en effet que certains contresens aient été commis touchant l'interprétation, très diverse, à laquelle ce puissant ouvrage a donné lieu.

Parce que le personnage central n'est pas assez inculte pour ne rien percevoir de ce qu'il doit être : parce que ce personnage est beaucoup trop rudimentaire pour le percevoir nettement ; parce que, en somme, son niveau mental ne se hausse qu'à quelques degrés seulement au-desssus de zéro ; parce que la pièce n'a pas l'« apparence » tragique, et parce qu'elle n'est pas une satire de son héros, on a parlé de primarisme sans considérer que tout le pathétique du sujet tient dans sa situation : un homme obscurément inquiet par ce qui se passe au-dessus de lui.

A dire le vrai, c'est un personnage voisin de celui-ci, que *L'Empereur Jones*, mis à la scène par le même O'Neil, joué magnifiquement par le tragédien noir Habib Benglia sur la scène de l'Odéon il y a quatre ans et qui obtint, d'ailleurs, un succès retentissant. Mais la représentation était, alors, moins « étale » si l'on peut dire. Le décor changeait à chaque tableau et montrait le nègre-empereur aux prises avec des objets extérieurs aussi variés que possible.

Est-il permis de dire sans paradoxe que la position occupée par Yank (le Singe velu) est plus écrasante ? Car c'est un symbole assez atroce qui semble avoir été généralement mal discerné que cette soute, habitée par le personnage en question, une soute au-dessus de laquelle se superposent, comme des échelons intellectuels et sociaux toute une série d'étages de ponts et d'entreponts qui séparent Boby Yank de la lumière, de la claire intelligence, au point que, s'il doit garder la nostalgie d'une apparition éphémère, il aura du moins fallu qu'elle descendît à lui...

L'action se résume dans la notice que M. Maurice Bourgeois — à qui la scène française doit l'inoubliable adaptation de *L'Empereur Jones* et du *Baladin du Monde Occidental* — a lui-même rédigée :

Que la représentation du *Singe Velu* ne compose pas un divertissement ; que le monologue dont il s'embarrasse ne soit pas fait pour donner à ce singe l'agilité et la prestesse de ses congénères, j'en tombe d'accord, mais il participe d'un art qui pour donner un résultat apparemment statique, n'en a pas moins son exceptionnel intérêt et sa profondeur.

Le rôle du *Singe velu* est écrasant : des tirades, dont on doit convenir que certaines ralentissent, sans justification apparente, l'action, s'y succèdent, s'y pressent, qui sertissent comme des gangues abondantes des cris, des répliques « jaculatoires » proprement magnifiques. Ce rôle, c'est Georges Pitoeff qui le porte, le souffre et tache à l'imposer.

René BRUYEZ

Avez-vous entendu ?...

" Manon " au phonographe

La *Revue du médecin* ouvre une rubrique phonographique. Nul ne saurait s'en étonner.

Pas même ceux qui ont dénoncé l'existence d'un nouvel agent pathogène, à la suite de beaucoup d'autres, décelés de longue date : le virus du disque, lequel, assurent-ils, engendre chez l'individu une tendance d'abord bénigne, la *discophilie*, qui ne laisse pas généralement de devenir vite contagieuse et répand à l'entour la *discomanie*, dont les effets se font sentir à la campagne comme à la ville, sur les plages et sur les monts, à l'intérieur des habitations et en plein air (ce que les gens de cinéma appellent : les extérieurs), et quelle que soit la saison.

Ni ceux, qui adoptant la thèse inverse, voient dans l'usage de la machine à reproduire les sons un remède efficace, inespéré, contre les effets néfastes de l'agitation, à quoi la forme actuelle de la civilisation nous astreint, un moyen artificiel, mais sûr, de combattre tant de vibrations nuisibles, sourdes ou bruyantes, toujours énervantes, par l'action de sonorités choisies, opportunes, agencées avec art, chargées enfin d'un dynamisme bienfaisant.

Encore moins, si possible, les partisans d'une médication plus déterminée qui vont plus loin encore. Ne se basent-ils pas sur les expériences de Haller, de Mosso, de Brown-Séquard, pour affirmer que le phonographe met à la portée du praticien, le moyen de les renouveler aisément au profit de leurs clients. Ils citent, à l'appui de leur opinion, les remarquables travaux de Féré et rappellent que l'auteur de *Sensation et Mouvement* (1) avait observé « qu'entraîné par l'audition d'une gamme diatonique ascendante, un sujet agissant sur un dynamomètre passait de 20 à 45 kilogs au bout de la deuxième octave ». Si semblable variation de puissance musculaire, ou plutôt d'application de cette force, s'obtient en écoutant un chant aussi rudimentaire et trop répandu pour étonner encore l'esprit et les sens, que ne pourrait-on, concluent-ils, obtenir grâce au final de l'*Appassionata* ou avec *The song I love* ?

Ceci dit, nous n'en réclamons pas moins le privilège de dédier ces chroniques aux médecins eux-mêmes qui, réputés mélomanes et disposant pour la plupart de fort brefs loisirs peuvent être satisfaits qu'on les aide à dépouiller les vastes catalogues de la littérature phonographique.

Il appartient au chroniqueur de suivre mois par mois les efforts des éditeurs, de dépouiller les suppléments minutieusement et de signaler à ses lecteurs, parmi quelque deux cents disques nouveaux, ceux qui, à un titre quelconque, sortent de l'ordinaire et méritent de prendre place dans une discothèque digne de ce nom.

Dès maintenant il nous faut renoncer à passer en revue les anciennes nomenclatures. A qui nous poserait des questions précises à ce propos, nous serions heureux de répondre. Mais en revenant en arrière, si peu que ce soit, nous risquerions de voir s'accumuler des matériaux qu'il faut se hâter de déblayer, de peur d'en être envahi. Il ne nous arrivera donc de parler de disques fameux comme ceux du Festival de Bayreuth (C), les *lieder* de Schubert par Kipnis (C), le *concerto* de Schumann par Cortot (Gr), l'*Oiseau de feu* de Strawinsky (C), les enregistrements de piano de Braïlowsky (Pol) et tant d'autres, que par allusion, pour mesurer le chemin parcouru et comparer les résultats d'aujourd'hui à ceux de la veille.



Massenet.

■

Manon de Massenet vient d'être gravée sur la gomme laque intégralement (C). Voici la plus inconstante des héroïnes fixée et bien fixée. En dépit de la coutume admise dans la plupart des cas, le texte de Meilhac et Ph. Gille a passé par le microphone au même titre que la partition. Le dialogue parlé alterne avec les mélodies et les ensembles tout comme à la représentation. Le ton de la comédie garde cette allure spéciale propre aux artistes lyriques, toujours étonnés de créer leur mesure eux-mêmes au lieu d'obéir aux injonctions de la baguette et il n'est pas jusqu'à l'accent slave du ténor qui ne semble un peu dépaysé à Amiens, mais l'impression n'en demeure pas moins agréable et la distance respectée entre la cadence d'un morceau et la ritournelle du suivant réserve tous les droits de la musique. En dehors de la joie aimable procurée par l'audition de cette musique inventée pour plaire, les disques nous proposent l'occasion plus austère de comparer deux versions de la *Toccata et Fugue* en ré mineur de Bach. L'une, conforme dans l'exécution au voeu du Grand Cantor, réalisée sur l'orgue par E. Cousinette avec un sens admirable des ressources de l'instrument, l'autre transcrite par Slokowski et jouée par l'orchestre de Philadelphie dans une couleur et dans un style qui excluent toute idée de fantaisie néfaste et se recommandent opportunément de la grande tradition classique.

Maurice BEX.

(1). F. Alcan édit.

ABRÉVIATIONS : (C) Columbia ; (Gr.) Gramophone ; (P) Pathé ; (Pol) Polydor.

IMP. GEORGES LANG, 11 BIS, RUE CURIAL, PARIS



VIGNEAU-LECRAM

ANTISTREPTOCOCCIQUE CLIN

COLI-ENTERO-VACCIN CLIN

ANTISTAPHYLOCOCCIQUE CLIN

ANTIGONOCOCCIQUE CLIN

VACCINS CLIN

VACCIN ANTISTAPHYLOCOCCIQUE
POLYVALENT
10 AMPOULES DE 1cc.

LABORATOIRES CLIN

COMAR & Cie PHARMACIENS – 20, Rue des Fossés St Jacques – PARIS (FRANCE)



Concentration élevée en espèces microbiennes judicieusement choisies.
Constitution constante - Tolérance parfaite - Conservation illimitée.

Présentation en ampoules de I cc.de concentration croissante.

VIGNEAU-LECRAM



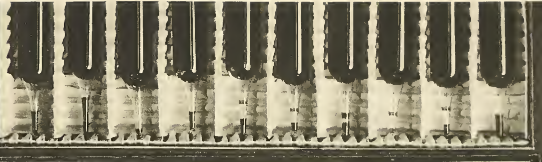


VIGNEAU LECRAM

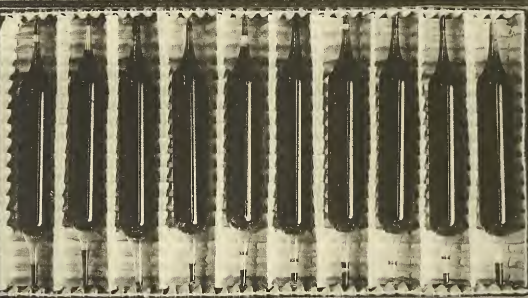
Laboratoires du Dr DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS. Usines à Neuilly et à Garches.



Laboratoires **DARASSE**, 7, 9, 11 et 13, rue Saint-Maurice. **NANTERRE** (Seine).







LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, 60 RUE DE PRONY, PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES



MÈDICATION SPECIFIQUE PAR ACTION TROPIQUE SUR LES VAISSEAUX DANS :

ANGINE DE POITRINE
HYPERTENSION ARTERIELLE
ARTERIO-SCLEROSE
LES ARTERITES DE TOUTE NATURE

ANGIOXYL
6 AMPOULES
20 UNITÉS CLINIQUES
HYPOTENSIVES PAR AMPOULE

LABORATOIRES DES PROXYTASES
J. B. FIALIP
PHARMACIEN
97, RUE DE VAUGIRARD
PARIS — (VIe)

VIGNEAU-LECRAM



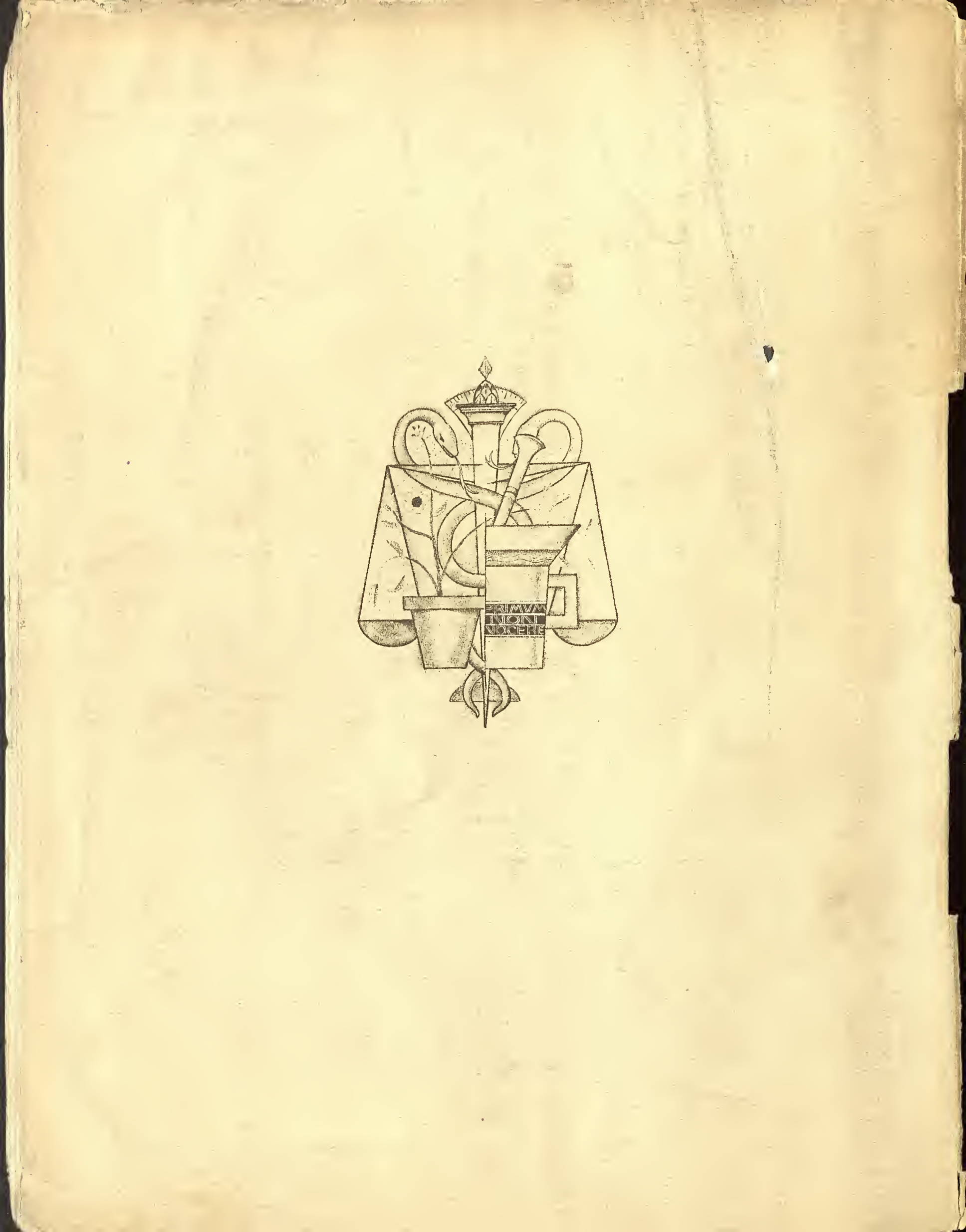
Établissements Albert Buisson. F. JALOT & Cie, 157, rue de Sèvres, PARIS (15e).



Laboratoires **BOTTU**, 35, rue Pergolèse, **PARIS** (16e arrondt).

LE GÉRANT : H. HENRION

HÉLIOS-ARCHEREAU - PARIS


PRIMUM
NON
NOCERE



LA REVUE DU MEDECIN


INOTYOL
GUÉRIT LES
DERMATOSES





Comité d'honneur

GEORGES LEYGUES, ancien président du Conseil, ministre de la Marine. PAUL PAINLEVÉ, ancien président du Conseil, ministre de la Guerre, membre de l'Institut. — OBERKIRCH, sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Travail, de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales.

■

BALTHAZARD, professeur de médecine légale à la Faculté, président du syndicat général des médecins de France. — A. CALMETTE, sous-directeur de l'Institut Pasteur. — JEAN-LOUIS FAURE, de l'Académie de Médecine.

■

GEORGES DUHAMEL. ÉDOUARD HERRIOT. — ANDRÉ MAUROIS.

■

ANTOINE BOURDELLE. — J.-L. FORAIN. — MAURICE RAVEL.

■

A. D'ARSONVAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France. — MAXIME RADAIS, membre de l'Académie de Médecine, doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris. A. BÉHAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Sommaire

■

CINQ DES MEMBRES DE NOTRE COMITÉ D'HONNEUR :

■

■

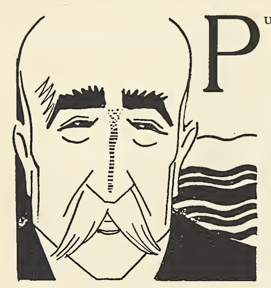
■

LA REVUE DU MÉDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois.
Rédaction - Administration : 23, rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 2514
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 2



Georges Leygues



Puisque *la* Revue du Médecin *souhaite que chacun des membres de son comité d'honneur soit présenté à ses lecteurs en quelques lignes, il pourrait sembler étrange que pour y parler d'un homme d'État, de notre actuel ministre de la Marine, un poète eût été chargé de les écrire. Mais celui qui s'adressait à moi n'ignorait point que plus de quarante années d'affection m'unissent au président Georges Leygues ; et je pourrais d'ailleurs lui apprendre que c'est précisément la poésie qui, au temps de notre jeunesse, avait formé le lien que la divergence de nos carrières ne devait desserrer jamais. Oui, ce fut, un jour d'été, dans la maison de notre commun éditeur Alphonse Lemerre, le fameux libraire du Parnasse, que pour la première fois nous nous rencontrâmes, nous et nos jeunes femmes, au bord de ces étangs de Ville-d'Avray où Corot avait surpris plus d'une fois, au matin, la danse des Nymphes. Il s'y trouvait ce jour-là notre cher aîné François Coppée, à qui nous avions l'un et l'autre dédié des poèmes, et aussi Porel, le directeur de l'Odéon, qui venait de monter les* Jacobites, *après ma première pièce. Et je me souviens que, la chaleur tombée, Coppée nous entraîna tous, à travers bois, jusqu'à Versailles, où nous arrivâmes sans fatigue, ayant, tout le long du chemin, parlé des choses qui nous tenaient au cœur, dit force vers et parfois rythmé notre marche avec des chansons...*

Déjà, l'œuvre poétique de Georges Leygues, fleur de sa vingt-cinquième année, est close. Dans le premier de ses livres, Le Coffret brisé, *s'exprimaient les plus charmants de ses rêves juvéniles, avec — n'était-ce pas un présage ? — un fervent amour de la mer. Dans le second et dernier recueil,* La Lyre brisée, *se traduisaient virilement les aspirations d'une jeunesse dont l'enfance avait vu la guerre, la défaite, et qui voulait travailler de toutes ses forces à une nouvelle, à une prochaine exaltation de la patrie. Comment ce rêveur y travaillera-t-il ? Désormais sa résolution est prise : ce ne sera point par la plume, ce sera par l'action, mais une action qui restera fidèle à l'idéal de son rêve.*

Dès 1885, *les électeurs du Lot-et-Garonne, de ce coin de Guyenne où il a toutes ses racines, l'ont envoyé à la Chambre; et voilà quarante-quatre ans que, sans une interruption, il les y représente. Les âmes, en ce beau pays incessamment ravagé pendant des siècles par les guerres étrangères ou intestines, — guerre des Albigeois, guerre de Cent Ans, guerres de religion, — sont attachées, entre toutes, à la concorde civique, à la paix religieuse, à la sagesse politique, sauf en quelques points, de plus en plus rares, où la démagogie entretient encore, pour ses bacilles, d'affreux et funestes bouillons de culture. On y sait aussi que tous ces bienfaits découlent rigoureusement de l'unité, de la sécurité, de la grandeur françaises. Et c'est pourquoi l'on y reste si fidèle à un homme qui, au-dessus des intrigues et combinaisons partisanes, a toujours eu les yeux fixés sur les permanents intérêts de la France.*

Pourrait-on oublier, par exemple, pendant les mois qui ont précédé la guerre universelle, quelques-unes de ses interventions éloquentes et fortes à la tribune, telles que le discours du 26 *juin* 1913 *qui enleva, ayant remué toutes les consciences, le vote de cette loi du service de trois ans par qui le pays fut sauvé ? Aucune rhétorique pourtant, aucune recherche de l'effet oratoire : des faits, des chiffres, un effrayant tableau de la préparation allemande, de ces voies ferrées qui, à travers des contrées incultes et sans trafic, partent des forteresses d'outre-Rhin et se déploient en éventail vers la partie non défendue de notre frontière, le Nord, d'où il sait que viendra l'invasion. Et tout à coup, trouant en quelque sorte la trame serrée des précisions, une adjuration pathétique spontanément jaillie : « Allons-nous nous endormir dans le même optimisme (qu'en* 1870*) ? Nous bercer des mêmes illusions ? Allons-nous rester sourds aux mêmes avertissements et renouveler les fautes qui ont conduit la France au bord de l'abîme ? Cette fois ce ne sera plus l'Empire qui sera coupable d'aveuglement, d'inertie et d'imprévoyance. Ce ne sera plus Napoléon, Lebœuf, de Gramont, Emile Ollivier qu'on accusera du désastre de la patrie : ce sera vous, ce sera nous. »*

Mais la France métropolitaine n'est point son unique souci, et l'un de ses plus impressionnants discours d'avant-guerre sera celui qu'il prononcera, le 11 *mars* 1914, *à la Chambre des députés, sur « la plus grande France », sur notre*



déplorable politique d'alors dans le bassin de la Méditerranée, où il montre décroissant de jour en jour notre séculaire influence, par la faute, chez nous, d'un sectarisme imbécile et criminel. Ah! quel tragique tableau de nos abandons! Mais aux maux ainsi étalés, il n'obtiendra cette fois qu'un palliatif et il faudra que se soient réalisées ses prophéties pour qu'on accepte enfin — trop tard — le remède qu'avaient préconisé son intelligence et son cœur.

Ce ne sont là, je le redis, que les exemples et l'on en pourrait évoquer beaucoup d'autres. Grâce à un incessant labeur, à une culture sans cesse étendue par les enquêtes, les voyages, les lectures, il a pu intervenir dans tout ce que Lamartine appelle « les grandes nécessités de la patrie », et il s'est toujours trouvé à sa place dans tous les départements ministériels qui lui ont été confiés. Il a pu être tour à tour, en effet, ministre des Affaires étrangères, avec la présidence du Conseil; Ministre des Colonies; ministre de l'Intérieur; ministre de l'Instruction publique, trois fois; et c'est pour la cinquième fois qu'il est ministre de la Marine. Ce département paraît être celui, par-dessus tous, où l'appelait sa vocation la plus ancienne et la plus certaine, et l'on sait tout ce qu'une quasi-permanence de beaucoup d'années, rue Royale, lui a permis de redressements et de réformes. On est unanime à le reconnaître dans le monde du haut commandement, si prompt à la critique, pourtant, lorsqu'un ministre, et surtout un ministre civil, y donne la moindre prise.

Mais chez les petits aussi, Georges Leygues est populaire. Prenant sans cesse conseil des médecins de la Marine, il a veillé à l'amélioration de la nourriture et de l'hygiène de ses marins. Et il n'a pas eu seulement le souci de leur santé physique, il a songé à leur élargir et hausser l'âme, à leur apprendre toute la noblesse de leur état pour leur faire mieux aimer encore leur vie quotidienne, leur vaisseau, leur patrie. Il y a quelques jours, il chargeait les commandants de tous les navires de conter à leurs hommes, en des causeries simples et familières, ce qu'avait été, pendant la guerre, le rôle capital et trop peu connu de nos chalutiers. Il y a quelques semaines, à l'occasion du bicentenaire du bailli de Suffren, il leur faisait de même conter les exploits et montrer le beau caractère de ce grand chef d'escadre. Et il avait commencé, il y a dix ans, cette sorte d'éducation héroïque en écrivant, pour célébrer le bicentenaire de Colbert, une étude admirable, saisissante en sa brièveté, sur cet illustre Français, véritable fondateur de notre Marine, étude qui fut lue, le 29 août 1919, devant les hommes rassemblés, à bord de tous les bâtiments qui composent nos forces navales, ainsi que dans les dépôts, arsenaux et établissements de la marine de guerre. De la brochure, qui devrait être lue aussi à tous nos écoliers, je détache ces lignes :

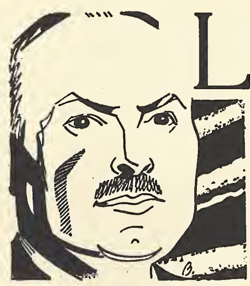
« Colbert est un disciple de Descartes. Son œuvre écrite, qui compte des centaines de volumes manuscrits, est une magnifique illustration de la pensée du philosophe. Comme lui, il divise les matières, les range dans leur ordre naturel et en fixe la valeur ; ensuite, il cherche leur vrai usage et se décide lorsque la solution lui apparaît avec le maximum d'évidence. Son doute méthodique s'exprime par l'enquête préalable. Il dresse d'abord un état des choses, s'en représente l'ensemble et le détail, dénombre les abus, place en regard les moyens d'y remédier, puis il conclut par une de ces ordonnances qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit français, et qui sont comme une sorte de portique par où il entre dans l'action. »

Georges Leygues se déclare le pieux disciple d'un tel maître : c'est à lui qu'en toute circonstance il demande la méthode et le conseil. Colbert a dit combien était inutile et dangereux le séjour prolongé des marins dans nos ports : notre ministre les envoie, on le sait, montrer nos couleurs dans tous les ports du monde, pour le plus grand prestige de notre nation, pour la plus grande fierté de nos équipages, partout admirés et acclamés : ainsi, la semaine dernière encore, en Nouvelle-Zélande. Colbert a écrit : « Dans l'ordre naturel, chaque nation doit avoir sa part de vaisseaux à proportion de sa puissance, du nombre de ses ports et de ses côtes. » A la conférence navale des cinq puissances, qui va se réunir ces jours-ci, voilà un principe qui ne courra pas le risque d'être oublié, ni cette parole de Richelieu, par laquelle se termine la belle leçon de Georges Leygues : « On ne peut, sans la marine, ni soutenir la guerre, ni profiter de la paix. »

Peut-être ai-je tenu trop longtemps la plume. Pourtant je ne la quitterai point sans avoir ici salué -- et c'est bien la place — la femme admirable que je saluais jadis pour la première fois, à côté de son mari, à Ville-d'Avray, parmi les Muses du Parnasse. Elle est celle qui, de 1914 à 1918, dans un beau domaine au bord du Lot, créa et dirigea un hôpital où des centaines de blessés furent soignés de ses mains. Et, la guerre finie, elle fut la fondatrice de cette grande œuvre sociale, la Ligue nationale contre le taudis, *grâce à laquelle des milliers d'existences déjà ont été sauvées et préservées... Mais, avec plus d'autorité que moi, quelqu'un certainement en voudra parler dans cette Revue où je n'ai voulu, pour finir, que rapprocher de l'un des meilleurs Français, l'une des meilleures Françaises.*

Auguste DORCHAIN.

V. Balthazard



La médecine est-elle un art ? Est-elle une science ?

L'un et l'autre, répondront les cliniciens.

Mais le professeur Balthazard, lui, qui ne pense qu'à la médecine légale, vous dira, résolument : une science.

C'est une science, en effet, et rigoureuse, exacte et rigide, rigide et rigoureuse, sinon exacte, comme la Loi qu'elle sert.

Est-ce pour être apte à résoudre de savants problèmes que Victor Balthazard, en manière d'introduction à la vie médicale, a fait un stage à l'Ecole Polytechnique ? Il y apprit la balistique, il cultiva les mathématiques, il devint très fort en physique, un « as » en chimie.

Puis il fit sa médecine. Médecin savant, savant médecin — l'un et l'autre assurément — le voilà, et rapidement, après Brouardel, l'un de ces médecins sans lesquels la justice risquerait bien fort d'être souvent injuste.

Il a des titres. Il est professeur de médecine légale à la Faculté, membre de l'Académie de Médecine, de la Société de Médecine légale, de la Société de biologie, médecin inspecteur de l'Institut médico-légal, conseiller technique du service de l'Identité judiciaire. Tout cela, il l'est à la fois... et j'en passe.

Il a des charges ; quelques-unes par titre — la rançon des honneurs — et quelques autres pour faire bon poids. Le professeur Balthazard est ainsi président du Syndicat des médecins de France : une présidence qui n'est pas une sinécure ! Il faut recevoir les confrères, et les instruire ; leur écrire, les conseiller et les défendre. N'est-ce pas à lui qu'on s'adresse tout naturellement quand on ignore quelque chose qu'il doit, lui, savoir. En ce moment, M. Balthazard vient d'achever un rapport sur les assurances sociales et leur répercussion sur la carrière médicale, tout simplement !

Honneurs, titres et charges, il faut avoir les épaules larges pour dignement supporter les uns et remplir les autres.

Le professeur Balthazard a de larges épaules... au figuré, si j'ose dire, et même au propre. Il avait encore, il n'y a pas si longtemps, une barbe brune et ronde. Il ne l'a plus. Il gagne, à cette épilation, un air très moderne d'athlète savant en harmonie avec sa carrure.

Les larges épaules, c'est ce qu'on voit d'abord, quand il parle. Elles s'avancent un peu, pèsent, affirment. On n'ose pas contredire. Quand on regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit que tout, dans cet homme, est bâti aussi, en force ; le front est dur, la bouche solide, le menton ferme. La voix parle avec une lenteur forcée, un peu narquoise souvent. Comme pas un, le professeur Balthazard sait égayer un cours qui risquerait d'être, sans ses boutades d'ironie glacée, fort sévère. On sait que le maître amuse son auditoire et qu'il l'instruit. Son cours de médecine légale est fort suivi.

Un peu trop, parfois, à son gré. Il devait parler, un jour, du viol. L'amphithéâtre était archibondé. Il y avait, dans l'air, une odeur de poudre de riz. Le professeur Balthazard vit les gradins pleins et renifla les parfums frivoles. Il n'eut pas un sourire.

Il y a eu erreur au programme, dit-il. Aujourd'hui je parlerai des accidents du travail.

Il commença. Peu à peu, l'une après l'autre, les belles auditrices s'en allèrent. Il ne resta bientôt que les élèves habituels, nombreux et suffisants.

— Décidément, je crois que c'est moi qui me suis trompé, affirma sans rire M. Balthazard.

Et il parla de sa voix précise et gouailleuse, du délicat sujet dont l'affichage avait attiré tant de belles dames.

Quand il ne parle pas, le professeur Balthazard opère. C'est, à l'Institut médico-légal, dans les vastes caves en soubassement, la leçon d'anatomie, d'anatomie criminelle, devrait-on dire. Calculer l'âge d'un mort, son âge de vivant aussi, dire la nature d'une plaie, établir le diagnostic différentiel d'un trépas accidentel, quand la victime est en lambeaux, le dur, le difficile travail de chaque jour !

A vrai dire, les autopsies, le docteur Paul et quelques autres en font la majeure partie, mais c'est pour laisser au professeur Balthazard le temps de travailler à de plus délicats problèmes. L'ancien élève de Polytechnique laissera son nom à une méthode d'identification des projectiles d'armes à feu courtes. Il n'est pas besoin d'insister sur la nécessité qu'il y a, pour la justice, de pouvoir dire que telle balle vient de tel pistolet, et cela sans risques d'erreur. Le professeur Balthazard l'établit, à chaque fois que c'est possible, et d'autres le feront, qui se sont instruits à ses travaux.

Mais, dans ces recherches de sciences appliquées, il reste médecin, toujours. Les calculs, il les fait en fonction d'une idée médicale, et l'examen de l'arme ne lui fait jamais oublier les particularités pathologiques ou traumatiques relevées sur l'individu.

Avec les progrès que le professeur Balthazard a fait faire à sa science, il deviendra rudement difficile aux médecins de l'avenir d'être de bons médecins légistes. Que ne devront-ils pas connaître ? Parfaitement l'anatomie, d'abord. Puis, ma foi, tout ce qu'on exige d'un médecin praticien. Enfin, le reste, c'est-à-dire un peu plus encore que tout cela, la technique des analyses chimiques et biologiques, les lois de la physique et les lois du parlement, les conditions d'une bonne hygiène et ses règlements...

— Mais je sais tout cela, moi, pourrait se dire, s'il était vaniteux, le professeur Balthazard.

Bien sûr. C'est même un peu pour cela qu'on le regarde comme une savante exception.

M. BOURGEON

Georges Duhamel



Je l'ai connu au temps où il faisait sa première année de médecine. Il portait une chevelure léonine, la barbe d'Albert Dürer et cette cravate lavallière qu'arboraient encore, vers mil-neuf-cent-cinq, les jeunes gens voués aux conquêtes de l'Esprit.

Outre qu'il montrait, comme le Duhamel d'aujourd'hui et aussi comme cet Antoine Resseguier de la Pierre d'Horeb, *un goût pour le travail à outrance, pour* le travail lucide et victorieux, *je n'ai jamais vu d'étudiant ayant autant que lui la passion de son étude.*

Combien de fois, au cours de soirées qui nous réunissaient, m'a-t-il tenu par le bouton de ma veste, pour me prodiguer ses connaissances toutes fraîches, pour me faire partager sa conquête et son enthousiasme. N'allez pas croire qu'il récitait la dernière leçon apprise, qu'il refaisait le dernier cours entendu: Il ne s'agissait pas seulement pour lui de me révéler quelque grande loi biologique ou de m'initier aux mécanismes les plus subtils de la machine humaine; il avait besoin d'exprimer le retentissement de tout cela en lui. Dans chaque phénomène il mettait en lumière les intentions, les prévenances de la Nature; il s'émerveillait de découvrir toutes sortes d'analogies, de correspondances; il risquait les hypothèses les plus ingénieuses et, sans doute, les plus ingénues et se répandait en commentaires philosophiques dont je serais bien en peine aujourd'hui de me rappeler la teneur, mais dont je me souviens qu'ils brillaient d'un éclat juvénile et qu'ils exaltaient à l'unisson ces poètes d'à peine vingt ans que nous étions alors.

C'est donc dans les promenades d'herborisation du P. C. N., c'est à " Clamart " et dans les hôpitaux que Duhamel commença de mettre à profit une étonnante faculté d'observation et de compréhension. Et sans doute est-ce un avantage pour lui — et pour nous — que dans cette grande entreprise qu'il parfait de jour en jour et qui n'est autre qu'une large peinture de l'homme, l'anatomiste et le biologiste aient précédé le psychologue et le romancier. N'est-il pas vraisemblable, par exemple, qu'en imaginant, qu'en composant la nature morale de Salavin, Duhamel ait pensé aux caractères physiologiques de son personnage, exerçant ainsi sur ce dernier un contrôle de plus ?

Aussi bien nul romancier n'est plus que lui constamment penché, tendu vers ses modèles, vers nous tous. Je ne l'ai jamais vu considérer d'un œil distrait aucun de ceux qui l'approchent. Tendre ou provocant, sérieux ou enjoué, son regard appuie sur le vôtre et sur toute votre personne, insiste dans son examen avec une curiosité dépourvue de toute discrétion, s'efforce à vous déshabiller l'âme. Regard de juge, de médecin ou de confesseur ? Non pas ! Regard d'homme pressé de saisir tout ce qui vient à lui, regard d'homme que passionne à jamais le spectacle de l'homme.

Il y a des gens que ce regard gêne ou intimide et qui vous diront que Duhamel est un esprit sévère, un personnage imposant. Que n'ont-ils entrepris de lui parler musique ou jardinage! Mi-sérieux, mi-blagueur, il leur eût vanté la belle venue de ses œillets d'Inde ou raconté sa quotidienne chasse aux limaces. Il leur eût fredonné vingt thèmes célèbres pour les leur remettre en mémoire.

Pour moi, dans l'auteur des Salavin *et des* Hommes abandonnés, *je retrouve toujours avec joie le compagnon de ma vingtième année. Sa chevelure léonine et sa barbe ont disparu ; mais il prétend qu'il s'en trouve beaucoup mieux. Il y a longtemps qu'il a dépouillé la cravate lavallière et avec elle toutes les attitudes littéraires, toutes les modes intellectuelles qui sont le lot de la jeunesse. Il va le col ouvert et l'esprit indépendant. Il préfère chaque jour davantage l'observation aiguë et féconde aux jeux et aux spéculations de l'esprit.*

Il me saisit toujours par un bouton de ma veste, ou par le bras ; il me fait toujours part de ses dernières conquêtes. Et ses conquêtes d'aujourd'hui font en somme une suite logique à celles de jadis. Il me rapporte de beaux témoignages humains, traits de générosité ou d'égoïsme, de génie ou de sottise. Il me raconte des histoires vécues ; il m'expose avec feu un cas psychologique ou une difficulté de syntaxe. Il me cite un passage d'une lecture ou un mot de l'un de ses garçons.

Comme jadis il aime l'effort, cherche la difficulté pour la vaincre et sa puissance de travail est considérable. Il aime aussi à rendre service et il semble qu'il tienne du médecin l'esprit de dévouement et la diligence dans les soins. Il passe une bonne partie de son temps à mener à bien les affaires des autres, lisant et plaçant des manuscrits, rédigeant préfaces, généreux appels ; entreprenant démarches sur démarches pour tirer celui-ci d'une mauvaise passe ou faire rendre justice à celui-là.

Il y a en lui beaucoup de choses que j'admire d'autant qu'elles me font personnellement plus ou moins défaut : méthode et discipline de travail ; agilité de l'esprit, entraînant promptitude dans le choix et dans la décision; puissante volonté adaptée à la maîtrise de soi-même et de ses moyens ; enfin, haute ambition d'artiste, d'écrivain, d'homme, ce mot étant pris dans son acception la plus noble et la plus légitime.

Evidemment de telles qualités m'impressionneraient moins si je ne les voyais mises, chez Duhamel, au service d'une œuvre admirable, d'un grand esprit et d'un grand cœur.

Charles VILDRAC.

Maurice Ravel



N*é à Ciboure, entre France et Espagne, Maurice Ravel est en quelque sorte muni de deux visages, de deux natures.*

*Mondain et raffiné, il se confine dans la solitude ; sensible, il fait figure d'ironiste ; Français, il écrit l'*Heure Espagnole *et* Boléro*. Mais tel Janus, il est aussi parfaitement lui-même dans ses deux personnalités.*

Tendre jusqu'à l'extrême, il s'en veut et s'en défend comme un héros stendhalien, et cette place énorme que la sensibilité tient dans sa vie, il essaie de la réduire dans son œuvre en esquivant l'attendrissement par une pirouette.

Amateur d'art et cultivé, il aime les objets curieux, les japonaiseries, les bibelots Louis-Philippe. Il pousserait volontiers jusqu'au dandysme le raffinement comme il pousse parfois au paradoxe ses goûts les plus sincères.

Grand bibliophile, grand lecteur, il passe avec aisance des grands romantiques dont il aime le tempérament si différent du sien, aux jeunes les plus « à gauche » dont les jeux de l'esprit l'amusent. Ne révéla-t-il pas la variété de ses goûts littéraires dans les sujets qui l'inspirèrent : Gaspard de la Nuit, *la* Chèvre d'or, *de P. Arène, les* Fioretti, *(ces deux derniers furent abandonnés),* Shehérazade *et ce drame auquel il travaille actuellement d'après la* Jeanne d'Arc *de Delteil.*

Son physique répond à ce tour d'esprit. Basque, il a le masque accentué, aux traits comme indélébiles, les yeux clairs, à la fois doux et railleurs. Mis avec une grande recherche, il a des délicatesses de gestes, d'attitudes, presque féminines, reflet qui demeure sans doute d'une mère tendrement aimée.

Quoique arrivé très tôt à la célébrité, et un des chefs de notre école française moderne, Ravel a toujours été un modeste et un consciencieux.

Ayant toujours aimé la musique, il s'y consacra dès son plus jeune âge, n'étant nullement de ces phénomènes qui à huit ans jouent les polonaises de Chopin et les rhapsodies de Lizst. Il travailla le piano successivement avec Ch. de Beriot et Anthiaume. Mais moins que la technique, les agrégations sonores le captivaient. Il passait de longues heures auprès de son ami Ricardo Vinez à composer et résoudre ces harmonies qui lui sont si personnelles et qu'il découvrit en quelque sorte. Malgré cela, il acquit une assez forte technique pour lui permettre de composer et de jouer lui-même fort bien sa musique de piano, la plus difficile qu'on ait entendue depuis Lizst. Il a d'ailleurs la plus grande admiration pour le grand pianiste romantique qu'il appelle affectueusement le « patron » et dont il joue toujours les « Jeux d'eaux » de préférence aux siens. Formé à l'harmonie et à la fugue par Charles-René, Pessard, Gedalge, il entra dans la classe de Gabriel Fauré, concourut pour Rome et remporta d'emblée un deuxième Second Grand Prix, L'année suivante, il ne fut pas même admis à concourir. Cela fit un beau scandale qui fut d'ailleurs son premier pas sur la route de la Gloire.

Maurice Ravel n'est pas de ces maîtres qui, parce qu'il leur semble avoir déjà tout dit, marchandent leurs éloges aux plus jeunes qui veulent à leur tour tenter la chance, et parfois leur barrent le chemin. Au contraire, on sait qu'il accueillit avec la plus grande sympathie notamment le groupe des Six et ceux qui vinrent après. Jadis, il avait même fondé avec Déodat de Séverac, Florent Schmidt et quelques autres une société secrète dont les membres juraient aide et assistance à toute œuvre nouvelle menacée d'un four ; ils se nommaient les Apaches *et leur thème de ralliement était celui d'une symphonie de Borodine. L'ancien* Apache *a tenu son vœu.*

*Il n'est pas non plus de ceux qui encouragent les autres à avancer en restant sur les positions qu'ils ont acquises. Toujours il est en avant de sa génération et parfois de la suivante. Avant la guerre, il était d'une certaine hardiesse de prendre pour thème d'opéra-comique l'*Heure Espagnole *dont le style et l'action sont empreints de cet esprit de fine blague si cher à Franc-Nohain, notre moderne fabuliste.*

Il n'était pas moins osé en 1925 *de demander à Colette le livret de* L'Enfant et les Sortilèges *et d'introduire, dans cette partition étonnante de jeunesse, le rythme de fox-trot qui n'avait pas encore droit de cité. Il faut entendre Ricardo Vinez jouer ce Fox-trot de la tasse chinoise et de la bouilloire anglaise pour se rendre compte du degré d'espièglerie enfantine dont est capable le grand maître.*

Hardiesses encore les Histoires naturelles *sur des* Proses *de J. Renard, les* Chansons populaires grecques, *les* Chansons madécasses, *le rythme trépidant de* Boléro, *et ce Concerto sur des airs basques qu'il va présenter bientôt au public. Mais ces œuvres, nouvelles et étranges parfois pour leurs contemporains, ne sont pas sujettes aux revisions souvent cruelles de la mode (car il y a aussi une mode en musique). « Jeux d'eaux » est né d'hier et le Trio et le Quatuor sont de toujours.*

C'est la meilleure preuve que la Gloire ne s'est pas trompée.

Marie-Rose CLOUZOT.

J.-A. d'Arsonval



Un des hommes les plus connus pour la diversité et l'importance de leurs travaux, physicien, physiologiste, médecin, Jacques-Arsène d'Arsonval est né à Laborie (Haute-Vienne), le 8 juin 1851, d'une famille de médecins distingués. Il suivit, en effet, les cours de l'Ecole de Médecine et fut, en 1875, préparateur du cours de médecine au Collège de France, sous Claude Bernard. Il fut reçu docteur en médecine en 1876 avec une thèse sur l'élasticité pulmonaire, qui attira sur lui l'attention des savants de l'époque et fut couronnée par la Faculté. Six ans plus tard, en 1882, on créa pour lui au Collège de France le laboratoire de physique biologique dont on lui confia la direction, en même temps qu'on l'y chargeait, à titre de suppléant, du cours de médccinc expérimentale. Professeur titulaire en 1894, à la mort de Brown-Sequard, avec qui il avait collaboré à d'intéressants travaux sur la chaleur animale et la respiration des mammifères, il est, en 1888, élu membre de l'Académie de Médecine et, le 4 juin 1894, membre de la section de médecine et de chirurgie de l'Académie des Sciences, dont il devient président en 1917.

Son activité scientifique s'étend surtout aux applications médicales de l'électricité, en particulier aux courants à haute fréquence, spécialement utilisés dans le traitement de nombreuses maladies chroniques, telles que le rhumatisme, l'arthritisme, l'artériosclérose, l'albuminurie, le diabète, et c'est ainsi que le nom de d'Arsonvalisation fut donné, en 1899, par le professeur autrichien Moriz Benedikt, de Vienne, à l'application des courants de haute fréquence à la thérapeutique médicale, les travaux du professeur d'Arsonval ayant fait connaître leurs propriétés physiologiques, jusqu'alors ignorées. Cette dénomination fut définitivement adoptée par le congrès international de Berlin en 1913, hommage spontanément rendu par l'étranger à la science française, en la personne d'un de ses plus éminents représentants.

Etudiant les propriétés physiologiques des courants alternatifs, le professeur d'Arsonval exposa, à partir de l'année 1881, dans une série de communications à l'Académie des Sciences, les résultats de ses travaux à ce sujet. C'est ainsi qu'il signala les dangers des générateurs d'électricité et les moyens de les éviter; il démontra également, en 1887, la possibilité de rappeler à la vie les électrocutés par courants alternatifs, au moyen de la respiration artificielle. Il est impossible d'évaluer aujourd'hui le nombre de foudroyés par imprudence ou par accident qui lui doivent le retour à la vie.

Etudiant l'influence de la fréquence sur les effets physiologiques des courants alternatifs, il démontra expérimentalement que le courant alternatif est de moins en moins senti, et, par suite, de moins en moins dangereux, à mesure que sa fréquence augmente. Lorsque la fréquence est suffisamment grande, 300.000 périodes par seconde par exemple, il est possible de soumettre les malades à de fortes intensités, sans que la sensibilité soit atteinte. Les courants actuellement employés dans la pratique médicale se renversent de un million à dix millions de fois à la seconde et jouissent, de ce fait, de propr iétés physiologiques et physiques tout à fait particulières.

Le procédé employé le plus communément pour le traitement par courants à haute fréquence est le procédé par application directe, appelé diathermie. Le malade est mis en contact direct avec la source électrique par les procédés habituels ; le passage du courant dans les tissus s'accompagne d'un dégagement de chaleur qui n'a pratiquement pas de limite. Au point de vue médical, ces applications thermiques ont rendu les plus grands services dans les affections les plus diverses, où elles agissent merveilleusement, surtout pour calmer ou pour supprimer la douleur, etc.

Dans un autre ordre d'idées, le professur d'Arsonval consacra son activité à des études sur la chaleur animale et la calorimétrie, inventant à ce sujet de nomebreux appareils extrêmement ingénieux, dont, en particulier, une étuve à température constante, au gré de l'expérimentateur, aujourd'hui utilisée dans la plupart des laboratoires.

Il publia toute une série de mémoires originaux sur la production de la chaleur chez divers animaux, et étudia en particulier l'influence de la température du milieu ambiant, l'influence de l'abstinence et celle des irritations cutanées. Ses recherches sur l'origine de la chaleur animale, poursuivies de 1883 à 1885, l'amenèrent à conclure qu'elle est un résidu de la contraction musculaire, et non la source de cette contraction.

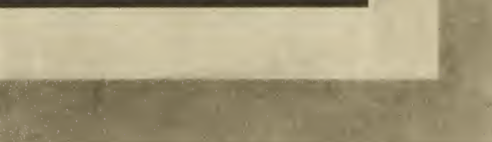
Le nom du professeur d'Arsonval est également attaché à l'invention d'un « galvanomètre apériodique de grande sensibilité » qu'il mit au point en collaboration avec Marcel Desprez, au cours de leurs recherches sur la mesure de l'équivalent mécanique de la chaleur. Il donna, en 1886, la description complète de cet appareil, aujourd'hui d'un emploi courant dans les laboratoires d'électricité, et utilisé aussi bien pour des recherches théoriques que dans l'industrie.

Mais le professeur d'Arsonval a également apporté à d'autres branches de la science sa précieuse contribution. On lui est, en effet, redevable d'un grand nombre de travaux et d'inventions d'appareils, dont nous devons nous borner ici à énumérer les principaux : études sur les combinaisons voltaïques, afin de rendre pratique et économique l'emploi de la pile, recherches sur les muscles et les nerfs, invention du myophone, instrument imaginé pour étudier les bruits musculaires, invention de téléphones et de microphones, recherches sur l'air liquide, etc...

Universellement admiré, le professeur d'Arsonval recueille aujourd'hui la récompense d'une vie exemplaire de travail et de lutte pour le triomphe de ses idées, puisqu'il assiste au prodigieux développement des applications pratiques de ses découvertes.

Jean BODET.

Les maîtres français



Le professeur Sergent, médecin-chef de la Charité membre de l'Académie de Médecine



A célébrité médicale se mesure à une échelle topographique : elle peut être circonscrite par l'enceinte d'une Faculté, déborder dans une capitale ou franchir des frontières. Le professeur Sergent passe pour avoir la meilleure oreille d'Europe et les oreilles européennes sont les premières du monde. D'avoir, médecin, l'oreille juste, cela suppose quelques autres qualités. Savoir écouter, d'abord ; puis, de ce que l'on entend, rejeter tout ce qui est normal, donc pas intéressant ; enfin, des bruits qui restent, tirer, par un mécanisme qui n'est plus auditif, une conclusion juste.

Je ne veux pas écrire que les conclusions du professeur Sergent soient toujours justes. Il rirait. Mais celles le sont dans une exceptionnelle proportion.

C'est qu'il a Science et Bon Sens.

Le bon sens, quelle vertu médicale ! Quand les limites des connaissances sont franchies, il reste, pour se guider vers la découverte, l'intuition et le bon sens. L'intuition donne, parfois, une solution géniale ; le bon sens écarte, toujours, l'erreur. La conjugaison de deux qualités si différentes a fait du professeur Sergent celui que l'on écoute avec une attentive estime.

Il monte à la tribune de l'Académie de Médecine. On se tait : rare hommage. Il redresse son grand corps maigre. La lumière fait ressortir la rectitude des traits. Le visage apparaît, rasé, strict, habituellement très grave, dénudé, dépouillé, aussi simple que les mots qui tombent des lèvres, précises, sans les émouvoir. Des phrases brèves, sans effets cherchés, et qui disent, fort bien, ce qu'elles veulent exprimer, rien de plus.

Le professeur Sergent prend au sérieux la Médecine ? Bien sûr, comme la majorité de ses confrères. Seulement chez lui, cela se voit. C'est tout et c'est un enseignement dont profitent ses élèves et bénéficient ses malades.

Ils sont, ceux-ci, chez lui, avec un sourire timide, presque rassuré, comme cette jolie jeune femme qui avait tant confiance :

— Il m'a reçue, raconte-t-elle, et j'ai eu froid. Il avait un grand col tout droit, comme le président Carnot sur les gravures. Je lui ai raconté mes malheurs, et que je me soignais bien, et que je ne fumais plus, et que je ne buvais plus de vin, ni d'alcool. — « Vous buviez donc de l'alcool, Madame ? » C'est la seule question qu'il m'ait posée. Puis il m'a dit que je n'avais rien, rien, en serrant les dents et, de fait, je n'ai plus été oppressée, d'au moins huit jours.

Celle-là n'était pas bien malade. Aux autres, à ceux qu'un régime sévère peut seul sauver, il écrit de longues ordonnances impératives. Trois pages au moins, et un horaire détaillé, et une liste de ce qu'il ne faut pas manger. Il tend le papier et regarde le malade, d'un air de dire ; — « Soignez-vous, hein. Elle est passée, l'heures des négligences. »

Que cet homme sévère ait beaucoup d'élèves, rien de surprenant, puisqu'il est savant. Mais ces élèves l'aiment. C'est donc qu'il est aimable. Ils sont nombreux, ceux qui ont suivi, à la Charité, dans un service qui n'est pas digne de lui, les cours du Maître. Quelles leçons ! On part d'un poumon malade et, si j'ose dire, d'une auscultation qui fait « voir » les lésions, étale leurs tares, leurs cellules désagrégées ; un coup d'oreille, maintenant, aux bruits du cœur : la main palpe en passant le foie qui déborde ; le rein fonctionne-t-il bien ? — Vous savez l'importance de l'insuffisance surrénale ? Très sérieux, cela. A propos, savez-vous qu'on a intérêt à faire absorber l'adrénaline par les muqueuses buccales ? C'est un bon truc. Vous avez fait un Wassermann, positif ? Tuberculose et syphilis, triste mariage ; syphilis et tuberculose, on peut espérer la sclérose.

Un cours complet. Un cours tellement complet que Sergent s'est vu attribuer, dans d'exceptionnelles conditions, une chaire spéciale, dite de propédeutique, créée pour lui. C'est à la Charité aussi qu'ont été, non par hasard, installés les cours de perfectionnement sur la tuberculose et de radio-diagnostic médical.

C'est qu'on est moderne, chez Sergent. On se tient au courant. Pas une découverte que le maître n'examine, n'expérimente et souvent ne révise. Il exprime le suc de toutes les statistiques, combat les idées fausses. C'est un dépisteur. Il a classé toutes les fausses tuberculoses, non d'une manière abstraite, mais de telle façon qu'on ne peut pas ne pas s'en préoccuper. Quel médecin ignore les trois caractères principaux de la pleurite apicale ?

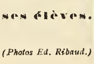
Son désir, c'est d'enseigner dans le concret. Il use de formules brèves, qu'on retient parce qu'elles sont saisissantes. Il a réglé, à l'usage des médecins, les modalités de la cure climatique et sanatoriale, les formules de la thérapeutique antibacillaire. Tant de choses ne pouvaient toutes se dire. Il a trouvé le temps de les écrire : *Traité*, si classique, *de technique clinique médicale et de séméiologie élémentaire* ; *Traité*, si complet, *de pathologie médicale* dont il a assumé la direction avec MM. Babonneix et Ribadeau-Dumas.

De tels ouvrages ont lancé un nom, l'ont imposé quand il l'a fallu. C'est ainsi que le professeur Sergent, parisien de Paris, à soixante-deux ans d'âge, peut avoir le légitime orgueil de ne devoir honneurs, titres et célébrité qu'à son travail, qu'à ses travaux.

Claude MARTIAL



Le maître est, ici, photographié à la Charité, entouré d'un grand nombre de ses élèves.



(Photos Ed. Ribaud.)

Les maîtres étrangers

(*Photo Wide World.*)

Les frères W. et Ch. Mayo, en robe de docteur.



ILLIAM et Charles Mayo sont Anglais d'origine, leur père ayant vu le jour en 1819 aux environs de Manchester, mais ils sont nés eux-mêmes aux Etats-Unis le premier en 1861, le second en 1865.

A cette époque Rochester était une petite ville du Minnesota, dans une belle campagne, à plus de 100 milles de tout grand centre.

Là, vivaient côte à côte, Mère Marie-Alfred, sœur franciscaine, et le Docteur Worrel Mayo, deux grands cœurs, à qui, pour se révéler entièrement, il ne manquait que l'apparition d'un de ces malheurs collectifs qui abattent les courages moyens et ne laissent debout que les meilleurs.

En 1883, le cataclysme se produisit.

Un cyclone, venant de l'ouest, à une allure vertigineuse, tordit les arbres dans la campagne. Il passa sur Rochester ; les petites maisons de bois s'éparpillèrent en planches dispersées. Au milieu des décombres, vingt cadavres et des centaines de blessés.

Mère Marie Alfred sortit de son couvent et rencontra le Docteur Worrel Mayo auprès de ceux qui appelaient au secours. Ils les recueillirent, les soignèrent et les guérirent.

A partir de ce jour la religieuse et le docteur ne se quittèrent plus. Ils avaient connu le bonheur de faire le bien ensemble et ne voulurent pas y renoncer. Afin de faire mieux ils construisirent, en collaboration, un hôpital de trente lits. Le docteur Mayo en fit les plans ; Sœur Marie Alfred trouva les fonds indispensables.

L'hôpital ouvrit ses portes aux malades en 1889. Le docteur Worrel Mayo en fut le médecin chef ; ses deux fils l'assistaient ; ils étaient l'un et l'autre bien préparés à leur nouvelle tâche, car depuis longtemps déjà ils étaient les hôtes habituels de la salle d'opération et dans ses premières années Charles Mayo, le plus petit, montait souvent sur une chaise, pour mieux voir ce que faisait son père.

Ainsi éduqués par la leçon des choses, rien d'étonnant que les deux frères se soient montrés dès le début de leur carrière des chirurgiens hors pair.

En 1894, le docteur Worrel Mayo avait 75 ans ; tout en conservant la direction morale de l'hôpital et en continuant à soigner les malades et à les opérer, il céda sa place de chirurgien en chef à son fils aîné William Mayo tandis que Charles Mayo devenait l'associé de son frère et était également chirurgien de l'hôpital.

Le succès professionnel des deux frères fut foudroyant et comme on n'en verra jamais plus.

Leur renommée franchit vite les limites de l'Etat de Minnesota. De tout l'Ouest, les malades venaient à eux.

Les deux Mayo opéraient tant et avaient une telle expérience que souvent ce qu'ils disaient étonnait leurs confrères moins expérimentés.

Carl Beck, de Chicago, dont le nom est si populaire aux Etats-Unis, m'a raconté qu'à l'époque où la cholécystectomie était encore une opération exceptionnelle l'un des meilleurs chirurgiens de l'Amérique du Nord fit une communication sur un cas d'ablation de la vésicule pour lithiase.

Ses confrères l'écoutaient avec intérêt et admiration quand un jeune homme demanda la parole et dit doucement qu'il avait opéré trente cas semblables avec un plein succès et que la cholécystectomie était une bonne opération, sans gravité.

Les chirurgiens se regardèrent et pensèrent que cet inconnu était un imposteur, mais Carl Beck et Ochsner voulurent en avoir le cœur net. Ils se rendirent à Rochester et constatèrent que ce William Mayo avait dit la vérité et que son frère et lui, bien que très jeunes, étaient parmi les meilleurs et les plus grands chirurgiens des Etats-Unis.

Depuis cette époque l'amitié de Carl Beck et des Mayo s'est resserrée chaque année davantage... St Mary's Hospital trop petit pour contenir la foule des malades s'agrandissait régulièrement et passait de trente à quinze cents lits. Des hôtels de quinze étages sortaient de terre pour recevoir les pèlerins de cette Mecque médico-chirurgicale. Une ville se bâtissait autour de tant de pitié, de science et d'habileté.

Celui qui aime la chirurgie doit aller au moins une fois à Rochester.

Dans cette immense ruche médicale, au milieu de tant de médecins instruits et expérimentés toutes ses curiosités seront satisfaites.

Le docteur Worrel Mayo avait créé un hôpital qui dans son esprit était avant tout médical, mais la valeur professionnelle si remarquable de ses deux fils, imprimèrent très vite à cette fondation un caractère nettement et avant tout chirurgical. On vint pendant des années à Rochester pour se faire opérer par William ou par Charles Mayo. Par un juste retour des choses on peut maintenant dire que la clinique de Rochester est d'abord médicale, qu'un très grand nombre de malades y viennent chercher un diagnostic et un traitement pour des affections qui ne sont pas et ne seront jamais chirurgicales.

Ce qui est de tout point admirable à la clinique des frères Mayo, c'est d'une part la division du travail : chaque chef de service est entouré d'un très grand nombre de collaborateurs extrêmement spécialisés. C'est d'autre part la parfaite liaison qui existe entre ces collaborateurs si bien que d'abord le cas pathologique est examiné en détail et pour ainsi dire démonté en toutes ses pièces par une équipe de travailleurs attentifs et instruits et qu'ensuite ces pièces éparses sont remontées par le chef de service qui fait la synthèse du cas.

Je sais quelles critiques en France une pareille méthode soulève et tout ce qui a été dit et le sera encore au nom de la saine clinique qui doit se faire simplement au lit du malade.

Pour moi, je suis convaincu de l'excellence de la méthode du travail en équipe et de l'examen systématique et complet des malades sans idée préconçue. De pareils examens ne peuvent être faits par un seul homme quelles que soient son instruction, son expérience et son activité et c'est pour ne pas en user que depuis 25 ans nous avons laissé passer, sans les voir, à peu près tous les symptômes des tumeurs cérébrales.

Quand, durant mon troisième voyage aux Etats-Unis, j'allai à Rochester, c'était pour voir Adson exécuter des neurotomies rétrogassériennes. Quand un matin j'arrivai dans le service d'Adson, il examinait un malade atteint de tumeur cérébrale qu'il devait opérer dans l'après-midi.

Adson consulta l'observation du malade qui était prise systématiquement sans rien omettre, mais qui ne portait aucun diagnostic, et il conclut très rapidement « tumeur temporale droite ».

Je fus étonné d'une décision si rapide et je pensais bien que la tumeur ne serait pas trouvée. Or elle le fut et pendant une semaine je vis Adson trouver et enlever tous les jours une tumeur.

J'avais vu au moins aussi bien chez Cushing, mais de ce surhomme rien ne pouvait m'étonner et j'attribuais ses succès bien plus à ses qualités personnelles et à une sorte de don qu'à toute autre chose, tandis que chez mon ami Adson, merveilleux opérateur, mais qui était, comme moi, un chirurgien général, c'était bien à la méthode du travail en équipe qu'il fallait attribuer tant de diagnostics exacts et tant de tumeurs localisées.

L'effort médical et scientifique fait à Rochester est immense.

A St Mary's Hospital tous les matins dans six salles d'opérations contiguës, on peut voir opérer William Mayo, Charles Mayo et leurs élèves Judd, Balfour, Sistrunk, Pemberton, Hunt, Adson ; je nomme ceux que j'ai suivis régulièrement pendant le mois que j'ai passé à Rochester ; mais il en est d'autres tout aussi remarquables par leur technique opératoire impeccable. Ils opèrent partout, non seulement à St Mary mais au dernier étage des hôtels qui sont tous couronnés par une salle d'opération. Cette année une nouvelle clinique chirurgicale monumentale et pourvue de tous les derniers perfectionnements vient d'être ouverte et permettra aux chirurgiens de Rochester d'opérer encore un peu plus.

L'âme de cette organisation formidable, c'est William et Charles Mayo, qui ont tout conçu, tout créé, qui, après s'être fait eux-mêmes, ont fait leurs élèves, chirurgiens excellents qui continueront la tâche de leurs maîtres, car maintenant la clinique des Mayo, le St Mary's Hospital et toutes les formations scientifiques y attenant sont rattachées à l'Université de Minnesota sous le nom de Mayo Foundation, pourvus par les deux frères Mayo d'une donation d'un million cinq cent mille dollars.

Telle est la carrière féerique de ces deux admirables chirurgiens. Allez les voir. Vous reviendrez chirurgicalement meilleur, car auprès d'eux on ne cesse d'apprendre.

T. de MARTEL

Le culte d'Asclepios

Un dieu plein de science et d'expérience, vivant toujours parmi les hommes, et prenant pour eux de la peine...

Henri LECHAT, Epidaure, p. 78.



PLUSIEURS périphrases, toujours vivantes en français, attestent qu'aujourd'hui encore nous honorons l'Asclepios des Grecs, l'Esculape des Romains, comme le patron de la médecine. Il ne faut pas nous contenter de le définir ainsi. Asclèpios ne fut point d'abord un dieu guérisseur. La plupart de ses attributs permettent de le classer dans le groupe des divinités que les Anciens appelaient ehthoniennes, c'est-à-dire souterraines, et à qui ils reconnaissaient en général une puissance divinatoire très étendue. C'est donc un dieu devin, et sa compétence primitive ne se limitait pas à connaître les causes ou les remèdes des maladies ; elle comportait aussi la faculté de prévoir l'avenir, sous toutes ses formes. Ce n'est pas au médecin, c'est au devin, que ses premiers fidèles, les peuples thessaliens de l'âge héroïque, Lapithes, Phlegyes et Minyens, vouèrent leur culte. Le témoignage d'Homère et de presque toute la tradition antique atteste formellement l'origine thessalienne d'Asclepios et l'existence de son plus ancien sanctuaire dans le site thessalien de Tricca.

Les invasions qui dispersèrent à travers le monde grec ses premiers adorateurs, contribuèrent à répandre sa renommée au dehors de son pays d'origine. Quand Apollon s'installa à Delphes, il eut d'abord à soumettre ou à supplanter les divinités qui, avant lui, avaient été adorées en Phocide. L'une des plus importantes était Asclepios ; Apollon triompha de lui et, par un procédé constant de la religion grecque, après l'avoir vaincu, il se l'associa. Asclepios devint le fils d'Apollon. Ses attributions se firent à la fois plus restreintes et plus précises. Désormais il dut se borner à être le dieu qui devine les moyens de conquérir ou de conserver la santé, car Apollon, dieu devin lui aussi, se réservait l'ensemble de la puissance oraculaire et obligeait son fils, en quelque sorte, à se spécialiser.

Devenu le dieu de la médecine, Asclepios tira profit du succès immense que les oracles de son père connurent dans le monde grec tout entier. Il fut à peu près impossible d'édifier des sanctuaires d'Apollon, sans offrir en même temps un culte au médecin qui lui était associé. Une parenté aussi illustre, une collaboration aussi puissante, assurèrent partout le succès du nouveau médecin. A l'époque historique, les grandes cités, dès qu'un fléau les frappe, s'empressent de faire appel à son concours. En 421, dès que la paix de Nicias a rendu libres les voies du Péloponèse, Athènes, toujours hantée par le souvenir de la peste de 432, se hâte d'aller quérir Asclepios à Epidaure, et il vient s'installer au sud de l'Acropole. En 293, à la suite d'une peste également, Rome fait aussi venir d'Epidaure le serpent sacré nécessaire à l'établissement d'un culte d'Esculape. A Pergame, la générosité d'un riche malade guéri par le dieu, permet la fondation d'un sanctuaire des plus magnifiques et des plus illustres. Les conquêtes



(Musée d'Athènes - Photo Alinari.)

En haut : la statue de culte en os et en ivoire dans le temple d'Epidaure (copie antique). En bas : Asclepios au Ve siècle av. J. C.



(Uffizi, Florence - Photo Alinari.)



(Musée d'Athènes - Photo Alinari.)

En haut : Acrotère du temple d'Epidaure. Néréide sur un cheval marin. En bas : Asclepios au IVe siècle av. J. C.



(Musée de Naples - Photo Alinari.)

d'Alexandre, puis les conquêtes romaines portent la renommée d'Asclepios jusqu'aux limites les plus extrêmes du monde connu. Les barbares accueillent avec faveur ce dieu d'espérance et de consolation. On recommence à lui demander mieux que des guérisons physiques ou des cures médicales. On l'appelle Sauveur, en donnant à ce terme toute sa force. On sait qu'il possède l'art de soulager toutes les misères et toutes les sortes de douleurs.

Ce culte avait conservé dans l'ensemble une certaine uniformité, et il suffit de visiter rapidement Epidaure pour connaître l'aspect général de presque tous les sanctuaires d'Asclepios.

Notons d'abord, comme dans presque tous les grands centres religieux de la Grèce, la présence d'un stade et d'un théâtre. Le stade servait aux concours athlétiques qui se disputaient à l'occasion des fêtes célébrées tous les quatre ans en l'honneur du dieu. Le théâtre, œuvre de Polyclète le Jeune, sculpteur et architecte argien du IVe siècle, est le plus remarquable parmi tous les monuments de ce genre que nous connaissons, parce qu'il est le mieux conservé, et aussi par l'harmonie de ses proportions, que des mesures récentes ont permis d'apprécier avec une exactitude minutieuse.

Parmi les édifices du sanctuaire qui servaient directement au culte, en premier lieu vient le temple. Le temple, dans la religion grecque, n'est nullement un lieu de réunion pour les fidèles ; c'est la demeure du dieu, destinée principalement à abriter sa statue. Ce n'est donc point, d'ordinaire, un bâtiment très vaste. A Epidaure, il mesurait 24 m. 50 sur 13 m. 20. Il était en tuf, dorique, et entièrement entouré par un portique de trente colonnes.

Les fouilles ont mis à jour assez de débris pour que nous puissions deviner le sujet des sculptures en marbre pentélique qui ornaient les deux frontons. Celui de l'ouest représentait un combat d'Amazones contre des guerriers grecs, celui de l'est, un combat de Lapithes et de Centaures. Aux angles, de très belles Néréides à cheval, sculptées par Timothéos, semblaient s'élancer dans les airs. Au sommet du fronton ouest, une Victoire ailée tenait dans sa main droite le coq sacré d'Asclepios.

A l'intérieur du temple, une statue d'or et d'ivoire œuvre de Thrasymédés, représentait le dieu. Cette statue est perdue pour nous. Nous pouvons nous figurer son aspect d'après certains bas-reliefs votifs, et surtout d'après les monnaies de la ville d'Epidaure. Le dieu se tenait assis, le torse et les bras nus, les jambes, le dos et une épaule drapés, une main appuyée sur un sceptre, l'autre sur la tête d'un serpent à demi dressé.

L'autel destiné aux sacrifices se trouvait à l'extérieur, à très courte distance. A vingt mètres à l'ouest du temple, un bâtiment rond, entouré de colonnes doriques, supporté à l'intérieur par des colonnes corinthiennes, reposait sur un ensemble de soubassements concentriques, où des cloisons et des portes formaient ce que les architectes et les maçons appellent un système de chicanes. Ce monument, l'un des plus beaux du culte d'Asclepios, l'un des plus intéressants de la Grèce, au point de vue technique, pour la construction et la décoration, est aussi l'un des plus mystérieux. Nous ne savons point à quoi il servait.

Vers le nord, un vaste portique. C'est le dortoir des pèlerins, l'un des éléments les plus caractéristiques du culte d'Asclepios et des cultes semblables. Après s'être purifiés dans une source sacrée, les consultants venaient dormir une nuit sous le portique. Ils recevaient en songe la visite du dieu, d'un membre de sa famille ou d'un de ses assistants, et le lendemain, ils s'éveillaient guéris, à condition toutefois qu'ils eussent une confiance inébranlable et absolue dans l'efficacité de l'intervention divine. Des stèles placées le long du dortoir présentaient aux fidèles le récit de quelques guérisons miraculeuses opérées dans le sanctuaire. Une femme avait accouché après cinq ans de grossesse.

Ci-contre : Ex-voto à Asclepios. Le dieu est suivi de sa famille divine. Devant lui, de plus petite taille, la famille humaine qui l'a invoqué. Au bas de cette page : Asclepios au IIIe siècle av. J. C. palais Pitti.



(Musée d'Athènes - Photo Alinari)



La stérilité d'un autre avait été conjurée brusquement. Même, un jeune esclave, ayant brisé une coupe qui appartenait à son maître, était venu implorer le dieu, et les morceaux s'étaient trouvés recollés, et la bastonnade évitée.

De tels contes ont soulevé des discussions sur la valeur des méthodes curatives employées chez Asclepios. Certains ont soutenu que la véritable médecine grecque, pratique et scientifique déjà, s'était développée à l'écart du charlatanisme des sanctuaires, et même en concurrence avec lui. D'autres ont cru que parmi les sanctuaires, les uns, comme Epidaure, se livraient au charlatanisme, les autres à une application sérieuse de la science, ainsi le sanctuaire de Cos, qui produisit Hippocrate. Enfin on a prétendu que ces inscriptions fantastiques, destinées à frapper les esprits grossiers et les âmes simples, ne nous renseignaient en rien sur les méthodes réellement employées et ne devaient pas nous rendre injustes à leur égard. Ce qui est certain, c'est qu'à Epidaure comme dans les autres sanctuaires, une évolution s'est produite. La pratique et la science ont pris peu à peu la place du charlatanisme et de la magie, à qui l'esprit réaliste des Romains vint donner le coup de grâce, lorsqu'ils furent les maîtres de la Grèce. Dans une inscription célèbre, un des plus ridicules parmi les rhéteurs de l'époque antonine nous a laissé un compte rendu des soins reçus par lui, et ce n'est pas le récit d'un brusque miracle, c'est une véritable ordonnance, combien précise et détaillée !

La même évolution semble s'être produite pour le type sculptural du dieu que pour sa manière de guérir. Nous avons reproduit ici quelques-uns des documents qui nous conservent le type de l'Asclepios du cinquième siècle. Le premier est une statue du Palais des Offices à Florence. Le dieu qui est en train de nourrir son serpent apporte dans cette occupation la sollicitude attentive, qui est un des traits essentiels de son caractère, et sa tête inclinée lui donne un air de bienveillance, mais l'impression dominante est celle d'une solennité un peu sombre. Une très belle tête d'Asclepios aux Jardins Boboli, et deux de ces bustes que les Athéniens appelaient des hermès, l'un au Louvre, l'autre au British Museum, nous attestent également ce type ancien, où la gravité se mêle à la douceur traditionnelle et caractéristique du dieu.



(Photo Alinari)

La légende racontait que, lorsqu'il eut ressuscité des mortels, Asclepios fut foudroyé par Zeus, à la demande de Pluton, dont l'empire se dépeuplait. On a dit avec raison que ce châtiment rappelait celui de Prométhée, également puni pour avoir trop aimé les hommes. L'amour de l'humanité, la pitié pour ses douleurs physiques et même pour ses misères morales, sont les traits essentiels de ce dieu qui s'est humanisé de plus en plus. Peu à peu, il s'est rapproché lui-même de la nature humaine, et il en est venu, ainsi que ses statues nous l'ont montré, à fonder sa puissance sur l'effort, alors qu'elle reposait au début sur le miracle.

On n'a pas été surpris quand on a trouvé, dans un de ces pays que les Grecs appelaient barbares, une dédicace à Asclepios et à sa fille Hygie, « dieux amis des hommes ».

Fernand ROBERT.

Gens et choses dont on parle



(Photo Ed. Ribaud.)



(Photo Henri Manuel.)

(Photo G. L. Manuel fr.)



(Photo Isabey.)

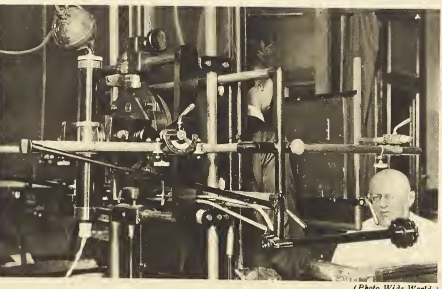


Ci-dessus : le professeur Charles Richet, dont on trouvera dans ce numéro la réponse à notre enquête : « Comment fonctionnerait un ordre des médecins ? ». En bas, à droite : à l'Institut Allemand de recherches contre le cancer, l'examen radiographique d'un des nombreux consultants.

En haut à gauche : quelques minutes avant l'ouverture du congrès de chirurgie : de gauche à droite : Le professeur Tixier, le maréchal Lyautey, le professeur Gosset.

■

La chirurgie française est en deuil ; deux de ses représentants les plus éminents viennent de succomber : l'un, le professeur Tuffier (à gauche), des suites d'une opération ; l'autre le professeur Lecène (à droite) des suites d'une contamination post-opératoire.

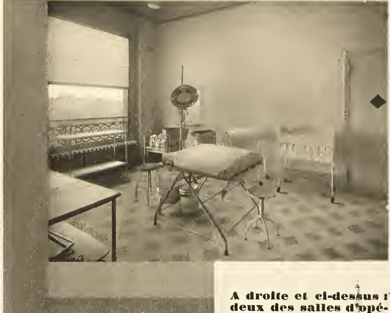


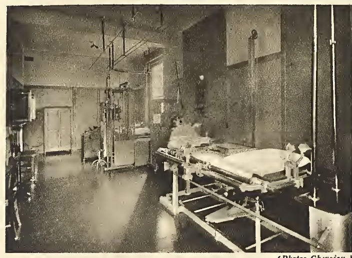
(Photo Wide World.)

L'hôpital américain de Neuilly



RÉVOYANT le cas de maladie qui les surprendrait à Paris, des Américains avisés résolurent de faire édifier une maison confortable où ils seraient soignés mieux qu'à l'hôtel ou que dans leur propre home. Les donateurs virent grand, et les crédits affluèrent ; les millionnaires n'oublièrent pas leurs compatriotes dans





(Photos Chevojon.)

A droite et ci-dessus : deux des salles d'opération et leur installation modèle.

la gêne. Aussi bien le dispensaire que nous étudions comprend-il trois classes, qui se répartissent en compartiments de luxe, compartiments de confort moyen, et dortoirs communs pour indigents.

C'est ainsi une manière de coopérative : les malades riches assurent l'entretien d'un établissement où les pauvres sont traités gratuitement. Pas de bénéfices financiers, mais une franche solidarité. Un docteur américain, M. Bruno, nous fait remarquer qu'à cet avantage d'ordre social, s'ajoute une commodité pour le médecin qui généralement disperse son activité dans une clinique et un hôpital (souvent situés aux deux extrémités de la cité : fatigue et perte de temps) alors qu'il serait tellement plus rationnel de grouper toute sa clientèle (riche et pauvre) sous le même toit : *le dispensaire assimilé à une «centrale de santé» d'arrondissement.*

L'édifice est l'œuvre de M. Knight, l'excellent architecte. Poteaux et planchers sont en béton armé, les murs en pierres et briques.

Le corps principal est de 5 étages — les ailes qui n'ont que 4 étages sont couronnées de terrasses et de pergolas accessibles par des ascenseurs — d'un caractère aimable, bénéficiant d'une vue agréable. Les dimensions des terrasses sont prévues pour contenir dans le même temps tous les lits des malades. Le sol est en béton armé avec chape en bitume.

Le visiteur, non prévenu, est d'abord enclin à penser qu'il pénètre dans un Palace, et pas du tout dans un hôpital. Les pièces de réception sont accueillantes, voire joyeuses. Halls et salons sont meublés selon la sobre tradition des grands hôtels. Patients, docteurs, à leur insu, obéissent au commandement de l'architecture et de la décoration. Dans cette enceinte d'où le caractère tragique est banni, le malade accueille les pensées rassérénantes.

Les problèmes connexes de *circulation* et de *signalisation* ont été étudiés avec minutie. Aux deux jointures du corps central et des ailes sont établis : un escalier, deux ascenseurs, un monte-lits. De longs couloirs (5 mètres de largeur, 3 m. 80 de hauteur de plafond) desservent les chambres des malades (situées côté midi) et les services (côté nord) ; ils mènent également à des terrasses vitrées, salons de repos où se réunissent les convalescents. A l'extrémité de chaque aile sont établis les dortoirs communs.

L'*appel* est actuellement prévu pour 36 membres de haut personnel (docteurs, infirmiers-chefs, chimistes, administrateurs, etc...) ; dès qu'une personne est demandée, le fanal qui lui appartient s'illumine sur tous les tableaux, lesquels s'imposent à la manière d'enseignes échelonnées sur la circulation. En quelques instants l'intéressé est prévenu ; il peut téléphoner immédiatement, car des appareils téléphoniques sont apposés tout le long des couloirs.

Lorsqu'un malade désire une aide, il sonne. Aussitôt, un signal s'illumine au-dessus de sa porte, côté couloir, tandis qu'un autre signal alerte le poste des infirmières. Dès que la porte de la chambre s'ouvre, c'est-à-dire dès que le malade est secouru, les deux signaux précités s'éteignent automatiquement.

Les chambres sont meublées avec goût et simplicité. Elles sont pourvues d'un cabinet de toilette ; les chambres de luxe bénéficient d'une salle de bains. Tous les meubles sont métalliques. Les lits, grâce à un arrangement d'articulations commandées par des manivelles, peuvent à volonté affecter telle forme qui convient à la station idéale prescrite du malade (buste incliné, jambes pliées, etc...). Les portes se composent de deux parements de tôle d'acier avec intérieur de liège aggloméré. Les chambres sont encore isolées contre les bruits du couloir par des placards, et par les espaces occupés par les salles de bains. Par ailleurs, les séparations sont à double cloisons avec vide.

Le chauffage est assuré par trois chaudières produisant uniformément de la vapeur à 6 kilogrammes de pression. Cette vapeur, suivant qu'elle est employée vive ou qu'elle a été préalablement détendue, va pouvoir servir à tous les besoins. La vapeur vive à 6 kilogrammes alimente directement la buanderie, les machines à laver, la sécheuse américaine, la sécheuse repasseuse et les presses à vapeur. La vapeur détendue à 6 kilogrammes sert pour la stérilisation, des appareils l'étuve à désinfection, les marmites à vapeur de la cuisine. La vapeur détendue à 6 kilogrammes sert à tous les autres usages.

Le chauffage général et le service d'eau chaude sont assurés par l'eau chaude obtenue dans les chauffeurs et ballons à circulation de vapeur. L'eau chaude, pour arriver aux 440 radiateurs répartis dans la construction, est propulsée par une pompe électrique.

La ventilation est créée par un ventilateur soufflant qui arrive dans chaque chambre par une bouche à la vitesse de 50 mètres cubes par heure et par une bouche à la vitesse de 50 mètres cubes par heure et par lit. En hiver, l'air insufflé est préalablement chauffé et lavé par des pulvérisateurs d'eau.

Les installations d'urologie, d'ophtalmologie, de laryngologie, de dentisterie, de radiographie... furent créées avec les éléments qui résultent des plus récents progrès. La place nous manque pour en donner une description détaillée ; mais nous nous promettons de revenir sur leur organisation lorsque nous traiterons d'un service médical spécialisé.

Au dernier étage sont situés : côté nord, les salles d'opérations. Le service médical est ici dirigé par le docteur Bruno. Une salle centrale de stérilisation sépare deux salles d'opérations. Celles-ci sont flanquées de deux petites pièces : une salle de repos et une salle d'anesthésie absolument nue, le regard du malade n'est pas affligé par le spectacle cauchemaresque des vitrines enfermant les instruments de chirurgie. Ces salles d'anesthésie devraient être coquettement décorées ; ornées de tableaux, un air de phonographe devrait hanter l'esprit du malade et le conduire jusqu'au seuil du sommeil. Dans la salle d'opérations le jour entre par une fenêtre immense

Il a été prévu une salle d'opérations radiologiques. Auprès des salles, se trouve un quartier de repos réservé aux chirurgiens (avec salles de lectures, salles de bains, douches...)

Les salles d'opérations et leurs étuves de stérilisation possèdent un chauffage qui peut être mis en marche instantanément et indépendamment du chauffage général, s'il s'agit d'opérations imprévues et urgentes.

En cas de panne du secteur électrique, les appareils d'éclairage de ces salles se mettent automatiquement en circuit sur la batterie d'accumulateurs de 184 ampères-heure, chargée par un groupe de convertisseurs.

L'éclairage artificiel est actuellement préféré par les chirurgiens à la lumière du jour ; aussi cet éclairage est ici fourni par des appareils signalitiques où la lumière est reflétée par une large couronne de facettes des miroirs.

A proximité des salles d'opérations se trouve un appareil d'examen immédiat de coupes histologiques, basé sur la réfrigération instantanée des tissus.

Signalons pour mémoire deux appareils qui ne fonctionnent en Europe que dans le service du docteur Bruno : l'appareil d'anesthésie de Gwathney à 4 gaz (oxygène, protoxyde d'azote, gaz carbonique, éthylène). Et l'appareil de Flagg, de ressuscitation, appelé à remplacer le pull-motor : un mélange d'oxygène et de gaz carbonique est dispensé dans la trachée (par une tubulation intra-trachéale) à une dose qui est établie suivant le poids et l'âge de l'opéré.

Des arguments contradictoires s'affrontent dans le bilan des conclusions. Certes l'hôpital américain, par de nombreux côtés somptueux, s'éloigne du type du dispensaire à fonctionnement économique. Ses divers services sont trop magnifiques, trop puissants en regard du petit nombre de malades qui y sont traités. Mais en rétablissant les proportions entre les deux termes (importance des services, importance de la clientèle de toutes classes), nous pensons que l'orgasation générale de l'hôpital américain de Neuilly, inspirée par un esprit de modernisme, de progrès à outrance, doit inspirer utilement les architectes, médecins et administrateurs des grandes « centrales de santé » à venir.

Marcel ZAHAR.



(Photos Chevojon.)

Vue d'ensemble prise des jardins.

Business

Impressions d'Amérique

par le docteur François Debat

(dessins d'Henriette Delalain)



Les Etats-Unis sont, avant tout, le pays des affaires.

La France s'enorgueillit de ses savants, de ses littérateurs, de ses artistes.

L'Amérique tire gloire de ses financiers et de ses industriels.

Ici, Pasteur, Anatole France, Puvis de Chavannes.

Là-bas, Pierpont Morgan, Ford, Rockefeller.

Le génie se mesure à la fortune faite. L'étalon de la valeur, c'est le dollar. Gagnez-en suffisamment, on vous sacrera roi.

Les affaires se traitent sur une échelle démesurée : la Banque Pierpont Morgan a un mouvement annuel de près de cent milliards. Ford est arrivé à une production annuelle de deux millions d'autos. La General Motors en fait aujourd'hui près de quatre millions. Les Compagnies de tabac fabriquent plus de trois cent millions de cigarettes par jour.

Comment expliquer de tels résultats ?

Très simplement.

Regardons tout d'abord le marché. N'oublions pas que les Etats-Unis sont seize fois plus grands que la France et qu'il faut trois jours et trois nuits pour les traverser en chemin de fer, de New-York à San Francisco. Dans cette immense étendue, les richesses naturelles abondent.

La population comprend cent dix-sept millions d'habitants.

Milliardaires et prolétaires, tous travaillent, tous gagnent, tous dépensent. Les besoins sont immenses.

Pour les satisfaire, les businessmen, dès le début, ont vu grand.

Ford autrefois, la General Motors depuis, ont créé des usines immenses, admirablement outillées et dirigées par des techniciens hors pair. Le travail y est standardisé à l'extrême.

Les ingénieurs, sélectionnés et spécialisés, s'acharnent à perfectionner le moindre détail. Qu'importe si la mise au point de tel accessoire entraîne une dépense de plusieurs millions. Cette dépense répartie sur un nombre considérable de voitures, est réduite pour chacune à une somme infime.

Les achats de matières premières en grand et la taylorisation du travail abaissent, d'autre part, considérablement les prix de revient. Les usines américaines, fabriquant en quantités énormes, peuvent avoir des techniciens éminents, des matières premières irréprochables et une main-d'œuvre peu coûteuse, malgré les salaires élevés.

Produisant beaucoup, elles fabriquent bien et vendent bon marché.

Offrant de bonnes voitures à des prix inférieurs, elles en vendent beaucoup.

On tourne dans un cercle.

Il en est de même pour les machines à écrire, les machines à calculer, les caisses enregistreuses, les appareils de photo, le matériel agricole.

L'exportation de ces marchandises est facile. Malgré les frais de transport et les barrières douanières, les Américains envahissent tous les



La banque Morgan : un seul étage de marbre, adossé aux 40 étages de l'Equitable Trust.

marchés. Ils ont même conquis l'exclusivité mondiale pour certains articles.

Les exemples les plus typiques sont ceux de la " Singer " et du " Kodak " qui sont devenus en tous pays les noms génériques des machines à coudre et des appareils de photo.

Les animateurs de ces grandes firmes ont droit à notre admiration.

Tous ceux qui ont réalisé de grandes choses aux Etats-Unis ont commencé plus que modestement.

Rien de tel que la misère pour tremper une âme forte et pour exalter une volonté. Le bien-être et le luxe émoussent les énergies.

Pour réussir, il ne suffit pas d'avoir des appétits et de dire : " je voudrais " ; il faut avoir une ambition plus noble et dire : " je veux ".

Pour réussir, il faut avoir le goût, l'amour, la passion de son métier.

Regardez ce businessman : il se lève tôt et court à son bureau ou à son usine avec la hâte du joueur qui se dirige vers le champ de courses. Il se plaît au milieu de ses employés et de ses ouvriers qu'il considère et qu'il estime. Sa plus grande joie c'est de s'isoler dans son bureau en tête à tête avec la feuille de papier blanc sur laquelle il jette fébrilement les idées qui bouillonnent en lui. Il ne pense qu'à ses affaires. Il en parle sans cesse. Il en rêve. Il ne va ni au jeu ni au théâtre. Il ne sait pas danser. Je parie même qu'il ignore le bridge. Dans le monde, il ne s'amuse pas. La littérature l'attire peu. Proust l'endort. Pour lui, le monument le plus intéressant c'est cette usine modèle ; le plus bel objet d'art, ce carburateur qui reluit sur un coin de son bureau ; le plus beau tableau, c'est cette grande carte qu'il regarde avec des yeux de conquérant.





En haut : à la nuit, les baies des gratte-ciels flamboient. En bas : le " Telephone-building ".

A quoi bon, direz-vous, fournir un tel effort ? Pourquoi accumuler une fortune dont on ne profite pas ? Pourquoi envier ce directeur qui travaille plus et s'amuse moins que le dernier de ses ouvriers ?

Ne le plaignez pas. Il trouve dans son travail des joies, des voluptés que vous ignorez et qui lui suffisent. Les marques qu'il a créées et répandues dans le monde sont pour lui des enfants : les enfants de son intelligence et de son labeur.

Lorsque le businessman s'accorde quelque repos, il goûte les joies de l'étudiant studieux aux premiers jours de ses vacances.

Et puis il voit la vie longue — une vie est longue lorsqu'elle est jalonnée de succès — il se promet, pour plus tard, mille distractions et les plus belles ne sont-elles pas celles dont on rêve longtemps ?

Ce n'est pas l'amour du dollar qui pousse les animateurs. A l'ordinaire, ils ont peu de besoins personnels. Le travail est pour eux un sport.

L'amour des affaires n'éteint pas du reste tout sentiment humain. Il s'allie souvent à l'amour de la famille et de la collectivité. Celui qui aime le travail aime à l'ordinaire les travailleurs. Il compatit plus que d'autres à la misère et aux souffrances.



Une vue de la cour intérieure
...ou l'envers d'un gratte-ciel.

Parvenus au triomphe, Rockefeller a tourné ses efforts vers la philanthropie et Ford a rêvé de fraternité universelle.

Pourquoi certains êtres ont-ils réussi alors que tant d'autres ont échoué ?

Il ne suffit pas de " se mettre dans les affaires " pour y faire fortune à tous coups, comme beaucoup l'imaginent naïvement. Je crois qu'il est aussi difficile d'être sacré Roi du pétrole que de gagner le championnat de boxe des poids lourds. Il faut d'autres qualités ; voilà tout.

Pour réussir en affaires, que faut-il ?

Un peu d'imagination, beaucoup de bon sens, énormément de courage et follement de ténacité. Il faut travailler avec joie, avec passion, en faisant abstraction de toute autre chose. Il faut, tel le coureur, tendre tous ses efforts vers le but.

Les hommes intelligents abondent ; on trouve à tous les coins de rue des êtres de génie, mais celui qui joint l'amour du métier, l'esprit sportif et la ténacité, on peut chercher longtemps avant de le trouver.

L'Américain est-il plus doué que le Français pour les affaires ?

Je ne crois pas.

Il a sur lui deux avantages :

Tout d'abord le " climat " sous lequel il vit : atmosphère de fièvre et de travail ; l'homme qui ne travaille pas, même s'il est très riche, est déconsidéré. Pas de distractions, pas d'hippodromes, pas de restaurants, peu de réunions mondaines, peu d'expositions, pas de foyer — ou si peu.

Toute son intelligence et tous ses efforts convergent vers son travail. C'est là, je crois, le secret de sa force et de sa réussite.

Le Français, plus affiné, plus cultivé, dès qu'il a quelque fortune et quelques loisirs, se laisse tenter par la lecture, la musique, l'art, les joies de la table, et les mille distractions mondaines. Il y perd une partie de son temps et de son activité.

D'autre part, la puissance d'achat du marché local est telle que l'homme intelligent et travailleur a les possibilités d'édifier beaucoup plus vite une fortune beaucoup plus grande.

L'individu crée le milieu, et le milieu réagit à son tour sur l'individu. Tout s'enchaîne. Les effets deviennent des causes. En France, l'atmosphère de confort et de culture est propre au développement du goût, des arts, des industries de luxe. La moindre midinette avec quelques chiffons fait des merveilles. Nos ébénistes depuis des siècles créent incessamment des œuvres d'art nouvelles. Nos littérateurs, nos artistes, enrichissent sans arrêt notre patrimoine d'une quantité de chefs-d'œuvre.

Aux Etats-Unis, l'ambiance de travail et de fièvre étouffe le sentiment artistique.

Nos ouvriers, nos littérateurs, nos artistes, transplantés dans ce nouveau milieu, perdent leur originalité et leur talent. Nos couturières redeviennent petites mains et nos ébénistes menuisiers.

Par contre, le terrain est propre au développement des grandes conceptions industrielles et commerciales.

Si j'osais une comparaison un peu vulgaire, je dirais que les Etats-Unis ressemblent à un champ si grand, si riche en humus, et situé sous un climat si propice, que les graines y donnent des moissons que l'on ne pourrait espérer nulle part ailleurs.

Dr François DEBAT.

Avez-vous vu ?...

Volpone

Si vous « n'avez pas vu » Volpone, ne vous hâtez pas : dans huit jours, dans un mois, dans un an, dans cinq ans, il continuera de faire monter, au théâtre de l'Atelier qui l'a créé, la foule des artistes, des intellectuels, voire des snobs, étant bien entendu qu'il n'y a, en somme, aucune raison pour que les snobs, un jour, ne finissent pas par percevoir les beautés essentielles de ce qu'ils applaudissent.

On a coutume de s'étonner (et c'est, je crois bien, un sujet de dissertation française) de la singulière parenté de certaines pièces de Molière avec le drame « et des précautions que l'auteur a prises pour leur conserver leur caractère de comédie ». Or, après un an et plus, on peut admettre que la réussite de « Volpone » est, au moins partiellement, due à ce merveilleux équilibre de ténèbres et de truculence ; du dégoût que nous inspireraient de tels personnages, et grâce à l'art de Ben-Jonson, de Stephan Zweig et de Jules Romains qui la leur gagne, l'irrésistible cordialité que nous leur accordons.

On ne raconte plus, un an après sa création, le sujet de cette tragi-comédie de la cupidité dont la figure centrale — la synthèse même de l'avarice — mais non point sordide : une avarice de jouisseur — nous dirons : de *dilettante,* finit par manifester une âme encore moins abjecte, peut-être en raison même de son cynisme, que celle de tous les êtres qui guettent sa mort.





A gauche, Charles Dullin, dans le rôle de "Volpone". A droite, Volpone (fin du IIIe acte : Volpone confondu).

(Photos Studio Achay

Mais l'inoubliable créateur du personnage de Corbaccio, le regretté Georges Seroff, étant mort subitement au cours d'une des répétitions qui ont précédé la reprise, il serait injuste de ne pas rendre hommage à la crânerie de M. François Vibert qui incarne actuellement le personnage et de ne pas observer, étant donné le juste succès qu'il remporte, que la Fortune a favorisé cet audacieux.

Quant à Dullin (Volpone), Lecourtois (Mosca), Génica (Atanasiou), Jacqueline Hopstein, Geymond-Vital, Beauchamp, etc., ils sont... ce que l'on sait qu'ils sont.

Histoires de France

Le Théâtre Pigalle, dont on a tant parlé depuis le jour où sa construction a été décidée, dont on a si abondamment décrit la splendeur à mesure que se réalisaient les desseins de l'architecte, le Théâtre Pigalle dont on parle un peu moins maintenant mais qui continue semble-t-il à faire des recettes astronomiques, a inauguré sa scène par les *Histoires de France*, de M. Sacha Guitry.

La répétition générale en a été singulière : disons tout de suite que le rideau est tombé sur une salle à peu près silencieuse, laquelle avait pourtant accueilli certains effets, certains mots, certains aspects décoratifs avec un enthousiasme éphémère mais violent.

Le dernier de ses sketchs a déçu, au grand préjudice de ce qui le précédait...

C'est, on vous l'a dit, une succession de tableaux assez ingénieusement intitulée puisque le pluriel du mot « Histoires », implique la fantaisie dans laquelle l'auteur entendit se maintenir.

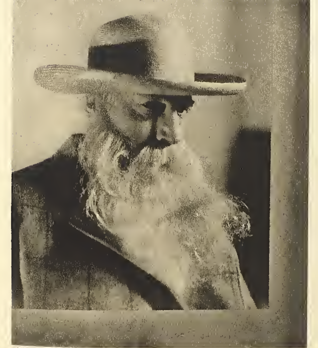
Fantaisies, en effet, sur la genèse de certains mots authentiques, dialogues et rencontres imaginaires, dont le ton a pour objet de suggérer la psychologie des événements bien plutôt que ces événements mêmes, un tel spectacle ne justifie pas, sans doute, cette lassitude généralement manifestée par la critique. La distribution est extrêmement brillante, le luxe de sa présentation parfois éclatant. Sacha Guitry y apparaît à plusieurs reprises avec cette nonchalance un peu nasillarde dont on sait le charme, et Yvonne Printemps, en dépit de l'émotion qui l'étreignait sans doute, tout au long de cette soirée mémorable, a fait applaudir les couplets qu'elle a chantés — qu'elle a chantés d'une voix ravissante, agile, limpide et sans fatigue comme le cristal d'une source.

René BRUYEZ.



(Photo Studio Achay.)

Ci-dessus : Sacha Guitry et Yvonne Printemps dans les rôles de Molière et d'Armande Béjart.



(Photo Gerchel.)

A gauche : Sacha Guitry, dans le rôle de Claude Monet. Ci-dessous : Napoléon (M. Drain) accueille Gœthe et des monarques.



(Photo Henri Manuel.)

la mort de Bourdelle



ANTOINE BOURDELLE, l'un des fondateurs de cette revue, l'un des membres les plus illustres de notre comité d'honneur est mort le Ier Octobre dernier. Nous publions ici, à gauche, un portrait du Maître dans une de ses attitudes les plus familières. A droite, la chapelle ardente en laquelle fut transformé son atelier. On y voit, dans une profusion de fleurs, le cercueil de Bourdelle au milieu de quelques-unes des œuvres auxquelles il a consacré, et où demere empreint, le meilleur de sa vie.

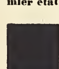


Ci-contre " Asclépios" une esquisse à la plume d'Antoine Bourdelle. Ce dessin, projet de statue, est le dernier ouvrage de la main du maître.





C'est à la " Revue du Médecin " qu'était destinée l'œuvre dont le croquis que nous publions ici constitue, en quelque sorte, un premier état.



ANTOINE BOURDELLE

par Arsène Alexandre

Il existe de Bourdelle à l'âge de dix-huit ans une photographie unique, d'une éloquence saisissante. C'est, proprement, *l'image d'un inspiré*. Ce visage est, tout d'abord, d'une grande beauté : les yeux sont grands, profonds, à la fois observateurs et enthousiastes. Ils donnent autant qu'ils reçoivent. La bouche ne manque pas d'une certaine sensualité ; mais ce n'est pas une prédominance ; elle est surtout ferme, saine, *bonne*, et il faut y mettre un peu d'attention pour y remarquer

En haut : un bas-relief, exécuté pour le fronton de la scène, au grand théâtre de Marseille.



(Photos Vizzavona.)

Tête d'Apollon qui, selon le témoignage du maître, marque le moment décisif de son œuvre.

un petit coin de malice ou d'ironie. Une magnifique chevelure, sur un front de véritable intellectuel, couronne tout cela. Mais si l'on réunit tous ces nobles éléments, on ne peut s'empêcher de les résumer en ce seul mot: émotivité. Qui sait si les circonstances de la vie, à moins d'être vaincues par une volonté et une force peu communes, n'auraient pas emporté beaucoup plus tôt un être aussi richement doué de ce qu'on appelle de ce terme vague et expressif : le cœur?

Cette force, elle était héritée d'ascendants de qui Bourdelle a aimé redire le bienfait. Cette volonté, c'est lui qui vraiment l'a forgée, et c'est peut-être là que vient jouer un rôle le petit coin humoristique si bien caché aux commissures des lèvres vermeilles. Car la volonté de Bourdelle fut une *volonté habile* : il devait être à la fois un créateur et un diplomate, celui-ci au service de celui-là.

L'atavisme, dont il doit être tenu compte — mais avec ce discernement qui fait les bons ou les mauvais critiques — dans cette physio-psychologie, que j'ai dit estimer comme l'avenir des études sur les artistes, l'atavisme a joué un rôle en même temps dans les facultés de création, d'exécution et de résistance, chez Bourdelle. Il se faisait honneur de son père, de ses oncles, des pères d'eux tous. Le menuisier de Montauban, confectionneur de meubles solides et bien équilibrés, capable même de pousser le ciseau du sculpteur sur bois; les rudes tailleurs de pierre; les chevriers qui lui avaient transmis leurs naturelles et pures vertus humaines; il les a célébrés dignement et nous devons nous-mêmes faire grand état de ces héritages, car ce ne sont pas seulement — même presque pas — des choses de *sentiment.* Pourtant les chevriers ne sont pas négligeables sous ce dernier rapport : un chevrier est à la fois un homme de plein air et un rêveur. Il ne peut pas ne pas voir grand. La poésie qui inspira à Bourdelle les points de départ de ses œuvres, le don de projeter dans l'espace des visions monumentales, dirai-je enfin la nécessité d'être musical, ne sont-ce point là les traits que nous retrouvons dans notre grand pasteur de statues? S'il a fait du faune gardeur de chèvres un de ses groupes les plus originaux, ce n'est pas par une fantaisie comme une autre, mais parce que le souvenir des ancêtres s'associait dans cet ouvrage à l'hommage au dieu de l'art naturel, Pan.

Maintenant, voyons ce que devient ce jeune homme si visiblement destiné (j'évite avec soin le mot : prédestiné) une fois que boursier de Toulouse, il va venir à Paris et accomplir peu à peu sa mission. L'on trouvera partout les détails biographiques qui relatent ses obscurs, pénibles et ardents débuts. L'atelier de Falguière ne lui dit rien. L'on n'y acquiert que des formules et non des clartés, des recettes et non des passions. Alors, à quoi bon quand on est aussi riche de passion par soi-même, et aussi avide à ses débuts que Gœthe à sa fin, aussi avide de toujours plus de lumière? Il vaut mieux si l'on doit avoir tout d'abord un maître, aller trouver celui qui a, lui aussi, une origine populaire et qui, également, avec les plus grands dons pour le dessin (ce mot contient tout) a appris à se servir des outils de l'artisan de façon si sûre, si aisée, qu'ils ne sont plus autre chose que des mains de plus, et mieux encore, le



Ci-dessus : le buste du sculpteur Carpeaux. Ci-dessous : une « Bacchante », qui est la Vie même.

(Photos Vizzavona.)





Ci-dessus : buste de Jean-Dominique Ingres. Ci-dessous : le « Centaure blessé ».

(Photos Vizzavona.)



prolongement de l'esprit. Ce maître, c'est Rodin. Bourdelle devient son praticien favori, mais non pas, comme on dit en termes d'atelier, son « nègre ». Cette conjonction laissera Bourdelle entièrement maître de lui, quoique le côte à côte avec un pareil homme contribue nécessairement, par une sorte d'émulation admirable, à voir clair en soi quand on a un soi et qu'on est doué de vue large et pénétrante.

Lorsque Bourdelle quittera Rodin définitivement, sa personnalité ne tardera pas à s'affirmer, si elle ne prend pas du coup toute sa grandeur. Elle sera, à ce début, plus insinuante que réellement énergique. Le statuaire cherche *l'enveloppe*, et même la caresse. Débordante, son inspiration se soulagera dans le dessin, dans le pastel, dans le poème. Si je ne craignais pas de faire sourire par une image qui pourtant me rappelle bien mes impressions d'alors, quand je vis Bourdelle pour la première fois, je dirais qu'il chante par tous les pores. Il est avant tout un jeune et merveilleux *lyrique*. Pourquoi ai-je tant tardé d'écrire ce mot qui le résumera désormais dans toutes ses œuvres : du dessin le plus serré comme le portrait de son camarade journaliste feu Auguste Arnault, jusqu'au grand pastel vaporeux et doucement diapré comme l'aile des papillons, depuis la boulette de terre qui déjà prend vie, jusqu'au monument que de longs efforts, de multiples recherches mettront enfin sur pied?

C'est au *Monument de* 1870 pour Montauban, que je pense. C'était la première grande tentative de Bourdelle, après toutes les études, tous les essais et ouvrages dont on dressera un jour la liste, et, naturellement, qu'il faudra étaler aux yeux, avec autant de charme que de surprise. L'on ne comprit pas, tout d'abord, la transition qui semblait un peu brusque, et moi-même, malgré ma sympathie pour un artiste si doué, si «marqué», j'eus, je dois l'avouer, une tendance à voir certaines déformations très accusées plutôt que ce qu'un pareil art annonçait. Quand on y réfléchit, on se rend compte que cette création équivalait à un formidable coup de barre pour passer du séduisant au grand, du beau fleuve facile à la pleine mer.

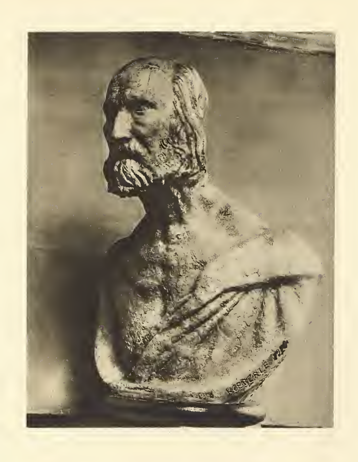
Reprenons à présent notre examen de celui que nous avons vu enfant enthousiaste et rayonnant. Les épreuves de la vie l'ont déjà changé ; les traits se sont virilisés; ce front porte les traces des soucis que comportent la lutte pour créer et celle qu'il faut aussi pour faire accepter les créations. Il y a dans l'attitude quelque chose de ramassé comme pour tenir tête et pour se défendre. Mais cela sans rien d'agressif. Au contraire, plus l'œuvre deviendra puissante et véhémente, plus l'homme s'enveloppera de suavité et de grâce.

Traits caractéristiques, les paupières seront lourdes de pensée; le front se dégarnira de façon à découvrir un crâne vaste, à la courbe harmonieuse ; la barbe ne sera pas alors encore près de blanchir. L'ensemble respire la bonté, l'attrait affectueux, et l'on s'explique maintenant l'attraction exceptionnelle que Bourdelle devait dans ses dernières années, exercer sur la jeunesse.

Voici maintenant un fait capital que je ne me sens pas capable d'approfondir suivant les principes



(Copyright by - Librairie de France.)



de physio-psychologie, dont je sens d'autre part la nécessité quant à l'application.

Peu de temps après, je crois, le moment où Bourdelle venait de terminer ce monument de Montauban, il avait fait venir son père à son atelier déjà fréquenté par ceux qui aiment l'art pour les raisons les plus diverses que l'on sait, et le spectacle de cette tendresse associée à ce labeur et à ces premiers succès, était tout à fait émouvant.

Arsène ALEXANDRE.

En haut à gauche : « Muse », fragment d'un bas-relief du théâtre des Champs-Elysées. En haut à droite : buste du docteur Kaeberlé. Ci-contre : Artémis, chasseresse (fresque du théâtre des Champs-Elysées).

(Photos Vizzanova.)



L'auto du médecin au dernier Salon


E lisais, en tête du premier numéro de cette revue, cette déclaration parue sous la plume d'un médecin :

« Le médecin n'est pas dans la vie réelle que médecin ». N'en est-il pas de sa voiture comme de lui-même ?


La « tournée » en auto est aisée, rapide et, partant, bienfaisante.

La voiture du médecin n'est pas, dans la vie réelle, que la voiture de sa profession, elle est aussi celle de sa position sociale et de ses goûts.

L'un est médecin de campagne, l'autre est citadin, celui-ci est célibataire, celui-là père d'une nombreuse famille. Tel jeune interne aime le sport, une Bugatti ne l'effraie pas. Tel autre, comblé d'ans et d'honneurs, estime ne pas pouvoir décemment faire ses visites s'il n'est accompagné par son chauffeur.

On comprendrait, à la rigueur, que les médecins comme les ambassadeurs, les militaires et les académiciens portent le même uniforme, mais il serait absurde de leur imposer une voiture type. Il n'y a donc pas une voiture de médecin. Il y a des médecins qui choisissent leurs voitures suivant leur raison ou leur fantaisie.

■

Une chose cependant apparaît de toute évidence : la voiture du médecin doit, par définition, répondre à certaines exigences et posséder certaines qualités essentielles.

Elle doit être d'abord ce que j'appellerais une voiture de confiance, toujours prête au départ : un médecin peut toujours être appelé d'urgence. Il se lève la nuit, et part en coup de vent. Voyez-vous qu'au moment de prendre le volant une défaillance du mécanisme se produise ?

Son choix doit donc se porter sur une voiture sûre, une voiture de marque, pour laquelle la matière première et la main-d'œuvre n'ont pas été trop justement calculées.

Que penser de la voiture d'occasion ? Acheter une voiture d'occasion c'est, neuf fois sur dix, courir un risque... parfois le risque de la panne irrémédiable en pleine nuit, en pleine campagne. On a des pannes, il est vrai, même avec des voitures neuves, mais ne faut-il pas s'efforcer de mettre toutes les chances de son côté? Un médecin peut-il courir le risque d'une voiture d'occasion, nid à surprises?

S'il le fait, qu'il n'oublie pas en tout cas de faire procéder à une sérieuse revision et qu'il n'achète qu'à un garagiste connu ou à un ami bon conducteur et soigneux.

■

La seconde qualité exigée : le confort. La profession du médecin n'est pas une sinécure et le médecin passe plusieurs heures par jour dans sa voiture. Si celle-ci est inconfortable et pénible à conduire, il en sortira fourbu à la fin de sa tournée.

J'opine pour la conduite intérieure six-

(Photo Illustration.)


La « Chevreuse », conduite intérieure Voisin, 6 places, avec malle.



Une voiture de grande classe : la Delaunay-Belleville.

cylindres, plus silencieuse, plus souple, infiniment plus agréable à conduire que la 4-cylindres. De bons freins, une bonne direction, une honnête suspension et des amortisseurs bien réglés : voici l'ordonnance; cela s'obtient par de fréquents graissages et des revisions périodiques. La voiture peut être grosse ou petite : cela dépend du prix d'achat, du budget d'entretien et des utilisations annexes.

La Monasix Renault, l'Emysix Mathis, la C-6 Citroën : voilà les types des petites et moyennes voitures qui conviendraient le mieux à mon avis. Elles sont de revente facile et l'on trouve partout des pièces de rechange. Au bas de la gamme, la petite Peugeot 5 CV, l'excellente Rosengart sont aussi à recommander.

L'automobile ajoute beaucoup à la joie de vivre. A chacun de nous de juger les sacrifices d'argent que mérite notre voiture, lorsque, cessant de la considérer comme un simple instrument de travail, nous lui demandons aussi la satisfaction de nos plaisirs.

Louis DESCHIZEAUX.



La nouvelle « Monasix » Renault, six cylindres.

Cuisine... et anatomie

les « intrasauces »

Les intrasauces sont des liquides destinés à l'amélioration des viandes, que l'on introduit par le cœur ou les vaisseaux chez des animaux préalablement saignés, plus ou moins longtemps après leur mort. Ces liquides pénètrent par le système circulatoire dans tous les capillaires et vont imprégner jusque dans leur profondeur et immédiatement toutes les parties du corps.



Le manche du gigot est lié. La canule est attachée dans l'artère.

Formules. — Les substances aromatiques destinées à modifier les viandes par voie sanguine doivent être transportées dans les tissus par leurs meilleurs solvants, les graisses liquides ou fondues.

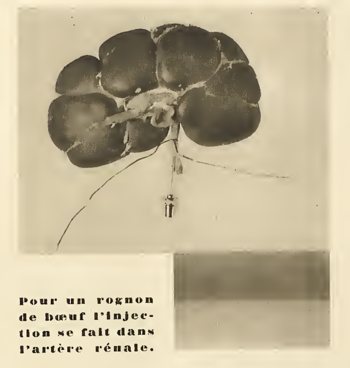
Voici une formule-type de ces intrasauces :

On prend, par exemple, 100 grammes de gousses d'ail, d'oignon ou d'échalotte, hachées ou broyées ; on y ajoute 25 grammes de sel et 300 grammes d'huile d'arachide ; on mélange le tout et on laisse en contact pendant trois ou quatre jours ; puis, on passe sur une étamine assez fine ; on obtient un liquide à gros dépôt salé qui se conserve indéfiniment. Pour l'emploi, on ajoute de deux à cinq fois son volume d'huile ordinaire ou de beurre fondu, 10 pour 100 de cognac et des extraits d'épices et d'aromates, suivant le goût que l'on veut communiquer. Ensuite, on injecte cette intrasauce dans les viandes, par voie circulatoire.

Mode opératoire. — Les intrasauces peuvent être injectées, soit à des animaux entiers, soit à des organes congelés (que l'on réchauffe au moment de l'injection). Quand on opère sur un animal entier de petite taille, on injecte par le cœur. Chez une grosse bête ou un membre séparé, on emprunte la voie artérielle. On intrasauce le foie en passant par la veine porte.

Nous nous servons habituellement pour cela de seringues en verre de 100 cc., munies de canules à bout mousse de 7 ou 8 centimètres de longueur et de deux millimètres de diamètre.

Pour faire l'injection dans une artère, on dégage le vaisseau, puis on le coupe à la pointe des ciseaux, sur la moitié de sa circonférence (voir figure 2). On fait alors pénétrer la canule par cette fente en biseau, puis on attache l'un sur l'autre, par un lien de fil, le vaisseau et la canule. On pousse l'injection lentement. Au bout d'une minute, on voit revenir celle-ci par la veine correspondante. On laisse sortir un peu de liquide pour que le sang résiduel soit bien entraîné, puis on ferme la veine au moyen d'une pince ou d'un fil et on continue l'injection de manière à développer une petite pression dans le territoire. De cette manière, on arrive facilement à loger 5 % d'intrasauce dans un muscle ou dans un viscère.



Pour un rognon de bœuf l'injection se fait dans l'artère rénale.

Pour intrasaucer un gigot de mouton (figure 1), il faut, de préférence, avoir un gigot entier, c'est-à-dire avec la selle non séparée. On y découvre facilement l'ar-



Par le ventricule gauche, la canule a pénétré jusque dans l'aorte.

tère iliaque. Si, pendant l'injection, une fuite se produisait, par suite de déchirures vasculaires, on pincerait les vaisseaux ouverts.

Chez le lapin, on pratique commodément l'injection dans le cœur lorsqu'on veut intrasaucer la bête entière (figure 3). L'animal est d'abord saigné à fond, au cou, très près de la tête, puis on le dépouille de sa peau. Avant de faire l'injection, on lie fortement le cou à deux ou trois centimètres au moins derrière la plaie de saignée, afin de fermer les carotides. Puis, on ouvre la paroi thoracique, en contournant le sternum autour de sa pointe et sur ses côtés, jusque vers son quart supérieur, incision courbe en forme d'U à concavité tournée vers la tête, intéressant plusieurs côtés et ne lésant aucun gros vaisseau. On soulève alors cette partie du thorax libérée par l'incision et on aperçoit le cœur. On sectionne transversalement la pointe de ce viscère et on fait pénétrer la canule par le ventricule gauche, puis on place une ligature fermant tous les vaisseaux de la base du cœur et serrant la canule. Cette précaution évite les retours vers l'oreillette et les poumons. Pendant l'injection, on voit quelques légers suintements sans importance qui se produisent par des artérioles périphériques ouvertes, surtout au niveau des incisions thoraciques. On éviscère quelques heures après l'injection, puis on pare et on découpe suivant l'usage. On fait cuire et on sale comme d'habitude.

L'intrasauce du poulet (figure 4) est la plus malaisée, parce que le cœur, qu'il faut atteindre, est placé profondément derrière le bréchet et que l'on est obligé de soulever celui-ci entièrement pour pouvoir opérer. On fait une incision contournant le bréchet et intéressant les côtes jusqu'à la moitié du poumon de chaque côté et on soulève toute la partie inférieure du corps que l'on ouvre largement.

On libère doucement le cœur de ses ligaments médiastinaux et on le sectionne transversalement.

On recoud la pièce avant de la faire rôtir.

Résultats. — On apprécie les résultats des intrasauces lorsqu'on goûte une viande correctement traitée de cette manière ; on y constate une transformation extraordinaire. Des chairs maigres et sèches sont devenues moelleuses, des odeurs animales excessives telles que celles de certains lapins de choux ont disparu. Les fumets culinaires que l'on a mis dans l'intrasauce se sont substitués au goût de la viande. Celle-ci est d'une digestibilité excellente surtout lorsqu'on a pris la précaution d'émulsionner l'intrasauce.

Le procédé permet de préparer d'excellentes viandes pour les valétudinaires que l'on met au régime des viandes crues. Une tranche de foie ou de rognon de veau, une côtelette de mouton ou un bifteck traités par une intrasauce appropriée, puis « saisis » superficiellement sur le gril ou à la poêle et saignants au centre, sont acceptés avec plaisir par les plus difficiles. C'est qu'on a enlevé à ces chairs crues leur goût fade d'animal, parfois si désagréable, pour lui substituer un appétissant fumet et cela vaut assurément mieux que les affreuses mixtures de pulpes et de bouillies qu'on impose quelquefois aux patients.

Souhaitons que nos confrères fréquentent désormais avec assiduité cet estimable laboratoire qu'on appelle la cuisine et qu'ils y pratiquent les opérations de « chirurgie alimentaire » dont nous venons de parler ; ce sera une source de satisfaction pour eux et pour leurs malades.

Docteur A. GAUDUCHEAU.

Le poulet est ouvert par une incision en U. Injection comme pour le lapin.



Le mot du client...



I L vient de m'arriver une histoire qui est celle du Paradis terrestre, mais avec une variante appréciable : à la place de l'ange gardien, armé d'un glaive et qui montre la porte, j'ai vu un médecin qui me tendait une assiette et un verre.

Hors cette fin arrangée, l'histoire du paradis terrestre. Dieu, qui est bon, donne à l'homme la femme. Merci, mon Dieu. Ensuite, il donne à la femme le serpent. Merci, Seigneur. A l'intonation, Dieu comprend que la femme est plus difficile à contenter que l'homme ; il ajoute une pomme, en supplément. La femme est heureuse; l'homme s'approche pour l'embrasser; Dieu croit qu'il veut prendre le fruit. Pour empêcher les disputes, il défend de toucher à la pomme. Vous savez la suite : Adam, Eve et le serpent perdent la tête, la pomme et le paradis. Des années passent, remplies d'événements sans intérêt qui nous mènent jusqu'à ce dîner qu'un cher ami m'offrit hier. Menu très simple : un homard, un faisan, la vieille bouteille.

L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait gourmand, gourmet, si je dois être gourmé ? Vous m'offrez du homard, du faisan, la vieille bouteille ; je tends mon verre et mon assiette. Aussitôt l'ange gardien frappe la table de son couteau flamboyant et crie de sa voix harmonieuse : — Non ! Non ! Ne le servez pas, je vous en prie. Et toi, passe-moi ton assiette, donne ton verre. Tu sais bien que ça t'est défendu ! »

Voilà ! Je suis « fait » comme les mauvais garçons de Francis Carco. Je reste sous la haute surveillance, interdit de séjour bienheureux. Je n'aurai pas de homard, pas de faisan, pas de vin. C'est ma faute, ma très grande faute. J'aurais dû refuser à grands cris, montrant un visage indigné comme celui des dames honnestes. Et j'aurais tendu la main sous la table et mangé comme un chien ou j'aurais bu à la dérobée comme un laquais, ou j'aurais prétexté une sortie urgente comme un potache... Tout est perdu et les exorcismes continuent : « Ne le plaignez pas. Il est incorrigible... Après cette dernière crise dont il s'est tiré par miracle, il ne se remettra qu'en suivant son régime. Il sait parfaitement qu'il n'a pas le droit. S'il veut se tuer, ça le regarde. Mais pas quand je suis là. Ce n'est pas vous qui le soignerez, demain ! Allez, qu'on lui serve ses nouilles ! »

Rien à espérer. Comme une salle de Cours d'Assises accompagne d'un murmure une condamnation motivée, la table me signifie par un bruit de fourchettes son unanime réprobation. Mes voisines de table s'écartent de moi. Celle qui me frôlait de ses beaux bras nus éloigne son pain... Croit-elle que la maladie qui condamne aux nouilles est contagieuse ? L'autre me signifie d'un regard dur que j'ai manqué de tact en acceptant l'invitation. Pendant ce temps, le monsieur qui est placé à côté de mon ange gardien a l'air de lui promettre qu'il serait un malade plus sérieux, plus obéissant, plus gentil...

Un silence. Personne ne s'occupe plus du malheureux qui mange sinistrement ses nouilles, lorsqu'une voix s'élève, très douce, très lente : — Pour une fois, chère madame... — Non, monsieur, n'insistez pas ! — Permettez-moi, chère madame, de vous assurer qu'il est bon de faire quelques écarts de régime. Ainsi, moi, je ne devrais pas plus que notre ami, savourer ce homard, ce faisan, et vous voyez, j'en reprends... Vous voulez mourir ? — Non, chère madame, je veux vivre de temps en temps. — Mais qui êtes-vous donc pour donner de tels perfides conseils ? — Chère madame, je suis médecin. — Médecin et malade ! les deux ? — Oui, c'est pourquoi j'ai pris du homard et du faisan. — Vraiment ? Alors, fais comme le docteur ! »

— Merci, mon vieux.

Régis GIGNOUX.

L'alimentation de certains



Le problème de l'alimentation du nourrisson privé du sein a été posé de tout temps, et à l'heure actuelle il reste encore sans solution définitive.

Il était facile de substituer, en cas de nécessité, le lait animal, pratiquement le lait de vache, au lait de femme dans l'élevage des nourrissons. Les défauts de l'alimentation artificielle apparurent immédiatement. Au XVIII[e] siècle Desessarts, jugeant sévèrement les défaillances maternelles, considérait le lait de vache comme un poison. A vrai dire, depuis cette lointaine époque, la science du lait a fait de tels progrès, qu'on ne saurait aujourd'hui partager une telle opinion. De nombreuses observations minutieuses et patientes, celles du P[r] Budin en particulier, ont permis de régler avec avantages, l'allaitement artificiel. Il n'en reste pas moins vrai que beaucoup d'enfants tolèrent difficilement ou ne supportent pas le lait de vache, quelle que soit la méthode employée, fût-elle irréprochable. Malgré les études approfondies, poursuivies dans tous les pays, sur les caractères bactériologiques, physiques et physico-chimiques du lait de vache, nous ignorons encore complètement les raisons pour lesquelles celui-ci expose l'enfant à des troubles de nutrition plus ou moins graves.

A en croire M. le vétérinaire Bus, il y aurait là un fait assez particulier à l'espèce humaine. Avec des laits variés on peut, en suivant les règles d'une hygiène convenable, élever d'une manière très satisfaisante les veaux, les porcelets, les agneaux, les poulains, les petits des chiens, des chats, etc.... Il est bien possible que la génétique de l'homme soit, comme l'indique cet auteur après M. le P[r] Porcher, différente de celle des animaux. En fait, au point de vue qui nous occupe, il y a chez les enfants plusieurs modes de réaction à l'allaitement artificiel.

L'enfant type croît sans incident avec un bon lait de vache ; certains enfants même se développent parfaitement avec une alimentation parfois absurde. Par contre, il en est qui ne tolèrent que les laits de régime, ou qui sont réfractaires, en totalité ou en partie, à l'alimentation lactée, quelle qu'elle soit. Le rapport numérique de ces trois groupes d'enfants est difficile à apprécier. Les statistiques des dispensaires, gouttes de lait, consultations, démontrent que la plupart des nourrissons bien surveillés s'élèvent parfaitement avec un lait de vache de bonne qualité. Dans les crèches hospitalières où se concentrent les enfants atteints d'une débilité tissulaire congénitale ou acquise, l'alimentation est un problème des plus difficiles. L'origine des troubles observés n'est pas, à proprement parler, intestinale mais parentérale : la dyspepsie est secondaire. On peut, par exemple, guérir un hypothrepsique par le traitement antisyphilitique. Ce cas particulier mis à part, la faculté de digestion et d'assimilation est variable suivant les habitudes acquises ou héréditaires de l'enfant : les nourrissons tributaires de l'arthritisme du P[r] Bouchard, ou de la diathèse exsudative des auteurs étrangers, ont pour le lait une intolérance plus ou moins notable.

L'action médicale peut donc être envisagée à un double point de vue : améliorer la capacité digestive des tissus en général et fournir à l'enfant les aliments qu'il peut tolérer.

Beaucoup d'enfants, réfractaires en apparence au régime lacté, se mettent à prendre le lait sous l'influence d'une bonne hygiène générale, ou d'agents de stimulation divers (grand air, substances de croissance dites minima). Mais il peut sembler assez hasardeux de remplacer le lait, aliment idéal du nourrisson, par d'autres substances de valeur nutritive et de digestibilité égales, ou même supérieures.

Il y a des siècles, en Chine, où dans certaines contrées le lait est hors de prix, des efforts ont été poursuivis dans ce sens. Le problème se pose encore en Laponie par exemple et dans certains pays d'Afrique où l'allaitement artificiel n'étant pas pratiqué, par impossibilité, ignorance ou superstition, les enfants sont condamnés à mourir de faim.

Le problème a été résolu en Europe, assez maladroitement, par des éleveuses qui soumettent les enfants à une alimentation hydrocarbonée excessive.

Or, le principe essentiel est de donner aux nourrissons non seulement les hydrocarbonés, mais encore les protéines, les graisses, les sels et les substances minima, indispensables à la croissance.

Les préparations alimentaires utilisables ont été très étudiées par Hamburger, Epstein, Moll et Stransky, Hindes et Jundell. M. Cathala a récemment, dans la « Presse Médicale », donné une excellente revue de leurs travaux.

Les hydrates de carbone sont fournis par les farines, les biscottes, les sucres. Les substances azotées sont empruntées aux viscères, le foie déjà utilisé par les Chinois, les rognons, ris de veau, cervelles. Les graisses sont représentées par le beurre. Les sels choisis répondent à la formule établie expérimentalement par Osborne et Mendel.

non lactée



nourrissons

On peut varier les menus, à condition de constituer une alimentation complète suffisamment riche en calories.

Ces régimes ont été donnés à des enfants de moins de trois mois ou plus, et cela pendant des semaines et même des mois. Hindes, dans le Caucase, où le lait détermine de terribles accidents en été, se félicite de l'emploi des régimes sans lait.

Il faut bien reconnaître cependant que le poids et la taille des enfants soumis à de tels régimes sont loin d'être satisfaisants. C'est le plus souvent un tour de force d'élever un enfant sans lait. L'alimentation artificielle ainsi conçue doit être exceptionnelle et uniquement réservée aux cas pathologiques où il est démontré que l'usage du lait est nuisible à l'enfant au point de mettre ses jours en danger.

L'intolérance au lait n'est généralement que relative. Si à un régime sans lait on ajoute en proportion variable, jusqu'à limite de la tolérance, une certaine quantité de lait, on obtient alors des résultats très remarquables. A ce point de vue, la méthode mérite d'être reprise et rendue pratique. C'est déjà le but que l'on s'était proposé autrefois, en mélangeant au lait des farines et des bouillons. Mais la difficulté est d'introduire, surtout dans une période de transition où le lait est nuisible même à petites doses, la quantité de protéines inoffensives susceptibles d'éviter les inconvénients de l'alimentation farineuse et de constituer la dose minima des albumines nécessaires à la croissance.

Or, il existe des végétaux dont les fruits ou les graines sont extrêmement riches en substances azotées qui, contrairement aux protéines animales, sont peu putrescibles. Les lentilles, les haricots possèdent une proportion élevée de protéines végétales, mais leur usage n'est pas sans inconvénient pour le tout jeune enfant. Il n'en est pas de même pour le soja et l'héliante annuelle, dite tournesol, dont nous avons recherché les applications avec MM. André, René Mathieu et Willemin.

Le soja contient pour cent 35,14 de protéines, le tournesol 55,31. Il y a donc ici une très forte proportion de protéines capable, dans un mélange farineux de pallier à l'insuffisance des céréales en substances azotées.

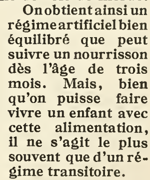
Le soja a été utilisé en Chine depuis des siècles où on prépare un lait de soja non toxique, capable de constituer, comme le montrait récemment Ernest Tso, une base alimentaire appréciable. Au point de vue protéines, le tournesol déshuilé lui est très supérieur. Il est donc facile d'imaginer un mélange de farines, par exemple d'une part soja, ou aleurone de tournesol, et d'autre part crème de riz, qui sera facile à préparer. Le sucrage variera de 4 à 8 %. En ce qui concerne les graisses, l'expérience nous apprend que les graisses végétales ont une valeur alimentaire très inférieure aux graisses animales. Le beurre remplit les indications nécessaires. La proportion utilisée est, suivant les cas, de 10 à 40 ‰. Enfin, au mélange on ajoutera du chlorure de sodium, soit 1 gr. 0/00, dont toutes ces substances sont particulièrement pauvres. Dans ces conditions, on institue un régime sans lait, n'irritant pas l'intestin et dont il est facile de calculer la teneur en calories suivant les besoins de l'enfant.

Mais s'agit-il d'un régime de fond pouvant être longtemps continué ? Or, l'expérience montre qu'il est nécessaire d'y ajouter des substances de croissance.

On connaît notamment la pauvreté de certaines protéines végétales en amino-acides de croissance. Les herbivores sont capables de fabriquer ces amino-acides aux dépens des herbes, mais l'homme ne saurait le faire et les trouve tout préparés dans les produits animaux. Le lait contient tous ceux qui sont utiles à la croissance du nourrisson. Aussi est-il nécessaire de compléter l'alimentation dont nous avons donné la formule, soit par la chair animale, soit plus simplement par de petites doses de lait et ses dérivés. Très habituellement, au bout d'un temps assez court, les enfants soumis à un régime végétal sont aptes à recevoir un peu de lait. 150 ou 200 grammes de lait représentent une dose très favorable, 100 grammes de petit lait une dose suffisante. Aux amino-acides, on peut ajouter d'autres substances utiles, telles que l'huile de foie de morue.

On obtient ainsi un régime artificiel bien équilibré que peut suivre un nourrisson dès l'âge de trois mois. Mais, bien qu'on puisse faire vivre un enfant avec cette alimentation, il ne s'agit le plus souvent que d'un régime transitoire.





M. L. RIBADEAU-DUMAS,
Médecin du service de médecine infantile et maternelle de la Salpêtrière.

Comment fonctionnerait

Quelles seraient les prérogatives d'un ordre des médecins? Comment fonctionnerait-il? Telle est la question posée par notre collaborateur Pierre La Mazière, qui publie ici les opinions des professeurs Richet et Balthazard et celles de Mes Campinchi et Pierre Lœwel. On trouvera, dans notre numéro de décembre, la suite de cette enquête.

■



I nous en croyons Molière auquel la tradition exige qu'on se reporte toujours lorsqu'on se mêle de discourir sur la chose médicale, le métier de médecin était, au Grand Siècle, le meilleur de tous. « Soit qu'on fasse bien, soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte, affirme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui.* La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés ; mais, ici, l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. »

Eh bien, nous avons changé tout cela et maints exemples ont montré que la profession a cessé d'être de tout repos. Il en coûte parfois et fort cher d'avoir gâté un homme ou une femme.

Faut-il rappeler la cause dont récemment les juges parisiens avaient à connaître.

Une dame, employée dans une maison de couture et qui, pour conserver sa situation, ne devait point perdre sa ligne, alla crier détresse chez un chirurgien, fort honnête homme, très habile au demeurant et qui, peu après, pratiquait l'opération.

Mais des complications imprévisibles étant survenues, la patiente intenta une action à celui que, si toutes choses se fussent bien passées, elle eût considéré comme son bienfaiteur — et qui fut condamné à verser, à titre de dommages-intérêts une somme considérable à sa cliente. Il est d'ailleurs assez curieux de noter qu'en une espèce à peu près semblable, les juges de Berlin se refusèrent à admettre cette responsabilité.

De nos jours, le client n'est point taillable à merci ; il sait protester, se défendre et faire retomber la mauvaise besogne sur le dos de celui qu'il tient pour responsable.

De plus la société, depuis quelques années, imite l'individu, et peut-être n'est-il point utile, à cette place, de rappeler les arrêts rendus par de nombreux tribunaux contre tels médecins marrons qui, profitant de certaines lois sociales, avaient cru pouvoir, pratiquant la complaisance, la ristourne et la combinaison, avec les accidentés du travail ou les malades de guerre, se livrer impunément à un trafic honteux qui suscitait la légitime indignation de l'immense majorité de leurs confrères, mais portait un préjudice certain à la profession, le public étant enclin, on le sait, à généraliser et à accorder son discrédit à toute collectivité où il découvre quelques consciences chancelantes.

La question de la responsabilité morale — et civile — du médecin ainsi posée devant l'opinion, devait émouvoir le corps médical tout entier.

C'est alors que celui-ci, autant pour épurer ses rangs dans lesquels s'étaient glissés plusieurs hommes sans dignité, habités par le seul esprit de lucre, que pour assister, soutenir, défendre devant la justice des confrères qui, sans avoir failli à l'honneur ni commis de fautes professionnelles étaient pourtant poursuivis, reprit la vieillé idée de la constitution d'un Ordre des Médecins fonctionnant à l'instar de celui des avocats.

Vieille idée disons-nous car, en somme, cet ordre, s'il était institué, aurait les mêmes prérogatives, la même autorité que les corporations médicales qui, sous l'Ancien Régime, groupant les médecins sous l'égide des Facultés de Médecine, pliaient leurs membres à une discipline sévère — et prétendaient même (c'était là un abus dans lequel, évidemment, on ne retomberait plus) leur imposer des directives techniques.

Quoi qu'il en soit, l'idée fut reprise et le 9 avril dernier, le Dr Balthazard présentait à ses collègues de l'Académie de Médecine une note relative à l'éventuelle création de l'Ordre.

Sans méconnaître les services rendus par les Syndicats qui, en bien des cas, surent défendre la profession contre les agissements d'intrus, de charlatans et refréner les abus de certains médecins, l'auteur constatait que ces groupements, pour utiles qu'ils soient, ne disposent point de moyens efficaces pour contraindre leurs membres à l'observation des règles nécessaires. De plus, la loi de 1884 n'a pas imposé aux médecins de faire partie du syndicat. Celui-ci n'a aucune prise sur les médecins qui font litière des traditions déontologiques et qui s'abstiennent ordinairement d'accepter sa juridiction. Envers ses membres mêmes, il n'y a d'autre sanction que le blâme ou l'exclusion. Evidemment, c'est peu de chose ! Et l'on souhaiterait l'existence d'un organisme plus efficacement armé. Le Dr Balthazard estimant, avec maints de ses confrères et collègues que l'Ordre

un ordre des médecins ?

des Médecins, amplification, au point de vue moral, du syndicat, pourrait être précisément cet organisme va nous dire comment, à son avis, il devrait fonctionner.

— Pour avoir une action efficace sur la moralité du corps médical, l'Ordre devrait pouvoir imposer les règles déontologiques qui président à l'exercice correct de la profession. Il doit donc disposer de sanctions sévères, depuis l'avertissement simple jusqu'à l'interdiction d'exercer la profession définitivement.

« Pour disposer de toute l'autorité désirable, il devrait être composé de médecins désignés par leurs confrères du même département, afin de constituer un Conseil par département.

« Il se prononcerait sur les plaintes qui lui seraient adressées contre certains médecins, sur les conflits entre médecins qui lui seraient soumis, mais il se saisirait d'office des faits délictueux qu'il découvrirait. Le Conseil de l'Ordre devrait donc avoir les moyens d'action nécessaires pour dépister les infractions au code déontologique.

« Mais comme les décisions du Conseil de l'Ordre départemental pourraient être mal accueillies par l'opinion publique, si le médecin ne conservait la possibilité d'un recours devant une juridiction d'appel, il est prévu un Conseil général par ressort de Cour d'Appel, Conseil dont les membres seraient élus par leurs confrères du ressort et choisis parmi ceux ayant déjà siégié trois ans dans un conseil départemental et dont le président serait un conseiller à la Cour d'Appel. »

Saisie de la proposition du Dr Balthazard, la docte assemblée décida de la renvoyer, pour examen, à une commission composée de l'auteur lui-même et de ses collègues, Roger, Siredey, Le Gendre, Pinard, Chauftard, Delbet, Gosset, Weiss, Brouardel.

Ladite commission chargea deux de ses membres, les Drs Le Gendre et Brouardel, de rédiger un rapport lequel, lu en séance, avant les vacances, concluait à la création, par voie législative, de Chambres de Médecins, les unes régionales, élues par des médecins français exerçant depuis cinq ans, l'autre unique et centrale formée de délégations des précédentes, de représentants de la Faculté et de l'Académie assistés de magistrats.

Ces chambres auraient pour mission de faire respecter la déontologie, de maintenir à la médecine son caractère de profession libérale, d'appliquer, si besoin était, des sanctions allant jusqu'à l'interdiction temporaire de l'exercice.

En outre les rapporteurs souhaitaient que fussent organisé l'enseignement de la déontologie et reprise la tradition du serment d'Hippocrate...

Comment l'Académie a-t-elle réagi lorsqu'elle entendit et la proposition Balthazard et le rapport dont on vient de lire l'essentiel ? Comment réagira-t-elle lorsqu'elle aura à discuter sur ces deux textes et à prendre sa décision et ses responsabilités ?

Nous eussions voulu le savoir. Mais maints académiciens auxquels nous posâmes la question mirent un doigt sur leurs lèvres. Pourtant, nous crûmes comprendre en entendant le Dr Le Gendre que selon toute vraisemblance la discussion générale serait animée, très vive même, partisans et adversaires du projet étant, à peu de chose près en nombres égaux.

Nous avons pu, pourtant, et nous en sommes heureux connaître l'opinion d'un des plus illustres, des plus



Le professeur Richet.

éminents membres de l'assemblée, nous avons nommé le professeur Charles Richet.

Savant, sociologue, écrivain, poète, ayant pénétré, aussi loin que faire se peut, dans tous les domaines explorés par la science humaine, ce vénéré maître nous a dit :

— « Vous me demandez mon avis sur la constitution d'un ordre des Médecins, destiné évidemment à empêcher les abus et les malversations qui ne tombent pas sous le coup de la loi.

« Il me paraît que cette institution pourrait prendre place dans notre société ; mais ne nous dissimulons pas que cela soulèverait de grandes difficultés.

« La première, c'est qu'il faudrait une loi nouvelle, car le Médecin pourvu de son diplôme a le droit d'exercer la médecine sans que personne puisse s'y opposer. Alors pour enlever à ce praticien son gagne-pain, il faudra des raisons très sérieuses, dirimantes. Même au cas où il aurait commis une faute grave, évidente, contre l'honneur professionnel, il n'est pas admissible qu'il ne puisse se défendre.

« Par conséquent il faudra qu'il puisse plaider sa cause, avec un mémoire justificatif et trouver un défenseur. En outre, d'après toutes les traditions juridiques, une fois que le jugement aura été rendu, l'accusé aura le droit d'en appeler à un tribunal supérieur, un tribunal de cassation quelconque.

« Ce sont là des objections sérieuses, mais cette loi nouvelle pourrait être promulguée.

« Si le conseil de l'Ordre était constitué, et si la législation lui donnait pouvoir de faire comparaître un médecin devant lui, quelle serait alors la composition de ce Conseil ? Evidemment tous

les médecins auraient le droit d'être électeurs et éligibles mais ce serait une grande confusion.

« Y aurait-il un Conseil de l'Ordre pour les Médecins de chaque Faculté ? ou un Conseil unique pour toute la France ?

« Le conseil unique me paraît bien difficile à réaliser. Ne serait-il pas mieux que les médecins de chaque Faculté, Paris, Lyon, Bordeaux, Montpellier, Nancy, Lille, Strasbourg, Toulouse fussent groupés ? Il y aurait donc huit Conseils de l'Ordre, un pour chaque région académique.

« Et puis enfin, je vois bien la sanction, c'est-à-dire l'interdiction de la pratique médicale, mais en dernière analyse pour quel motif ? Voici un dilemme auquel il me paraît difficile de répondre : ou le médecin incriminé n'aurait rien fait de contraire à nos lois, et alors comment le condamner ? ou il aurait contrevenu à la législation (d'ailleurs assez sévère) et alors pourquoi un tribunal d'exception ?

« Ce n'est pas à dire que je ne voie quelques avantages à la constitution d'un Conseil de l'Ordre dans chaque département académique. Mais je ne peux pas me dissimuler les difficultés multiples dont sera hérissée cette institution nouvelle. »

D'autres médecins, sollicités par nous d'exprimer leur sentiment sur la question ayant demandé à se recueillir... ce qui, peut-être, implique que le projet n'est pas très favorablement envisagé dans la corporation, nous nous sommes tournés vers le Barreau où l'on sait ce que l'on peut attendre d'un ordre professionnel. Est-il besoin de noter que, de ce côté (l'habitude sans doute !) on se montre plus loquace ?

L'éminent et fougueux Me Campinchi, grande vedette des Assises et benjamin du Conseil de l'Ordre, estime ceci :

« Il n'y aurait que des avantages pour les Médecins à avoir un Conseil de l'Ordre. La difficulté commence lorsqu'on en envisage les moyens.

« Celui de l'Ordre des Avocats rend des arrêts devant lesquels la Cour de Paris elle-même s'incline, c'est qu'il a pour lui une tradition plusieurs fois centenaire. D'autre part, les avocats vivent dans les quelques pieds carrés du Palais. Nous travaillons tous sur le même chantier et lorsqu'il s'en trouve un qui ne joue pas la règle du jeu les autres découvrent à l'instant même.

« Mais que pourra être la surveillance d'un Conseil de l'Ordre sur les milliers de Médecins qui, à Paris, exercent d'Auteuil à Ménilmontant et de Montrouge à Grenelle ?

« Je crains qu'il n'y ait là de grosses difficultés d'application. Mais l'initiative qu'on a prise mérite d'être encouragée et même réalisée s'il est possible. Le corps médical français fait preuve d'une tenue morale et professionnelle trop hautes pour qu'on ne l'aide pas à se défaire des quelques mauvaises brebis qui s'y sont glissées. »



G. L. Manuel fr.)

Ci-dessus Me Pierre Lœwel qui, par analogie avec l'institution dont il relève, envisage, pour les médecins, la création d'un ordre tel que l'ont préconisé les docteurs Balthazard et Brouardel.

Me César Campinchi, avocat à la cour, à qui le grand nombre des médecins exerçant en France fait craindre, en ce qui concerne l'ordre susceptible de les régir, de sérieuses difficultés d'application.



Me Pierre Lœwel, dont on sait la double qualité d'avocat et de lettré (les écrivains qui se rappellent son feuilleton regrettent chaque jour qu'il ne dispose plus d'une tribune pour y exprimer, avec cette grande franchise et cette parfaite honnêteté qu'on prisait si fort en lui, ce qu'il pense de la production littéraire de ce temps) Me Pierre Lœwel est nettement partisan d'un ordre non seulement pour les médecins, mais encore pour tous ceux qui exercent une profession libérale.

— Je ne crois pas, nous dit-il, que vous trouverez un avocat pour dénier à toute profession libérale soucieuse de s'exercer avec honneur les avantages capitaux d'un Conseil de l'Ordre.

« C'est vous dire combien j'applaudirais à l'extension de cette institution dans la médecine... et le journalisme.

« Avec elle s'introduirait le contrôle efficace, non du titre, mais de la dignité avec laquelle il doit être porté, non de la science mais des vertus avec lesquelles elle doit être exercée. »

Par l'importance, par l'ampleur de ces réponses, par les problèmes divers qu'elles posent, on voit que la question de la constitution d'un ordre des Médecins valait qu'on l'étudiât et que cette enquête venait à son heure. Elle n'est point close. Il nous reste maints avis, fort précieux à recueillir et que nous publierons ultérieurement.

Pierre LA MAZIÈRE.

Avez-vous lu ?...

Erromango
par
Pierre Benoit



Il y a là un cas d'obsession habilement romancé. Un drame de la solitude, de la fièvre et de la peur. Après quinze livres, Pierre Benoît a conservé la même imagination génératrice, le même don de conteur. Mais cette fois le premier tiers du récit qui crée l'atmosphère paraît un peu long, un peu lourd.

Erromango, île perdue dans le Pacifique, ne voit passer un bateau que tous les quatre mois. Quelques blancs y vivent qui peinent et se méfient. L'ingénieur Fabre jeté là de sa propre volonté avec de grands projets, est seul au milieu des moutons qu'il essaie d'acclimater et des indigènes qui les soignent. Solitude, silence, nuits d'encre, pluies terrifiantes, tout cela peu à peu envoûte l'homme seul qui croit seulement qu'il s'habitue à l'île alors qu'il commence déjà d'en mourir. Il a déjà perdu son bon sens alors qu'il croit encore penser avec sa logique. Fabre ne se bat pas contre l'obsession. L'obsession est en lui et le dévore à son insu. Comme dans chaque roman de Pierre Benoît, il y a une femme, toujours étrange, mystérieuse, attachante.



Mme Simone Dejust.

Guerre
par
Ludwig Renn



Le livre de Remarque était sobre, celui-ci, le second ouvrage de guerre à gros tirage de l'année, est plus que sobre, il est sec, de la sécheresse émouvante et monotone d'un carnet de route. « Il ne se passe rien. » A la guerre, il ne se passait rien. La mort elle-même qui encombrait le front glissait inaperçue, non plus accident ni catastrophe mais point final d'une histoire interminable et morne. On commence à voir la guerre telle qu'elle fut.

L'héroïsme n'était pas de savoir mourir. Il était de savoir vivre dans la boue, dans l'ennui et dans la peur. Il était fait de patience, de fatalisme, d'inertie. Il a plus de prix, cet héroïsme-là, que l'héroïsme de chevauchées brillantes ou des combats en « dentelles ».

Lisez le livre de Renn, vous ne saurez pas si le narrateur-acteur vit une défaite ou une victoire...

Renn se borne à une pure description désordonnée comme un lacis de tranchées, monotone comme des jours de guerre, longue comme quatre années. Et c'est tragiquement vrai.

Théoclée
par
George Delamare

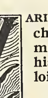


L'HISTOIRE étrange de Théoclée, sorcière moderne, intéressera tous les médecins. Le cas médical que connaissent bien tous ceux qui ont fréquenté les services de psychiâtrie est présenté serti dans une aventure adroitement dosée pour accroître sans cesse l'intérêt du livre.

Un médecin intelligent, sain, équilibré, se trouve malgré soi envoûté par la folle mystique. Placé là aux confins du mystère et de la réalité, de la science et du miracle, il penche contre sa raison et sa formation scientifique en faveur de la sorcière charmante et dangereuse.

Où commence l'exercice illégal de la médecine ? Où finit la charité ? La guérison par persuasion est-elle un crime contre la médecine ? Le « père Couet » avait-il le droit de guérir selon sa fameuse méthode ? Quels sont les liens secrets du mysticisme et de la sensualité ? Sujets immenses dont aucune discussion ne pourrait épuiser la sève.

Chauffage central
par Simone Dejust



VARIATION sur une installation de chauffage central dans « une vieille maison dont l'histoire, la longue histoire remonte vers un passé lointain, 1624. »

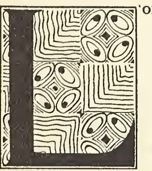
Le style haché, un peu trop à mon goût, donne à certains moments une impression de halètement. Agréable? Désagréable? On ne sait plus. Le récit est à coup sûr adroit, pas ennuyeux une minute.

Autour de ce monstre moderne muni d'une circulation aqueuse tel un organisme humain, chaudière, tuyauteries, raccords, coudes, colliers, robinets, cadrans, manettes, la vie des hommes continue, les psychologies évoluent, des sentiments naissent que le froid interdisait.

A côté de cela de l'humour et du meilleur, dépouillé, direct, franc. Une critique aiguë des mœurs d'une certaine bourgeoisie figée. Une charge amusante d'un vieux professeur « bête à concours «.

IVAN-NOË

Avez-vous entendu ?...



'OPÉRETTE aura devancé, en ce début de saison, les manifestations inédites de ses solennels cousins : le drame lyrique et l'opéra-comique plus longues à préparer. C'est une bonne fille pleine de santé qui se livre matin et se montre d'abord. Nous devrons attendre le mois prochain pour parler, en fait d'innovations, des reprises de « Guillaume Tell » à l'Opéra et du « Roi malgré lui », salle Favart. Rossini, rénové par le snobisme et tout brillant après avoir été si longtemps éclipsé, Chabrier, enfin remis en honneur, à la faveur de ses propres œuvres, sans avoir cessé de l'être anonymement dans celles de ses plagiaires plus ou moins marquants, nous occuperont en décembre.

Aujourd'hui, il nous faut parler de « Louis XIV » et d'« Halleluiah ».

Le nom du Roi Soleil sert de titre à une opérette dans laquelle un garçon épicier promu par hasard au rang de vedette de cinéma, joue précisément ce rôle historique. Une fois entrés dans ce domaine, vous pensez bien que les auteurs se livrent aux joies faciles de l'anachronisme outrancier. C'est le seul élément comique de l'imbroglio dont le décousu et le laisser-aller ont paru réjouir beaucoup les spectateurs. La musique se garde bien de troubler leur quiétude. Elle propose à leur entendement des formules sans mystère dont les effets connus aboutissent à coup sûr et ramènent tous ceux qui préfèrent à l'inconnu le déjà ouï et les modèles de série à toute particularité recherchée.

« Halleluiah » appartient aussi à un type standardisé qui nous valut, par importation, « No No Nanette », « Tip Toes » et « Show Boat », et fait un sort enviable au jazz, à la danse américaine, à la syncope, à la mesure à deux temps et aux mises en scène somptueuses. Cocktail à base de music-hall, mais servi sur une scène. On le savourerait davantage s'il avait une histoire. Mais les gens heureux s'en passent comme les hommes. « Halleluiah », à ce point de vue, est le modèle du genre, à moins qu'il ne faille vraiment attacher une importance même minime à l'aventure de ces marins qui tous se nommaient Smith et de la girl qu'un de ses compatriotes refusait d'épouser parce qu'elle était riche. La musique de Youmans déjà répandue jusque chez nous par la vertu des disques, a paru dans l'ensemble un peu assagie. C'est le fonds qui manque le moins. Mais la forme orchestrale n'efface pas le souvenir des Whiteman, des Jack Hylton, des Pensylvanians et de tant d'autres groupes inventifs et audacieux. Suffit qu'elle reste dans l'ensemble fort agréable encore. L'ouvrage est monté avec luxe, il s'y prêtait : on en a profité avec intelligence, qu'il s'agisse dans cette « marine » de faire imiter par les danseuses l'ondulation lente de la houle, ou bien les kangourous en chaussant leurs bras comme de courtes et grêles jambes antérieures. Le spectacle est attachant et le refrain attendu, « Halleluiah ! », vient au moment choisi satisfaire la curiosité de l'auditeur qui s'inquiète de savoir comment ce refrain jusqu'alors isolé, ce morceau choisi, trouve sa place dans un ensemble.

CHEZ VOUS...

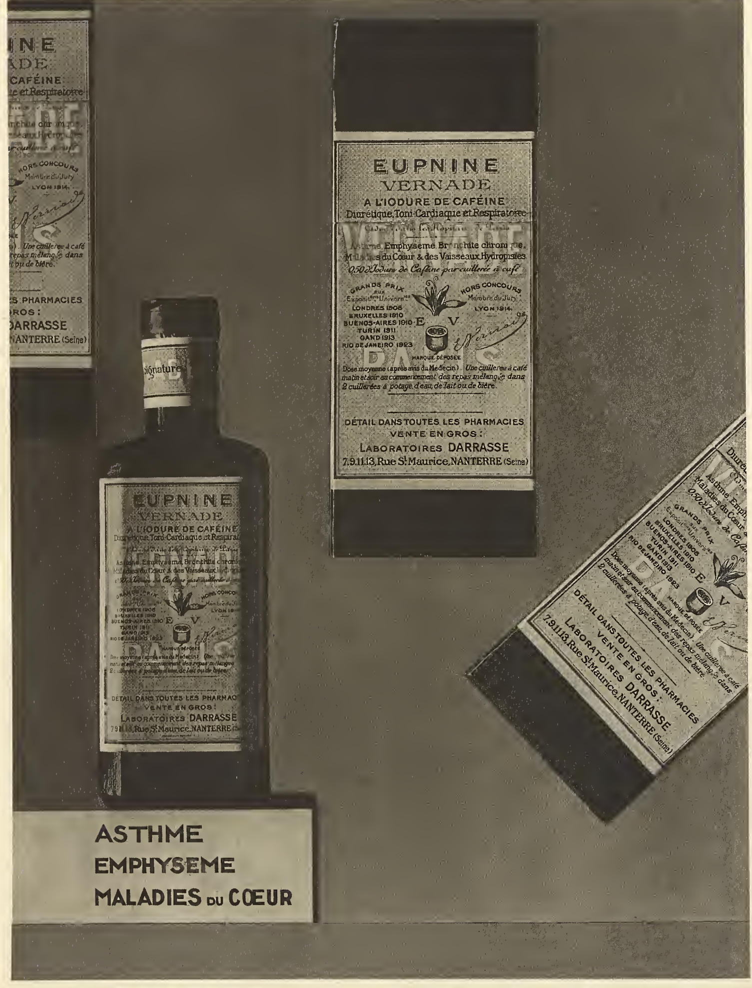
Les enregistrements d'orchestre ont atteint actuellement une perfection que le procédé électrique permettait depuis son emploi d'espérer. Les ingénieurs, mettant à profit les données fort nombreuses de l'expérience, en ont tiré un enseignement sans doute, et les chefs d'orchestre familiarisés avec le microphone n'ont pas laissé de réaliser des progrès constants dont les preuves abondent dans les dernières productions. Faut-il citer « La Mer »? Les esquisses symphoniques de Debussy, enregistrées par Piero Loffola chez Gramophone eussent paru à juste titre inabordables, il y a peu de temps encore. Comment reproduire l'atmosphère de ces tableaux où l'imagination la plus sensible et la plus musicale qui fût jamais est parvenue à interpréter la nature et à reconstruire d'après elle un monde artificiel et ordonné en usant de touches délicates dont l'agencement avait paru incompréhensible aux auditions de 1905? Voilà le problème résolu, nul détail ne reste dans l'ombre, nul fragment ne se trouve trahi par la disproportion des sonorités, les équivalences obtenues respectent fidèlement les distances prévues. Voici, d'autre part, la « Symphonie en ré mineur » de Franck, jouée par l'orchestre de la Société des Concerts sous la direction de Philippe Gaubert (Columbia). On retrouve là, avec une interprétation plus fidèle et une compréhension plus juste du style du « Pater Seraphicus », toutes les vertus phonographiques qui avaient fait aimer les disques consacrés au même ouvrage par Stokowski (Gramophone). Il n'est pas jusqu'à l'orchestration assez peu subtile de l'auteur des « Béatitudes » qui ne profite de la transparence du vernis phonogénique et des corrections que le diaphragme ajoute à la réalité d'une audition directe.

Le concerto de Beethoven, accompagné par l'orchestre de la Philarmonique de Berlin, dirigé par Manfred Gurlitt, met en valeur le talent du violoniste Josef Wolfsthal (Polydor). On aime d'opposer ce titre important à tous ceux que les victoires les plus justement réputées ne craignent pas d'inscrire sur les catalogues de disques comme si la seule influence d'un archet magique suffisait à changer en fleurs rares les bluettes les plus vulgaires. Josef Wolfsthal ne cherche pas à innover une interprétation de ces pages classiques. Son jeu soutenu vise en toute honnêteté à ne point demeurer en deçà du texte, à en souligner clairement les dessins. Il y parvient avec une simplicité dont on lui sait beaucoup de gré.

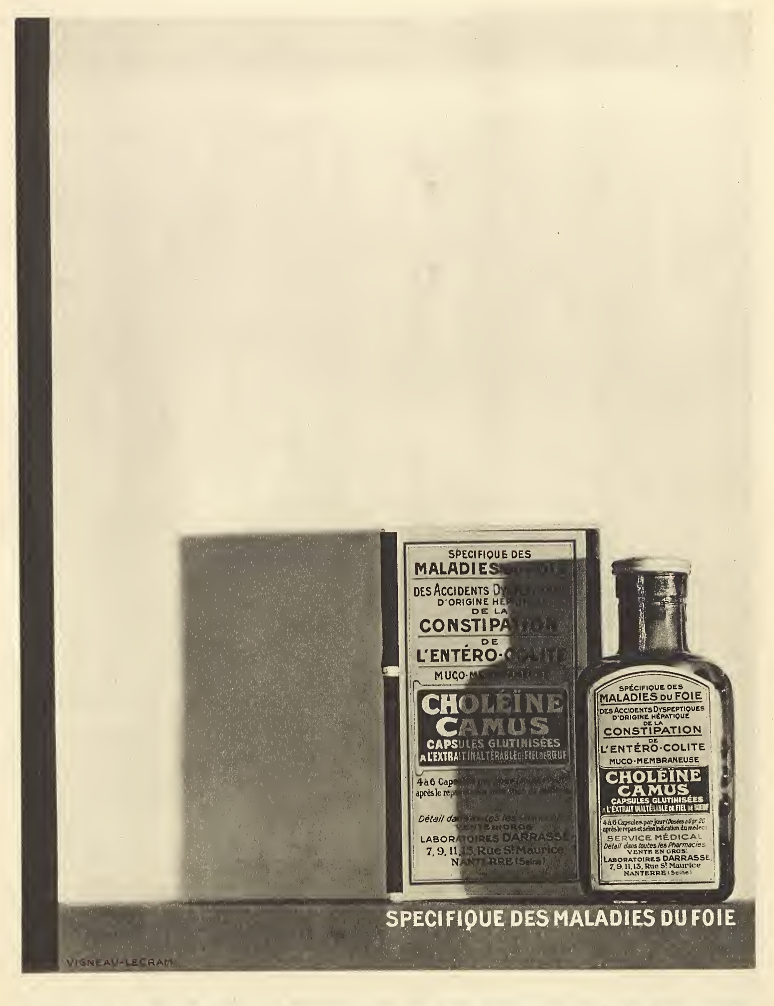
Maurice BEX.



Laboratoires du Dr DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS. Usines à Neuilly et à Garches.



Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11 et 13, rue Saint-Maurice, NANTERRE (Seine).



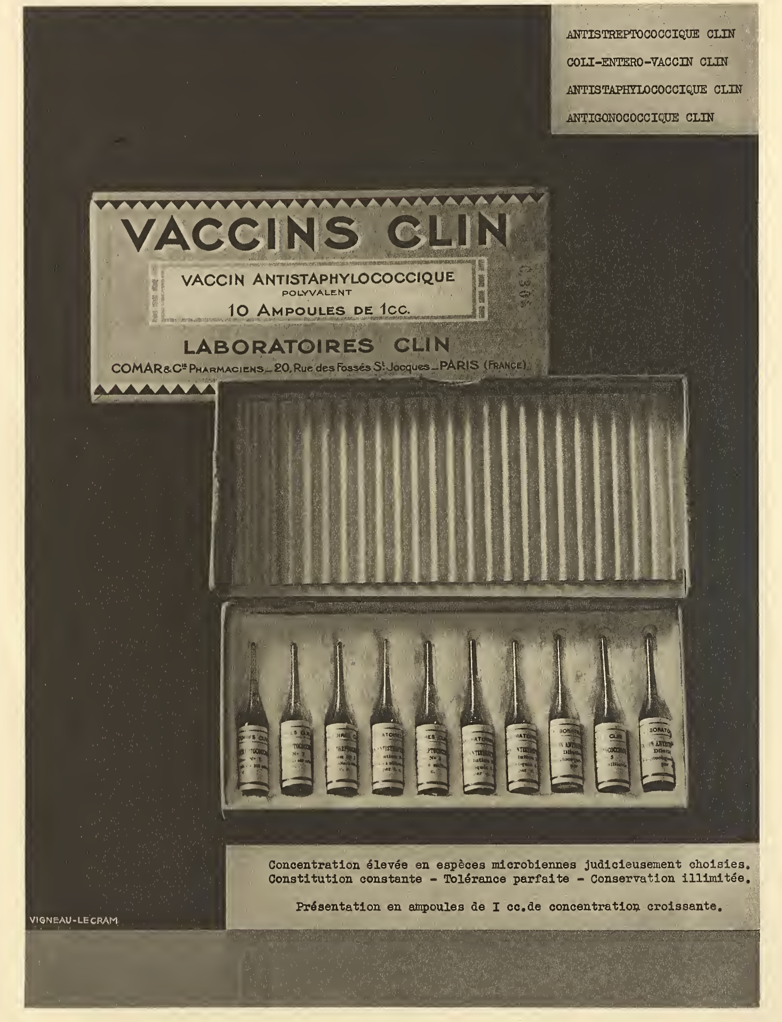
Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11 et 13, rue Saint-Maurice, NANTERRE (Seine).



Laboratoires BOTTU, 38, rue Pergolèse, PARIS (16e arrondt).


AMPOULES
MPTE-GOUTTES
ERILISÉES
R COLLYRES
NASO-PHARYNGIENNES, ETC.
ELECTRARGOL
GENT COLLOÏDAL ÉLECTRIQUE
OIRES CLIN _ COMAR & Cie Phciens
s Fossés St Jacques, PARIS _ FRANCE.
LABORATOIRES C
ÉLECTRARGOL
A PETITS GRAINS
USAGE EXTERNE
20, R. des Fossés
ELECTRARGOL

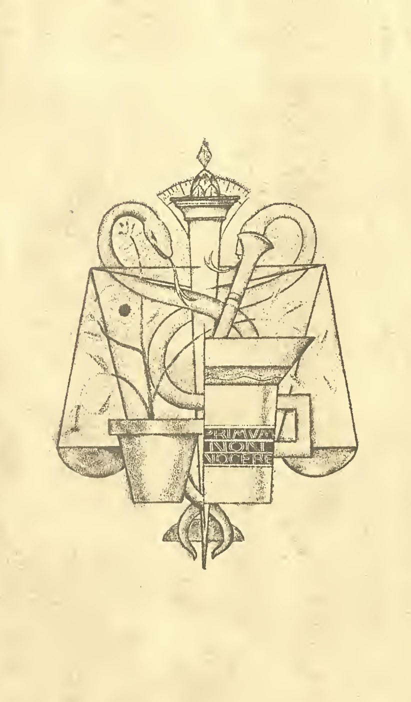

APPETIT
POIDS
FORCE
PAR
RÉALPHÈNE
MEDICATION
STHENIQUE
REALPHÈNE
(GRANULÉ)
Ether phosphorique du glucose 0gr 02
Acétylaminooxyphenylarsinate de chaux 0gr 05
Saccharolé chocolaté 5grs
par mesure
FLACON DE 85 GRAMMES DE GRANULÉ
ETABLISSEMENTS ALBERT BUISSON
F. JALOT & Cie
157, Rue de Sèvres _ PARIS (xve)
VIGNEAU LECRAM

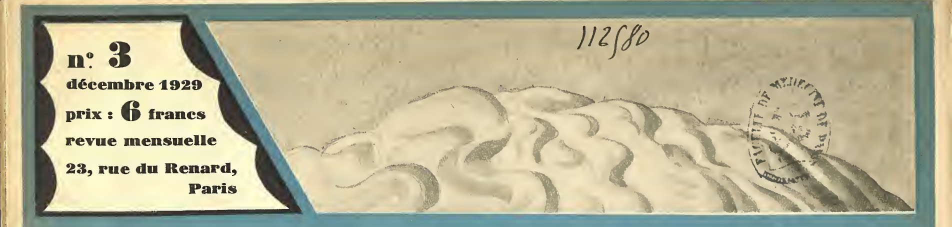


LE GÉRANT : H. HENRION.

Imprimerie GEORGES LANG, 11 *bis*, rue Curial. Paris. Procédé Hélios-Archereau.


LAIT INNOXA
MET LA PEAU AU REGIME LACTE


PRIMVM
NON
NOCERE



n° 3
décembre 1929
prix : 6 francs
revue mensuelle
23, rue du Renard,
Paris

LA REVUE DU MEDECIN



VIGNEAU-LECRAM

LA REVUE DU MÉDECIN



Comité d'honneur

GEORGES LEYGUES, ancien président du Conseil, ministre de la Marine.
PAUL PAINLEVÉ, ancien président du Conseil, membre de l'Institut.
A. OBERKIRCH, sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Travail, de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales.

BALTHAZARD, professeur de médecine légale à la Faculté, président du syndicat général des médecins de France. — A. CALMETTE, sous-directeur de l'Institut Pasteur. — JEAN-LOUIS FAURE, de l'Académie de Médecine.

GEORGES DUHAMEL. — ÉDOUARD HERRIOT. — ANDRÉ MAUROIS.

ANTOINE BOURDELLE. — J.-L. FORAIN. — MAURICE RAVEL.

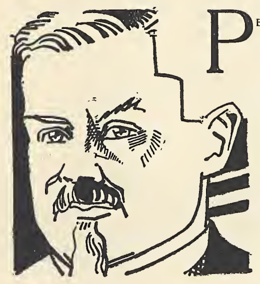
A. D'ARSONVAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France. — MAXIME RADAIS, membre de l'Académie de Médecine, doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris.
A. BÉHAL, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Sommaire

LA REVUE DU MÉDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 2514
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 3

Alfred Oberkirch



PENDANT *quelque vingt ans, on vit le docteur Alfred Oberkirch parcourir le département du Bas-Rhin soit en automobile, soit en voiture, ou même à cheval si l'état des routes l'exigeait. Excellent praticien, il était rapidement devenu l'ami de ses malades. Combien de fois ne dût-il pas leur porter son aide, tard dans la nuit et par tous les temps, jusque dans les hameaux les plus éloignés ! Et les braves Alsaciens aimaient leur bon docteur, confident de leurs joies, de leurs peines, de leurs déboires, car M. Oberkirch doublait le médecin désintéressé d'un conseiller avisé.*

Les veillées, l'homme de l'art les employait volontiers à la lecture. Français par tradition et par conviction, il s'intéressait passionnément aux lettres françaises et à la politique de son ancienne patrie.

Chaque fois qu'il le pouvait, il se rendait en France, où il prenait contact avec les forces vives du pays. Attristé, ne prévoyant pas une libération immédiate de sa patrie de l'emprise allemande, il retournait à sa pratique et s'en allait porter la bonne parole à ses concitoyens. Dans le secret, son activité politique s'amplifia. Toutefois le docteur Oberkirch continua à exercer sa profession, à s'intéresser aux découvertes médicales, à fréquenter ses confrères, qui l'estimaient hautement pour son savoir très solide et pour son esprit de franche et courtoise camaraderie.

Vint le jour tant attendu de la libération. L'Alsace revenait à la France. Qui les gens du Bas-Rhin pouvaient-ils envoyer au Parlement, sinon leur bon docteur, celui en qui ils avaient pleine confiance, qui les connaissait si bien et qui partageait leurs aspirations ? Et qui pouvait être appelé à la présidence du Conseil général, sinon M. Oberkirch, qui jouissait depuis longtemps de l'estime unanime de son département ?

A la Chambre, M. Oberkirch ne fut pas long à imposer l'autorité de ses avis et à conquérir l'amitié de personnalités politiques éminentes. M. Poincaré apprécia sa vaste culture et la fermeté de son caractère. Le poste de sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Travail, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales étant devenu vacant, M Poincaré offrit à M. Oberkirch ces hautes fonctions auxquelles le désignait une compétence toute particulière et qui permettait au président du Conseil de témoigner aux Alsaciens son affection pour l'un de leurs plus actifs représentants.

M. Loucheur, qui dirige avec tant d'activité cet important ministère, admit pleinement le choix de son président, et M. Oberkirch trouva auprès de lui un conseiller avisé.

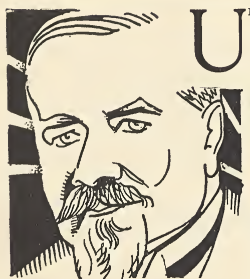
Un vaste champ de travail allait s'ouvrir devant M. Oberkirch. Il put, en effet, suivre de près et compléter l'élaboration de la nouvelle loi sur la protection de la santé publique, qui doit remplacer celle de 1902 *et dont la confection laborieuse exige des lumières toutes spéciales. La loi sur les assurances sociales, due aux soins assidus de M. Loucheur, et l'une de ses plus fécondes créations, porte les marques des heureuses interventions de M. Oberkirch.*

Le sous-secrétaire d'Etat a pu prendre directement contact avec les principales associations de médecins et tous les présidents ont trouvé en lui un confrère aimable et d'une grande sûreté de jugement. C'est encore le médecin qui prévaut en lui lorsqu'il s'agit de visiter une nouvelle installation sanitaire dans un hôpital, un sanatorium. Et ils savent que M. Oberkirch est infatigable quand il s'agit de servir la cause de la santé publique.

Et combien d'autres initiatives non moins fécondes ! Notons au passage que le budget de 1930 *prévoit une augmentation de* 160 *millions pour le chapitre de la natalité. Soulignons enfin avec quelle activité le sous-secrétaire d'Etat s'est occupé de la création de l'Ordre des Médecins.. Prochainement se réunira une commission parlementaire, composée de représentants des ministères intéressés et de médecins, tel le professeur Quénu. Cette commission est appelée à fixer les directives dont s'inspirera le projet de loi qui pourra être prochainement soumis au Parlement.*

Pierre TUGAL.

Albert Calmette



Un des grands noms de la science française.

Le laboratoire doit aider la clinique, éclairer le diagnostic, assister le thérapeute. Albert Calmette a, pour sa part, fort élégamment résolu la question. Il est à son aise devant le malade, comme devant le microscope.

Cela tient à sa culture.

Il était parti, très jeune, vers des horizons nouveaux. Il a restreint, depuis, sa curiosité à un monde plus inconnu encore que cet Extrême-Orient vers lequel, au déclin du siècle dernier, il s'en alla.

Albert Calmette est né à Nice. Est-ce à ses origines méditerranéennes qu'il doit le feu de son regard et l'amabilité de son accueil ? Sans doute, mais bien des influences climatiques différentes ont pu modifier l'hérédité première. Ses études, il les fait, si l'on peut dire, entre deux trains, à Clermont-Ferrand, Brest, Paris.

Docteur en médecine, il repart. L'exemple de son frère Emile, qui fut inspecteur général du service de santé militaire, le fait s'engager dans les rangs du corps médical marin. Il passe aux troupes coloniales. Ce n'est déjà plus un officier, mais un savant. Les théories microbiennes l'ont passionné, il n'en ignore plus rien. C'est lui qui fonde et qui dirige l'Institut Pasteur de Saïgon.

Il a trente-cinq ans lorsqu'une épidémie de peste bubonique se déclare à Oporto. C'est le docteur Albert Calmette que l'Institut Pasteur et le gouvernement français chargent d'aller sur place étudier le fléau. Dans cette périlleuse expédition, une infirmière volontaire l'accompagne, c'est Mme Albert Calmette.

Dès lors, Albert Calmette est désigné pour les plus lourdes charges. A Lille, pendant longtemps, il dirige l'Institut Pasteur. Il professe, dans cette ville où son maître fut lui-même professeur, l'hygiène et la bactériologie à la Faculté de Médecine, il écrit un livre : Ce que Pasteur dut à Lille et ce que Lille lui doit.

Les Universités de province avec leur calme vie familiale, la centralisation des efforts et des élèves, sont favorables aux recherches scientifiques. Les laboratoires ne sont pas bien outillés, mais on y travaille en paix.

De cette période sont datés de nombreux ouvrages sur des sujets de bactériologie médicale, industrielle et agricole.

Un problème urbain de la plus haute importance, l'épuration biologique des eaux d'égouts, retient quelques années l'attention de l'hygiéniste. Deux gros volumes résument quelques centaines d'expériences et apportent les plus ingénieuses solutions.

Puis des serpents s'installent chez Calmette. On leur prépare de chaudes couvertures, on leur donne du lait à boire. Tout ce qu'on leur demande, c'est d'être venimeux.

Les sérums de Calmette s'élaborent dans le mystère des éprouvettes. Le savant va voir ses bêtes, puis il lève vers la lumière les liquides multicolores, guette la floculation, le précipité, attend avec l'inquiétude du chercheur le résultat d'une inoculation mortelle, la preuve de l'efficacité d'une injection salvatrice.

La sérothérapie antivenimeuse, en 1907, *est mise au point. Le sérum de Calmette, différent selon la famille du reptile, sauve chaque année, des millions d'existences.*

C'est de la même année que sont datées les Recherches expérimentales sur la tuberculose. *La tuberculose, c'est l'angoisse de tous les médecins, comme le cancer est l'inquiétude perpétuelle des chirurgiens. Il était naturel que Calmette entrevît, dès cette époque, dans un sérum, le spécifique de la plus contagieuse des maladies pulmonaires.*

Est-ce à dire qu'il restera dans son laboratoire, l'œil sur ses cultures et les portes closes jusqu'à ce qu'il ait trouvé, enfin, le sérum, généreux ? Que non pas. Il est pratique avant tout. Faute d'innover et d'inventer tout de suite il s'attache à faire appliquer des méthodes éprouvées.

A Lille, il fonde le dispensaire antituberculeux Emile Roux ; il installe le sanatorium populaire de Montigny.

La guerre, on peut supposer quel surcroît de travaux elle apporte à un savant de cette valeur et de cette conscience. Voilà que le docteur Roux l'appelle à Paris, l'installe à cet Institut Pasteur qu'il dirige, lui demande de le seconder.

Calmette réinstalle ses serpents — il n'abandonne rien de ce qu'il a entrepris, — recommence ses expériences, en imagine de nouvelles, travaille sans relâche. C'est encore la tuberculose. En 1920, la publication d'un mémoire sur l'infection bacillaire et la Tuberculose chez l'homme et chez les animaux, *laisse entrevoir une aube proche.*

Ce devrait être le B. C. G. La Revue du Médecin, *en a rappelé les principes. Des années d'expérimentation en préciseront les effets. Est-ce la fin d'un fléau ? Le Professeur Calmette ne voudrait point lui-même qu'on fût dès maintenant, pleinement affirmatif sur sa découverte. Mais, assurément, toute la médication sérique antituberculeuse n'existe plus devant le vaccin nouveau-né. Est-ce Calmette qui trouvera, après le vaccin qui immunise, le sérum qui guérit ? Il y travaille. Il sème. Peut-être un de ses élèves récoltera-t-il.*

Pasteur, Roux, Calmette, la chaîne se continue qui découle de la découverte primitive.

Albert Calmette, benjamin des trois savants, a la grave physionomie de ses maîtres. Physiquement, beaux yeux lumineux et barbiche pensive, c'est à Pasteur qu'il ressemble le plus. Il est courtois, toujours, aimable, toujours. S'il s'émeut, c'est qu'une vérité scientifique est en cause. Il s'apaise devant la bonne foi d'un adversaire, sourit quand on l'attaque, hausse les épaules et retourne à son microscope.

Son travail, une découverte nouvelle, ont été, toujours, sa seule réponse à ses critiques.

Claude MARTIAL.

André Maurois



GRAND, le visage très allongé, les tempes grisonnantes, le front haut, André Maurois fixe sur ses contemporains un regard flegmatique qui voudrait ne pas montrer trop d'ironie. Peut-être cette ironie est-elle un moyen de défense pour cacher sa sensibilité, on pourrait dire son romantisme.

Répéter qu'il est né à Elbeuf en 1885 d'une famille d'industriels alsaciens ne suffit pas à expliquer Maurois. Si l'on parle de ses origines juives on n'ajoutera qu'un petit détail à l'explication de cette personnalité. On y pourra voir l'origine de cette observation précise et aiguë de l'humanité, ainsi que la faculté de mettre en relief le caractère dramatique de certaines vies qu'on eût pu croire heureuses. Il faut préciser qu'il reçût au lycée de Rouen les leçons d'Alain qui exerça sur lui une influence certaine. Surtout il faut convenir qu'il est un romancier, non seulement remarquablement doué, mais qui sait exactement ce qu'il a à dire et les moyens de le dire. Instinct, intelligence.

En 1918, au milieu des multiples ouvrages de guerre, les Silences du Colonel Bramble apportèrent un ton nouveau, contrastant avec les pages — pour la plupart tragiques — inspirées par les événements. Ce n'était pas la gaîté factice, l'ironie légère (assez déplacée en ces circonstances) ni la farce qui constitue l'élément comique des moments les plus tragiques. L'humour flegmatique des Silences du Colonel Bramble et, l'année suivante, des Discours du docteur O' Grady était un aspect authentique de l'héroïsme des troupes britanniques. Livres faciles à lire, mais pas littérature facile ; malgré les apparences rien n'est plus volontaire que cette simplicité.

Maurois eut le courage ou la loyauté vis-à-vis de lui-même de ne pas s'enfermer dans la formule qui avait fait son succès et de ne pas transformer en un système une originalité.

D'ailleurs avant 1918, il songeait déjà à cette Vie de Shelley dont l'importance sur la littérature actuelle et les goûts du public devait dépasser considérablement celle des meilleurs livres et des théories les plus neuves. Elle est indiscutablement à l'origine de cette mode qui fit éclore tant de vies romancées, tant de biographies plus ou moins exactes.

Comment l'idée de ce sujet vint-elle à Maurois ? je ne saurais mieux faire que de laisser la parole à l'auteur :

« 1918. J'étais à Abbeville. Mon travail militaire ne m'occupait qu'une partie du jour. J'avais achevé de rédiger les notes qui devaient former le Colonel Bramble. Je ne souhaitais pas les publier mais je voulais continuer à écrire. Je traversais cette période inquiète et difficile où l'esprit se pose sur mille sujets sans se décider au choix qui le délivrerait. Depuis longtemps je pensais à une vie de Shelley ; il me semblait que j'y pourrais exprimer les sentiments que j'avais éprouvés et qui me troublaient encore. Du lycée, j'étais sorti socialiste ; brusquement transformé en industriel, j'avais, trouvé mes idées en conflit avec mes actions. Théoricien rigide, j'avais voulu appliquer, dans ma vie sentimentale, des systèmes rationnels ; j'avais rencontré de tous côtés une matière vivante et sensible, qui ne se pliait pas à ma logique. J'avais fait souffrir et j'avais souffert. J'étais irrité contre l'adolescent que j'avais été, et indulgent parce que je savais qu'il n'aurait pu être différent. Je souhaitais à la fois l'exposer, le condamner et l'expliquer. Or, Shelley avait connu les mêmes échecs avec cent fois plus de grandeur et de grâce, mais pour des raisons assez voisines. L'attitude de Shelley envers Harriet, son impuissance à comprendre et à respecter la frivolité de cette femme-enfant, ses leçons de mathématiques et ses cours de morale, ses prédications à l'Irlande, je savais que, dans les mêmes circonstances et au même âge, j'aurais commis les mêmes erreurs. A l'orgueil et aux incertitudes de mon adolescence succédait en moi un besoin vif de pitié, d'humilité, et là aussi je retrouvais les traces de Shelley, celles de ses derniers jours. Oui, vraiment, le sujet me semblait admirable. »

Cependant l'impossibilité où était André Maurois de se procurer les documents nécessaires lui fit chercher une transposition et il tenta d'inventer des personnages susceptibles d'exprimer ses sentiments et ses émotions. C'est ainsi que naquit Ni ange, ni bête, première version de la Vie de Shelley, laquelle ne devait paraître qu'en 1924. Avec ce dernier volume la réussite fut totale, rien ne manqua pour confirmer le succès, ni les imitations, ni les attaques.

Est-ce pour prouver que cette réussite n'était pas le fait du hasard ? André Maurois revint à la biographie en 1927 avec La vie de Disraëli. Il y fut digne de ce qu'on attendait de lui. La vie de ce personnage qui, juif, devint le chef du parti le plus antisémite qu'on puisse imaginer, est une sorte de tragédie sentimentale. Les triomphes successifs du héros, ne sont en vérité que des déceptions : tout arrive toujours trop tard...

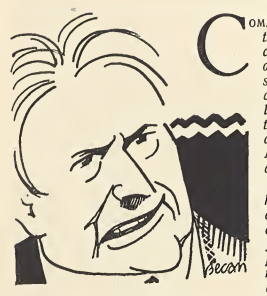
Entre temps Maurois avait donné d'autres romans : Meipe ou la délivrance (1926) et Bernard Quesnay (1926), ce dernier mettant en scène un monde que l'auteur connaît bien, celui des industriels, puisque pendant plusieurs années il avait participé à la direction de l'usine de son père, à Elbeuf. En 1928 son roman Climats paraît être le commentaire d'une de ses phrases précitées : « J'avais rencontré de tous côtés une matière vivante et sensible, qui ne se pliait pas à ma logique.. J'avais fait souffrir et j'avais souffert ».

On lui doit encore un amusant pamphlet : Voyage au pays des articoles (1928), des fantaisies, Le pays des trente-six volontés et Deux fragments d'une histoire universelle 1992 (1928-1929) et surtout quelques essais remarquables : conférences faites en divers endroits — notamment à l'Université de Cambridge — et qui ont été réunies en volumes Etudes anglaises, essai sur Dickens. Aspects de la biographie. Des notes et maximes sur la conversation, etc...

Cette activité multiple fait de Maurois un des écrivains les plus importants de notre époque. Il a introduit dans les lettres un certain anglicisme tantôt souriant tantôt sérieux, qui lui est particulier et lui a gagné les faveurs de la critique et du public. S'il compte quelques ennemis, c'est fort heureux pour lui, leur absence laisserait une place vide dans son succès.

Raymond COGNIAT.

J.-L. Forain



COMME, *après tout, l'œuvre d'art ne peut exercer sur nos esprits une action qu'à travers l'impression qu'elle produit sur nos organes, je me demande si je dois classer, pour tracer de lui ce croquis, Jean-Louis Forain parmi les chirurgiens ou parmi les médecins. Certes, il tranche dans le vif avec une extraordinaire sûreté de main. Son scalpel (ce n'est pas moi qui ai le premier comparé son crayon à ce petit outil, mais tout le monde) va juste au point morbide et enlève le morceau si nettement qu'il n'y a plus à y revenir. S'il en était des vices, des travers, des ridicules, et des hontes, comme des corps humains, certes l'humanité aurait été corrigée et assainie définitivement par l'unique recueil de son œuvre. Malheureusement, cela repoussera toujours. Enfin, nous, c'est nous que l'opération chaque fois soulage. Et comment !*

Maintenant si on opte pour la médecine, Forain serait plutôt de l'école homéopathique, et le Similia Similibus curantur *s'appliquerait également bien à la réflexion que provoque chez nous le spectacle des imperfections (terme poli) des autres. Dans ce cas, la réaction n'a été à jamais exprimée que par la parole de Joseph de Maistre : «Je ne sais pas comment est fait le cœur d'un coquin ; mais je crois connaître celui d'un honnête homme : c'est affreux.» Mais n'est-ce pas le même qui disait : « Je m'estime très peu quand je m'examine, mais très haut quand je me compare » ?*

De toute façon, l'opération — ou le traitement — n'auront pas été sans efficacité momentanée (que veut-on de plus ?) et nous aurons éprouvé une admiration sans réserve pour la dextérité, le savoir, et la profondeur d'esprit du praticien.

Je suis bien aise d'avoir commencé par la moralité, la sommaire histoire de ce grand artiste, mais je suis effrayé de tout ce qu'il faut faire tenir en quelques lignes.

Une explication, d'abord, de sa carrière pour arriver à l'explication de sa puissance. Forain, au début de la vie, mène de front l'existence la plus dure et les études les plus fortes. Avec la pensée des maîtres immortels pour guides choisis instinctivement, il apprend la sculpture avec Duret — c'est dire qu'il est encore un enfant — et la peinture avec Jacquesson de la Cheureuse, — et le voilà lâché dans le monde avec ses yeux pénétrants, son énergie, sa rapidité d'esprit, mais aussi ce fonds de connaissances techniques et cette conscience de ce qui, en art, est à l'opposé du convenu, du factice, du menteur.

Il est né à Reims, mais il est de Paris plus que personne. Observateur perspicace et amusé (à sa manière) de la comédie parisienne — ce titre deviendra celui d'un de ses premiers recueils, — il est amené, dans le monde du journalisme qu'il est impossible de ne pas explorer avec ce tour d'esprit, à devenir lui-même pour un temps journaliste du crayon. L'on cite ses mots, Scholl même lui en emprunte plus d'un ; mais en même temps il emmagasine dans sa tête tout un répertoire de mouvements, de types, de situations, et tous ces petits bonshommes et... femmes, vont bientôt prendre leur volée, notamment dans la magistrale série du Courrier Français. *Chacun s'en amuse, ceux qui n'y voient que du feu, et quel feu ! et ceux moins nombreux qui discernent l'élévation de cette satire dans chacun des tableaux qu'il nous découvre à la façon de l'Asmodée de Le Sage et qu'il accompagne d'une « légende » à laquelle applaudirait Molière et que contresignerait La Rochefoucauld. Mais combien se doutent de l'acharnement à dessiner, à se rendre maître de son dessin, qui est le dessous de ce qu'il livre au public ? Certes, pour le passant, chacune de ces scènes est jetée sur le papier avec autant de décision que de simplicité ; il n'y a rien de trop ; cela paraît éclos tout seul par la force d'une verve naturelle. Mais cela n'est venu au jour de la publication que précédé d'une suite incroyable de recherches de détail, de recommencements pour un seul coup de pinceau ou un seul accent, et cette vive synthèse est le résultat d'analyses des plus raisonnées et des plus scrupuleuses.*

Peu à peu, après des années de cet exercice sans relâche, l'œuvre prend de l'ampleur. Le trait de mœurs atteint de plus en plus une portée générale ; ce qui était déjà latent dans les petites comédies du vice, éclate dans les grandes comédies, puis dans les drames de la politique. Viendra la guerre, et Forain grave en marge de l'histoire ses sévères ou émouvantes annotations.

Oui, c'est par bonté foncière que les grands satiriques sont impitoyables envers les maux des individus comme des sociétés, ainsi que le chirurgien que j'évoquais tout à l'heure envers les maux corporels qu'il se réjouira au fond de lui-même, d'avoir extirpés. Ceci est acquis une fois pour toutes, et on vous défie, en possession de cette pierre de touche, de trouver une seule œuvre de Forain qui ne soit pas inspirée par la pitié, ou, ce qui revient au même. par l'indignation.

Autant cela résulte de l'ensemble de son œuvre de dessinateur, de lithographe et de graveur dont le catalogue seul ferait un très gros livre, autant cela se condense en chacun de ses tableaux.

Car le peintre est enfin compris et admiré à sa valeur, et pour lui, il faudrait répéter ce que je disais au sujet de l'enfantement de ses dessins à légendes de jadis. Ses scènes d'atelier, de tribunal, d'intimité de toute sorte sont d'une force de construction enveloppée dans la magie d'une atmosphère et d'un clair obscur qui n'appartiennent qu'à lui dans tout l'art moderne. La couleur, d'une harmonie soutenue, offre des trouvailles, des surprises de vivacité et de délicatesse qui ravissent sans heurts parmi cette basse continue. Cela, c'est encore ce qu'à la rigueur, nous pouvons exprimer par des mots. Mais le reste, c'est-à-dire, tout, il faut s'en pénétrer en silence, — et tâcher d'en profiter.

Arsène ALEXANDRE.

Paul Painlevé



On a souvent parlé de la République des avocats, parce que le Palais de Justice déverse périodiquement dans les assemblées législatives un grand nombre de licenciés et de docteurs en droit ; a-t-on pris garde que, depuis quelques années, les professeurs, à leur tour, pénètrent aisément sur le forum ?

M. Paul Painlevé a été l'un des premiers, parmi les universitaires, à penser qu'il avait un rôle à jouer dans la politique. Il avait conquis dans le monde de la science une célébrité telle, qu'on le comparait volontiers à Newton et à d'Alembert. Docteur ès sciences à 23 ans, maître de conférences à la Sorbonne à 28, membre de l'Académie des sciences à 37, les mathématiques n'avaient pour lui aucun secret, et il avait littéralement renouvelé les principes de la mécanique. Il allait pénétrer dans les arcanes de l'astronomie. Où ne monterait-il pas ? C'est à ce moment qu'il se pencha vers le peuple, d'où il sortait.

C'était à une époque où les maîtres de la Sorbonne, épris de l'idée de la fusion des classes sociales, allaient dans des réunions d'ouvriers donner un enseignement réservé jusque-là aux étudiants.

M. Painlevé fut au nombre de ces professeurs ; il mettait à expliquer des problèmes compliqués à des hommes simples, une ardeur qui les confondait. Et puis, il leur parlait de justice et de vérité.

Ayant pris ainsi contact avec la vie, se rendant compte que, pour mieux servir l'humanité, le savant doit passer des sciences pures aux sciences appliquées, M. Painlevé s'intéressa à tous les travaux susceptibles d'améliorer le sort des hommes. Et c'est ainsi que, l'un des premiers, il étudia le problème de l'aviation, montant à bord des fragiles esquifs de Wrigth pour surprendre par l'expérience le secret de la navigation aérienne et en fixer les formules.

Il voulut que l'aviation naissante fût encouragée par les pouvoirs publics, et c'est peut-être ce qui lui donna l'idée d'entrer au Parlement. Il devint député.

A la Chambre, il sembla d'abord dépaysé ; que venait faire ce savant dans un monde où les connaissances en mathématiques se bornent aux additions et aux multiplications des crédits budgétaires ?

Mais M. Painlevé, en défendant l'aviation encore dans les langes, la présentait à ses collègues avec une étonnante intuition, comme devant rendre d'inappréciables services à l'armée ; cela suffisait, dans ce milieu où l'on compartimente les compétences, pour le désigner comme membre de la Commission de l'armée. Il y brilla bientôt d'un vif éclat, réclamant la réfection de nos fortifications, le développement des unités techniques, l'industrialisation des services, l'utilisation massive des réserves, en un mot, le rajeunissement de notre système de défense nationale.

La guerre le surprit au milieu de ces études ; il n'y avait plus lieu, dès lors, de philosopher : président des commissions des inventions, des armements et de l'aéronautique, il déploya une activité prodigieuse qu'il accentua encore quand, en 1915, il devint ministre des Inventions. Peu après, il était ministre de la Guerre, et de là il montait à la présidence du Conseil ; c'est dans ces fonctions qu'il posa les assises du commandement unique, condition primordiale de la victoire, en confiant le sort de nos armées à Foch et à Pétain.

Depuis, M. Painlevé est redevenu ministre de la Guerre ; il a été président de la Chambre, ministre des Finances, président du Conseil. Mais c'est toujours l'armée qui l'a attiré. Et il est revenu tout naturellement au ministère de la Guerre, quand M. Poincaré reprit le pouvoir, et il y resta quand M. Aristide Briand y remonta. Il a réussi, dans ces fonctions, à moderniser l'armée et à doter la nation du service militaire d'un an.

C'est un homme qui sait voir loin. En juin 1917, s'expliquant devant la Commission sénatoriale des finances, sur la situation militaire, il disait : « En somme, il s'agit de tenir un an, jusqu'à ce que nous ayons un million d'Américains sur notre sol. » Un an et un mois après, en juillet 1918, les Américains étant en nombre suffisant sur notre territoire, Foch déclenchait son offensive victorieuse.

C'est un orateur pathétique. Sa parole ardente, animée d'un léger tremblement qui fait supposer que quand il parle il est toujours en transe, émeut les assemblées.

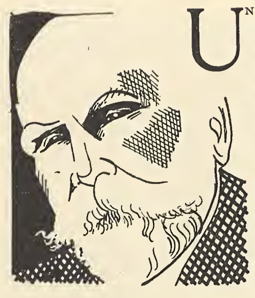
C'est un grand écrivain. Et tel de ses discours, consacré à la gloire de Pascal, est un pur joyau.

Il est âgé de soixante-six ans, et il n'y paraît pas, tant est belle sa santé physique, tant est grande sa valeur morale. Parfois, quand il en a le loisir, il court chez un de ses amis, qui est un philosophe illustre, et il scrute avec lui de grands problèmes, ou plus simplement demeuré dans son cabinet, il se penche sur une feuille de papier, et il essaie, comme disait Henri Poincaré, de franchir un mur, pour voir ce qui se trouve derrière.

Il est permis de penser qu'alors il regrette peut-être d'avoir délaissé la science pour la politique. Dans ces conjonctures, il n'est pour lui qu'une consolation : c'est la certitude qu'il a servi avec conscience et dévouement la nation.

Fernand HAUSER.

Auguste Béhal



Un chimiste. Il n'y a pas bien longtemps encore — par suite peut-être d'une vague et inconsciente réminiscence de gravures anciennes — il était d'usage de se représenter un tel personnage sous les traits d'un être un peu étrange d'allures, se livrant à des besognes mystérieuses et incompréhensibles, soit qu'il surveillât des cornues doucement chauffées sur un fourneau, soit qu'il s'absorbât dans la contemplation de précipités plus ou moins colorés, au fond de verres aux formes bizarres.

Sans aller, toutefois, jusqu'à se le figurer porteur d'un bonnet pointu et affligé d'une grande barbe blanche comme l'alchimiste d'autrefois, on lui accordait volontiers un aspect extérieur assez particulier, nettement différent du commun des mortels ; la fréquentation du laboratoire devait faire du chimiste un être un peu en dehors des autres hommes. Quant à son travail, toujours assez mystérieux pour le profane, il semblait qu'il ne pût aboutir qu'à des résultats d'une application pratique assez limitée. C'est pourquoi la jeunesse des écoles, en général, n'était pas prise d'un enthousiasme exagéré pour s'engager dans l'étude de cette science chimique de réputation si bien établie.

Mais aujourd'hui, quel miracle n'attend-on pas du chimiste ?

Dans tous les domaines, la chimie fait merveille, et le chimiste, magicien moderne, pense-t-on, peut modifier la face du monde.

Pourquoi ce revirement ? C'est que grâce aux travaux d'un grand nombre de savants illustres, dont les noms sont connus de tous et aussi d'un nombre encore plus grand de travailleurs obscurs, la chimie a fait de tels progrès que ses applications se sont multipliées.

Monsieur le Professeur Auguste Béhal peut à juste titre être considéré comme un des pionniers ayant part importante dans le mouvement en avant de cette science, soit en raison de ses travaux personnels, soit par suite de la formation de nombreux élèves.

Chargé de l'enseignement de la chimie organique à la Faculté de Pharmacie de Paris, il n'hésite pas dès ses débuts à introduire dans son enseignement les théories les plus modernes qui, à leur apparition, n'avaient pas que des admirateurs. Qu'il y eût, d'abord, à cette époque, quelques heurts et sans doute quelques froissements, on peut s'en douter : les critiques ne lui furent certes pas ménagées ; mais le Maître ne déteste pas la discussion, surtout quand celle-ci a pour but de défendre des idées nouvelles.

Esprit novateur et hardi, il considère que l'importance des résultats acquis grâce à une théorie neuve, même non parfaite, vaut bien que l'on passe un peu sur les imperfections inévitables de celle-ci. Des résultats nouveaux, voilà son but. Si ceux-ci ne peuvent être expliqués que par des théories neuves, il faut abandonner sans remords les anciennes idées et ne pas hésiter, même dans l'enseignement normal non destiné à des chercheurs, à faire connaître à des esprits jeunes et avides de savoir, les dernières acquisitions de la pensée.

On conçoit qu'avec un tel esprit il ait apporté dans ses recherches personnelles, toutes du domaine de la chimie pure, une telle originalité que devant les résultats obtenus, l'Institut n'hésita pas à plusieurs reprises, à lui décerner de nombreux prix.

Cette ardeur dans le travail de recherche, il la transporte aussi dans l'étude des questions industrielles et aucune application pratique de chimie pure ne le laisse indifférent.

A côté de ses travaux personnels, M. le Professeur Béhal s'est donné à cœur de former une jeunesse n'ayant pas peur de se mesurer avec les difficultés de la science. L'entrain qu'il a mis dans ses recherches, il l'a aussi reporté dans ses cours, dans ses traités. Il a voulu l'inculquer à ses auditeurs, à ses élèves ; il s'y emploie énergiquement. Si parfois des candidats malheureux trouvent un peu amères les appréciations de leur professeur à l'égard de leurs travaux, ils savent bien, au fond, que le maître ne veut qu'une chose : leur infuser fortement toute sa science, toute son expérience des choses, afin de les rendre aptes à être, à leur tour, des créateurs de nouveau.

Avant de faire du neuf, il faut connaître bien ce qui a été fait.

G. LUCINI.

Les maîtres français

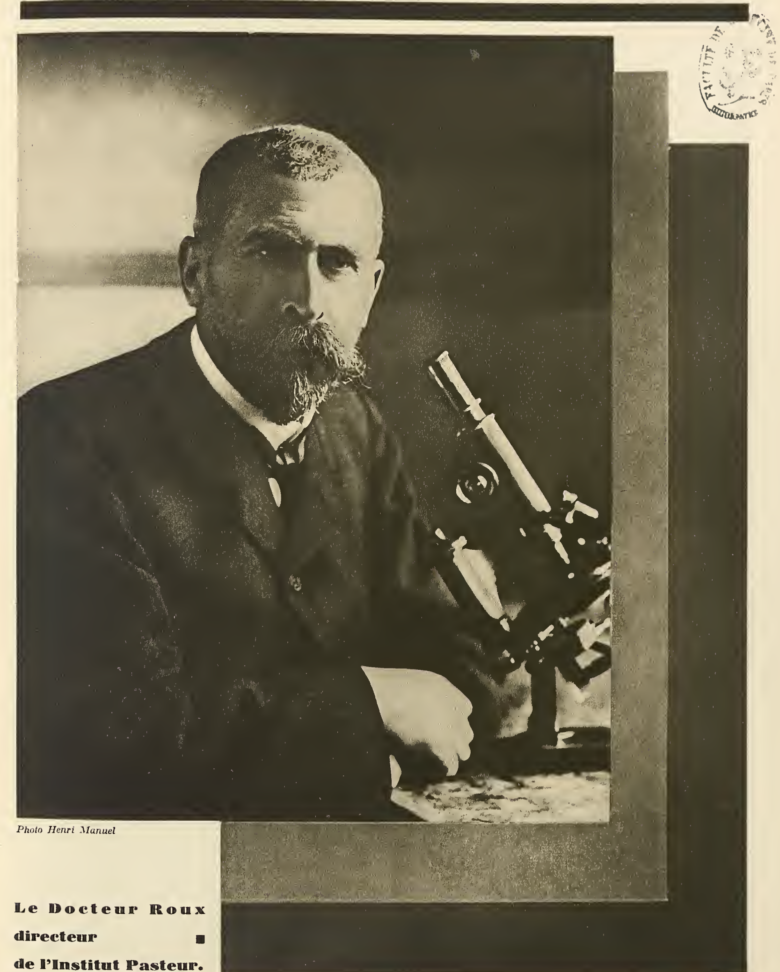


Photo Henri Manuel

Le Docteur Roux directeur de l'Institut Pasteur.



UCUN nom n'est plus populaire dans le monde entier, et dans tous les mondes, nul homme de science n'est plus digne de cette renommée universelle et de la reconnaissance publique.

L'élève, le collaborateur, le continuateur de Pasteur, a été associé, dès 1878, aux mémorables recherches sur la bactériologie du charbon, l'atténuation des virus, la vaccination contre le charbon, la prophylaxie de la rage. Je conserve le souvenir inaltérable de ma première visite au célèbre laboratoire de la rue d'Ulm, sur l'invitation de mon ami le professeur Grancher. Je n'évoque pas sans étonnement les batailles qu'il nous fallut livrer au Conseil municipal de Paris, pour que l'Assemblée parisienne acceptât d'encourager directement les admirables travaux de Pasteur et de ses collaborateurs.

Au premier rang de ces Pastoriens illustres le Dr Emile Roux a puissamment contribué à vaincre les maladies infectieuses et sa retentissante communication au Congrès International d'hygiène de Budapest en 1894, sur les sérums antitoxiques et sur la vaccination antidiphtérique, est dans toutes les mémoires. Quelle fierté fut la nôtre, en ces assises scientifiques auxquelles j'ai personnellement assisté comme délégué du Conseil municipal de Paris, en applaudissant avec le Congrès tout entier cette nouvelle et bienfaisante découverte, dont le Dr Roux, avec sa modestie légendaire, n'a cessé de proclamer la part de mérite de Behring.

Même après la découverte récente de l'anatoxine par M. G. Ramon, la vaccination antidiphtérique n'a rien perdu de sa valeur bienfaisante et le Dr Roux a été le premier à encourager et à applaudir dans ses recherches son savant collaborateur de Garches.

Cet admirable travailleur a franchi tous les grades et occupé tous les postes à l'Institut Pasteur, qui représente pour le monde entier, avec ses succursales et ses filiales, le foyer le plus ardent d'activité scientifique. Après Pasteur, après Duclaux, le Dr Roux, avec des coadjuteurs tels que le Dr Albert Calmette et le Dr Louis Martin, dirige ce magnifique et incomparable établissement de la rue Dutot, dont le rayonnement est mondial.

En lui, l'administrateur ne le cède pas au savant. Les séances du Conseil d'administration de l'Institut Pasteur, que préside avec un tact infini et une expérience consommée, M. René Vallery-Radot, peuvent être citées comme des modèles, dignes de recueillir l'éloge d'un de ses membres les plus assidus, M. Raymond Poincaré. Et l'hôpital Pasteur occupe une place d'honneur dans l'outillage hospitalier de la ville de Paris.

En cet Institut, qui a remplacé glorieusement le modeste et célèbre Laboratoire de M. Pasteur à l'Ecole normale, il n'y a pas une maladie infectieuse, parmi toutes celles qui désolent l'humanité, qui ne soit étudiée, scrutée, poursuivie avec une ténacité méthodique, le plus souvent victorieuse, en ses derniers retranchements, dans ses origines les plus obscures et sa genèse la plus mystérieuse. Les travaux d'approche se succèdent avec un succès croissant ; la sérothérapie et la vaccinothérapie s'enrichissent chaque jour de nouvelles acquisitions, de dispositifs inédits, d'applications thérapeutiques ou préventives. L'anatoxine de M. G. Ramon, complétant le sérum antidiphtérique du Dr Roux, est faite pour rassurer les mères et la vaccination préventive des nouveau-nés par le B. C. G. du professeur Calmette ouvre les plus vastes espoirs à la lutte antituberculeuse.

Pour n'oublier personne, pour rendre un juste et reconnaissant hommage à ces investigateurs patients des laboratoires et des cliniques, il faudrait énumérer tous les fléaux sociaux, compulser, feuilleter, analyser ces belles *Annales de l'Institut Pasteur* riches de faits, semeuses d'espérances. Les ignorants eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un sentiment d'admiration au spectacle de tels travaux, de tels efforts, de tant de patience et d'ingéniosité, où la science pure, au premier abord abstraite et théorique, se hausse à chaque pas aux inventions les plus pratiques et les plus salutaires.

Certes non, cette phalange, que dirige et que représente avec tant d'éclat le Dr Roux, si elle vit et travaille dans des laboratoires, des dispensaires, des cliniques, ne s'enferme pas égoïstement dans une tour d'ivoire. Les Pastoriens, avec les disparus, Duclaux, Chamberland, Metchnikoff, Nocard, Chantemesse, Laveran, Fernand Widal et tant d'autres, ont pour souci constant de coopérer à l'hygiène sociale, de protéger la santé publique, de combattre et de faire disparaître toutes les maladies infectieuses, transmissibles, contagieuses, quelle que soit leur provenance. Le chef de cette merveilleuse équipe de savants émérites et de chercheurs infatigables, est, comme au premier jour de sa collaboration avec M. Pasteur, animé de la même confiance dans le progrès scientifique et dans les destinées de l'humanité.



Roux en 1894.

De 1878 à ce jour, sur tous les domaines, à l'Académie des Sciences, à l'Académie de Médecine, au Conseil supérieur d'hygiène publique de France, au Comité départemental d'hygiène de la Seine, au Bureau de perfectionnement de la Ville de Paris, dans toutes les Commissions civiles et militaires, dans tous les Comités, dans de nombreuses œuvres, à l'Institut Lannelongue, à l'Hygiène par l'exemple, à l'œuvre Grancher, partout où se poursuit un progrès sanitaire, partout où s'accomplit une bonne action, le Dr Roux est toujours là, sans cesse présent, constamment en éveil, avec son autorité prestigieuse, son bon sens supérieur, son désintéressement parfait, sa foi d'apôtre de la science et de la bonté.

Paul STRAUSS.
Membre de l'Académie de Médecine

La curiethérapie des angiomes

par
Paul Degrais et Anselme Bellot

■



MALFORMATION vasculaire, ou mieux encore néoplasie bénigne congénitale (Gougerot), l'angiome s'observe le plus fréquemment à la naissance ou dans les premières semaines qui la suivent.

S'il n'est pas exceptionnel cependant d'observer son développement tardif, l'angiome peut être considéré toutefois comme une affection du tout premier âge ou de l'enfance.

C'est au niveau de la peau et des tissus sous-cutanés ainsi que sur les muqueuses de la face et de l'orifice vulvaire que siège de façon constante l'angiome pur, et si sa localisation sur les téguments est aussi diverse que possible, il n'en est pas moins avéré que la tête et le cou sont ses véritables sièges de prédilection (80 % de localisations céphaliques sur plus de 1.500 cas traités par nous).

Formes cliniques. Angiomes cutanés et sous-cutanés. — Ils se présentent sous deux formes cliniques différentes :

a) le nævus plan, tache de vin ou envie, souvent très étendu et de teinte variant du rose pâle à la coloration lie de vin, plus ou moins décolorable à la pression.

b) l'angiome faisant saillie au-dessus du niveau des téguments avec ou sans envahissement de la peau par la néoplasie capillaire ; nous le dénommons angiome saillant ou tumeur angiomateuse suivant ses dimensions.

Angiomes des muqueuses. — Le nævus plan développé uniquement aux dépens d'une muqueuse est rarement observé. Il accompagne le plus généralement une lésion concomittante de même ordre, plane ou saillante, des téguments voisins (joue, nez, lèvre pour les muqueuses de la face). Les formes saillantes localisées uniquement à une muqueuse ne sont cependant pas exceptionnelles.

Evolution clinique. — Si le nævus plan existe le plus habituellement à la naissance avec une étendue définitive, il n'en est pas de même de la forme saillante qui, souvent imperceptible à la naissance, se développe peu à peu jusqu'à devenir parfois une tumeur très volumineuse, à progression extrêmement rapide, accompagnée d'ulcération des téguments.



Ci-contre : différents types d'appareils à vernis radifère. Ci-dessous : trois types de préparation d'appareils à vernis radifère correspondant à trois utilisations schématiques du rayonnement. a) γ thérapie : filtre primaire 1 m/m Pb : filtre secondaire 6 m/m liège, 3 m/m gaze. b) γ thérapie ; filtre primaire 2,10 m/m Pb : filtre secondaire 2 m/m gaze. c) rayonnement global ; une simple lame de feuille anglaise recouvre l'appareil.

(Photos Vigneau-Lecram).



Traitement. — Il doit pouvoir être précoce, efficace quelle que soit l'épaisseur de la lésion, et indolore.

L'*électrolyse* n'est qu'un procédé d'exception aux nævi stellaires.

L'*aérothermothérapie*, par sa carbonisation en masse à 750° exige l'anesthésie et ne semble pas applicable à certaines localisations délicates de la face.

La *cryothérapie*, que nous savons être douloureuse, n'a qu'une action restreinte en profondeur.



Angiome de la base du cou.





Volumineuse tumeur angiomateuse bilatérale et disparition totale. — Ci-dessous, grosse tumeur angiomateuse ulcérée : à droite : fonte totale, cicatrisation et décoloration.





Quant à l'*ablation chirurgicale* elle nécessite l'anesthésie et n'est possible qu'en certains cas ; sans parler de la cicatrice qui en résulte, de graves hémorragies sont toujours à craindre au cours de l'intervention qui, en plus, peut exposer à ce terrible danger : la mort subite, si redoutée en chirurgie infantile.

Il ne nous reste plus à envisager que les *méthodes radiantes* :

Les *rayons X* peuvent être appliqués de façon précoce et sont indolores ; ils ne paraissent pas cependant jouir auprès de tous les radiothérapeutes de l'assurance d'un succès exempt d'appréhension ; il n'est sans doute pas facile non plus de maintenir devant un localisateur un bébé qui se débat d'autant plus qu'on le maintient plus fortement.

Le *radium* n'offre aucun des inconvénients précités et présente au contraire, dans leur totalité, les qualités indispensables :

1° *Il est possible de l'appliquer dès les toutes premières semaines qui suivent la naissance.* Il est même indiqué de le faire, de façon à éviter tout développement de l'angiome d'autant plus radiosensible, d'ailleurs, qu'il est traité plus précocement, et ceci, quelle que soit la localisation, sans aucune crainte d'un trouble du développement ultérieur de la région irradiée.

2° *Les applications de radium sont complètement indolores,* le traitement pouvant aussi bien être fait pendant le sommeil de l'enfant, qui n'en est pas troublé, qu'à l'état de veille où les jeux ne sont pas interrompus.

3° *Le radium offre toutes les commodités d'application,* susceptible qu'il est de s'adresser à toutes les localisations d'angiomes sans exception.

4° *L'action du radium est aussi efficace dans les zônes superficielles que dans les zônes profondes de la lésion angiomateuse.* Il peut donc s'appliquer à toutes les variétés, qu'elle que soit leur épaisseur ou leur diffusion.

5° *Avec la curiethérapie, enfin, l'esthétique est largement satisfaite,* souvent parfaite, et ne peut rien avoir à envier aux autres méthodes.

Techniques curiethérapiques. — Elles sont extrêmement variées, en ce sens qu'elles doivent s'adapter à chaque cas particulier, tant en ce qui concerne la quantité de *Ra* employé, que la nature des rayons utilisés et la durée d'application.

Fidèles à notre principe de n'employer qu'un rayonnement de pénétration approprié à l'épaisseur des lésions, c'est aux appareils à vernis que nous nous adressons pour le traitement des angiomes ; eux seuls permettent l'utilisation de toute la gamme des rayons β et γ, nécessaire à la fonte de l'angiome dans son épaisseur en même temps qu'à sa décoloration en surface. Les filtres employés varieront donc de 1/10 de millimètre de plomb jusqu'à un et deux millimètres, les appareils pouvant même être utilisés sans filtre pendant de courts instants pour activer la décoloration.

Les durées d'application, fonction du filtrage utilisé, oscilleront entre 5 minutes et 48 heures.

Si la β thérapie, par la nécessité qu'il y a à éviter toute réaction, exige plus d'expérience et de pratique que l'emploi des seuls rayons γ, elle est précieuse par le gain de temps qu'elle apporte à la durée du traitement sans nuire à l'esthétique qui n'en est que plus parfaite.

Les tubes, filtrés ou non, sont utilisés pour le traitement des angiomes des muqueuses, mais c'est exceptionnellement qu'on a recours à eux pour le traitement des néoplasies vasculaires cutanées ou souscutanées.

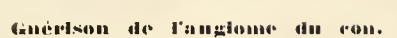
Quant à la radiumpuncture, elle ne nous semble pas indiquée ; il convient même de considérer comme un devoir d'éviter à un enfant toute souffrance qui ne soit pas dictée par une absolue nécessité.

Résultats. — Si, chez l'enfant, le nævus plan arrive le plus généralement à être décoloré dans des proportions tout à fait satisfaisantes, il faut savoir qu'on en rencontre chez l'adulte qui se laissent peu ou pas influencer, pas plus par le radium que par toute autre méthode.

Quant aux angiomes saillants et tumeurs angiomateuses, quel que soit leur volume, leur épaisseur et leur localisation, c'est de façon constante, la guérison totale, avec fonte de la tumeur proprement dite, décoloration des téguments, reconstitution et respect de l'esthétique, sans la moindre réaction, sans la moindre douleur.

C'est là, pour la curiethérapie un ensemble de qualités qu'on ne peut lui enlever, qu'aucune autre méthode ne peut présenter et qui fait du radium le véritable traitement de choix des angiomes.





Guérison de l'angiome du cou.







A gauche, angiome de l'épaule : à droite, régression complète : Ci-dessous, énorme angiome de la cuisse : à droite, régression complète.



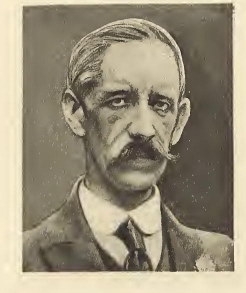


Gens et choses



Ci-dessus : Sir Frederick G. Hopkins, de Cambridge, à qui l'on vient d'attribuer le prix Nobel de médecine, en partage avec Eijkman, d'Utrecht (ci-dessous).



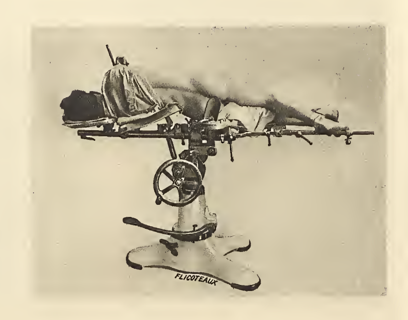


Ci-dessus, entouré de ses élèves, le professeur A.-B. Marfan qui vient de publier un livre magistral sur le Rachitisme.

Ci-dessous : une table d'opération mobile en tous sens, qui permet de placer le patient dans toutes les positions.



A gauche : Mme S. Robert-Schreiber, qui propose la création d'un Office national des enfants assistés sur le type de l'Office des Pupilles de la Nation.

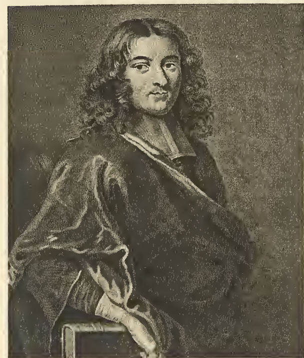


dont on parle



A droite : Saint Just dont Emmanuel Aegerter raconte la vie avec un talent sobre et pathétique.

(Musée Carnavalet)



Ci-dessus, d'après une eau-forte, Pierre Bayle, sur qui le Dr F. Lacoste d'Armentières vient d'écrire " Pierre Bayle, nouvelliste et critique littéraire ". — A droite : un tableau de Pierre Bonnard très admiré au Salon d'Automne. — Ci-dessous : " La création de l'homme ", par Paolo Uccello. Philippe Soupault consacre à ce grand peintre, inventeur de la perspective, un livre neuf et ardent (Rieder).



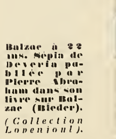
(Photo Georges Bernheim).



Florence, Ste Marie Nouvelle



(Photo Alinari).



Balzac à 22 ans. Sépia de Deveria publiée par Pierre Abraham dans son livre sur Balzac (Rieder).

(Collection Lovenjoul).





Une vue panoramique de Toulouse : les quais. A droite, le clocher de la Dalbade, qui s'est écroulé le 11 Avril 1926. Au bas de la page, le Dr Abelous, Doyen de la Faculté de médecine de Toulouse.

(Photo Gaubert père)

Où exercez-vous ?

à Toulouse, par Paul Voivenel



LA réputation de Toulouse dans le domaine de l'esprit est une des plus anciennes. Ausone, le grammairien Virgile, vinrent s'y instruire, et Martial la nommait " la palladienne ".

Au Moyen Age, des milliers d'étudiants y accouraient de tous les pays d'Europe, portant la robe et l'épée. La cour des Comtes de Toulouse adorait la musique, le chant attirait les plus fameux des troubadours. A côté de cette aristocratie aimable, la vie religieuse s'affirmait dans ses églises et leurs clochers, si nombreux, qu'une vieille chronique parle de *Tolosa turrita,* « Toulouse hérissée de clochers ».

La folie d'un moine défroqué, développant l'hérésie albigeoise, bouleversa ce pays privilégié, et dès lors se révéla l'âme héroïque, la passion d'indépendance d'une race cultivée dont l'énergie se masque sous le sourire et l'ironie. La lutte fut longue. La paix ne fut signée que le 12 avril 1229, entre le Comte Raymond VII et le légat du Pape.



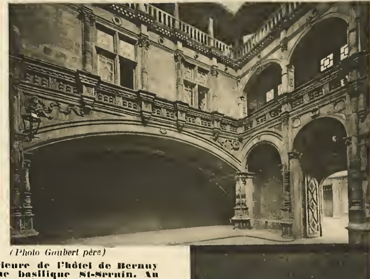
Une des conditions de cette paix fut la fondation d'une Université d'inspiration orthodoxe, destinée à tenir en échec toute hérésie possible, et dont les premiers maîtres, imposés, furent des parisiens.

En juin 1929, se déroulèrent avec tout l'éclat désirable les fêtes du septième centenaire de l'Université de Toulouse.

Dès sa création, cette Université affirma son caractère, en commentant Galien et Aristote, interdits à Paris. Frondeuse par nature, elle sera très agitée par les luttes de la Réforme et de la Ligue dont les annales sanglantes sont ici particulièrement riches.

Culture et *passion* vont de pair dans ce Languedoc ensoleillé. Sa « constance tragique » s'exprime dans la robustesse de ses églises, l'aspect défensif de ses couvents qui ne s'allègent que par l'élégance des clochers octogonaux ou carrés, dans la nudité impressionnante des murailles fauves ; aujourd'hui encore, dans la suprématie de nos athlètes, aux rudes batailles du Rugby.





(Photo Goubert père)

A gauche, une cour intérieure de l'hôtel de Bernuy (1534) : à droite, l'Insigne basilique St-Sernin. Au bas de la page, l'hôtel de Clary, (1611) dit la " Maison de pierre dans le pays de la brique ".

Pareillement, s'affirme sa « constance artistique ». Riches marchands, graves capitouls ou puissants parlementaires, parèrent de beauté la force de leur richesse. Ils multiplièrent dans la ville ces hôtels merveilleux qui enchantent les juges les plus difficiles, un Emile Mâle et un Pol Neveux.

Sculpteurs, peintres, huchiers, ferronniers, céramistes dont nous conservons les noms avec orgueil, rivalisèrent de talent pour les orner.

Si « l'Insigne Basilique », Saint-Sernin, nous présente la perfection de l'architecture religieuse romane, l'Hôtel d'Assézat est un des plus purs bijoux de la Renaissance.

L'Histoire de Toulouse s'offre dans un coup d'œil d'ensemble à qui sait comprendre l'appel de ses clochers.

Voici les quais fameux, aux façades de pourpre, célébrés des poètes et des peintres, depuis les vestiges du Château Narbonnais jusqu'au fronton grec de la Daurade. Hier encore l'élégante flèche de la Dalbade les dominait de son élan. Elle s'est écroulée, le 11 avril 1926, dressant désormais son moignon pâle au-dessus des maisons.

Si nous flânons dans la ville, à la découverte des somptueuses demeures de la Renaissance, nous évoquons, dans les quartiers anciens, Rome, Sienne, Vérone ou l'Espagne avec ses fontaines.

Au Musée lapidaire, le plus riche de France, après le Louvre, les collections romaines de Martres-Tolosane et de Saint-Bertrand de Comminges, la réunion des Statues tombales du Moyen Age, au réalisme si savoureux, illustrent le passé d'une province dont on a comparé l'atmosphère à celle de la Lombardie. Les salles modernes de peinture et de sculpture, où les noms des toulousains sont ceux d'artistes qui conquirent la gloire à Paris, de Benjamin Constant, à Jean-Paul Laurens et Bourdelle, nous permettent de croire que la sève ne s'affaiblit pas.

Enfin, le soir, au théâtre, reconstruit, du Capitole, le toulousain, féru du *bel canto*, se souvient du baryton Merly, du ténor Capoul, des musiciens, Delayrac, Deffès, Déodat de Séverac, songe à la série des Prix de Rome conquis par ses compatriotes, puis, rejoignant son home, écoute dans la nuit les voix si justes des faubouriens.

Dans un tel milieu, l'Université devait être reine. Elle le fut de tout temps. Elle était composée, au début, de quatre facultés : de Théologie, de Droit de Médecine et d'Arts (littérature et philosophie).

A Toulouse, comme ailleurs, la bataille s'engagea entre les docteurs, empesés de théorie, et les barbiers-chirurgiens. Ces derniers se groupèrent en Collège. Plus directement utiles, libérés des textes, dont la contemplation exclusive stérilise, ils devinrent une force et leur collège put s'instituer officiellement, en 1762, *Ecole Royale de Chirurgie*, qui se jugea, à juste titre, l'égale de la Faculté.

La Convention supprima la distinction pédagogique des deux branches de notre art, mais ne put s'opposer aux nécessités de la vie, plus fortes que les lois. La Médecine, aussi nécessaire aux Sociétés que l'oxygène à la respiration, continua a être enseignée dans nos trois hôpitaux : l'Hôtel-Dieu, La Grave, l'Hôpital Militaire, où se formèrent Larrey, Delpech, Viguerie.

Le 1er mars 1806, fusionnant les deux corps enseignants, *l'Ecole de Médecine*, complétée, renaissait officiellement.

En 1837, elle prenait possession des bâtiments qu'elle occupe toujours, sur l'allée Saint-Michel.

En 1840, elle ajoutait à son titre le mot *Pharmacie*.

Enfin, créée en 1878, la *Faculté* nouvelle fut constituée en 1891. Le doyen Caubet, résumant son histoire, a pu, parmi les gloires de l' " Ecole ", du dernier siècle, citer : Larrey (oncle du chirurgien des Armées), Viguerie, Naudin, Ducasse, Dieulafoy, Filhol, Joly, Bonamy ; et rappeler qu'elle avait formé Pinel, Esquirol, Barthez, le baron Larrey et Delpech.



Psychiatre, il m'est doux de signaler que les deux réorganisateurs de l'Aliénation mentale, en France et par suite dans le monde, Pinel et Esquirol, fils du Languedoc, sont sortis de notre vieille Université.

Depuis, fidèle à l'esprit pratique qui se retrouve dans l'histoire intellectuelle de notre région — et dans le réalisme de ses artistes —, à côté de l'amour des plus hautes spéculations, l'Université toulousaine, qui, parmi ses maîtres des Facultés sœurs, morts d'hier ou vivants, compte le génial juriste Hauriou, les critiques littéraires Zyromski et Jules Marsan, l'illustre chimiste Paul Sabatier, le physicien Camichel, l'astronome Baillaud, a multiplié ses " instituts ".

La Faculté de Médecine, agrandie



de locaux spacieux, à l'usage des sciences biologiques et pharmaceutiques, a créé pour son compte : *l'Institut d'Hydrologie*, indispensable dans la capitale des Pyrénées thermales, le professeur Serr y continuant l'œuvre de Filhol et celle, géniale sur certains points, de Garrigou ; *le Centre Régional du Cancer*, si bien organisé par le professeur Marie, dirigé aujourd'hui par Ducuing ; *l'Institut de Puériculture*, dû à l'initiative du professeur Bézy.

C'est dans cette ville, si fortunée de l'esprit, que j'ai fait mes études médicales. Je m'attendris encore au souvenir de mes veilles d'internat, soit dans la bibliothèque où pénétrait par la fenêtre ouverte, aux soirs d'été, le murmure du fleuve, soit dans la modeste chambre de la Grave, tout contre le battant de la grande horloge. Mes maîtres, à la Faculté furent : Hermann, anatomo-pathologiste de valeur, André, qui, les deux bras posés sur la table de cours, tripotait sans cesse le remontoir de sa montre, Charpy, la suprême distinction de son enseignement, l'élégance de ses schémas et sa parole savoureuse qui me donnait un goût de noisette, Soulié, qui exposait péniblement, la tête penchée sur les idées, comme sur un sentier à gravir, Tapie, paternel, Abelous, l'actuel doyen, frémissant d'autorité intelligente, Bardier, débonnaire et distingué, Maurel, dit " l'Amiral ", avec ses favoris, perdu dans l'infinie mathématique des calories, Tourneux, le grand embryologiste.

J'ai suivi, à l'hôpital, les leçons de Caubet, homme du monde et diplomate, de Chalot, Etienne Cestan, Jeannel, Bauby, Mériel, chirurgiens éminents, de Mossé, aux gestes saccadés et au cœur d'or, d'Audry, méticuleux et froid, lettré et artiste, d'Audebert très « à la Charcot », de Bézy qui riait de ses calembours audacieux, de Rémond (de Metz) subtil et sceptique, sosie de Scaliger, de Baylac, rude et cordial, de Rispal bourru et passionné de musique, ne ratant pas une autopsie, de Morel, « le microbe », à la conversation déflagrante, maître du microscope, de Frenkel, d'aspect ecclésiastique, de Raymond Cestan, aux yeux lumineux, orfèvre des nerfs, de Dalous, aux gestes veloutés, jamais pressé, de Marie, moins rieur que feu le président Brisson, d'Escat, magnat de la gorge,.. et du dessin.

J'ai travaillé avec des camarades d'internat et de clinicat, devenus à



En haut, l'Hôtel-Dieu (la salle des Pas-Perdus) : au centre, l'Hôpital de la Grave (clinique d'accouchement) vu des jardins. Au bas de la page, le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine et de pharmacie.

(Photo Lassalle)



leur tour des maîtres : les Laporte, Jean Tapie, Ducuing, Clermont, Lefebvre, Roques, Camille Soula, Maurin, Riser, Mlle Condat, la première femme agrégée de médecine.

Et parmi ceux de la génération qui précédait la mienne, Dieulafé, Ribaud, Lafforgue, l'intelligence faite homme, actuellement directeur du service de santé du XVIIe C. A., Gorce, Nux, Sorel, Escande, Moog, Garipuy, Martin, Argaud, Dambrin, Florence, Valdiguié.

Depuis la guerre, notre Université fait de la polyleucocytose, présentant cette accélération de vie intellectuelle qui embrase l'Europe entière. Les étudiants lui viennent de tous les pays. Les cliniques poussent comme champignons. Les jeunes, plus impatients, plus hardis, vont enrichir de leur enthousiasme savant, des Facultés exotiques, ou se taillent des situations de chirurgiens dans de modestes chefs-lieux...

Et toujours, à côté de la science pure ou pratique, Toulouse affirme sa précellence artistique.

C'est, en musique, Piriou, Kunck, Mlle Canal, prix de Rome ; en sculpture, Bourdelle, Paraye, Vivent, Guénot, Sylvestre, Abbal, Contesse, etc. ; en peinture, Henri Martin, Jean-Paul Laurens, Henri Rachou, Mme Ymart, Saint-Saëns, Bouillières, etc. ; en architecture, Paul Pujol, Jaussely, prix de Rome, le plus grand " urbaniste " contemporain. Ce sont ses poètes, ses prosateurs, ses décorateurs, ses ferronniers, ses huchiers scs céramistes, etc. C'est encore la poussée de ses industries, l'élan vertigineux des avions Latécoère.

C'est toujours la même spiritualité et la même volonté de puissance, cachée sous l'amabilité du sourire, le parfum des violettes, l'agrément des cafés et de leurs terrasses.

Dans le même horizon de collines arrondies comme des seins de femme, la Garonne majestueuse reflète les murailles de pourpre, tandis qu'au loin se dessinent les contours de saphir des « Filles du Feu », où notre fleuve prend sa source.

Paul VOIVENEL.



COSTUME POUR LES BALLETS SUÉDOIS DE 1929
DESSIN DE SERGE GLADKY.

Avez-vous vu...

Les Joyeuses Commères de Windsor ■ L'Admirable visite ■ Bilora


i Boileau hésitait à reconnaître Alceste « dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe » ; il y a plus d'un spectateur qui dut hésiter à reconnaître l'auteur de *Richard III*, non seulement dans la scène du panier où s'enfouit l'obèse Falstaff, mais du commencement à la fin, ou presque, des *Joyeuses Commères de Windsor.*

Aussi bien, la question soulevée par la critique n'est pas celle de savoir si l'on reconnaissait l'auteur d'*Hamlet* dans celui des « *Joyeuses Commères* », mais si l'on retrouvait, celle du grand Will dans la truculence de M. Bernard Zimmer.



Quelques personnages des Joyeuses Commères de Windsor, au Théâtre Antoine : De gauche à droite : le pasteur, les deux commères (Mmes Jeanne Helly et Simone Guisin) et Falstaff (M. André Berley) - Dessins de E. Luis de la Rocha.

Quoi qu'il en soit, les *Joyeuses Commères* composent un spectacle divertissant grâce à la substance qu'elles contiennent et que l'adaptateur a sauvegardée, grâce aussi à une mise en scène de premier choix et aux acteurs de grande classe qui les ont interprétées.

A l'Atelier, deux pièces. L'une en trois actes de M. Raymond Rouleau : *L'Admirable visite*, et l'autre, *Bilora*, un acte de Ruzzante traduit en français contemporain de l'ouvrage par M. Alfred Mortier.

L'Admirable visite est celle que reçoit un jeune homme dont des cocktails excessifs ont obnubilé le jugement : celle d'un mannequin qui, lorsque les visiteurs s'éloignent, se manifeste à son propriétaire comme une femme séduisante et tout éprise de lui. On songe à *Pygmalion*, la critique a généralement observé que l'on évoque aussi les *Contes d'Hoffmann*. Mais quelle que soit l'influence subie par le jeune auteur ; quel que soit l'apport considérable d'une mise en scène quasi-miraculeuse, il faut retenir de ce spectacle, à la fois de fantaisie et de discrète inquiétude, ce que l'auteur semble avoir voulu y faire valoir : à savoir que l'ivresse, en dépit de tout, est une porte ouverte sur le domaine sacré de la poésie...

René BRUYEZ.



Une scène de l'Admirable visite, à l'Atelier.

Ci-dessus, une attitude de M. Vital-Geymond (Bilora, au théâtre de l'Atelier). A droite, une attitude de Mme Halachova (le mannequin se met au piano.) - Dessins de E. Luis de la Rocha.

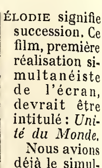






Mélodie





MÉLODIE signifie succession. Ce film, première réalisation simultanéiste de l'écran, devrait être intitulé : *Unité du Monde.*

Nous avions déjà le simultanéisme lyrique. Mon ami Barzun en fut l'initiateur.

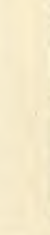
Nous avons aussi le simultanéisme radiophonique. Mais qu'arrive-t-il dans ce cas ? Le jazz de Londres succède, sans transition au *récit du Graal* chanté à Berlin. Pas de sélection, donc point d'art.

Le cinégraphiste peut choisir ses images, les enchaîner, les contraster, les orchestrer en un mot.

Félicitons le réalisateur allemand Walter Rutmann de nous nous montrer, au moment où projetons nos premiers films parlants, la voie véritable du cinéma.

C'est pour la vue comme pour l'ouie, une *musique d'impressions.*







Si tout' les filles du monde voulaient
[s'donner la main,
Elles pourraient faire une ronde,
Une ronde autour du monde.

a chanté Paul Fort.

On voit, par ce film, un souhait de poète exaucé.

Nous sommes au centre de cette ronde magique. La bande qui se déroule nous environne d'images sœurs et de cris fraternels.

L'équateur est notre ceinture. Il n'y a plus de méridiens.

L'heure est la même en chaque lieu du monde.

Les actes humains se relient comme s'engrènent les rouages d'un mécanisme. Ou plutôt nous assistons à un même acte qui subit en s'accomplissant, les variantes de chaque terroir. *Il donne ainsi l'impression de ne jamais finir.*

Le geste par lequel un marmot d'occident porte la pâtée à sa bouche, c'est la main d'un gosse du Thibet qui le continue.

La graine semée en Indo-Chine







du Monde

devient blé dans l'Europe centrale.

Le ballon qui rebondit dans un stade américain, des mains africaines s'y agrippent.

La prière du bonze s'achève par la prosternation du derviche.

Un obus tiré en France éclate en Russie, et tue des Chinois.

Les faces diversements colorées semblent autant de masques posés sur la même figure.

Loti a dit quelque part que le bruit des vagues est identique sur tous les rivages. Vagues humaines, les races, quelle que soit leur couleur, répondent par les mêmes gestes aux grandes impulsions de la vie.

D'un continent à l'autre ces « gestes essentiels » s'accomplissent et s'adaptent aux exigences particulières de chaque lieu.

Mélodie du monde n'est pas seulement une œuvre simultanée. C'est un film de juxtapositions qui nous montre les foules, toutes semblables, sous des costumes différents.

A New-York, Paris, ou Tokio, mêmes enchevêtrements de véhicules, mêmes bâtons de policiers qui se dressent aux carrefours, mêmes élans des hommes dans le travail, la lutte, le sport.

Ce film, est remarquable par ses « effets de bruit ». Images et sons suivent un rythme parallèle jusqu'au paroxysme. La cadence régulière des machines, la plainte enrouée du rabot, le crissement de la scie, la respiration poussive de la locomotive qui démarre, l'appel de la sirène, nous émeuvent plus que des paroles.

Et sur toute cette fièvre descend la fraîche rosée des cloches.

C'est mieux qu'une action, c'est la vie elle-même, avec l'enchainement et la fusion de ses rythmes.

Une telle œuvre, qui fait tourner entre nos mains la planète, grandit nos impressions à une échelle gigantesque.

Immobiles au centre du mouvement total, nous sommes entraînés jusqu'au suprême vertige : *le vertige de l'unité.*

Carlos LARRONDE



















Un peintre de l'enfant
Beatrice How



A gauche : le " Bébé endormi " ; à droite, le " Bébé au bonnet vert ", tendrement peints par la sensible et savante Beatrice How.



Nous reproduisons dans cette page trois tableaux de Béatrice How, dont une récente exposition à la galerie Monna Lisa, rue Duphot, vient de confirmer l'exceptionnelle maîtrise dans l'art d'interpréter le charme de l'enfant.

La " couverture jaune " une des œuvres maîtresses de l'artiste.



Cette œuvre a été acquise par l'Etat pour le Musée du Luxembourg.







ARIANNE, as-tu vu les lucioles, ces petites gouttes de feu qui volent dans la campagne pendant les nuits d'été? Laisse un peu ton piano. Ecoute, petite artiste, l'histoire de la princesse des lucioles.

Tout autour d'un grand château il y avait un bel étang couvert de nénuphars, de lis d'eau et d'iris. Un iris était le palais du roi des lucioles du Midi. Car les lucioles de ce pays étaient divisées en deux nations : les lucioles du Midi, et les lucioles du Nord.

Le roi avait une fille unique, la princesse Luciole. Elle était élevée soigneusement dans le cœur d'un lis rose. Elle n'en sortait jamais. Elle se promenait le soir sur les pétales mais elle ne s'approchait pas du bord, sauf pour voir son père éblouissant revenir de ses campagnes glorieuses.

Elle attendit ainsi l'âge où son jeune corps devint de plus en plus clair. Un jour enfin il fut lumineux. Une lueur légère emplit le lis rose et en fit comme une veilleuse de corail.

De nuit en nuit la veilleuse devint plus brillante. La beauté de Luciole grandissait. Le lis, à la fin, fut comme une lampe d'or.

« Maintenant, dit le roi, ma fille a l'âge voulu. Elle pourra sortir un peu et s'il se présente pour elle un parti elle se mariera à son gré ».

Luciole commença donc à sortir, Elle voleta d'abord au-dessus des nénuphars voisins. Puis elle s'enhardit jusqu'aux champs de riz. Elle vola enfin jusqu'aux champs de colza.

Dès le premier soir elle eut une longue suite d'amoureux, car elle avait un mystérieux pouvoir d'attraction sur tout ce qui vole la nuit. Mais elle ne se souciait d'aucun d'entre eux. Elle répondait poliment à tout le monde, sans encourager personne. Déjà les beaux galants chuchotaient derrière elle qu'elle n'était qu'une coquette.



« Ma mère, dit-elle à la reine, j'ai trouvé beaucoup d'amoureux. Aucun ne me plait. Je n'en veux épouser aucun. A partir de demain je ne sortirai plus. Ceux qui voudront viendront ici me faire la cour. Je leur imposerai une épreuve impossible. Les fous seuls la tenteront et ils mourront. Et ceux qui ne la tenteront pas seront indignes de mon amour. » La reine répondit : « Luciole, il sera fait comme il te plaira. »

Le lendemain la reine mit à Luciole une robe de soie et d'or qui sur elle devint resplendissante. Elle la fit asseoir sur un trône au centre du grand lis rose.

A mesure qu'il faisait plus sombre Luciole lançait plus de rayons. Dès le crépuscule les amoureux volaient déjà autour du lis radieux.

Le premier qui se présenta, à peine le soleil couché, fut un hanneton maladroit et rustre qui marchait en zig-zag et ébranlait tous les pétales. Il était suivi par un escogriffe de cerf-volant qui faillit renverser le trône avec ses longues cornes. La reine fit mettre à la porte les deux malotrus.

Monseigneur le Scarabée se fit annoncer. Il fit trois belles révérences et dit d'une voix claire : « Je suis le duc Scarabée Bleu-Or. J'offre mon nom, ma maison et mon cœur à la princesse Luciole. » Luciole répondit en s'inclinant avec grâce : « Monsieur le Duc, allez me chercher du feu et je vous épouserai. » Le duc salua jusqu'à terre. Avec un cliquetis d'armure il ouvrit ses ailes et il s'envola comme un conquérant.

Après lui vint un riche bourdon noir, le dos couvert d'une pelisse somptueuse. En bredouillant pendant un quart d'heure il expliqua son amour. La réponse fut la même : « Apportez-moi du feu et je serai votre femme. » Le bourdon fut interloqué puis il s'éloigna en bourdonnant.

Il se présenta un élégant papillon qui comptait

sur sa beauté pour être accepté tout de suite. « J'attendrai, dit Luciole, que vous m'ayez apporté du feu ». Le beau dandy sortit en se dandinant.

Avec un bruit strident arriva le moustique. En quelques phrases nettes et sifflantes il fit sa demande : « Je dirai oui répondit Luciole, si vous m'apportez du feu. » Le spadassin s'en alla en sonnant la charge.

L'un après l'autre tous les amoureux défilèrent. Chacun en son langage déclara son amour, les uns avec timidité, les autres avec assurance. Il y en eut de langoureux, il y en eut de fanfarons. Quelques-uns supplièrent, d'autres essayèrent de charmer. Chacun montra sa parure ou ses armes et chanta sa chanson. Les plus faibles se sentaient pleins d'audace, les plus volages juraient une éternelle fidélité.

A chacun tour à tour Luciole en baissant les yeux répondit d'une voix suave : « Apportez-moi du feu et je serai à vous. » Chacun s'imagina que la princesse lui avait dit cela à lui seul et se garda bien d'en souffler mot aux autres.

Alors commença la grande chasse au feu. Ah ! les braves amoureux ! Partout où il y avait un feu qui brillait ils se précipitèrent sans hésitation.

Le duc Scarabée s'élança héroïquement sur la première fenêtre éclairée. Sa passion était si vive et son courage si grand qu'il donna tête baissée dans un clou qu'il ne vit pas. Il tomba sur le sol, son noble crâne fracassé.

Le bourdon noir pénétra en bourdonnant dans une chambrette où un pauvre étudiant lisait. La lampe était faite simplement d'une écuelle remplie d'huile où la mèche flottait. Le bourdon amoureux plongea dans l'écuelle pour atteindre le feu. Malgré un bourdonnement désespéré il fut enflouti comme dans la mer.

« Qu'y a-t-il ? » dit une jeune fille qui cousait et dont la lampe se mit à fumer et à grésiller. Elle regarda et vit le cadavre lamentable d'un beau papillon à demi calciné.

Fou d'amour le moustique fonça sur une chandelle. Repoussé par la flamme il se mit à faire des ronds de plus en plus petits en répétant : « Allons-y ! C'est l'instant ! Luciole ou la mort ! ». Il s'approcha tant que ses ailes furent grillées et il tomba expirant.

« Quel sot ! fit le hanneton. Il ne sait pas, l'imbécile, que les chandelles sont creuses. On grimpe à l'intérieur. Si c'est du feu qu'elle veut, j'en aurai moi ! » Il grimpa à l'intérieur. Au moment où il atteignait le bleu de la flamme on moucha la chandelle. Il fut écrabouillé.

Ce fut une guerre terrible. Personne n'en revint. Il y en eut qui montèrent chercher du feu jusqu'au haut des phares de la mer. D'autres entrèrent dans les temples pour voler la lumière du sanctuaire. Certains se perdirent au fond des encensoirs. Quelques-uns tournèrent toute la nuit autour de la lanterne d'un voyageur. Quelques autres allèrent dans les cuisines quand on prépare le souper, d'autres dans les cimetières au moment où on allume les petites lampes sur les tombes. Il y en eut qui chassèrent les étincelles qui jaillissent des cheminées. Aucun ne rapporta du feu à Luciole. Ils se cassaient les antennes, il se brûlaient les membres, ils se flambaient les ailes et ils finissaient par tomber. Le matin on les trouvaient gisants, noirs et froids.

Les sacristains en nettoyant les lampes, les servantes en soufflant les lanternes, disaient : « Luciole a eu beaucoup d'amoureux la nuit dernière. »

Pauvres amoureux ! Il y en eut un qui essaya de prendre du feu vert aux yeux d'un chat et qui fut croqué. Un autre voulut saisir le luisant d'une aile de corbeau et fut avalé vif. Le cerf-volant trouva bien dans la montagne, au creux d'un vieil arbre, de petites moisissures phosphorescentes. Mais la route était longue. Avant qu'il fût arrivé, il faisait jour et le feu était éteint. Deux ou trois jours après il périt comme les autres en voulant rouler du charbon de bois allumé.

Tous les jours il y avait des enterrements, des glas, des lamentations, des cortèges en deuil. Il y eut tant de funérailles que cela finit par attirer l'attention du prince des lucioles du Nord. Il demanda à ses officiers ce qui se passait d'extraordinaire dans le royaume voisin. Il entendit ainsi parler de Luciole. Il voulut la voir. Dès qu'il la vit, il fut saisi d'amour.

Il venait justement de succéder au roi son père. Il résolut de demander la princesse en mariage. Il envoya donc une ambassade au roi des lucioles du Midi pour faire la demande selon les formes. Le roi répondit que Luciole avait décidé d'épouser celui qui lui apporterait du feu.

Le prince n'avait rien à chercher. Lui il portait son feu en lui-même. Il vint donc à la tête de sa cour éclatante et le lis rose s'illumina. Dans sa robe de soleil le jeune prince était éblouissant. Luciole resplendissait comme lui. La visite se termina par des fiançailles, les fiançailles par la noce. La nuit du mariage, au milieu d'une armée de torches vivantes Luciole fut portée sur un pétale de lotus à son époux enflammé à qui elle donnait son cœur et toute sa personne rayonnante.

Bien du temps s'est passé depuis les noces de Luciole mais aujourd'hui encore les princesses Lucioles obligent leurs amoureux à leur apporter du feu. C'est pour cela, Marianne, que tant d'insectes se brûlent aux flammes. C'est pour cela aussi que les demoiselles japonaises mettent des lucioles en prison dans de petites lanternes. Elles pensent empêcher ainsi la chasse fatale du feu. Elles pensent aussi obtenir pour elles-mêmes des amoureux qui iraient à travers les flammes et la mort comme les amoureux de Luciole.



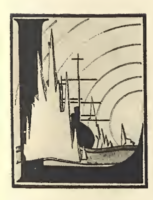
Photo R. Itano.

« « « in partibus



le Dr Jean Charcot





Le Docteur Jean Charcot, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au début de janvier 1929, parlant de sa croisière à la recherche de Guilbaud et Amundsen, termina ainsi : « Je range soigneusement mes moufles, mes bottes, tous mes vêtements polaires ; avec mon bateau, ils furent les auxiliaires de mes premiers efforts et les témoins d'illusions et d'espoirs qui disparaissent sous l'horizon du temps comme les sommets des icebergs sous l'horizon de la banquise. Nous avons vieilli ensemble, nous nous sommes usés dans le même travail ; avons-nous terminé ? A Dieu-vat ! »

Jean Charcot a 62 ans. Il pouvait dire : maintenant, je me repose, je regarde vers le passé, je ne repars plus. Mais cette année encore, il a repris ses moufles, ses bottes, ses vêtements polaires et, sur son vieux *Pourquoi-Pas* ? il est reparti vers Jan Mayen, l'Islande, la Mer du Goenland. Lorsqu'il eut retrouvé les jours sans nuit, le mirage polaire, la glace bleue des grands *floes* couvrant la mer à perte de vue, il retrouva en même temps sa jeunesse, ses vingt ans, ses muscles d'acier, son endurance ; il escalada les vergues, reprit son poste de navigation dans la mâture : il était redevenu un jeune homme. Nous l'avons vu, tant que dura la menace de la banquise, diriger la manœuvre entre les glaçons avec une maîtrise, une sûreté qui faisaient l'admiration de l'équipage comme de ses jeunes officiers, encore des apprentis en fait de navigation dans les glaces.

Dans toute l'acceptation des termes, Jean Charcot est un explorateur polaire, un marin, un savant. C'est, dit-on, un transfuge de la médecine. Fils d'un professeur illustre, interne des hôpitaux de Paris, puis chef de clinique des maladies du système nerveux, à la Faculté, il avait devant lui un brillant avenir médical. Ses premiers travaux, sur divers syndromes, paralysies, atrophies, troubles moteurs, témoignaient d'une aptitude à la recherche scientifique, de qualités d'observation et de précision qui le firent d'emblée remarquer.

Mais, depuis son enfance, il était hanté par l'attrait de la mer ; ce fut la mer qui l'emporta. La période qui marque la fin de sa carrière médicale — vers 1898 — fut employée en grande partie à la préparation et à l'entraînement en vue des explorations qu'il entreprit à partir de 1903.

Vers la fin du XIXe siècle s'était dessiné un effort international pour l'exploration des régions polaires. Huit nations, ayant adopté un programme similaire, s'étaient mises à l'œuvre. En 1901, quatre expéditions partirent

pour l'Antarctique ayant chacune un secteur à étudier. Charcot voulut associer la France à ce grand mouvement scientifique ; il s'y employa de toute son énergie. A la fin de 1902, il avait réussi à intéresser l'opinion et les savants, à faire approuver son projet par l'Académie des Sciences, le Muséum, la Société de Géographie, le Bureau des Longitudes, les Ministères de l'Instruction publique et de la Marine.

Organiser et équiper une expédition, cela coûte cher, très cher. Charcot n'y parvint qu'en sacrifiant la plus grande partie de sa modeste fortune personnelle. Le 15 août 1903, le *Français*, petit trois mâts goélette, le plus petit des bateaux antarctiques (32 mètres de long !) appareilla du Havre pour l'Antarctique. De retour en juin 1905, cette expédition si pauvrement montée, si bafouée et plaisantée au moment de son départ, étonna le monde scientifique par ses résultats et l'extraordinaire richesse et nouveauté des collections rapportées.



Le docteur Charcot en observation sur le " Pourquoi Pas "

Les éloges que les savants français et étrangers avaient bien voulu prodiguer à la première expédition antarctique française, la conviction profonde — fondée sur l'opinion de ces savants comme sur sa propre expérience — qu'avait Charcot de l'immensité du travail scientifique (portant sur presque toutes les branches de la Science) restant à accomplir dans les régions encore totalement inconnues de l'Antarctique, encouragèrent à chercher sans retard à organiser une nouvelle expédition.

Il fallait un navire approprié ; l'on ne pouvait pas songer à reprendre le *Français* : il avait été vendu en Argentine pour payer quelques-unes des dettes de la première expédition, puis s'était perdu. Charcot décida de faire construire le *Pourquoi-Pas ?*. S'inspirant des anciens baleiniers et phoquiers, il adopta un type de bâtiment en bois ayant fait ses preuves dans l'histoire des découvertes polaires.

Le *Pourquoi-Pas ?*, trois-mâts-barque, long de 45 mètres, jaugeant 445 tonneaux, avec machine auxiliaire, fut prêt au début de 1908 ; le 15 août de la même année, complètement équipé, il quittait le Havre, emportant Charcot et son état-major de savants.

Après deux campagnes d'été et un hivernage dans les glaces, après avoir subi des tempêtes terribles et un échouage des plus graves qui faillit, dès le début de l'expédition, la terminer d'une façon tragique, le Docteur Charcot, le 5 juin 1910, ramena en France, sains et saufs, tout son personnel, toutes ses collections et son cher *Pourquoi-Pas ?* ; il avait ajouté un glorieux fleuron à la couronne scientifique de notre pays.

De Punta-Arenas, sur le chemin de retour, dans la dépêche qu'il adressa à l'Académie, il termina par ces mots : « Avions rêvé davantage, avons fait du mieux possible. » Cela ne fait-il point honneur à sa modestie de vrai savant qui appréhende que l'on exagère son labeur ?

Deux expéditions polaires n'avaient pu refroidir le besoin d'activité de Jean Charcot. Au cours des étés de 1912 et 1913, le *Pourquoi-Pas ?* reprit la mer pour des campagnes océanographiques et franchit chaque fois le cercle polaire arctique. En 1914, la mobilisation générale interrompit la croisière commencée en mai. Je crois bien que, s'il n'y avait pas eu de guerre, Charcot serait reparti pour une troisième expédition dans l'Antarctique.

La vedette du " Pourquoi Pas " remorquant dans un fjord d'Islande une chaloupe où se trouve le peintre de l'expédition.





Le " Pourquoi Pas " amarré au Groenland pour la corvée de glace d'eau douce.

Tout au début de la guerre, Charcot était médecin de marine de réserve. Il fut appelé à reprendre son ancien métier. Il le fit et le fit bien. Mais il enrageait d'être employé à terre dans les hôpitaux alors que l'on se battait sur mer. Les problèmes de la guerre sous-marine le passionnaient. Il les étudia avec ardeur ; l'Amirauté britannique ayant eu connaissance d'un de ses projets de lutte contre les sous-marins, fit appel à sa collaboration, lui fit construire en six semaines, en partie suivant ses plans, un croiseur auxiliaire d'un type nouveau dit type baleinier et lui en donna le commandement. A la suite

d'une campagne très dure, au nord de l'Ecosse, Charcot tomba gravement malade.

A peine rétabli, il soumit au Ministère de la Marine les plans d'un navire destiné à détruire les sous-marins : bâtiment ayant toute l'apparence d'un inoffensif cargo et démasquant au dernier moment des canons de cinq à six pouces. L'on construisit trois de ces navires corsaires et ils firent leurs preuves ; Charcot prit le commandement du premier prêt et le conserva pendant deux ans, jusqu'à l'armistice.

Charcot, ayant reçu la *Distinguished Service Cross*, la Croix de guerre avec palmes, ayant été promu capitaine de corvette de réserve, ne voulut point se reposer. Il estima qu'il pouvait encore rendre des services à son pays. Dès 1920, il repartit en croisière ; en 1921, son exploration de Rockall, îlot perdu en plein atlantique entre l'Irlande et l'Islande, fut un succès qui dépassa les milieux scientifiques et intéressa le grand public. Chaque année, depuis lors, pendant quelques mois, le *Pourquoi-Pas ?* reprend la mer, emmenant en mission, selon les traditions de l'ancienne marine française, un état-major de savants et d'artistes.



Le docteur Charcot, dans les agrès du " Pourquoi Pas ", prend une photo.

Capitaine de frégate de réserve, membre de l'Institut, comblé d'honneurs, Charcot n'attend plus de récompenses autres que celles que lui a toujours données son travail,



Au centre, de droite à gauche : le docteur Jean Charcot, le commandant Chatton et notre collaborateur Robert Ph. Dollfus. — Ci-dessous, les vergues du " Pourquoi Pas " photographié lors de l'arrivée du yacht dans la banquise.

qu'il a toujours trouvées dans l'accomplissement de sa tâche et placées au dessus de toutes les vanités humaines. Il estime qu'un homme fort est toujours débiteur de son pays et de la société, que jusqu'à son dernier jour, il doit les servir. Il s'y emploie de grand cœur. L'âge n'a entamé ni son enthousiasme, ni sa persévérance.

***

Si l'on me demandait quel est le trait le plus marquant du caractère de Charcot, je répondrais sans hésiter : la bonté. Ce grand homme est essentiellement, foncièrement bon, parfois jusqu'à la faiblesse ; bien souvent, il s'est heurté à l'hostilité la jalousie, l'injustice de certains faux-visages : il ne s'est pas découragé et il a forcé l'affection de tous ceux qui ont vécu avec lui ; ceux qui ne l'aiment pas, ce sont ceux qui ne le connaissent pas ou n'ont pas voulu le connaître.

Charcot est un travailleur. A bord, il a toujours donné l'exemple, il ne se départait de son indulgence qu'envers les paresseux.

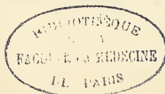
***

Le style, c'est l'homme même, a dit Buffon ; ce n'est pas toujours vrai, mais c'est vrai pour Charcot. Il a beaucoup écrit, souvent sur des questions très arides, mais, partant du principe que lui avait inculqué son père (qui réunissait sa famille pour se rendre compte si ses rédactions étaient claires), que l'ouvrage traitant du sujet scientifique le plus ardu peut et doit être écrit de telle façon qu'il devienne compréhensible pour tous, Charcot s'est efforcé d'atteindre ce résultat. Il y a pleinement réussi et il a su rendre attrayante sa solide érudition. L'accueil que le public a fait à des livres tels que : *le* Français *au pôle Sud*, 1903-1905, *le* Pourquoi Pas ? *dans l'Antarctique*, 1908-1910, *La Mer du Groenland*, *Christophe-Colomb vu par un marin*, en sont le plus probant témoignage.

ROBERT PH. DOLLFUS.



Photographies prises au cours des différentes expéditions polaires par les compagnons de Jean Charcot.



L'art
chez les peuples primitifs

Une grande partie de l'art d'aujourd'hui porte l'empreinte du folklore exotique. Il n'est que de voir la place que les arts nègres, indien ou océanien, tiennent dans les préoccupations actuelles.

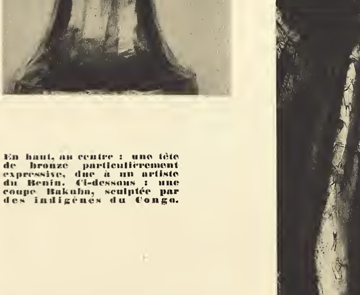


La vogue de l'esthétique primitive aura marqué le début de ce vingtième siècle, de même que la seconde moitié du dix-neuvième exaltait le charme de l'estampe extrême-orientale.





M. Adolphe Basler (l'Art chez les peuples primitifs, Librairie de France) a pris à tâche d'étudier, à la lumière de l'ethnographie, le génie plastique des civilisations primitives à travers les continents.





En haut, au centre : une tête de bronze particulièrement expressive, due à un artiste du Benin. Ci-dessous : une coupe Bakuba, sculptée par des indigènes du Congo.

Ci-dessous : indienne Kwakiutl en bois polychromé provenant de l'île de Vancouver. En bas, au centre : chef Dakota Yankton portant une robe biographique en peau de bison.

M. Jean Painlevé dans son laboratoire de microcinématographie.

Science et cinéma

par Jean Painlevé



E cinéma est le seul instrument *d'investigation générale* qui ait été trouvé depuis l'invention du microscope composé, depuis plus de deux cents ans.

Le cinéma permet, après avoir résolu souvent de grandes difficultés, d'enregistrer tous les phénomènes du plus lent au plus rapide, avec n'importe lequel des grossissements actuels, en éclairage direct, réfléchi ou diffusé.

Il faut dès maintenant être bien persuadé de la supériorité *démonstrative* de la photo animée, sur la parole seule, le tableau noir, le livre, l'image fixe. D'autant qu'elle peut s'accompagner en plus des titres et des indications, de commentaires oraux qu'on peut au besoin enregistrer sur la pellicule (film parlant). Si elle ne peut se substituer aux moyens d'enseignement actuels, elle les complète. Non seulement elle facilite l'exposé du maître, mais elle est pour l'étudiant l'aide inespérée grâce à laquelle son esprit conçoit, associe, retient les points de repère qui lui permettent la totale compréhension du phénomène et de son développement. Son esprit étant mis en éveil à chaque instant, retenu par la suite des photos, attaqué par leur côté souvent plastique, toutes les descriptions qu'il aura lues ou entendues, seront rendues vivantes, palpables, pour peu que le film ait été bien ressenti par celui qui l'a exécuté. On ne peut pas plus oublier les films de Comandon sur la circulation du sang ou sur la germination des grains de pollen, que l'œuf d'oursin par Vlès et Mlle Chevrotton, ou la culture des tissus par Carrel, par Olivo, ou l'opération césarienne filmée par Benoît-Lévy, ou la cristallisation d'un sel, les croissances osmotiques, l'éclatement de la bulle de savon...

Un film sur l'atomistique rend immédiatement plus assimilables les théories actuelles. De même un film sur la floculation des colloïdes ou sur le comportement de certains animaux. Au point de vue chirurgical, la démonstration de certains temps opératoires, au besoin schématiquement mais clairement mis en valeur, peut être d'une portée considérable avant la pratique. En médecine clinique même, où il est impossible de dissocier la partie visuelle du reste de la symptomatologie et où le film ne pouvant exprimer tous les moyens d'exploration ne remplacera



A gauche : considérablement agrandie, une microphotographie de l'appareil respiratoire du ver spirographe.

jamais l'examen sur le malade, on peut cependant concevoir l'exposé comparé des réflexes, des attitudes, des démarches, le défilé bien ordonné de résultats radiologiques nettement soulignés, etc.

Mais c'est surtout dans les sciences naturelles biologiques, et même physiques et chimiques que le cinéma rendra les services les plus permanents.

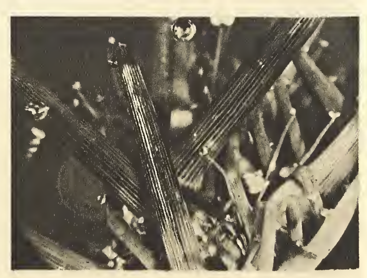
L'énorme avantage du film est de toucher en même temps, par des faits particulièrement bien choisis un nombre considérable de personnes. Au point de vue expérimental, d'autre part, il permet de réaliser une fois pour toutes sur la pellicule, des expériences quelquefois délicates à renouveler, qui ne réussissent pas toujours et que peu de gens peuvent voir à la fois, surtout si elles utilisent le microscope. Au point de vue recherche, enfin, c'est vraiment l'arme nouvelle par la possibilité d'analyser autant de fois qu'on le veut le phénomène en reprojetant la bande et de suivre à la main, image par image, le développement de " l'action " scientifique et *surtout* par la possibilité de *voir*, grâce à l'accéléré ou au ralenti de prise de vues, des faits invisibles ou mal visibles autrement.

La prise de vue accélérée est au maximum, avec des appareils normaux, de 300 images par seconde, d'où un maximum de ralenti de 15 fois sur l'écran, à la vitesse habituelle de projection qui est de 16 images à la



Ci-dessus : coquille tronquée du " Bernard ", qui montre comment il s'enroule autour de son axe. En bas, à gauche : l'Oursin a l'air d'une fleur marine. Ci-dessous : surface de l'Oursin. grossie, et qui ressemble à une forêt.





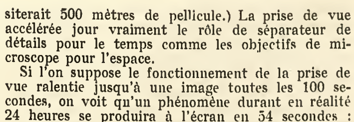
A droite : l'œil de la pieuvre est pourvu d'une paupière et de cellules à cône et à batonnet comme celui de l'homme.



seconde pour les films muets. Avec des appareils très spéciaux et pour des phénomènes particuliers, on peut obtenir 25.000 images par seconde, ce qui constitue un ralenti de 1.560 fois. (L'enregistrement, à ce rythme, pendant une seconde, néces-



Ci-dessus : un combat de pieuvres; ci-dessous : micropyle (entrée des spermatozoïdes) de l'œuf d'épinoche. A droite : Copépode (crustacé millimétrique) ayant le profil de moindre résistance à l'avancement dans l'eau

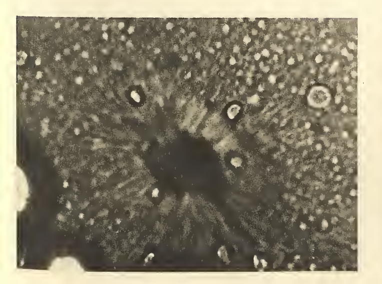


siterait 500 mètres de pellicule.) La prise de vue accélérée jour vraiment le rôle de séparateur de détails pour le temps comme les objectifs de microscope pour l'espace.

Si l'on suppose le fonctionnement de la prise de vue ralentie jusqu'à une image toutes les 100 secondes, on voit qu'un phénomène durant en réalité 24 heures se produira à l'écran en 54 secondes : l'accélération à la projection sera donc de 1.600 fois. La prise de vue au ralenti recompose donc un mouvement lent comme la prise de vue accélérée décompose un mouvement rapide.

L'application des procédés en couleur rendra encore plus probante l'aide que le cinéma apporte à la science, surtout si l'on peut bientôt y adjoindre les procédés donnant la profondeur de champs.

Il ne faut pas oublier non plus que grâce à la sensibilité de l'émulsion photographique, on peut filmer en lumière ultra-violette et avoir ainsi en microscopie des détails mieux séparés qu'en lumière visible pour nous, le pouvoir séparateur des objectifs





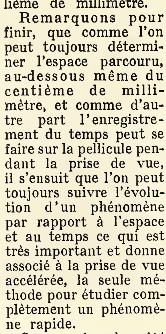


Une daphnée vient d'échapper aux tentacules de l'hydre, dont les cellules paralysent les animaux qu'elles touchent. Dans le petit cadre ci-dessous, grandeur réelle de la daphnée.



Ci-dessus : une daphnée — crustacé millimétrique — considérablement agrandie. Ci-dessous : l'œil de la daphnée; muni de cristallins brillants, il pivote dans les trois directions de l'espace.





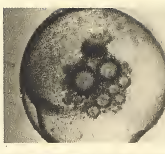
augmentant en raison inverse de la longueur d'onde de la lumière employée. On peut séparer ainsi le dix-millième de millimètre.

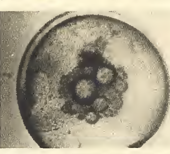
Remarquons pour finir, que comme l'on peut toujours déterminer l'espace parcouru, au-dessous même du centième de millimètre, et comme d'autre part l'enregistrement du temps peut se faire sur la pellicule pendant la prise de vue, il s'ensuit que l'on peut toujours suivre l'évolution d'un phénomène par rapport à l'espace et au temps ce qui est très important et donne associé à la prise de vue accélérée, la seule méthode pour étudier complètement un phénomène rapide.

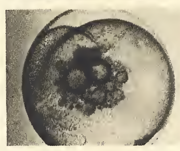
Sans parler du côté éminemment plastique que l'on peut faire ressortir dans un film documentaire, pour peu qu'on ait quelque imagination, on voit quelles possibilités nouvelles offre le cinématographe comme moyen d'enseignement, d'enregistrement et de recherches. Il est à souhaiter qu'en France on le comprenne enfin et qu'on agisse pour, au moins, tenter un effort semblable à ceux qu'ont réalisé des pays voisins.

Jean PAINLEVE.

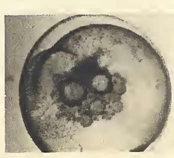
(1) Le 21 octobre a été présenté à l'Académie des Sciences un film de MM. Magnan et Sainte-Laguë montrant que la résistance à l'avancement dans les fluides ne croît pas proportionnellement à la vitesse, comme on le pensait, mais est constante, celà pour des corps présentant de "bons" profils, en l'occurrence, certains poissons.

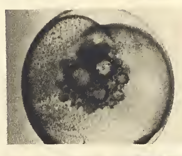


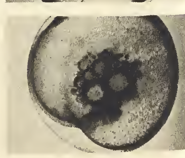




Film de la contraction qui parcourt la calotte formée par la cellule initiale qui, en se divisant, finit par recouvrir toute la boule de vitellus, produit de réserve.







Le mot du client

par Régis Gignoux



UE les journalistes sont puérils et que les revues comme celle-ci sont nécessaires ! Tout le mois dernier, les « envoyés spéciaux » des grands quotidiens, sous le prétexte qu'un convoi de forçats était dirigé sur la Guyane, sont allés passer en revue les vedettes des dernières cours d'assises. Aucun d'eux n'a eu l'idée d'évoquer le charmant souvenir qu'a laissé à Saint-Martin de Ré, le forçat P... qui joua auprès d'un de nos grands chirurgiens à peu près le rôle de Jean-Baptiste Vupille dans les bras de Pasteur.

Nos chirurgiens font couramment des sutures du cœur. Je ne sais pas en quoi consiste cette opération et vous prie de me laisser mon ignorance qui m'assure un émerveillement perpétuel. J'imagine le praticien penché sur son client comme une maman qui fait un point au chandail de son gosse. Le stoppage n'est pas possible ! il faut recoudre vite ; alors, vous pensez quelle science, quelle habileté nécessaires ! Par malheur, nos chirurgiens manquent d'occasions de s'entraîner, depuis que les personnes violentes emploient plus volontiers le revolver que le couteau, privant leurs victimes du bénéfice d'une belle suture, comme celle qui fut tentée sur le forçat dont je vous parle et qui eut ce double résultat : guérison et conversion.

Après avoir étouffé une mercière qui avait le sommeil trop léger, M. P... (je ne saurais le nommer et vous verrez pourquoi) M. P... dis-je, ne s'était pas entendu avec son collaborateur et il avait reçu de lui, à la place du butin qu'il réclamait, un coup de couteau au cœur. A l'hôpital, l'interne de service pensa que M. Deibler n'aurait pas à se déplacer, mais le lendemain, le grand chirurgien, chef de service, saisit cette occasion inespérée de tenter une suture en présence de nombreux confrères et avec tout le contrôle désirable. Il réussit et M. P... eut la plus belle des convalescences, entouré d'internes et d'infirmières, gardé comme un trésor. Il dut tout de même passer en cours d'assises, mais les jurés ne voulurent pas la mort d'un homme ressuscité et ils l'envoyèrent au bagne, comme ils l'auraient envoyé à la campagne.

Notre administration, dans la paix comme dans la guerre, ne tient aucun cas des aptitudes spéciales et des compétences. Elle s'apprêtait à expédier M. P... à la Guyane lorsqu'un ordre télégraphique arriva au port. Par décision du ministre de l'intérieur, M. P... était invité à revenir à Paris où un congrès de chirurgie le réclamait. Il parut dans l'amphithéâtre, fut ausculté, photo-et-radiographié, félicité, admiré : un triomphe ! Il rentra dans sa prison comme un acteur rentre dans sa loge. Le lendemain, les gendarmes qui le raccompagnaient en pénitencier lui demandèrent sa protection, l'un voulait être déplacé, l'autre les sardines de brigadier.

Ces égards touchèrent profondément M. P... qui renonça à son projet d'aller à la Guyane pour se venger de son ancien collaborateur. Il avait compris qu'il se devait à la science. De six mois en six mois, on le rappelait et il ne refusait pas son gracieux concours. Il connut ainsi toutes les capitales d'Europe et les noms des plus célèbres chirurgiens. Il acquit dans ces voyages quelques petites notions anatomiques dont il fit profiter ses compagnons à l'infirmerie de pénitencier, devenue sa résidence habituelle entre deux congrès. Le dimanche, il racontait son cas et montrait ses photographies. Ayant ainsi consacré à la science une dizaine d'années, le premier suturé fut grâcié par M. le Président de la République et obtint un emploi dans un laboratoire, puis les palmes académiques.

Un ordre des médecins

par Pierre La Mazière

Aux réponses que nous avons publiées à cette question : "Faut-il créer un ordre des médecins?" (1) *question posée devant le corps médical tout entier, le Parlement et l'opinion publique, qui a bien son mot à dire dans l'occurrence, viennent s'ajouter aujourd'hui d'autres contributions particulièrement intéressantes, en raison des personnalités dont elles émanent.*



Voici l'opinion motivée de Me Suzanne Grinberg, avocate à la Cour, secrétaire de la Section des Professions libérales à la C. T. I. (Confédération des Travailleurs intellectuels), féministe notable... et épouse de médecin.

— « Mes attaches familiales et mes fonctions à la C. T. I. m'ont obligée déjà à examiner cette question de l'opportunité d'un Ordre des Médecins.

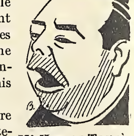
« J'avoue n'être point encore arrivée à me faire une opinion définitive sur un problème aussi gros d'importance et lourd de conséquences. Il est fixé dans l'esprit de tous que la profession de médecin exige de ceux qui l'exercent, non pas seulement de solides et réelles compétences professionnelles, mais encore de hautes qualités morales. Tous nous refusons d'admettre qu'un médecin soit sans conscience ou un notaire sans probité.

« Si je pense qu'un Ordre des Médecins c'est-à-dire un organisme qui soumettrait, par voie législative, tous ceux qui exercent la médecine à des règles professionnelles sanctionnées par un Conseil de discipline élu dont les décisions seraient susceptibles d'appel devant des tribunaux soit opportun, je suis un peu troublée néanmoins par l'objection tirée de l'argument suivant :

« Mais alors il faut un ordre des Banquiers pour empêcher les escrocs, des Journalistes pour supprimer les maîtres chanteurs, des Ingénieurs pour punir ceux qui usurpent des titres, des Dentistes, des Architectes, etc.

« Ainsi nous reviendrions peu à peu aux anciennes corporations. Pour que les règles soient plus respectées, on ferait les cadres plus étroits. Ne serait-ce point attenter à la liberté des conditions du travail à une époque où toute une doctrine syndicaliste intellectuelle cherche à donner au travailleur de la pensée des facilités nouvelles aux modalités de son labeur ?

« La Société n'est point sans recours contre les actes des médecins marrons qui ne sont pas — je veux le croire du moins — très nombreux. Elle peut les poursuivre, les condamner, les priver de l'exercice de la profession et en fait, elle use de ce droit. Si le législateur doit réglementer à nouveau l'exercice de la médecine, je me demande s'il ne conviendrait pas mieux, pour commencer, d'augmenter les tarifs légaux prévus dans les affaires d'accidents du travail, pensionnés de guerre, etc., qui sont insuffisants et empêchent le médecin sans fortune ou chargé de famille, dont le mince budget est grevé lourdement par la patente professionnelle et les impôts, d'exercer allègrement une profession qui, réclamant par tant d'endroits l'abnégation, devrait ne jamais comporter la pauvreté. »



Me Henry Torrès vu par Bécan.

Le professeur Léon Bernard, membre de l'Académie de Médecine, est nettement hostile au projet. Et c'est sans ambages qu'il répond :

— « Je suis tout à fait opposé à cette nouveauté d'où je n'attends, pour ma part, aucun bénéfice pour la moralité professionnelle.

« Je pense que celle-ci doit puiser ses sources dans le respect des traditions médicales et dans le culte de l'idéal qui a toujours été l'honneur de la profession médicale. »

Enfin voici Me Henry Torrès. Le grand avocat d'Assises dont la puissante voix s'est élevée avec tant de passion, de fougue, de générosité dans de si nombreux prétoires, parle net, lui aussi et sa réponse incite à la méditation :

« Je n'ai aucune lumière sur ce que pourrait être un Conseil de l'Ordre des Médecins, mais je connais le Conseil de l'Ordre des Avocats.

« A son actif, des scrupules fort honorables, le souci de protéger des intérêts moraux importants et de maintenir le prestige d'une noble profession.

« A son passif, des règlements caducs, des traditions périmées, des méthodes anachroniques et un certain esprit féodal, avec ce qu'il peut comporter de complaisances pour les uns, de rigueurs pour les autres.

« Les assemblées restreintes sont les pires. Elles n'ont ni élan, ni générosité et risquent de se transformer en petits comités de défense des déformations professionnelles.

« Pratiquement, elles se recrutent par une cooptation antithétique aux tendances de la démocratie qui aboutit à éliminer les non-conformistes, les hétérodoxes, et, plus simplement les indépendants.

« Moro-Giafferi n'est pas du Conseil de l'Ordre. Imaginez-vous un Conseil de l'Ordre des Médecins vers 1890 sans Charcot ou sans Dieulafoy ? »

Pourquoi commenter ces paroles ? Ne comportent-elle point un enseignement, ne contiennent-elles pas un avertissement pour ceux qui se souciant de la moralité comme de la situation matérielle du corps médical français voudraient le doter d'une juridiction disposant de tous moyens pour le défendre et si besoin était, l'épurer ?

(1) Voir la *Revue du Médecin* N° 2 (Novembre).

L'Américaine et L'Américain



par F. Debat ■ Dessin de Bécan



AMÉRICAINE est une des plus belles femmes du monde. Si la Parisienne triomphe par la grâce de son sourire, la vivacité de son esprit et l'élégance de sa toilette, l'Américaine est sans rivale pour sa beauté sculpturale.

Elle est grande, souple, mince de hanches. Avec ses longues jambes admirablement dessinées et sa gorge bien modelée, elle évoque la statuaire antique.

Tout en elle respire la force, l'équilibre, la santé.

Elle est d'une race jeune qu'un excès de civilisation n'a pas encore dégénérée.

Comme l'homme, elle est sportive et met un point d'honneur à travailler.

Lorsqu'elle n'a pas d'enfant et que sa fortune l'éloigne du "business", elle fréquente les clubs littéraires, s'occupe de philanthropie, voire de politique.

La femme est reine aux Etats-Unis.

L'homme semble n'avoir été créé que pour gagner les dollars qu'elle gaspille.



La rue lui appartient. Les lois sont faites pour elle.

Prenez garde de ne pas frôler le genou de votre voisine au cinéma et de ne pas dévisager avec trop de sympathie les belles promeneuses de la Cinquième avenue. Un simple appel et le policeman vous dresserait procès-verbal.

Est-ce une simple impression ?

L'Américaine ne me paraît pas sentimentale.

Je n'ai jamais vu et je n'imagine pas, au coin de la Cinquième avenue et de la Quarante-troisième rue, ces groupes pittoresques de midinettes parisiennes qui, autour d'un musicien et d'un chanteur ambulants, fredonnent en chœur la dernière romance.

Le dimanche, à la campagne, on ne voit pas de couples comme chez nous.

Plus que son mari encore, l'Américaine adore traverser l'Océan.

Ce n'est pas seulement le Moulin-Rouge qui attire le premier et la rue de la Paix sa compagne. Tous deux aiment nos musées, nos cathédrales, nos châteaux, notre campagne, qu'ils connaissent souvent mieux que nous.

Avez-vous entendu ?...

Par Maurice Bex



VANT que de proposer à la curiosité des mélomanes la révélation d'œuvres inédites, nos deux grandes scènes lyriques ont d'abord procédé à des reprises : l'Opéra en représentant *Guillaume Tell*, l'Opéra-comique en remettant à la scène *Le Roi malgré lui*.

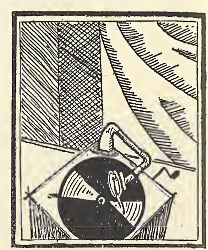
La faveur imprévue dont jouit Rossini auprès des jeunes musiciens italiens et de la séquelle de snobs sensibles à l'influence passagère du moindre paradoxe, aurait peut-être suffi à justifier l'exhumation de la célèbre partition, le prétexte du centenaire s'y est ajouté. Voilà deux raisons pour une, c'est plus qu'il n'en fallait.

L'épreuve aurait dû réussir pleinement. Elle a risqué de nuire à la gloire du maître de Pesaro. En admettant que la partition naguère célèbre, à laquelle son auteur attachait un prix suffisant pour briser sa plume après l'avoir composée, de crainte de déchoir après avoir atteint un si haut sommet, en admettant que cette partition puisse encore faire figure de chef-d'œuvre, ce n'est point le moment. Nous avons un autre idéal aujourd'hui, qui ne s'embarrasse pas de tant de faconde, d'une telle redondance et nous préférons un style moins vainement ornemental. Rossini reste à nos yeux l'auteur du *Barbier de Séville*, les meilleures pages de *Guillaume Tell* n'y changent rien, ni la poussière des décors, ni l'archaïsme caricatural de certaines répliques, ni les efforts méritoires d'une troupe dévouée à sa tâche en toute sincérité.

L'histoire du *Roi malgré lui* est en tous points l'inverse de la précédente. Il ne s'agit pas d'un ouvrage usé jusqu'à la corde et célèbre depuis un siècle, mais d'une comédie lyrique créée voici quarante ans seulement, à la veille de l'incendie de l'Opéra-comique, catastrophe dont elle pâtit par incidence, et tombée peu après dans le plus injuste des oublis. Il n'est plus question d'un art démodé, classé, désuet, mais d'un art vivant, généreux, capable de fixer en majeure partie l'origine et les aspirations de la musique moderne.

Chabrier, ce Moussorgski de l'école française, dépense là, sous des prétextes quelconques et au gré d'un livret médiocre des trésors d'invention. Le soin qu'il met à écrire, à orchestrer, la délicatesse dont il fait preuve aussi bien que l'ardeur qu'il dispense sans compter, forment un ensemble si varié, si riche, que des générations de compositeurs, abreuvés à cette source abondante, ont pu, depuis lors, en tirer profit et y puiser le meilleur de leur originalité.

Admirable conséquence d'un sort injurieux, cette éclipse que rien n'excuse, cette relégation pendant quarante ans à l'écart de la scène, permet aux générations actuelles de découvrir soudain, avec une netteté frappante, la véritable valeur de ce chef-d'œuvre auquel on ne saurait reprocher certain manque de dosage et la franchise parfois excessive de son inspiration.



La reprise du *Roi malgré lui* a donné lieu à une expérience qui s'imposait. Le livret primitif tiré d'une pièce de M. et Mme Ancelot, que Victorin Joncières avait renoncé à mettre en musique et cédé à Chabrier, lequel ne se dérobait point devant les difficultés, a été remanié. On pouvait lui reprocher à l'origine de passer indistinctement de la gaîté bouffonne au tragique larmoyant et de ne point briller par l'unité de style. Depuis lors, on estimait d'autre part que les couplets, ce que l'on nomme après guerre les lyrics, en étaient rédigés dans un langage abracadabrant et qu'il serait préférable de revenir à un mode d'expression plus clair. On s'étonne, étant donné le tact avec lequel M. Albert Carré s'est acquitté de ce double travail, que quelqu'un ait pu s'insurger là contre. Les principes ne prévalent pas contre les faits et l'œuvre de Chabrier s'en est trouvée tout allégée. Fallait-il pour conserver un texte fâcheux, l'empêcher de prendre enfin son essor ou bien mettre tout en action pour l'aider à accomplir la carrière qu'elle mérite ?

L'édition phonographique, à condition qu'elle soit conçue dans un sens artistique opportun, est susceptible de rendre des services extrêmement appréciables et, notamment, de réformer en quelque manière les jugements hâtifs du public.

Prenez l'exemple de *L'Heure Espagnole* de Maurice Ravel, créée à l'Opéra-Comique en 1907, reprise depuis peu à l'Opéra et qui, en dépit de cela, n'a été jouée qu'un nombre très restreint de fois, Columbia nous procure aujourd'hui l'occasion de réentendre à notre guise cet acte que les théâtres affichent si rarement. Nous pouvons enfin entrer davantage dans l'intimité de cette musique dont l'orchestre dirigé par M. Georges Truc donne à travers le disque une traduction très séduisante, que n'altère point la plupart du temps l'interprétation des chanteurs, attentifs à ne point accentuer plus qu'il ne faut l'esprit verbal de Franc-Nohain et le récitatif si particulier du compositeur des *Histoires Naturelles*.

Parallèlement...

Luc Durtain

par Jean-Richard Bloch

N salon d'attente, comme il y en a chez tous les médecins. Au mur, quelques toiles modernes. Mais ce n'est pas un signe distinctif. Aujourd'hui la médecine protège les arts. Les clients attendent, dans leurs poses crâneuses, inquiètes ou résignées.

Un tout petit, entre les genoux de sa mère, répète sans arrêt :

« Descendre, maman... deschende, maman... papeau, maman... papeau... c'est fini... deschende, maman... »

Il a été opéré la semaine dernière. Il revient pour le pansement. La mère raconte avec orgueil qu'il a reconnu le porche d'entrée, qu'il a fait une scène pour monter, qu'il ne veut plus rien savoir pour aller chez le coiffeur, depuis qu'il a éventé le sortilège des magiciens en blouses blanches, mais que le docteur Nepveu est si bon pour les enfants...

La porte s'ouvre. Une blouse blanche apparaît. Médusé, apprivoisé, l'enfant se tait subitement. Une blouse blanche interminable. Pour nous, assis, elle fuit vers le zénith en lignes perspectives. Et tout au sommet, très au-dessus de nous, un sourire, un regard.

On aperçoit le nez par les narines, le regard par les paupières, le sourire par le menton. Le nez est long, sensuel et mélancolique. Le sourire, blasé, triste, indulgent. Le regard bon, doux, fatigué, lointain. A eux trois, ce nez, ce sourire et ces yeux composent une physionomie où la pitié est impitoyable, la douceur conquise sur la distraction, la bonté sur la lassitude.

Un clignement imperceptible de la paupière prévient le copain qu'on l'a reconnu, qu'il ait à prendre patience un moment. Miracle ! Cette pulsation infime a coloré le regard d'une gaîté ouvrière, à la fois narquoise et confidentielle, passablement facétieuse. Elle dit :

« T'en fais pas, mon poteau. Je turbine depuis neuf heures ce matin. Regarde ce qu'il y a dans l'usine. C'est tous les jours pareil. J'ai déjà fait sept amygdales et neuf végétations. J'en ai jusqu'à une heure. Le type, là-bas, c'est une sinusite frontale. Je l'ai ouvert à gauche. Il vient aujourd'hui pour la droite. L'après-midi, les visites à domicile, le matériel, la



Luc Durtain
(le Dr Nepveu)
Bois gravé de Berthold-Mann

correspondance. Ce soir, à neuf heures, j'aurai peut-être le droit de m'asseoir à ma table pour un autre boulot, — le vrai, le mien, le nôtre. On ne rigole pas tous les jours, dans la vie. L'essentiel est qu'il reste toujours un bout de paupière, un coin de prunelle, pour un signe affectueux aux copains. Je regarderai tout à l'heure tes intérieurs de nez et tu resteras déjeuner, à la fortune du pot, qu'on bavarde un moment... »

■

Une demi-heure plus tard : le copain est sur la chaise de fer. Le magicien en blouse lui a gentiment tapé sur l'épaule au moment où il pénétrait dans la chambre des tortures. Un second sourire, blond celui-là, narquois et bienveillant lui aussi, attendait le patient et s'active maintenant autour de lui. Tant de sourires, tant de bonne grâce glacent de terreur le copain. Que se prépare-t-on à lui faire subir, pour user d'anesthésiques aussi puissants ?

Le poète s'est fait cyclope. L'œil électrique s'allume au milieu du front. Le sourire blond envoie le patient dans les airs d'un coup de pédale. Le cyclope se penche, inonde de lumière froide la chambre nasale du copain, se redresse et, d'un air moitié penaud, moitié mystificateur :

« Eh bien ! Mon vieux, tu as les fosses dans un joli état ! »

Par-dessus sa pommette, le « vieux », inquiet, suit les doigts du cyclope qui plongent en des tiroirs et des coupes, en ramènent des tiges, des spatules, des nickels, des fioles.

« Tu vas... hem ! Tu vas me... ? »

Et tout d'un coup, sur un ton qui se veut et se croit désinvolte :

« Hem ! Qu'est-ce que tu vas me faire ?

— Te nettoyer ça, vieux. Et ce ne sera pas du luxe. »

Le « vieux » est de moins en moins rassuré :

« C'est quoi, cette pince ? »

Durtain en a vu bien d'autres. Il sait tous les colorants que peut prendre la frousse, la sainte frousse des patients sur la chaise de fer. Il donne avec longanimité les explications demandées. Puis :

« Fais : ah ! Fais : oh ! Respire. N'avale pas. Ne ferme pas la bouche. Fais encore une fois : oh ! Bon. C'est fini pour aujourd'hui. »

Le patient n'en croit pas ses oreilles. Il n'a rien senti. Tout au plus ce goût pharmaceutique, dans le fond de la gorge, ce larynx de bois... Un second coup de pédale ; la chaise de fer le ramène sur le plancher. Il retrouve autour de lui les deux sourires narquois qui le regardent affectueusement.

« Hé bien, mon vieux Kurde, tu vas me gargariser deux fois par jour...

« Pas plus malin que ça » commente le sourire blond, en emportant une cuvette vaguement sanglante, avec son air de gavroche tendre.

Une salle de bistrot du quartier des Halles. Ils sont là quinze, seize, qui se retrouvent, chaque mois, depuis des années. Il y a eu des infidèles, qui ne pouvaient souffrir le ton de bonhomie et d'égalité qui règne là. Il y a d'autres infidèles, qui sont morts... Mais ils restent quinze, seize obstinés, — peintres, acteurs, écrivains.

Une place est vacante, au milieu de la table. On a commencé de manger en disant : « Il viendra.. il viendra certainement... il a promis de venir... il est mort de fatigue... »

La porte s'ouvre. Très grand, avec cette allure légèrement hésitante qui est sa véritable élégance, il entre sans tapage, sans romantisme, sans drame. Simplement, son sourire. On le voit mieux ici : les débris d'un sourire d'enfant timide sur de puissantes épaules d'homme. En outre, ce quelque chose de sans espoir qui se voit si fréquemment sur la figure des médecins.

Il hoche un peu la tête, que la haute taille et les épaules rondes font plus étroite, et tout le monde comprend qu'il veut dire :

« Ne gâchons pas, ne froissons pas ce moment-ci. C'est un si précieux pétale qu'un moment humain ! Je vais me glisser parmi vous avec mes grands bras, mes grandes jambes, en prenant garde de ne rien disperser de ce qui vous tenait unis. Mais, au préalable, je serrerai dans mes mains chacune de vos mains, je croiserai mon regard avec chacun des vôtres, tour à tour, m'efforçant de traduire pour chacun de vous le message dont mon cœur est plein. »

Il mange peu, parle moins encore, écoute beaucoup, chacun reçoit une parcelle d'attention et de bienveillance. Tout d'un coup, il se lève, résiste avec une impitoyable douceur aux cris, aux sollicitations. Il faut qu'il parte. Il a la fièvre. Personne ne s'en était avisé. Maintenant qu'il le dit, on lui découvre en effet la main sèche et brûlante, le teint pâle. Crise de paludisme. Il a rapporté ça de Java, où il est allé sur la trace de ses héros de « Hollywood dépassé ».

■

De Java et de Hollywood, de Saïgon et de Moscou, de Leipzig et de Chicago, il a rapporté le paludisme inguérissable, des contes inoubliables, une expérience profonde, et de quoi colorer à jamais ce beau sourire juvénile.

Le médecin Nepveu est allé confronter le poète Durtain avec les visions qu'il portait en lui. Visions et réalités ont coïncidé. Le monde et le poète se sont reconnus. Et nous avons reconnu le monde dans le poète. Nous l'avons trouvé semblable à son peintre, — grand, doux et serviable comme Nepveu, armé de ses pinces brillantes, — mystérieux, lointain, menaçant comme Durtain, armé de son sourire fraternel.

Jean-Richard BLOCH.

Avez-vous lu...?



Le Club des Lyonnais
Par Georges Duhamel



OILA un beau livre ! un grand livre. M. Georges Duhamel a des titres à l'admiration des hommes. Pour ma part je lui suis reconnaissant d'avoir écrit un roman qui, se tenant aux sommets de la pensée, n'en reste pas moins en pleine sensibilité vraie et capable d'émouvoir profondément.

Encore une fois le personnage de Salavin a hanté M. Georges Duhamel. Il n'est pas près d'abandonner le pénitent de *la Confession de Minuit* et la disparition à la fin de l'ouvrage, est une promesse de résurrection. Nous l'attendons avec impatience, avec aussi une sorte d'anxiété. C'est que Salavin est partie de nous, les hommes. Cet éternel inquiet, cet inguérissable solitaire a une idée fixe : « Croyez-vous, demande-t-il avec obstination, qu'un homme puisse changer d'âme ? »

Il avoue humblement : « Je suis un homme, tout simplement, avec sa misère infinie et, quand même, son espoir ». Et Salavin, après avoir cherché son but dans la révolution mondiale, croit le découvrir soudain, plus restreint d'apparence, plus vaste peut-être en vérité, en rêvant de faire sa « révolution personnelle ».

Tout le drame de l'humanité, simplement Salavin l'obsédé de solitude et de liberté, est le symbole de l'évasion impossible. Qu'il aille au monde, il sera la victime du monde ; qu'il revienne à soi-même, il sera la victime de sa propre impuissance à « changer d'âme». Qu'il croie avoir découvert sa raison d'exister, Salavin se transfigure. Il a consolé un homme, lui a redonné le goût de vivre, l'espoir ; il a fait le bien — nous retrouvons le Salavin tentant l'évasion vers la sainteté —. Hélas ! l'homme se tue. Salavin n'a pas réussi. Sa possibilité était extérieure. Elle n'était pas en lui. Salavin compte un avortement de plus. Il descend un nouvel échelon vers le « ratage » qui, pour le spectateur, est fatal, de sa vie.

Salavin « ne peut pas ». Il ne porte que les velléités du succès, non ses moyens. Celui qui porterait ces possibilités sans l'âme de Salavin « réussirait » mais que serait pareille réussite ? Rien moins que spirituelle.

Les autres personnages, le cadre, les moindres détails du *Club des Lyonnais* sont d'un dessin sûr d'une minutie quasi scientifique. D'où cette impression de richesse éblouissante, de perfection, si rare dans les ouvrages qu'on jette de nos jours aux presses.

Raconter le livre de M. Duhamel ? A quoi bon ? Conseiller de le lire et de le méditer.

Yvan NOÉ.

Plateau Zéro Tambour Cent
de Paul Toinet.

ENCORE un livre de guerre. Celui d'un artilleur, cette fois. L'arme renouvelle le genre. Il en sortira d'autre. Et puis, la guerre entrera, s'immobilisera dans l'histoire d'où l'exhumeront par la suite des livres tardifs, documentés, sévères, historiques. On pointera la disparition des derniers survivants de la grande échauffourée comme on a pointé celle des derniers cuirassiers de Reichoffen. Il ne faudrait pas, en attendant, publier n'importe quel ouvrage de cet ordre-là sous peine de lasser rapidement un public pourtant bien disposé. Celui de M. Toinet est intéressant, mais quel combattant n'a pas en cartons des notes du même intérêt et d'une originalité au moins égale ?

Le "Cygne Rouge"
de Philippe Erlanger.

CHOC poignant du premier amour d'un adolescent et du dernier amour d'une femme. La chute sinistre du jeune homme bien moderne qui n'a pas appris le travail ni l'effort et qui, veule, se laisse aller après la déception première, jusqu'au vol, jusqu'à bien pire... Un caractère étrange de femme déçue, désaxée dès sa jeunesse et qui, au seuil de la vieillesse, ne craint pas de venger sa déception sur un cœur vierge.

La lecture du roman laisse une inquiétude... De quel tragique enchevêtrement de circonstances découlent les actes des hommes ? Jusqu'à quelle source remonte la moelle de leur responsabilité ? Etres insoupçonnés qu'on absout et condamne sans les connaître...

Les Marées d'Équinoxe
de G. Dahriman.

LE premier livre d'un médecin doit trouver sa place dans cette chronique. M. G. Dahriman nous présente un roman qui est mieux qu'un début. L'aventure de ce médiocre mordu par l'amour d'une femme inaccessible pourra paraître, parmi les cadres étranges et divers où elle se déroule, une satire adroite. Je pencherais plutôt à croire que l'auteur est un sincère qui cache sous l'ironie une âme aiguë et obscurément pathétique. Les caractères sont minutieux et disséqués, l'ambiance chaude et vraie. Corinne passe, altière et obsédante, comme l'image de la vie à laquelle se brûlent les âmes de ceux qui ne l'attaquent pas en vainqueurs et qu'elle se plaît aussitôt à traiter en vaincus.

Y. N.

Le traitement des anémies

par la méthode de Whipple



AN 1922, Whipple et Robsheit-Robbins, après avoir provoqué chez des chiens une anémie chronique (anémic remontant à quatre ans, taux d'hémoglobine abaissé de 50 %) constatèrent que l'adjonction de foic frais au régime dc ces animaux provoquait l'augmentation des globules rouges et ramenait leur nombre à un taux normal.

Les essais, transportés dans le domaine de la pathologie humaine, confirmèrent les données de la physiologie.

Une nouvelle méthode, dite de Whipple, pénétrait triomphalement dans la thérapeutique des anémies, et son efficacité, ainsi que ses limites, provoquèrent une littérature d'une importance telle que nous devons nous contentcr de la signaler, sans plus.

Au début, Whipple borna le pouvoir de sa méthode à l'anémie pernicieuse, entité caractérisée par une formule sanguine particulière, une symptomatologie propre.

Mais les cliniciens élargirent naturellement le champ d'action de la méthode. Ils utilisèrent le procédé nouveau pour le traitement du syndrome anémie ; anémies post-hémorragiques, anémies cryptogénétiques, anémie hémophilique, anémies paludiques, anémies cancéreuses, anémies gravidiques, anémies spléniques, anémies avec purpura, anémies consécutives au traitement par les arséno-benzènes, anémies consécutives à la radiothérapie.

En même temps, au foie cru, de saveur répugnante (150 à 500 grammes et plus par jour) on substitua les extraits désalbuminés et délipoïdés d'un pouvoir non seulement égal, mais encore supérieur sous un volume réduit : 5, 10, 15 cc. par jour.

Whipple et Robsheit-Robbins constataient alors que le rein possédait une activité comparable à celle du foie (Scient. proceed. 1928).

Mac Carm, Muller, Good, Scorpion (Scient. proceed. 1928) confirmaient les résultats de Whipple.

Et l'expérimentation clinique se trouvait en accord avec le laboratoire : le rein agissait sur la régénération sanguine, soit combiné à l'extrait hépatique, soit utilisé seul (Lemaire, Bull, Acad. Royale de Belgique 1927).

Il devenait donc intéressant d'adjoindre au foie un extrait de rein capable d'augmenter ou de stimuler, en vertu de la synergie des glandes à secrétions harmoniques entre elles, l'activité du foie dans la réparation cellulaire.

Le nouveau produit, le Pancrinol, réalise cettc union ; foic, rcin ct sa capsule ; mais ce ne sont pas là les seuls constituants.

Tablant sur l'importance physiologique de la rate, « organe obscur », mais dont on a déjà pu déterminer certaines fonctions précises ; antirachitique, défensive, bactéricide, il a semblé logique de faire intervenir cette activité dans la nouvelle médication présentée.

La rate exercera son efficacité dans tous les cas où une anémie pourra invoquer, parmi ses causes, soit une intoxication microbienne aiguë (grippe, rhumatisme articulaire, diphtérie) ou chronique (tuberculose, surtout osseuse ou glanglionaire) soit une viciation du métabolisme.

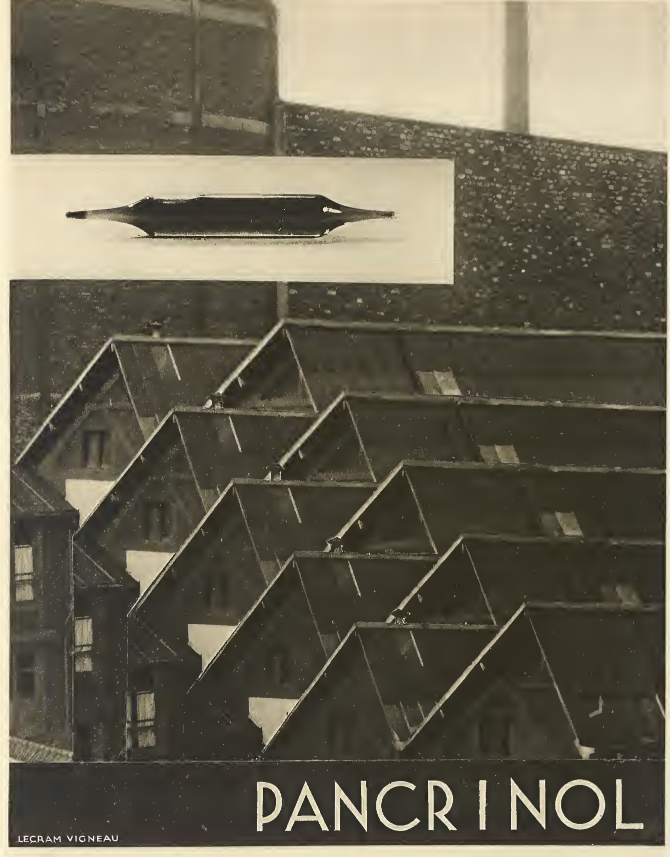
Le Pancrinol extrait désalbuminé et délipoïdé de foie, de rein et sa capsule, de rate correspondant en organes frais à 75 grammes de foie, 25 grammes de rein, 25 grammes de rate pour 10 cc. a déjà été l'objet d'une importante expérimentation clinique (plus de 300 malades dans les divers hôpitaux de l'Assistance, pour lesquels on compte 80 % d'amélioration très nette).

Cette association d'organes a donné en plus, des *résultats objectifs et subjectifs généraux* : retour à l'appétit, disparition de l'asthénie, sensation de mieux-être, recoloration du teint disparition de la fièvre, des *résultats indiscutablement contrôlables* : cicatrisation de fistules provenant de ganglions bacillaires, retour normal de règles disparues depuis plusieurs mois, et des *résultats mesurables* : augmentation du nombre de globules rouges, augmentation du taux de l'hémoglobine, augmentation progressive et régulière du poids, relèvement de la tension.

Conformément aux données de Whipple, dans toute anémie grave le traitement doit être maintenu longtemps alternant avec des périodes de repos, de plus en plus longues à mesure que l'on s'éloigne de la cure du début.

Il serait oiseux de vouloir déterminer avec une rigueur scientifique la limite d'action exacte de chaque composant du Pancrinol.

Jusqu'à plus ample connaissance des anémies, conservons un peu de gros bon sens clinique et appliquons cette thérapeutique... puisqu'elle agit indiscutablement.


PANCRINOL
LECRAM VIGNEAU

Le traitement des pyodermites

par l'antivirus strepto-staphylococcique



Les premiers travaux sur la vaccination locale furent publiés en 1923 dans les Annales de l'Institut Pasteur. Depuis cette date, l'application *loco dolenti* des produits d'autolyse microbienne est devenue classique.

On employa d'abord, pour la vaccination locale, des cultures en bouillon de staphylocoques tués par la chaleur. Puis, le principe vaccinant se trouvant également contenu dans les produits solubles diffusés par ces microbes dans le milieu ambiant, on utilisa des cultures filtrées (ou *anti-virus*).

Les filtrats de cultures arrêtent le développement du microbe lui-même ; on peut en faire la constatation *in vitro. In vivo*, ces filtrats s'apposent à l'infection staphylo — ou streptococcique.

On peut stériliser ces filtrats par la chaleur sans détruire le principe actif.

Appliqués sur la peau, ces filtrats manifestent une puissance vaccinante supérieure à celle des corps microbiens.

Par quel mécanisme opère cette vaccination ?

L'anti-virus (strepto-staphylococcique) exerce ainsi sa double action :

a) arrêt de la pullulation des cocci au sein des cellules infectées.

b) production de l'immunité locale des cellules saines.

L'anti-virus doit s'appliquer intimement sur la région malade et de manière telle qu'il se trouve non seulement en contact immédiat avec le foyer infecté, mais déborde des limites afin d'immuniser les cellules indemnes tout en assurant la destruction des microbes dans celles contaminées.

Cette cohésion de pansement vaccinal et de la zone infectée peut être réalisée de plusieurs façons : applications de compresses imbibées du filtrat, pommades dont le mélange vaselinelanoline constitue la base, d'action plus régulière peut-être que celle des pansements humides. (Société de Biologie, 3 juillet 1926, Ann. Inst. Pasteur, juin 1927).

L'abondance des observations cliniques affirme l'excellence des résultats obtenus par cette méthode de la vaccination locale au moyen des anti-virus.

Les expérimentateurs signalent à propos des suppurations douloureuses une diminution de la douleur allant dans certains cas jusqu'à sa disparition totale dans l'heure suivant la première application du filtrat.

A la seconde ou troisième application, les caractères du pus se modifient ; la sécrétion s'éclaircit, devient plus liquide, moins putride.

A l'examen microscopique on constate une phagocytose intense et la disparition des microbes libres.

Des changements importants se produisent du côté de la peau infiltrée. La rougeur diffuse des zones avoisinant un gros furoncle, pâlit, diminue d'étendue, s'assouplit, alors que la sécrétion purulente du furoncle se transforme en sérosité.

Deux statistiques intéressantes de N. Bourdenko et L. Givago (Ann. Inst. Pasteur 1926) et de N. Nicolaewa (Ann. Inst. Pasteur 1926) portent sur un nombre important de malades améliorés par la vaccination cutanée : anthrax, panaris, pyodermites récidivantes, ostéomyélites aiguës, otites, infections mixtes accompagnant la suppuration des tuberculoses osseuses, etc., affections de l'œil et de ses annexes : conjonctivites, blépharites, orgelets.

Le nouveau pansement vaccinal Inosepta est une pommade anti-virus, renfermant 40 % de cultures microbiennes (staphylocoques et streptocoques) obtenues en partant chaque fois de microbes fraichement prélevés, stérilisés par la chaleur et la filtration. La préparation de ce filtrat est strictement conforme à la technique classique.

Afin d'obtenir la pénétration maxima au travers des cellules, ces filtras sont incorporés à un excipient gras, très hydrophile : vaselinelanoline, huile de vaseline et cholestérol.

L'Inosepta s'emploie : en application simple sur les lésions ouvertes, en frictions douces et prolongées sur les lésions non ulcérées. On recouvre d'une gaze. L'expérience a montré l'utilité de renouveler deux ou trois fois par jour ces pansements (E. Nicolaewa loc. cit).

Cliniquement, l'Inosepta fournit les résultats les plus probants de son efficacité ; pansement antiseptique et aseptique tout à la fois, elle offre en outre un avantage que ne possède ni l'un ni l'autre de ces pansements, c'est-à-dire son action spécifique sur les cellules et les microbes.



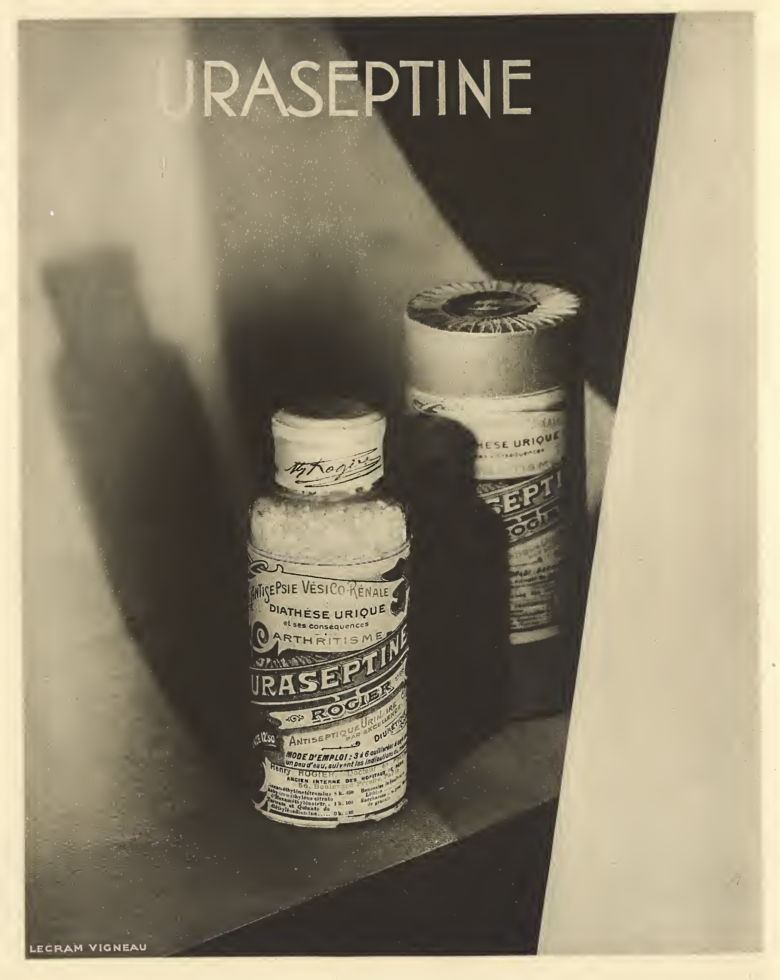
Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.



Laboratoires BYLA, 26, Avenue de l'Observatoire, PARIS.



Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.



Henry ROGIER, Docteur en pharmacie, 56, Boulevard Pereire, PARIS.





FERMENT
LACTIQUE
FOURNIER

La boite de 10 flacons (60gr)
de culture liquide

La boite de 2 flacons
réservée à l'usage infantile



LABORATOIRES FOURNIE
BIOLACTY
NT LACTIQUE FOU
ALADIES DE L'INTE
APPENDICITE, DIARRHÉES INFECTIEU
BOITE RÉDUITE POUR ENFA
DE LA BOITE



En comprimés
Conservation illimitée

Laboratoires FOURNIER FRÈRES

7 rue Biscornet. PARIS. (12ème)



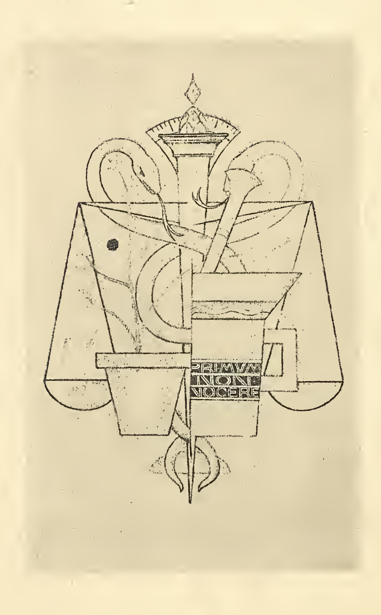
Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11 et 13, rue Saint-Maurice, NANTERRE (Seine).

BEAUTÉ
FLEUR ÉPHEMÈRE
ET FRAGILE . . . .

INNOXA

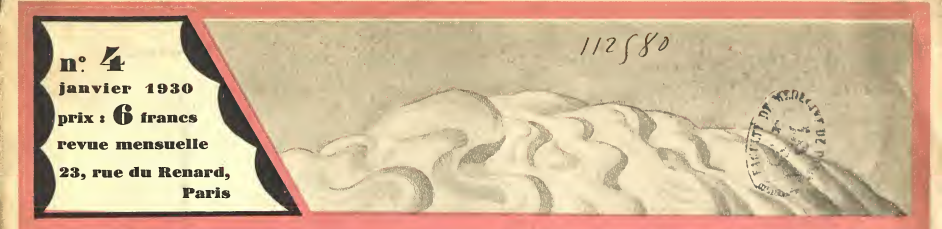
LECRAM-VIGNEAU

Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.



Le Gérant : H. Henrion

Société de Gravure
& d'Impression d'Art
— Cachan (Seine) —



nº 4
janvier 1930
prix : 6 francs
revue mensuelle
23, rue du Renard,
Paris

LA REVUE DU MEDECIN

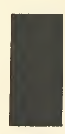
Clément Serveau 1929



ESCULAPE

INOTYOL DU DR DEBAT

Les Laboratoires du D^eur DEBAT



présentent au Corps Médical :

1° INOTYOL

Pommade : toutes lésions et irritations de la peau.
Poudre : intertrigo, rougeurs des nouveau-nés.
Ovules : métrites, salpingites, affections gynécologiques.
Suppositoires : hémorroïdes, lésions anales.



2° INOSEPTA

Pommade aux anti-virus streptococciques et staphylococciques (méthode du Prof. Besredka) : traitement de la furonculose, de l'acné pustuleuse et de toutes lésions suppurées.

3° INOXEMOL

Pommade à base de gynocardate d'éthyle, glycérides de gynocardacées, camphre, soufre et goudron combinés pour : eczémas rebelles, lichénifiés, psoriasis, parakératose psoriasiforme, etc.

4° PANCRINOL

Extraits de foie, rate, rein et surrénale en ampoules buvables ; spécifique des : anémies, convalescences tuberculoses, et toutes déficiences organiques.

Echantillons et littérature sur demande : 60, rue de Prony - 17e

Téléph. : Wagram 01-30
— 35-47
— 86-13

Usines à NEUILLY-SUR-SEINE (Seine) et à GARCHES (S.-&-O.)

INOSEPTA

Traitement des Dermatoses suppurées

La pommade aux anti-virus, INOSEPTA, immunise les cellules cutanées.

Elle s'oppose à la diffusion microbienne.

◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ Elle calme la douleur.

Quelques Observations :

■

FOLLICULITE DE LA FACE : un homme (25 ans) consulte le 5 septembre pour une acné pustuleuse remontant à plusieurs mois. Sur les joues, le menton, principalement sur la région pileuse s'élèvent de volumineuses pustules. L'extraction de chaque poil amène une goutte de pus. La peau est violacée, indurée en masse.

On soumet le malade, matin et soir, à des applications d'*Inosepta* ; on lui conseille d'éviter le rasoir.

Le 28 septembre, toutes les pustules ont disparu, à l'exception de trois, situées à l'angle de la mâchoire, entourées d'une zône de peau souple et saine.

FURONCULOSE DE LA FACE : une femme (54 ans) ne présentant aucune affection générale, souffre depuis trois ans de poussées furonculeuses localisées à la face : un ou deux furoncles très douloureux, d'évolution lente, avec induration circumvoisine, tous les deux mois environ.

Un furoncle apparaissant au menton, on fait des pansements à l'*Inosepta*, fréquemment renouvelés. Le furoncle s'affaisse, disparaît, absolument indolore.

Le mois suivant, un nouveau furoncle turgescent, dans la même région, nécessite un nouveau traitement à l'*Inosepta* : le furoncle vient à maturité en 24 heures, sans douleur, s'affaisse sans aucune infection voisine.

FURONCLE ANTHRACOÏDE DE LA NARINE GAUCHE : à l'angle antéro-interne de la narine gauche chez un homme de 22 ans. Le nez, la joue, la lèvre supérieure sont œdematiés. Très violentes douleurs locales et irradiées.

Dans l'heure suivant la première application d'*Inosepta*, la douleur s'apaise et disparaît. En 24 heures, l'œdème s'efface, le furoncle s'amollit. Le pus est complètement évacué au bout de 48 heures. La guérison s'opère rapidement, sans complications.

FURONCLE ANTHRACOÏDE DE L'AVANT-BRAS : entouré d'une zone indurée très étendue. Homme (20 ans). L'aspect de la peau, violacé, brillant, fait redouter plusieurs ouvertures spontanées. Le malade se plaint d'élancements pénibles dans le bras et la main. L'occlusion du furoncle sous un pansement à l'*Inosepta* supprime les douleurs. Le furoncle s'amollit en trois jours ; on pratique l'incision (écoulement de pus liquide) et la fait suivre immédiatement d'un pansement à l'*Inosepta*. La guérison complète se produit dans les quatre jours suivant l'incision.



HYGIE DE TÉGÉE

INOSEPTA DU Dr DEBAT

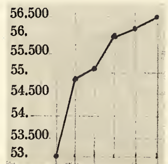
PANCRINOL ET TUBERCULOSE PULMONAIRE

De nombreuses observations ont permis de préciser l'action du Pancrinol dans la Tuberculose pulmonaire.

Les malades choisis présentaient tous, les signes stéthoscopiques et radiologiques de lésions du poumon, avec présence de bacilles de Koch dans les crachats. Malades très amaigris, asthéniques, anorexiques, fébricitants.

Les résultats globaux permettent de conclure que sous l'action du Pancrinol :

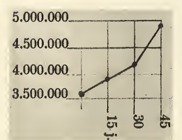
L'asthénie s'amende, l'anorexie disparait, le poids cesse de décroitre



1° *Augmentation du poids* chez une femme de 22 ans portant des lésions pulmonaires bilatérales (grosse spéloncque dans la région moyenne du poumon gauche). La reprise du poids est manifeste dès le quinzième jour du traitement.

La malade s'alimente sans troubles gastriques, « se sent plus forte », se lève. L'ingestion du Pancrinol n'exerce aucune fonction défavorable sur la température.

Le Nombre des globules rouges augmente lorsque la Tuberculose se complique d'anémie

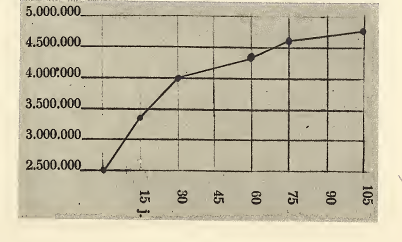


1° Augmentation du nombre des hématies chez un malade de 28 ans, atteint de tuberculose cutanée, et de ramollissement du sommet droit. Le malade, pâle, avec tendance aux syncopes, se recolore rapidement. L'appétit redevient normal. Le poids augmente à une cadence de 500 grammes par 8 jours. La température (37,8) disparait.

2° Augmentation du nombre des hématies chez un malade de 24 ans, présentant des signes cavernuleux au sommet gauche.

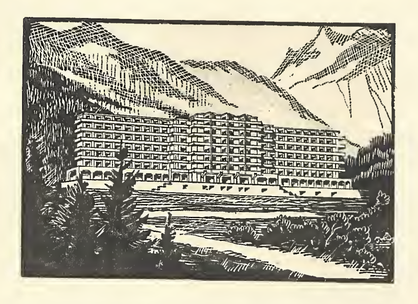
Le malade asthénique manifeste une grosse amélioration de son état général au bout de la troisième semaine de traitement.

Reprise des forces, de l'appétit, disparition des sueurs nocturnes.



Etablissements du Docteur TOBE

à PASSY (Haute-Savoie)





SANCELLEMOZ, sanatorium d'Assy, pour le traitement des affections pulmonaires.



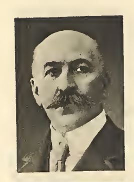
GRAND HOTEL DU MONT-BLANC

Établissement essentiellement médical, où sont reçus, après autorisation du Médecin-Directeur, les malades convalescents d'affections pulmonaires qui peuvent bénéficier d'une cure d'air et de repos, faite sous une surveillance médicale continue.



HERCULE FARNÈSE

PANCRYNOL DU Dr DEBAT




Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin




GEORGES LEYGUES. — PAUL PAINLEVÉ. — A. OBERKIRCH.

V. BALTHAZARD. — ALBERT CALMETTE. — JEAN-LOUIS FAURE.

ÉDOUARD HERRIOT. — GEORGES DUHAMEL. — ANDRÉ MAUROIS.



ALBERT BESNARD. — J.-L. FORAIN. — MAURICE RAVEL.

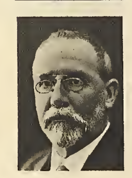

A. D'ARSONVAL. — MAXIME RADAIS. — AUGUSTE BÉHAL.



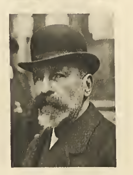




Antoine Bourdelle (1861-1929)







Photos : Henri Manuel. - G. L. Manuel frères Wide Word. - Choumoff et Boussu.

Sommaire

Le maître Albert Besnard a bien voulu accepter d'entrer au Comité d'Honneur de la Revue du Médecin où il succède à Antoine Bourdelle. Un article sera consacré à son œuvre dans le prochain numéro.

LA REVUE DU MÉDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 2514
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 4

La Revue du Médecin



Photo Holey

Un maître français :

Thierry de Martel.



OMMENT n'évoquerais-je point les jours durant lesquels je le connus ?

1916. La guerre. Les Dardanelles. Un bateau hôpital chirurgical, mouillé, sous le canon, entre la côte d'Europe et celle d'Asie, et sur quoi il opérait les blessés qu'on pouvait arracher à la presqu'île ensanglantée, farcie de tant de cadavres d'enfants de France et d'Afrique, puis, par pinasses, apporter jusqu'à notre bord ?

De l'aube à la nuit et, parfois, souvent même, jusqu'à l'aube prochaine, infatigable, toujours maître de soi, parfaitement équilibré, ne laissant jamais échapper un mot qui pût trahir sa nervosité il demeurait devant une table où, sans arrêt, ces martyrs se relayaient.

Il penchait sur leurs visages anxieux et, parfois mutilés, son beau visage un peu anguleux, leurs souriait comme il eût souri à un enfant ou à une femme et, à douce voix maternelle, les réconfortait, leur donnait l'assurance qu'il allait faire de son mieux pour réparer les dégâts de la balle ou de l'éclat d'obus qu'ils portaient encore en leurs chairs meurtries.

Et il réussissait ce miracle : presque toujours, un sourire répondait à son sourire et, presque toujours, avant d'entrer dans le sommeil dont, souvent, il ne devait point sortir, le patient murmurait : " Merci ".

Martel avait accompli une partie de sa tâche : avant de donner sa science, son étonnante virtuosité, il venait de donner sa miséricorde, sa tendresse, son réconfort et d'extirper l'angoisse d'un cœur qui, peut-être, allait, quelques secondes plus tard, cesser de battre pour toujours.

Alors, il pouvait commencer de travailler. Il considérait longuement le ventre sur quoi, en y pénétrant, la balle n'avait laissé qu'un petit trou, le membre déchiré ou le crâne broyé, demandait, à ses aides, sur le ton que, dans un salon, il eut demandé une tasse de thé, qu'il lui passassent les instruments dont il avait besoin et sans hâte, sans effort apparent — oh, sous le gant de caoutchouc, cette fine main d'athlète ! cette main apte à tordre le fer, et qui, toujours, semble caresser ! — il taillait, sciait, perforait, broyait, mettant sa coquetterie — qui est grande — à ne répandre que le moins de sang possible.

D'autres, en ces heures tragiques, où il fallait intervenir en série, laissaient à leurs assistants, le soin de placer les agrafes, de recoudre, de faire les pansements. Lui, toujours, avec la même élégance, la même prodigieuse d'extérité, le même souci méticuleux du détail, le même amour pour le travail bien fait, allait jusqu'au bout de sa tâche.

C'était le temps, vous le savez, où, dans les ambulances et les hôpitaux, on ne faisait pas de " conservation " où, pour aller vite — et éviter des complications — on amputait, on amputait, on amputait.

Martel, lui, se refusait à faire tomber bras et jambes autour de lui. Il ne se résolvait — avec quel crèvement de cœur — à amputer qu'à la toute dernière extrémité et je n'oublierai jamais l'expression de son regard lorsque, l'affreuse besogne terminée, il se posait sur un corps, tout à l'heure harmonieux et qui, maintenant, avait pour jamais, perdu son équilibre.

Un jour que je lui disais combien j'admirais cette pitié qui, si souvent l'obligeait, pour conserver un membre, à donner durant de si longs jours, des soins difficiles à un blessé, il me répondit simplement : « Pitié, oui. Mais aussi, souci des finances de la France ! Avez-vous pensé à ce qu'un chirurgien pressé ou malhabile coûte, en une journée, au pays lorsqu'il ampute en série, à la somme des pensions que tant de bras, tant de jambes coupées représentent ? Ce n'est pas seulement de la chair de la France que nous devons, nous, être parcimonieux mais encore de son or ».

Telle était la façon qu'avait de Martel, de servir !

Elle lui valut, après la croix gagnée sur le champ de bataille où il fut blessé, la rosette puis la cravate de commandeur.

Cet homme si doux, si miséricordieux, si généreux, sensible et coquet comme une femme et qui sait si bien jouer de son charme est aussi capable, non point de haine (c'est un sentiment que, sans doute, il estime inélégant) mais de dédain. Ce dédain, il l'accorde aux chasseurs plus empressés de titres que de science, aux pontifes, aux faux grands hommes. Il ne se traduit point par de longs discours, des phrases indignées, enflammées : il lui suffit de quelques mots, prononcés avec nonchalance et accompagnés d'un gentil sourire. On a compris !

Mais il saurait, s'il le fallait, porter d'autres coups. Cette belle main habile, qui ouvrit tant de corps humains, fouilla tant de crânes, est aussi celle d'un boxeur, d'un boxeur redoutable dont les premiers exploits remontent — peut-on le dire ? — aux temps lointains de l'affaire Dreyfus.

Un chansonnier, dont le nom est tombé dans l'oubli, s'était permis d'accorder sa piètre lyre pour plaisanter assez lourdement Mme de Martel, la mère (c'est, on le sait, Gyp !) Le futur chirurgien l'alla trouver et, du poing le corrigea de façon à lui ôter le goût de récidiver.

Tenez pour certain que, nonobstant le grand nom qu'il s'est fait, la gloire qu'il a acquise et la cravate écarlate, qu'il porte au col, Thierry de Martel, irait avec allégresse comme à la vingtième année de son âge, " s'expliquer ", " faire un peu de sport " si, d'aventure, l'occasion lui en était offerte.

On le sait du reste, dans les milieux, où, peut-être, on serait enclin à jalouser sa réussite, à lui reprocher, à lui qui n'est point, qui ne sera jamais ni professeur, ni sans doute, académicien, d'avoir conquis, libre, indépendant, éloigné des coteries, dédaigneux des combinaisons, et se riant des consécrations officielles comme de ceux qui les recherchent, une des premières places, parmi les grands chirurgiens de ce temps...

Pierre LA MAZIÉRE.



Pendant la guerre, deux chirurgiens amis : Th. de Martel (en uniforme) et Cushing (à dr.)





La Lèpre

par Etienne Burnet



XISTE-T-IL encore des lépreux ? La plupart des Européens répondraient : « Oui, quelques-uns, une survivance du Moyen Age. » La vérité est qu'il y en a encore de trois à quatre millions sur la terre. Il y a des pays où la lèpre est une maladie vivante et envahissante, un péril social.

Trois à quatre millions : si vous n'avez jamais vu de lépreux, ce n'est qu'un chiffre. Si vous en avez vu un, seulement un, vous avez le frisson.

C'est pourquoi l'Organisation d'Hygiène de la Société des Nations vient d'inscrire à son programme la lutte mondiale contre la lèpre. La Commission internationale de la lèpre tiendra sa première réunion à Tokio en avril 1930.

La découverte du bacille lépreux, il y a soixante ans, est restée en partie stérile, parce que nous ne savons ni le cultiver, ni l'inoculer. Tout le monde sait que depuis quelques siècles la société se défend contre la lèpre en isolant les lépreux.

Le Moyen Age les mettait hors la loi et les enfermait dans les léproseries. Est-ce à cette ségrégation barbare que nous devons l'extinction presque complète de la lèpre en Europe ? Oui et non. Oui, parce qu'elle y a contribué. Non, parce qu'elle n'y a pas suffi. Le progrès de la propreté et du bien-être n'y a pas été pour peu de chose.

La léproserie moyenâgeuse, lazaret, asile ou plutôt prison d'incurables, a vécu. La société se reconnaît des devoirs envers les lépreux. En échange de la vie libre que l'isolement leur enlève, elle leur doit une vie acceptable, vivable. Plus de léproseries, mais des *colonies* ou des *sanatoriums*, aussi confortables que les sanatoriums pour tuberculeux.

Les léproseries modernisées, humanisées, sont-elles toujours nécessaires ? Oui. Sont-elles suffisantes ? Non.

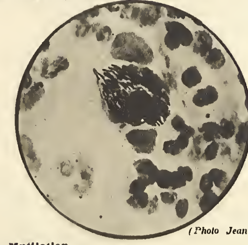


En haut : Lèpre " tubéreuse " ou nodulaire. En bas : photographies de lépreux japonais ; les mêmes (au centre) après le traitement.



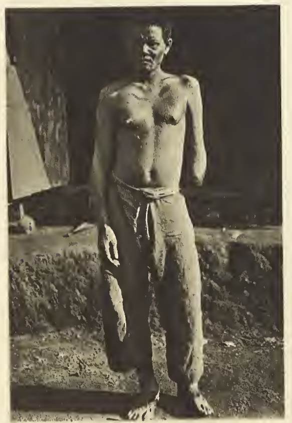


La griffe lépreuse (lèpre nerveuse) chez un adolescent du Brésil. Dans le médaillon : Bacilles de la lèpre, dans le mucus nasal, grossis 1.800 fois.



(Photo Jeantet)

Ci-dessous, : Mutilation d'un bras par la lèpre A droite : Une cité de lépreux : Contractation, en Colombie. (Plus de 3.000 lépreux.)



(Photo du gouvernement de l'Indo-Chine)

Examinez de près l'isolement traditionnel. Vous isolez les lèpres manifestes, invétérées. Vous laissez dans le milieu social des lèpres jeunes, inconnues, méconnues, cachées. Les foyers endémiques couvent, la contagion se perpétue.

Aujourd'hui on fait autre chose et on fait mieux.

Depuis dix ans, une révolution s'est accomplie dans l'histoire de la lèpre, parce que nous possédons un traitement de la lèpre. Ce n'est pas le traitement seul qui a accompli cette révolution, mais il l'a rendue possible. Sur le traitement s'est faite une cristallisation d'idées nouvelles.

Le traitement consiste dans l'emploi méthodique, intensif et prolongé de ce vieux remède chinois et hindou que la médecine a redécouvert : l'huile de chaulmoogra, et de ses dérivés, éthers et savons de soude. Il existe des médications adjuvantes, mais le chaulmoogra est le traitement de fond. Est-il spécifique ? On ne peut l'affirmer. Efficace ? Non, disent ceux qui n'ont traité que de vieilles lèpres désespérées. Oui, disent ceux qui ont soigné des lèpres jeunes. L'expérience des dernières années autorise cette affirmation : la lèpre, prise au début, est curable. Elle nous donne ce mot d'ordre : diagnostic précoce, traitement précoce.

Dès lors, à la pratique simpliste de l'isolement nous substituons une organisation complexe. Des hôpitaux, colonies et sanatoriums, pour les lépreux avancés, impotents ou sans ressources. Des consultations et des dispensaires, pour les lépreux au début, les plus curables, et les suspects. Des inspecteurs épidémiologistes, des infirmiers ou infirmières visiteuses, pour découvrir dans le milieu social les suspects, les sujets menacés, les lépreux inconnus ou méconnus. A tous les degrés, le traitement, avec la volonté de lui faire donner tout ce qu'il peut donner. Enfin, une législation très simple, qui prononce une triple obligation : déclaration obligatoire, isolement obligatoire (dans les établis-



sements spéciaux, ou à domicile sous surveillance médicale) et traitement obligatoire.

Cette organisation ne nous rappelle-t-elle pas quelque chose de connu ? Tout est clair dès qu'on a compris qu'elle adapte à la nature propre de la lèpre la méthode de prophylaxie et de traitement créée pour la tuberculose.

On a cru longtemps que la lèpre était une maladie à part, contre laquelle on ne possédait que cette arme : la ségrégation. Le Moyen Age la traitait comme le péché, la sorcière, le diable. Tempérée, humanisée, la ségrégation resta jusqu'à la fin du XIXe siècle le moyen de défense unique. Au XXe siècle enfin, le traitement a mis la lèpre sous les lois de l'hygiène moderne, qui est préventive et sociale.

Notre génération a connu l'antique visage de la lèpre, horrible, désespéré ; elle connaît le visage nouveau, douloureux, mais éclairé par l'espérance.

— Mais vous ne guérissez pas les lépreux ; vous les " blanchissez ". — Et de la tuberculose, et de la syphilis, la guérison est-elle absolue ? Allez voir les colonies de lépreux où l'on sait traiter et dites s'il n'y a pas un changement immense dans leur misère physique et morale.

Qu'on applique à la lèpre et les principes de l'hygiène moderne, et le traitement : dans 30 ans la lèpre aura à peu près disparu. C'est une question de volonté — et d'argent.

Déjà s'unissent pour cette croisade les missions religieuses qui assistent et soignent les lépreux avec un dévouement admirable, les hygiénistes qui ouvrent enfin au lépreux, comme à tous les autres malades, l'accès au grand bienfait pastorien, et la Société des Nations à qui, entre autres missions, est confiée l'organisation internationale et universelle de l'Hygiène.

Dr E. BURNET.
Directeur-adjoint de l'Institut Pasteur de Tunis, Secrétaire de la Commission de la Lèpre de la Société des Nations (Organisation d'Hygiène).



Jeune fille atteinte de la lèpre, à son début. Dans le médaillon, lépreux antique, masque égyptien de terre cuite (collection Fouquet)





A gauche, des habitations isolées d'une colonie lépreuse au bord du Rio Paraguay). Ci-dessous, une bien touchante première communion à la léproserie (Brésil)





Le deuxième millénaire de Virgile

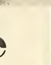


*IRGILE est né en octobre de l'an 30 avant Jésus-Christ. De grandes fêtes célébreront cette année le deux millième anniversaire de sa naissance. Le seul portrait qui nous soit parvenu de lui est une belle mosaïque trouvée à Carthage et conservée au Musée du Bardo. Le poète tient un rouleau sur lequel est inscrit un vers du début de l'*Énéide*. Derrière lui deux Muses, ses inspiratrices. Il est bien différent de l'image affadie qu'on s'est faite de lui dans les temps modernes. Il a le visage robuste et la forte mâchoire d'un Romain, et ce grand corps un peu gauche et dégingandé dont nous parlent certains textes antiques.*

Ci-contre : une sépulture gallo-romaine découverte rue de l'Établissement-thermal. Elle était bâtie en tuiles inclinées en forme de toit.



Deux monnaies de bronze, l'une d'Héliogabale, l'autre de Gordien III, ont permis de dater cette sépulture du milieu du IIIe siècle ap. J.-C.





Vichy Antique

par le Docteur A. Morlet





A Vichy, en dehors de la Saison, les médecins « se démobilisent ». Et puisque c'est à ce moment que *La Revue du Médecin* « organe de curiosité choisie », se propose de leur rendre visite, elle sera la bienvenue. Grâce à elle nous pourrons aujourd'hui ouvrir « notre fenêtre » sur le monde thermal gallo-romain, aux *Aquis calidis*.

Vichy est un perpétuel devenir. De tous côtés, l'on démolit, on creuse, on rebâtit. Et le Vichy antique surgit tout à coup du sol remué.

Parfois les trouvailles sont d'importance : tombe inviolée, pièces de monnaies rares, gobelets, œnochoés, figurines d'argile, statuettes de bronze, etc., etc. Des vases portent de précieux graffites : tel celui

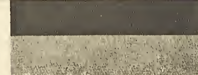




Ci-dessus ; vase en verre, trouvé dans la sépulture reproduite plus haut. Il était placé près de la tête. En bas, au centre, vase caliciforme qui était placé au niveau du genou gauche. Ci-dessus : vase gallo-romain en terre blanchâtre portant un graffite trouvé près de l'Établissement de Bains.



Ci-dessus : Malade tenant un gobelet, statuette gallo-romaine trouvée à Vichy, rue Desbrest, actuellement au Musée du Louvre. En bas, gobelet semblable à celui que tient ce malade.



qui vient d'être mis au jour dans les terrassements du nouvel établissement de Bains ; tel encore ce tesson de grande jarre que je recueillis dernièrement rue Callou et dont l'inscription *Theorus,* lue par M. Reinach, signifie *pélerin,* sans doute pélerin venu demander la santé aux *Aquis calidis.*

Mais beaucoup de trouvailles ont des rapports encore plus étroits avec la médecine.



Voici un petit buste, en terre blanche, trouvé à Vichy, rue Beauparlant. C'est *Apollon,* dieu de la médecine. Le piédouche repose sur une sorte de " tronc ", à l'intérieur duquel les malades glissaient leurs suppliques. Comment n'auraient-ils pas subi le charme mystérieux du jeune dieu, au fin visage, penchant légèrement la tête, comme pour mieux entendre les suppliants, couronné des lotus sacrés qui naissent au lever du soleil au-dessus des eaux et s'y replongent au déclin du jour !

Le *malade tenant un gobelet,* actuellement au Musée du Louvre, trouvé également à Vichy, à l'extrémité nord de la rue Desbrest, était sans doute venu demander aux *Aquis calidis* une guérison dont il semble avoir le plus grand besoin.

C'est « la représentation parfaite du buveur d'eau goutteux », écrit M. Poncet. « Il représente un baigneur accroupi, vêtu d'une robe et la tête protégée par une coiffure qui redescend en col sur les épaules et devait être imperméable, ce qui fait songer à la douche. Notre baigneur a les deux mains placées sur chaque genou ; les avant-bras sont d'une maigreur extrême, les mains au contraire, énormes, noueuses, les doigts tuméfiés ; la main droite tient un verre.

La figure est un chef-d'œuvre d'expression ; la physionomie est parfaite de douleur, les joues sont pendantes de maigreur après leur embonpoint perdu, le cou est ridé...

Sans aucune contestation, ce petit bronze établit mieux que tous les textes possibles la présence de buveurs podagres à Vichy du temps des Romains » (1).

Un autre malade, que représente une statuette en argile blanche, également trouvée à Vichy, faisait partie de la collection de M. F. Pérot. « Le bras gauche est coudé et porté en écharpe par le vêtement qui se croise en biais sur la poitrine, ne laissant voir que l'extrémité des doigts, tandis que le bras droit est nu, replié et portant la main sur le sein. Cet *ex-voto* représente assurément un homme privé du mouvement de son bras paralysé. » (2)

Pour M. A. Mallat, l'érudit historien de Vichy, « ou bien l'artiste a voulu figurer un guerrier blessé ou, au contraire, un malade atteint d'une

(1) Poncet. *Annales de médecine thermale* du 5 octobre 1889.

(2) F. Pérot, *Centre Médical.*

affection articulaire du coude ou de l'épaule — goutte ou rhumatisme. » (3)

Quoiqu'il en soit, il semble bien qu'on puisse retrouver dans le dispositif du bandage, le lointain ancêtre de l'écharpe dite de Mayor : *Nil novi sub sole.*

Voici enfin une *Trinité de la Fécondation* (4) que nous avons *redécouverte* dans *Une Page sur Vichy*, où elle était simplement figurée par un dessin au trait.

L'auteur, M. Décoret, la mentionne, sans fixer sur elle son attention, par ces simples lignes : « Dans les fouilles et démolitions pratiquées pour l'ouverture de la rue Desbrest, dit-il, on a ressorti un petit bloc sculpté, en pierre calcaire, très compacte, représentant une statuette à trois faces avec certains détails touchant au réalisme. Cet objet, sans grande valeur, est allé rejoindre le noyau d'une collection privée. On nous l'a communiqué pour en relever le dessin très bien réussi. »

C'est en vain que nous avons fait de nombreuses recherches pour retrouver cette sculpture qui nous semble au contraire d'une grande importance archéologique.



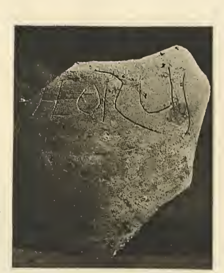


A gauche : Buste d'Apollon trouvé rue Beauparlant (Musée de Moulins). Ci-dessous, statuette gallo-romaine en argile (Collection M. F. Pérot).



Ci-dessous, à gauche : graffite "Theorus". A droite, une Trinité de la Fécondation découverte au cours de fouilles, rue Desbrest, à Vichy.





Sur la gravure faite d'après l'original, nous voyons le port de la tête rejetée en arrière, caractéristique de la femme enceinte, s'efforçant instinctivement de rétablir son équilibre. Les seins graciles, mais déjà lourds de la lactation prochaine, commencent à s'abaisser au niveau de la région pectorale. Comme le centre de gravité du corps est déplacé, l'artiste a pris soin d'accentuer la lordose lombaire en une véritable ensellure de compensation. L'attitude de la femme arrivée à une époque avancée de la grossesse est fixée par le geste, saisissant de vérité, des deux mains soutenant l'utérus gravide. Enfin sur le socle se déroule un curieux cortège de têtes humaines ! Les eaux de Vichy étaient-elles déjà considérées comme fécondantes par les Gallo-Romains ?

Après avoir vu les *ex-voto* de malades, pouvons-nous aller plus loin et connaître l'aménagement des Thermes aux *Aquis calidis* ? Nous en possédons, pour cela, que des jalons insuffisants comme les restes de captage du *Puits Chomel* et une piscine sur la *source Lucas.*

« Les sources chaudes grossissent la liste des divinités et pour elles on bâtit des villes «, écrivait Pline le Jeune dans son Histoire Naturelle. Il dût en être ainsi aux *Aquis calidis.* Les Thermes antiques, comme les Etablissements actuels ne devaient pas être éloignés du Puits Chomel dont on a retrouvé le captage en ciment romain.

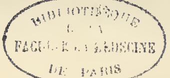
Ainsi, à travers les vicissitudes des siècles, une longue " théorie " de pélerins ne cessa de se presser autour des mêmes sources bienfaisantes.

Dr A. MORLET

---

(3) A. Mallat et Dr G. Cornillon. *Histoires des Eaux minérales de Vichy*, p. 38.

(4) Dr A. Morlet. *La Presse Médicale*, 15 juillet 1925.

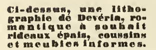




1830



CERTES, nous avons tous souscrit au charme rétrospectif des manches à gigot et des crinolines. — Et cette larme à l'œil à cause des bonnets de dentelle, des bouquets de papier sous un globe de verre, des dessus de pendules langoureux et dorés, des fauteuils " Voltaire " au dossier orné d'une anse, comme un pot. Attendrissements bercés au rythme de l'Urbaine... Un rare écrivain dont la sensibilité s'abrita longtemps quai Malaquais, à l'ombre d'un jardin touffu parmi des merveilles du passé, une à une et amoureusement recueillies, me disait hier : « Je voudrais



Ci-dessus, une lithographie de Devéria, romantique à souhait rideaux épais, coussins et meubles informes.

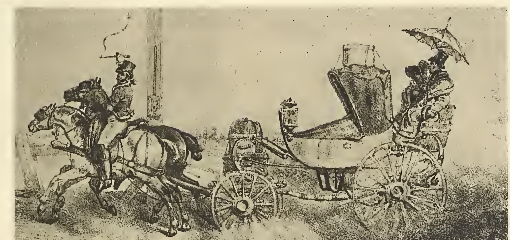


Photo Giraudon



Ci-dessus une calèche de poste vers 1830 et, en bas, le célèbre tableau de Dejuinne, représentant Mme Récamier dans les appartements de l'Abbaye aux Bois, où elle reçut les maîtres du romantisme.

■ 1930

quatre murs nus» Hallali, certes et d'une cruelle beauté.

— « Quatre murs nus», de la lumière, du métal, du verre, le téléphone, la T. S. F.

Un siècle, tout un siècle durant quoi l'homme civilisé n'a pas eu le temps de songer à son bien-être. Un siècle écrasé, déchiqueté, dévoré par la locomotive, l'auto, les machines, toutes les machines à dévorer, à déchiqueter, à écraser ; un siècle avant d'apercevoir leur beauté. On a construit les automobiles comme des fiacres, à peine supprimait-on les brancards. Un vieil imbécile regrette les moulins à vent ; son fils pleurera les poteaux télégraphiques et leurs isolateurs de porcelaine, fleurs de magnolia parmi les arbres.

Michel DUFET.



Photo Buffotot





Ci-dessus les plans de ciment du “Garage Marbeuf” construction d'un effet gigantesque et magnifique.



Photo Buffotot

En haut, un ensemble de Lecorbusier, Jeanneret et Charlotte Perriand. En bas, un “bar d'appartement” par Michel Dufet, édité par “Le Bûcheron”.

La Conquête d'Alger (1830)

Une Lettre inédite du Vainqueur

La *Revue du Médecin* doit à l'obligeance de Mlle de Beaupreau de pouvoir publier une lettre inédite du vainqueur d'Alger.

Elle a été écrite le 8 juillet 1830 trois jours après la prise d'Alger, le même jour qu'un rapport officiel, destiné à être connu du public-(A. Nettement. *Hist. de la Conq. d'Alger.* 1856, p. 456-459).

Elle est *confidentielle* et répond certainement à une lettre, confidentielle aussi, du Prince de Polignac, Président du Conseil des Ministres.

On y voit qu'aussitôt Alger prise, le commandant en chef, comte de Bourmont, propose de faire rentrer en France une division entière qui sera affectée à la garnison de Paris.

Cette mesure a-t-elle seulement pour objet de réduire les dépenses ? Répond-elle à quelque inquiétude du gouvernement, pressé de renforcer la garnison de Paris ? Cette inquiétude serait-elle en rapport avec la situation intérieure, quelques jours avant la Révolution de juillet ? Ou avec la situation extérieure, l'Angleterre prenant ombrage de la nouvelle conquête ? Une annotation au crayon : " *Guillaume IV* ", qui a été ajoutée au document pourrait le faire croire.

En tout cas on voit qu'Alger prise, Bourmont n'a pas encore idée de toute la peine que coûtera la conquête de l'Algérie.

La soumission du Bey de Tittery (Médéa) qui avait été le principal adversaire des Français devant Alger, était feinte. Quelques jours après il devait de nouveau se déclarer ennemi.

Le Bey d'Oran, Hassan, assiégé par les Arabes, devait, le 20 juillet, demander l'appui des Français. Bourmont enverra en mission à Oran son fils ainé, Louis.

Le 24 juillet Bourmont recevra le bâton de maréchal de France. Mais quatre jours après surviendra la Révolution qui chassera Polignac et Charles X. Le vieux chouan, suspect aux nouveaux maîtres de la France sera mis à pied et remplacé par le général Clauzel. Son nom même sera omis sur la colonne qui sera érigée en Brest, en 1833, pour commémorer la prise d'Alger.

Il n'emportera d'Alger que le cercueil de son fils, Amédée. Ce lieutenant de grenadiers au 49e de ligne, blessé au combat de Sidi-Kalef, le 24 juin, avec neuf hommes de sa compagnie, mourut de sa blessure à l'hôpital de campagne de Sidi-Ferruch, le 7 juillet, en disant à ses compagnons Schwazenberg et Fernel : « qui de vous ne voudrait avoir ainsi payé la victoire. »



Le Comte de Bourmont, commandant en chef de l'expédition d'Afrique. Portrait édité par Jeannin.



Ci-contre : le vaincu. Le Bey d'Alger Hussein. Dessin exécuté à Paris par Dupré en 1831.


Expédition
d'Afrique.
Quartier-Général.
Confidentielle
Le Commandant en Chef,
à Son Excellence le Prince de Polignac, Président du Conseil des Ministres.
Guillaume
Prince, Il n'est désormais plus nécessaire de conserver ici les trois divisions de l'Armée et, dans la vue de ne pas prolonger inutilement les dépenses, je crois devoir engager Votre Excellence à prendre les ordres du Roi, et à proposer à Sa Majesté de faire embarquer la seconde Division pour retourner en France, et d'appeler, pour former la

Prince, il n'est désormais plus nécessaire de conserver ici les trois divisions de l'armée et, dans la vue de ne pas prolonger inutilement les dépenses, je crois devoir engager Votre Excellence à prendre les ordres du Roi, et à proposer à Sa Majesté de faire embarquer la seconde division pour retourner en France, et d'appeler, pour former la garnison de Paris, quatre des régiments rentrant, le 14e, le 20e, le 37e, et le 49e de ligne.

Le Bey de Tittery est venu faire sa soumission au Roi de France. Je le rétablis, au nom du Roi, Bey de Tittery aux mêmes conditions que celles qui avaient été réglées par la Régence d'Alger. En conséquence, il continuera à gouverner le Beylik, mais au nom du Roi de France. J'ai lieu de croire que le Bey de Constantine suivra l'exemple du Bey de Tittery.

Je vais envoyer une petite escadre avec un régiment devant Oran pour obtenir une soumission pareille. J'espère que le Bey ne s'y refusera pas et que le Royaume tout entier d'Alger sera soumis au Roi.

Si le Bey d'Oran faisait des difficultés et que le Roi voulût m'autoriser à y envoyer deux brigades sous les ordres du Général Berthezène ou du Duc d'Escars, la Province d'Oran serait sûrement soumise quatre jours après le débarquement de ces troupes.

Cette façon d'agir me semblerait être la meilleure, parce que le Roi tenant tout l'Etat d'Alger, il sera plus facile à sa Majesté d'en retenir ce qu'elle voudra.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération et de mon sincère dévouement.

P. S. — Je crois aussi bien convenable de dissoudre la division de réserve établie en Province car elle est désormais très inutile.

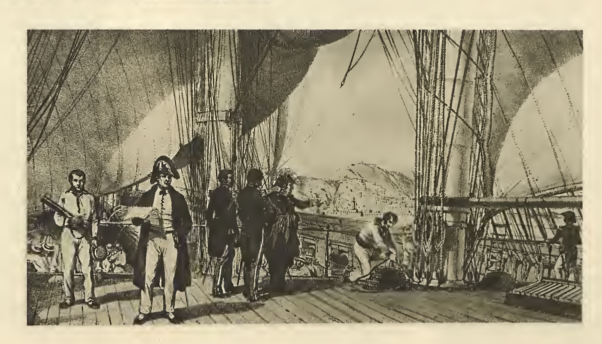
J'ai perdu mon fils, j'en ai reçu la nouvelle hier au soir, ma douleur est trop vive pour qu'il me soit possible de mettre de l'ordre dans mes lettres, j'espère que vous m'excuserez.

Comte de BOURMONT.

La signature et le P.S. sont de la main de Bourmont.



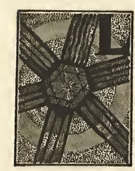
Ci-dessus : Cette vue d'Alger fut dessinée d'un vaisseau de l'escadre par D. M., ingénieur-géographe.



Ci-contre : L'amiral Duperré (à gauche) et Bourmont, à bord du vaisseau amiral, sont en vue d'Alger.



Des merveilles Les Médersas



Les collèges musulmans que l'on désigne sous le nom de médersas abritent, aujourd'hui comme jadis, des étudiants venus des campagnes pour suivre l'enseignement qui est donné dans certaines grandes mosquées des villes. Ces mosquées jouent le rôle de nos universités occidentales.

Les belles medersas du Maroc ont été construites à peu près toutes durant la première moitié du XIVe siècle. Alors le Maghreb connut une tranquillité relative et une grande prospérité. A l'époque où on élevait les médersas, le style gothique rayonnant s'épanouissait en France.

L'intérêt que présentent les médersas est considérable. Elles comptent parmi les édifices les plus somptueux du Maghreb. A cause de leur caractère sacré, leur accès demeura interdit jusqu'en 1915 aux infidèles. La tolérance marocaine, qui ne s'étend pas jusqu'à autoriser l'entrée des mosquées, a permis de pénétrer à l'intérieur de ces collèges et de connaître ainsi la splendeur de l'architecture maghrébine dans sa plus belle période, au temps des sultans mérinides.

Ci-dessus : la salle de prière de la médersa Bou Anania, édifiée à Meknès vers 1345. Entre les fenêtres dont les baies sont formées d'entrelacs à jour, des panneaux de plâtre décorent le mur



Fez. Médersa Mesbahia : entrée de la salle de prière.



Fez. Médersa Sahrij. Cour et entrée de la salle de prière.

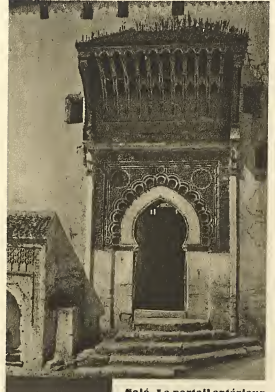
peu connues du Maroc



Un très beau livre, *Médersas du Maroc*, qui vient de paraître aux Editions Albert Morancé, leur a été consacré par M. Charles Terrasse. « L'archéologie musulmane, dit l'auteur, est une science à ses débuts. L'on connaît mal l'histoire des monuments du Maroc, encore que nombre de bons esprits — Georges Marçais, Alfred Bel, Basset, entre autres — aient avancé, sur bien des points, l'état de nos connaissances. L'on demeure profondément impressionné devant les manifestations religieuses, si simples et si ferventes, des Musulmans. L'on éprouve, lors d'une exploration scientifique, l'obscur sentiment d'une sorte de sacrilège à promener de froides investigations dans ces lieux dont le silence et le recueillement contrastent si fortement avec l'agitation des rues, et à fouler de ses souliers les dalles de marbre des cours, les couloirs tapissés de mosaïques sur lesquels les Croyants ne marchent que pieds nus.

Le charme même de ces monuments évocateurs d'une civilisation ancienne et très différente de la nôtre est presque impossible à exprimer, charme qui est fait, parmi les marbres, les bois sculptés, les plâtres ciselés, parmi les lumières et les ombres, parmi le vol des colombes et le chant des fontaines, d'émotion vague devant les formes des immobiles adorateurs ».

Ci-dessus : Une merveille parmi les monuments de Fez : la médersa Attarine. Voici la cour, qui est bordée de deux étroites galeries ; au milieu, l'eau d'une source déborde d'une vasque de marbre, usée par les mains des fidèles.



Salé. Le portail extérieur de la médersa d'Aboul Hassan.



La cour et le minaret de la médersa Bou Anania à Meknès.

Neige

Photo Gygever

JANVIER est le mois des sports d'hiver.

Le *Public Schools Alpine Sports Club* organise pour les élèves des écoles et les étudiants, jeunes et vieux, des séjours peu coûteux à la montagne. Il nous a communiqué deux des photographies que nous donnons ici. Heureux qui peut, dans ces splendides solitudes, s'adonner aux joies de ces sports bienfaisants.



Photo Klopfenstein

Ci-dessus, traces de skis sur le Schilthorn. A gauche, une vue prise au-dessus de Mürren. A droite, c'est dans les Alpes italiennes que ce sportman déchire la neige vierge.



Photo Cesare Giulio

Un Chef-d'œuvre mutilé



Photo Bulloz.

George Sand écoutant Chopin, par Delacroix
(Exposition du Centenaire de la Revue des Deux-Mondes) un autre fragment est au Louvre.



DÉCORATION D'UNE VILLA

■

C'EST pour un docteur parisien que Maurice Dufrène a réalisé cette intéressante décoration. De cet ensemble, moderne sans excès, se dégage une rassurante impression de bien-être, parmi des formes élégantes et sobres. Cette chambre, si chatoyante, habillée de ses reflets de soieries, de nacres et

MODERNE A S^T-CLOUD.

de bois précieux, ce salon qu'animent de façon si heureuse des peintures de Clément Serveau, ont de surcroît un autre charme. De leurs fenêtres on aperçoit la dégringolade des coteaux de St-Cloud et, au-dessus des masses brunes du Bois que borde la corne argentée de la Seine, les fumées grises de Paris.



A beaux livres,



Gravure de Vertès, pour le "Cirque" de Ramon Gomez de la Serna.
(Editions Tremois)



Gravure sur cuivre d'Alexeïeff, pour "La Chute de la Maison Usher".
(Editions Orion)

Je sais bien que dès le titre de cette rubrique, les vrais, les purs bibliophiles vont protester. Même les profanes pourront dire qu'une belle œuvre se passe volontiers d'illustrations. Ceux qui aiment le livre pour son architecture à la fois sobre et somptueuse tenteront de me démontrer qu'une gravure rompt toujours l'équilibre de cette architecture, surtout lorsqu'il s'agit de hors-texte. Tout au plus peut-on accepter les lettrines ornées, les bandeaux, les culs de lampe qui font corps avec la typographie.

J'en conviens sans peine et même en suis convaincu. Mais l'habitude prise de " truffer ", les livres c'est-à-dire d'y ajouter certains documents relatifs à l'ouvrage (lettres de l'auteur, etc.) ne rompt-elle pas davantage l'unité du volume ? Commet-on une faute beaucoup plus grave en acceptant les commentaires graphiques d'un artiste que l'on aime ?

Donc marquons le point de départ : les bibliophiles ont raison, qui veulent le livre sans illustrations, leurs arguments sont excellents, indiscutables. Cependant, je m'autoriserai à parler favorablement ici de livres illustrés. Au reste si je faisais autrement cette rubrique serait bien réduite.

En outre, plus que la typographie, l'illustration crée le caractère sentimental de l'œuvre.

En exemple, on peut citer uuelques-unes des très belles réussites des éditions Orion dont



Gravure sur cuivre de Laboureur, pour "Le Chasseur Vert" de Stendhal.
(Editions Orion)

à gauche, dessin de J. Touchet pour les "Voyages de Gulliver".
(Editions Kra)

BAUDELAIRE ET EDGAR POE

Frontispice du Colloque entre Monos et Una

PAR ALEXEÏEFF

Editions Orion



belles images



Lithographie d'Annenkoff pour "Extra-muros" de Louis Cheronnet.
(Edit. du Sans-Pareil)



Une des huit eaux-fortes de Constant Le Breton pour les œuvres de F. Villon.
(Editions Crès)

A droite, gravure sur bois de Pierre Pinsard, pour les "Petits contes nègres pour enfants blancs" de Blaise Cendrars.
(Edit. du Sans-Pareil)

les deux derniers volumes illustrés par Alexeïeff sont tout à fait remarquables. Peu d'artistes sont, autant que celui-ci, capables d'imposer d'aussi fortes suggestions. Pour *La chute de la maison Usher* d'Edgar Poe, traduite par Baudelaire, il a composé huit planches en hors-texte et un cul de lampe qui atteignent une extraordinaire intensité dans l'angoisse. Les effets de surimpression sont hallucinants. Ce sont des images de cauchemar qu'on ne peut oublier quand on les a vues.

On en pourrait dire autant du *Colloque entre Monos et Una* des mêmes auteurs, volume qui fera la joie des bibliophiles car il fut tiré seulement à cinquante exemplaires. Certaines planches du *Colloque*, notamment dans les culs de lampe sont d'un relief étonnant. En frontispice, un double portrait de Baudelaire et d'Edgar Poe dit la puissance expressive de cette technique. Enfin toutes les planches hors texte sont signées de l'artiste.

Précédemment cet éditeur avait eu l'idée de demander à Laboureur l'illustration de la première partie de *Lucien Leuwen* publiée sous le titre *Le Chasseur vert*. Le charme et l'élégance de ce graveur surent très exactement résumer cette atmosphère provinciale et romantique, raffinée dans son affectation de froideur.

Aux éditions du Sans Pareil, il y a également quelques heureuses réalisations à retenir. En premier lieu *Extra-muros* de Louis Chéronnet, illustré par Annenkoff, volume consacré à la banlieue parisienne dont le caractère particulièr a trouvé ici un auteur et un peintre parfaitement compréhensifs.

Chez Crès, à signaler de beaux cuivres de Constant Le Breton pour les œuvres de François Villon.

Dans les livres que nous venons de citer l'unité du volume est obtenue par la recherche de valeurs grises et noires équivalentes entre le texte et les illustrations, au contraire dans *le Cirque* de Ramon Gomez de la Serna, illustré par Vertès, aux éditions Trémois, l'illustration devient l'essentiel avec six grandes planches très légèrement colorées et de nombreux croquis dispersés à toutes les pages. On feuillette le livre comme un album, le texte se place où il veut, où il peut, bouche les trous. C'est une fantaisie mesurée et de goût sûr dans laquelle le texte de Ramon Gomez de la Serna se trouve mieux à son aise que s'il se fut agi d'une austère et stricte composition graphique.

Parmi les livres qui mêlent les illustrations au texte et obtiennent parfois une heureuse fantaisie, il faut accorder une place de choix aux *Petits contes nègres pour enfants blancs* de Blaise Cendrars illustrés de cinquante bois fort curieux et d'une stylisation toujours amusante, par Pierre Pinsard (éditions du Sans Pareil). *Les voyages de Gulliver* vont paraître chez Kra, illustrés par J. Touchet, les pages que nous en avons vues sont d'une ironie séduisante.



Ces quelques livres suffisent, *ad libitum*, pour donner raison aux bibliophiles qui ont la faiblesse d'aimer les livres illustrés.

Raymond COGNIAT.



La photographie

EST au moment même où les les arts plastiques, diversement inspirés, inégalement servis, s'efforcent, dans un tumulte parfois éclatant et souvent stérile, de se créer une stabilité, que la photographie, tenue naguère pour mineure, s'est définivement imposée; elle est désormais moyen d'interprétation. Il y a déjà plusieurs années que les Salons de la photographie montraient à leurs visiteurs des résultats plus ou moins heureux obtenus par quelques exposants d'un goût certain. Or, il

Ci-dessus, de Hiromu Kira, une étude particulièrement heureuse des jeux de la lumière sur des formes de cristal.

Ci-contre, par F. Tauller, le visage extatique d'un modèle dont le photographe a surpris et si bien exprimé la grâce harmonieuse.

Le mot du client

par Régis Gignoux



A trève des confiseurs est finie. Quel diabète à soigner !

Il y a huit jours, vous étiez là, à vous contempler, vous ausculter, vous masser et vous pourlécher ! Bonne année, cher mari, chère femme, cher papa, chère marraine, cher docteur, cher ami, ô mon grand chéri, ô ma petite canaille. En même temps, vous échangiez vos offrandes, vos cadeaux. Les litanies reprenaient : C'est trop beau, c'est de la folie, comment vous remercier ! Et vous étiez gagnés par la contagieuse folie des générosités réciproques. Ne pouvant rembourser en nature, vous signiez des traites : Tu verras comme je serais gentil ou gentille, cette année. Il y a huit jours, n'est-ce pas. Il faut payer. Et vous n'avez rien en poche.

Vous vous êtes repris plus vite que vous ne vous étiez donnés. Vous avez bien fait. Nous n'avons pas besoin d'ingénus. Et vous étiez ridicules lorsque vous vous avanciez et vous vous reculiez comme dans un ballet pour distribution de prix. Vous ressembliez à M. Gimblette lorsqu'il vient aux noces de dame Tartine dans la vieille chanson. Culottes en nougât, —gilet de chocolat, —bas de caramel—et souliers de miel, —*que vous disiez de bonnes choses et que vous en mangiez de douces. Vous aviez tant à sourire et à sucer, tout à la fois, que vous ne saviez plus comment ouvrir ou fermer la bouche. Vous paraissiez heureux. Vous aviez donc oublié le dernier couplet :* Voici que la fée Carabosse, —jalouse et de mauvaise humeur, —renversa d'un coup de sa bosse, – le palais sucré du bonheur. *La fée Carabosse, c'est l'échéance.*

Votre maison est un champ de bataille. Vous contemplez tous les projectiles que vous avez reçus dans cette gué-guerre ; les boîtes avec leur mitraille fondante, leurs shrapnells glacés, les vases, les bronzes, les coupe-papiers, les bars-miniatures qui feront de toutes nos filles des alcooliques. Vous faites le compte de vos pertes. Des espions vous informent que certaines tribus sont mécontentes. Allez-vous les apaiser en utilisant vos réserves composées d'obus envoyés par l'ennemi et non éclatés, que l'on peut retourner. Trop tard. Alors, vous oubliez les serments et les vœux d'amitié qui accompagnaient les envois dépréciés. Vous n'avez plus que mépris et malédictions.

Derrière vous, la révolte gronde. Les bouches des fidèles serviteurs ont perdu leur sourire oriental pour reprendre la moue ironique qui est la marque de la déférence en Occident. Les souhaits de longévité à l'aïeule se transforment en invocation aux dieux infernaux. Déjà, la vaisselle et les meubles sont sacrifiés en cérémonies expiatoires. Le rôti est brûlé, le café est froid. Votre femme rentre de plus en plus tard pour le dîner. Malgré les chocolats, le médecin envoie sa note d'honoraires et tous les cylindres de votre moteur ne donnent pas parce que, décidément, vous n'avez pas assez donné.

La trève des confiseurs n'est qu'une feinte comme toutes les paix. Vous voilà repris sous la bataille. Vous pensiez avoir payé le droit de vous croire un homme bon, intelligent, affectueux ; vous pensiez posséder une épouse attentive — ou distraite, selon votre préférence — des enfants appliqués, des amis heureux de votre bonheur, des employés dévoués à votre maison. Pangloss qui prétendiez, l'autre semaine, que tout est pour le mieux sous le meilleur des mondes, il est temps de sortir de vos sucreries, ou c'est vous qui serez mangé.

Les Gratte-Ciel

par le Docteur

Les gratte-ciel sont la caractéristique de New-York. Partis du port, ils ont essaimé dans toute la ville. Il y en a maintenant partout. Les premiers trop resserrés et trop uniformes, peuvent sembler monotones et tristes.

Les nouveaux avec leurs lignes droites, le profil élégant de leurs terrasses en retrait, leur revêtement de briques claires, donnent tout à la fois une impression de grandeur, de puissance et de réelle beauté.

Ils sont d'un aspect très varié : le *Telephone Building* semble une forteresse ; le *Métropolitan tower*, un campanile ; le *Netherland*, vu du Central Park, évoque les donjons des bords du Rhin.

Après le temple grec, l'arc romain, la cathédrale gothique, les palais de la Renaissance et du dix-huitième siècle, le building américain marque une grande date dans l'histoire de l'art.

Certains sont les véritables chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

Le propre de chaque style doit être d'évoquer les caractéristiques de l'époque et du pays qui l'ont vu naître. Si nos cathédrales expriment l'élan mystique de notre Moyen-Age religieux, les buildings synthétisent admirablement la mentalité d'une race et l'esthétique d'une époque.

Ils sont à l'échelle de l'Amérique et des affaires qui se traitent entre leurs murs.

Ils sont faits pour abriter les bureaux modernes meublés de chêne clair, avec leurs remingtons, leurs comptometers, leurs dictaphones.

Ils sont faits aussi pour le petit appartement du businessman.

Les architectes américains ont su s'évader des imitations serviles et des adaptations surannées. Ils ont su être de leur pays et de leur époque.

Conservons pieusement nos vieilles églises, nos vieilles demeures. Gardons avec soin dans nos musées les magnifiques reliques de notre passé. Mais ne continuons pas le ridicule d'édifier, pour notre culte catholique, des temples grecs dans la cohue de nos quartiers modernes.

Quelles idées étranges de loger un ascenseur dans une chaise à porteur, d'allumer un radiateur électrique dans une cheminée gothique et de faire chanter un poste de T. S. F. ou un gramophone sur une commode Louis XVI.

Quel spectacle cocasse de voir danser, au milieu de lambris anciens, une foule en smokings et en robes courtes.

Sont-ils vraiment sincères ceux qui ne goûtent que Giraudoux, Erik Satie et Picasso, mais qui vivent dans un faux décor des siècles passés ?

Pourquoi ne pas être entièrement de son temps ?

Les gratte-ciel sont beaux, lorsqu'ils ont su être entièrement modernes.

On a, malheureusement, décoré le Woolworth de sculptures gothiques et perché des colonnes ioniques au sommet de Banker's Trust.

Pour arriver à la beauté par la simplicité, en architecture comme en toutes choses, il faut, à dire vrai, du génie.

New-York possède un millier de buildings, hauts de vingt à cinquante étages.



de New-York

François Debat

En attendant le Chrysler, qui aura deux cent soixante-dix mètres, le plus élevé est actuellement le Woolworth. C'est une véritable ville qui a la particularité de se dresser en hauteur, au lieu de s'étendre en largeur.

Quelques chiffres donneront une idée de son énormité. Il a deux cent vingt mètres de hauteur, cinquante-huit étages, plus de cinq mille fenêtres, deux mille huit cents postes téléphoniques, quatorze mille employés y travaillent. Trente-cinq mille personnes utilisent chaque jour ses vingt-neuf ascenseurs. Douze facteurs particuliers y distribuent journellement cent cinquante mille lettres et trois mille télégrammes.

Dans les sous-sols, deux étages abritent une usine électrique, une formidable salle de chauffe, un restaurant, une piscine et quantité de magasins : librairies, salons de coiffure, bureaux de tabac, etc. Deux entrées particulières aboutissent directement au subway.

Le Woolworth possède ses policiers, ses pompiers et même ses infirmières et son médecin qui donnent gratuitement dans un hôpital les premiers soins, en cas de maladie subite ou d'accident.

La plupart des buildings sont à l'image du Woolworth. A l'entrée grand couloir et rangée d'ascenseurs. Quelquefois, un starter en uniforme vous reçoit et vous renseigne. Souvent, les garçons des élévateurs assurent seuls le service.

Pas d'escalier, hormis l'escalier de secours abrité dans un puits en ciment armé ou accroché à l'extérieur des façades.

New-York ignore nos concierges et nos petites loges avec leur buffet Henri II et leur lit au volumineux édredon. A leur place, on voit un petit éventaire de journaux, cigarettes, sucreries et chewing-gum.

Les firmes puissantes les grandes banques, les compagnies d'assurances, les hôtels, occupent la totalité de leur gratte-ciel. Le plus souvent, l'immeuble est subdivisé en étages ou en fractions d'étages, loué à des maisons de commerce plus ou moins importantes.

Lorsqu'on s'éloigne du quartier des affaires, le building, à défaut de bureaux, offre ses petites pièces aux simples locataires.

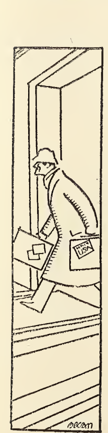
Pour quatre vingt mille francs, le businessman peut trouver, dans la cinquième avenue, une antichambre, un salon, deux petites chambres avec salle de bain, une cuisine. Le tout est confortable, voire luxueux, d'une propreté méticuleuse.

La cuisine est une curiosité. Avec son appareillage électrique, frigidaire, four et son absence de casseroles et d'ustensiles, elle donne l'impression d'un laboratoire ou d'une petite usine.

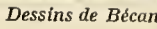
De même qu'à Versailles (mais pour d'autres raisons), il n'y a pas de salle à manger. Les millionnaires (multipliez par vingt-cinq, je compte en dollars) habitent des appartement somptueux dans quelques grandes avenues. Ils paient cinq cent mille francs de loyer.

Pour posséder un hôtel particulier, en bordure du Central Park ou sur les rives de l'Hudson, il faut être roi de quelque chose : acier, pétrole, ou chewing gum.

Quant, au retour de New-York, le voyageur retrouve son grand appartement dans sa petite maison, il sent naître en lui un sentiment tout nouveau ; la sympathie pour son philanthropique propriétaire.



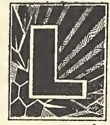




Dessins de Bécan

Avez-vous vu

à la Scène
Le Grand Voyage
Mithridate - Bérénice



Le *Grand Voyage* nous fait connaître un officier de l'armée britannique donnant à ses subordonnés immédiats et à ses hommes l'impression d'une bravoure magnifique et qui est amené à faire l'aveu d'une lâcheté qui, en définitive, demeure la condition essentielle de son courage. Un adolescent arrivé plein d'enthousiasme et qui revient en sanglotant d'une attaque à laquelle il s'était élancé avec la crânerie d'une inconscience absurde et magnifique donne une autre leçon de réalité. Il faut rendre hommage à la probité toute simple, toute grandiose de ces quelques tableaux proprement épiques.

Plus encore peut-être que la révélation d'une grande œuvre nouvelle, la restauration d'ouvrages classiques caractérise la renaissance d'une grande scène. C'est ainsi que Mithridate et Bérénice ont connu à l'Odéon une présentation, une ambiance et une interprétation qui ont heureusement attiré, devant le vieux tréteau une foule qu'il est réconfortant d'y avoir vue si nombreuse.

Il faut féliciter M. Oettly, d'avoir donné un Mithridate plausible. Son personnage est incisif, vigoureux, sans rien abdiquer de la majesté royale du héros légendaire. Le Xipharès de M. Vidalin est d'une fougue excellente et le Pharnace de M. Squinquel d'une grande et digne allure.

Et c'est une joie toute particulière de saluer ici la manière pathétique entre toutes de Mme Jane Briey. Les adieux de Monime au bourreau, sont le plus noble moment de la carrière si riche en beauté de cette grande artiste.

C'est M. Richard qui a établi le décor de Bérénice, M. Oettly y est un Titus impérial à la fois et déchiré. Mme Rachel Berendt fait preuve d'une intelligence, d'une sensibilité, d'une précision exemplaires.

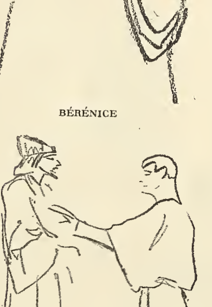
René BRUYEZ.



BÉRÉNICE



MONIME ET XIPHARÈS



ANTIOCHUS ET TITUS



MITHRIDATE



MONIME

VOUS VU...?

■ ■ à l'Ecran
Broadway Melody
Tempête sur l'Asie
Le Chien Andalou



ES films sont comme les Américaines : on en tombe amoureux à condition de ne pas les entendre parler. » Cette boutade de Paul Morand m'a paru terriblement juste, lorsque j'ai vu et écouté *Broadway Melody*. Il y aurait toute une étude à écrire sur l'érotisme de l'écran. Je compte d'ailleurs m'y essayer. En attendant, je pose en fait (et je le déplore) qu'Anita Page aura déçu, en parlant, beaucoup des amoureux qu'Anita Page muette avait exaltés.

Je n'en tire aucune conclusion formelle quant à l'avenir du cinéma. Je fais confiance à un procédé nouveau qui peut, comme tout procédé, servir l'art. Mais il est une magie de la voix, une musique de la voix, qui manque aux voix américaines. Et puis, « je n'aime pas les comédies en conserve », comme dit Francis de Croisset. Que le film parlant fasse autre chose que du mauvais théâtre transporté à l'écran et je serai le plus zélé parmi ses zélateurs... à condition que le résultat soit beau.

La censure aurait manqué à tous ses devoirs en ne mutilant pas *Tempête sur l'Asie*, qui est une réalisation remarquable de Pudowkin. Résultat : le rythme, qualité essentielle de cette œuvre, est affaibli. Quand il se précipite dans la deuxième partie du film, quand la *tempête*, autrement dit la révolution, se déchaîne, nous avons une impression d'arbitraire, alors que nous devrions être emportés. Mais pour détruire ce film, où tout est beau, il aurait fallu tout enlever. La calme splendeur des paysages, le jeu d'Inkishinoff, — concentration et puissance, — l'intensité continuelle de l'action en font une des plus belles œuvres que l'on puisse voir à l'écran.

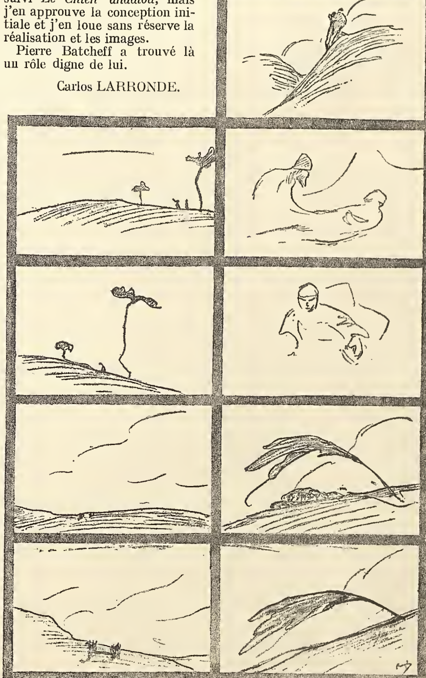
M. Louis Bunuel, jeune réalisateur, a présenté, au Studio 28, *Le Chien andalou*. C'est un film surréaliste, inspiré du freudisme. Je n'ai pas complètement suivi *Le Chien andalou*, mais j'en approuve la conception initiale et j'en loue sans réserve la réalisation et les images.

Pierre Batcheff a trouvé là un rôle digne de lui.

Carlos LARRONDE.



BROADWAY MELODY

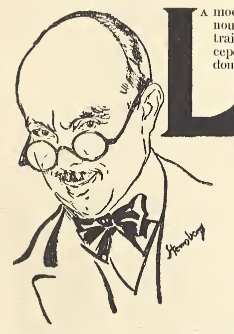


Dessins de Luis E. de la Rocha

Avez-vous lu?...

Les Conquêtes d'Amour et de Gloire du Maréchal, duc de Richelieu

par Paul Reboux



La mode des *Vies romancées* nous a valu bien des portraits vivants. Pas une cependant ne nous a, donné la sensation du réel, autant que la vie de « ce diable d'homme » qui, pendant plus de soixante ans fut la coqueluche des femmes ; et nous devons nous rappeler que « la Victoire est femme » comme le disait assez tristement Charles-Quint. Elle fut donc prise comme les autres à l'attraît de ce séducteur qui réussit en toutes choses, et même à repousser la mort qu'il tint en échec jusqu'à 94 ans.

Personne n'aurait pu, comme fait M. Paul Reboux, nous rendre tout vif et tout frétillant, ce jouvenceau, frêle et mince qui manqua mourir en naissant et ne termina sa première année que grâce au dévouement d'une servante qui lui insuffla sa propre haleine, sa propre vie, en rendant patiemment le souffle à ses petits poumons. Et, comme dit excellemment l'auteur : « Ce contact fut le premier que le jeune duc eut avec des lèvres féminines. Un baiser de femme l'empêcha de défaillir. Que de femmes, en revanche, il fit défaillir sous ses baisers, durant les soixante-quinze ans de sa carrière amoureuse ! »

Filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, mignon, effronté, ravissant, il n'a pas quinze ans qu'il séduit, en plein Versailles, sous les regards sévères de Mme de Maintenon, sa première conquête, fille de quatorze ans, élevée par les dames de Chelles et qui lui laissera de sa première idylle un souvenir délicieux qui parfumera jusqu'à sa vieillesse.

Marié contre son gré, il jure de demeurer pour celle qui devait porter son nom un mari *in partibus* et rien ne le fit démordre de la résolution une fois prise. Voici le duc à la Bastille pour la première fois. Il n'avait pas quinze ans ! On le relâchera s'il veut faire cesser l'affront où il laisse les charmes vagues de sa femme. Il préfère encore la Bastille. Il fallut quatorze mois et une grave maladie pour obtenir sa libération. Encore n'est-elle accordée que sous condition de partir immédiatement aux armées.

Il entre des premiers dans Marchiennes assiégée, puis à Douai, puis dans Fribourg et c'est lui que le maréchal de Villars députe vers le roi pour lui apporter des nouvelles de ses armées victorieuses. Blessé, le front bandé, poudreux de la longue route, il fait au roi un récit des hostilités dont la vivacité, l'élégance arrachent le pardon du Roi-Soleil.

Puis, c'est la Régence avec ses folies, où le duc, plus charmant que jamais, plus sûr de lui-même et des autres, ne se laisse pas oublier. Il va jusqu'à séduire ensemble la fille et la maîtresse du Régent.

Pair de France à vingt-quatre ans, ambassadeur à vingt-sept, toujours magnifique, toujours supérieur aux événement. Il était d'ailleurs en toutes choses un organisateur précieux. C'est à son goût très vif pour sa seconde femme que nous devons une collection unique au monde : celle de toutes les étoffes alors en usage, depuis le droguet de Saint-Lô jusqu'aux plus riches toiles d'or et, comme dit l'auteur avec grâce :

« On imagine des têtes poudrées se rapprochant au-dessus de ces pages, le doigt mince de Richelieu, à demi recouvert par la manchette de dentelle, désignant parmi la collection les soies brochées aussi brillantes que des diadèmes, diaprées comme un coucher de soleil, comme une nacre étincelante, comme un papillon des îles... »

De graves affaires le requéraient à la Cour. Il fallait donner au roi une favorite et ce ne fut pas mince besogne. La reine avait fait de son mieux pour écarter l'amour de son jeune mari ; elle avait réussi au-delà de ses désirs. C'est du moins ce qu'elle pensa quand elle vit successivement dans le lit de son époux les quatre filles de la marquise de Nesle.

Tout proche de la cinquantaine, le maréchal était encore passionnément aimé par Mme de la Pouplinière, la même dont le mari jaloux observait toutes les démarches avec tant de vigilance que les amants, fort empêchés pour se joindre accomplirent un prodige. Une cheminée tournante fit accéder la chambre de la jeune femme à l'appartement loué par Richelieu dans une maison voisine. Le brave fermier général pouvait bien emporter ses clefs ; sa femme ne restait pas seule.

En hostilité courtoise avec Mme de Pompadour, Richelieu n'en perdit le goût ni des amours ni de la guerre. Il se distingue à Fontenoy, se rend illustre à Port-Mahon. Entre temps, il gouvernait Bordeaux qui doit beaucoup à sa magnificence, Bordeaux dont il fit connaître les vins alors classés comme petits crus et qui depuis...

Revenu à Versailles après la diplomatie épineuse qui suivit notre défaite de Rosbach, Richelieu donne encore au roi une maîtresse de sa main : la triomphante du Barry. Il apaise les querelles des comédiens français. Il atteste une fois encore ses talents de metteur en scène au mariage de Marie-Antoinette.

Mais sa vie est finie. Il cherche dans la plus fantaisiste, dans la plus fallacieuse magie, la possibilité d'aimer et d'être aimé. On lui vend chèrement les apparences de l'amour. La faveur de Louis XVI ne s'attache point à lui. Le jeune roi, fort épris de sa femme, écarte toutes les intrigues, et cette cour bourgeoisie ne convient point au vieux séducteur.

Il se contente donc de recevoir chez lui ceux qui furent jadis les témoins de sa gloire. Un jour d'août, il voulut revoir la Bastille et, du haut des tours, l'ensemble de ce Paris qu'il avait tant aimé. Il ne confia à personne les méditations que lui inspira cette vue. Quand il descendit, ses vieux regards étaient tout embués de rêve. Il ne fit que décliner depuis ce pélerinage.

Il mourut juste un an avant la Révolution qui allait détruire à jamais ce charmant, ce frivole, cet héroïque XVIIIe siècle dont il avait été la personnification.

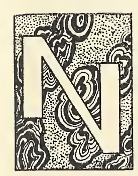
Par intérim :

Anne OSMONT.

Avez-vous entendu ?...

La Tétralogie

Par Maurice Bex



AGUÈRE, écrit Paul Valéry désireux de bien montrer les changements survenus dans nos mœurs grâce à l'invention du phonographe, *notre jouissance devait s'accommoder d'une occasion, d'un lieu, d'une date et d'un programme, que de coïncidences fallait-il !*

Le sort en favorisait parfois le jeu, évidemment et plus notre plaisir alors était grand, plus vif devenait le regret de ne pouvoir l'éprouver de nouveau, faute de ces circonstances réunies à la faveur du sort, une fois, mais pas deux.

Le miracle de la machine à reproduire les sons permet la répétition à volonté de l'événement éphémère. La dame en retard ne risque plus de paraître écervelée quand elle prie que l'on veuille bien recommencer l'éclipse. Le savant, et même le profane, agissent maintenant sur les astres (ô métaphore) et leur commandent de se remettre en place et de refaire leur chemin, sans fatigue.

La destinée ne s'est point opposée à ce qu'au printemps dernier, la troupe du théâtre de Bayreuth vînt à Paris, pour y représenter la *Tétralogie.* Mais, malgré l'ampleur de l'œuvre, ce fut le temps de quatre soirées, puis le faisceau des conditions requises se dénoua et notre joie tomba dans le passé.

La magie du disque la rend au présent. Les dieux du Walhalla, les vierges guerrières, les géants et les nains de la mythologie scandinave, dociles aux injonctions de von Hoesselin ne sont pas repartis pour la Bavière sans fixer dans la cire le souvenir durable d'une interprétation exemplaire.

Pathé a condensé en une vingtaine de disques, l'essentiel du prologue et des trois journées. Le principe du reserrement admis par Polydor en d'autres circonstances à propos de *Freyschütz* et de *Lohengrin* par exemple, s'imposait en l'espèce avec plus de netteté que jamais. *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des Dieux* ont été réduits à l'essentiel. Les interminables redites, les divagations, les développements à perte de vue ont disparu, mais jamais la légitime curiosité de l'auditeur ne se trouve déçue. Tous les passages saillants demeurent. La substantifique moelle a été précieusement conservée dans ce découpage habile.

Cette édition en raccourci des plus belles pages d'un chef-d'œuvre, depuis la première scène des *Filles du Rhin* jusqu'aux *Adieux de Brunnhild* devant le bûcher de Siegfried, n'en brise point les proportions et respecte ce que les géomètres appellent la similitude. Il n'est pas un fragment parmi ceux auxquels pensera d'abord un wagnérien averti et le plus lettré musicien et qu'il ne trouvera intact dans cette sélection ordonnée. Privée des apparences démodées de la mise en scène et de la fantasmagorie puérile des monstres truqués, des chevauchées sur chassis et du fleuve déshydraté, la *Tétralogie* retrouve une noblesse que les cartonnages et la toile peinte risquaient de lui faire perdre à l'époque où la foi artistique a changé de dogme. Depuis longtemps, le concert n'est plus accusé de nuire au grand drame lyrique et quel plus beau concert que celui qui est inclus dans ces disques où se retrouvent l'inoubliable finesse et la logique persuasive de l'exécution d'un von Hoesselin !

L'orchestre peut paraître d'abord un peu trop discret. Méfions-nous de nos habitudes et du grossissement accoutumé. Wagner librettiste et compositeur ne se flattait pas d'engloutir la voix humaine sous le torrent des instruments. Il tenait à ses poèmes comme à sa musique et n'entendait pas sacrifier le mot à la note à laquelle il imposait souvent une nuance ténue et ce n'est point dans un autre sentiment qu'il avait, à Bayreuth, dissimulé les instrumentistes sous le plateau.

Mais, après quelques instants, l'oreille accommodée, discerne dans ces sonorités disciplinées un relief d'une étonnante richesse, une mise en place qui restitue enfin leur valeur à tant de détails souvent écrasés dans la masse, et un respect des proportions inespéré.

Parfois, cependant, les chanteurs trop proches du microphone ne s'en méfient point et se laissent aller à la générosité de leur tempérament vocal. Mais quand ces chanteurs se nomment Weber, Hoffmann ou Kirchoff, ou lorsque ces cantatrices sont Mmes Gottlieb ou Klose, peut-on regretter d'ouïr dans toute leur splendeur le timbre ardent de leurs voix, dussent les cuivres en être par surprise légèrement masqués ?

Sous presse

M. de Goinfrenue, par Hélène Picard



UN très curieux et attachant ouvrage qui verra le jour vers l'heure où paraîtra ce numéro de la Revue du Médecin, *nous avons la bonne fortune de détacher, à l'intention de nos lecteurs, ce fragment d'un des plus jolis épisodes du roman : " La Poupée empoisonnée ".*

— Messieurs... commença Goinfrenue qui respectait les rites oratoires.

Hum !... J'ai donc fréquenté, jadis, une petite fille qui, tous les samedis, après son goûter, à cinq heures sonnantes, avec une constance, une méthode, un soin, une délicatesse qui m'émerveillèrent lorsque je les connus... empoisonnait sa poupée.

— Oh ! Oh ! Oh ! firent trois des auditeurs, trois fois indignés.

— Là, là... dit Goinfrenue. Gardez-vous de penser que cette enfant voulût se repaître du spectacle affreux des coliques ou qu'elle tentât, sur sa victime, bien qu'elle n'eût pas de diplômes, des expériences que réprouve la conscience humaine.

— Alors... quoi ?... murmura-t-on.

— Messieurs, un jour cette admirable petite fille me confia que si elle chipait des allumettes de contrebande à sa maman, si elle en grattait la ravissante tête rouge avec une si sévère et si patiente application dans la soupe de l'Etre qu'elle chérissait le plus au monde — j'ai dit sa Poupée — c'était pour goûter hebdomadairement l'ivresse vraiment divine d'arracher à la mort ce qu'elle aimait.

— Hein ? fit un des quatre.

— ...Dès que se manifestaient les premiers symptômes, l'adorable petite fille s'empressait de fabriquer force cataplasmes d'herbettes d'école buissonnière, d'exprimer dans des fioles les jus diversement colorés de certains fruits, d'écraser avec le pilon, dans un mortier, Messieurs, quelque minéral aux facettes rougeâtres, noirâtres, blanchâtres... Que sais-je ?... Scintillantes, peut-être...

Puis, s'inspirant de l'ordonnance qu'elle avait rédigée elle-même, mystérieusement...

— Comme perversité précoce, grogna l'apothicaire, profond, plein et sonore, ce n'est pas mal.

— Comment pouvez-vous appeler « perversité » la plus étonnante faculté de l'esprit humain ? s'écria Goinfrenue. L'Imagination ?

Voyons, Messieurs, voyons ?... Est-il possible de n'être pas touché par ce samedi fatal et périodique, ces cinq heures sonnantes, la victime ignorant le mal et le bien qu'on lui veut, le poison passionné, la main inexorable et qui tremble pourtant ? Que vous faut-il de plus ?... Bientôt la criminelle croit voir des viscères fumer... Bientôt, des convulsions sibyllines...

— Bravo ! cria le barbier qui mettait l'Art au-dessus de tout.

— Voyons, Messieurs, voyons... continuait Goinfrenue cette distribution grandiose, cette horreur sacrée ne vous rappellent-elles pas — *horresco referens* — le cinquième acte de nos tragédies classiques ?



— Certes !... Hum !... Ho !... Mmmmm... répondit-on.

— Mais voici que sur le crime inévitable, le crime d'amour entendez-vous Messieurs ?... sur la folie ardente et ténébreuse qui l'inspire, sur la torture, l'agonie imminente... se met à voltiger, papillon bleu...

— ...Sur l'horloge implacable et précise, les fioles, le mortier, les boucles horrifiées de la singulière coupable, le front suant, le ventre ballonné, le visage livide de la très chère victime, se met à voltiger... reprit le barbier.

— Papillon bleu, la prescription mystérieuse.

— Voyez sourire, rayonner, exulter la petite fille. Cette ordonnance, qu'elle a inventée, qu'elle a enrichie de ses premières Majuscules (elle les adore) et de ses premiers chiffres (ils lui font peur), qu'elle interroge et qui semble s'animer comme le regard de sa sorcière préférée, qui brille comme la poudre de perlimpimpin au son des trompettes foraines qui est — soyons-en sûrs — aussi considérable à ses yeux que celle que signa son docteur quand elle eut la rougeole, cette fameuse ordonnance — ô prodige ! — va soulager, guérir, ressusciter, redonner leur rose à des lèvres frémissantes, rendre tout leur azur à des yeux éblouis...

— Quant au latin de cette enfant, il devait être, au moins, aussi agissant que celui de Diafoirus.

— Toutes les petites filles parlent latin ! cria Goinfrenue avec force car l'apothicaire haussait les épaules.

Un latin de petites filles, soit. Mais il vous confondrait si vous pouviez l'entendre.

Ne l'entend pas qui veut.

Donc, cette empoisonneuse bienfaisante, aimée des Muses...

— Et du diable... ajouta entre ses dents l'apothicaire qui ne désarmait pas.

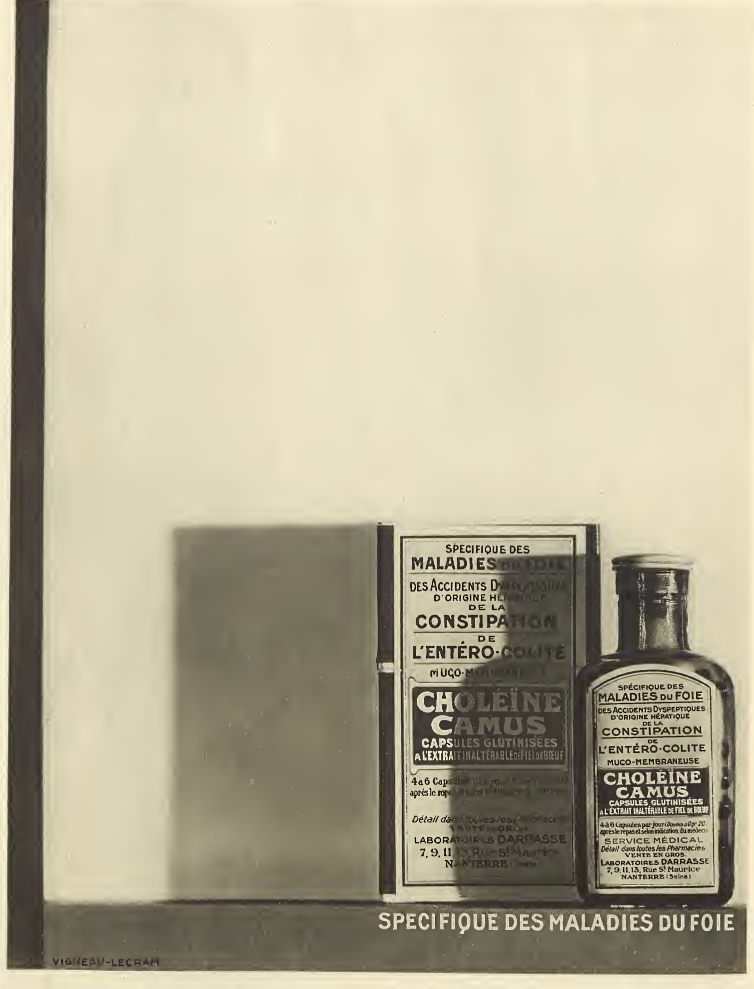
— ... Devint une lyrique distinguée.

— Tout beau, Monsieur ! fit Jules-Hannibal en dégringolant de son tabouret auquel une très haute pile de partitions donnait une précaire majesté. Ne gé-né-ra-li-sons pas. Mais avez-vous, parfois, rencontré ces hommes de l'art prédestinés qui, tout lumineux d'humanité amoureuse...

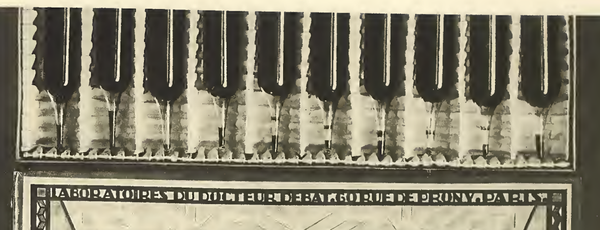
— Attention ! murmure l'apothicaire à l'oreille de barbier. Voici les empoisonneurs : les Poètes... Oui... les docteurs qui aiment si éperdûment leurs malades ou les émotions que les malades leur donnent — c'est la même chose ! — ne peuvent résister à...

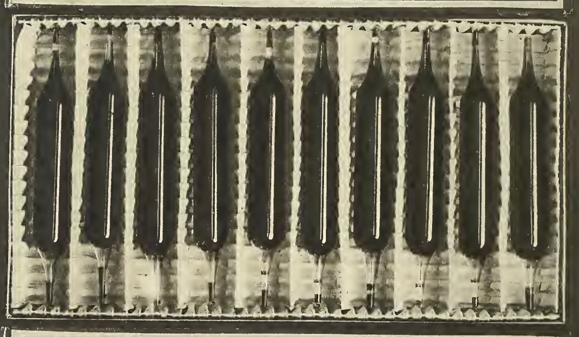
Et il chuchotait ces mots et d'autres aussi baroques, aussi charmants : Poison... Contre-poison... Ivresse vraiment divine... Miracle... Papillon bleu... Cataplasmes... Petite fille...


GROENLAND
ISLANDE
Cercle Polaire Arctique
Détroit de Danemark
LABRADOR
TERRE NEUVE
ALLEMAGNE
POLOGNE
FRANCE
ESPAGNE
UKRAINE
ROUMANIE
TURQUIE
TRIPOLITAINE
LIBYE
ÉGYPTE
Tropique du Cancer
AFRIQUE OCCIDle FRANÇAISE
ANGLO-ÉGYPTIEN
ÉTHIOPIE
NIGERIA
ANGOLA
UNION
SUD-AFRICAINE
BRÉSIL
INOTYOL
du Dr DEBAT
LECRAM VIGNEAU



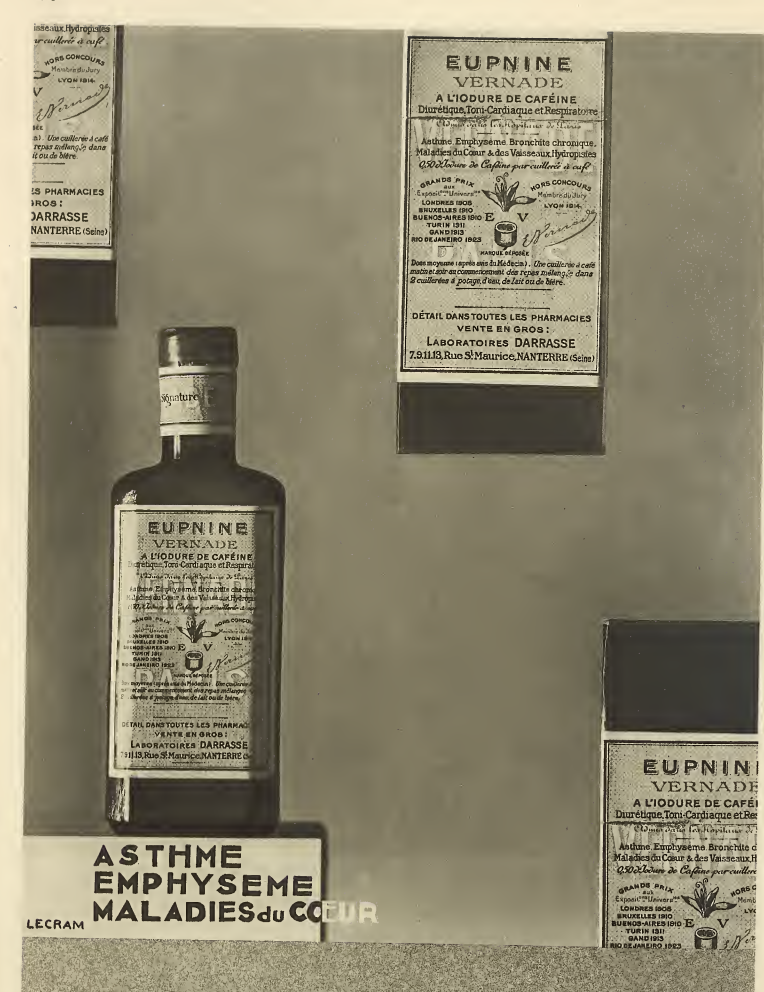
Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11 et 13, rue Saint-Maurice, NANTERRE (Seine).


LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, 60 RUE DE PRONY, PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
ANEMIE
CONVALESCENCES
TUBERCULOSE


LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, 60 RUE DE PRONY, PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES



Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.

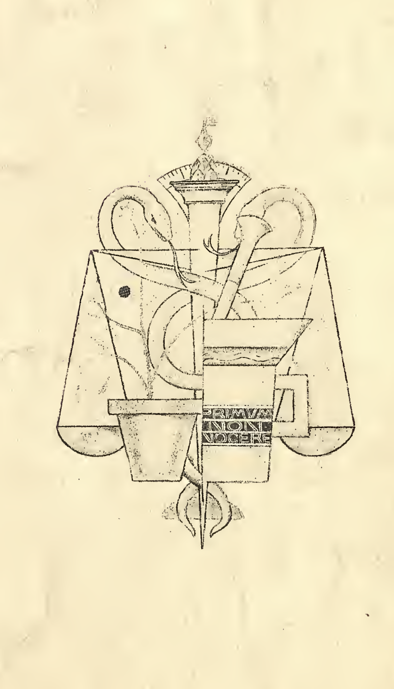

EUPNINE
VERNADE
A L'IODURE DE CAFÉINE
Diurétique, Toni-Cardiaque et Respiratoire
Asthme. Emphysème. Bronchite chronique.
Maladies du Cœur & des Vaisseaux. Hydropisies
0,50 d'Iodure de Caféine par cuillerée à café
GRANDS PRIX aux Exposit^ons Univers^les
LONDRES 1908
BRUXELLES 1910
BUENOS-AIRES 1910
TURIN 1911
GAND 1913
RIO DE JANEIRO 1923
HORS CONCOURS Membre du Jury LYON 1914
E V
MARQUE DÉPOSÉE
Dose moyenne (après avis du Médecin). Une cuillerée à café matin et soir au commencement des repas mélangée dans 2 cuillerées à potage d'eau, de lait ou de bière.
DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS :
LABORATOIRES DARRASSE
7.9.11.13, Rue St Maurice, NANTERRE (Seine)
Signature
ASTHME
EMPHYSEME
MALADIES du CŒUR
LECRAM





LE GÉRANT : H. HENRION

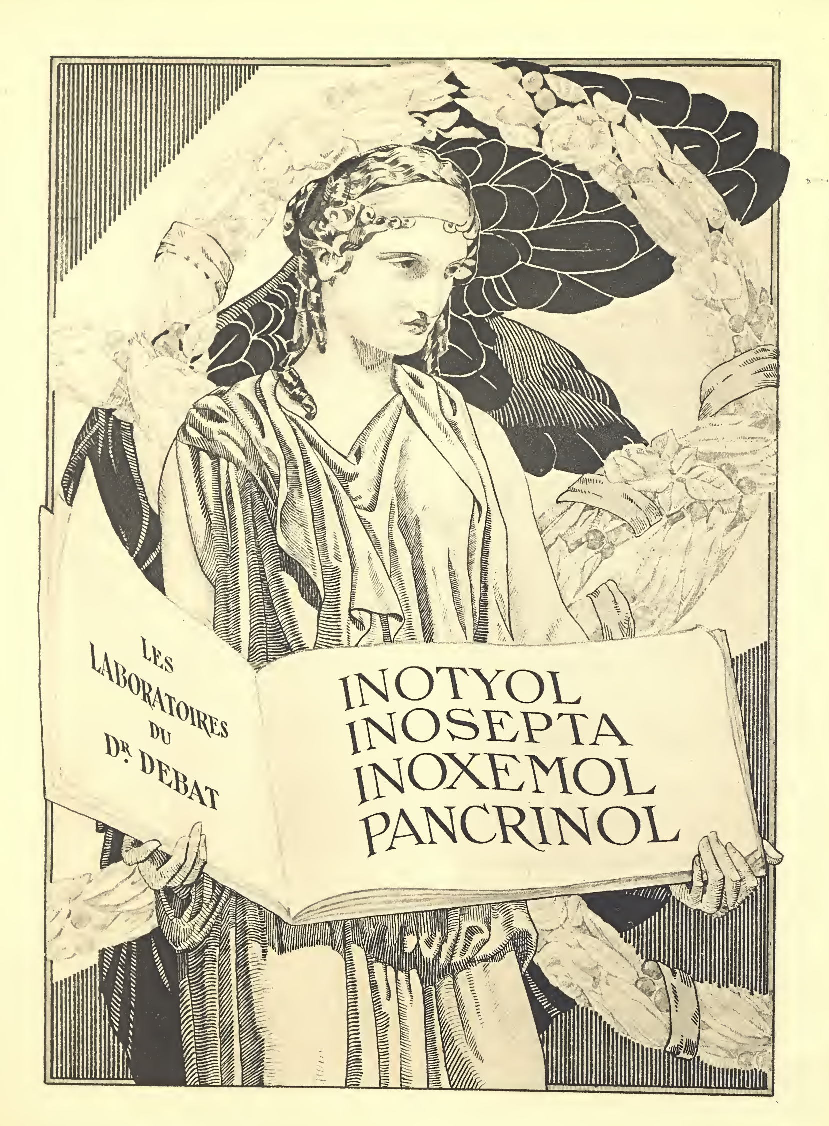
SOCIÉTÉ DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —

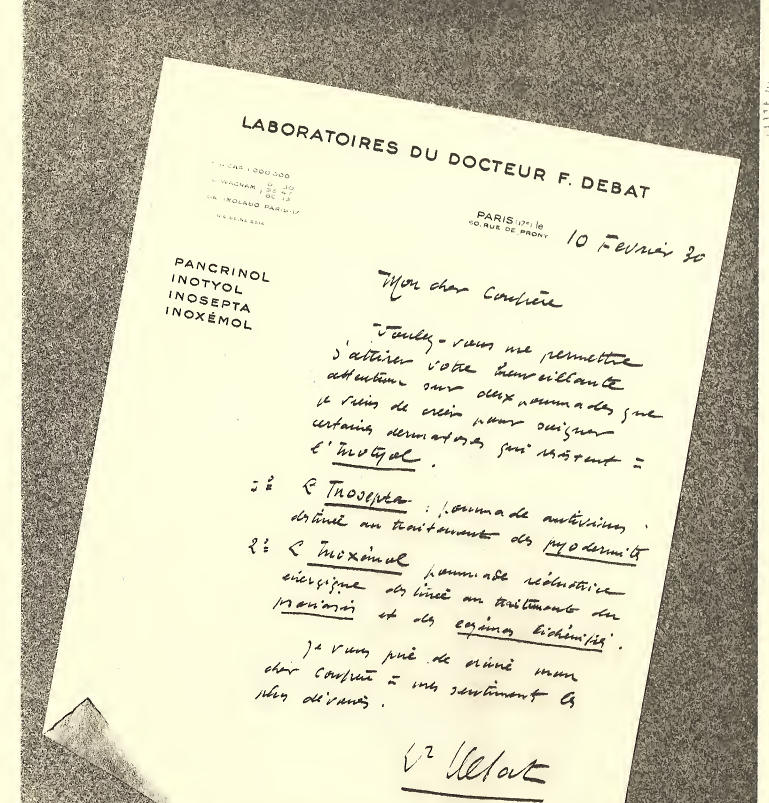

PRIMUM
NON
NOCERE

n°. 5
février 1930
prix : 6 francs
revue mensuelle
23, rue du Renard,
Paris

LA REVUE DU MEDECIN




LES
LABORATOIRES
DU
Dr. DEBAT
INOTYOL
INOSEPTA
INOXEMOL
PANCRINOL



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT

CAP. 1 000 000
WAGRAM
INOLABO PARIS-17

PANCRINOL
INOTYOL
INOSEPTA
INOXÉMOL

PARIS (17e) le 10 Février 30
60, RUE DE PRONY

Mon cher Confrère

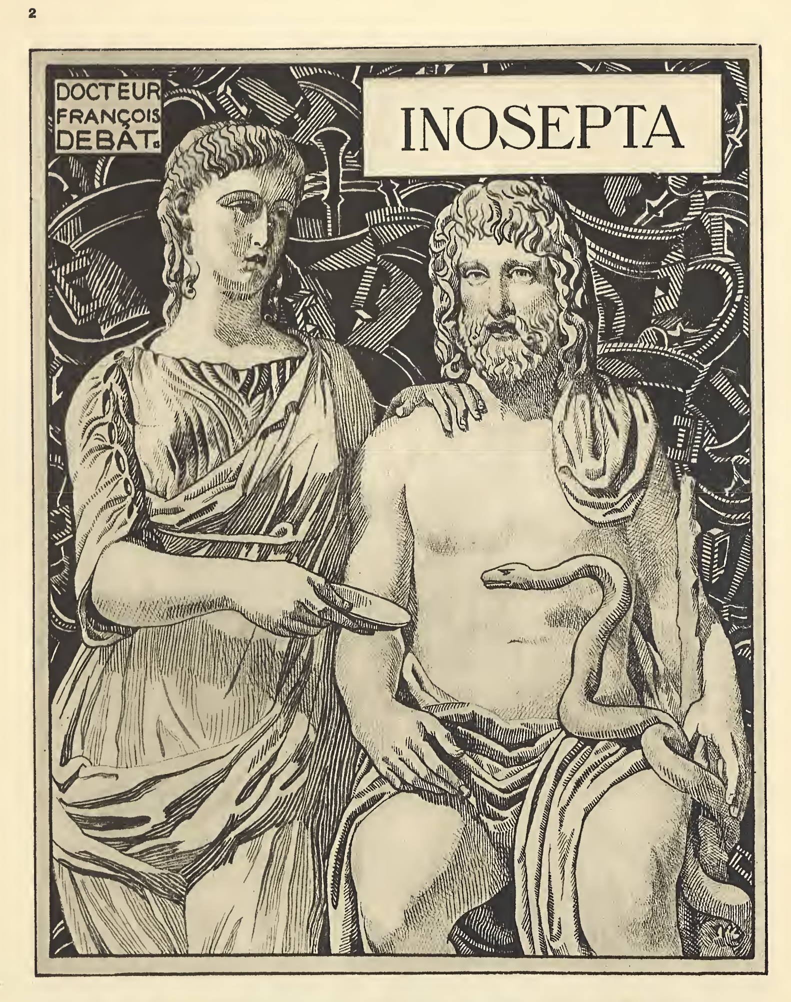
Voulez-vous me permettre d'attirer votre bienveillante attention sur deux pommades que je viens de créer pour soigner certaines dermatoses qui résistent à l'Inotyol.

1° L'Inosepta : pommade antiseptique destinée au traitement des pyodermites

2° L'Inoxémol pommade réductrice énergique destinée au traitement du psoriasis et des eczémas lichénifiés.

Je vous prie de croire mon cher Confrère à mes sentiments les plus dévoués.

Dr Debat



INOSEPTA DU Dr DEBAT

La pénétration des anti-virus

Les cellules cutanées ont leur vie propre, leur réactivité particulière. Elles peuvent de même acquérir une immunité dont elles feront bénéficier l'organisme qu'elles revêtent.

Les données sont actuellement bien établies, grâce à une série de travaux devenus classiques.

Si par un procédé quelconque, nous faisons pénétrer dans le derme un anti-virus (dont le type est le filtrat de staphylocoques) nous empêchons ce microbe de se développer dans les cellules cutanées touchées par l'anti-virus.

Or, comment assurer la pénétration de cet anti-virus dans la peau ?

Nous sommes accoutumés, en thérapeutique, à introduire nombre de produits par injections. Cette méthode, hypo ou intradermique, pour précieuse qu'elle soit, offre d'appréciables inconvénients : douloureux par la distension qu'elle provoque au sein de tissus déjà congestionnés, effraction ouvrant de nouvelles entrées aux germes nocifs.

Enfin, chez certains sujets, particulièrement sensibles à la réaction locale, s'ajoute une réaction générale parfois très violente.

Il était indiqué de remplacer l'injection par un procédé moins brutal : l'imbibation directe des tissus.

Telle est la méthode des pansements vaccinaux.

Une gaze imbibée d'anti-virus, maintenue sur une région infectée, immunise les cellules, les cellules absorbent l'anti-virus.

Ceci fut démontré d'abord sur l'animal (Annales de l'Institut Pasteur 1923, 1924, 1927, Sc. Biol. 1926).

La thérapeutique humaine bénéficia rapidement de ces acquisitions. L'emploi local de pansements à base d'anti-virus est actuellement généralisé.

A l'occasion de cet emploi, se pose un problème : pour les applications locales, faut-il utiliser l'ultra virus en nature ou le mélanger à un excipient ?

La peau absorbe-t-elle mieux l'anti-virus en solution aqueuse (plutôt en pseudo-solution) ou incorporé à d'autres corps ?

Il est vraisemblable que l'anti-virus est un complexe colloïdal protidique.

Or, E. Una et W. Fey (Derm. Woch. Mars 1929) à d'autres fins que celles nous occupant, ont étudié les conditions de pénétration dans l'épiderme, d'une suspension colloïdale : l'encre de Chine.

Et ils constatèrent que :

a) L'encre de Chine mélangée à la lanoline imprègne l'épiderme en profondeur si on emploie un mélange : encre de chine-lanoline.

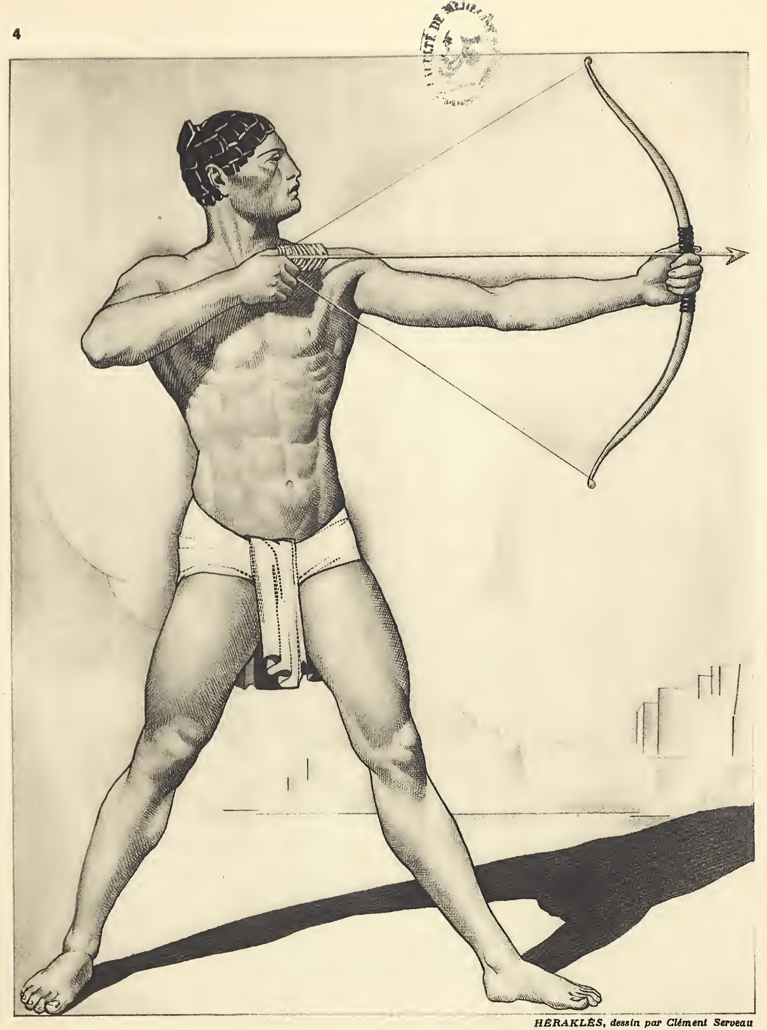
b) En adjoignant à ce mélange des liquides appropriés encore plus avides d'eau, on obtient une pénétration complète de l'épiderme par l'encre de Chine.

La pénétration d'un anti-virus, grâce à ce mélange, vaseline lanoline, avait d'ailleurs déjà été utilisée dès 1927 dans des expériences sur l'animal (Soc. Biol. 18 Juin 1927).

Un excipient gras en même temps qu'hydrophile, tel que la lanoline, et mieux le cholesterol (pommade Inosepta par exemple) paraît donc constituer le véhicule de choix pour les anti-virus.

Il réunit des avantages théoriques : pénétration dermique plus profonde, et pratiques : commodité, rapidité d'emploi, parfaite adhésion.

Dr DODARD DES LOGES.



HÉRAKLÈS, dessin par Clément Serveau

PANCRINOL DU Dr DEBAT

L'anémie infantile bénéficie de la méthode de Whipple

Une méthode donne progressivement la mesure de sa fertilité.

Les premières recherches expérimentales de Whipple sur des chiens dénutris et saignés, ne permettaient pas de soupçonner l'ampleur du mouvement thérapeutique auquel elles donnent naissance.

La pulpe hépatique, la pulpe de nombreux autres organes, notamment le rein, la rate, les extraits hydroalcooliques de ces organes furent expérimentés dans les plus différentes sortes d'anémies.

Dans l'ensemble, les résultats obtenus sont très favorables. Mais, toute cette expérimentation portait sur l'homme ou la femme adulte.

Or, l'ennemi anémie n'épargne pas l'enfant. Il est même fort judicieux de penser, avec le Docteur Comby, que nombre d'anémies chez l'adulte ne sont que la prolongation d'anémies infantiles abandonnées à leur évolution spontanée.

Lutter contre l'anémie infantile, c'est diminuer le nombre des candidats à l'anémie des adultes.

Il faut insister sur le fait que certaines anémies infantiles sont rebelles aux thérapeutiques anciennes.

Le régime, la médication martiale et arsenicale, provoquent certes de beaux succès, mais nombreux sont aussi les cas résistant à ces traitements classiques, et pour lesquels il était indiqué d'appliquer une méthode si efficace chez l'adulte : la méthode de Whipple.

Récemment, à Bâle, Jérachmiel Ligum, précédé d'ailleurs dans cette voie par Tuscherer, entreprit de soigner l'anémie infantile par la méthode de Whipple.

Douze enfants, présentant un syndrôme anémique, caractérisé, ayant résisté à une diététique appropriée et à la médication martiale, furent mis en observation.

Tous, sous l'influence de la nouvelle thérapeutique, présentèrent une nette augmentation du nombre des globules, en même temps le poids et la taille augmentaient, l'état général devenait floride.

Et le résultat de ces essais ne demeure pas isolé. En Angleterre, le docteur H. Macky reprit cette méthode avec satisfaction en pathologie infantile, si bien qu'en France, un pédiatre, dont l'expérience s'est autorisée, le docteur Comby, range l'hépatothérapie parmi les moyens de lutte contre l'anémie infantile.

On peut, en modifiant la posologie, faire bénéficier la médecine infantile d'enseignements de la médecine chez l'adulte.

L'extrait de foie, soit seul, soit de préférence additionné des extraits à action synergique (rein, rate), constitue la médication spécifique des anémies infantiles.

Doit-on la réserver aux cas rebelles ou l'appliquer d'emblée ?

Vu son innocuité, cette dernière solution est préférable.

Il est difficile, en présence d'un petit malade, de prévoir si son anémie cèdera ou non devant la diététique et le fer.

Au cas où l'anémie résiste à ces méthodes anciennes, on gaspille un temps précieux, l'état s'aggrave...

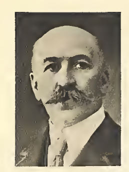
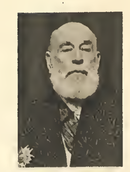
Quelle que soit la besogne à accomplir, mieux vaut toujours prendre, dès la première minute, le meilleur outil.

Docteur PERRIER.

DOCTEUR
FRANÇOIS
DEBAT.

TRAITEMENT DES PRURITS
ET DES DERMATOSES

INOTYOL DU Dr DEBAT

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

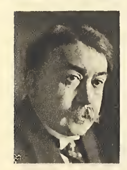
GEORGES LEYGUES. — PAUL PAINLEVÉ. — A. OBERKIRCH.

V. BALTHAZARD. — ALBERT CALMETTE. — JEAN-LOUIS FAURE.

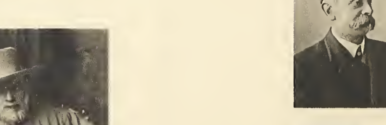
ÉDOUARD HERRIOT. — GEORGES DUHAMEL. — ANDRÉ MAUROIS.

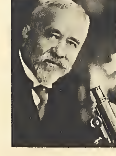
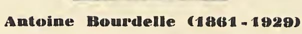
ALBERT BESNARD. — J.-L. FORAIN. — MAURICE RAVEL.

A. D'ARSONVAL. — MAXIME RADAIS. — AUGUSTE BÉHAL.

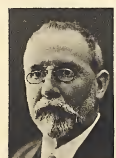




Antoine Bourdelle (1861-1929)







Photos : Henri Manuel. - G. L. Manuel frères. — Wide World. - Choumoff et Boussu.

Sommaire

LA REVUE DU MEDECIN

paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 2514
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 5

La Revue du Médecin

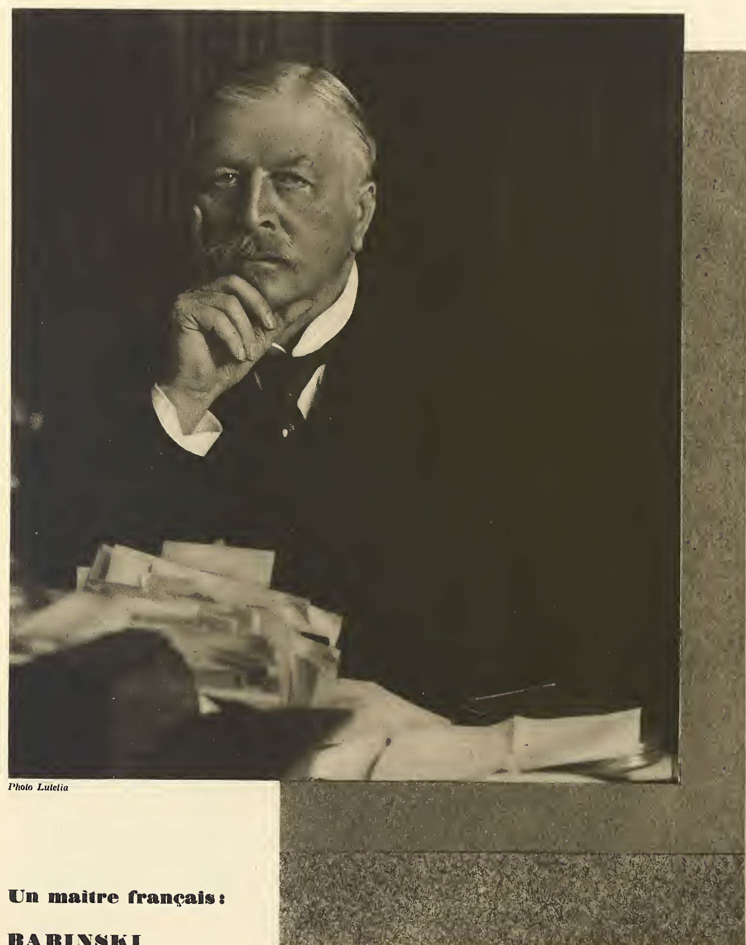


Photo Lutetia

Un maître français :

BABINSKI

BABINSKI

En décrivant le *phénomène des orteils*, Babinski a doté la clinique d'un signe à ce point décisif qu'aucun praticien n'en peut désormais négliger la recherche, non seulement en neurologie, mais en médecine générale. Ce réflexe, au même titre que l'état du pouls, de la langue ou de la température, constitue un des points de repère les plus sûrs de l'examen médical ; et comme, par un juste hommage. il porte, en tous pays, le nom de son auteur, on peut dire, avec un savant étranger, qu'à chaque seconde, sous le tournant du soleil, des médecins prononcent le nom de Babinski.

Chose intéressante, — attestant le goût de l'observation minutieuse et du détail microscopique, — Babinski a inauguré ses publications médicales par des travaux d'*histologie* (en particulier sur les « faisceaux neuro-musculaires », sur les modifications que présentent les muscles à la suite de la section des nerfs, sur la sclérose en plaques.)

Mais son grand titre de gloire sera d'avoir enrichi, plus qu'aucun autre, la *séméiologie du système nerveux* par ses recherches approfondies, relatives à des signes déjà décrits, et surtout par ses *découvertes*, considérées aujourd'hui comme fondamentales, de signes ayant jusqu'à lui complètement échappé à l'attention de tous les observateurs.

Tirons de pair — à côté du phénomène des orteils — ses travaux sur le *signe d'Argyll* (avec A. Charpentier). De ce signe, déjà connu dans le tabès, il a démontré l'origine *habituellement syphilitique*. A la haute signification anatomique du phénomène des orteils (perturbation de la voie pyramidale) fait pendant la haute valeur étiologique du signe d'Argyll (syphilis nerveuse très probable).

Et voici maintenant, à l'actif de Babinski, la longue liste des *signes cliniques objectifs*, les plus nets, les plus certains, les plus incontestablement authentiques de la neurologie : signe du peaucier ; mouvement combiné de flexion de la cuisse et du tronc ; signe de la pronation ; réflexes de défense (signe de la flexion réflexe du pied) ; inversion du réflexe du radius dénotant une lésion spinale au niveau du cinquième segment cervical ; synergie paradoxale dans l'hémispasme facial ; troubles du vertige voltaïque ; enfin toute une séméiologie cérébelleuse : mouvements démesurés, adiodococinésie, asynergie, catalepsie cérébelleuse.

Il existe, en outre, une série de *syndromes* décrits par lui et qui portent son nom : syndrome bulbaire de Babinski-Nageotte ; syndrome de Babinski-Vaquez (Argyll associé à l'ectasie aortique) ; syndrome adiposo-génital, appelé d'abord syndrome de Fröhlich, puis de Babinski-Fröhlich, quand il fut établi que la description de Babinski avait précédé celle de Fröhlich.

Grand neurologiste, Babinski nous apparaît aussi comme un grand *psychiatre*. Car s'il est une affection « avant tout psychique », selon le mot de Charcot, c'est bien l'hystérie : son polymorphisme protéiforme avait longuement déçu les efforts des psychiâtres ; et on sait que Lasègue l'avait proclamée « indéfinissable ». Babinski n'en a pas moins donné cette définition, si évidente pour la logique et si bien vérifiée par l'expérience que la notion originale du *pithiatisme* (affection curable par persuasion) s'est aujourd'hui, malgré toutes les objections, imposée universellement.

Mais, par delà cette énumération — nécessairement trop sèche en ce court article — dégageons les grandes *idées directrices* qui ont présidé à l'élaboration d'une œuvre si considérable, si solide et si harmonieuse. Retenons les traits suivants :

1° *Un haut idéal de certitude objective.* — Esprit scrupuleux, craignant toujours de ne pas affirmer sa pensée avec assez de preuves ou de ne pas l'exprimer avec assez de précision, il nous a fourni des signes dont l'évidence objective, et en quelque sorte péremptoire, ne laisse aucune prise au doute le plus tenace. Et, si ses découvertes ont victorieusement résisté aux assauts de ses contradicteurs, c'est qu'elles avaient subi d'abord une critique autrement approfondie et sévère : celle de Babinski lui-même.

2° Le *souci d'isoler*, en ce besoin de certitude objective, *des « signes » que la volonté ne peut pas reproduire*, permettant d'authentiquer des états organiques et de les distinguer d'avec des troubles dus à la suggestion ou d'avec des troubles simulés.

3° *Le sens de la recherche expérimentale.* — Les signes de Babinski sont, en effet, presque tous *provoqués*. Nul n'a su, comme lui, interroger le système nerveux. Aussi a-t-il obtenu à des « questions bien posées » des réponses maintes fois définitives : clinique créatrice, inventée autant qu'observée, à la Claude Bernard.

4° Enfin *constante préoccupation thérapeutique.* — Tous les traits précédents ont pour terme naturel celui-là. Babinski a montré au plus haut point le sens et le souci du *diagnostic fructueux*, de celui qui aboutit non seulement à connaître, mais à guérir.

S'il distingue d'abord avec tant de soin le *pithiatique* de l'organique, c'est à cause de leur différence radicale de nature et de traitement. Remarquons que sa définition de l'hystérie est elle-même thérapeutique autant qu'expérimentale. Mieux encore : sa conception du pithiatisme n'a pas permis seulement de guérir des malades ; elle a, en partie du moins, *guéri une maladie* : l'hystérie de jadis, celle de certaines salles de la Salpétrière, ne s'observe plus aujourd'hui dans nos hôpitaux, grâce à Babinski.

Si l'organicité s'avère, une double enquête s'impose. étiologique et anatomique.

Or, une des grandes causes morbides, celle qui se prête le plus souvent à la thérapeutique nerveuse, c'est la *syphilis*. L'homme qui a découvert le sens véritable du signe d'Argyll devait, l'un des premiers, accepter les idées de l'illustre Fournier sur l'origine syphilitique du tabès et lui appliquer avec persévérance le traitement étiologique, jadis critiqué, aujourd'hui consacré.

Quant aux *localisations anatomiques*, dont Babinski a « fait le point » par tant de signes minutieux (qu'il s'agisse de lésions encéphaliques, médullaires ou même hypophysaires) elles ont eu le grand avantage de rendre possible, en certains cas, et d'abord par son initiative, des interventions chirurgicales. Comme l'a dit Clovis Vincent, Babinski est le père de la *neuro-chirurgie française*.

Son « exposé de titres » — livre à jamais classique, dont il faut demander la réédition, — restera le bréviaire du clinicien neurologiste. Ceux mêmes qui comme nous, n'ont pas eu l'honneur de compter parmi ses élèves ont conscience d'avoir appris, à son école, le meilleur de leur *pratique neurologique courante* ; et, dans leur gratitude admirative, ils ont à cœur de lui rendre ce témoignage que, bien souvent, — et peut être le plus souvent, — c'est lui qui guérit les malades qu'ils soignent.

A Babinski la neurologie française doit, pour une très grande part, la place qu'elle occupe dans le monde, c'est-à-dire la première.

Dr LOGRE.

La radiologie en obstétrique



Grossesse gémellaire : les deux têtes sont en bas, les deux colonnes vertébrales à droite et à gauche de l'abdomen avec les petites parties fœtales.

Dès que les rayons X ont été connus en médecine, Varnier a cherché à les utiliser pour mettre en évidence le squelette des fœtus pendant la vie intra-utérine; mais ces essais ont été rarement couronnés de succès, ce qui n'étonne guère étant donné les difficultés de la question et l'imperfection des appareils.

Ce n'est que bien plus tard que l'on commence à obtenir des résultats vraiment encourageants ; on voit publier des images où apparaissent des parties foetales, mais en général par fragments sans aucune vue d'ensemble.

Après 1910, Fabre avec Barjon et Trillat, Potocki avec Delherm et Laquenière, en utilisant de fortes intensités, obtiennent déjà d'excellentes épreuves.



Photos Serv. radiol. Baudelocque.

Grossesse trigémellaire : les trois têtes dont l'une au niveau du creux épigastrique. — En haut fœtus avec crâne affaissé. Des os qui chevauchent.

A l'étranger, Lors Edling, O. Donnel, Ponzio publient des résultats analogues.

En 1917, lorsque l'industrie a pu fournir des tubes suffisamment résistants, Warnekros fait paraître des vues d'ensemble des derniers mois de la grossesse.

Depuis 1920 Macé et Chirié recommandent l'emploi de l'anti-diffuseur en radiologie obstétricale. Le perfectionnement des appareils aidant, on peut actuellement, avec une technique appropriée, obtenir des clichés tout à fait satisfaisants.

Nous utilisons au service central d'Electro-Radiologie de Baudelocque le contact tournant Gaiffe, Gallot et Pilon du type 100 M. A. 120 K. V. du dernier modèle muni du compteur relais milliampères-seconde, avec une table oscillante permettant la réalisation des radiographies en toutes positions, sous des incidences variables et un filtre anti-diffuseur.

Nous pouvons, avec cet appareillage, réduire suffisamment les temps de pose pour éviter presque toujours le déplacement des parties fœtales pendant la durée de l'exposition.

Les difficultés de la radiographie sont d'autant plus grandes, que les sujets sont plus près du début de la grossesse ; à partir du 5e mois le fœtus est très nettement visible, tous les auteurs en conviennent.

Edling a cru pouvoir affirmer que l'on peut obtenir dès le début du 3e mois des images suffisantes pour redresser un diagnostic hésitant. Nous pensons qu'il est difficile d'avoir de bonnes épreuves avant la 15e ou la 16e semaine.

On peut quelquefois obtenir certaines images, positives en quelques points, mais il n'y a de réelle certitude qu'après le 4e mois.

L'intérêt de l'examen radiologique est évident dans de nombreux cas :

1° Quand il s'agit d'éclairer un diagnostic clinique hésitant surtout dans les premiers mois de la grossesse.

2° Quand il y a coexistence d'une tumeur abdominale (fibrome, kyste de l'ovaire, etc.) et d'une grossesse.

3° Quand la gestation étant certaine, les difficultés du palper sont telles qu'on ne peut savoir s'il s'agit d'une grossesse simple, d'une grossesse gemellaire ou d'une grossesse multiple.

4° Quand on soupçonne des anomalies fœtales, que la radiologie permettra de confirmer : l'hydrocéphalie où le fœtus est tout en crâne et l'anencéphalie où le fœtus n'a ni front ni occiput et où la face seule est développée.

5° Quand il y a mort du fœtus ; il y a dans ce cas une image radiologique absolument caractéristique décrite par Spalding ; peu de





En haut, l'on aperçoit la présentation du siège au dixième mois de la grossesse ; vue latérale. — Au dessous, on voit la position du fœtus pendant la période de dilatation au cours d'une grosse douleur.

Photos K. Warnekros.





Photos K. Warnekros.

temps après la mort intra-utérine, par suite de l'affaissement de la substance cérébrale les os du crâne chevauchent d'une façon typique.

6° Quand il y a grossesse ectopique ; le diagnostic en est très délicat aussi bien en clinique qu'en radiologie ; il y a la difficulté de mettre en évidence le squelette fœtal dès les premières semaines de la grossesse et aussi la difficulté de situer la position ectopique de ce fœtus.

Lorsque la grossesse est suffisamment avancée, l'injection de lipiodol intra-utérine apparaît comme la seule méthode susceptible de prouver la situation extra-utérine du fœtus.

7° Grâce au perfectionnement constant des appareils qui permettent des prises de vues extrêmement rapides, Warnekros a pu étudier les positions de l'enfant pendant les différentes phases du travail et publier un atlas extrêmement intéressant de cette période de la gestation.

L'examen radiologique en obstétrique présente encore un grand intérêt comme complément de l'étude séméiologique du bassin pour confirmer l'existence d'une viciation pelvienne considérée au point de vue d'un accouchement prochain ; il est d'une grande importance, surtout dans les angusties du détroit supérieur et chez les rachitiques, de recourir, en fin d'examen, à la radiopelvimétrie.

En usant des cadres métalliques dentés ou gradués (Fabre, Bouchacourt, Haret) on obtient l'image et la mensuration cherchée ; il faut pour cela que l'opération radiologique soit correcte, c'est-à-dire que le cadre soit placé dans le plan du détroit supérieur ; mais il est difficile de savoir exactement à quel niveau de la région lombaire correspond l'angle sacro-vertébral.

Le procédé de Guilbert et Guimbert, basé sur le principe des intersections coniques par déplacement horizontal de l'ampoule, comporte aussi des causes d'erreur et entraîne à des constructions géométriques compliquées.

Le procédé de Blanche obtient l'intersection des deux cônes par déplacement vertical de l'ampoule.

Pour l'examen du détroit inférieur la méthode de Chossard et Lapiné présente un gros intérêt pratique ; la patiente placée en position assise est fortement inclinée en avant ayant le film placé sous le siège ; le rayon normal est centré sur les dernières vertèbres lombaires ; dans cette attitude les branches ischiopubiennes sont à peu près au contact de la plaque.

Dr Mathilde Grunspane de Brancas, chef du service d'électro-radiologie de Baudelocque.

En haut, l'on aperçoit la position du fœtus pendant la période d'expulsion. Au-dessous, l'on distingue la position du fœtus et des extrémités à la fin de la période d'expulsion. La rotation du dos, en avant.

GYMNASTIQUE





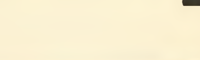
Irène Popard, toute jeune, s'aperçut qu'elle avait une vocation : l'éducation physique. Elle ne prétendit pas inventer d'abord ; elle travailla pendant dix ans et comprit, au cours de ses recherches, que les méthodes bonnes pour le sexe masculin l'étaient moins pour l'autre.

Ces dix ans écoulés, elle avait mis au point une méthode bien à elle, tout spécialement destinée





HARMONIQUE



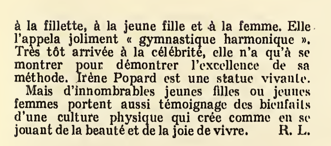


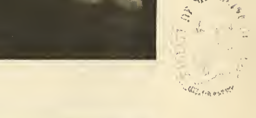




à la fillette, à la jeune fille et à la femme. Elle l'appela joliment « gymnastique harmonique ». Très tôt arrivée à la célébrité, elle n'a qu'à se montrer pour démontrer l'excellence de sa méthode. Irène Popard est une statue vivante.

Mais d'innombrables jeunes filles ou jeunes femmes portent aussi témoignage des bienfaits d'une culture physique qui crée comme en se jouant de la beauté et de la joie de vivre. R. L.









BELLES DANSEUSES



NYOTA INYOKA

En évoquant Nyota Inyoka, danseuse admirable, il est impossible de se limiter à la danse. Lorsqu'on la voit évoluer, — enfant et magicienne, — on a l'impression de communier avec les rythmes essentiels de la vie. C'est du grand art et quelque chose de plus. Un sacerdoce, une révélation. C'est de l'art religieux, qui crée partout une atmosphère de temple.

Nyota Inyoka, est une prière vivante, un geste sacré, même quand elle joue. Chacun de ses mouvements révèle une méditation. Et sa danse, toute chargée de mystère, est fraîche comme l'aurore. Elle peut enthousiasmer les simples.

Carlos LARRONDE



Le crayon de Luis de la Rocha a fixé quelques-unes des attitudes de Nyota Inyoka, " prière vivante ", offrande d'harmonie et de beauté, faite aux dieux.

Le mot du client

par Régis Gignoux



ES malades dignes d'être des malades n'avalent jamais une cuiller de sirop ou une tasse de tisane sans lire pieusement la notice qui accompagne le flacon ou le paquet. Le Dr Knock a attaché à ses laboratoires de publicité des psychologues pénétrants. Le client trouve un premier réconfort dans l'exposé tactique et stratégique des combats que la panacée livre à la maladie, les attestations des autres malades le décident à poursuivre le traitement. Il fallait prévoir les heures de découragement, de défaillance. Le fabricant fait donner la garde. Il accompagne sa notice des portraits des inventeurs, vénérable curé de campagne, ancien capitaine au long cours, noble et sainte demoiselle qui, par pure bonté d'âme, ou en conséquence d'un vœu, se penchent sur l'humanité souffrante et lui confient leur merveilleux secret.

Je ne suis pas un malade digne d'être malade (et je ne devrais pas être malade) car ces clichés me font sourire alors que je suis toujours attiré par la photographie d'un médecin. Ne me croyez pas idolâtre, iconolâtre. Ma curiosité est plutôt défensive. J'aime examiner l'homme qui aurait pu, qui pourrait m'examiner. Je cherche à découvrir dans le volume de son front, la lumière du regard, la forme de la mâchoire, le mouvement des mains, la prédestination ou l'adaptation à me guérir. A mon tour, je construis un diagnostic. Il est chirurgien, il est médecin parce que...

Dans ces conditions, les instantanés m'intéressent beaucoup plus que les photographies de professeurs en robes et toques. Le côté officiel, l'apparat m'éloigneraient plutôt, me rappelleraient ces faciles lithographies de Barrère que l'on voyait dans les boutiques du quartier Latin au temps de ma jeunesse, chaque maître tenant en main les attributs de son art ou de sa spécialité comme les apôtres aux porches des cathédrales. Au contraire, je médite devant les portraits que publie cette revue : nos maîtres en tenue de travail. La blancheur des blouses a pour moi la fraîcheur d'un pansement. Rien de théâtral, une simplicité si parfaite que je ne peux l'évaluer qu'au moyen de rapprochements : un général en tenue de campagne, une sociétaire au foyer de la Comédie Française, un artiste dans son atelier ? Je ne sais si les médecins sont exceptionnellement photogéniques, ni si les héliogravures de cette revue sont particulièrement belles. Je n'y songe pas. Je suis pris.

Mais je sais pourquoi je suis pris. Quand je vais chez mon ami le médecin, je regarde toujours une photographie qui est posée simplement, sans cadre, devant la glace de la cheminée. Elle représente un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu clairsemé, la barbe épaisse. Rien ne se dégage du visage pris de profil, mais le regard, indirect, a un calme et une densité qui fascinent. Le modèle n'a pas posé devant le photographe : aucune recherche d'attitude, la simplicité, l'intimité, confirmées par la dédicace : à mon ami qui veut bien se dire mon élève.

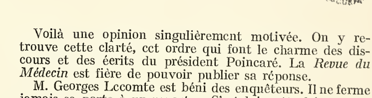
C'est tout, je ne cherche pas à expliquer la puissance de suggestion de cette photographie. Quand mon ami m'entr'ouvre la porte de son cabinet, il me semble que son maître prendra part à la consultation. Je sais qu'il est mort. On m'a dit que ses travaux avaient été dépassés. Mais j'ai confiance, d'une façon filiale. Mon ami est comme mon grand frère. A la réflexion, c'est magnifique et sur le moment, c'est très doux.

Régis GIGNOUX.

Un médecin à l'Académie Française ?

Opinions de MM. Raymond Poincaré, Georges Lecomte, Marcel Prévost, Henry Bordeaux, Henri-Robert, Émile Picard, de l'Académie Française,

recueillies par Roger Giron



HOMMES de Guerre et hommes d'Eglise ont des représentants à l'Académie française. L'éloquence judiciaire la plus élevée et la plus haute éloquence parlementaire y sont également accueillies. La Carrière y retrouve le Monde. On y rencontre plusieurs historiens, un philosophe « pur », dirait M. Brémont, et deux poètes, pour le moins. Un artiste illustre y siège à côté d'un illustre savant. L'Académie flirte avec le Théâtre et sourit au Chat Noir plus ou moins repentant. On trouve encore, sous la Coupole, des écrivains qui ne sont que cela. Mais, on les compte.

L'avez-vous remarqué ? Pas un médecin parmi les Quarante. Clemenceau vient de mourir, et si, jusqu'à ses derniers jours, ce fils et petit-fils de médecins, docteur en médecine lui-même (du 13 mai 1865 ; jury : Charles Robin, Pajot, Parrot et Sée) se montra préoccupé des problèmes scientifiques et biologiques, du moins peut-on penser que ce n'est pas, dans sa personne, le médecin que l'Académie distingua, lorsqu'elle l'élut d'un vote unanime. D'ailleurs, le vieux carabin fit à la vieille dame une blague assez féroce, et bien dans sa manière ; on sait qu'il ne voulut jamais franchir le seuil du palais Mazarin pour n'avoir pas à prononcer un discours qu'il jugeait — c'est le cas de le dire — trop académique.

Des médecins, de grands écrivains ont pourtant siégé sous la Coupole. Et, c'est ici le lieu de le rappeler. Il y a eu Vicq d'Azyr, dont un juge sévère, Sainte-Beuve, a écrit qu'il était « l'un des écrivains les plus distingués du règne de Louis XVI ». Il y a eu Cabanis, l'auteur profond des *Rapports du physique et du moral de l'homme.* Il y a eu Destutt de Tracy et Flourens. Il y a eu le génial Claude Bernard. Pasteur n'était pas, il est vrai, médecin. Mais, n'est-ce pas la Médecine qu'il honora, d'abord, à l'Académie ?

Nous n'avons sans doute pas de Pasteur. Mais nous avons sûrement quelques Claude Bernard — et des Flourens, des Vicq d'Azyr, des Cabanis. Parmi les maîtres de la science médicale française, on en pourrait citer qui sont d'authentiques philosophes ou des écrivains véritables. La place de l'un d'eux est sous la Coupole. Qu'attend l'Académie pour le désigner ?

Au surplus, nous en avons la certitude, tous les académiciens désirent vivement voir un médecin (ou un chirurgien) s'asseoir à leurs côtés. Nous avons posé à plusieurs immortels cette question un peu indiscrète : *Un médecin a-t-il sa place à l'Académie Française ?* et tous — même ceux qui nous ont demandé de ne point les nommer — tous ont répondu par l'affirmative.

Une réponse qui nous a beaucoup touché, c'est celle qu'a tenu à nous faire M. Raymond Poincaré. De Roquebrune où il répare, au soleil méditerranéen, ses forces cruellement atteintes par la maladie, l'ancien chef de l'Etat nous a adressé, avec une diligence dont nous voulons lui dire notre reconnaissance, la lettre suivante :

« Je ne crois pas que l'Académie française soit une Chambre de représentants professionnels et doive obligatoirement comprendre un avocat, un médecin, etc. Mais lorsqu'il se rencontre des avocats ou des médecins qui, tout en se distinguant particulièrement dans l'exercice de leur art, se signalent, en outre, par des mérites d'un ordre plus général, comment la Compagnie ne se montrerait-elle pas disposée à les accueillir ? »

Voilà une opinion singulièrement motivée. On y retrouve cette clarté, cet ordre qui font le charme des discours et des écrits du président Poincaré. La *Revue du Médecin* est fière de pouvoir publier sa réponse.

M. Georges Lecomte est béni des enquêteurs. Il ne ferme jamais sa porte à un reporter. C'est lui, cette fois encore, qui nous a, le premier, fait connaître son opinion :

« Il est assez délicat pour un académicien, et vous le comprendrez, nous a-t-il dit, de répondre à votre question d'une façon absolue. Nous sommes tenus à la plus grande réserve sur tout ce qui touche à l'Institut.

« Pourtant, je puis dire qu'à mon avis, l'Académie, et c'était la volonté de son grand fondateur, doit être un *vaste salon où tous les esprits remarquables doivent avoir accès.*

« Je ne vois donc aucun inconvénient à ce qu'un médecin soit élu, s'il est particulièrement désigné par ses travaux et sa notoriété ».

M. Marcel Prévost nous a exprimé un avis à peu près identique à celui de l'ancien président de la Société des Gens de Lettres. Le père de *Françoise* ne nous a répondu que par une seule phrase, mais cette phrase exprime clairement une pensée précise :

« J'estime qu'un médecin de renommée mondiale aurait *parfaitement sa place* à l'Académie Française ».

On ne saurait être plus net. Un autre grand romancier, M. Henry Bordeaux, nous a adressé l'intéressante lettre que voici :

« Surtout après la Guerre, la place d'un grand savant, chirurgien ou professeur, ou docteur en médecine, était indiquée à l'Académie. Vous savez que le docteur Roux a décliné toute candidature. *Le tour de quelque autre ne saurait tarder à venir. Il conviendrait que ce tour lui fût facilité par ses pairs.* »

La suggestion de M. Henry Bordeaux est à retenir. Il serait bon, en effet, que les Membres de l'Académie de Médecine, par exemple, désignassent ceux des leurs qui seraient, à leurs yeux, les plus susceptibles de représenter la science médicale française à l'Académie.

Poursuivons notre enquête. C'est un grand avocat, c'est l'Avocat, c'est Me Henri-Robert qui nous écrit :

« Un grand médecin bienfaiteur de l'humanité souffrante serait accueilli sous la Coupole avec le même *enthousiasme* que le fut naguère l'admirable Pasteur. »

C'est, enfin, un grand, un très grand savant, M. Emile Picard, qui ajoute à son titre de membre de l'Académie française celui de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, qui nous dit :

« Un médecin parmi nous ? Mais pourquoi pas ? Il y a eu Claude Bernard et Pasteur qui touchait de si près à la médecine. N'oubliez pas de noter qu'un médecin peut être souvent un philosophe, et j'en sais dont l'œuvre est admirable, du strict point de vue littéraire. »

Telle est l'opinion de académiciens. C'est, je le répète, celle de leurs confrères unanimes. Mais qu'en pensent les intéressés eux-mêmes ? Qu'en dit-on à l'Académie de médecine ? Vous le devinez : là aussi, on estime que la présence d'un médecin parmi les Quarante serait parfaitement justifiée. Et l'on rappelle que le docteur Maurice de Fleury a brigué la succession de Robert de Flers. Et l'on chuchote que le professeur Jean-Louis Faure, prince de la chirurgie, s'il consentait à poser sa candidature, verrait s'ouvrir devant lui les portes du Temple.

(A suivre.)

Albert Besnard

par Charles Saunier

DÉCORATEUR dont les compositions bien équilibrées, de vive intelligence, charment et font penser ; portraitiste d'une élite de belles personnes dont il sait révéler au-delà de la parure, le fin esprit; évocateur de radieux paysages aux fonds infinis, Albert Besnard tranche par l'étendue de ses curiosités et la plénitude de ses facultés, sur une époque de cloisonnement et de spécialisation. Et puis, en divers pays, en de lointaines contrées, par la magie de son pinceau, la qualité de sa pensée, n'a-t-il pas imposé le prestige de l'art français ? Ainsi approche-t-il les artistes de la Renaissance et, notamment, Rubens et Vélasquez qui, eux aussi, brillèrent en des missions variées.

Albert Besnard est cependant venu en une période difficile. Un éclectisme prudent avait l'approbation générale ; en particulier, la peinture décorative subissait une crise. A part Puvis de Chavanne dont l'expression, si noble, était toute personnelle, aucun guide. L'admiration allait à Paul Baudry et à ses émules, disciples dégénérés de Véronèse. Albert Besnard allait-il, à leur exemple, faire un trop large emploi des divinités acrobatiques qui peuplent le foyer de l'Opéra ; ou bien, se conformant aux idées qui commençaient à se faire jour parmi l'élite, chercherait-il l'émotion et le style dans l'interprétation de la vie et de la science moderne ? C'est à la modernité qu'il allait, lorsque lui incombait la mission de décorer à la mairie du 1er arrondissement, la salle des mariages où il évoqua de si poétique façon les *Trois âges de la vie* ; puis d'exécuter pour le hall de l'Ecole de Pharmacie des panneaux qui n'ont cessé d'avoir, dans son œuvre, une considérable signification. Pour cette école qui apprend à endormir la souffrance, à vaincre la mélancolie de la maladie, ce n'est pas à la représentation de froides entités qu'il recourait, mais, au contraire, à l'évocation de la vie, de la nature saisie à tous les âges, en toutes circonstances. Le pourquoi de la science est éternel. Aussi était-ce tout un cycle de pensées et de souvenirs auxquels son pinceau donnait expression. Après les temps fabuleux de l'ichtyosaure et du mammouth enveloppés d'une atmosphère aux lourdes vapeurs dans une eau chargée de limon, voici la science moderne représentée par l'étudiant interrogeant la nature à travers jardins et coteaux fleuris, le jeune savant interrompant ses lectures pour jeter un dernier regard sur l'estuaire où, guidés par l'ultime clarté d'une fin de belle journée, rentrent les bateaux. Voici, lumineuse, la *Récolte des simples*. Mais ces herborisations, ces recherches au laboratoire n'ont qu'un but, combattre la maladie, aider à la *Convalescence*, qui poétise si bien cette première sortie de jeune femme soutenue par ses proches et guidée par le sourire d'un enfant, peinture qui est incontestablement, l'un des morceaux les plus délicieux de son œuvre. Albert Besnard mit toute son âme dans les travaux de l'Ecole de Pharmacie, et il n'a pas dépendu de lui que par des vitraux naturistes dont il dessina les cartons, cet ensemble ne devînt révélateur complet des goûts de son époque. Précurseur, il eut l'idée de rompre par la représentation d'accessoires significatifs, la monotonie de la bordure ordinairement ornée de feuilles et de fruits conventionnels, qui a pour mission d'isoler chaque composition. C'est encore dans la réalité de l'hôpital que Besnard a évoqué le Christ consolateur, lorsqu'il exécuta pour l'hôpital Cazin-Perrochaud, à Berck, la suite si émouvante qui en décore la chapelle. Œuvre de gratitude exécutée avec d'autant plus de cœur et d'émotion qu'il s'agissait de la guérison d'un enfant, l'un des siens. En s'inspirant de la vie, l'artiste n'en prend pas une tranche sans choix. Au contraire : l'expression des actions les plus simples est longuement méditée, les attitudes les plus naturelles sont le résultat de croquis préparatoires permettant d'éviter dans l'individu comme dans le groupe, toute vulgarité.

Grâce à ce constant souci de l'ordonnance, le grand décorateur se trouva prêt à dominer toute difficulté, lorsqu'il fut mis en présence de programmes abstraits, tels que ceux de l'amphithéâtre de Chimie de la Sorbonne, du plafond du Théâtre Français, où force lui fut de revenir aux figures symboliques évoluant dans une féerie lumineuse, que réalise si bien à l'Hôtel de Ville de Paris, cette composition du salon des Sciences où l'on voit surgir, astres de feu dans un ciel d'apothéose « la vérité accompagnée des sciences, répandant sa lumière sur les hommes ». Enfin, au Palais de la Paix, à la Haye, la fiction et la réalité s'équilibreront très heureusement.

Besnard n'a cessé d'être un fervent de la lumière. Il avait eu la révélation de certains effets sous le ciel de Rome, il en connut d'autres, sur le lac d'Annecy, sa villégiature préférée, puis en Algérie. Enfin, à l'âge où l'artiste le plus sincère gagne le droit de vivre sur son acquit, on l'a vu partir pour les Indes, Ceylan, où il a eu la vision de clartés suprêmes. Ainsi a-t-il pu nous révéler non seulement par la palette, mais aussi dans un style vivant et coloré, *l'Homme en rose*.

On ne saurait omettre de rappeler ses portraits. Comme Ingres dont il n'a cessé de proclamer la supériorité, — au fait, par son maître, Brémond, n'est-il pas un peu son élève ? — il s'est toujours préoccupé de joindre au delà des apparences offertes par le modèle, son caractère moral. Mais, il faut que s'y prête celui-ci. A ce sujet, il a écrit les plus fines pages. Cependant, ces devoirs vis-à-vis du peintre, combien mal le modèle le remplit ! Comme tous les grands portraitistes, comme Ingres poursuivant au cours de réunions mondaines Mme Moitessier afin de saisir une ligne, une expression, un sourire, Albert Besnard en sait quelque chose ! Dans ses portraits, il en est de sobres et d'intimes : ceux de *Mme Besnard*, du peintre *Lerolle et sa femme*, de *Frantz Jourdain* ; il en est d'éclatants, empreints de vive intelligence : celui de *Mme Réjane*, ceux de la *Jeune fille en robe orange*, de la *Princesse Mathilde*, et combien d'autres.

Est-ce là toute son œuvre ? — Non ! Il faudrait rappeler ses toiles de chevalet, certaines compositions traitées pour le délassement de son esprit et la joie de son pinceau : *La Cascade*, *Féerie intime* et cette vision suprême de l'*Ile heureuse*. Il faudrait regarder longuement la série de ses eaux-fortes où il a placé beaucoup de confidences. Et celles-ci révéleraient que le grand et merveilleux peintre a le droit d'être très humain, n'ayant pas échappé aux angoisses de la vie.

A Besnard par lui-même.
Paris 26 Déc 1929.

au Docteur François Debat
A Besnard

Albert Besnard

par lui-même



Dessin fait par le Maître pour la Revue du Médecin.



Photo Vizzavona

Baignade

par Albert Besnard

Photo Vizzavona

A. Besnard. — Une femme assise sur un buffle, en tête du troupeau, traverse doucement la forêt.



Photo Vizzavona

A gauche, une femme refait sa coiffure. La lumière qui la baigne met en valeur le doux geste.

Photo Vizzavona

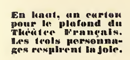

En haut, un carton pour le plafond du Théâtre Français. Les trois personnages respirent la joie.

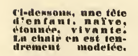

Photo Vizzavona

Cette femme, par Albert Besnard, offre sa chair nue aux caresses du soleil et de l'air.



Photo Vizzavona

Ci-dessus, une femme présente un fruit. Ce n'est pas une Eve. Elle est très brune et vêtue.



Ci-dessous, une tête d'enfant, naïve, étonnée, vivante. La chair en est tendrement modelée.



Photo Vizzavona

Photo Vizzavona

“ La Convalescente ”, décoration qu'Albert Besnard peignit pour l'École de Pharmacie. La joie de vivre habite ce petit bois.



Dessin de Constantin Guys — *Photo Giraudon*

Au Temps des Crinolines

par Henri CLOUZOT



Que vaut, à nos yeux du XXe siècle, cette production artistique et industrielle de 1850 à 1870 ? Pour toutes les générations, le comble de la laideur et du ridicule a toujours été la mode de la génération précédente. Mais le Second Empire n'est plus le dernier style écoulé. Nous avons eu dans l'intervalle le *modern-style* de 1900. Les algues, les céléris, le décor herbageux ou en coup de fouet de l'École de Nancy est maintenant plus démodé que le décor Napoléon III, où nous commençons à découvrir (une certaine piété mélancolique aidant), des qualités de confort et d'élégance qui valent bien celles du mobilier de *César Birotteau*. En réalité, malgré l'invasion du machinisme dans toutes les industries, la demeure où nos pères ont vécu, et que beaucoup d'entre nous ont connue dans leur enfance, était harmonieuse et luxueuse. Après le juste milieu bourgeois de Louis-Philippe, elle revenait, non sans un goût discutable de bourgeois gentilhomme, à l'apparat et même à la grandeur de l'Empire, que ressuscitait le régime.

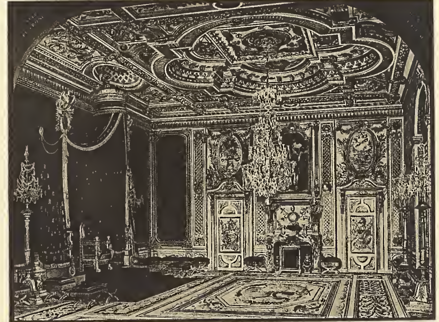
Cette grandeur, on la vit d'abord dans la rue. Tandis que l'appartement, comme il arrive toujours, — car l'évolution mobilière est loin de correspondre aux révolutions politiques — gardait les lignes de 1840, Paris se transformait sous le main vigoureuse de son préfet Haussmann. Des voies spacieuses et larges s'ouvraient dans tous les sens, faisant disparaître les rues étroites des vieux quartiers Des avenues plantées d'arbres, des parcs, des promenades, deux grands bois, entouraient la capitale d'une ceinture de verdure. Des églises, des mairies, des monuments s'élevaient. Charles Garnier construisait l'Opéra et l'ancien domaine de Monceau se peuplait d' « hôtels privés ». Un plus grand Paris, assaini et tout neuf, sortait à vue d'œil de la plus formidable transformation que la volonté d'un souverain et d'un chef énergique lui aient jamais fait subir.

Le décor intérieur allait-il aussi obéir à la baguette d'un maître ? Le nouveau régime aurait-il son Charles Lebrun ou même son Percier ? C'eût été le salut, à une période d'enrichissement général, où depuis l'hôtel du financier jusqu'à l'appartement à loyer de la haute bourgeoisie, tout le mobilier demandait à être renouvelé.

Malheureusement cette directive fait défaut. La cour vit dans les meubles dont Napoléon Ier a surabondamment garni les quatre palais des Tuileries, de Saint-Cloud, de Compiègne. de Fontainebleau. L'Empereur ne s'intéresse qu'aux questions économiques et sociales. Il réserve sa sympathie aux procédés industriels susceptibles de mettre le luxe à la portée du plus grand nombre. Seule l'Impératrice a des goûts « tapissiers ». Et avec quelle passion ! Mais son idéal est l'art à la mode sous Louis XVI. Elle fait sortir du Garde-meuble les chefs-d'œuvre de Riesener, d'Oeban, de Carlin, de Beneman, de Gouthière, de Thomire, qui voisinent, tant bien que mal et plutôt



Ci-dessus, le Foyer de l'Opéra, quelque peu surchargé peut-être, mais de noble allure. A droite, la salle du trône au Palais de Fontainebleau. Au dessous, le salon de l'Impératrice Eugénie au Palais de St-Cloud.





mal que bien, dans les pièces de réception. avec les poufs. les confortables capitonnés, les chaises volantes et les tables à patins en faux Boulle. Quand elle commande, à l'architecte Lefuel, les trois fameux salons des Tuileries, dont les contemporains ont gardé une admiration émue, elle les veut du plus pur style Marie-Antoinette. La seule note moderne leur vient des dessus de porte, où Dubufe personnifie les plus jolies femmes de l'entourage impérial.

Il y a bien les de Luynes, les Péreire, et autres Mécènes, pour encourager quelques artistes ou industriels. Il y a surtout la Païva, qui dans son hôtel de l'avenue des Champs-Elysées, entasse l'or, le bronze, l'onyx, les marbres rares. Mais ces demeures ne s'ouvrent qu'aux initiés. Elles restent sans influence sur le public, qui hésite entre le pastiche Renaissance et le pastiche Louis XVI, les influences pompéiennes et les influences orientales, et invente la formule de l'eclectisme pour bien montrer qu'il est de tous les temps sauf du sien.

Ce mobilier disparate prend une certaine unité entre les mains du tapissier, qui multiplie les tentures, les étoffes drapées, les portières, les tapis, en assortissant les nuances. La mode est de faire jouer, par des transitions agréables à l'œil, tous les tons de l'appartement dans une gamme unique. L'Impératrice a voulu un salon vert, un salon rose, un salon bleu. Plus encore que leurs prédé-





Ci-dessus, une fête aux Tuileries en 1867. A gauche, le lit de l'Impératrice Eugénie elle eut le mérite de faire revoir la lumière à maint chef-d'œuvre, et, au dessous, le salon des dames au Palais de Saint-Cloud.

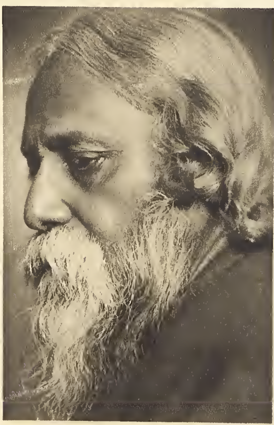


cesseurs de 1810, les tapissiers du Second Empire, Henri Penon en tête, sont maîtres dans cette harmonie des couleurs. Mais il ne faut pas que ce déploiement de recherches dans les accessoires nous fasse oublier les défauts du sujet principal, qui est à vrai dire toute la production industrielle de l'époque.

Ne soyons pas trop sévères. Si l'absence de direction a empêché l'art du Second Empire de laisser des traces durables, l'époque a compté autant et peut-être plus de talents qu'aux âges précédents. Mais elle ne sut pas coordonner leurs efforts. Seule l'œuvre de l'Opéra, où Charles Garnier joua le rôle de ces grands chefs des chantiers royaux de la Renaissance, où il imposa ses plans et ses dessins à tous les corps de métier, peut donner la mesure de ce que cette richesse publique, mieux employée, eût pu produire. Viollet le Duc seul aurait pu jouer le rôle de directeur du goût, s'il ne s'était pas laisser absorber par sa passion de restauration. Mais l'eût-il voulu, qu'on se demande si son action eût été féconde. Viollet le Duc était trop savant, trop érudit. Pour créer un art nouveau, il faut ignorer — ou tout au moins oublier — l'apport du passé. Peut-être ne restera-t-il du Second Empire que ce faux style que les antiquaires ont baptisé « Louis XVI impératrice. »

Henri CLOUZOT.





En haut, le buste de Rabindranath Tagore par notre collaboratrice R. M. Milward, élève du maître Bourdelle. Et, ci-contre un beau portrait du poète.

DEUX GRANDS

Tagore

par R. M.



ABINDRANATH TAGORE, poète et musicien, vit au milieu de l'Académie qu'il a fondée à Santiniketan, près de Calcutta. Toute industrie, tout art, toute branche du savoir y ont leur foyer. Le poète se propose de rénover l'ancienne culture hindoue, dans une atmosphère de simplicité, d'entraide et de vie en commun. Enfant, Tagore souffrit beaucoup des mauvais systèmes d'éducation, et de la vie cloîtrée des écoles de Calcutta. Cela l'amena à concevoir une école où les enfants seraient éduqués en plein air, et où l'instruction serait agrémentée par l'étude de la nature, de l'art et de la beauté. Bien qu'il dise de lui qu'il est « Un poète qui ne trouve son inspiration que lorsqu'il oublie qu'il est un maître d'école », il a écrit des poèmes d'un esprit nouveau depuis qu'il a fondé ce « paradis des jeunes garçons ».

Avec ses longs cheveux blancs soyeux, sa barbe de fleuve et son allure noble, Rabindranath Tagore a l'air d'un patriarche.

Il s'efforce de faire de Santiniketan un lieu de rencontre international. Les professeurs sont de toutes nationalités ; une merveilleuse bibliothèque d'ouvrages Sanscrits est à leur disposition. Le poète ne redoute pas les cultures étrangères, et pense que l'Inde doit accepter avec reconnaissance les bienfaits de la science occidentale. Mais il croit que l'éducation doit être donnée de façon que la pensée occidentale et la pensée orientale ne se détruisent pas l'une l'autre par leur collision. L'objet de son institution est justement de concilier ces forces spirituelles, afin d'établir de solides fondements à l'entente universelle.

Parmi les rues populeuses de Calcutta, est une longue route circulaire qui encercle presque entièrement la ville. C'est là que sir Jagadès Chandra Bose a construit son Institut de Recherches, qu'il appelle non seulement un laboratoire, mais un temple. Il a voulu que ce temple de la science puisse être utile, aussi loin que possible, aux travailleurs de tous les pays.

HINDOUS et Bose

MILWARD

Comme Tagore, il pense qu'un Institut international, lieu de rencontre pour tous ceux qui veulent donner le meilleur d'eux-mêmes à la science, est ce qui peut le mieux assurer le maintien de la paix universelle. Bose et Tagore sont de très fermes amis, et leurs idées sur l'avenir de l'Inde sont identiques, bien qu'ils cherchent à les réaliser chacun par des moyens différents.

Dans cet Institut destiné à étudier la vie, l'art n'a pas été oublié. Des portes sculptées décorent l'entrée ; un bas-relief de Sarasvati, déesse de la Sagesse, vous accueille, et les salles renferment maintes peintures inspirées par la légende hindoue. Dans la grande salle de lecture peuvent prendre place 1.500 personnes. Les laboratoires sont munis des instruments modernes les plus perfectionnés. En en sortant, on se trouve dans un beau jardin plein d'arbres et de plantes de toutes espèces, que l'on étudie tant dans leur développement normal que par des examens au microscope lorsqu'on les soumet à des expériences de courants électriques, de lumière ou à des réactions chimiques.

Bose veut que la nature lui livre tous ses secrets ; il connaît les particularités de chaque plante, et ne se lasse pas de tenter des *expériences* toujours nouvelles.

Le grand savant se propose de démontrer l'unité fondamentale, malgré les *diversités apparentes*, entre ce qui vit et ce qui ne vit pas.

L'Institut de Recherches fut inauguré en 1917, après de nombreuses difficultés. Bose, à ce propos, a déclaré :

— Comme celle du héros de ma jeunesse, Karna, ma vie a toujours été un combat, et le restera jusqu'à la fin. Il ne faut pas qu'un homme se plaigne des événements, mais qu'il les accepte bravement, qu'il les affronte et qu'il les domine. La foi que j'ai apportée à réaliser mon projet d'un temple de la science, chacun doit l'avoir quand il rêve d'un projet auquel il peut et doit se consacrer entièrement, pour que l'impossible devienne la réalité.

R.-M. MILWARD.







En haut : Bose par R. M. Milward. Cette statue a été offerte à Bose par un groupe d'étudiants du Présidium College. Et ci-contre, un portrait du savant.

Le portrait et

Il est banal de dire que la photographie est devenue un art. Cet art, cependant, se perfectionne de jour en jour. Quelques photographes — pas très nombreux encore — ne se contentent plus, s'il s'agit d'un portrait, de faire jouer sur un visage, par leurs écrans, des ombres et des lumières; ils " interprètent ", en cette délicate opération, des traits caractéristiques, ils expriment un caractère.

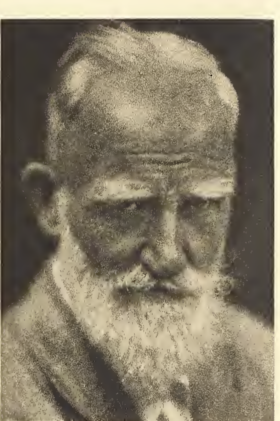


Photo Lambert.

Ci-dessus, Clemenceau, volontaire, bourru, misanthrope. Et méditerait-il sur l'ingratitude des démocraties ?



Photo Laure Albin Guillot.

Ci-dessus, Bernard Shaw, l'illustre auteur de "Sainte-Jeanne". Il n'a pas l'ironie souriante d'Anatole France. Il est surtout amer. Ci-contre, M. Ducharne, le grand industriel lyonnais, un chercheur, et qui trouve...

la photographie

Autrefois, pour garder le souvenir exact d'un grand homme ou d'un être cher, l'on faisait appel au peintre, voire au sculpteur. Cela nous vaut, évidemment, d'admirables galeries de musée. Mais quelle garantie avons-nous de la vérité des effigies ? Maintenant, un homme d'Etat, un grand médecin, une jolie femme sont assurés de passer tels qu'ils furent, exactement, à la postérité.



Photos Laure Albin Guillot.

Ci-dessus, Mme de Noailles, le célèbre poète, esprit et cœur passionnés, avec quelque mélancolie pensive et romantique.





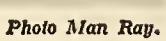


Photo Man Ray.

Ci-dessus, M. Georges Abric, rédacteur en chef du "Matin" : un visage qui signifie la volonté réfléchie. Ci-contre le Dr Latarjet, professeur d'anatomie à la Faculté de Lyon : intelligence aiguisée par l'étude.



Le Dr François Debat. — Rudomine, dans cette étude, a su mettre en relief l'énergie tenace et la sensibilité qui caractérisent le modèle.

Mme Ruhlmann. — Par la lumière du regard, Laure Albin Guillot rend tout le charme — d'équilibre physique et moral — d'une jolie femme moderne.

le cinéma du soleil



Les Japonais puisent dans l'histoire — la longue histoire — de leur pays, de nombreux sujets de scénarios, qui suscitent l'intérêt passionné du public. Ci-dessus scène historique : Un Héros se défend.



Tokyo, comme toutes les grandes capitales, possède ses studios. Ci-dessus, une vue extérieure de l'un des plus importants. La photographie ci-dessous représente des actrices en train de "tourner".





u Japon, comme dans les autres pays, l'industrie cinématographique se développe, dans des proportions étonnantes. En 1928, on y a projeté 1.208 films nouveaux, dont 798 sont des productions nationales, ce qui représente une moyenne de plus de deux films japonais par jour.

La technique des cinéastes nippons subit l'influence des producteurs américains ; quant aux artistes, elles subissent à ce point l'influence des stars du nouveau monde qu'il faut leur interdire, par exemple, de se faire couper les cheveux, sous



A droite : un artiste de composition japonais, dont on remarquera la puissance d'expression.

au pays levant



On ne tourne pas que des films historiques au Japon ; les œuvres modernes y connaissent aussi le succès. Celui duquel est tirée la photo ci-dessus est un drame de la jalousie ; " La Geisha amoureuse ".

peine de rupture de contrat. Ces mesures n'arrivent pas cependant à conserver un type pur de beauté féminine. La femme gracieuse, aux traits nobles et un peu tristes, a été supplantée dans l'admiration des foules par une beauté expressive, quelque peu nerveuse, souvent gaie.

Parmi les scénarios, ceux qui ont le plus de succès sont les drames sentimentaux. Moins sévère qu'en France en ce qui concerne la politique, la censure coupe sans merci tout ce qui peint des gestes étrangers aux mœurs traditionnelles du Japon.

Kuni MATSUO.



Ci-dessus : deux vedettes Japonaises : Sawamura et Harouko, interprètes de " La Vie d'un Héros ". Ci-dessous : une autre photographie tirée du film dont nous parlons plus haut : " La Geisha amoureuse ".



A gauche : la plus grande actrice du Japon, Akiko Tchihaya, de qui la grâce sait charmer les européens.

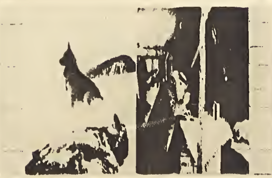


Films de Neige et de Glace



Ci-dessus, scène de « Prisonniers de la Montagne ». Au-dessous, dessin destiné à inspirer le réalisateur de « Construire un feu », puis la réalisation.





Il faut avoir fait de l'alpinisme pour apprécier pleinement le film *Prisonniers de la montagne.* C'est un documentaire romancé. Au cours de l'ascension du mont Palu, un homme a vu sa compagne disparaître dans une crevasse. Depuis lors, il est continuellement attiré par le glacier redoutable. Obsession du cœur, mais aussi hantise de l'effort. Cet homme a besoin de vaincre la montagne, de l'escalader jusqu'au sommet par son versant le plus périlleux.

Dans le personnage que Gustav Diessl incarne avec une sobre vigueur, l'alpiniste obstiné, — c'est un des mérites du film — nous émeut plus encore que l'amoureux tragique. Il rencontre au refuge du glacier deux fiancés qui entreprennent avec lui une nouvelle ascension.

En portant secours à l'un de ses compagnons, il se blesse à une jambe. Le sommet lui est interdit. Menacés par les avalanches, isolés par la hauteur et par la nuit, les trois prisonniers de la montagne deviennent peu à peu des statues de glace. Nous assistons à leurs efforts désespérés pour se faire entendre, pour résister au froid. Nous suivons la marche héroïque des caravanes qui, de la vallée, s'avancent vers eux. Les fiancés seuls reviendront. Le véritable drame de ce film, *c'est l'attente.* Le personnage principal, qui nous exalte, nous terrifie, nous envoûte, *c'est la montagne.* Lumière et masse, elle varie sans cesse. Elle est douce et impitoyable. Elle attire et retient. Les réalisateurs W. Pabst et Franck ne l'ont point trahie. Jeux du soleil et des nuages, incendies des glaciers, déroulement cosmique des avalanches, infini de la neige, il ont tout fixé. Ces prises de vues révèlent mieux que le goût, l'habileté, l'audace : une compréhension réelle de la montagne, splendeur terrestre. Il y a des images inoubliables : les torches des sauveteurs dans la nuit ; les ombres mobiles qui soudain couvrent l'espace blanc ; la lune froide effleurant le glacier. L'interprétation est bonne. A côté de Gustav Diessl, puissant, Léni Reifenstahl est virginale, Ernest Petersen, junévile ; tous trois sont simples. Fort heureusement ! Dans un tel cadre, le moindre cabotinage eut été intolérable.

Nous avons vu, en comité restreint, une présentation officieuse du nouveau film de Claude Autant-Lara : *Construire un feu.* On connait la nouvelle de Jack London, qui inspira le jeune réalisateur. Encore un drame de la neige et du froid ! Mais je ne veux établir aucune comparaison entre ce film et *Prisonniers de la montagne.* Ici point d'escalade prodigieuse ; point de cataclysme. Un homme, seul avec son chien, dans une étendue blanche. La marche de cet homme, acharnée. Sa volonté tendue ; son inconscient qui mesure, en degrés thermométriques, l'effort à fournir ; la construction du feu. L'œuvre de Claude Autant-Lara est grave, unie, implacable, comme le paysage où elle se situe. Elle nous apporte, au point de vue technique, deux nouveautés marquantes : un écran de grandeur variable, compartimenté, qui parfois se limite au personnage et parfois s'amplifie à l'extrême ; une juxtaposition de la photographie et du dessin, la première fixant les traits du héros, le deuxième exprimant ce qu'il pense. Pas d'intrigue ; pas de sous-titre. Une lutte de deux êtres — le chien meilleur que l'homme — contre la distance et l'hiver. A José Davert on peut adresser le plus grand éloge : *il est vrai.*

Messieurs les directeurs de salles, ce film vous offre une occasion de mériter notre estime.

Carlos LARRONDE.

Avez-vous vu?... Amphitryon 38.



Cinq silhouettes de la belle artiste Valentine Tessier (rôle d'Alcmène).

Et en haut, Allain-Durtal dans le rôle d'Amphitryon. (Croquis de La Rocha).

Fragment du 1er acte d'Amphitryon 38
par Jean GIRAUDOUX

Alcmène à son balcon - Jupiter en Amphitryon

— Qui frappe là ? Qui me dérange, dans mon sommeil ?

— Je suis ton amant.

— C'est à Alcmène que vous parlez, non à sa chambrière. Je n'ai pas d'amant... Pourquoi ce rire ?

— Tu n'as pas tout à l'heure ouvert avec angoisse la fenêtre, et regardé dans la nuit ?

— Je regardais la nuit, justement. Je peux te dire comment elle est : douce et belle.

— Tu n'as pas, il y a peu de temps, d'un vase d'or, versé de l'eau glacée sur un guerrier étendu.

— Ah ! elle était glacée ! Tant mieux... C'est bien possible...

— Tu n'as pas, devant le portrait d'un homme, murmuré : Ah ! si je pouvais, tant qu'il sera absent, perdre la mémoire !

— Je ne m'en souviens pas. Peut-être...

— Tu ne sens pas sous ces jeunes étoiles, ton corps s'épanouir et ton cœur se serrer, en pensant à un homme, qui est peut-être d'ailleurs, je l'avoue, très stupide et très laid ?

— Il est très beau, et trop spirituel. Et en effet, j'ai du miel dans la bouche quand je parle de lui. Et je me souviens du vase d'or. Et c'était lui que je voyais dans les ténèbres. Et qu'est-ce que cela prouve ?

— Que tu as un amant. Et il est là.

— J'ai un époux, et il est absent. Et personne ne pénétrera dans ma chambre que mon époux. Et lui-même, s'il déguise ce nom, je ne le reçois pas.

— Jusqu'au ciel se déguise, à l'heure où nous sommes.

— Homme peu perspicace, si tu crois que la nuit est le jour masqué, la lune un faux soleil, si tu crois que l'amour d'une épouse peut se déguiser en amour du plaisir.

— L'amour d'une épouse ressemble au devoir. Le devoir à la contrainte. La contrainte tue le désir.

— Tu dis ? Quel nom as-tu prononcé là ?

— Celui d'un demi-dieu, celui du désir.

— Nous n'aimons ici que les dieux complets. Nous laissons les demi-dieux aux demi-jeunes filles et aux demi-épouses.

— Te voilà impie, maintenant ?

— Je le suis parfois plus encore, car je me réjouis qu'il n'y ait pas dans l'Olympe un dieu de l'amour conjugal. Je me réjouis d'être une créature que les dieux n'ont pas prévue... Au-dessus de cette joie, je ne sens pas un dieu qui plane, mais un ciel libre. Si donc tu es un amant, j'en suis désolée, mais va-t'en... Tu as l'air beau et bien fait pourtant, ta voix est douce. Que j'aimerais cette voix si c'était l'appel de la fidélité et non celui du désir ! Que j'aimerais m'étendre en ces bras, s'ils n'étaient pas un piège qui se refermera brutalement sur une proie ! Ta bouche aussi me semble fraîche et ardente. Mais elle ne me convaincra pas. Je n'ouvrirai pas ma porte à un amant. Qui es-tu ?

— Pourquoi ne veux-tu pas d'amant ?

— Parce que l'amant est toujours plus près de l'amour que de l'aimée. Parce que je ne supporte ma joie que sans limites, mon plaisir sans réticence. Parce que je ne veux pas d'esclave et que je ne veux pas de maître. Parce qu'il est mal élevé de tromper son mari, fût-ce avec lui-même. Parce que j'aime les fenêtres ouvertes et les draps frais.

— Pour une femme tu sais vraiment les raisons de tes goûts. Je te félicite ! Ouvre-moi !

— Si tu n'es pas celui près de qui je m'éveille le matin et que je laisse dormir dix minutes encore, d'un sommeil pris sur la frange de ma journée, et dont mes regards purifient le visage avant le soleil et l'eau pure ; si tu n'es pas celui dont je reconnais à la longueur et au son de ses pas s'il se rase ou s'habille, s'il pense ou s'il a la tête vide, celui avec lequel je déjeune, je dîne et je soupe, celui dont le souffle, quoi que je fasse, précède toujours mon souffle d'un millième de seconde ; si tu n'es pas celui que je laisse chaque soir endormir dix minutes avant moi, d'un sommeil volé au plus vif de la vie, afin qu'au moment où il pénètre dans les rêves je sente son corps bien chaud et vivant, qui que tu sois, je ne t'ouvrirai point ! Qui es-tu ?

— Il faut bien me résigner à le dire. Je suis ton époux.

Avez-vous lu ?...

LA FORCE TENDRE, par Magdelaine Chaumont; VERS L'AUTRE FLAMME, par Panaït Istrati ; VOYAGE AUTOUR DE MON BERCEAU, par L. G. TORAUDE.

Une histoire comme beaucoup d'autres histoires : un homme entre le vice et la vertu, ainsi que l'éternel Alcide. Mais ce qui fait la valeur d'un livre, ce n'est pas le fait raconté, c'est la forme, c'est la sensibilité de celui qui raconte et, par cela, le livre de Magdelaine Chaumont vaut d'être lu et savouré, d'être repris à certaines pages comme on ouvre une partition sur un leit motiv dont s'évoquent en notre esprit les langoureuses résonances.

Que nous importerait Lionel, dit Lion, si sa jeune force teintée d'atavismes aristocratiques, ne dirigeait au fil de l'eau cette glissante péniche qui est le centre du roman ? Autour de la péniche, c'est la Seine moirée de reflets, encadrée de villas et de pelouses, sur lesquelles s'effeuille un soleil doux et tendre qui « trouble comme une caresse la chair nue des gorges de femmes, la chair brunie des bras des hommes ».

La péniche fait partie d'un train de péniches où la vie quotidienne, la même que partout, prend un accent violent parce qu'elle est plus ramassée, plus concentrée à cause de l'étroit espace :

« Chaque péniche avait ses occupations particulières. Le petit peuple vivait sans bruit au clapotement doux de l'eau sur les parois de bois lisse, et, comme il faisait beau, sur les cordes tendues, en girandoles, le linge séchait, rutilant de couleurs.

« Lion suivait du regard le paysage qui fuyait lentement. Il virait à coup sûr, poussant d'un pas ou ramenant de deux enjambées le gouvernail. La péniche lui obéissait, docile comme une femme. Un moment, il resta le visage levé, lutteur défiant son adversaire. Chaque fois qu'il apercevait une riche demeure, il l'observait, semblant attendre quelque révélation. Là, sur le versant, encadrée de deux hauts cyprès, une villa somptueuse semblait boire de la lumière. Sur les terrasses, les fleurs serrées étalaient leur splendeur. Les stores jaunes descendus se faisaient protecteurs. Lion aperçut une femme en blanc. »

Et voici venir tout le drame. Lion est aimé d'Emma, son amie, sa vraie femme. Mais il rêve de l'aventure. Tout ce qu'il a vu jusqu'ici, les amours de ceux qui l'entourent, la vie et la mort, cette mort même d'un enfant qui est l'un des sommets du livre et vous hante comme un cauchemar, tout cela est trop peu pour lui. Il veut vivre d'autant plus âprement qu'il ne sait pas trop ce qu'il veut.

« Lion aperçut une femme en blanc ». Cette fois, c'est une femme dans un canot, une riche et belle étrangère trempée d'eau par un naufrage puéril de son petit canot d'acajou.

Il la sauve, il la soigne, évanouie et nue, sur son propre lit, et devant cette chair soignée, devant ce luxe, ces bijoux qui lui parlent de plaisirs inconnus et devinés, mille désirs s'allument en lui. La femme est riche et belle, elle se joue de lui. Elle lui raconte de sa vie des détails peut-être imaginés mais qui l'intriguent et l'attirent. Puis, tandis qu'il reprend le commandement de la péniche après l'avoir ramenée à sa villa, Ania Kerf retrouve son luxe, les soins à donner à son corps précieux.

Deux mois il attend une lettre. Elle arrive, c'est une promesse et le marinier vit en attendant son bonheur. Étreinte poignante et furtive, juste assez pour le dégoûter de l'humble milieu où il a vécu ses heures de labeur et de certitude. Il revient fiévreux, plein de haine, prêt à tout sacrifier. Et il sacrifie tout.

La scène où ils se retrouvent, où elle lui confesse son orageuse vie, où elle étale sa débauche comme une expérience qui la préparait à lui et dont il doit la remercier, est une merveille de rouerie féline. Il l'écoute, il croit sans chercher à comprendre. Tout cela ne fait rien ; elle est belle et il la désire. Elle, à contempler l'être beau, puissant et robuste qui la possède, s'engoue d'un caprice nouveau : Lion doit *devenir quelqu'un.*

Pour réaliser cette fantaisie, elle l'initie à des plaisirs maladifs, se donne à lui devant un portrait hallucinant, sur le divan où son frère est mort. Puis ils regardent d'autres masques aussi déformés par la vision macabre de l'artiste défunt. Lion, troublé, regarde à peine. Il commence à sentir quelle luxure l'environne et le passé, le louche passé de sa maîtresse l'obsède. Des mois encore... Il voit près d'Ania de singuliers amis dont il ne sait pas encore s'il doit les mépriser ou en être jaloux. L'un n'empêche pas l'autre. Il la désire encore, mais elle l'exaspère. S'il était sûr d'elle, il la quitterait.

Mais c'est une conquête à faire sans cesse, c'est le misérable roman des amours sans sécurité, avec leurs fièvres et leur lassitude. Avide du calme qui le fuit, de sa saine vie d'autrefois, il la ramène vers la Seine où somnolent de lourds bateaux. Lion est repris aux entrailles par l'odeur salubre du bois et de l'eau. Ce soir là, toutes les provocations d'Ania peuvent éveiller son désir, elles n'ôtent pas de sa pensée la péniche paisible et les berges de la Seine. Il se sauve du lit trop parfumé pour revoir sa maison flottante ; il revoit Emma. Hésitant, il fuit, promettant de revenir.

Après une journée d'angoisse, affolé par une insulte plus cruelle, il étrangle cette femme comme on tuerait le mauvais sort.

« Il court comme un homme ivre et pourchassé...

« Il saute sur la Luciole, prend des mains du patron le gouvernail ;

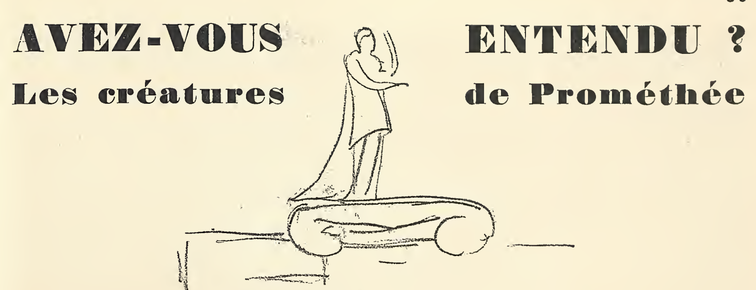
« ...Doucement, le train de bateaux glisse sur l'eau... »

Panaït Istrati qui nous a maintes fois déjà fait connaître des âmes douloureuses et vibrantes, nous montre aujourd'hui la sienne dans une de ces crises où la personnalité s'affirme ou se brise. On sait à quel point l'écrivain fut attaché à la cause du bolchevisme où il avait cru découvrir une grande part de liberté humaine, de libération des « humiliés et offensés «. Or, le bolchevisme, comme toute chose humaine, a des tares, beaucoup de tares. L'intérêt particulier s'y donne carrière nûment, sans fioriture ni feinte. Il y a de quoi dégoûter des cœurs moins sensibles. L'histoire de la famille Roussakow, expulsée, accusée, martyrisée afin que son appartement revienne à de plus favorisés, dévoile des sentiments d'une cupidité crasseuse bien faits pour rebuter un apôtre. Panaït Istrati lève ses regards vers une « autre flamme ». Qu'elle lui soit claire et clémente.

La petite fille qui raconte ses impressions d'un jour à un an, est déjà diserte et charmante. L'auteur nous avertit bien qu'elle emprunte, pour s'exprimer, la main de son père et que tous les faits qu'elle relate sont scientifiquement démontrés. Et certes, ils doivent l'être, mais la science se montre rarement aussi agréable. Ces impressions de petit enfant sont attachantes et instructives. Les mères auraient grand intérêt à les lire avec attention.

Par intérim, Anne OSMONT.

AVEZ-VOUS ENTENDU ?
Les créatures de Prométhée



Pour eux (les hommes) j'ai trouvé la plus belle des sciences, celle des nombres ; j'ai formé l'assemblage des lettres et j'ai fixé la mémoire, mère des muses, âme de la vie...

Ainsi parla Prométhée, lorsque Vulcain eut achevé de le clouer sur le mont Caucase. On l'appellerait aujourd'hui un grand bonhomme, et Demos, le dieu actuellement en exercice, prendrait soin, comme fit Jupiter, de le ramener à la modestie.

Le plus grand, assurément, le plus beau et le plus humain de tous les personnages mythiques. En lui, Beethoven devait nécessairement reconnaître un génie de sa famille spirituelle.

Mais l'on peut regretter que le musicien, qu'un destin jaloux allait clouer dans la surdité, n'ait pas mesuré son effort de création à la taille du Titan, son frère. Ce constructeur de cathédrales sonores a logé Prométhée, en somme, dans une maison simplement harmonieuse.

Le livret soumis en 1801 à l'agrément des Viennois a été perdu. Impossible de savoir si c'est tant pis ou tant mieux. Voici en tout cas le scénario actuel :

Prométhée, ayant modelé un couple humain, lui donne la vie en le touchant du feu du ciel — en l'espèce une torche électrique — qu'il vient de ravir. Mais pour lui donner l'intelligence, il demande aide et secours à Apollon qui ne les refuse pas — ce qui fait plus d'honneur à son obligeance qu'à ses sentiments filiaux. Le fils de Jupiter et de Latone, qui s'inspire, en ce qui concerne le pouvoir éducatif de la musique et des arts, d'autres idées que l'Etat français, appelle les Muses à maints ébats rythmés autour du couple candidat à l'étincelle divine. Et lorsque M. Serge Lifar, splendide danseur et ingénieux chorégraphe, lorsque Mlles Spessiwtzewa, Lorcia, Lamballe, Cerès, d'autres encore, avec M. Peretti, ont rivalisé de grâce, de légèreté aérienne et d'attitudes hiératiques — parfois curieusement égyptiennes — alors, cela va déjà mieux. Et cela va tout à fait bien après l'entrée des Bergers, des Faunes, des Nymphes et de l'Amour : l'esprit vient aux deux créatures de Prométhée, au spectacle de gestes amoureux d'ailleurs très convenables.

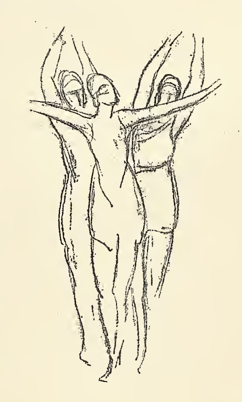
Le héros, sur la scène, est porté en triomphe. Dans la salle, de chaleureux applaudissements récompensent l'Opéra d'avoir représenté un ouvrage souvent empreint d'une jeune et intelligente recherche d'art.

L'ombre d'Eschyle, malgré tout, doit être un peu étonnée depuis l'an 1801. La gloire de figurer le Juste, le Pitoyable, de surcroît inventeur des nombres, à qui allait-elle revenir, au jugement de Beethoven ?

A un sublime tragédien, à un grand artiste lyrique ?

Cette gloire, ce fut un danseur qui l'obtint.

René de LAROMIGUIÈRE.



En haut, Apollon ; au-dessous, Prométhée et ses créatures ; en bas, Prométhée prosterné. Croquis de La Rocha.



Notes Dermatologiques

Abcès (Panaris)

Traitement local par l'*Inosepta* (pommade aux anti-virus).

1° *Lésion non ouverte* : Appliquer la pommade et la faire pénétrer par une friction douce et prolongée et renouveler le traitement deux à trois fois par jour.

2° *Lésion ouverte* : Appliquer la pommade sans frictionner.

3° Toutes les fois que cela sera possible recouvrir la pommade d'un pansement.

Acné

Traitement général.

Suivre strictement le régime alimentaire des dermatoses.
Veiller au bon fonctionnement de l'intestin.
Eviter le surmenage cérébral.
Rechercher et traiter les troubles génito-urinaires.
Activer la circulation par gymnastique, frictions, massage facial de Jacquet, douche filiforme sous pression, ultra-violets, radiothérapie.

Traitement local.

Matin et soir, toilette du visage à l'eau très chaude, additionnée, pour un litre, d'une cuillerée à bouche de *borate de soude* et d'une cuillerée à café de *coaltar saponiné.*
Puis lotionner les boutons à l'*alcool camphré.*
Extraire les comédons. Ouvrir les pustules et les exprimer.
Chaque soir, après ce nettoyage, appliquer une des pommades suivantes :

A

Pour les épidermes délicats :

S. précipité	1 *gr.*
Ichtyol	1 *gr.*
Vaseline	30 *gr.*

B

Pour les épidermes résistants :

S. précipité	3 *gr.*
Résorcine	0.50
Vaseline	30 *gr.*

Nettoyer le lendemain avec *savon à l'Inotyol.*

Acné chéloïdienne

Folliculites profondes s'agglomérant en un gros bourrelet fibreux saillant à la nuque à la limite du cuir chevelu.

Traitement local.

Supprimer les cols empesés.
Ouvrir les pustules. Scarifier profondément tous les 8 jours.
Appliquer entre temps des *bandelettes de Vigo.*
La radiothérapie, lorsqu'elle est possible, est le traitement de choix.

Acné pustuleuse

Traitement local. par l'*Inosepta* (pommade aux anti-virus).

Cette préparation immunise les cellules cutanées; s'oppose à la diffusion microbienne; calme la douleur.
Cette variété d'acné rebelle à tous les traitements classiques est guérie en quelques jours par des applications d'*Inosepta.*

Actinomycose

Tumeur le plus souvent localisée à la région temporo-maxillaire, caractérisée par une dureté ligneuse, l'adhérence aux plans profonds, la rougeur violacée des téguments avec ulcérations ou fistules.

Traitement général.

Iodure de potassium : 2 à 5 grammes par jour, 3 semaines par mois. Arsenicaux, sérothérapie et vaccinothérapie, héliothérapie, ultra-violets, radiothérapie, dans les cas rebelles exérèse chirurgicale.

Alopécies

I. — Alopécie syphilitique.

Elle guérit par le seul traitement spécifique.

II. — Alopécies consécutives aux maladies infectieuses.

Elle guérit toujours. Pour activer la repousse : soigner l'état général ; frictionner le cuir chevelu 2 fois par semaine avec :

Teinture de Capsicum	30 *gr.*
Teinture de Cantharides	20 *gr.*
Alcool de Fioraventi	250 *gr.*

Matin et soir brosser énergiquement le cuir chevelu.

III. — Alopécie spontanée prématurée.

Elle n'est expliquée par nul trouble de l'état général ou local. Elle survient fréquemment chez des sujets arthritiques et est souvent héréditaire.

Traitement général.

Régime alimentaire des dermatoses. Veiller au bon fonctionnement de l'estomac et de l'intestin.
Eviter le surmenage cérébral et tous les excès.
Activer la circulation par l'exercice au grand air et les frictions.
Eviter toutes causes pouvant congestionner la tête, et en particulier le port prolongé de chapeaux lourds.
Hydrothérapie tiède, massage local (Jacquet) haute fréquence, radiothérapie excitante.

(*A suivre, page 42.*)

Dr DEBAT



Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.

Notes Dermatologiques

(SUITE)

Traitement local.

Grands lavages du cuir chevelu tous les 8 jours avec *savon à l'Inotyol* ; Deux fois par semaine, frictions sur raies avec :

Acide acétique	2 *gr.*
Teinture de Capsicum	15 *gr.*
Teinture de Jaborandi	30 *gr.*
Alcool de Romarin q. s. pour ...	210 *gr.*

Matin et soir brosser très énergiquement le cuir chevelu.

IV. — Alopécies liées à la Séborrhée ou au Pityriasis.

Même traitement général que précédemment.

Traitement local.

Une à deux fois par semaine appliquer, le soir, la pommade :

S. précipité	3 *gr.*
Huile de Cade	6 *gr.*
Vaseline	50 *gr.*

Grand lavage le lendemain matin avec *Savon à l'Inotyol.*

Dans les cas rebelles, le massage de Jacquet donne d'excellents résultats.

Balanoposthite

Inflammation du gland et de la face interne du prépuce.

Traitement.

Sécher le gland après la miction.

Laver, matin et soir, à *l'eau boratée* à 1 %. Puis onctionner à la *pommade de zinc* qui cicatrise en quelques jours.

Brûlures

1er et 2e degrés.

Les téguments seuls sont détruits.

Nettoyer soigneusement et panser à la *vaseline stérile* le premier jour.

Dès le deuxième jour, panser à l'*Inotyol* en recouvrant directement la pommade d'une feuille de *taffetas-chiffon* préalablement plongée dans l'eau bouillante.

3e degré.

Les tissus sous-tégumentaires sont détruits.

Nettoyer et panser à la vaseline stérile les quatre premiers jours.

Après le quatrième jour, employer l'*Inotyol* comme précédemment en pansements journaliers.

(Ces pansements ne sont nullement douloureux et activent le bourgeonnement).

Chancre mou

DIAGNOSTIC

Chancre mou	Chancre induré
Début : 48 heures après le coït.	*Début :* 1 mois après le coït.
Induration nulle.	*Induration.*
Ulcération, bords taillés à pic.	*Erosion* superficielle.
Suppuration.	*Suppuration* nulle.
Auto-inoculabilité.	*Pas d'auto-inoculabilité.*
Ganglions, douloureux avec tendance à la suppuration.	*Ganglions* multiples, non douloureux, sans tendance à la suppuration.

Traitement local.

Tamponner chaque jour avec *Solution de Nitrate d'argent à 1/20.* Puis panser avec *Aristol* ou *Poudre de Vincent.*

Le traitement du chancre est essentiellement antiseptique et doit être assez souvent varié, surtout dans les cas de chancre à tendance phagédénique : douches d'air chaud, poudrages antiseptiques, dermo-cautérisations, pyothérapie.

Chéloïde

Tumeur cutanée superficielle, dure, à surface lisse, rosée, tendue. Survient parfois spontanément, le plus souvent à la suite d'une cicatrice.

Traitement local.

Le traitement de choix est la radio ou radium-thérapie, également la neige carbonique et l'électro-coagulation.

Conjonctivite, Blépharite, Orgelets

Traitement général.

Traiter la diathèse lymphatique : huile de foie de morue, sirop iodotanique, ampoules buvables de *Pancrinol* (2 par jour).

Traitement local.

Pansement à l'*Inosepta* (pommade anti-virus).

Crevasses

Simples : Panser matin et soir à l'*Inotyol* qui cicatrise ces lésions très rapidement.

Infectées : Panser matin et soir à l'*Inosepta.*

Ecthyma

Larges éléments pustuleux, ulcérés, centrés d'une croûte épaisse noirâtre et bordés d'une zone inflammatoire.

Localisation fréquente aux membres inférieurs, rare au tronc.

Traitement général.

Purgatif salin et régime des dermatoses si les éléments sont nombreux.

Repos si les lésions sont localisées aux jambes et très enflammées. Arsenobenzol. Tartrobismuthate de sodium, auto-hémothérapie.

Traitement local.

Pansements humides pendant 48 heures.

Puis, matin et soir, nettoyage à l'eau bouillie chaude, lotions à l'*Eau d'Alibour*, pansement à l'*Inosepta.* Pas de poudrage.

Dr DEBAT.



Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.

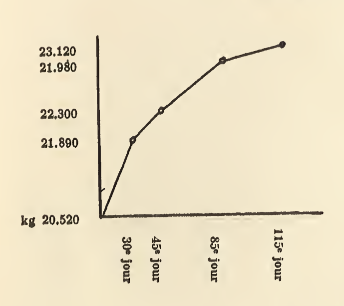
PANCRINOL

et troubles de croissance chez l'enfant

Le PANCRINOL étant un extrait (Foie, rate, rein et surrénale) nous avons été amenés à étudier son action dans le rachitisme et les troubles de croissance chez l'enfant en bas âge.

Dans les deux cas suivants, nous avons constaté, à côté d'une modification heureuse de l'état général, des signes mesurables d'amélioration : poids, taille, augmentation du nombre de globules, diminution de volume des ganglions.

OBSERVATION I. — A. B. garçon



Né le 18 août 1921.

Mauvaises conditions physiologiques de la mère.

Enfant chétif (rubéole, végétations).

Depuis 1929, retour à Paris :

Amaigrissement, grippe avec broncho-pneumonie, inappétence, fatigabilité.

L'amaigrissement s'accentue.

Mai 1929 : Torse 1.15 m. Poids 21 k. 710.

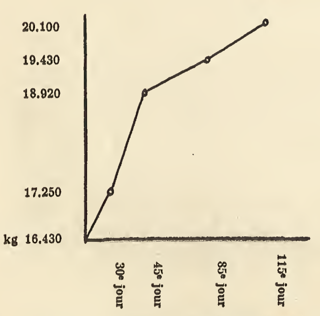
1er *Juillet* : Torse 1.15 m. Poids 20 k. 520.

Mise en traitement au PANCRINOL à dater de ce jour.

L'enfant mange joue, ne refuse plus les aliments, son humeur redevient plus égale.

26 *Juillet* : Torse 1.17. Poids 21 k. 890. Le poids ne cesse de croître.

OBSERVATION II. — A. B. fille



Née le 28 janvier 1924.

Troisième enfant, mauvaises conditions physiologiques maternelles.

Croissance normale jusqu'en octobre 1925.

A cette date, crise de rachitisme aigu.

Des rayons U. V. arrêtent les déformations.

Octobre 1926 : entérite.

Installation définitive des déformations.

1928 : deux séances U. V. : atténuation des déformations.

Séjour à la campagne.

Retour à Paris : les déformations réapparaissent, l'enfant maigrit, perd l'appétit.

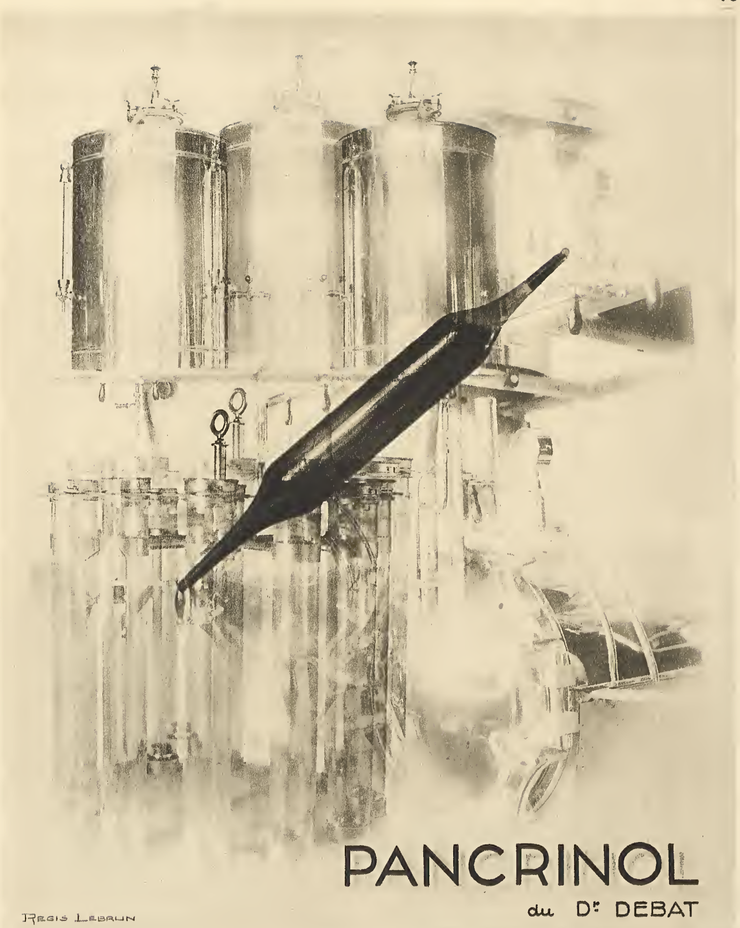
Mai 1929 : Torse 0.985 m. Poids 16 k. 700.

1er *Juillet* Torse 1.01 m. Poids 16 k. 430.

Traitement par PANCRINOL.

L'enfant redevient vigoureuse, mange et joue. Les muscles reprennent du tonus.

26 *Juillet* : Poids 17 k. 250 ; Le poids continue à augmenter.



Laboratoires du Docteur DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS.

INOSEPTA
et Pyodermites

La pommade anti-virus INOSEPTA :

immunise les cellules cutanées,
s'oppose à la diffusion microbienne,
calme la douleur.

OBSERVATION I

Mme O..., par contusion se fait une plaie au front, à droite, à 1 cm. du cuir chevelu, et saigne abondamment.

Aucun antiseptique n'est appliqué.

La plaie cicatrise, mais il reste une tuméfaction douloureuse du volume d'une demi noix.

La malade souffre de céphalée et de sensation de tension des téguments.

Elle enfonce une aiguille et fait sourdre un peu de sang.

En quelques heures, la région s'enflamme et présente au centre un bourbillon jaunâtre pointillé de noir. La douleur augmentant, la malade se décide à consulter.

9 *Décembre* : Le traitement suivant est institué : application d'INOSEPTA sur compresse stérile. Le soulagement est immédiat, la marche de l'infection s'arrête.

15 *Décembre* : Elimination du bourbillon.

La cicatrisation est très rapide.

OBSERVATION II

Femme 24 ans, mauvais état général, malpropreté, phtyriase du cuir chevelu. Depuis 3 ou 4 ans, orgelets à récidive, tournioles, acné du visage, du cou, suppuration à l'occasion du moindre traumatisme.

2 *Octobre* : Consulte pour acné et furoncles de toute la nuque et derrière les oreilles. Traitement antiparasitaire, et lavages à l'eau d'Alibour : l'infection multiple persiste.

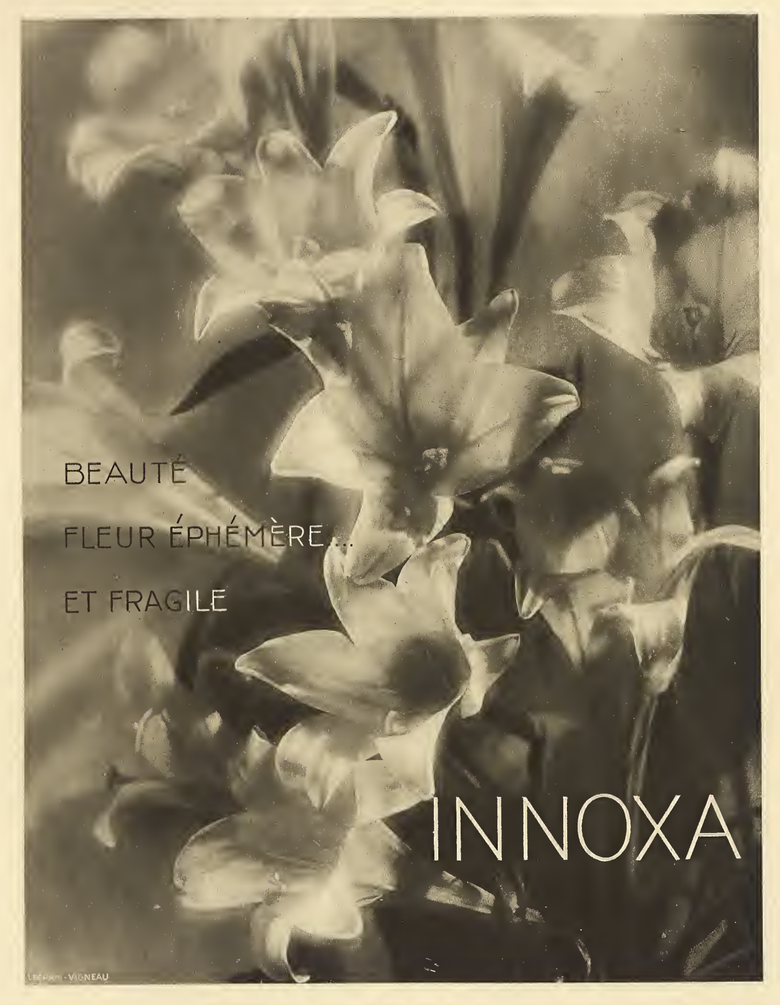
28 *Octobre* : L'infection gagne les épaules et les mains.

2 *Novembre* : Application d'INOSEPTA, deux fois par jour, sur le cou, autour des doigts, sur les mains.

5 *Novembre* : Arrêt de l'envahissement microbien : les boutons s'affaissent, les oreilles sont presque totalement guéries, pas de nouvelles tournioles.

10 *Novembre* : La guérison est générale.

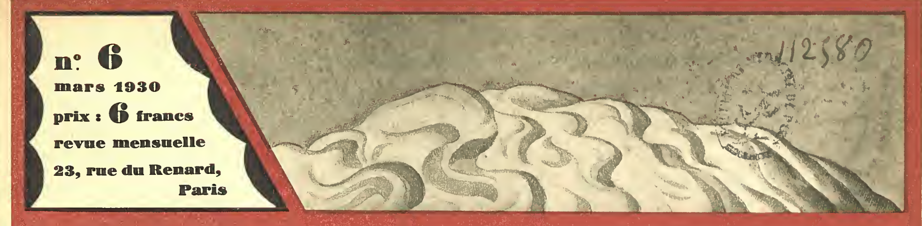

INOSEPTA
du Docteur DEBAT
REGIS LEBRUN


BEAUTÉ
FLEUR ÉPHÉMÈRE...
ET FRAGILE
INNOXA

Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-92
LE GÉRANT : H. HENRION

SOCIETE DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —





LA REVUE DU MEDECIN



HERCULE FARNESE

PANCRINOL DU Dr DEBAT

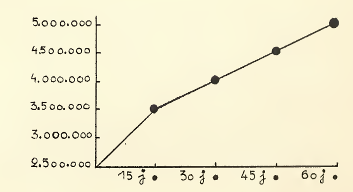
LE PANCRINOL du Dr DEBAT

traitement spécifique de toutes les ANÉMIES

augmente : le Poids
le Taux de l'hémoglobine
le Nombre des globules rouges

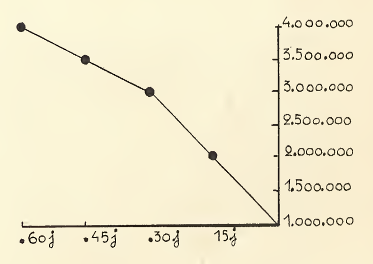
I. — Anémie simple :

Jeune fille, 27 ans. Surmenage intellectuel et physique, remontant à plusieurs années.
Gros amaigrissement progressif.
Asthénie.
Anorexie. Troubles gastro-intestinaux. *Poussée de subictère.*
Le nombre des globules rouges redevient normal en 60 jours.
Le poids augmente parallèlement.



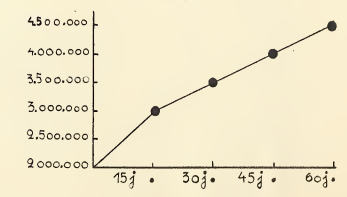
II. — Anémie grave post-hémorragique.

Femme 32 ans, atteinte de fibrome hémorragique.
Malgré intervention, demeure, exsangue.
L'examen sanguin révèle des formes dégénérées de l'hématie.
Echec des médications ferrugineuses et arsenicales.
Au soixantième jour de traitement, le nombre des globules rouges dépasse 4.000.000 avec disparition des formes anormales.



III. — Anémie grave et tuberculose.

Femme 32 ans. Tuberculose pulmonaire (grosse spélonque gauche).
Etat général précaire.
Poids 41 kg. 800.
Perte complète des forces musculaires.
Dyspnée, anorexie. Température 38° 5.
Ganglions volumineux inguinaux et cruraux.
Au quinzième jour du traitement : augmentation de 1.000.000 de globules rouges.
Réveil de l'appétit.
Arrêt de l'amaigrissement.
Au soixantième jour, le nombre des hématies est de 4.500.000
La température ne dépasse pas 38°.
Reprise de poids de 2 kilos.
La malade peut partir pour le sanatorium.





L'Hòpital St-Louis

(Bois gravés inédits de Clément Serveau)



L'INOSEPTA du Dr DEBAT

pommade anti-virus strepto-staphylococcique

Guérit l'Acné pustuleuse
Améliore l'Acné papuleuse



I. - ACNÉ PUSTULEUSE DE LA FACE :

Mlle G. consulte, le 2 octobre, pour de l'acné pustuleuse du visage, disséminée sur le front, les ailes du nez, le menton.

Il existe en même temps de la séborrhée et de l'érythrose.

3 Octobre. — Traitement par l'*Inosepta* à raison d'une application chaque soir, avant de se coucher; frictions répétées pour faire pénétrer la pommade anti-virus dans la peau.

11 Octobre. — Le visage est redevenu normal, en même temps que la séborrhée et la rougeur ont disparu.

II. - ACNÉ DE LA RÉGION OCCIPITALE :

M. C. présente de l'acné pustuleuse de la région occipitale.

Quelques éléments déjà mûrs, centrés d'une gouttelette de pus, d'autres seulement rouges et indurés.

Nous perçons à l'aide d'un vaccinostyle les éléments ramollis, et nous mettons une couche d'*Inosepta* sur les éléments, indifféremment.

Trois jours après, nous constatons :
a) pour les éléments ouverts, la cicatrisation.
b) pour les éléments fermés, la maturation.

III. - ACNÉ REBELLE DE LA RÉGION DORSO-LOMBAIRE :

Homme, 38 ans, souffre depuis plusieurs années d'acné dorso-lombaire, avec gros comédons noirs, inutilement traitée par l'eau d'Alibour, les sels d'étain, etc...

A la suite de surmenage, augmentation considérable de l'infection, surtout au niveau de la ceinture, où les points infectés sont touche à touche.

On fait deux applications d'*Inosepta* par jour, en débordant largement la région infectée. *En 5 jours, disparition des éléments* et diminution du nombre des comédons.



L'Hòpital St-Louis

(Bois gravés inédits de Clément Serveau)



L'INOTYOL du Dr DEBAT

Guérit l'Eczéma
Cicatrise les Ulcères
Calme les Prurits



I. - ECZÉMA DES MAINS :

Femme 28 ans, domestique, est atteinte depuis 10 ans de l'eczéma typique des laveuses.

Les lésions sont continuellement entretenues en activité par les besognes ménagères, avec aggravation nette chaque hiver.

5 Novembre. — Période de crise aiguë. On conseille à la malade de faire, chaque soir, un pansement à l'*Inotyol*.

Dès la première application d'*Inotyol*, les démangeaisons cessent immédiatement.

13 Novembre. — Disparition complète des vésicules, cicatrisation des ulcérations, la peau redevient plus souple, sans rugosité.

II. - ULCÈRES VARIQUEUX DE LA JAMBE DROITE :

M. P. 38 ans, entre à l'hôpital pour des ulcères de la jambe droite, existant depuis deux ans.

Sur la face interne, ulcération de 3 cm de diamètre, à bords rougeâtres, à fond saignotant.

Sur la face externe, deux ulcérations, l'une de 5 cm, l'autre de 6 cm de diamètre, à bords nets et creusants, avec suintement fétide et abondant.

22 Septembre. — Après un pansement alcoolisé, on met une couche épaisse de pommade *Inotyol*. On renouvelle l'application chaque jour.

24 Septembre. — Le suintement diminue, le bourgeonnement s'amorce.

27 Septembre. — L'ulcération de la face interne a complètement disparu.

29 Septembre. — Les ulcérations de la face externe bourgeonnent.

22 Octobre. — La cicatrisation est complète.

III. - PRURIT ET INTERTRIGO :

Mme F. 44 ans, très grasse, souffre d'un intertrigo des aines, avec démangeaisons très vives aggravées par des savonnages répétés de la région.

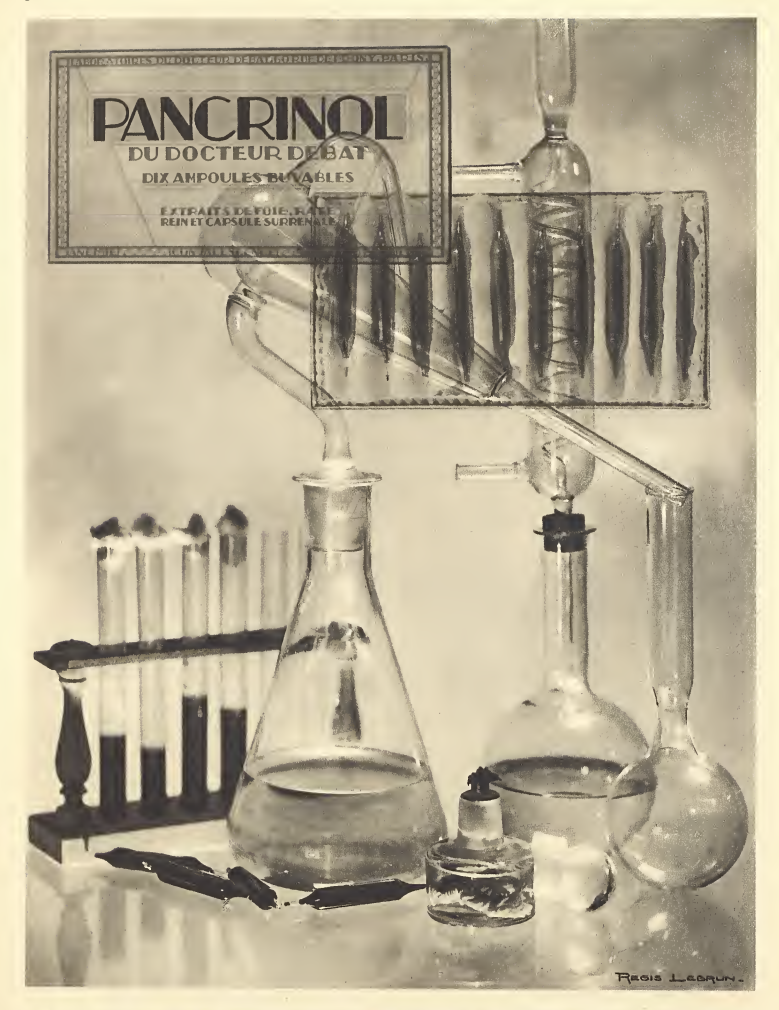
Apparition de prurit vulvaire.

Traitement. — Suppression de l'eau et du savon.

Application de pommade *Inotyol*, recouverte de poudre *Inotyol*.

Résultats. — Disparition, le jour même, du prurit cutané et du prurit vulvaire.

On continue le traitement jusqu'à guérison complète.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Bourses de Vacances

du Docteur DEBAT



LES LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT offrent, comme les années précédentes, pour les VACANCES de 1930 :

CENT BOURSES

de 1.000 Francs chacune

destinées à des étudiants en médecine fatigués et peu fortunés.

Adresser les demandes, dès le mois d'AVRIL

60, Rue de Prony, PARIS (17e)

en indiquant : l'état de santé, la situation de famille, les années de scolarité, le numéro de dossier.

Ces demandes seront examinées par un Comité comprenant :

Le Président de l'Association Générale des Médecins de France ;
Le Président de l'Association des Internes en Médecine ;
Le Président de l'Association Corporative ;
Le Président de l'Association Générale des Etudiants (section médecine) ;
Le Docteur BOUDIN ;
Le Docteur CROUZAT ;
Le Docteur DEBAT.

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

Sommaire

Hors-Texte : **La Femme en gris par Clément Serveau**
Reproduction en couleurs

La REVUE DU MÉDECIN est réservée au Corps médical. Elle ne peut être mise en vente dans les kiosques ni dans les librairies qui s'adressent au public.

LA REVUE DU MEDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 2514
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.
N° 6

La Revue du Médecin



Un maître français :

Léopold LÉVI.

Photo Lutetia



'EST V. Hugo, je crois, qui a dit : qui est bon passe avant qui est grand. Autrement dit : qui est utile, qui se dévoue à son semblable passe avant qui le flatte et l'éblouit. A aucun plus qu'au Dr Léopold Lévi, ne s'applique mieux cette affirmation qu'ont justifiée dans leur éloquence, ces jours dernier, : ses Maîtres, ses amis, ses collaborateurs réunis pour lui témoigner, en même temps que leur haute considération scientifique, leur affection, à l'occasion de la remise de l'unique médaille qu'avait tenu à faire de lui son ami, le grand sculpteur Bourdelle, pour commémorer sa nomination au grade d'officier de la légion d'honneur. En ce jour de fête, successivement, le Professeur Achard de l'Institut, les médecins des Hôpitaux Barth et Bensaude, ses camarades d'internat Pauchet et Lartigues, le Dr Sédillot, au nom du Professeur Pende de Gennes, enfin ses collaborateurs Galliot, Vouaux et Jaurda vinrent lui témoigner, avec leur haute estime, leur sincère attachement. C'est qu'aussi, ouvrir, ainsi que l'a fait notre confrère, à la Médecine une Voie nouvelle, des horizons inconnus n'est donné qu'à quelques rares hommes : à des Pasteur, des Widal, à des Elus. Si le monde scientifique entier connaît les travaux du Dr Léopold Lévi, si son nom fait écho par delà les mers, à peu, sans doute, il a été donné comme à moi d'apprécier le fils, le frère et l'ami.

Parisien, bien que d'origine alsacienne par sa mère, qui était la sœur du grand rabbin Zadoc Kahn, pour laquelle il manifestait, ainsi que pour ses frères, une affection confinant à l'adoration, il fit ses études au lycée Charlemagne où, l'heure venue de choisir une carrière, comme il arrive si souvent, il suivit l'exemple de ses camarades. Son premier maître fut Hanat dont la puissance d'observation, la luminosité d'esprit le frappèrent et le marquèrent, à son tour, de ce merveilleux sceau. Successivement interne de Barth, de Hanat et de Raymond, en remplacement de Charcot, il fut, comme se sont plu à le proclamer son maître Barth et son camarade Pauchet, l'interne bûcheur qui, pour ne pas perdre une minute et être le premier dans son service, vint habiter à côté même de l'hôpital et qui passait outre aux jours de liesse coutumiers. Si bien qu'il était de ceux dont on ne discute dans les concours que le rang d'arrivée. Mais le sort jaloux veillait et la mort de deux de ses « patrons » rendit si problématique le succès qu'il y renonça. Quoique cela, selon le précepte de Beaumarchais : la difficulté de réussir ne fit, pour lui, qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre et, pour ce faire, il se contenta d'une modeste place que voulut bien lui donner, dans son laboratoire, M. le Professeur Achard. Là, si l'objectif était changé, son opiniâtreté au travail demeurait, et l'on peut même, à ce propos, se demander si la sagesse populaire n'a pas raison qui veut : qu'à quelque chose malheur soit bon. Libéré du souci de la « question à faire », de la « meule du concours à tourner », libéré dans toute la force de la primauté de son esprit, il décida d'éclairer le chaos des glandes endocrines : à commencer par la thyroïde. De cet instant il court les Ecoles, enquête, étudie, fait force communications, ce qui ne va pas sans, bien entendu, éveiller *l'Invidia Medicorum* qui se traduit par des réclamations du corps des médecins inspecteurs des Ecoles. Les succès croissants imposent le silence et le Dr Léopold Lévi s'en prend alors aux autres glandes, lorsque la guerre vient surprendre ou plutôt ralentir ses travaux. Celle-ci finie, il entreprend avec ses deux frères un voyage d'études aux Etats-Unis, d'où il rapporte des idées très personnelles sur le fonctionnement médical des grandes industries, que la T. C. R. P. s'empresse de réaliser tout en le nommant médecin en chef. Et c'est ainsi que, grâce à lui et à son laboratoire de contrôle physiologique, les accidents d'autobus sont rares dans notre Paris engorgé. Entre temps, le Professeur Achard, qui l'avait apprécié depuis toujours, lui ouvre son service où chaque jeudi, il fait une consultation d'endocrinologie très suivie de nos confrères et aussi de nombreux médecins étrangers. Ses communications à toutes nos Sociétés savantes ne se comptent plus. Il a, pour le surplus, présidé la Société de médecine de Paris et enfin a publié une série d'ouvrages sur cette passionnante question des glandes à sécrétion interne qui n'est rien moins qu'en train de révolutionner nos conceptions biologiques, en même temps que notre thérapeutique et dont il est le Maître incontesté.

Si voilà pour le savant, reste l'homme que beaucoup soupçonnent par ses actes, mais que connaissent seulement vraiment ceux qui ont pénétré dans son intimité, notre confrère étant, en effet, un modeste, un sage et, le dirai-je, un peu un timide, comme cela arrive souvent chez ceux dont la grande intelligence se double d'un grand cœur. C'est avec raison qu'Hippocrate a dit : « Celui-là n'aime pas la médecine qui n'aime pas les hommes ». Et c'est vrai. La Science sans le cœur risque souvent d'être dure et froide. Si la première éclaire, seule la seconde réchauffe, sans compter que, comme le dit Chateaubriand : Le cœur voit plus loin que la tête. Or, sous ce rapport, notre confrère a toujours vu loin et près. Loin pour les autres et près pour les siens qu'il a tant aimés : sa bonne mère et ses deux frères dont le souvenir, on l'a vu le jour de la belle fête de sa médaille, à l'heure où tout lui souriait, mouilla ses yeux.

C'est qu'aussi, comme l'a dit Anatole France et ce sera notre conclusion : « Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles.

Le cœur seul est capable de féconder ses rêves.

Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde ».

Dr Paul RABIER.

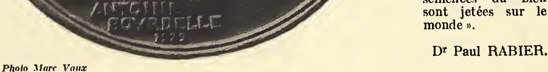


Photo Marc Vaux

Attitude extatique chez un jeune sujet atteint de délire émotif.

Constitution émotive et psychoses émotives

par Marcel NATHAN



AI proposé, dit Dupré, d'individualiser sous le nom de constitution émotive, un mode particulier de déséquilibre du système nerveux, caractérisé par l'éréthisme diffus de la sensibilité générale, sensorielle et psychique, par l'insuffisance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire, et se traduisant par des réactions anormales dans leur degré, leur diffusion, leur durée, leur disproportion avec les causes qui les provoquent. »

La constitution émotive représente donc, d'après Dupré, un état d'émotion pour ainsi dire chronique, avec ses stigmates physiques (état de constriction de l'œsophage et de la trachée, spasmes pharyngiens, palpitations, sursaut au moindre bruit, rire et pleurs faciles, etc...) On a établi les rapports de ces différents symptômes avec le déséquilibre de l'appareil végétatif, avec le déséquilibre des fonctions glandulaires endocrines ; les états de dépression des émotifs s'accompagnent plutôt d'un état de vagotonie et d'hypothyroïdie ; les états d'excitation d'hypersympathicotonie et d'hyperthyroïdie, comme si ces modifications étaient la doublure des états psychiques.

Beaucoup de sujets, sans prédispositions bien particulières, évoluent vers cet état de diathèse émotive, dont nous avons tous éprouvé, au cours de notre existence, les effets, de façon plus au moins épisodique. Or, l'histoire de pareils malades nous apprend qu'ils se sont pour ainsi dire sensibilisés par des atteintes, par des épreuves péniblement affectives, pour ainsi dire subintrantes. Les plus grands chocs affectifs se neutralisent d'eux-mêmes, si nous trouvons dans notre entourage une certaine paix, une certaine sympathie, si les coups du destin nous laissent quelque répit. Il en est tout autrement lorsque les épreuves à lourd potentiel affectif se succèdent pour ainsi dire sans interruption. Loin de nous cuirasser, nous nous sensibilisons : c'est la sensibilisation émotive, ou, suivant l'heureuse expression de Dupré, l'anaphylaxie émotive.

Le lecteur a déjà deviné que les psychoses qui prolongent la diathèse émotive sont respectivement la *mélancolie* et la *manie*, correspondant à la dépression et à l'excitation psychique et aux alternatives de ces états qui représentent *la folie à double forme*, dont le type le plus fruste est constitué par la *cyclothymie*. On comprend ainsi que ces états offrent tous les degrés entre l'exaltation et la dépression banales compatibles avec une vie à peu près normale et d'autre part la mélancolie stuporeuse et anxieuse ou l'exaltation furieuse et maniaque, qui rendent impossible toute vie sociale.



MÉLANCOLIE

« La mélancolie est une affection mentale caractérisée par un sentiment d'impuissance morale et de tristesse. Elle procède par crises d'une durée longue ou courte, susceptibles de guérir, mais aussi de récidiver et de passer, dans quelques cas, à l'état chronique ». Telle est la définition devenue classique de Ballet et Anglade, qui résume à la fois les symptômes capitaux, l'évolution et le pronostic de la maladie, très souvent favorable.

Tantôt c'est l'impression de tristesse qui domine sans motif, ou plutôt se montre exagérée par rapport aux causes prochaines de l'accès. Le malade est immobile, muet, figé dans son attitude ; les rides de la physionomie, suivant l'heureuse expression de Schüle, dessinent un oméga mélancolique ; d'autres fois ce sont des lamentations, des gémissements continus, accompagnant les mêmes litanies de plaintes et de doléances (les gémisseuses de Guislain). Tantôt ce sont des agitations anxieuses et désespérées au cours desquelles la malade extériorise ses conflits intimes.

Tous ces malades sont pâles, se nourrissent mal, refusent souvent toute alimentation ; l'insomnie est complète, le retour du sommeil annonce en effet le déclin de la crise. Souvent ils présentent des troubles digestifs : langue saburrale, constipation, odeur fétide de l'haleine, etc.. Mais dans ces différents cas, la lucidité est conservée ; contrairement aux confus, les sujets sont orientés dans le temps et dans l'espace ; à leur pessimisme près, leur raisonnement est conservé ; on ne peut pas dire qu'il est toujours normal, car la mélancolie atteint des sujets d'intelligence essentiellement variable.

Esquirol a décrit le premier, sous le nom de *lypémanie*, des mélancolies accompagnées d'idées délirantes, c'est-à-dire idées erronées : idée de ruine, idée d'indignité, idée dite hypochondriaque, (préoccupations chimériques touchant la santé), qu'aucun raisonnement ne parvient à réduire : vous aurez beau montrer au malade atteint d'idée de ruine un bilan avantageux, des liasses de titres, il vous dira par exemple que vous êtes bien bon de falsifier ses bilans pour le convaincre, de lui présenter des titres qui ne lui appartiennent pas ; loin de nier le caractère charitable de votre démarche, il la considèrera toujours comme une pieuse supercherie. Il conservera donc une certaine lucidité, si toutefois sa lypémanie n'apparaît pas, comme il pourrait arriver, sur un fond de confusion mentale.

Mélancolie anxieuse. Ci-dessus et ci-dessous, états successifs d'angoisse.



Mélancolie anxieuse. Ci-dessous, un 3e état, de douleur poignante.



A droite, type de femme en état de mélancolie simple.



MANIE

Cliniquement parlant, la manie s'oppose à la mélancolie, elle se manifeste tantôt par une exubérance joviale, avec chants, danses, agitation, bavardage joyeux, jeux de mots par assonances à associations d'idées rapides et faciles, passage d'un sujet à un autre avec les coq à l'âne les plus cocasses ; plus rarement l'agitation prend un type violent de coléreux. Le maniaque vrai est aussi insomnique que le mélancolique. Plus encore que la mélancolie, la manie affecte tous les degrés, depuis la simple gaîté qui n'est reconnue pathologique que par son contraste avec l'état antérieur du sujet, jusqu'à l'agitation la plus désordonnée que nous venons de décrire.

Malgré les apparences, la manie et la mélancolie ne sont pas si éloignées l'une de l'autre ; bien des maniaques rient jaune, rient pour ne pas pleurer, comme nous avons pu souvent nous en assurer. Quelques allusions à ses préoccupations ont vite fait, dans certains cas, de faire tomber cette gaîté factice; qui représente en l'espèce ce que l'on appelle des syndromes de compensation. Le fait est encore plus net peut-être dans le syndrome dit *de Ganser, syndrome des réponses à côté* : le sujet, pour éluder les questions pénibles, y répond par badinage, par calembours, par jeux de mots de plus ou moins mauvais goût.

Du reste la dépression mélancolique et l'excitation maniaque se succèdent souvent chez le même sujet, avec ou sans périodes intercalaires de santé psychique. Dans les types atténués, où la manie n'excède pas ce qu'on appelle l'hypomanie, c'est-à-dire cet état plus gai que nature, où la tristesse n'atteint pas à la mélancolie ; c'est la cyclothymie, que bien des artistes présentent à un degré plus ou moins accentué.

Du reste il n'y a pas une maladie mélancolie, ni une maladie manie : l'une et l'autre constituent des syndromes, c'est-à-dire des faisceaux de symptômes qui n'ont parfois que des causes occasionnelles d'ordre psychique. Le fond mental imprime son cachet à la maladie, en y ajoutant un appoint confusionnel, délirant ou débile. Ainsi il ne suffit pas d'avoir diagnostiqué manie ou mélancolie, ou folie à double forme (alternative de manie et de mélancolie) ; il faut établir leur état civil et remonter à leur cause et si les causes psychiques sont seules en jeu, les chercher dans toute la vie du malade, soit directement, soit par la voie psychanalytique.

Marcel NATHAN.

Ancien chef de clinique de la Faculté.



Agitation maniaque simple. Ci-dessus, une attitude qui paraît être de méditation.



Agitation maniaque simple. Ci-dessus et ci-dessous, deux autres attitudes.



A gauche, type de mélancolie stupore par immobilité absolue.





Ci-dessus et ci-dessous, vues de l'hôpital maritime de la ville de Paris.



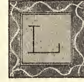
Ci-dessous, vue générale de la plage et du casino. Une foule de baigneurs.



Photos Landrieux.

Où exercez-

par A.



'Hôpital Maritime compte, à l'heure actuelle, 1.100 lits d'enfants et 400 lits d'adultes.

Son organisation est essentiellement conçue en vue du traitement des *tuberculoses osseuses, ostéo-articulaires, ganglionnaires.* Un nombre important de malades atteints de *lésions articulaires* et *osseuses chroniques* (ostéomyélite, syphilis etc.,) y est aussi hospitalisé.

Il est tout d'abord indispensable de séparer les *tuberculoses fermées* et les *tuberculoses ouvertes.* Aussi, les lésions évoluant sans abcès, avec abcès fermés et avec abcès ouverts sont-elles groupées en catégories bien distinctes.

Enfin, il existe un service d'isolement, où sont traitées toutes les affections médicales.

La thérapeutique moderne des tuberculoses ostéo-articulaires et ganglionnaires se compose d'éléments fort variés qui, loin de s'opposer, doivent se prêter constamment un mutuel appui, et peuvent être, selon les cas particuliers, absolument indispensables. Les traitements *climatique, médical, orthopédique* et *chirurgical* s'associent.

Traitement climatique

Pour permettre la cure hélio-marine nécessaire au maintien et à l'amélioration de l'état général, de *vastes galeries extérieures* communiquent avec les salles de malades couchés. Les lits y sont facilement transportés.

Traitement médical

Sous l'action bienfaisante du climat, la santé des enfants s'améliore rapidement. Leur pâleur disparaît, le poids augmente, le léger degré de température, indice presque constant de leurs lésions évolutives sur un organisme de résis-



vous? à Berck

DELAHAYE

Ci-dessus, un contre-jour sur la plage de Berck. Ci-dessous, les dunes.

tance amoindrie, tombe rapidement. L'appétit devient excellent et ils peuvent alors lutter victorieusement contre leur localisation tuberculeuse.

En cas de nécessité, l'huile de foie de morue, le sirop iodotannique, les médicaments irradiés, les R. U. V. sont employés.

Dès son arrivée, chaque entrant est soumis aux épreuves suivantes : cuti-réaction ; épreuve de Wassermann ou de Hecht.

Traitement orthopédique

Tous les malades en cours de traitement sont immobilisés sur le *lit-gouttière* de Berck.

Les uns tels que les Maux de Pott bas situés, restent simplement fixés sur des calles, au moyen d'un simple corset de coutil. Les Maux de Pott dorsaux et cervicaux sont immobilisés dans des appareils plâtrés.

Pour les coxalgies, les tumeurs blanches du genou, l'extension continue ou l'appareillage plâtré ont, suivant chaque cas, leurs indications particulières.

Traitement Chirurgical

L'acte opératoire a des indications évidentes, dans le traitement des manifestations tuberculeuses que nous avons l'occasion de soigner à Berck. C'est une manière facile et peu compromettante d'en nier systématiquement l'opportunité. La vraie méthode scientifique consiste à rechercher et à poser les conditions dans lesquelles il est utile ou dangereux. L'intervention, nuisible, lorsque ses indications sont mal posées, est par contre salutaire, lorsqu'elle est correctement exécutée en temps utile et dans des cas déterminés.

Chez l'enfant, la chirurgie se limite surtout aux *interventions de nécessité*, de drainage. Mais les ostéites juxta-articulaires, les spina ven-



Ci-dessous, une malade respire l'air chargé d'iode, qui lui rendra la santé.



Photos Landrieux.



Photo Landrieux

La plage de Berck à marée haute

tosa, la tumeur blanche tibio-tarsienne, à certaine période de son évolution, des formes déterminées d'adénites bénéficient du traitement opératoire.

Chez l'adulte, tous connaissent les excellents résultats d'ensemble obtenus par les résections dans les formes graves d'ostéoarthrites du genou, du coude, de l'épaule, du poignet, de la médio-tarsienne.

Depuis 1921, plus de 200 *ostéosynthèses vertébrales* ont été exécutées chez l'adulte pour des Maux de Pott mal consolidés. Depuis 1925, 45 *arthrodèses* furent faites pour lutter contre les séquelles de la coxalgie.

A ce mouvement chirurgical régulier et constamment renouvelé, s'ajoutent les interventions d'urgence.

Un laboratoire de radiologie et de traitement électrique est adjoint au service.

Semblable organisation s'est progressivement développée car l'hôpital maritime compte maintenant 68 ans d'existence.

En 1861, le « Petit Hôpital », formé de deux bâtiments, contenait 50 garçons et 50 filles. En 1869, le 18 juillet, fut inauguré, en présence de l'impératrice Eugénie et du Prince Impérial, un nouvel établissement de 700 lits. De 1905 à 1910, d'immenses salles, comprenant 300 lits, et s'ouvrant sur des galeries couvertes, en façade de mer, et un service d'isolement, furent construits.

Pendant la guerre, l'hôpital devint un centre important de blessés, et son fonctionnement normal reprit en 1919. Depuis cette date, furent créés les laboratoires ainsi que le service d'adultes.

Radiographie prise avant l'intervention. Sequestre central. Coque périphérique partiellement rompue.

Personnel médical

A Perrochaud et à Cazin, qui assurèrent le service médico-chirurgical jusqu'en 1891 succéda Menard, chirurgien en chef de l'hôpital jusqu'en 1919. L'œuvre scientifique qu'il accomplit pendant les 28 ans de sa carrière hospitalière est considérable, et l'école de Berck est indissolublement liée à son nom.

Sorrel a remplacé Ménard en 1919. Progressivement, les méthodes thérapeutiques se perfectionnent et s'enrichissent et, à l'heure actuelle, l'hôpital Maritime est devenu un centre de traitement et d'instruction de premier ordre. Trois chirurgiens assistants, un chef de laboratoire, un pharmacien, un radiologiste et huit internes sont en fonction.

A côté de l'hôpital maritime, Berck a très vite grandi. Un nombre important d'hôpitaux existent, construits pour la plupart sur des données récentes. Sous la direction de spécialistes, ils assurent le traitement de 5.000 malades.

Environ 2.000 malades de clientèle privée bénéficient, dans différentes cliniques, de ces méthodes de traitement. Ils en comprennent aisément et vite la nécessité, parce que, vivant dans un centre, ils ont vu et voient tous les jours leurs semblables guérir. Ils acquièrent la discipline de l'immobilisation, d'autant mieux qu'elle est associée à la vie au grand air et aux promenades journalières sur la plage. Avec l'amélioration de leur état général, la gaîté et l'espoir leur reviennent vite.

A cause du nombre même de cas observés, de leur extrême variété, le champ de travail et les services rendus sont immenses. Cette ville se doit de progresser chaque jour, puisque sa raison d'être est de soulager et de guérir.

Pour tous ceux qui savent voir et juger avec la compétence suffisante et sans parti-pris, Berck mérite la réputation mondiale qu'il s'est acquise au cours d'un demi-siècle d'existence.

A. DELAHAYE.



Radiographie prise à la fin du traitement. Ce beau document montre la reformation complète de la diaphyse.

Funérailles Annamites

par Luc DURTAIN

■



CONNAISSANCE *de l'Annam ? .. Mots faciles : il est ardu d'en faire des réalités...*

L'esprit de l'Orient : bien subtil territoire, où les perspectives refusent au voyageur, tantôt l'accès direct de ce qu'il crût entrevoir, tantôt la suprême nuance, le dernier linéament de l'apparence même. Vous constaterez cent fois dans chaque pays d'Asie l'ampleur du fossé qu'il faut apprendre à franchir, du recul qu'il faut savoir tourner. A l'égard de l'Occident, de ses bienfaits et de ses avances comme de ses coups de force, non seulement retrait : mais rejet, récusation, muet démenti. Les grands Mécanismes de la science occidentale — ces véritables dieux des Blancs, dont les nations colonisatrices, qui croyaient conquérir pour elles-mêmes, ne sont que les missionnaires — peuvent, aujourd'hui, après avoir été si longtemps repoussés par le Jaune, se trouver acceptés, appelés par lui. Mais sauf au Japon, qui s'est résolument engagé dans nos voies, les cœurs n'approuvent ni le théorème, ni la machine, ni les mœurs logiques et dures qui accompagnent machines et théorèmes. Non pas refus d'obéissance : refus d'obédience.

Pourtant, malgré tout, l'esprit européen, les habitudes européennes commencent à marquer là-bas leur empreinte.

Plus loin que le domaine des vêtements, des goûts, des habitudes mêmes, vous verrez une preuve de cette emprise nouvelle dans les changements qu'aujourd'hui subissent les funérailles elles-mêmes : les funérailles, premier acte de ce culte des ancêtres sur lequel, en pays jaune, reposent et la religion et l'Etat.

J'avais déjà vu, loin de Saïgon, dans la campagne, un enterrement provincial. Les douze porteurs, et les blancs habits de deuil, et les bannières et les banderolles de soie jaunes ou vertes, projetant, sur le macadam bilumé, la même ombre irrégulière qu'un pareil convoi eût pu découper il y a cent ans sur les vieilles routes d'Annam : l'éternel dragon de la douleur funèbre.

...Oh, toutes les prières ont été dites, tous les rites accomplis. L'on n'a pas négligé de faire partir les pétards dans la pièce où le mort est exposé tandis que son âme, saisie par les satellites des rois infernaux, se présente au juge pour la première fois. Sur le cercueil, toutes les bougies sont allumées, et vingt-cinq piastres rangées à côté du verre d'eau plein jusqu'au bord. Les porteurs prendront bien garde en déposant ce cercueil dans le corbillard. Répandre une goutte? Faute grave dont le défunt peut avoir à souffrir. Non ! Pas une goutte ! Les vingt-cinq piastres sont à eux.

Le départ. C'est le moment de distribuer aux invités les bouquets de fleurs. A chaque assistant, cigarette ou cigare et un paquet : l'éventail, avec un petit mouchoir blanc ou rouge. Il était rouge, ce petit mouchoir qui longtemps habita ma poche ; si encombrant, tout minime qu'il fût, tel le souvenir importun de la mort... Un oubli, d'ailleurs véniel, à l'égard de la tradition : on a négligé de mettre dans le mouchoir un sou, lui-même enveloppé dans un papier à caractères.

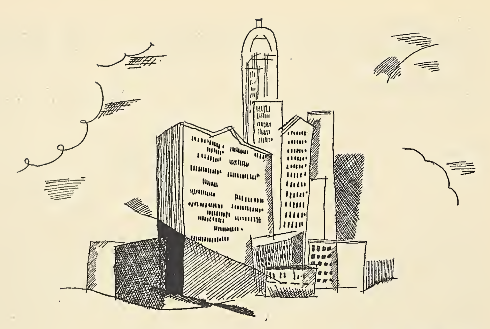
Or, voici où la nouveauté s'inscrit dans le rite antique. Une fanfare indigène est rangée devant le seuil : les cuivres à l'occidentale brillent sous les visages ronds, couleur d'ocre. Qu'est-ce que ce long gémissement sonore, d'accent européen ? La Marche Funèbre *de Chopin. Notez qu'au départ tout le cortège est à pied ; mais les « pousse » affluent et chacun d'y monter, même les musiciens. La* Marche Funèbre *voyageant en pousse »...*

Néanmoins, souci de tout concilier ! En même temps que résonnent les accents européens, la musique chinoise mène tapage avec sa criarde mélopée, comme si l'autre orchestre n'existait pas. Détonations des gongs, flûtes et trompettes aiguës, violon chinois aux sons plaintifs. L'autre façon d'exprimer le néant. Dans ce singulier mélange de musiques, le défunt doit avoir peine à se reconnaître. Ce mélange-là, c'est peut-être l'âme annamite d'aujourd'hui...

Cependant, les pleureuses font leur métier, les banderolles multicolores flottent, les bannières brodées oscillent, tandis qu'avec les tables à offrandes voyagent régimes de bananes et porcelets rôtis, portant une fleur de bougainviller dans chaque œil. Tout au long de la route, des mains diligentes sèment les feuilles d'or et d'argent. Ne s'agit-il pas de pourvoir aux besoins futurs du mort, durant les vingt-huit mois qu'il doit passer dans l'autre monde, continuant sa vie terrestre avec ses serviteurs défunts, l'ombre de sa maison et de ses meubles : Si toutefois les Dix rois Yama ne le condamnent pas à des peines qui allongeraient ce délai ; si, par exemple, le riche membre de la Chambre de Commerce, — au cas où il aurait refusé l'aumône — ne doit pas en châtiment, demeurer un temps dans le Quatrième enfer, agenouillé sur des pointes de bambous ou écrasé sous des rocs. Tout de même ce matin, constatez-le, il y a, en plus des liasses de papier argenté, maintes couronnes mortuaires à l'occidentale...

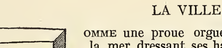
Regardez encore, derrière la bière, ce large portrait : dans ce cortège-ci comme dans la plupart des funérailles d'Orient, la photographie du trépassé... Ainsi les rites de la chambre noire, l'hyposulfite et le chlorure d'argent, s'agrègent au culte des âmes ancestrales. Ainsi les vrais dieux d'Occident, les dieux chimiques, envahissent mythes bouddhistes et taoïstes, se mêlent aux sorcelleries populaires...

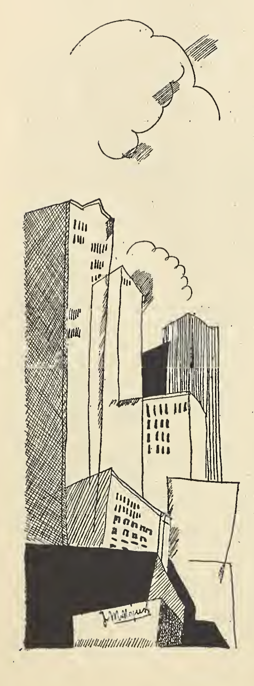
Luc DURTAIN.



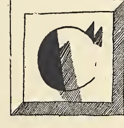
NEW YORK
IMAGES MOUVANTES

par le Docteur François Debat





LA VILLE



Comme une proue orgueilleuse, Manhattan s'avance vers la mer, dressant ses hauts buildings, tels des cathédrales. La ville, resserrée entre un canal et un fleuve, n'ayant pu s'étendre en largeur, s'est élancée à la conquête de l'espace.

Lorsque, pour la première fois, du pont du paquebot, on aperçoit la pointe de la Cité, on ne peut se défendre d'une émotion faite de stupeur et d'admiration. La réalité dépasse tout ce que l'imagination pouvait concevoir. Les mots sont impuissants à décrire pareil spectacle et la photographie, qui, souvent, agrandit et embellit, ici, ne peut que rapetisser ou déformer.

Dans Broadway, — grande artère qui, partant du port, traverse toute la ville, — la stupeur s'accroît.

On est écrasé par ces montagnes de briques et de pierres qui se dressent verticalement à deux cents mètres de hauteur de chaque côté de la rue. On est effaré par l'invraisemblable cohue qui, à certaines heures, se dégorge des buildings, déferle sur les trottoirs, s'engouffre dans le Subway.

Nulle part au monde n'existe pareil grouillement humain.

Qui n'a vu Broadway un jour de réception ignore un spectacle unique. Sur des kilomètres, tandis que les voitures officielles défilent entre les trottoirs noirs de monde, les milliers et les milliers d'employés qui se pressent aux cinquante étages de fenêtres, jettent à pleins bras, à pleines corbeilles, prospectus, serpentins, journaux découpés.

Comme une neige fantastique, ces immenses confettis flottent longtemps dans l'air avant de recouvrir le sol. Et des clameurs, des coups de sifflets déchirent l'air.

La nuit, par toutes leurs baies, les gratte-ciel s'allument. Des phares illuminent certains toits terminés en clochers. Des croix de feu brillent sur les églises.

Square-Times, quartier des théâtres, le soir :

Des millions d'ampoules font flamber les façades de quarante étages. Toute cette lumière s'agite : feux d'artifice. Par instants, brusque changement de couleur : feux de bengale. Quelques panneaux semblent frappés d'épilepsie.

A l'époque des élections, au-dessus de la foule, au milieu des réclames frénétiques vantant dentifrices et chewing-gums, un « movietone » (le cinéma parlant) projette sur un écran immense l'image animée d'un candidat qui, devant des milliers de spectateurs attentifs, semble mastiquer le programme de son parti ou déchirer de ses dents blanches celui de ses adversaires.



New-York, ville des contrastes :

Ici, un gratte-ciel immense s'élance comme un minaret d'un pâté de petites maisons.

Là, au contraire, la Banque Morgan adosse orgueilleusement son seul étage de marbre aux quarante étages de l'Equitable Trust.

Les églises sont écrasées par les gratte-ciel qui les encerclent.

La véritable cathédrale de New-York, c'est le Woolworth, la « cathédrale du commerce », avec ses cinq mille fenêtres gothiques et son clocher de cinquante-huit étages.

L'antithèse la plus inattendue et la plus forte est celle de voir dans Broadway, au cœur du district financier, face à Wall Street, au pied même du Woolworth, une petite église qui, comme dans nos vieux villages, a conservé autour d'elle son champ des Morts. Une centaine de stèles s'élèvent à son ombre, dans l'herbe verte. Des bancs sont alignés dans les allées et, à l'heure du lunch, les dactylos de la Standard Oil viennent grignoter un sandwich parmi les tombes. Une petite grille sépare seule le cimetière de la cohue des vivants.

« Trinity Church, dans Broadway, a dit joliment un auteur américain, c'est une feuille de missel égarée dans un carnet de chèques ».

Est-ce un symbole pour rappeler aux vivants que toute agitation est vaine et ne fait qu'écourter le chemin vers le champ de l'éternel repos ?

Pauvres morts ! Connaissent-ils vraiment le repos dans cette terre, rarement caressée du soleil, mais brûlée tout autour par les fuites des tuyaux de vapeur, éventrée et ébranlée par le Subway, transpercée par mille câbles.

En dehors de la pointe de la Cité, quartier de la Banque, des Compagnie de Navigation et des Grands Trusts, Manhattan est dessiné selon un plan géométrique. Il est découpé en damier par quatorze avenues parallèles, longues de douze kilomètres, et deux cents rues perpendiculaires, longues de deux à trois kilomètres. Les unes et les autres sont numérotées.

Brooklyn à droite de l'East River, New-Jersey à gauche de l'Hudson, Bronx vers le nord-ouest, ajoutent leurs millions d'habitants aux millions de Manhattan.

Au total, New-York est la plus grosse aglomération humaine.

C'est une des villes qui renferment le plus d'Allemands, le plus d'Italiens, le plus d'Israélites. C'est encore une des plus grandes villes nègres du monde. Trois cent mille colouredmen sont groupés vers les quais dans la ville haute. Etrange impression de ne voir, dans ce quartier, que des nègres ; commerçants, policemen, chauffeurs, tout est noir, même les boulangers, les laitiers et les blanchisseurs.

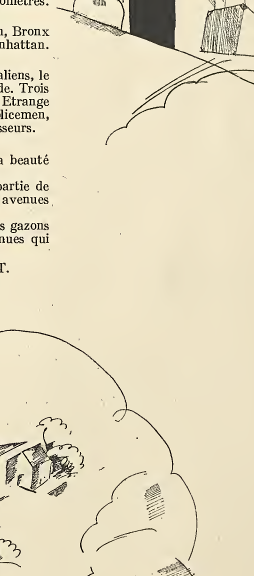
New-York est une ville sans arbres et sans fleurs.

L'homme a besoin du secours de la nature pour mettre en valeur la beauté de ses monuments.

Versailles et Fontainebleau, sans leur parc, perdraient une grande partie de leur charme. Nos arbres et nos massifs sont la plus belle parure de nos avenues et de nos places.

A New-York, faute d'air et de lumière, les platanes dépérissent et les gazons jaunissent. Le Central Park semble étrangement artificiel entre les avenues qui l'encadrent.

F. DEBAT.



Un médecin à l'Académie Française ?

Opinions des Professeurs Henri Roger, Balthazard, Couvelaire, Sergent, Delbet ; des Docteurs Paul et V. Pauchet,

recueillies par Roger Giron

■

La Revue du Médecin *a publié le mois dernier les opinions de MM. Raymond Poincaré, Georges Lecomte, Marcel Prévost, Henry Bordeaux, Henri-Robert, Emile Picard, de l'Académie Française, toutes favorables à l'entrée d'un médecin dans l'illustre Compagnie. " Mais qu'en pensent les intéressés eux-mêmes " se demandait notre collaborateur M. Roger Giron. Voici des réponses après lesquelles il est permis, sans doute, de conclure...*

ECOUTEZ M. le doyen Roger nous répondre avec sa grande aménité :

— « Mais oui, et vous avez raison : l'Académie n'est pas tout à fait complète, s'il y manque un médecin... Vous savez qu'elle en a déjà accueilli quelques-uns : Vicq d'Azyr, Flourens à qui succéda Claude Bernard, lequel passa son doctorat, mais échoua à l'agrégation de chirurgie... Littré était un ancien interne; Musset, Sainte-Beuve, Sardou, d'anciens étudiants... »

« Quelques médecins écrivent parfaitement le français, et cela devient rare à notre époque... Molière, qui les a tant moqués, a reconnu que « les médecins ont des lettres » et Bérolde, avant lui, qu' « ils savent la plupart de fort belles humanités ».

— Monsieur le Professeur, la cause est entendue... Mais — excusez notre indiscrétion — mais vous, si vous deviez voter, qui désigneriez-vous ?

— Oh ! votre question ne m'embarrasse pas. Puisque ma voix ne compte pas, je puis voter deux fois. Et ce sera pour Charles Richet, grand savant parmi les plus grands savants, esprit universel, philosophe et poète — et pour Jean-Louis Faure, un « as », et qui sait écrire... Il faut que l'un ou l'autre remplace Clémenceau... »

Je ne vous énumérerai pas les titres du professeur Balthazard. M. Bourgeon lui a consacré, ici même, une étude définitive. Retenons seulement qu'il est président du Syndicat des Médecins de France. Lorsqu'il parle, ce sont tous les médecins de France qui parlent par sa bouche :

« — Je n'ai pas d'opinion absolue sur ce point, nous dit-il, mais je pense que le fait d'être médecin ne doit pas empêcher un candidat à l'Académie d'être élu, au contraire.

« Un de nos confrères me paraît spécialement indiqué pour siéger sous la Coupole ; j'ai nommé l'éminent professeur Jean-Louis Faure. »

Un autre médecin légiste, bien connu des journalistes et... des criminels, le Docteur Paul, vote de son côté, pour un autre candidat.

— « Le sujet de votre enquête, veut-il bien nous dire d'abord, est tout à fait intéressant et de la plus grande actualité. Je suis ravi de voir qu'on s'inquiète, enfin ! de cette question. Il est regrettable, en effet, que tous les grands corps soient représentés à l'Académie, sauf les médecins et, vous me permettrez d'ajouter, les magistrats.

« Pourtant, les académiciens doivent souvent discuter, pour le dictionnaire, sur des questions médicales. Il serait bon qu'alors un membre au moins pût fournir des définitions exactes.

« Aussi applaudirais-je à la candidature et au succès d'un médecin-homme de lettres tel que mon savant ami le Dr Maurice de Fleury. »

Un des plus jeunes membres de l'Académie de Médecine, maître de la chirurgie de l'estomac, et auteur, par ailleurs, de livres passionnants sur l'enfance et sur l'éducation de la volonté, le Dr Victor Pauchet, a bien voulu nous écrire :

— « Quand Brieux m'a téléphoné pour me dire qu'il allait présenter mon livre à l'Académie française, je lui ai répondu que ce n'était pas l'affaire d'un littérateur. Il m'a répliqué : « Si, tout ce qui est utile à l'humanité est justiciable de l'Académie Française. »

M. Pauchet nous conseillait de voir M. Brieux. Le maître est actuellement absent de Paris. Mais, il suffit de connaître l'œuvre, si pleine de tendresse pour les déchéances physiques et morales, de l'auteur des *Avariés* pour deviner quelle eût été sa réponse.

Voici l'opinion d'un illustre gynécologue, M. le Professeur Couvelaire :

— « Je ne vois pas pourquoi un médecin ne ferait pas partie de l'Académie française où toutes les catégories sociales sont représentées. Poser la question, c'est la résoudre.

« Mon candidat ? Je ne puis répondre. C'est à l'Académie qu'il appartient de fixer son choix. »

L'une de nos plus pures gloires médicales, M. le Professeur Sergent, médecin-chef de la Charité, exprime une opinion sensiblement identique :

— « En quoi le fait d'être médecin peut-il créer un titre (ou le contraire d'un titre) à siéger à l'Académie ? Tout cela est absolument indépendant, mais, naturellement, il ne saurait être question d'incompatibilité... Des médecins ont fait partie des Quarante ; je ne vous en citerai qu'un : Clémenceau. Il est vrai qu'il ne siégeait pas et qu'il était bien peu médecin... »

Pour terminer sur une note moins sévère, donnons l'opinion (?) de M. le Professeur Delbet :

— « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... Oui, oui, je sais qu'il y a des médecins qui sont candidats... Ça m'amuse ! Ça me fait « rigoler » !... Tout ça m'est complètement indifférent. »

On le voit : M. Delbet a dépouillé, pour nous répondre, la gravité professorale. Mais, nous sommes assuré qu'il serait l'un des premiers à se féliciter, si l'un de ses confrères entrait à l'Académie. Il aime trop sa noble profession pour ne pas désirer pour elle cet honneur supplémentaire.

***

Conclusion : Il faut qu'un médecin siège à l'Académie Française.

On demande un candidat.

Roger GIRON.



Photo Vizzavona

Violoniste, par Clément Serveau.

Clément Serveau, portraitiste

par Auguste BAILLY

Je ne saurais apprécier en technicien le talent de Clément Serveau. Mais, s'il est bon qu'un artiste soit étudié et discuté, dans ses efforts et ses réalisations, par des critiques dont l'autorité puisse l'éclairer sur lui-même, le soutenir, ou le retenir, n'est-il pas permis à l'*honnête homme* d'avoir, lui aussi, son opinion et de l'exprimer ? Dans les grandes époques d'art, — au temps de Périclès, des Médicis, ou de Louis XIV —, le sculpteur, le peintre, le littérateur, attachaient un prix extrême au jugement des gens de goût, et n'acceptaient qu'avec réserves les décrets souvent étroits et incompréhensifs des techniciens. Enfin, c'est essentiellement de Clément Serveau portraitiste que je voudrais dire ici quelques mots, et, s'il est un art dont le but se confonde avec celui que nous nous proposons dans le roman, n'est-ce pas l'art du portrait? Les procédés diffèrent, mais il s'agit toujours de tracer sur la toile ou sur le papier, par la plume ou par le pinceau, l'image précise, évocatrice, et permanente, de quelques types humains, interprétés par une sensibilité particulière.

J'insiste sur la nécessité de cette interprétation, car, seuls, ces caractères permettent de juger les artistes, et, peut-être, de les classer. Ce qui donne à Serveau sa place dans l'école contemporaine, ce qui, dans sa conception du portrait — et dans les magnifiques réussites que nous connaissons tous — le rattache à la lignée des grands peintres classiques, qu'il continue par l'essentiel de son art, sans les imiter dans leurs procédés, c'est précisément la nature et les qualités de son interprétation.

Je ne dirai rien de ses dons proprement picturaux : ce serait sortir de l'étroit domaine où je m'accorde — témérairement peut-être — le droit de juger. D'autres parleront de ce dessin si précis et si large, si calculé et si souple tout ensemble, qui évoque aussitôt le souvenir d'Ingres ; ils parleront de sa virtuosité de coloriste, des difficultés dont il se joue, et que parfois il recherche, sûr d'en triompher, (considérez cette robe de satin, dont les ombres mêmes sont lumineuses, et où, dans l'apparente uniformité de la teinte, chatoie la nuance, le dégradé, le reflet) ; ils apprécieront enfin la délicatesse de sa gamme, et cette couleur qui atteint à l'extrême puissance, non par des contrastes brutaux, mais par les plus savantes oppositions. Toutes ces qualités, si prestigieuses soient-elles, ne sont, après tout, que celles de l'exécutant. Indispensables, sans



Photo Vizzavona

Portrait d'enfant, par Clément Serveau.

doute, car un artiste, pour s'exprimer librement et totalement, doit être un virtuose. Mais la virtuosité n'est qu'un moyen en vue d'une fin plus haute ; elle est un triomphe sur la matière, la pesanteur, l'inertie, mais un triomphe au service de la pensée.

Chez Serveau, d'œuvre en œuvre, nous saisissons mieux l'essence de ce dessein créateur. Il s'oppose nettement, et même avec une sorte de hauteur intransigeante, à cette conception anecdotique et impressionniste qui est aujourd'hui, pour beaucoup, tout l'art du portrait. Fixer une attitude d'un être, un sourire, une expression, rendre permanent ce qu'il y a en lui de plus fugitif, peindre, si l'on peut dire, le frisson et la velléité, et tout ignorer de la réalité secrète, c'est un procédé connu, et qui convient parfaitement à l'inculture d'un public indifférent et moutonnier. Chaque portrait de Serveau est, au contraire, l'étude d'une sensibilité, d'une pensée, d'une âme. Chacune de ses toiles marque un pas de plus dans la voie du dépouillement et de l'interprétation. Les détails tombent. Le choix se fait de plus en plus sévère. Mais, de ce qui subsiste, rien n'est inutile, rien n'est fortuit. Tout concourt à établir ce que j'appellerai à la fois la personnalité et la généralité du modèle. Que l'on considère, par exemple, ce portrait d'enfant ou ce portrait de violoniste, qui furent si admirés au dernier et à l'avant dernier Salon : l'être est vivant, il est, avec intensité, lui-même, tel que nous le connaissons et le voyons ; la ressemblance n'est pas photographique : elle est plus réelle, plus profonde, plus durable, que cette identité mécanique ; c'est vraiment une restitution, une résurrection du modèle, dans son individualité. Mais combien c'est plus encore !... N'avez-vous pas observé le calme, la sérénité, l'abandon, de ces attitudes ? L'enfant lui-même s'est livré ; il ne pose pas, mais, pour un instant, il se repose. La violoniste joue ; mais il est facile de voir



PORTRAIT DE MADAME PAUL SEYTTIER, PAR CLÉMENT SERVEAU



Photo Bernès, Marouteau et Cie

Portrait de Mlle Sonia Wisoune.

qu'elle exécute, méditativement, et presque religieusement, un *adagio* auquel elle voue le plus intime de son âme, sans effort physique : elle se livre, elle aussi, à celui qui, au-delà des formes et des mouvements, dégage leur signification spirituelle. Dans ces compositions, si solides, et si parfaitement équilibrées, je suis toujours frappé par ce trait dominant, la confiance avec laquelle se confesse le modèle : le peintre ne fixe ses traits sur la toile que lorsque cette personnalité extérieure à lui a cessé de lui être étrangère, et que, pour reprendre l'expression courante, il lit en elle.

Mêmes qualités hors de pair dans les deux toiles qu'admireront les visiteurs du prochain Salon — cette jeune femme , dont la bouche, d'un dessin si incisif, est ciselée dans une matière dense et vivante, où l'on mordrait comme dans la pulpe d'un fruit, et dont le regard captive par son émouvante profondeur — et un chef cuisinier au visage mâle, tranquille, heureux et sûr de lui, dans son costume de toile blanche dont la matité et les luminosités assourdies s'opposent à l'éclat de cette robe, blanche aussi, dont le satin chatoie, *crisse*, pourrait-on dire, et accroche à chacun de ses plis une lumière transparente ; œuvres à placer l'une auprès de l'autre, et dont on étudiera longuement l'infaillible maîtrise. Observez maintenant, non plus seulement les yeux de cette jeune femme, mais ceux de tous ces portraits, et, à travers le regard, vous atteindrez la pensée profonde du modèle, sa vie la plus intime, cette humanité dont un peintre tel que Serveau nous traduit la double essence : l'individualité et la généralité, le caractère individuel et le caractère éternel, se rattachant ainsi aux maîtres du passé dont les toiles s'élèvent bien au-dessus des caprices des modes, et survivent dans l'admiration des hommes.

Auguste BAILLY.



Types du d'après les

La fabrique de porcelaine de Gardnère, fondée en 1754 par M. Frantz Gardnère dans le village de Verbilki (gouvernement de Moscou), fut, pendant quelque cinquante ans, dirigée par des étrangers. Ils prenaient comme modèles les porcelaines de Sèvres et de Messine.

Au début du XIX[e] siècle, les Russes prirent la direction de la fabrique. A



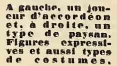




En haut, des types populaires. De gauche à droite : cocher, moujik à la balalaïka, moujik à la bouteille de vodka.





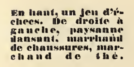


A gauche, un joueur d'accordéon et, à droite, un type de paysan. Figures expressives et aussi types de costumes.



peuple russe
céramiques

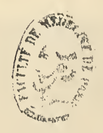
ce moment, la vie et les mœurs du peuple commencèrent de se refléter dans l'art, la littérature, et plus particulièrement dans l'art de la porcelaine. Les statuettes créées d'après les gravures du célèbre peintre russe Vénétzianoff, eurent le plus grand succès. Il n'en reste que de très rares exemplaires, où le pittoresque se joint au classicisme le plus parfait, avec un métier très sûr.



En haut, un jeu d'échecs. De droite à gauche, paysanne dansant, marchand de chaussures, marchand de thé.













A gauche, jeune fille russe. A droite, femme à la palanche. Deux figures féminines également très gracieuses.

Ci-contre, vue du poste de la Douane de la Cat Ba et de la baie d'Aporvan.



Ci-dessous, l'entrée de la grotte de la Surprise. Au-dessous, la baie vue de la grotte





EN BAIE

DU DELTA A

C'EST l'heure méridienne. A Quang-Yêu. Sur le quai d'embarquement de la chaloupe qui monte vers la Chine, des indigènes se tiennent en grappes dans leur position favorite, intermédiaire entre « le debout» et « l'assis». Les congaïes, au large chapeau tonkinois, ont posé devant elles un panier de riz qui contient aisément tous les biens qu'elles possèdent en ce monde ; tout sauf ce petit enfant joufflu, ventru, d'un beau nu d'or et bien luisant, qu'elles emporteront sur la hanche ou amarré dans le dos. Les hommes aux larges pieds (les *Giao-Chi*, comme les appellent les Chinois, par moquerie pour leurs orteils écartés) mais aux fins visages d'aristocrates pouilleux, attendent dans un silence patient le moment du départ. S'ils s'en vont sans regrets, ils aborderont, ailleurs, sans exigence.

Adieu, pourtant, ce beau Delta que le temps et l'effort de l'homme ont conquis sur la mer ; ces rizières soyeuses qui miroitent — or pâle ou vert léger — sous le ciel tonkinois ; et ces digues que tant de bras sont parvenus à élever au-dessus de la rizière ; et ces buffles formidables et sages, venus de la préhistoire. Adieu ce grand paysage fluide, pétri de terre, de ciel et d'eau, ponctué de cases en bambous dans lesquelles grouillent d'innombrables familles, et cet horizon rayé au sud par le barrage électrique de la ville coloniale, Haïphong. Ici régnait, entre Bouddha et la *ma-cui*, l'ombre royale du bananier. Ailleurs ?... Mais est-ce que les Annamites songent à se poser la question ? Est-ce qu'ils ne partent pas, le père ou bien le fils, ou cette femme que son mari a quittée, tout simplement parce qu'ils accomplissent avec l'instinct de leur race, ce geste d'abandonner leur foyer pour essayer les grandes routes naturelles que sont les fleuves.

Le sifflet de la chaloupe. Il y a un mouvement que l'on dirait collectif parmi les indigènes. Fléau sur



Ci-contre, une vue du village indigène de Hongay, avec ses jonques.



Ci-dessous reconstitution d'une scène légendaire. Au-dessous, un sampan.

D'ALONG

LA MONTAGNE

l'épaule ils se frayent un passage jusqu'à l'entrepont surchauffé du petit bateau à roue. Les délicats ont une natte sur laquelle ils s'allongent et une khebat pour manger le riz.

Et c'est le départ.

Nous sortons du fleuve pour nous aventurer en pleine mer. Mais est-ce vraiment la pleine mer, ce lac bien défendu à l'horizon par des gardiens géants ? Ce sont les rochers de la Baie d'Along. Découpés sur un ciel aujourd'hui impeccable, ils jouent une ronde de bêtes fantastiques, que l'on dirait phosphorescentes. Droits, jaillis d'un seul jet, ils lancent sur le ciel des arêtes coupantes, amenuisées ou stylisées à dessein pour un décor d'opéra-comique, en carton-pâte. Il faut choisir : ou bien nous sommes dans le monde de l'Apocalypse, ou sur la scène d'un théâtre parisien. L'hypothèse du réel est à peine soutenable.

La mer est si calme, l'atmosphère si limpide, le silence si aérien, tout est devenu brusquement si exceptionnel que les monstres marins qui s'avancent vers nous, nous les regardons venir avec angoisse. Comme ils vont nous heurter, voici qu'ils s'écartent et que nous retrouvons, à l'arrière du récif, une baie heureuse et profonde. Mais à peine un ennemi vaincu, un autre monte à l'assaut de notre navire ; et nous évoluons sans heurts à travers ce labyrinthe de menhirs tonkinois. Nous cotoyons de si près le rocher de la Cat-Ba, que nous entrevoyons les grottes ouvertes qui sont d'effrayants repaires.

Hongay avec ses bungalows blancs étagés dans la verdure, ses exploitations de charbonnage à ciel ouvert, nous rejette dans la vie réelle. Première escale. Puis de nouveaux îlots. Quelques-uns sont recouverts d'une brousse incohérente. D'autres sont nus. Certains sont à peine ébauchés ; d'autres s'étendent, lourdes masses, alliées naturelles de la jungle et des pirates.





Flambage des jonques de pêche à la Cat-Ba.
En bas, l'un des rochers de la baie : le Chandelier.

Cinq heures. La lumière se disperse, s'évade du monde de la matière. C'est l'âme de la lumière. Elle exécute sur la mer de savantes arabesques, en reflets et en transparences. Les deux clartés, l'une réelle, l'autre apparente, se rejoignent pour former le plan fluide sur lequel nous conduit notre navire téméraire. C'est à ce moment que nous laissons le golfe de la Baie d'Along pour entrer dans celui de la Voile (Fai-Tsi-Long) qui en est la prolongation à l'est. C'est à ce moment-là aussi, parés de la fantasmagorie de leurs ombres, que les rochers ont dû recevoir leur baptême. De loin, je les reconnais : voici la Tour, l'Enclume et le Lapin. J'assiste à la résurrection des Trois Grâces aux confins de l'horizon. J'ai peur de ce sphinx plus impassible et moins humain que son frère d'Egypte. Il s'allonge à notre approche pour nous barrer le chemin. Mais bergers de fantômes, nous le reléguons vers les ombres, et l'horizon continue à s'ouvrir graduellement et parcimonieusement devant nous.

Le soleil s'est couché en hâte, dans un appareil fastueux de couleurs. Il n'y a, sans doute, qu'à ouvrir les yeux dans la pénombre pour retrouver le serpent de mer. L'hallucination est brusquement si forte que je regarde devant moi, sûre qu'il est là. De quoi, maintenant, aurions-nous peur puisque nous sommes entrés de plain-pied dans le surnaturel ?

Des raies lumineuses — quais éclairés de lampes électriques sur plusieurs kilomètres — nous parlent un langage humain : Port-Walut ; puis Cam-Pha.

La lune est un mince croissant lorsque nous descendons de la chaloupe, à Pointe-Pagode, pour monter en sampan. Les yeux pleins d'étoiles, nous glissons sur l'eau nocturne. Comme la nuit est claire et bleue ! Comme il fait presque frais, soudain, et quelle récompense ! Un grand paysage de montagnes s'est levé avec la lune. Il nous escorte. Le bruit des rames rythme le clapotis de l'eau. Aux rapides, nos vigoureux pilotes nous mènent à la perche, ou même ils descendent, et, dans l'eau jusqu'à mi-corps, ils poussent notre sampan. Peur ? Non; ils sont trop sûrs d'eux, ces silencieux, ils sont trop les amis de l'eau pour que nous ayons la sensation du danger, si réel qu'il soit. Ce ne sont déjà plus des Annamites, ces nautoniers. Mais des Nung de haute taille, venus de Chine.

Après trois heures de sampan, nous atteignons le poste de Tien-Yen au soleil levant. En face, de hautes montagnes chevelues ; en contre-bas, le fleuve d'eau claire : celle qui descend des altitudes. Et dans tout cela un goût d'espace. Rien ne m'a semblé plus allègre et, à la fois, plus doucement mélancolique que ce petit poste gorgé de fleurs, de soleil et de solitude, si dispos au bord de la nouvelle journée. Sommes-nous entrés au Palais des Fées ? Un boy impeccable vient nous servir... « le pain tendre, le lait plat »... bien que le pain soit un peu rassis et que le lait soit en boîte !

C'est l'heure d'un nouveau départ. En auto cette fois, nous entamons la route coloniale 4 ; celle qui relie Langson à Mui-Ngioc. Une route ? Oui, tracée à travers forêts et rivières, brousse ou montagne. Autour de nous, le décor qui se fait et se défait est celui d'une Auvergne exotique, ivre du mouvement de la terre, bleutée à l'horizon et où les bras de mer jouent en bleu contre le vert des forêts une symphonie intense. Nous contournons des cirques vertigineux ; nous traversons les broussailles enmêlées de la flore tropicale...

Enfin, c'est Moncay, qu'un seul pont sépare de la Chine...

Christiane FOURNIER.

In partibus
Le Docteur MORLET

par Salomon REINACH

Depuis le dernier tiers du XIX[e] siècle, le corps médical a été pour beaucoup dans les progrès de la préhistoire : il me suffit de rappeler les noms des docteurs Broca, Hamy, Virchow, Verneau, auxquels j'en pourrais ajouter cinquante autres.

Cela se conçoit aisément, car la préhistoire est comme sur les confins des Sciences naturelles et des Sciences historiques ; les hommes qui ont été initiés à celles-là sont mieux préparés à la préhistoire que ceux dont l'éducation a été exclusivement littéraire et philologique.



En haut, le champ de fouilles de Glozel; ci-dessus, le Dr Morlet examinant une idole néolithique

Un avenir prochain assurera au Dr Morlet une place privilégiée, peut-être la première, parmi les médecins qui ont fait avancer d'un grand pas la préhistoire, parce qu'ils ont porté sur le domaine non seulement leur acquit d'étudiant, mais leurs facultés d'observation aiguisées par la pratique.

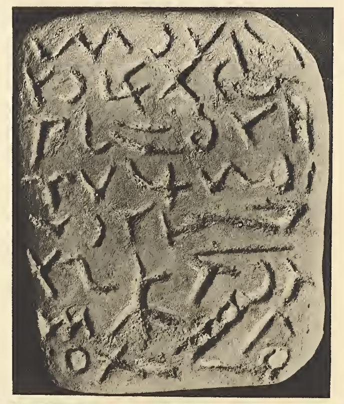
Le Dr Morlet, avant 1925, était essentiellement un praticien. Ce médecin de campagne, puis de ville d'eaux, avait conquis de bonne heure, à la Faculté de Médecine de Clermont-Ferrand, l'estime de ses



Ci-contre, un vase traversé par une racine. Ci-dessous, une tablette, couverte d'inscriptions. En bas, gravure sur os : un renne.

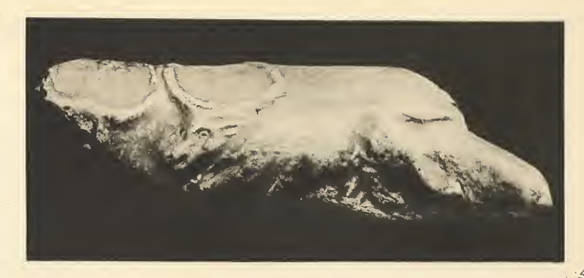
maîtres, notamment des docteurs Buy et Gérod. Ce dernier, héritier et éditeur de la collection quaternaire de Massénat, archéologue de Brives, lui avait même appris quelque chose sur l'art de cette époque reculée, très bien représenté parmi les produits des fouilles heureuses que Massénat poursuivit longtemps dans les cavernes. Mais à Vichy, dès qu'il eut quelques loisirs, ce fut plutôt l'archéologie Gallo-romaine qui l'attira, parce qu'on en trouvait des spécimens nombreux à Vichy même, station thermale déjà fréquentée il y a deux mille ans.

Un hasard le mit sur une autre voie. Le jeune paysan Emile Fradin avait découvert, à la fin de février 1924, en labourant un petit champ resté en friche près du hameau de Glozel, à vingt kilomètres de Vichy, quelques fragments évidemment travaillés de main d'homme, mais qui, au premier abord, n'offraient pas d'autre intérêt. Les personnes qui les virent en 1924 les qualifièrent dubitativement de « romains ». Une Société archéologique voisine refusa un crédit de cinquante francs pour continuer les fouilles, d'où étaient déjà sortis quelques objets singuliers, entre autres des inscriptions en caractères inconnus. La famille Fradin allait remblayer et reprendre le labour, quand le Dr Morlet vint à Glozel. Avec une sûreté extraordinaire de coup d'œil, il reconnut qu'il ne s'agissait pas du tout d'une station romaine, mais d'un gisement beaucoup plus ancien et plein de promesses. Il traita avec les Fradin, s'assura le monopole de l'exploration du champ et, avec l'aide d'Emile Fradin, se mit au travail. Ces fouilles, qu'il fallait interrompre par temps de pluie et grand froid, ont été poursuivies par lui et Emile, toujours sous sa surveillance, jusqu'à l'automne de 1929. Elles ont produit une collection de plusieurs milliers d'objets, remontant à la haute époque néolithique, dont une partie forma le

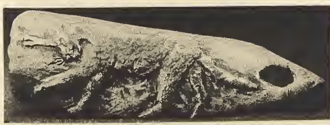




Ci-contre, un bœuf galopant. Ci-dessous, un vase portant le masque néolithique. En bas, panthère blessée et manche d'outil ciselé.









petit Musée de Glozel, devenu célèbre, et le reste fut transporté chez le Dr Morlet à Vichy.

J'ai parlé du hasard, mais qu'est-ce que le hasard sans l'intelligence qui sait en tirer parti ? Non seulement le Dr Morlet comprit dès l'abord ce que le hasard lui offrait, mais au cours de ses longues fouilles, dans les publications déjà volumineuses par lesquelles il les fit connaître, il continua à voir juste du premier coup, à éviter, sauf quelques illusions sans importance ni durée, toute erreur de date ou de désignation. Au lieu d'abandonner les recherches à des ouvriers, il ne cessa de payer de sa personne, toujours présent lorsqu'on exhumait des objets, les tirant lui-même du sol, s'occupant de leur conservation et de leur transport. Je l'ai vu souvent à l'œuvre et puis dire, en toute sincérité, que jamais trouvailles d'une importance capitale ne furent faites dans de meilleures conditions.

Expliquer pourquoi ces trouvailles sont capitales m'entraînerait trop loin ; je renvoie, pour tous détails, à mon volume *Ephémérides de Glozel*. En résumé, Glozel nous enseigne que l'homme du début de l'ère néolithique dans la France centrale chassait encore le renne, fabriquait de la poterie et des idoles en terre cuite, gravait sur pierre et sur os, mais surtout — révélation extraordinaire — connaissait une écriture déjà développée dont les nombreux signes offrent des analogies surprenantes avec les écritures des Phéniciens et des Grecs.

Grâce au Dr Morlet, tout ce que nous pensions savoir des origines de la civilisation en France est à modifier profondément ; une ère nouvelle, ce n'est pas trop dire, s'est ouverte en 1925 pour la préhistoire, et les manuels qu'on possédait sur cette science sont à récrire presque entièrement.

S. REINACH.

A BEAUX TEXTES



A gauche, composition de Béatrice Appia pour illustrer le Grand Vent. A droite, lithographie d'Asselin pour la Rapsode et le Pardon de Ste-Anne.



Ci-dessous, gravure de Louis Jou pour un livre de Francis Carco et Jean Cassou

Dans le précédent article, nous avons fait allusion à ce qu'il convient d'appeler l'architecture du livre, architecture dans laquelle la typographie joue un rôle essentiel et que l'illustration risque souvent de détruire.

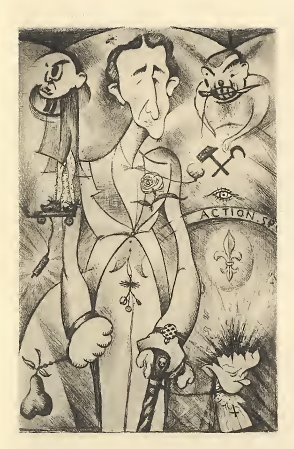
Nul n'a poussé plus loin que Louis Jou, ce souci de construction typographique, à tel point que cet artiste a fait fondre spécialement des caractères pour les livres qu'il a édités. Le scrupule poussé aussi loin lui a donné une discipline rigoureuse dans l'illustration. Pour la gravure, Louis Jou a presque exclusivement employé le bois qui — plus exactement que le cuivre ou la pierre — permet d'obtenir cette unité souhaitée entre la lettre et le dessin. Les éditions Trémois ont eu récemment l'idée de réunir en un volume un grand nombre de planches inédites de cet artiste. L'œuvre et la personnalité de Louis Jou, analysées par les textes de Francis Carco et de Jean Cassou, se trouvent ainsi fort bien résumées en un très beau livre que les bibliophiles ont tout de suite apprécié.

En lithographie, arrêtons-nous aux vingt-trois planches de Maurice Asselin pour *La Rapsode foraine et le Pardon de Sainte-Anne* de Tristan Corbière (édition Crès). Ces planches font partie d'un beau volume du format in-4° Jésus. Le texte est imprimé en deux couleurs : le récit de la Rapsode en noir avec lettrine en bistre, la litanie en bleu avec étoiles et lettrines en argent. Cette fantaisie, qui certes, ne prétend pas créer une unité dans le volume, pourrait être discutable en d'autres circonstances. Ici le résultat est intéressant : la litanie ainsi isolée y gagne, par les couleurs utilisées, un caractère encore plus idéal.

Mais ce qu'on a fait de mieux depuis longtemps en lithographie pour un livre, vient de nous être présenté par les éditions du Sans Pareil, avec les illustrations de Maurice Berdon pour *Poil de Carotte*. Cet artiste encore peu connu montre là une rare puissance, autant dans la composition ou la technique,



BELLES IMAGES



A gauche, gravure sur cuivre de Georges Gorvel pour illustrer Supplément à l'esprit de faction. A droite, eau forte d'Alexandra Grinewski.



Ci-dessous, lithographie de Maurice Berdon pour illustrer Poil de Carotte.



que dans l'expression. Les portraits qu'il nous propose des divers personnages de *Poil de Carotte* sont féroces. Il y a là, à côté de l'œuvre écrite, une véritable création dont l'intérêt dépasse de beaucoup le simple commentaire graphique d'un texte.

En gravure sur cuivre, voici la très belle série de vingt-deux eaux fortes d'Alexandra Grinewski pour *Archidiable Belphégor* de Nicolas Machiavel qui va paraître aux éditions Orion. On découvre dans ces gravures un sens étonnant du rêve que vient servir une curieuse technique, d'une souplesse qui accepte et même parfois veut paraître malhabile, mais le fait sans affectation, donc avec beaucoup d'attrait. Grinewski cherche les contrastes et en même temps les adoucit, oppose les traits aigus aux plus douces grisailles, harmonise tout dans une féérie aiguë.

G. Gorvel, dont une récente exposition présentait l'ensemble de l'œuvre gravé montre un double aspect de son talent dans un des volumes de la charmante collection « Suppléments à quelques œuvres célèbres » publiée par les éditions du Trianon. Pour le *Supplément à l'esprit de faction de Saint-Evremont*, par Julien Benda, G. Gorvel a donné quatre cuivres fort intéressants : deux portraits (Saint-Evremont et Julien Benda) deux gravures dans le texte d'une ironie très poussée, sans méchanceté, telle cette synthèse de jeune homme d'Action française que nous reproduisons.

Enfin il faut signaler un livre très séduisant, illustré de gravures en couleurs remarquablement reproduites, charmant album qui, sous le titre *Le Grand Vent*, réunit une série de chansons de marins de Champigny, illustrées par Beatrice Appia (Editions Denoel). Pour chaque chanson, il y a une page hors texte en couleurs et une composition au trait pour encadrer la musique. Le volume débute par un *essai sentimental sur la chanson populaire* par Pierre Mac Orlan.

Raymond COGNIAT.

Avez-vous vu? A l'Ecran :

LE REQUIN



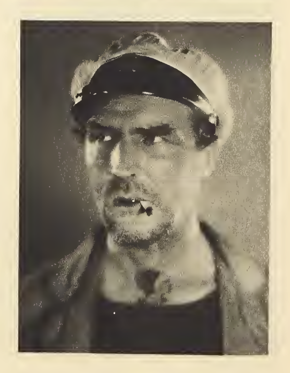
Ci-contre, Gina Manès et Albert Préjean. Ci-dessous, Gina Manès et Van Daële. En bas, une belle surimpression : Vasseur et son bateau. Encore en bas et à droite, Daniel Mendaille dans Gaspard, second du " Requin "

Le " Requin " est un vieux cargo mal en point comme les affaires de Vasseur, son propriétaire. Pour toucher une prime d'assurance, cet armateur, autre requin, prend ses mesures pour que le bateau coule en pleine mer. Mais Mme Vasseur, la jolie Violette, lasse des brutalités de son mari, s'embarque pour rejoindre le jeune commandant du " Requin ", Richard qui naguère lui a sauvé la vie. Le sinistre se produit. Violette, seule survivante, rentre en Europe et, justicière, elle abat son mari d'un coup de feu.

Ce film — un film sonore — n'a pas encore été présenté au public. Il est, en tout cas, ingénieusement pittoresque, de bonne qualité photographique et joué avec une louable sobriété.







Avez-vous vu? Au Théâtre :

LE SIMOUN
LE SEXE FAIBLE

A droite : Mme Dermoz, M. Norman dans le "Simoun", l'œuvre forte de M. Lenormand que le théâtre Pigalle a magnifiquement reprise. Ci-dessous, M. Fabre, M. Boucher, Mme Moreno dans le "Sexe Faible".



Studio Lipnitzki.



Photo H. Manuel

MANUEL, Philippe et Jimmy Leroy-Gomez ont embrassé la carrière de beau garçon. Un physique avantageux leur tint lieu de vocation. Les deux aînés exploitèrent congrûment ce don du ciel. Ils ont fait un riche mariage.

Le benjamin, Jimmy, en fait un richissime, à la fin du 3e acte, au lieu d'épouser sa tendre petite amie Nicole. Qu'il l'épousât, eut été rafraîchissant, moral, mais d'un parfum idyllique par trop désuet.

Mme Leroy-Gomez, au demeurant, veillait. Cette mère attentive garde jalousement ses fils des sottes unions. Cuirassée d'inconscience, elle est la femme forte. Ils sont le sexe faible, devant elle comme devant les femmes qui détiennent la toute puissance du carnet de chèques.

L'action se passe dans un grand palace parisien où le premier maître d'hôtel, Antoine, habile et discret confident, mène le jeu.

Antoine, c'est Victor Boucher. Le co-directeur de la Michodière, une fois de plus, a fait là une création qui touche à la perfection. Il est impossible d'avoir, dans un rôle plus scabreux, plus de tact et de force comique de bon aloi.

Mme Marguerite Moreno, dans un rôle de vieille belle en quête de jeunes hommes, montre les mêmes qualités supérieures.

Mme Dantes, riche Argentine, laisse apparaître, sous la cocasserie de son accent et des situations, un pathétique très fin. C'est une excellente, une belle artiste.

Mmes Rachel Launay (qui remplaçait Mme Cheirel), Grumbach, Picard, Delyne, Merrey, complètent une très bonne troupe féminine.

Côté sexe faible, M. José Noguero est de premier ordre, ainsi que M. Pierre Brasseur, MM. Fabre, Hériat, conduisent eux aussi au grand succès la pièce de M. Bourdet qui châtie les mœurs en riant, avec un art et une maîtrise tout empreints d'aiguë intelligence.

René de LAROMIGUIÈRE

De récentes acquisitions au Musée du Louvre









Le Musée du Louvre a récemment acquis de belles pièces du douzième siècle. Entre autres œuvres remarquables, un chapiteau roman, orné de scènes de vendange, constitue un curieux et précieux document d'art médiéval.

La Vierge à l'enfant reproduite ici est un autre témoignage, d'un prix plus grand encore, du talent des vieux tailleurs de pierre. Il est heureux que ces sculptures, acquises par l'État, ne risquent plus de quitter le sol de notre pays.

Croquis de Marseille

Par le Docteur Bonneterre







Ci-dessus, deux " types ".
A gauche et à droite : au marché de la " Plaine ".





« Messe de sept heures » et « Pauvresse » devant St-Etienne du Mont.



Un cocher (car il en reste). A droite : « Rencontres du matin ».









Une petite " Réserve ". — Pêcheurs.

Le mot du client

par Régis Gignoux



L'on dit que les clients, alertés par la maladie, vont chez le médecin comme ils iraient, sur convocation, chez le contrôleur des contributions, avec cette différence qu'ils font en chemin des additions et non des soustractions. Ils récapitulent tout ce qu'ils ont à dire, sans rien oublier. Pour un peu, ils compteraient sur leurs doigts les malaises qu'ils nomment symptômes, car, pour cette visite, ils changent de langage en même temps que de chemise. Voyons, voyons... Je lui parlerai d'abord de l'insomnie, de la migraine, du poids dans les reins, des élancées, de la constipation...

Que d'histoires ! Il est bien inutile de faire une conférence. Les médecins n'écoutent pas les malades bavards. Ils les observent à travers les détails inutiles de leurs récits comme un chasseur attend que le gibier sorte des broussailles et se présente sur la ligne de mire. Alors, une question tirée à bout portant. Le malade qui se gargarisait de son cas inattendu, intéressant, exceptionnel, ne trouve plus un mot et rentre docilement dans sa catégorie classée. On ne lui laissera son illusion que pour lui faire estimer la guérison à son prix.

Je trouve plus simple d'attendre que le médecin m'interroge et je ne prépare pas de réponses. Je ne pense à rien dès la minute que j'entre dans le salon. C'est pour moi un lieu de détente, de repos que je ne retrouve ni au hammam, ni dans ma maison. Il y a une lumière spéciale, un silence particulier. Le temps ne compte plus et d'ailleurs, les horloges ne marquent pas les heures. Dans le fauteuil que j'ai choisi assez loin de la porte du cabinet de consultation, je plonge dans mon bain d'atmosphère médicale.

J'ai sur mon médecin l'avantage qu'il aurait eu sur moi s'il était venu me voir dans ma chambre. Je fais mon diagnostic d'après les meubles, les bronzes, les tableaux du salon. Il doit être marié. Le coussin, sur le canapé, est une pièce à conviction. Sur la cheminée, ce bronze est placé pour que la lumière précise le mouvement fixé par le sculpteur. Les meubles sont curieusement disposés. C'est que les salons de médecins sont en quelque sorte amphibies ; réservés l'après-midi aux clients et rendus le soir à l'intimité de la famille. J'imagine, qu'après mon départ, une jeune femme chambardera fauteuils et canapés. Peut-être, enlèvera-t-elle du mur ce paysage au bitume et le remplacera-t-elle par un nu radieux ?

Les médecins sont la providence des peintres. Comme je suis rapproché du spécialiste que je viens consulter par les tableaux d'un de mes amis que je retrouve chez lui. Il a mes goûts... Tout de même, il n'a pas très bien choisi. Je connais des toiles mieux peintes... A-t-il été tenté par l'effet un peu facile de celle-ci ? A-t-il pensé aux clients qu'on ne doit pas effaroucher ? Serait-ce un cadeau de l'artiste, un ex-voto de reconnaissance ? Apollon remplace Mercure au temple d'Esculape... Sapristi, ai-je préparé ma petite gravure de la banque de France ? Ce serait si gênant de tirer mon portefeuille... Oui, le billet est dans la poche haute de mon gilet...

Ma foi, ma piété médicale m'impose cette pudeur, je ne comprends pas les malades qui n'éprouvent aucune gêne à s'acquitter et demandent effrontément. « Docteur, voulez-vous me dire quels sont vos honoraires ? » Je pense bien que les médecins préfèrent cette effronterie à la modestie excessive de certains clients qui se recueillent comme les bigotes au moment de la quête. Beaucoup de nos praticiens aimeraient les installations d'Amérique où des cloisons étanches et des signalisations inflexibles séparent le cabinet de consultation du guichet de l'infirmière-caissière — et les réunissent... Pour moi, puisque je me confesse, je me méfie de ma pudeur et de celle de mon médecin ; je me renseigne à l'avance ; je prépare mon dû dans la poche haute de mon gilet. Et à la sortie, je me félicite de n'avoir pas une seconde maladie qui m'eût exposé à un supplément imprévu, bien délicat à évaluer.

Régis GIGNOUX.

Le mot du médecin

par le Docteur Alceste

Pour une fois, mettons en regard du "Mot du client", *le* "Mot du médecin", *choix de maximes les unes inédites, les autres extraites des* Cahiers d'Alceste, *édités chez Maloine.*





Le Docteur Alceste, par Bécan

Le vieux dicton « Médecin guéris-toi toi-même » a été inventé par des malades... Un médecin malade, c'est comme un coiffeur chauve ou une amoureuse sexagénaire...

— « Qui te demande d'être sincère ? Mens, c'est la politesse de l'amour » a dit Henri Bataille... Qui vous demande, ô confrères, d'être sincères envers le malade ?... Surtout s'il n'y a plus d'espoir, mentez ; c'est un devoir sacré...

En vérité la maladie est parfois aveugle... Elle se moque des règles de la médecine, de la résistance du malade et de son hérédité. Elle frappe à tort et à travers comme ces éphèbes du moyen-âge qui, déguisés en fous, s'amusaient à battre les passants des rues de leurs verges garnies de paille.., On l'a vue, pendant la meurtrière épidémie de grippe, détruire les forts, respecter les faibles et les difformes... Pour le malade, la maladie sera toujours une Gorgone horrible et cruelle, puisqu'elle ne l'a pas épargné...

Henri Goltzius, célèbre graveur hollandais, fut malade. Les médecins le mirent au régime du lait de chèvre et, ensuite, du lait de femme Il burina, à cette époque, quatre gravures auxquelles il donna des légendes latines... Elles sont aimables et vraies... Les voici :

1° Dans le commencement de la maladie, lorsqu'on a recours au médecin, on ne l'estime pas moins que le Dieu Sauveur.

2° Dans la suite de la maladie, on le regarde comme un ange descendu du ciel.

3° Si le malade entre en convalescence, le médecin n'est plus qu'un homme ordinaire.

4° Et il est regardé comme un démon, lorsque, après avoir guéri son malade, il demande le salaire de ses soins...

Il y a une habitude de souffrir. Un blasé, par habitude, s'est lassé du plaisir ; un malade s'accoutume à la douleur. Seuls le surprennent et le secouent les paroxysmes de ces maladies chroniques dont les portes sont pareilles à celles de l'enfer du Dante.

La maladie est un jeu où l'on veut gagner jusqu'à sa dernière carte. La nature, croupier habile, entretient l'illusion au cœur du malade. On perd, on espère se rattraper. Si le médecin, sous la table, ne prête pas quelques atouts, on l'accuse volontiers de tricherie. Et si on gagne, on oublie trop souvent qu'on le lui doit. On remercie le hasard ou la chance. C'est la Mort ici qui, de temps en temps, fait sauter la banque. Ses blancs suaires et sa faulx aiguisée rôdent autour de la salle de jeu.

Freud va trop loin, il est trop érotique, m'a dit un malade. Il ne me fera jamais croire qu'à la mamelle j'étais vicieux et il y a dans le freudisme, qui renferme une part de vérité, trop de « refoulements «.

Narcisse le Pédant est insupportable. Il sait tout, discute de tout. Il manie, en les défigurant, les vocables médicaux les plus rares. Il fait la leçon au médecin.

Le malade est un contemplatif. L'heure, cette fille du Temps que mesuraient jadis les poétiques clepsydres, lui paraît toujours longue. C'est un isolé qui consacre trop de minutes à la réflexion. C'est un enchaîné comme Prométhée dont un vautour becquetait le foie.

Corinne, pudique, pareille à un enfant (mais elle a atteint sa vingtième année), accueille la maladie avec étonnement. Cette vierge, pareille à l'Innocence de Greuze qui tient un agnelet dans ses bras, n'aurait jamais dû être touchée par le Destin implacable.

On pourrait dire qu'il existe trois zones dans les rapports du malade et des médecins. La zone glaciale est inhabitable ; elle ne donne pas la communication. La zone tempérée est la meilleure ; la confiance, le dévouement, ces fruits délicieux, y mûrissent. La zone équatoriale ne vaut rien. Elle produit un médecin bavard et un malade trop familier. On y parle d'autre chose que de la maladie et, dans la ruelle du malade, la maladie est un sujet dont il ne faut point s'écarter.

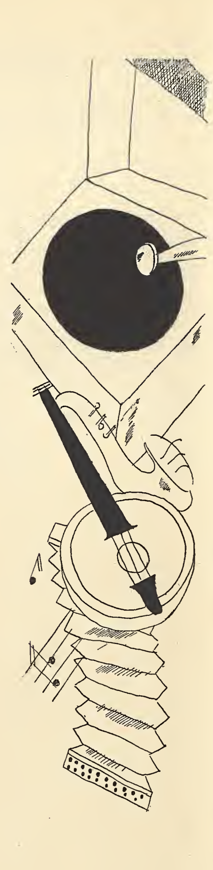
Docteur ALCESTE.

avez vous entendu

Trois Disques Nouveaux

par

Henri Delorière



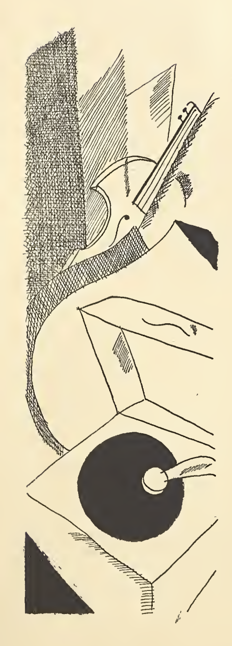


CETTE eau noire du disque, qui tourne, a des rais immobiles. Ils scintillent, fascinent, donnent l'hypnose. Ils sont bientôt comme de minces portes d'argent entr'ouvertes sur le pays des rêves, et c'est alors qu'il faut être seul et fermer les yeux.

Quel est ce doux rêve mystique ? Ah ! le plus doux que nous ayons jamais fait !... C'était à l'âge où l'on ne sait pas que l'on est heureux. Il n'y avait au monde que bonté, pureté de la neige, azur profond du ciel endiamanté, or des cierges dans la tiède église de minuit et, dans la Maison, gais lutins dansants des feux de bois. Et qu'il était mystérieux, et tendre, et fraternel, ce petit Dieu dans sa crèche, devant qui tout se prosternait !

Aujourd'hui, l'un des grands Consolateurs de l'époque vient à nous sur un signe. Au vieux chant délicieux : *Il est né, le divin enfant,* Gabriel Fauré mêla des chants d'orgue, de harpes, de violons et de hautbois, avec cet art inimitable qui, fondé sur ce que la musique avait auparavant créé de plus beau, s'évadait du passé bien moins par une volonté d'audace que par la vertu d'une éblouissante et pérenne jeunesse, toute grâce, souple force, richesse d'âme et perfection native du goût.

Il nous est donné depuis peu d'apercevoir, à travers les rais lumineux du noir tourbillon, la joliesse de Noël ornée des harmonies d'un Maître génialement sensible.



D'amour, l'ardente flamme... nous ramène aux humaines passions. La Marguerite de Berlioz s'appelle ici Mireille Berthon. Sa voix pure exhale la peine d'aimer, et consent cependant à l'esclavage où Faust réduisit la chaste jeune fille. Cette victime romantique contraste avec nos sportives.

Des amants modernes, lorsqu'ils sont sincères, l'on peut dire, comme des amants shakspeariens : « Ils sont au pouvoir l'un de l'autre ». Car il ne saurait plus être question d'esclavage, sinon réciproque et c'est sans doute mieux ainsi. L'on aime bien, pourtant, à travers un phantasme désormais scientifique, Marguerite avec ses longues tresses blondes.

Et puis, voici les jeunes hommes de Jack Hylton, puissamment et joyeusement disciplinés. Ils jouent un fox-trott, *Painting the Clouds with Sunshine.* Leur musique, comme à l'ordinaire, se casse à tout bout de chant, mais suivant un rythme impeccable dans sa narquoise fantaisie. Ils annoncent véritablement les temps nouveaux. Ils nous apprennent à « danser dans les chaînes ».

Henri DELORIÈRE.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Notes Dermatologiques

(SUITE)



Doit-on soigner les eczémas ?

« En règle générale, on peut et on doit soigner les eczémateux. « (Brocq.)

Par exception, chez les sujets âgés, goutteux, asthmatiques, brightiques, il est prudent de ne pas chercher une guérison trop rapide.

Règle générale du traitement :

« On ne traite pas des eczémas, on traite des eczémateux. »

De même que la plupart des dermatoses, l'eczéma a des racines complexes dans l'organisme. Avant d'instituer un traitement local, examiner et traiter chaque fonction et chaque organe.

Eczéma aigu

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Repos. — Repos à la chambre. Cesser tout travail. Eviter les préoccupations.

Régime. — Lait coupé d'eau de Vichy. S'il est mal supporté : bouillon de légumes. Puis, purées, laitages, fruits cuits. A la période de déclin, régime alimentaire des dermatoses.

Stimuler la diurèse. — Lactose : 50 grammes par jour, dissous dans le lait ou l'eau de Vichy.

Evacuer l'intestin. — Laxatifs variés (rhubarbe, bourdaine, cascara), ou encore, irrigations du gros intestin avec eau salée à 9/000.

Calmer le système nerveux. — N'avoir jamais recours aux opiacés, aux bromures, à l'aspirine, au chloral. Utiliser la valériane ou la passiflore.

TRAITEMENT LOCAL

Au début, être prudent.

Si l'eczéma est généralisé : mettre le malade dans des draps abondamment saupoudrés de *talc.*

Si l'eczéma est à la face, pansements humides ou avec *liniment oléocalcaire.*

S'il se forme des croûtes, les détacher par lotions chaudes ou pansements humides.

Après quelques jours, lorsque le suintement diminue, utiliser les corps gras. Panser à l'*Inotyol.*

Si l'eczéma est irritable, enflammé : onctionner les lésions à l'*Inotyol* et recouvrir la pommade de quatre épaisseurs de gaze imbibée de *décoction de camomille coaltarée* (20 têtes de camomille et une cuillerée à café de coaltar saponiné pour un litre d'eau). Recouvrir de taffetas chiffon et maintenir par un crêpe, sans interposition de coton.

Lorsque l'inflammation disparaît, onctionner à l'*Inotyol* et poudrer par dessus.

Eczéma chronique

Même traitement général que pour l'eczéma aigu.
Autohémothérapie, autosérothérapie.

TRAITEMENT LOCAL

Chaque jour, lotionner les lésions avec *décoction de camomille coaltarée* (20 têtes de camomille et une cuillerée à bouche de coaltar saponiné pour un litre d'eau).

Puis panser à l'*Inotyol* et poudrer.

Dr F. DEBAT.

(Voir la suite page 44).



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Notes Dermatologiques

(SUITE)



CAS PARTICULIERS

Eczéma chronique rebelle

Nettoyer au préalable les lésions à la vaseline. Etaler l'*Inoxémol* sur les lésions, puis recouvrir d'un pansement léger.

Renouveler le traitement matin et soir.

Eczéma intertrigo

Eviter les lotions et les pansements humides qui exagèrent la macération.

Exposition à l'air une demi-heure par jour. Poudrer abondamment avec poudre *Inotyol.*

Eczéma anal

S'enquérir d'un diabète possible.

Toilette de la région anale à l'eau chaude, puis onction à l'*Inotyol.*

Dans les cas de démangeaisons tenaces, et surtout lorsqu'il existe en même temps des hémorroïdes, on obtiendra la guérison en utilisant en même temps que la pommade les suppositoires à l'*Inotyol.*

Eczéma vulvaire

S'enquérir d'un diabète possible. Toilette de la région vulvaire et injections vaginales avec eau chaude additionnée, pour 1 litre environ, d'une cuillère à bouche de coaltar saponiné.

Onctionner à la pommade *Inotyol.*

Le traitement sera plus actif si la pommade est étalée sur une compresse avec laquelle on capitonnera les replis du vagin.

Introduire dans le vagin un ovule à l'*Inotyol.*

Eczéma variqueux

Eviter la station debout prolongée et les longues marches.

Chaque jour, après un nettoyage à la vaseline, étaler sur l'eczéma une couche épaisse d'*Inotyol* ; poudrer et maintenir par un pansement léger.

Si l'eczéma suppure, faire tomber les croûtes par un pansement humide, et avant d'appliquer la pommade, lotionner avec eau d'Alibour au 1/3.

Eczéma impetigineux

Faire tomber les croûtes par pansements humides ou cataplasmes de fécule.

Chaque jour, lotionner avec eau d'Alibour au 1/3. Puis panser à l'*Inosepta*, sans poudrage.

Eczéma artificiel des mains

Supprimer le savonnage et le contact de tout produit irritant.

Nettoyer les mains à la vaseline.

Panser matin et soir à l'*Inotyol.*

Faire chaque heure, pendant 5 minutes, la gymnastique élévatoire suivante : les bras étant en élévation forcée, ouvrir et fermer les mains.

Eczéma lichenifié

Traitement par l'*Inoxémol.*

Dr. F. DEBAT.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS


GOUTTE-RHUMATHISME
ARTHRITISME
URICÉMIE
PIPERAZINE
EFFERVESCENTE
MIDY
INFLUENZA
ANTIGRIPPINE
MIDY
HÉMORROÏD
SUPPOSITOIR
MIDY
POMMADE MIDY
HÉMORROÏDES
TOUTES LES AFFECTIONS VEINEUSES
PROVEINASE
MIDY

MIDY



Photo Lecram

Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

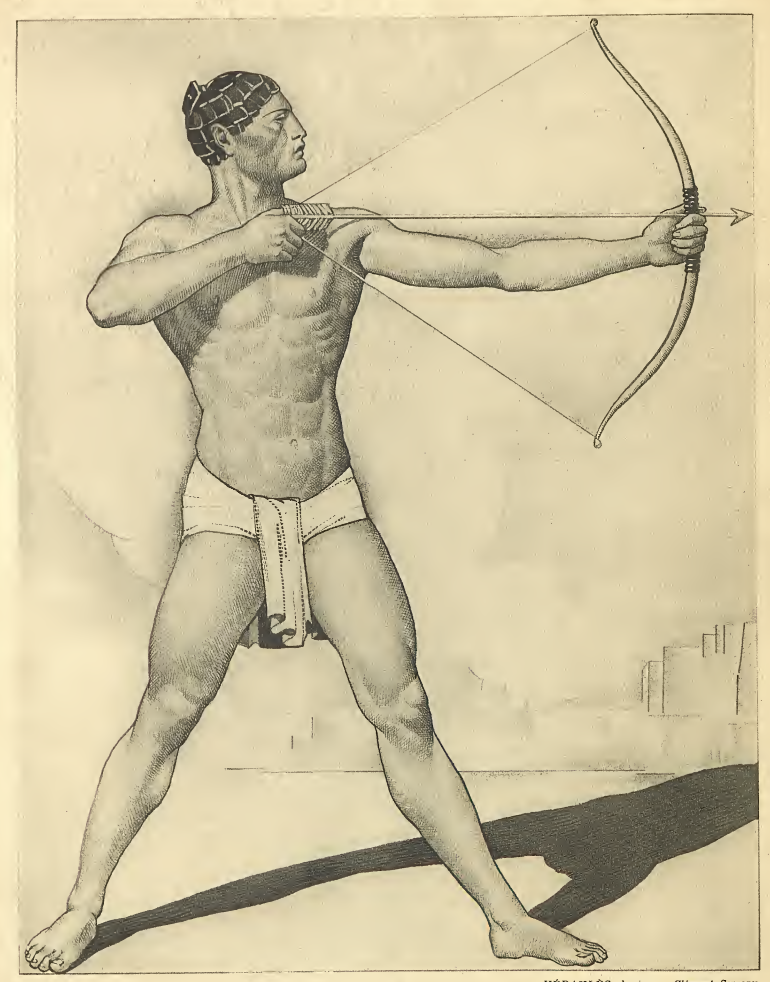


Laboratoire INNOXA, 22, Avenue de l'Opéra, 22 - PARIS

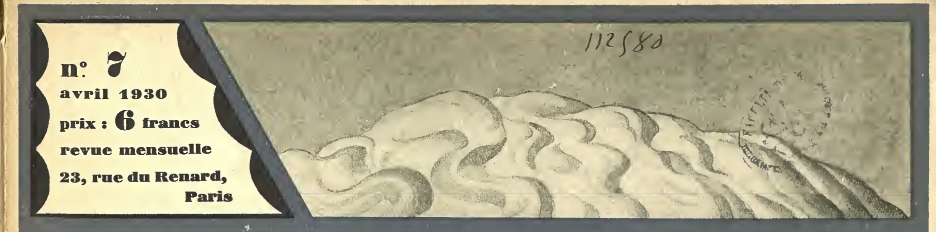


Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-62
LE GÉRANT : H. HENRION

SOCIÉTÉ DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —



HÉRAKLÈS, dessin par Clément Serveau



n° 7
avril 1930
prix : 6 francs
revue mensuelle
23, rue du Renard,
Paris

LA REVUE DU MEDECIN


LES
LABORATOIRES
DU
Dr. DEBAT
PANCRINOL
ANEMIES
CONVALESCENCES
TUBERCULOSE

Les vieilles pierres de St Louis





REGIS LEBRUN

Les vieilles pierres de St Louis



Regis Lebrun

Les vieilles pierres de St Louis



REGIS LEBRUN

Bourses de Vacances

du docteur DEBAT

LES LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT

offrent,
comme les années précédentes,
pour les VACANCES de 1930:

CENT BOURSES

de 1.000 Francs chacune

destinées à des étudiants en médecine
fatigués et peu fortunés



Adresser les demandes, dès maintenant,
60, Rue de Prony, PARIS (17e)

en indiquant :
l'état de santé,
la situation de famille,
les années de scolarité,
le numéro de dossier.

Ces demandes seront examinées par un Comité comprenant :

Le Président de l'Association Générale des Médecins de France;
Le Président de l'Association des Internes en Médecine;
Le Président de l'Association Corporative;
Le Président de l'Association Générale des Etudiants (section médecine)
Le Docteur Boudin;
Le Docteur Crouzat;
Le Docteur Debat.

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

Sommaire

La REVUE DU MÉDECIN est réservée au Corps médical. Elle ne peut être mise en vente dans les kiosques ni dans les librairies qui s'adressent au public.

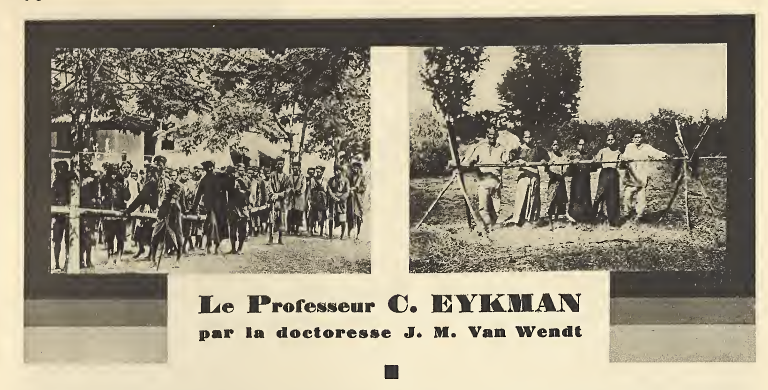
LA REVUE DU MEDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 227.492 B
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.
N° 7

La Revue du Médecin



■

Prix Nobel de Médecine



Le Professeur C. EYKMAN

par la doctoresse J. M. Van Wendt

■

Le prix Nobel de médecine a été partagé cette année entre le professeur Eykman, ancien professeur en bactériologie et hygiène à l'université d'Utrecht (Hollande), et sir Frederic Gowland Hopkins d'Angleterre.

On pourrait presque les considérer comme l'alpha et l'oméga de la science des *vitamines*. Cette comparaison est certainement exacte pour le professeur Eykman, le fondateur de cette science si importante ; mais quoique sir Hopkins soit sans doute l'un des plus remarquables parmi les investigateurs actuels, et bien que ce soit, sans conteste, lui qui a apporté le plus de clarté dans le chaos après la découverte d'Eykman, le dernier mot n'a pas encore été dit, et les expériences sont activement poursuivies. Mais en considérant le temps écoulé entre la publication des ouvrages des deux savants, c'est-à-dire 1886 et 1916, la comparaison paraît justifiée.

Avant 1886 : l'ignorance. Entre 1886 et 1916 : la confusion. On est embarrassé de toutes les découvertes nouvelles et importantes. Mais après 1916 : la clarté, la possibilité d'édifier une nouvelle science sur les données acquises.

Le professeur Christian Eykman est né en 1858 dans une petite ville de la province de Gueldre. Il étudia la médecine à l'Université d'Amsterdam et obtint son titre de docteur avec une thèse intitulée : « De la polarisation dans le système nerveux », en 1883. Après avoir été pendant quelque temps assistant, il partit en 1883 comme médecin-major pour les Indes Néerlandaises, revint en 1885 et repartit un an après pour Java comme membre de la commission Pekelharing-Winkler, chargée d'étudier le beri-beri.

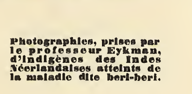
Par des expériences ingénieuses, il arrivait à la conclusion que la cause de cette maladie très répandue devait être cherchée dans le riz. La place nous manque pour expliquer dans le détail, comment il découvrit que le riz même ne contenait aucun agent nuisible, mais que par une certaine préparation (le décortiquage trop complet), le riz perdait certaines de ses propriétés, et que cette perte pouvait occasionner l'inflammation nerveuse généralisée qu'on appelle le beri-beri.

Par cette découverte, le professeur Eykman jetait les bases d'une science à laquelle, depuis, de nombreux savants se sont voués. On a trouvé plus tard que la matière contenue dans la pellicule argentée qu'on enlevait, était composée de trois principes. On a découvert également, qu'en outre de cette vitamine qu'on a nommée B, il y avait d'autres principes similaires qu'on a appelés A, C, D et E.

Ainsi que nous le disions au début de cet article, il est curieux de constater qu'entre les expériences d'Eykman et la véritable *découverte* des vitamines de nombreuses années se sont écoulées. Mais ce doit être une grande satisfaction pour le professeur Eykman que de savoir que ses expériences initiales ont jeté les bases d'un magnifique édifice qui n'est pas encore terminé et auquel de nombreux savants continuent à travailler.

Et aussi bien Eykman que Hopkins ne se sont bornés à leurs études sur les vitamines. Le professeur Eykman a publié quantité d'autres études, bien que son professorat à l'Université, de 1898 à 1928, lui laissât peu de loisirs.





Photographies, prises par le professeur Eykman, d'indigènes des Indes Néerlandaises atteints de la maladie dite beri-beri.



Photo Buffotot



Le Bistouri électrique

par le Professeur HEITZ-BOYER



Le bistouri électrique, qu'avec mon fidèle collaborateur Gondet, nous avons réalisé en 1928, était le résultat, l'aboutissant de recherches que nous poursuivons ensemble depuis vingt ans avec l'aide de Beaudoin sur l'emploi chirurgical des courants de haute fréquence.

De ces courants, découverts il y a quarante ans par le génial d'Arsonval, nous n'avions jusqu'à ces trois dernières années pu utiliser que la modalité à « Ondes amorties ». Grâce à la mise en jeu d'éclateurs très ingénieux dus à Gondet, leur emploi en chirurgie avait été rendu pratique sous forme d'un appareil transportable, créé en 1913 et perfectionné en 1919, qui nous avait permis de réaliser dès cette époque un bistouri électrique à haute fréquence agissant par la chaleur, par « électro-coagulation », — bistouri « diathermique ». Il était possible avec lui de faire des incisions ; mais la section était toujours inutilement large, à lèvres irrégulières et déchiquetées, s'accompagnant de chaque côté d'une zone d'escarrification qui dépassait un, deux centimètres et même plus (voir plus loin la figure) : ce mode d'incision ne permettait guère d'obtenir la réunion des tissus par première intention. Ajoutons que la progression de ce couteau diathermique se trouvait rapidement entravée et même arrêtée par un véritable bloc de tissu coagulé, carbonisé, se constituant autour de l'électrode et l'immobilisant. Comme en plus ce bloc charbonneux formait isolant, le chirurgien était obligé de s'arrêter dans son opération pour dégager le couteau et soit le nettoyer, soit le changer avant de pouvoir reprendre son incision. Cette manière cahotante d'inciser, cette dilacération inesthétique des chairs répugnaient à notre goût des techniques opératoires élégantes et précises et s'écartaient trop de ce qu'on pourrait appeler le style chirurgical actuel. Néanmoins, des statistiques d'opérations ainsi faites furent publiées, particulièrement pour tumeurs malignes ; mais la majorité des chirurgiens, surtout en France, se refusaient à l'employer. Un plaidoyer que je prononçai à la Société de Chirurgie en 1920 préconisant d'une façon générale l'emploi de la haute

fréquence en chirurgie (plaidoyer où, il est vrai, le bistouri diathermique ne tenait qu'une place restreinte) demeura sans effet. Seuls, les chirurgiens spécialistes, surtout les urologues, utilisèrent largement ce nouveau moyen d'action chirurgicale, qui a transformé toute une série d'opérations urinaires, chirurgie où, il faut le reconnaître, la haute fréquence était utilisée exceptionnellement sous forme de bistouri sectionnant, mais d'ordinaire comme électrode détruisant de proche en proche et pour des interventions faites le plus souvent dans des cavités et ne comportant pas une suture immédiate.

Il a fallu l'invention et surtout le perfectionnement, au cours de ces dernières années, des lampes de T. S. F. pour pouvoir rendre d'un usage pratique en chirurgie la seconde modalité des courants de haute fréquence ou « Ondes entretenues », découvertes également par d'Arsonval : grâce à ces lampes, il fut possible de réaliser un bistouri électrique donnant des incisions linéaires, parfaitement rectilignes, sans aucune escarrification, et permettant la suture immédiate, — sections en tous points semblables à celle du tranchant d'un bistouri d'acier, dont il a les avantages et quelques autres en plus.

Ce bistouri présente certaines particularités, qui surprennent quand on s'en sert pour la première fois. C'est, en effet, un sujet d'étonnement pour le chirurgien que de sentir les chairs, ne pas seulement s'entr'ouvrir devant cette lame mousse, mais l'attirer, la happer en quelque sorte : la difficulté, quand on n'est pas encore habitué à son maniement, est non pas d'obtenir une section, mais d'empêcher que cette section ne soit trop rapide, ni trop profonde ; cette facilité de section sera d'ailleurs précieuse dans des fonds de plaie, lorsqu'on opère dans des cavités à bout de doigt, ou sur des surfaces qui fuient devant le bistouri. Autre fait remarquable : plus on appuie, et moins on coupe ; le chirurgien qui sent que son bistouri électrique n'entame par les tissus, n'a qu'à le retirer légèrement des chairs pour qu'il progresse à nouveau aisément. Enfin, toute tige métallique parcourue par les courants à ondes amorties devient de ce fait un bistouri électrique : une aiguille quelconque, une épingle à cheveux seront susceptibles de sectionner un avant-bras en quelques minutes ; la forme lame de bistouri est même des moins recommandable à cause de sa grande surface ; je la réserve aux incisions cutanées ou muqueuses, la forme aiguille me paraissant préférable pour les dissections.

Les recherches histologiques que nous avons faites avec Champy nous ont permis d'expliquer le mode d'action, au premier abord surprenant, du nouveau bistouri électrique de haute fréquence par ondes entretenues. Premier point essentiel (et qui fait contraste avec ce qui se passait pour l'ancien couteau diathermique), les effets destructifs de part et d'autre de l'électrode sectionnante sont infimes, réduits au minimum : les deux coupes histologiques (représentées plus loin) montrent bien la différence de limitation d'action dans les deux cas, et combien plus considérable était l'aire de diffusion et de nécrose avec l'ancien bistouri électrique ; ce fait présente un intérêt capital pour la réparation ultérieure des tissus. Seconde



1. INCISION AVEC L'ANCIEN BISTOURI ÉLECTRIQUE " DIATHERMIQUE " (à ondes amorties). — On remarquera la largeur inutile de la section, ses lèvres irrégulières et déchiquetées, la zone de tissu escarrifié les bordant qui, déjà visible instantanément, va s'accentuer et s'étendre encore les minutes suivantes (comparer avec la figure 2) ; d'autre part, le bistouri électrique, après avoir sectionné sur une longueur de 2 centimètres, se trouve maintenant immobilisé par un bloc de tissu coagulé, carbonisé, qui s'oppose à sa progression.

2. INCISION AVEC LE BISTOURI ORDINAIRE CLASSIQUE (faite parallèle et sous-jacente à celle du bistouri électrique non diathermique) : aucune différence apparente n'existe entre les deux sections.



Photos Buffotot



3. INCISION AVEC LE NOUVEAU BISTOURI ÉLECTRIQUE NON DIATHERMIQUE (à ondes entretenues). — La section produite est ici absolument linéaire, à bords nets et rectilignes, sans zone d'escarrification de part et d'autre ; le bistouri électrique coupe librement et n'est gêné en rien dans sa progression, la même que celle d'un bistouri ordinaire. L'incision est toute semblable à celle faite par un tranchant d'acier.

4. Ci-dessous, les trois variétés de section : Par bistouri diathermique ; par bistouri électrique non diathermique et par bistouri classique à tranchant d'acier. Les deux dernières (à gauche) sont nettes et à lèvres normales ; la première (à droite) s'est au contraire déjà recroquevillée, et l'on voit autour une zone nécrosée.



Photos Buffotot

constatation au moins aussi importante : les tissus se trouvent sectionnés par une action essentiellement mécanique, avec minime intervention de chaleur, (sauf si l'on opère lentement) le nouveau bistouri électrique à haute fréquence n'est donc pas « diathermique ». La destruction des éléments tissulaires résulte, en effet, d'un véritable bombardement mécanique produit par des milliers de menues étincelles à action disruptive, qui font éclater à la fois les cellules et les fibres qui les encadrent : l'action dominante consiste, comme nous l'avons montré avec Champy à l'Académie des Sciences, en une « désorientation tissulaire », qui aboutit dans les zones en contact direct avec l'électrode à une dislocation complète de tous les éléments du tissu, et se réduit dans les parties plus éloignées à un simple allongement, à un étirement de ces cellules, susceptibles par la suite de réparation. Cette action de désorientation, propre au bistouri électrique à haute fréquence, s'opérera différemment suivant la structure des tissus, étant beaucoup plus intense sur ceux à architecture résistante (tels que tendons) que sur ceux à structure molle (graisses) : il en résulte que les effets sont en quelque sortes « électifs » sur les divers tissus, le bistouri électrique acquérant par là même une action « disséquante » très particulière, avec création spontanée de plans de séparation qui faciliteront certaines interventions.

Mais la propriété la plus remarquable du bistouri électrique est son action hémostatique, action d'ailleurs surtout secondaire. Observée d'abord cliniquement au cours de mes opérations, j'ai pu avec Champy montrer le mécanisme de cette hémostase retardée : en effet, immédiatement l'action coagulante ne s'exerce que sur des vaisseaux de tout petit calibre, les capillaires par exemple ; et elle est presque nulle pour les vaisseaux quelque peu notables. Par contre, au niveau de ceux-ci, l'hémostase apparaît au bout de quelques minutes, « hémostase secondaire précoce », et par un mécanisme fort intéressant, bien visible sur nos coupes histologiques ; l'action de désorientation, de dislocation du courant se propage en effet à beaucoup plus grande distance le long des colonnes liquides, particuliérement des vaisseaux ; et c'est à une distance dix fois plus grande que des cellules endothéliales apparaîtront lésées et éclatées dans la lumière d'une artère, d'une veine. Ces cellules mettront en liberté du fibrinferment qui coagulera, puis thrombosera la cavité du vaisseau et produira son hémostase. Ainsi s'explique qu'en sectionnant un rein, l'hémorragie sera d'abord aussi abondante qu'à l'ordinaire, puis se tarira rapidement dans les minutes suivantes, par l'effet de cette hémostase secondaire précoce. Ces sortes de « ligatures spontanées à distance » se faisant au cours même de l'opération, apportent aux actes opératoires une sécurité nouvelle.

D'autre part, ce mode de section chirurgicale, en coagulant les vaisseaux sanguins et lymphatiques (soit mécaniquement par le processus thrombosant décrit plus haut, soit thermiquement si la section est faite lentement) confère également une sécurité particulière dans deux sortes de lésions : lésions infectieuses, lésions cancéreuses. Pour les lésions infectieuses, il empêche au cours



COUPES MONTRANT LA DIFFÉRENCE DE PROFONDEUR D'ACTION DES DEUX BISTOURIS ÉLECTRIQUES. A gauche, section par l'ancien bistouri " diathermique " (à ondes amorties) : désorganisation brutale (par coagulation et élongation) du tissu adjacent sur plus de 2 centimètres de profondeur, c'est-à-dire presque toute la hauteur de la coupe ; superficiellement, il y avait une zone d'un ½ centimètre de cellules nécrosées, carbonisées, méconnaissables, qui sont tombées. — A droite, section par le nouveau bistouri non diathermique (à ondes entretenues). L'action nécrosante est infime : 100 fois moindre qu'avec le bistouri diathermique. La différence entre les deux coupes est absolument frappante, au bénéfice du nouveau bistouri, dont les emplois se multiplient chaque jour.



de l'incision par le bistouri la diffusion des germes libérés par le passage de l'instrument ; d'autre part le chirurgien, en accentuant les effets thermiques par une section plus lente, créera sur les parois de l'incision un enduit protecteur, sorte de cuirasse imperméable. C'est ce même mécanisme protecteur « par calfatage des vaisseaux (en particulier des lymphatiques) », qui fait que le bistouri électrique aurait avantage à être utilisé dans les opérations pour cancer ; on se préserverait ainsi des risques de contamination par un bistouri ayant traversé une zone cancéreuse insoupçonnée. Avantage minime, semble-t-il ; mais, en matière de cancer, il n'y a pas d'avantage minime !

Un autre avantage du bistouri électrique, mais plus incertain, est que la réparation se ferait plus vite : c'est ce que j'ai appelé « l'action stimulatrice de régénération ». J'avais constaté cliniquement, dès mes premières opérations, des cicatrisations plus rapides et depuis, plusieurs collègues français ont confirmé mes observations. L'histologie en donne encore l'explication en montrant l'existence, au-dessous de la zône éclatée et détruite, de cette zône de désorientation à distance, simplement modifiée ; l'irritation cellulaire ainsi produite, que traduit l'étirement caractéristique des cellules, aboutit à une hyperactivité fonctionnelle susceptible d'accélérer réparation et cicatrisation.

De ces données histo-physiologiques se déduisent les indications du bistouri électrique dans la pratique chirurgicale.

L'indication indiscutable, admise même par ses adversaires, (car, comme toute chose nouvelle il en a de très déterminés) est la section des viscères, des tissus très vasculaires, et dans lesquels l'hémostase par pince ou ligature est difficile à effectuer : je veux dire rein, poumon, cerveau, foie ; en particulier la chirurgie pulmonaire semble devoir étendre notablement son champ d'action du fait de ce nouveau mode de section chirurgicale, qui m'a permis l'an dernier avec mon collègue Baumgartner d'enlever un lobe de poumon sans hemorragie.

Une autre indication non discutable est de pouvoir travailler en milieu infecté sans diffuser les germes infectieux, par exemple pour l'incision d'un phlegmon profond ; de même les actes chirurgicaux touchant au milieu intestinal sont rendus plus inoffensifs, et voici dix-huit ans que j'ai pu transformer ainsi la cure radicale des gros paquets hémorroïdaires. Le bistouri électrique convient pour la même raison à la chirurgie du cancer : ainsi que nous l'avons dit, la greffe cancéreuse par la lame du bistouri ne semble plus à craindre. Egalement remarquable (sans doute pour les mêmes raisons de calfatage des vaisseaux) est son emploi pour de grosses opérations très mutilantes et shockantes, telles que l'extirpation massive de la vessie : faites avec le bistouri électrique, elles n'entraînent aucun shock opératoire, les surfaces d'absorption se trouvant réduites au minimum. Une autre indication, mais d'ordre secondaire, résulte de l'action disséquante élective, qui pourra être mise à profit pour certaines opérations nécessitant des dissections très fines.

Il résulte de ce rapide exposé que le bistouri électrique à haute fréquence non diathermique, par les avantages que nous venons d'énumérer, constitue un progrès réel. Employé avec compétence, après apprentissage, et suivant certaines indications qu'une expérience prolongée précisera au fur et à mesure, ce nouveau mode de section chirurgicale apporte une sécurité nouvelle en beaucoup de cas. Cela suffit à lui donner une place dans la chirurgie moderne ; mais à vouloir la lui donner trop grande, on risquerait de lui nuire et de faire méconnaître son utilité d'ores et déjà indiscutable.

Dr. HEITZ-BOYER,

professeur agrégé, chirurgien de l'Hôpital St Louis

En bas de page, appareil générateur des courants à ondes amorties d'Heitz Boyer-Gondet, qui permettent la réalisation du bistouri électrique à haute fréquence : on voit l'ingénieur Gondet réglant le courant suivant les différents temps de l'opération, à la demande du chirurgien. Cet appareil utilise les perfectionnements apportés, au cours de ces dernières années aux lampes de T. S. F. Les ondes entretenues découvertes par d'Arsonval, passent dans l'usage pratique de la chirurgie.



Photos Buffotot

Gens et Choses dont on parle






PHOTO H. MANUEL

Le professeur Louis Bard vient de mourir. On le voit, ci-dessus, faisant sa leçon à la clinique médicale de la Faculté de Strasbourg.

Un croquis d'audience de Mme Lafarge dont le procès fameux vient d'être intégralement publié par le docteur Jacques Hérissay.

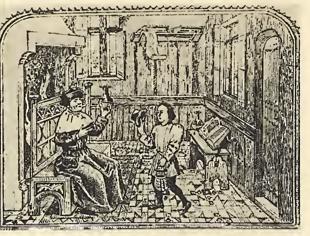
La Revue du Médecin félicite le docteur Morax, le célèbre ophtalmologiste français récemment élu à l'Académie de Médecine.

Ci-dessous, les trois plats du repas uniquement végétarien des pensionnaires du Dr. Lehmann au sanatorium Weisser Hirsch.

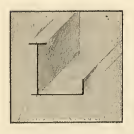

Photo Wide World

Le Cabinet Médical jadis et aujourd'hui





Un intérieur de "médecin 1930", composé par J. Ch. Moreux, architecte, et une « étude » de jadis.



La décoration de l'intérieur du médecin suit, à travers les âges, les transformations de la décoration civile dont elle est un reflet.

Jadis le mobilier était composé selon le style d'époque. Aujourd'hui, trop de médecins manifestent un engouement pour les façons périmées ; ils sont enclins (eux, ces prêcheurs d'hygiène) à transformer leurs intérieurs en véritables musées de « souvenirs de famille », aussi en repaires de microbes, en nids de poussières grâce au concours de rideaux, tapisseries, et autres déguisements des murs. Je sais certains ensembles qui me transportent en province, aux époques Balzaciennes.

Vous plaît-il de savoir que le terme « cabinet de consultation » est relativement moderne ; ce lieu se nommait autrefois « l'étude ». Des miniatures et petites estampes du XVe siècle nous proposent maintes perspectives d'études.

L'inventaire du Docteur Lallemagne (Bollein 1668) nous détaille : « Premièrement, une grande table de noyer — plus un banc de noyer — une table médiocrement grande en bois de sapin — deux chaises de noyer, une petite et l'autre à bras, — plus une litoche (sorte de lit de camp) — plus un globe céleste (tout neuf), — plus une sphère de carton, — plus une seringue médiocrement bonne, — et enfin une bibliothèque variée et nombreuse. »

Les études de la Renaissance se composaient comme des étuves à mystère ; les architectes de la fin du XVIIe siècle agrandissent les pièces et les aèrent ; ceux du XVIIIe leur confèrent l'atmosphère d'intimité, qui s'exaspère vers la fin du XIXe ; alors la plupart des cabinets de médecins rivalisent victorieusement avec les bric à brac les mieux achalandés.

Ainsi se modifie l'allure de la courbe décorative, tandis que les novateurs traînent à leur suite le cortège des « amateurs éclairés » et des snobs, que ceux-ci poussent la foule indécise ou indifférente, et que les chœurs divers de la critique compliquent la situation en tirant de chaque côté et en organisant une éclatante cacophonie. Toujours est-il que le cabinet-type du médecin 1930 se présente glabre, sans superfétations ; les murs en sont nets et peints à la chaux, le sol est revêtu de terrozolit ou de caoutchouc, plages lisses jonchées de carpettes ; les meubles très confortables sont en nombre nécessaire et suffisant ; les carrosseries des appareils médicaux ne sont pas exposées comme des machines de torture propres à émouvoir les âmes délicates. Plus de bimbeloteries, de bronzes émouvants, de photographies d'actrices reconnaissantes ; mais un souci de l'hygiène, du confort et de la correction, un amour de l'air, de la lumière, un mépris du mystère et de la sensiblerie.

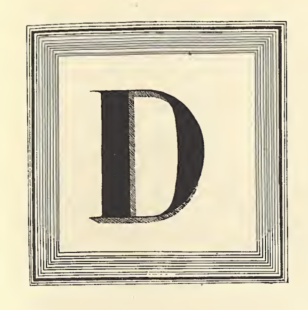
Marcel ZAHAR.



Les gravures reproduites figurent le cabinet médical aux seizième dix-septième et dix-huitième siècles.



LE BAIN

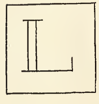


ANS le pur et brillant sarcophage, douce est l'eau qui repose, tiède et parfaite épouse de la forme du corps.

Le nu libre et léger se dispose et s'apaise. Tout est facile dans le fluide en qui les jambes déliées sont aussi vives que les bras. L'homme y dépose sa stature ; il y coule toute la longueur dans laquelle sa hauteur s'est changée. Il s'étire jusqu'à rejoindre l'extrême de son ressort ; il se ressent égal au sentiment de son pouvoir de se détendre. Avec délice il transpose ses points d'appui ; un doigt le porte et le soulève ; et ses forces flottantes, dans la masse calme du bain à demi fondues, rêvent d'anges et d'algues. Le poids de la chair bienheureuse baignée est presque insensible ; la chaleur de son sang étant peu différente de celle de l'eau toute prochaine, le sang s'épanouit sous la peau tout entière. Le corps vivant se distingue à peine du corps informe dont la substance le remplace à chaque mouvement. Une personne se mélange à la plénitude indéfinie qui l'environne ; quelqu'un se sent dissoudre doucement. Tout le corps à présent n'est plus qu'un songe agréable que fait vaguement la pensée. Le doux moment se mire et se voit des membres limpides sous le verre de l'eau. Ce qui regarde et qui parle avec soi-même s'émerveille de la grandeur et de la symétrie des membres qu'il domine ; et la tête pensante s'amuse de quelque pied qui vient à paraître loin d'elle, qui obéit comme par magie. Elle observe un orteil surgi se fléchir, un genou émerger et redescendre dans la transparence, comme une île océanique qu'exonde et que replonge un caprice du fond de la mer. La volonté elle-même et la liberté générale de l'être se composent dans l'aise de l'onde.

Il y a peut-être dans l'air fade et vaporeux un parfum dont la fleur complexe interroge les souvenirs, caresse ou colore les désirs indistincts de l'être nu. Les yeux se perdent ou se ferment. La durée sans contacts s'affaiblit. L'esprit s'ouvre les veines dans un rêve.

Paul VALÉRY.



RETOUR DE

■

L'Italie, l'Espagne, la Grèce et tous nos vieux pays d'Europe sont pleins d'attraits. Je ne songe jamais sans émotion à Bellagio, Naples, Tolède, Prague ou Stockholm, mais j'avoue n'avoir jamais éprouvé d'impression aussi étrange qu'à New-York. Rien de comparable en Europe. On se croirait dans une autre planète.

Tout Français qui a des loisirs et les moyens de dépenser quelques dollars devrait faire le voyage. Pour peu que le ciel soit clément, la traversée, à elle seule, est un enchantement.

Les bateaux de la « Transatlantique » sont de véritables villes flottantes, où tout est combiné pour le confort et le plaisir.

« L'Ile-de-France » est le plus beau. Sa salle à manger de Patout, son fumoir de Ruhlmann, son salon de Sue et Mare, sa chapelle, sont les chefs-d'œuvre de l'art actuel.

La vie coule rapidement et agréablement à bord : théâtre, cinéma, musique, danse, combats de boxe, les distractions se succèdent presque sans arrêt.

Chaque matin le steward vous apporte le journal du jour imprimé à bord. Le sans-fil vous laisse en communication avec les vôtres.

Aimez-vous les joies de la table ?

Le menu vous offre à chaque repas trente plats.

Après Dieu, il y a deux maîtres à bord : le Commandant et le « Chef ».

Le premier, distingué et aimable, sanglé dans son magnifique uniforme, dirige les services techniques et préside aux réjouissances.

Le second, entouré de son état-major à hauts bonnets, ne quitte pas le royaume des fourneaux. Je n'ai jamais pu l'approcher.

Le médecin chef, mon ami Hobec, réconforte de son sourire les passagers qui n'ont pas le pied marin. Il dirige avec compétence et dévouement son hôpital de soixante lits, où tout est prévu : salle d'opé-

NEW-YORK

■

rations modèle, salle d'accouchements, cabanons matelassés pour les fous.

L'impression de sécurité est complète. Aucun danger.

Si, un seul ; celui de mourir d'indigestion. Maître d'hôtel et garçons veulent à toute force vous gaver de caviar et de pâté de lièvre (sans qu'il vous en coûte du reste un dollar de plus).

Si votre estomac et votre foie sont capricieux, méfiez-vous de « l'Ile-de-France » !

■

New-York est la ville du monde la plus grande, la plus riche, la plus moderne. Je ne dirai pas cependant qu'elle est la plus belle. Les Américains eux-mêmes laissent cette suprématie à notre capitale.

Les environs de la ville découvrent des horizons grandioses : large fleuve, grands lacs, collines abruptes, plaines immenses.

Mais, lorsque, débarqué au Havre et installé dans le train, on laisse errer ses regards sur la campagne normande, on éprouve une agréable émotion.

Les petits champs ratissés avec amour, les rivières bordées de peupliers, les villages groupés autour de leur clocher, tout semble plus beau qu'autrefois. Et le Français n'est pas seul à admirer et à aimer son pays. Sa voisine américaine ne détache pas ses yeux du paysage et répète à chaque instant un seul mot : « lovely ».

Puis voici Paris, notre vieux, notre beau Paris.

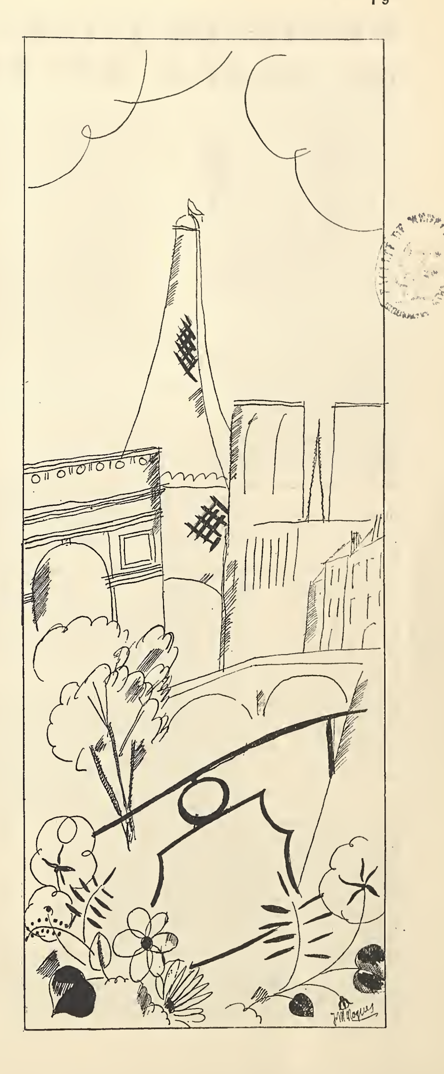
Le ciel est plus pur, l'air plus léger, le soleil plus doux. On goûte à nouveau la joie de vivre.

Les immeubles n'ont que six étages, mais n'écrasent pas nos églises. Ils mettent en valeur nos monuments.

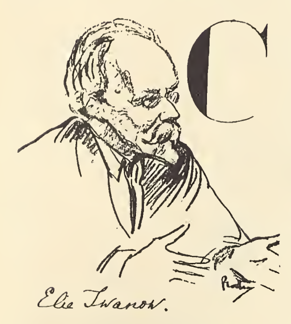
La Tour Eiffel, qui est toujours « the hightest monument in the world », dessine dans le lointain son élégante silhouette, et l'Arc de Triomphe, lourd de gloire, profile sa masse majestueuse.

Pour bien comprendre et aimer Paris, il faut, une fois au moins, aller voir les avenues de Manhattan.

F. DEBAT.



OBTIENDRA-T-ON UN HYBRIDE DU SINGE ET DE L'HOMME ?



C'EST la question que nous avons posée au professeur, Elie Iwanow, de l'Institut d'Etat de médecine vétérinaire expérimentale à Moscou, qui est venu faire, à l'Institut Pasteur de Paris, une conférence sur la méthode d'insémination artificielle dont il est le créateur. Lui qui féconde artificiellement juments et brebis, espère-t-il pouvoir féconder un jour une guenon avec du sperme humain ?

— Je l'espère, nous répond-il. En biologie, nous sommes en présence de nombre de faits qui affirment une parenté très proche entre l'homme et l'anthropoïde. Les expériences apporteront la conclusion scientifique.

« Si elles sont négatives, des résultats précieux nous resteront toujours acquis.

« Si elles sont positives, ce sera mieux encore. Car on peut penser que de cette façon nous aurons une forme intermédiaire entre l'homme et l'anthropoïde ; ce qui présentera le plus grand intérêt pour les biologistes, pour les psychologues, pour les philosophes et pour l'humanité en général.

« Et même si nous ne réussissions pas à avoir un embryon développé, mais si, seulement, nous assistions au commencement du développement de l'œuf de l'hybride, ne serait-ce point, du point de vue scientifique, une donnée des plus importantes !

— Avez-vous déjà commencé vos expériences, monsieur le Professeur ?

— Oui. J'ai séjourné en Guinée française de 1916 au 1er juillet 1927. J'y ai installé, grâce à la confiance et aux subventions de l'Académie des Sciences de Russie, grâce aussi à l'appui moral que j'ai trouvé à l'Institut Pasteur qui, de tout son effort, a favorisé mes recherches, et avec la permission du gouverneur, une grande Singerie, avec un immense jardin d'essai où les anthropoïdes pouvaient vivre en semi-liberté.

« Sur huit femelles de chimpanzés que j'avais, trois ont reçu l'insémination artificielle. Mais l'expérience n'a pas pu être poursuivie. Au cours du voyage qui devait transporter les trois femelles à Soukoum...

— A Soukoum ?...

— C'est à Soukoum, en Russie, qu'a été fondée la grande Singerie " modèle ", préparée avec les soins les plus minutieux pour l'élevage des singes et, surtout, des anthropoïdes. C'est là que les trois femelles inséminées en Guinée devaient être transportées. Hélas ! en cours de route, je tombai malade. Mon âge s'était mal accommodé du climat africain et des longs voyages. Les guenons moururent et il ne fut pas possible de savoir si elles avaient été fécondées, l'autopsie n'ayant pu être faite.

— Comptez-vous, Monsieur le Professeur, reprendre bientôt vos expériences ?

— Les reprendre ? Oui. Bientôt ?... c'est une autre affaire. Les difficultés sont considérables. Ces travaux exigent d'énormes dépenses d'argent. L'organisation, en effet, en est lente et ardue. Il faut avoir à sa disposition, de vingt à trente femelles de chimpanzés. Il faut installer une Singerie où elles puissent vivre à l'état de nature.

— Une telle installation est-elle réalisable en Europe ?

— Elle s'y heurterait à de nombreuses difficultés. Dans notre Singerie, au Sud du Caucase, j'ai pu donner aux anthropoïdes une semi-liberté. Mais ils y meurent.

— De toute façon, vous n'abandonnerez point ce problème, Monsieur le Professeur ?

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Trop de savants sont désormais intéressés au résultat de nos expériences.

— Certains naturalistes, pourtant, prétendent que celles-ci ne doivent pas réussir.

— Je ne peux pas affirmer qu'elles réussiront. En matière scientifique, il faut chercher. Ce n'est qu'ainsi qu'on trouve. Quand j'ai commencé mes travaux de fécondation artificielle, que n'a-t-on pas imaginé de plaisant ! Aujourd'hui les savants les plus éminents s'intéressent à leurs indiscutables résultats.

— Se pourrait-il, Monsieur le Professeur, que l'homme fût, lui-même, un hybride de différentes espèces de singes ?

— Nos expériences le diront.

— De toute manière, le produit de l'homme et de l'anthropoïde — si produit il y a — ne peut pas nous donner un type amélioré de la race humaine ?

— Je ne le pense pas. Dans toutes les autres espèces, il s'agit bien, en effet, de l'amélioration des races domestiques. En ce qui touche à nos recherches sur l'espèce humaine, ce ne serait qu'une expérience purement scientifique et dont les résultats donneraient aux savants des connaissances nouvelles.

— L'homme, dans son orgueil, n'en peut-il être offensé ?

Le Professeur Iwanow hésite un instant. Un sourire passe dans ses yeux clairs :

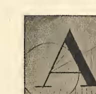
— L'homme ? Pourquoi pas le singe ?... nous dit-il. Qui est le meilleur ? L'homme a-t-il seul de l'intelligence ? J'ai connu un chimpanzé qui allait régulièrement au restaurant et savait se faire entendre pour avoir du vin. Il le buvait, d'ailleurs, comme un homme et il est devenu alcoolique. Ne voyez-vous pas là une preuve d'intelligence ?... Et puis...

Et puis, monsieur, avez-vous jamais entendu dire que les singes organisaient des guerres ?...

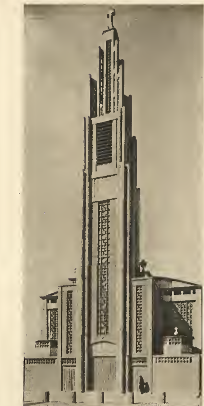
Henri SIMONI.

Les Frères Perret

par Michel DUFET

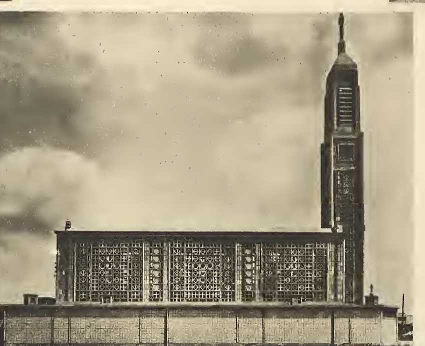


Au début de ce siècle, les progrès réalisés dans l'emploi du ciment armé devaient bouleverser les habitudes des constructeurs. Vanté par quelques architectes, honni par d'autres, ignoré par la plupart, le béton fut longtemps proscrit de l'enseignement officiel. A vrai dire les conditions de son emploi nécessitaient une esthétique nouvelle, à quoi les « gens en place » sont généralement hostiles. L'étude des ordres d'où découlait toute la connaissance plastique de l'architecte à cette époque, accoutumait à des proportions telles que celles obtenues grâce à l'emploi logique, strictement calculé, du béton semblaient inutilisables pour les monuments publics. Par surcroît tout le fatras de décor dont s'accompagnait la construction des palais nationaux s'accomodait mal d'une matière qu'on ne pouvait sculpter et que les principes



Ci-dessus, la tour d'orientation de Grenoble où le ciment armé est employé de façon logique et belle.

Ci-dessus, l'église du Raincy, et sa flèche de ciment, à la forme si élancée et si pure.



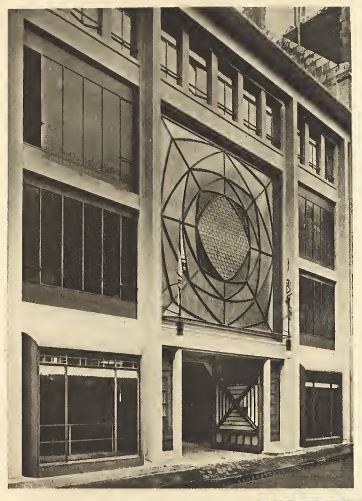
Ci-dessous, l'immense nef de ciment armé qui abrite les ateliers des Établissements Esders.

Ci-contre, l'Église Ste-Thérèse de Montmagny et sa belle verrière de ciment armé.



A droite, les voûtes « coquille d'œuf » des docks de Casablanca.





admis empêchaient de revêtir de matériaux plus riches, marbres, mosaïques, céramiques etc... Il revient à Auguste Perret d'avoir, le premier, employé le béton d'une façon à la fois belle et logique.

Sa maison de la rue Franklin date de 1905 et le garage Ponthieu où le ciment est, pour la première fois employé nu, date de 1906. A cette époque un jeune homme entrant à la section d'architecture, à l'Ecole des Beaux-Arts, pouvait y rester jusqu'en 1910, obtenir tous ses grades nécessaires au diplôme sans entendre parler par un seul de ses maîtres du ciment armé. Le grand amphithéâtre de dessin était, d'ailleurs, encore éclairé à l'aide d'une multitude de lampes à huile.

Auguste Perret, au lieu de partir d'une donnée inchangeable, la colonne telle que les Grecs l'ont traitée il y a deux mille ans, prit pour base le coefficient de résistance du béton armé. C'est ce qui lui permit de réaliser ces monuments que l'on peut considérer comme les chefs-d'œuvre de l'architecture présente, le théâtre des Champs-Elysées, les églises du Raincy, de Montmagny.

Peu de monuments ont, cependant, été aussi critiqués que ce théâtre des Champs-Elysées où de minces pilastres de marbre blanc, couronnés d'or, soutiennent le puissant attique où se développe la géniale frise de Bourdelle. De larges plans de marbre accompagnent ces pilastres, entourent les baies et leur grosse moulure d'or qui sertit la

Ci-dessus. le garage Marbeuf où le ciment est utilisé nu, et qui a été édifié par Perret en 1906.



Ci-dessus : Théâtre de l'Exposition des Arts décoratifs, ci-contre à droite, l'intérieur de ce Théâtre et enfin, à gauche, une maison rue Franklin.



glace nue. Dans cette simplicité, les bas reliefs de Bourdelle creusent de profonds volumes et modèlent une belle arabesque de gris somptueux. Et le plan de ce théâtre aux larges dégagements, majestueusement ordonnés, la salle d'une si heureuse sobriété où les gris des marbres et du rideau tissé d'argent se couronnent des roses si rares de Maurice Denis. Et ces foyers, spacieux, d'élégantes proportions où fleurissent les Marval, les Bonnard, les Vuillard. Voilà bien un des plus purs miroirs où se puisse refléter notre époque.

Ce qui étonne, à considérer l'œuvre si varié de ce maître, c'est la grande diversité des solutions apportées aux différents problèmes que le hasard des commandes lui a donné de résoudre.

L'immense verrière qui forme le mur de l'église de Montmagny, la voûte « coquille d'œuf » des docks de Casablanca, la nef des ateliers Esders, autant de chefs-d'œuvre à l'aspect imprévu et dont la beauté provient d'abord du respect des données techniques de la construction, base même de la composition architecturale.

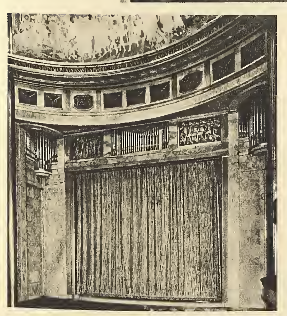
Et je pense que de pareilles réussites n'eussent pu être obtenues sans l'union de ces trois forces : l'artiste, le technicien, l'administrateur. Les trois frères Perret ont su, de surcroît, nous donner cette leçon.

Michel DUFET.



Ci-dessus, le Théâtre des Champs-Elysées ses revêtements de marbre encadrant les sculptures de Bourdelle.





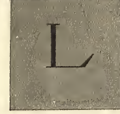


Ci-dessus, un dégagement du Théâtre des Champs-Elysées, et ci-contre à gauche, la scène de ce théâtre ; à droite, l'Ecole Normale de Musique.

CHARLES

par le Docteur





LA *Place de la République à Montmartre*... un hameau de ciment armé, très inattendu sous l'aile décharnée du Moulin de la Galette.

C'est là que Kvapil redit, avec une volupté tranquille et des inflexions toujours nouvelles, la splendeur du corps féminin.

J'ai frappé chez lui, un soir de février.

Il m'apparut de forme dense et d'âme cordiale et, surtout, délicieusement simple et vrai. Ce parler ouaté qu'il a précieusement rapporté d'Anvers, la bonne ville, m'a réjoui, dès l'abord. Certes, j'avais bien vu que Courbet avait été sa plus longue étape. Mais voici que, soudain, son accent m'apprenait qu'il nous venait de Rubens.

Maintenant, il protestait contre la douce violence que lui faisait *La Revue du Médecin*.

« Mais, mon cher Maître, c'est la rançon du succès !

Et puis vous serez si bien chez nous ! Vous verrez !

Kvapil *chez les toubibs* ! Quelle fête ils vont vous faire ! Comme ils vont choyer vos femmes, souverain remède à la laideur, à la misère et à la mort !

Quel gré nous allons leur savoir d'être belles, d'être bien portantes ! »

Il riait. D'un geste large, il m'invita au banquet somptueux. Et de ses mains dévotes, il m'apporta les plats succulents

Les ai-je bien goûtés ?

Ai-je bien vu la femme au collier bleu, caressée de tonalités si tendrement grises ?

L'ai-je bien vue dans ce jour pauvre d'hiver ?

Je suis sûr, en revanche, d'avoir connu la souple vigueur de son jeune corps, modestement cachée sous les exquises fragilités de la lumière colorée.

Tout cela n'est pas objectif. Il y a de l'émotion ; une émotion en force, un sobre lyrisme, très viril, qui chuchote à fleur de peau, qui chante, en contralto, au plus profond de la forme pleine et souple.

Comme je marquais un arrêt devant un de ses nus splendides et que j'en touchais la matière, homogène et nacrée, à l'égal de la porcelaine, Kvapil me dit : « Oui ! Je ne travaille que dans le frais. Je ne retouche pas, quand c'est sec. *Je recommence* ! Alors, vous voyez ! Quand mes toiles ont deux ans d'atelier, comme celle-ci, la couleur devient belle... Mais connaissez-vous mes paysages et mes natures mortes ? »

Ils ne me firent pas regretter les femmes.

La sensibilité du bon artiste s'est transposée sans effort. On retrouve dans ses paysages les dimensions de ses



Les paysages de Kvapil témoignent de la même sensibilité que ses nus. " L'eau de Kvapil " est puissante et profonde, vivante et pure, comme la chair de ses corps de femmes

KVAPIL

François Vallon

corps de femmes : largeur et profondeur.

Car voici *l'eau de Kvapil*, l'eau vivante et pure, qui coule, à petit bruit, au bord de ses paysages. Voici la grasse végétation d'un vert insondable, trouée de vibrantes taches de lumière. Elle est exotique, à force d'ampleur et de richesse. Et puis voici une de ces aubes frissonnantes du printemps, un de ces adorables et fugitifs instants où le ciel incertain est encore ardoisé, où l'arbrisseau semble attendre dans un recueillement de néophyte le miracle foliaire.

Kvapil a épié souvent ce passage. Souvent il a su le saisir, au grand dommage — me disait-il — de ses doigts gourds. Et si ces toiles de l'avril lui sont chères, entre toutes, c'est qu'en les regardant il y retrouve la fine émotion de leur genèse.

Pour ma part j'y ai entendu battre le cœur de cet amant de la nature.

Dans ses mains actives, d'autres toiles arrivaient. Du fond des tableaux venaient à moi des bouquets éclatants. Une nature morte passa, exquise symphonie en jaune. Ce jaune, il l'aime tant ! Nul, mieux que Kvapil, ne saurait dire le poème délicatement amoureux, que murmure une transparente chemise de soie safranée sur un beau torse de femme.

Cependant, le jour baissait et je songeais à partir.

« Et ma sculpture ? » me dit ce peintre.

Alors, aux lampes allumées, Kvapil me montra d'exquises petites bonnes femmes. On les eût dit toutes vives échappées de ses tableaux. Facile évasion en vérité ! Il avait dû leur suffire, tant elles sont sculpturales, d'avancer un pied pour sortir de la toile.

Je partais enfin quand cet homme charmant me désigna, sous une aquarelle de Dufy, — un étonnant Pascin.

De grasses femmes décloses, répandues sur une bergère, étalaient des chairs savoureuses, ombrées, pastellisées, parmi de vaporeux linons.

Je ne sais quel charme trouble, quel étrange parfum d'orient, très métissé, se dégageait de cette cassolette. Je la reniflais avec trop d'ardeur, sans doute, car Kvapil, me considérant de son petit œil vif et rieur, me dit : « C'est un peu vicieux, hein ? mais c'est joli » !

Il m'avait fourni le mot de la fin, celui qui va me servir à caractériser sa peinture, à lui, l'honnête artiste : elle est saine.

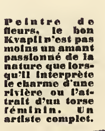
Elles ont beau nous offrir en ronde-bosse leurs seins émouvants, leurs ventres et leurs croupes magnifiques, cernés d'ombres chaudes, les femmes de Kvapil sont chastes.

Le plus ombrageux des moralistes, le plus lubrique des vieillards peuvent accrocher un nu de Kvapil à leur chevet, ils dormiront, l'un sans remords, l'autre sans une « mauvaise pensée » supplémentaire.









Peintre de fleurs, le bon Kvapil n'est pas moins un amant passionné de la nature que lorsqu'il interprète le charme d'une rivière ou l'attrait d'un torse féminin. Un artiste complet.

PERLES FINES

■ **par Robert**

Photo Lucien Pohl, importateur.

Huître perlière cultivée, et qui renferme trois perles : deux accidentelles et une de culture.

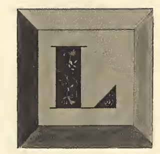


Photo Cintract.

Perle fine sauvage, en épingle de cravate ; la fêlure avait été masquée par de l'huile de ricin. La même, coupée, permet de voir l'énorme noyau accidentel.



Photo Cintract

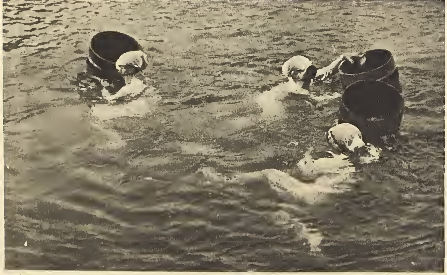


La perle fine ne se forme que dans les mollusques qui sécrètent normalement de la nacre pour leur coquille ; donc pas de perle fine possible chez les mollusques à coquille sans nacre : dans l'huître comestible de nos tables, plate ou portugaise, il ne peut se former de perle fine ; l'on y trouve bien parfois quelques concrétions plus ou moins mates, ou même porcclanées, mais elles sont dépourvues d'orient, elles n'ont aucune utilisation en joaillerie. Dans la moule commune, les perles fines sont fréquentes, seulement elles restent toujours extrêmement petites.

La perle fine, produit pathologique, se forme au sein des tissus du mollusque, dans un sac épithélial, autour d'un noyau qui peut être très petit ou très volumineux ; c'est le « corps étranger », ou le kyste, que le mollusque isole, en le recouvrant de secrétion perlière, secrétion « défensive » dit-on en termes finalistes.

« La perle fine, a écrit le physiologiste Raphaël Dubois, n'est que le brillant sarcophage d'un ver ». C'est, en effet, quelquefois, un ver parasite de l'huître perlière, une larve de cestode, qui devient le noyau de la perle ; son cadavre calcifié, momifié, est lentement enveloppé de sécrétion perlière ; mais beaucoup d'autres corps peuvent devenir le noyau de perles fines ; s'il s'agit de parasites à tissus mous, il est assez rare que l'on puisse en retrouver plus que des traces, mais s'il s'agit de parasites ayant une carapace chitineuse, ils pourront être reconnaissables ; le zoologiste de Filippi réussit à identifier l'espèce d'hydracarien dont les cadavres formaient le noyau de perles fines d'Anodontes. Dans la cavité centrale d'une perle de Méléagrine de Ceylan, Lyster Jameson a trouvé des diatomées à côté de spicules d'éponge. Il arrive généralement qu'à la place d'un organisme on ne retrouve plus, dans le noyau, qu'une calcosphérule brunâtre, à structure radiaire, une concrétion de calcite, qui s'est accrue aux dépens de la vatérite des tissus du mollusque. L'on peut aussi rencontrer des poches d'une substance pulvérulente que les joailliers considèrent (à tort) comme de la vase ou de la boue ; si cela peut se soupçonner de l'extérieur, la perle est dite « blue ». Si l'on coupe, ou décalcifie, un grand nombre de perles fines de provenances diverses, l'on constate que, dans la nature, s'il y a de petits noyaux, il y en a aussi d'énormes, avec un bien mince revêtement de substance perlière. Il s'en faut de beaucoup que, chez les perles fines sauvages, les couches de substance perlière soient toujours homogènes, les couches ne sont souvent pas constamment parallèles, il y a des défauts, des taches, des inclusions ; à une couche d'un bel orient succède une couche d'un orient médiocre. C'est un métier qui n'est pas sans apporter des mécomptes que celui de gratteur de perles.

Les couches de substance perlière, chez les perles fines de culture, sont plus homogènes, plus exemptes de défauts que chez beaucoup de perles sauvages, et cela se comprend. Les huîtres perlières des élevages sont placées dans des cages, dans des eaux tranquilles, à l'abri de leurs



Cliché Lucien Pohl, importateur

Plongeuses de la baie d'Ago (Japon) remontant à la surface après avoir récolté de jeunes huîtres d'élevage.

ET BIOLOGIE

Ph. Dollfus

ennemis naturels, dans les meilleures conditions biologiques possibles ; la sécrétion de la perle fine est surveillée, dirigée, bien plus régulière que dans bien des huîtres perlières des bancs, livrées au hasard.

La culture de la perle fine, par greffage d'un sac perlier, est un progrès ; c'est une découverte remarquable en biologie expérimentale et on peut en espérer qu'elle arrêtera la dévastation inconsidérée des bancs naturels.

Il faut beaucoup de dextérité pour greffer un sac perlier tout constitué dans une huître perlière ; il faut inciser, ligaturer, aseptiser, assez adroitement et rapidement pour que le mollusque survive à l'opération. Si l'on veut que la perle soit bien ronde, il faut inclure dans le sac perlier que l'on greffe, un corps bien rond qui servira de substratum à la sécrétion perlière. Après divers essais, les cultivateurs de perles du Japon ont adopté comme noyau une sphérule de nacre, substance de même nature que la perle. Pour que la greffe donne de bons résultats, il faut que les méléagrines aient environ trois ans, et il faut attendre six à sept ans pour que l'épaisseur de substance perlière soit suffisante, pour que le produit soit de bon aloi.

Dénier à la perle de culture le qualificatif de « fine », c'est un non sens pour les biologistes ; il s'est trouvé des joailliers pour prétendre que la perle de culture était une perle fausse, comme si une huître perlière pouvait sécréter une perle fausse, quel que soit le noyau. Le qualificatif de « fine » est absolument indépendant de la grosseur et de la nature du noyau, ce que l'on recherche dans la perle, c'est sa beauté, son orient : on achète un jeu de lumière, car la substance, par elle-même, est sans valeur. L'usage n'est pas de déclarer à l'acheteur ce qu'il y a dans les perles ; c'est peut-être un tort, mais le vendeur lui-même ignore le plus souvent l'intérieur des perles ; quand, par hasard, il sait que parmi les perles d'un collier, il y en a quelques unes « blue » ou à gros noyau, il n'en prévient pas le client. Si l'on doit déclarer l'intérieur des perles fines, il faut le déclarer pour toutes les perles fines, qu'elles soient cultivées ou sauvages, ou prévenir que l'on n'en sait rien.

Les détracteurs de la perle fine de culture n'ont pas pris garde qu'en usant de tous les moyens pour déprécier celle-ci auprès du public, ils dépréciaient parallèlement la perle fine sauvage. On a écrit que la perle de culture était à la perle sauvage ce que le doublé était à l'or massif, comme si le calcaire de la matière perlière était assimilable à un métal précieux. Dans le doublé, l'or seul a une valeur et la garde : qu'il soit fondu, émietté, pulvérisé, c'est toujours de l'or ; mais que l'on pulvérise une perle fine, ou même que celle-ci se déshydrate spontanément, perde son orient, qu'elle « meure », l'on n'aura jamais que du calcaire, qui ne vaut rien.

La culture de la perle coûte cher aux éleveurs, elle n'est pas d'un rendement immédiat, ce n'est pas une mine d'or où l'on peut puiser, elle ne peut être rémunératrice que si les prix de la perle de culture restent élevés, et ils sont liés à ceux de la perle sauvage, celle-ci n'étant pas obligatoirement d'une qualité supérieure, c'est pourquoi les marchands de perles devraient être les premiers intéressés à n'avilir le marché ni de l'une, ni de l'autre.

Robert Ph. DOLLFUS.



Cliché de l'Office National des Inventions

L'on voit, ci-dessus, la coupe d'une perle sauvage à noyau secondaire (ovule) et ci-dessous, la coupe d'une perle de culture à noyau de nacre (cylindrique).



Cliché de l'Office National des Inventions



Photo Lucien Pohl, importateur

Ce document qui montre le nettoyage des cages à huîtres perlières fut pris en baie de Gokasko (Japon).

SOLITUDES



Sudbury, sur le lac Ramsay, base d'hydravions pour le "Provincial air Service" de l'Ontario. Les lacs sont les seuls lieux où puissent se poser les avions en ces contrées forestières.



Ce port, sur la limite du Manitoba, est à l'orée de la forêt. Au-delà se trouvent des terres stériles. C'est une vision sauvage et désolée qu'ont les aviateurs qui survolent cette région.

CANADIENNES

Dans cette contrée caractéristique du district du lac Archambault, au nord de la province de Québec, les hydravions utilisent encore les lacs nombreux et tranquilles pour se poser.





Les mines de Sherrit Gordon, au nord du Manitoba, seraient isolées du reste du monde, sans l'aviation. Un embranchement de chemin de fer est d'ailleurs là en construction.

La fin du monde



Ci-dessus, une scène de panique du film d'Abel Gance, " la fin du monde ", qui sera présenté prochainement. - Puis à droite, l'un des épisodes de la catastrophe. Ci-dessous, l'artiste V. Francen interprétant un rôle d'astronome.





Photos I. Kitrosser





L'ATHLÈTE

par le Docteur Thooris

Conseiller scientifique de la Fédération française d'Athlétisme



'Athlète ! Qu'est-ce qu'un athlète ? Est-ce un monstre de la force comme les belluaires de Galien qu'on gorgeait de viandes et qui moururent comme des mouches, dès qu'on en fit des soldats ? Ou bien un canon esthétique ?... Beauté ne jure pas avec vigueur. Les deux attributs sont compatibles, mais le premier est surérogatoire.

Voyons les choses sous l'angle utilitaire ! Nul doute que l'athlète ne soit un capital biologique dont on retire un intérêt moral et physique. Une nation a besoin pour vivre d'hommes d'action. Or la vie est un attelage à deux : le **corps** et **l'esprit,** l'un tirant à hue, l'autre à dia, si la volonté ne les dirige. Un athlète doit être, par définition, maître de son esprit et de son corps. Comment assurer cette maîtrise ?

II

Deux doctrines sont en présence : la **méthode naturelle,** (G. Hébert) et la **méthode sportive,** (*Fédération française d'athlétisme*). L'une façonne l'outil, l'autre en tire parti.

L'une forme des athlètes comnlets, l'autre des champions.

De même qu'une chaîne a olidité de son chaînon le plus faible, de même un athlete a la solidité de sa partie la moins résistante, d'où l'obligation pour lui de mettre en état toutes les parties dont il est composé. La doctrine de l'athlète complet répond à ce besoin.

D'autre part tout individu capable de performances remarquables, est toujours plus apte à un sport qu'à un autre, d'où la spécialisation que nécessitent les records.

III

Quelques mots sur l'outil ! Il y a deux sortes de muscles : courts et longs. Les premiers ont des tendons longs ; les seconds, des tendons courts. Le muscle long est le muscle de la force, le muscle court, celui de la vitesse. Ce que le muscle gagne en force, il le perd en vitesse et réciproquement, c'est une loi mécanique. Le travail des forces intérieures est d'autant plus grand que les masses douées de mouvement alternatif sont plus grandes, d'où perte d'énergie. L'haltérophile n'a un gros rendement que dans l'effort statique.

L'effort en kilos a besoin de muscles gros et à insertion le plus éloignée possible de l'articulation, l'effort en vitesse a besoin de muscles courts et à insertion le plus près possible de l'articulation. Les grosses articulations favorisent la force parce qu'elles éloignent le tendon de l'axe de rotation.

C'est l'effort dynamique qui développe le muscle. A égalité de poids musculaire et toutes choses égales d'ailleurs, le muscle du coureur est plus fort que celui de l'haltérophile, par rapport à la masse des leviers appelés à se mouvoir.

Les coureurs ont leurs masses musculaires à la racine des membres inférieurs et communiquent le mouvement aux articles par des tendons longs. Extrémités fines.



A gauche, Cadine, haltérophile, champion olympique toutes catégories, et, ci-dessous, Lorain, champion de France des cent mètres.



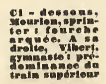
Les porteurs et les haltérophiles ont leur masse musculaire répartie le long de la masse vibrante. Extrémités épaisses.

IV

La spécialisation athlétique est liée à la taille et aux proportions. La hauteur de la fourche et la stature favorisent l'amplitude de la foulée. A proportions égales, la supériorité de la taille donnera le même avantage.

Trop petit, le coureur ne peut suppléer à la brièveté des foulées par leur nombre, ce nombre ayant une limite. Trop grand, l'amplitude ne compensera pas le nombre réduit des foulées.

Dans le 100 mètres, le temps de



Ci-dessous, Mourlon, sprinter : fourche arquée. A sa droite, Vibert, gymnaste : prédominance du train supérieur







Ci-dessus, le profil du coureur Moulines et, à droite, l'athlète Cadine et sa musculature.

A droite, W. Peterson, champion olympique du saut en longueur et, ci-dessous, Kolehmainen, champion du Marathon aux Olympiades.



parcours comprend deux moments : l'explosion du départ et l'accélération. Mourlon gagne par l'explosion, Cerbonney, par l'accélération.

Le chemin parcouru par les masses segmentaires doit être minimum pour un maximum d'espace à parcourir.

L'avantage sera à celui dont le pied ira le plus droit d'une foulée à l'autre. La fourche arquée corrige l'oscillation latérale qu'impose la fourche jointive.

L'adresse joue un grand rôle dans les compétitions. Moulines, moins vite que ses concurrents, les dépasse aux virages et maintient son avance. Les succès de Bauduin ont été dus à son habileté à tenir la corde.



Ci-dessous, W. Peterson : prédominance du train inférieur. A sa gauche, Coulon, champion français de la corde lisse,





Ci-dessus. Mourlon, champion des 100 mètres. A gauche. Mouton, gymnaste excellent.





A droite, Bauduin, coureur pédestre, champion de France de 400 mètres. Ci-dessous, Cerbonney, sprinter, et W. Peterson, sauteur en longueur.







V

Certains ont le train supérieur plus massif que le train inférieur : excellents gymnastes. D'autres ont le train inférieur plus massif que le train supérieur : aptes à la course et au saut si la masse s'amenuise aux extrémités. L'égale massivité des deux trains favorise le maniement des poids.

VI

Le meilleur moyen de reconnaître les proportions d'un candidat au point de vue des lignes et des masses est la position quadrupède. Elle permet de les classer en Longilignes, Médiolignes et Bréviligues, suivant que la ligne de dessous est plus ou moins éloignée du sol.

Les Longilignes sont plus aptes à la course : boxeurs, sauteurs à la perche, coureurs de 400 et de 800 mètres. Les Médiolignes donnent des sprinters, des sauteurs en longueur et des gymnastes. Les Bréviligues, des porteurs et des haltérophiles. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit complètement à quatre pattes pour saisir ses proportions segmentaires. L'attitude du départ suffit à saisir les proportions du Médioligne tendant au Longiligne.

VII

Les athlètes peuvent avoir un modelé différent. Les uns présenteront des surfaces arrondies et des méplats : les sprinters et les haltérophiles. Ce sont des Ronds. Les autres, des bosses et des strictures : stayers et sauteurs. Ce sont des Plats. Néanmoins Peterson et Lewden sont des Ronds.

VIII

Les mêmes modelés et les mêmes proportions se retrouvent chez l'homme et l'animal, par exemple le cheval. On ne saurait nier l'air de famille qu'il y a entre le pur sang anglais et certains Longilignes humains.

Dr THOORIS

Ci-dessous, Ramadier, recordman de France du saut à la perche : ultralongiligne : à droite, Guisset, boxeur, également ultralongiligne.





Avez-vous Vu ?... A la Scène :

Marius, les Romanesques



Ci-contre, Mme Orane Demazis, dans le rôle de Fanny, la jeune fille, M. Fresnay dans le rôle de Marius, et M. Raimu dans celui de César, au Théâtre de Paris. Et, ci-dessous, Mme Madeleine Renaud et M. Jean Weber (Sylvette et Percinet) dans les Romanesques, la pièce d'Edmond Rostand que la Comédie-Française a reprise avec succès. Mme Renaud, habillée à ravir, jolie de la même façon, dit d'une voix musicalement nuancée, au timbre pur, les vers un peu précieux du poète. M. Jean Weber est très tendre et tous deux sont d'une charmante jeunesse.



César, Marius son fils, Escartefigue, Panisse, Honorine, comme ils sont bien, tous, du peuple du midi ! Cette race antique — étonnant « croisement » et race pourtant — pareille à un vieux cep généreux, ne se lasse pas de produire des fruits gonflés de jeune sève. La mer latine, sans doute, c'est l'eau de jouvence. Le mistral si souvent importun, l'on sait en prendre ce qu'il a de bon : sa force vivifiante. Et le soleil fait le reste, qui dore et rend chaleureuses les pensées les plus quotidiennes.

Les personnages de M. Marcel Pagnol sont, avant tout, de braves gens aux sentiments simples, naturels et d'autant plus profonds. Ils reposent des héros pathologiques.

Et l'un d'eux n'est rien de moins qu'un poète en action. Port-Saïd, Aden, Singapoure, les Iles-sous-le-Vent... syllabes magiques, couleurs enchantées ! D'un quai de Marseille, Marius aperçoit, à travers la fumée des hauts paquebots qui s'en vont, un mirage splendide. Pour ce mirage, il abandonnera et son père et sa petite fiancée Fanny qui vient de se donner à lui. Il les aime, mais moins que son désir de voir la Croix du Sud.

Pauvre Fanny ! « Une si brave petite » ! comme on dit là-bas. Dans ce rôle de jeune fille éprise, Mme Orane Demazis charme d'abord et puis émeut profondément. Cette actrice sensible et vraie est une grande artiste. L'on sait à quel succès, avec les excellents Raimu et Fresnay, et ses autres camarades du Théâtre de Paris, elle a conduit la pièce de M. Marcel Pagnol, comédie truculente qui s'achève en drame.

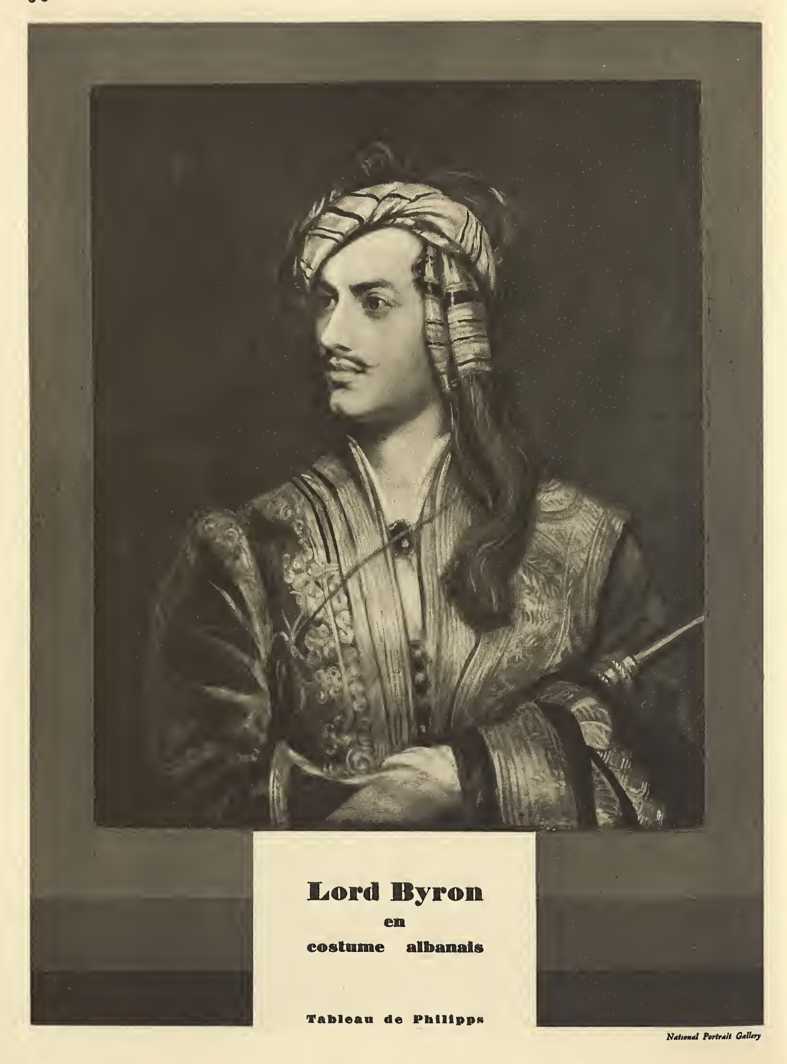
A la Comédie-Française, la reprise des *Romanesques* a bénéficié d'une fort jolie mise en scène et d'une interprétation où Madeleine Renaud est simplement exquise.

René de LAROMIGUIÈRE.

De gauche à droite, M. Léon Bernard Mme Madeleine Renaud M. Jean Weber, M. Pierre Bertin, parfaits ou bons interprètes de la pièce d'Edmond Rostand



Studio G. L. Manuel Frères



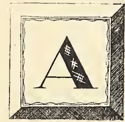
Lord Byron
en
costume albanais

Tableau de Philipps

National Portrait Gallery

Avez-vous lu ?... Byron, d'André Maurois

par le Docteur Pierre DOMINIQUE



NDRÉ MAUROIS, on le sait, a déjà écrit d'une part des romans : *Bernard Quesnay*, il y a quelques années, *Climats* l'année dernière ; d'autre part des essais dont l'un au moins, *Dialogues sur le commandement*, est de premier ordre ; enfin, trois *Vies* : celles de Shelley, de Disraëli et de Byron. Trois vies d'Anglais. Ne nous en étonnons pas. André Maurois, d'abord, est un homme du Nord, un de ces hommes comme on en trouve pas mal de Dunkerque à Brest, dont la vie s'est toujours mêlée à la vie anglaise quand leurs aïeux n'ont pas été les sujets d'un duc de Normandie ou d'un roi d'Angleterre. En deux mots, non seulement il sait l'anglais et connaît l'Angleterre, mais les coutumes de la grande île lui plaisent, les coutumes et les mœurs. C'est là une tournure d'esprit parfaite pour écrire sur les Anglais.

Seconde remarque : André Maurois est à l'origine du mouvement qui a poussé tant d'écrivains à donner des *Vies*. Son *Ariel ou la Vie de Shelley* fut, sinon la première, du moins l'une des premières de ces biographies qui depuis furent dites romancées. Ici, nous sommes obligés d'ouvrir une parenthèse. C'est que la plupart des vies romancées écrites après *Ariel* ne sont pas sérieusement documentées ou alors ne peuvent être tenues pour littéraires. Il s'agit en effet d'abord de connaître admirablement l'homme, son milieu, son œuvre et puis ensuite de raconter cette vie à son temps, en éliminant le secondaire, en insistant sur l'essentiel. Très vite, dans les années qui suivirent la publication d'*Ariel*, chacun voulut arriver en tête, craignit que le héros qu'il avait choisi fût pris comme sujet d'étude par un autre, d'où une extrême précipitation, une pauvreté de renseignement inimaginable, un flot d'ouvrages de deuxième et troisième main qui ne pouvaient se sauver que par l'éclat du style.

Et, pour la plupart, ils n'ont pas cet éclat. Ou du moins beaucoup en manquent et à ceux mêmes qui ont au moins de la vivacité fait défaut toute psychologie. Il n'est point facile, en effet, de pénétrer une personnalité grande, complexe, souvent fuyante, autour de laquelle des disciples ou des ennemis ont presque toujours créé une légende qu'il est nécessaire de détruire. Le cas de Byron est typique à cet égard. On accuse Byron d'avoir eu avec sa demi-sœur des relations incestueuses. Même il lui aurait donné un enfant. Tel est le problème pour lequel naturellement on a présenté jusqu'à ce jour plusieurs solutions. On avouera qu'il est trop simple, ce que n'auraient pas manqué de faire la plupart des biographes auxquels j'ai fait allusion, de souligner les deux thèses et de ne pas conclure, ou bien de se jeter sur l'une et de la soutenir avec passion. André Maurois a fait bien mieux. Il s'est mis à étudier sérieusement, lentement la question, du mouvement même que suit un médecin qui cherche à porter un diagnostic, et il est arrivé à conclure par l'affirmative. On trouvera dans les deux volumes qu'il vient de nous donner sur Lord Byron ses preuves honnêtement réunies, et l'on accordera qu'il y a là une attitude tout à fait différente de celle de la plupart de ses imitateurs.

***

Ce détail biographique avait d'ailleurs son importance, mais toute la vie de Byron ne roule pas là-dessus, encore que l'événement qui a d'ailleurs entraîné la rupture avec sa femme, ou qui du moins en a été une des causes, ait soulevé contre lui l'Angleterre. Tout historien sérieux aurait pu discuter l'affaire et conclure comme André Maurois. Et puis l'historien se serait trouvé devant un mur. Car dans le cas de Byron il y avait bien autre chose à faire que de simples recherches historiques. Il y avait à étudier à fond une des natures humaines les plus riches qui furent jamais, et c'est là que donne sa mesure l'auteur de *Climats*.

Voyons le détail :

D'abord Byron est un aristocrate. On sait que l'aristocratie française a perdu pied en 1789. Depuis cent ou cent cinquante ans, elle avait déjà vu la bourgeoisie lui enlever nombre d'emplois. Et en 1815, on ne peut parler pour elle d'un retour de fortune. Elle est morte. Il n'en est pas de même ailleurs. Notamment en Angleterre, où l'aristocratie anglaise était encore à la fin du XVIIIe siècle singulièrement puissante et respectée. A ce point de vue Byron est exactement le contradictoire de Disraëli, fils d'une race maudite qui devait demeurer, de par sa naissance, éloigné du pouvoir et qui, cependant, le prit par la mise en œuvre d'étonnantes qualités.

Byron est donc d'abord un aristocrate et vit au moment où cette aristocratie commence à laisser voir sa décadence. Il est ensuite un homme libre, entendons par là un homme qui se refuse à se soumettre aux lois et coutumes, qui se libère non seulement de la religion, mais de la morale courante et qui s'oppose, comme on dit, aux Dieux. En somme un anarchiste. Tout naturellement, c'est sa famille, sa femme, sa patrie, qui seront les premiers rejetés, mais en réalité c'est un peu toutes les familles et toutes les patries.

Comment dès lors expliquer l'histoire de son départ en Grèce et de sa mort glorieuse à Missolonghi ? Par un certain romantisme sans doute, ce désir du commandement et cet amour de la gloire qui lui faisait aimer Napoléon, parier pour lui — notons ceci — à la veille de Waterloo, et se désoler de sa défaite.

Cet homme libre aurait pu se contenter de garder une attitude, mais il est poète, il la traduit. Il est poète lyrique, c'est-à-dire qu'il ne peut s'empêcher de chanter en une langue magnifique et de chanter les mouvements de son propre cœur. Et de jeter aux quatre vents, en toute sincérité, son histoire, ses espérances, ses fautes et ses crimes. Aussi le verrons-nous toujours en scène, transposant à peine ses aventures véritables. Oui, mais parce que l'anarchiste est un poète et un grand poète, voyez le résultat, c'est que d'une part, il projette son attitude jusque dans la postérité et pratiquement échappe à la mort, en second lieu, qu'il ne peut cela que grâce à la langue et à la nature anglaise, c'est-à-dire à l'appui de cette propre communauté qu'il niait et rejetait et qui le rejetait lui-même.

Nous donnons ici deux ou trois des caractères marquants du héros ; on pouvait en donner bien d'autres. Qu'il suffise d'ajouter que nul mieux qu'André Maurois ne pouvait peindre Byron. Que les deux volumes n'effraient pas ! Une telle vie avait besoin d'être amplement expliquée ; ils ne seront pas longs à lire. Qu'on ne pense pas non plus que leur lecture nécessitera un effort ; on trouvera dans ces pages autant et plus d'intérêt que dans n'importe quel roman.

J'avais, pour ma part, souhaité que cette vie romantique fût contée par un romantique et sur un autre ton que celui employé par André Maurois qui est un psychologue et ne se laisse jamais emporter par l'enthousiasme et l'espèce de folie sacrée à laquelle cède si souvent le poète. Je crois bien que j'avais tort. M'écrivant à ce propos, A. Maurois me fait amicalement remarquer qu'il est romantique lui-même. Aveu précieux. Eh oui ! Cela est bien possible. Endiguant son romantisme, alors, et le dominant. C'est peut-être la bonne façon de l'être. En tous cas, s'y prendre comme il l'a fait est la bonne façon d'écrire la vie de cet homme orageux, qui traversa la terre comme une grande flamme éblouissante surmontée d'une fumée noire, devant laquelle tous les siens, horrifiés — ils sont à genoux aujourd'hui devant l'idole - détournaient la tête ou se cachaient les yeux.

Pierre DOMINIQUE.

Le mot du client

par Régis Gignoux



L'hydrologie est une science bien mystérieuse.

J'avais complètement oublié le bon docteur qui m'avait accueilli à X.-les-Bains, l'année dernière et avait tenu chaque fois que j'entrais dans la baignoire à retourner lui-même le sablier comme si j'étais son œuf à la coque. Le miracle était apparu, un matin. J'étais descendu prudemment de mon lit, comme à l'ordinaire, attendant le refoulement, la torsion qui me signalaient que mon pied et son rhumatisme touchaient le sol. Le parquet s'était-il effondré dans la nuit ? J'étendis ma jambe, je posai mon pied sans éprouver la moindre douleur. Mon rhumatisme était parti. J'en fus d'abord inquiet. Je vivais avec lui depuis si longtemps. Il avait sa place dans mon existence...

Où était-il ? Parti, vraiment ? Je regardai ma jambe qui me semblait vide. Je m'écoutai comme un mari abandonné par sa femme..., puis, j'eus besoin de témoins et j'appelai le valet de chambre. Je m'avançai devant l'armoire à glace avec l'envie de chanter Faust : *Est-ce moi, réponds, réponds vite ?* C'était bien moi, j'avançais et je reculais à volonté, à discrétion, le pied bien placé dans la position officielle de la marche humaine, le talon touchant d'abord le sol, puis la plante s'inclinant dans le sens d'une roue.

Mais cela n'expliquait pas le phénomène. Il y avait deux hypothèses. La plus simple, très populaire, me plaisait : le rhumatisme était parti parce qu'il en avait assez d'être sur moi. Le mal, démon ectoplasmique ? A peu près ce que mon médecin de Paris m'avait dit au bord de mon lit lorsqu'il avait parlé de la maladie qui devait suivre son cours, achever son cycle. Le rhumatisme avait achevé son cycle. Se trouvant à l'extrémité de ma personne, il n'avait pas voulu prendre la peine de la remonter pour sortir par la tête sous forme de coryza ou de méningite. Il était parti. Bravo et adieu !

La seconde hypothèse empruntait au merveilleux. Il fallait accepter que le traitement avait été plus fort que le mal. Les eaux avaient chassé le rhumatisme installé comme une araignée dans mes tissus et ligaments. Après tout, c'était possible, malgré toutes les fâcheuses conséquences que de tels effets, s'ils se produisaient normalement, pourraient entraîner dans le corps médical et l'industrie hôtelière. Qu'importait ! J'étais un homme comme les autres, vraiment bipède. Je jetai la canne à bout de caoutchouc et les vieilles chaussures quasi-orthopédiques. Je refusai l'ascenseur. Je descendis par l'escalier. Dans le parc, le gravier qui me tendait des pièges à entorses s'enfonça sous mon pas décidé. Comment avais-je pu venir dans ce pays sinistre, à forme de baignoire ? Et quelle peuplade l'habitait ! Des pauvres diables qui s'épiaient les uns les autres à la recherche d'une infirmité plus évidente que la leur. Ah ! partir, fuir !

J'avais fui, j'avais oublié X.-les-Bains et le bon docteur. Or, ce matin, — et voici la raison qui me fait insinuer que l'hydrologie est une science mystérieuse — ce matin, vous dis-je, j'allais me lever pour lire mon courrier en prenant mon petit déjeuner. Il n'y avait qu'une lettre. Je ferais durer le plaisir. Donc, j'allais me lever ! Aïe ! Quoi ? Un faux-pas ? Et après ? Avec cette manie de se tâter, on serait toujours malade... Je suis guéri depuis sept mois. Alors ?... Tout de même, il y a quelque chose de bizarre... Une crampe, peut-être ?... Ce n'était pas ça que je ressentais autrefois... Je me rassieds sur mon lit et je tâte le parquet du pied, comme si j'entrais dans la mer... Assez ! Le refoulement, la torsion recommencent, avec les coups de sabre, les balles dum-dum qui explosent les unes après les autres, et puis toutes à la fois et ne me laissent qu'une bouillie de jambe morte. C'est bien ça. La douleur est revenue !

Un récidiviste doit savoir supporter le nouvel arrêt qui le renvoie à la prison. Je me recouche. On m'apporte la lettre arrivée par le premier courrier. C'est une carte du bon docteur de X.-les-Bains qui m'envoie ses compliments et ses souhaits de me revoir cet été.

Régis GIGNOUX.

EUPNINE
VERNADE
A L'IODURE DE CAFÉINE
Diurétique, Toni-Cardiaque et Respiratoire

Asthme, Emphysème, Bronchite chronique, Maladies du Coeur & des Vaisseaux, Hydropisies
0,50 d'Iodure de Caféine par cuillerée à café

GRANDS PRIX aux Exposit^ons Univers^les
LONDRES 1908
BRUXELLES 1910
BUENOS-AIRES 1910
TURIN 1911
GAND 1913
RIO DE JANEIRO 1923

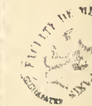
HORS CONCOURS
Membre du Jury
LYON 1914

E V
MARQUE DÉPOSÉE

Dose moyenne (après avis du Médecin). *Une cuillerée à café matin et soir au commencement des repas mélangée dans 2 cuillerées à potage d'eau, de lait ou de bière.*

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS :
LABORATOIRES DARRASSE
7.9.11.13, Rue St Maurice, NANTERRE (Seine)

ASTHME
EMPHYSEME
MALADIES DU COEUR



Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11, 13, Rue Saint-Maurice, NANTERRE (Seine)

Notes Dermatologiques

(SUITE)



Folliculites

Petites pustules péripilaires entourées d'une zône inflammatoire.

Pansements à l'*Inosepta* (pommade anti-virus).

L'*Inosepta* est le traitement de choix des folliculites et des sycosis.

On peut associer le traitement à l'*Inosepta* à celui par les antiseptiques.

Après ablation du poil, on peut cautériser la lésion avec de l'eau d'Alibour et faire un pansement à l'*Inosepta*.

Furonculose

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Rechercher le diabète, l'albuminurie. Améliorer l'état général.

Prescrire le régime alimentaire des dermatoses.

Vie régulière. Exercice au grand air.

Combattre l'intoxication intestinale par les ferments lactiques (*Lactobacilline* 4 à 6 comprimés par jour).

Préférer à la levure de bière, très infidèle, les préparations d'oxyde d'étain qui donnent de meilleurs résultats.

LES ANTISEPTIQUES

Dans la plupart des pyodermites, et, en particulier dans la furonculose et l'acné, l'action des antiseptiques est à peu près nulle.

Par contre, ces produits chimiques irritent, presque toujours, les téguments périphériques. Ils provoquent parfois des dermites artificielles et, fait en apparence paradoxal, ils tendent à essaimer les staphylocoques.

LES VACCINS

Les vaccins classiques, constitués par une suspension de corps microbiens tués, employés en injections sous-cutanées ou intra-musculaires, agissent par la formation dans l'organisme d'anti-corps spécifiques.

Ils provoquent une réaction locale et générale parfois vive, suivie d'une phase négative, pendant laquelle l'organisme est en état de moindre résistance et plus sensible à l'infection.

Leur efficacité est, à l'ordinaire, très faible ou nulle dans les cas d'infection cutanée.

On peut, croyons-nous, affirmer qu'en dermatologie les inconvénients des vaccins l'emportent sur leurs avantages.

LES ANTI-VIRUS

Les admirables travaux du professeur Besredka sur l'immunité locale expliquent cet insuccès des vaccins.

Les microbes se fixant avec prédilection sur certains tissus, pour lesquels ils ont une affinité spéciale, le traitement devra être, non général, mais local, et s'appliquer exclusivement au tissu lésé.

Ce n'est point, d'autre part, un vaccin proprement dit que l'on doit employer, mais un filtrat de cultures microbiennes dans lesquelles se sont développés les anti-virus spécifiques, anti-virus qui ont la propriété d'empêcher le développement des microbes qui les ont produits.

Au début : Brûler le furoncle à la pointe fine du thermo-cautère ou cautériser à la *teinture d'iode*.

Dès que le pus est collecté, inciser.

Eviter les pansements humides qui essaiment les staphylocoques.

Panser avec l'*Inosepta*.

Dr F. DEBAT.

(Voir la suite page 44).

Les vieilles pierres de St Louis





REGIS LEBRUN

FURONCULOSE, ACNÉ, PYODERMITES

Notes Dermatologiques

(SUITE)



Gale

Les sillons classiques ne se trouvent pas toujours.
Deux symptômes facilitent le diagnostic :
1° *Le maximum nocturne de prurit ;*
2° *La localisation des papulo-pustules à la verge, aux mamelons, aux poignets, aux aisselles.*
La face et le dos sont toujours respectés.

TRAITEMENT

A) La Gale est eczématisée ou infectée

Calmer au préalable l'irritation par trois jours d'onctions à l'*Inosepta*, puis traiter comme en "B".

B) Gale non enflammée

Faire d'emblée le traitement suivant :

Bain chaud de 20 minutes. Puis savonnage énergique au savon noir pendant 20 minutes. Puis friction de 20 minutes avec *pommade soufrée*, en insistant sur les régions particulièrement atteintes.

Garder la pommade sur les téguments jusqu'au lendemain. Changer de linge de corps et de draps de lit. Désinfecter les vêtements en les repassant avec un fer très chaud après les avoir humectés.

Le lendemain enlever la pommade par un bain d'amidon et calmer l'irritation par onctions à l'*Inotyol*.

C) Gale Discrète

Onctionner les lésions le soir, pendant 8 jours, avec la pommade :

Baume du Pérou	20 gr.
Vaseline	80

D) Les bains et la désinfection sont impossibles.

Frictionner les lésions tous les soirs pendant 3 jours avec la pommade :

Vaseline	25 gr.
Lanoline	25 gr.
Polysulfure de K	5 gr.
Eau	25 gr.
ZnO	0,50
Vaseline liquide	20 gr.

Ou bien porter des sous-vêtements (chemise, caleçon, chaussettes, gants) imprégnés de *pétrole*.

Puis calmer l'irritation par onctions à l'*Inotyol*.

Gerçures

Simples : Guérissent rapidement, quelle que soit leur localisation, par les onctions, matin et soir, à l'*Inotyol*.

Infectées : Onctionner matin et soir à l'*Inosepta*.

Hémorroïdes, Fistules, et toutes Irritations Anales

Lotion chaude matin et soir, bain de siège.

Introduire chaque soir dans l'anus un suppositoire à l'*Inotyol*.

Sous l'influence de ce traitement, la douleur et la pesanteur disparaissent, les hémorroïdes diminuent rapidement de volume et souvent même s'en vont complètement.

Herpès

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Essayer l'opothérapie et surtout l'arsenic alternant avec l'autohémothérapie.

TRAITEMENT LOCAL

Tamponner avec alcool à 60° et poudrer abondamment avec talc.

Ichtyose

Malformation cutanée, caractérisée par un épaississement des téguments avec sécheresse et desquamation.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

On aurait tort de négliger le traitement interne : cures antisyphilitiques, huile de foie de morue et arsenic.

TRAITEMENT LOCAL

L'Ichtyose est inguérissable, mais on peut l'améliorer par des bains fréquents suivis d'une onction avec :

Acide salicylique..........	1,50
Glycérolé d'amidon	100 gr.

Dr F. DEBAT.



Là
Maternité

Le cloître





REGIS LEBRUN

Erythèmes des Nourrissons. Intertrigo.



HENRY ROGIER, Docteur en pharmacie, 56, Boulevard Pereire, PARIS



Studio Lecram

Laboratoires BOTTU, 35, Rue Pergolèse, 35, PARIS (16e)

GALERIE COLETTE WEIL

71, Rue de la Boétie,
30, Avenue Victor-Emmanuel-III
PARIS - Téléph. Elysées 61-15

TABLEAUX MODERNES

Œuvres de :

CREIXAMS, HERMINE DAVID, DETTHOW, HENRY DESIRE, DUREY, FOUJITA, FAVORY, OTHON FRIESZ, HEUZE, HALICKA, KVAPIL, LHOTE, PASCIN, RADDA, DE WAROQUIER, etc.

EDITIONS ARTISTIQUES APOLLO

GALERIE COLETTE WEIL

71, Rue de la Boétie, — 30, Av. Victor-Emmanuel-III
PARIS

ESTAMPES A TIRAGE LIMITÉ

ALBUMS

par

ASSELIN, BOURDELLE, CHAGALL, FOUJITA, KVAPIL, MARIE LAURENCIN, JOUVE, KISLING, PASCIN, PICASSO, DE WAROQUIER, DUREY, etc.



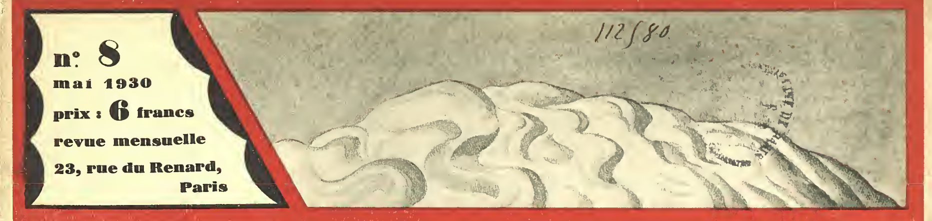


Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-82
LE GÉRANT : H. HENRION

SOCIÉTÉ DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —



HÉRAKLÈS, dessin par Clément Serveau



LA REVUE DU MEDECIN



PANCRINOL DU D^r. DEBAT

LE PANCRINOL

CHEZ LES TUBERCULEUX

1° LE NOMBRE DES GLOBULES ROUGES AUGMENTE

Anémie grave tuberculeuse chez un homme de 31 ans.

Lésion cavernuleuse au sommet droit.

Gros ganglion suppuré à l'aine.

Décoloration complète des téguments.

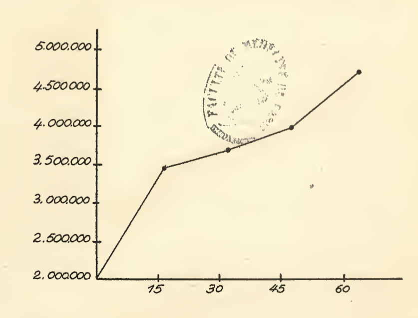
Au 15e jour, montée de 1.500.000 globules rouges.

Au 60e jour : 4.620.000 gl. rouges.

Le malade suivi depuis 8 mois n'a point présenté de nouvelle poussée anémique.

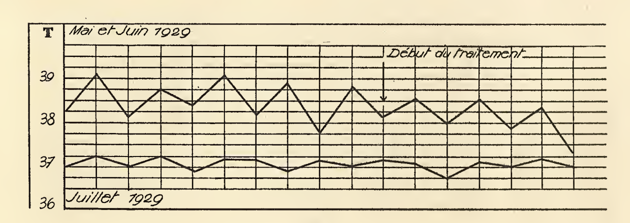
Guérison complète du ganglion suppuré en 10 semaines.

Augmentation de poids de 8 kgs.



2° LA FIÈVRE DIMINUE ; Tuberculose pulmonaire. Femme 23 ans. La fièvre se maintient au-dessus de 38°5, depuis deux mois.

La fièvre décroit au 6e jour du traitement. L'amélioration de l'état général est nette au 13e jour.



3° L'HYPOTENSION DISPARAIT ;

Tuberculose pleuro-pulmonaire bilatérale (BK. positif).

Fièvre - Amaigrissement - Asthénie profonde (malade torpide).

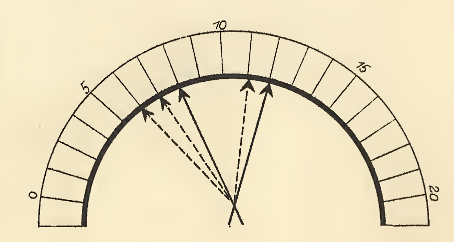
Tension : 6 sans oscillation.

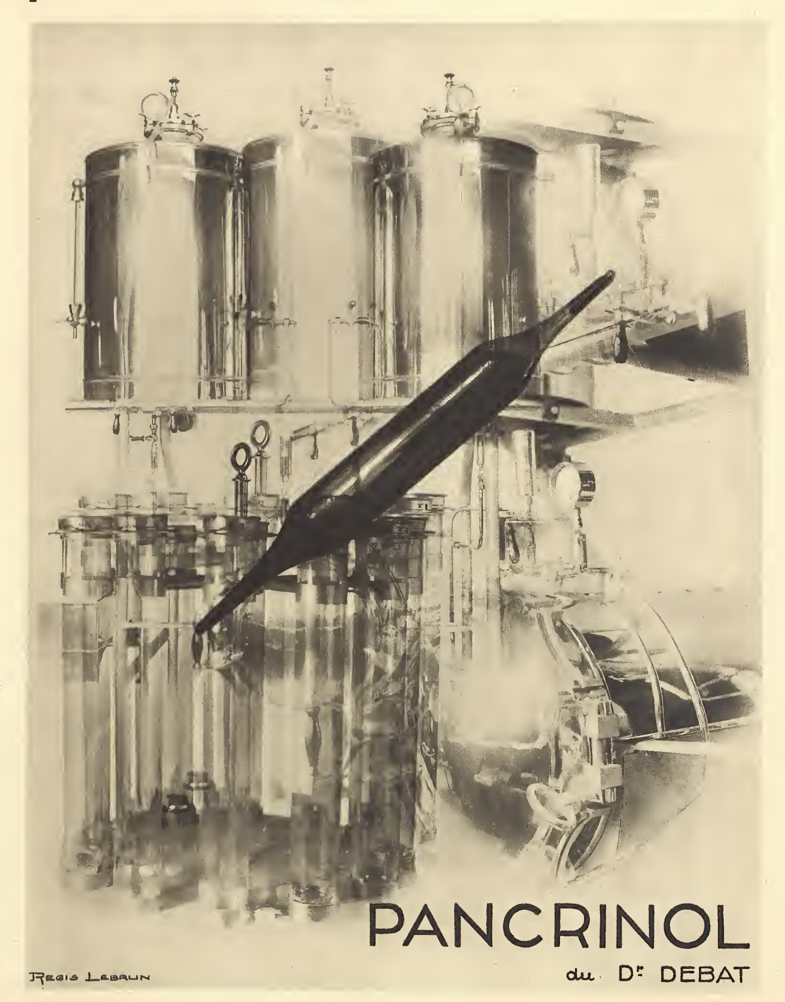
Au 10e jour du traitement :

Tension 7-10 1/2, notable diminution de la torpeur.

Au 30e jour : Tension 7 1/2-12.

Grosse amélioration de l'état général.





Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

LE PANCRINOL

CHEZ LES CONVALESCENTS

GRIPPE ET PLEURÉSIE PURULENTE :

Reprise du poids chez un malade : 59 ans, atteint trois mois auparavant de grippe avec complications pleuro-pulmonaires.

Pleurésie purulente droite.

Gros amaigrissement (73 kgs à 64 kgs. 200).

Etat général précaire.

Complications hépatiques : Ictère.

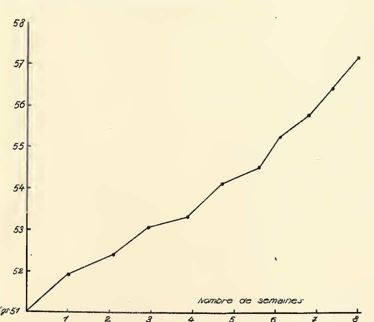
Sous l'influence du traitement :

L'amaigrissement cesse,

L'asthénie diminue,

Les fonctions gastro-intestinales s'effectuent normalement dès la fin de la seconde semaine.

Retour à un état normal en 8 semaines.

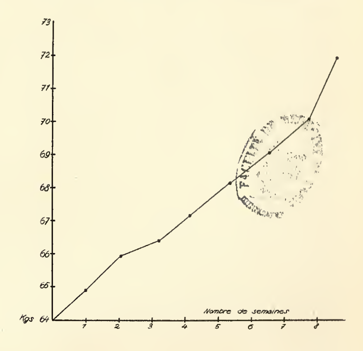




CONVALESCENCE DE RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU :

Reglobulisation complète (et durable) obtenue en 30 jours.

Anémie aiguë au cours de la convalescence d'une crise de rhumatisme articulaire chez une jeune fille de 18 ans.



CONVALESCENCE DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE :

Jeune fille 19 ans, en convalescence de la fièvre typhoïde depuis 4 mois et demi.

Perte complète des forces musculaires

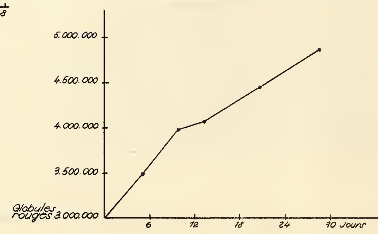
Anorexie.

Psychasthénie.

Amaigrissement considérable, sans tendance à la rétrocession.

Dès la 5e semaine, la malade a repris un aspect normal.

Augmentation du poids : 6 kgs. en 8 semaines.





Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

L'INOTYOL du Dr DEBAT

Guérit l'Eczéma
Cicatrise les Ulcères
Calme le Prurit



I. - Eczéma.

Enfant de 1 an, présente à l'avant-bras droit, un placard d'eczéma d'environ 3 centimètres de diamètre, remontant à un mois.

L'enfant le fait sans cesse saigner par grattages et l'infecte.

Echec des préparations cadiques et salicylées.

Traitement à l'**INOTYOL**.

Dès la première application, l'enfant cesse de se gratter.

Au bout de 24 heures : cicatrisation des lésions de grattage, blanchiment de la peau.

La lésion disparaît complètement en dix jours.

II. - Ulcère au niveau de la malléole interne gauche.

M. I. 28 ans. Employé d'hôtel.

Ulcère datant de huit mois.

Le malade s'est soigné depuis le début, par des applications de différentes pommades, sans résultat.

18 *Août :*

Ulcération atone, à fond pâle et vitreux, sans suintement, ni pseudo-membrane.

Varices volumineuses de la jambe.

Après lavage à l'éther, pansement à l'**INOTYOL.**

Le pansement est renouvelé chaque jour.

24 *Août :*

Plaie rouge, bourgeonnante, s'épidermisant normalement sur les bords et à peu près comblée.

26 *Août :*

La cicatrisation évolue rapidement.

30 *Août :*

Cicatrisation presque complète.

Le dernier pansement à l'**INOTYOL** est fait.

2 *Septembre :*

Guérison. Cicatrice souple.

III. - Prurit anal.

Femme 36 ans.

Présente un eczéma péri-anal avec crises *intolérables* de prurit.

Application quotidienne et large de pommade **INOTYOL** recouverte *abondamment* de poudre **INOTYOL.**

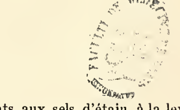
Guérison en quatre jours.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

L'INOSEPTA du Dr DEBAT

Immunise les cellules cutanées
S'oppose à la diffusion microbienne
Calme la douleur



I. - Brûlure infectée du bord intèrne du pouce.

Brûlure profonde avec destruction complète de l'épiderme chez une femme de 43 ans.

Pansement hâtif au liniment oléo-calcaire.

Au bout de 24 heures, les douleurs sont intolérables.

La plaie, boursouflée, exhale une odeur fétide et a pris une teinte grisâtre.

Traînée de lymphangite le long de l'avant-bras.

On panse à l'**INOSEPTA.** Diminution immédiate de la douleur qui disparaît totalement en trois heures.

Le pansement est renouvelé au bout de 12 heures : la fétidité a disparu, le derme prend une teinte rosée.

La guérison est complète en six jours, sans rétraction cicatricielle.

II. - Furonculose du conduit auditif externe.

Femme 35 ans.

Furonculose rebelle du conduit auditif, évoluant par crises, deux ou trois fois par an, depuis plusieurs années.

Malgré des traitements aux sels d'étain, à la levure, auto-vaccin, la maladie réapparaît avec la même fréquence et la même durée (trois semaines).

Dès le début d'une crise, pansement à l'**INOSEPTA** (toutes les douze heures).

La crise avorte en 24 heures.

Nouvelle crise : **INOSEPTA.**

Arrêt en 24 heures.

On conseille une vaccination locale à l'**INOSEPTA** au premier symptôme de crise.

Aucun furoncle n'a réapparu.

III. - Furonculose à répétition.

Jeune homme, 21 ans, faisant très souvent des séries de furoncles.

20 *décembre.* — Furoncle à la nuque, très envenimé, large base indurée.

Première application d'**INOSEPTA** ; le malade est soulagé.

22 *décembre.* — La maturité s'accélère.

23 *décembre.* — Elimination du bourbillon.

24 *décembre.* — On constate l'apparition de cinq furoncles voisins.

On remet de l'**INOSEPTA.**

La maturation est activée.

En 48 heures : la cicatrisation est complète.

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

Sommaire

La REVUE DU MÉDECIN est réservée au Corps médical. Elle ne peut être mise en vente dans les kiosques ni dans les librairies qui s'adressent au public.

LA REVUE DU MEDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 227.492 B
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

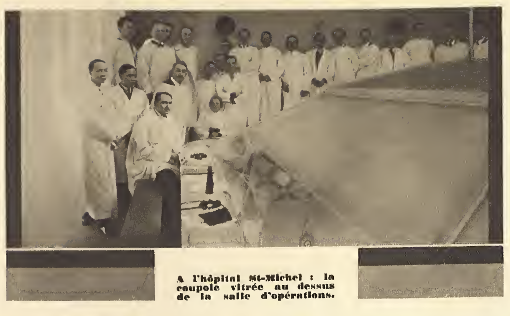
N° 8

La Revue du Médecin



Un maitre français
VICTOR-PAUCHET

Photo d'Ora



A l'hôpital St-Michel : la coupole vitrée au dessus de la salle d'opérations.

Si l'on veut bien connaître un chirurgien, étudier, surtout, l'un de ceux qui sont à l'avant-garde de la technique contemporaine, le mieux est évidemment d'aller le voir opérer dans son service. A l'hôpital Saint-Michel, cette vision est facile. La salle d'opérations est surmontée d'un dôme vitré autour duquel sont disposés des bancs. Des jumelles permettent d'observer les moindres détails de la technique, sans gêner l'opérateur.

Sur la porte d'entrée, je lis : « Salle d'opérations. Entrée réservée au public médical ». C'est le moment de me souvenir que j'ai abordé autrefois la carrière médicale...

Sur la table, un patient est couché. Il vient d'être anesthésié localement, sans aucun secours de narcose. Sa tête est isolée, par un voile vertical, du reste du corps.

Ce qu'il y a de spécial dans les habitudes propres à cette salle d'opérations — indépendamment de l'anesthésie locale faite systématiquement — c'est l'emploi du bistouri électrique, dont on aperçoit l'étincelle grésillante. Cette aiguille, prudente et sûre d'elle, pensive, dirait-on, et volontaire à la fois, fend les tissus d'une course qui prend son temps et n'en perd pas. Comme une montagne s'achève en aiguille, une immense accumulation de travaux scientifiques et techniques aboutit au geste aigu de Victor Pauchet, de quoi dépend la vie ou la mort.

Je suis entouré de représentants de toutes les parties du monde, savants et praticiens, (une « internationale » d'élite, qui devrait s'accorder pour dire le droit et le devoir de tous). Ces hommes parlant tous les idiomes sont venus regarder agir cette main prodigieusement habile qu'inspire un esprit lumineux. Ils connaissent le renom de celui-ci et de celle-là ; ils savent que la même main, aussi utile par le livre que par le couteau, ne cesse d'ouvrir à la théorie chirurgicale et, aussi, à l'enseignement visuel et auditif, des voies nouvelles, qu'emprunte bientôt la pratique.

Ce chirurgien, à proprement parler, n'écrit pas lui-même. Il fait dessiner, par un dessinateur éminent, ses actes opératoires, puis, revoyant ses croquis, il dicte au phonographe les textes correspondants. Voilà 30 ans que, chargeant ainsi de sa propre substance grise un mécanisme d'acier et d'ébonite, et faisant, par ce moyen, tenir dans l'heure qui passe le maximum de bienfaits, il dispense sa technique à un nombre considérable de malades lointains : toutes ses paroles sont enregistrées et expédiées à ses collègues du monde entier.

« Ce malade est perdu, entend-on souvent ; il n'y a plus que Victor Pauchet pour tenter l'impossible ». C'est un adulte qui a trop tardé, ou un vieillard qui ne saurait supporter le shock... On appelle Victor Pauchet. Il vient et fait un « rescapé », surtout s'il s'agit de cette chirurgie spéciale du tube digestif, dont il a l'habitude quotidienne. Et c'est le spécialiste des cas désespérés.

A le voir opérer, on ne doute pas qu'il n'ait connu, aussi, tous les cas les plus singuliers, toutes les circonstances professionnelles imaginables. Devant le péril, c'est manifestement son subconscient qui dicte la technique nécessaire et déclenche la seule manœuvre capable de sauver le malade. Il trouve instantanément, par réflexe, la parade élégante à la plus sournoise attaque du mal.

***

En 1928, à l'hôpital Saint-Michel, les amis et élèves du chirurgien s'étaient réunis pour fêter sa promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Il y eut des discours, tous empreints d'admiration, de respect et d'affection. Ces mots du Professeur Tuffier, qui honoraient également celui qui les prononçait et leur destinataire, doivent être rappelés :

« A vos débuts, mon cher Pauchet, j'ai pu vous enseigner quelques vérités chirurgicales, mais depuis nombre d'années, c'est vous qui m'avez instruit ».

Aussi bien n'est-il pas besoin de rappeler à un public de médecins, ce que doivent la médecine et la chirurgie à Victor Pauchet. Ses travaux sur l'estomac, l'intestin, les voies biliaires, la thyroïde, la prostate constituent une grande œuvre scientifique. Elle parut semée d'audaces au fur et à mesure qu'elle s'échafaudait. Ces audaces aujourd'hui ont l'air de commandements de sagesse.

Auteur d'ouvrages comme la *Pratique chirurgicale illustrée*, le *Traité d'anesthésie régionale*, ce maître prestigieux du bistouri étendit son activité cérébrale au domaine psychologique par ces livres d'ordre pratique, visant tous à la santé physique et morale : *L'Enfant* ; *Le Chemin du Bonheur* ; *Restez jeunes.*

Ce chirurgien altruiste publie, en somme, les mille moyens de se passer de lui.

Enfin, l'homme tout court est chez lui à la hauteur de l'homme public. Tel il conseille d'être, tel il est.

« Soyez courageux... » Il s'éleva seul, sans appui, jusqu'au faîte où nous le voyons.

« Restez jeunes... » A 60 ans, ce sportif est en pleine vigueur.

« Soyez bienveillants... » S'il est en butte à la calomnie, jamais on ne l'entend médire, ni même se plaindre.

Truchement entre la science pure et la foule, Victor Pauchet est de ceux par qui la profession médicale occupe un sommet.

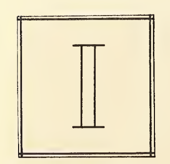
René de LAROMIGUIÈRE.



Panorama de Montpellier au XVIe siècle, d'après la Cosmographie de Munster

Où exercez-vous ? A Montpellier

par le Professeur Paul Delmas



Il est des villes dont le seul nom évoque aussitôt à l'esprit ce que leur physionomie a d'essentiel. Comme Oxford, Heidelberg ou Salamanque, Montpellier est tout d'abord Cité universitaire : plus encore, depuis son origine, sa Faculté de médecine y fait figure de premier plan.

C'est que, née au Xe siècle de la destruction de sa voisine l'antique Maguelone, dont elle continue l'activité commerçante, la jeune bourgade est surtout habitée par de riches marchands qui font venir de tout le bassin méditerranéen des navires chargés de denrées coloniales, ce que signifie l'appellation primitive de «Mons Pistillarus», ou Mont des Epiciers.

Il en est parmi eux qui sont assez cultivés pour savoir l'usage thérapeutique des denrées que l'Europe entière leur vient acheter. Bourgeois cossus, ils possèdent souvent de passables traductions d'Hippocrate qui en indiquent l'usage, et dont le texte est rédigé tantôt en latin s'ils sont d'origine salernitaine, tantôt en hébreu quand leur auteur est un juif venu d'Espagne à la suite des Arabes.

Leur réputation grandissante attire autour d'eux, à côté de malades venus les consulter, de nombreux élèves désireux d'apprendre le secret de leurs guérisons, et ainsi se constitue un enseignement individuel à domicile, les écoles dira-t-on tout d'abord, qui, par la suite, au XIIIe siècle, se grouperont en une sorte de syndicat dénommé « Universitas Medicorum » dans le latin du temps.

L'acte de baptême officiel de l'Ecole que constitue la Charte du Cardinal Conrad, en 1220, dit, dans son préambule, l'ancienneté et la valeur de son enseignement.

A travers les vissicitudes de temps difficiles, la grand' pitié de la guerre de Cent ans, ou les guerres de la Religion, l'Ecole s'affirme, devenue officielle par la création, en 1498, de quatre charges de professeurs royaux par Charles VIII, bientôt suivie par celle de chaires spécialisées.

C'est en vain que la loi du 12 août 1792 supprime officiellement les Universités. La Faculté subsiste sous le nom d'Ecole de Santé en 1795, celui d'Ecole de Médecine en 1801, et reprend sa dénomination actuelle en 1908.

Fait du mérite de ses anciens, les Petrus Lusitanus (depuis Jean XX), Arnauld de Villeneuve, Raymond Lulle, Guy de Chauliac, Rabelais, Rondelet, Magnol, Chaptal, Bouisson, Grynfeldt, Grasset, et tant d'autres, son prestige aujourd'hui millénaire lui vaut de grouper autour de ses trente chaires, environ 900 étudiants, venus non seulement de la région, mais encore de tout le bassin méditerranéen et aussi d'un peu partout en Europe.

Ce serait simplification inexacte que ne voir à Montpellier que sa Faculté de Médecine. A côté d'elle, c'est toute une floraison d'établissements d'enseignement de tous ordres. Quatre autres Facultés y constituent son Université:

Tout d'abord sa Faculté de Droit, fondée au début du XIIe siècle, et illustrée dès ses origines par l'enseignement de Placentin. Ses dix maîtres continuent avec bonheur la lignée des Guillaume de Nogaret, Guillaume Durant, évêque de Mende, Jacques Rebuffi, ami de Charles VI et Comte du Droit, Guillaume Grimoard, depuis Urbain V ; Pétrarque, Albisson, l'un des rédacteurs du Code Civil, et Cambacérès qui devait être consul et archi-chancelier de l'Empire. Près de six cents élèves en suivent les leçons.

C'est ensuite la Faculté des Lettres, continuatrice de l'ancienne Faculté des Arts, où enseigna Izaac Cazaubon, en 1596, et dont les quinze maîtres, émules des Germain, des Chabaneau, des Castets, des Gachon et des Pélissier groupent autour de leurs chaires près de cinq cents étudiants ; une Faculté des Sciences créée en 1819 et illustrée par de Candolle, Balard, Gérhard, de Serres, Armand Sabatier, qui distribue par ses quinze chaires son enseignement à 666 étudiants ; la Faculté de Pharmacie, qui revendique dans le passé les noms de Balard, Planchon, Gay, etc... et dont plus de trois cents élèves fréquentent les amphithéâtres, sans oublier son Ecole nationale d'Agriculture, son Ecole supérieure de Commerce, son Ecole régionale des Beaux-Arts, son Conservatoire de Musique, et ses divers établissements d'enseignement libre.

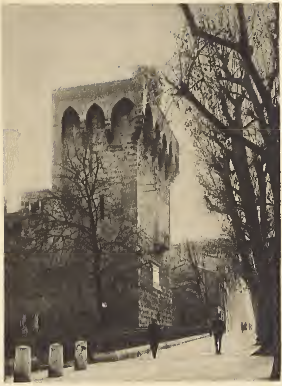


Photo Essi.



La pénétration de l'élément universitaire et de la population y est particulièrement intime : toute l'année scolaire durant, ce sont des cours publics, des conférences de tout ordre, des séances aux ordres du jour infiniment variés, tenues par les nombreuses Sociétés savantes de la ville, dont la doyenne est la vénérable Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, aïeule des Sociétés savantes de province, puisque les lettres patentes de Louis XIV, en février 1706, la dénommaient Société Royale des Sciences, et la plaçaient « sous la protection du Roi », de la même manière que l'Académie des Sciences établie à Paris, avec qui elle doit entretenir l'union la plus intime, comme ne formant qu'un seul et même corps.

Il serait injuste de passer sous silence les Sociétés d'Agriculture, Archéologique, Astronomique, des Bibliophiles, de Géographie, d'Horticulture, des Langues Romanes, Obstétricale, des Sciences Médicales, etc...

Le matériel d'étude est particulièrement riche en ville. Ses bibliothèques publiques et particulières comptent parmi les mieux fournies de province, en particulier celle de sa Faculté de Médecine, dont les sept cents manuscrits médiévaux à miniatures sont à juste titre célèbres dans le monde des érudits.

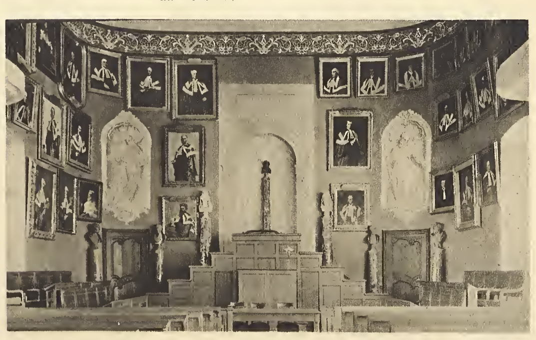
Ses divers musées sollicitent l'intérêt des esprits cultivés : celui de la ville, ou musée Fabre, passe pour le deuxième de France, par la variété des Ecoles représentées et des œuvres qui le constituent. La Faculté de Médecine, en plus de son incomparable musée Atger et de ses pièces d'apparat qui recèlent des trésors du passé, possède un musée anatomique exceptionnellement complet ; bien d'autres collections, celles de la Faculté des Sciences, de la Faculté des Lettres, de la Société Archéologique ou de la donation Cavalier méritent l'attention du visiteur.

La part des délassements n'est pas moins attachante : selon la saison, théâtres et concerts ou sociétés de sport constituent autant d'agréables passe-temps.

Même pour le touriste le plus pressé, la flânerie à travers les rues de la ville est déjà singulièrement attachante : la partie la plus ancienne, comprise dans l'enceinte des boulevards qui correspondent à ses anciennes fortifications, dont deux pittoresques tours seulement ont subsisté, réserve dans ses ruelles étroites et tortueuses la surprise d'élégantes façades derrière lesquelles s'ouvrent de confortables demeures élevées, sous la fin de l'ancien régime, pour les riches familles de Parlementaires ou de Députés aux Etats du Languedoc.

Peu d'espaces libres dans cette enceinte, mais en bordure des faubourgs, ces beaux jardins que sont l'Esplanade, le Jardin des Plantes et le Peyrou, d'où le regard parcourt un horizon d'une pureté toute attique ; la vue s'y étend de la mer aux derniers contreforts des Pyrénées et des Cévennes au Ventoux.

En haut, la Tour des Pins, à Montpellier. Puis le Sceau de la Faculté au Moyen-Age.



Ci-contre, la Salle des Actes de la Faculté.

Photos Faculté.

Par opposition à la vieille ville, irrégulière et montueuse, les quartiers nouveaux, bâtis sur les anciens faubourgs, affectent dans l'ensemble une disposition beaucoup plus moderne ct le plan d'extension s'en poursuit pour loger les quatre-vingt mille habitants, chaque jour plus à l'étroit, dans la cité.

C'est qu'en effet, depuis toujours, toute une population flottante y est attirée, qui par la réputation de ses Écoles, qui par son climat, dont les caractéristiques essentielles sont la pureté du ciel, une lumière magnifique, la rareté des pluies, l'absence de brouillard.

Depuis la venue, en 1153, d'Héraclius de Montboissier, archevêque de Lyon, venu y dépenser avec les médecins, dit Saint-Bernard « ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas », on peut citer entre autres : Jean-Jacques Rousseau, venu y traiter, en 1737, une neurasthénie qui lui inspire sur la ville et les habitants les plus fâcheuses diatribes ; — Narcisse, fille adoptive de Young qui devait y mourir phtisique ; — en 1742, Charles de Bonaparte, père de Napoléon, venu pour y obtenir de la Faculté un soulagement au cancer à l'estomac dont il mourut à Montpellier, le 24 février 1785 ; — le Ministre Necker, sa femme et sa fille, la future Mme de Staël, venus y passer l'hiver de 1785 pour cause de santé ; — Louis Bonaparte, le futur roi de Hollande, venu pour sa santé en 1800 et de passage de nouveau avec la reine Hortense en 1807 ; — le poète Brizeux, venu y mourir en 1538 et tant d'autres personnes de qualité.

A l'heure présente, en dépit de la publicité méthodique qui disperse un peu partout les malades en quête de traitements, Montpellier mérite toujours le nom de « Cité Hippocratique » que lui donnent les anciens chroniqueurs, et bien des facteurs contribuent à sa juste réputation sur ce point.

A qui se propose un séjour prolongé à Montpellier, d'attachantes excursions sont faciles dans un proche rayon ; à dix kilomètres au Sud, l'élégante plage de Palavas et la mélancolique cathédrale de Maguelone. Au Nord, la source du Lez et le Saint-Loup ; au couchant, Saint-Guilhem, et Castries à l'Est.

A proximité moins immédiate, Lamalou qui ouvre la Montagne Noire, Ganges, d'où on se dirige vers le mont Aigoual, et la route de Nîmes qui conduit vers Saint-Gilles, Arles, les Saintes-Maries, Nîmes, le Pont du Gard, Avignon..., toutes excursions faciles à réaliser dans le courant d'une même journée.

Ainsi s'explique-t-on cette déclaration de l'humaniste Joseph Scaliger, sur la fin du XVIe siècle : « Si j'étais en état de vivre dans le lieu qui me serait le plus agréable, je choisirais la ville de Montpellier, et j'en ferais le nid de ma vieillesse. Il n'y a point d'endroit où l'on puisse passer plus doucement ses jours, soit qu'on ait égard à la bonté de l'air, soit aux mœurs des habitants et aux commodités de la vie ».

Paul DELMAS







En haut, la Faculté de Médecine et la Cathédrale. Au-dessous, autre Sceau médiéval.



Photos Faculté.

Ci-contre, vue de la Faculté de Médecine.

MAGIE et

au Tonkin, par







Les trois photographies ci-dessus, prises dans la province de Vientiane (Laos), représentent une scène de sorcellerie, plus précisément une incantation pour la guérison d'un malade.

Mon boy annamite est malade. Ce peut être une crise de foie. On dirait que la terre lui manque. Il doit, outre sa souffrance, penser avec dépit que son jeune âge ne lui a pas encore permis de s'assurer des descendants qui pourvoieront à une honorable sépulture et qui s'efforceront, par des manœuvres astucieuses, de dépister le *ma-cui*. Certes, ce n'est jamais chose agréable de mourir, même en pays asiatique. Mais dans de telles conditions, c'est bien la plus vilaine surprise que puisse vous réserver Bouddha. Je donne au jeune malade un billet de consultation pour le médecin du poste qui pourrait, me semble-t-il, avoir l'honneur de conjurer un aussi amer destin. Il prend le billet, des deux mains, avec la plus apparente gratitude. Il sort du bungalow, et suit, aussi vite que le lui permettent ses violentes douleurs, le chemin justement opposé à celui qui conduit à l'hôpital. Européens orgueilleux de votre science trop humaine, que lui offririez-vous pour conjurer le mauvais esprit ?

Le sorcier chez lequel il vient d'entrer se fait une incision sur la langue ; dans le sang qui jaillit, il plonge un pinceau dont il se servira pour écrire une sentence libératrice sur un papier rouge. Aussitôt, il brûle le papier. C'en est fait. Le malade se sent déjà ressuscité. Il n'ira pas livrer sa dépouille à la férocité gourmande du *ma-cui*. Et puisque, quelques jours plus tard, le boy revient content et guéri, vous ne le supposez pas assez dénué de sens et de gratitude pour mettre en doute la puissance du sorcier. La maladie est un désordre installé dans le corps par une attention particulière du *ma-cui*. Les amis de la science nous conseillent assez de remonter aux causes éloignées. N'est-ce pas d'abord, le *ma-cui* qu'il faut vaincre ?

On le voit, les Annamites ne sont pas superstitieux. Ces croyances sont fondées en raison et, je vous le demande, n'est-il pas évident que le monde est peuplé de *ma-cuis* ? Ces gens de plaine font preuve d'une tournure d'esprit vraiment positive si on les compare aux habitants du Haut-Tonkin. La superstition habite volontiers ces régions montagneuses, boisées, broussailleuses, où la fièvre des bois sert de variante macabre au paludisme. Ces peuplades autochtones ou d'origine chinoise mènent une vie plus rude que l'Annamite, et, partant, plus secrète. D'ailleurs. leur superstition n'est pas le moins du monde ennemie de la logique. L'une et l'autre qui se traitent chez nous en ennemies, vivent ici dans les meilleurs termes.

■

Chez les Man. Des pics chevelus et verdoyants, un paysage alpestre que vous comparez rêveusement aux sites européens les plus fameux — sauf cet enchantement qui fait le siège subtil de votre âme. Mais vous doutiez-vous qu'en pénétrant dans ce cercle, vous veniez de dépasser le monde des sens et celui de la matière ? Il existe ici une tribu Man qui a le pouvoir de lancer des aiguilles presque invi-

MÉDECINE

Mme Fournier

sibles, et à une distance illimitée, contre l'ennemi de son choix. Ces armes spécieuses atteignent d'ailleurs le passant le moins prévenu. Elles se logent dans le foie, l'estomac, les intestins, ou tout organe qui s'avère ensuite inguérissable. Le secret de ce pouvoir occulte se transmet, à l'intérieur d'une même famille, de père en fils. Les filles en sont exclues.

Le jeune docteur européanisé qui vient de me livrer cette révélation a légèrement baissé la voix. Si positif que l'on s'affirme, ou même matérialiste, croyez-vous que l'on soit vraiment à l'abri...

— Mais voyons, vous, docteur, chirurgien éminent, vous avez fait l'autopsie des malades, vous avez vu les aiguilles ?...

Grossière impudence de l'Européen. Je comprends qu'il est gêné pour moi :

— Non. Certainement non. L'autopsie est tout à fait impraticable. Il est naturel que la famille du mort s'y oppose, puisque l'âme alors insatisfaite viendrait hanter ses descendants, deviendrait elle-même un *ma-cui*.

En effet. Comme tout cela est simple !

Une tribu voisine connaît le moyen de proférer, dans la direction ennemie, des paroles empoisonnées. Si vous respirez l'air que chevauchent ces paroles, vous ne tardez pas non plus à en ressentir les atteintes. D'où, maladies des voies respiratoires, tuberculose, et autres affections contre lesquelles la science des guérisseurs, cela va de soi, sera bien inopérante. A la rigueur, allez demander recette au sorcier, si vous n'avez pas reçu le souffle en pleine face.

Ah ! Que de dangers nous pressent ! Les explications européennes qui restent si loin des causes cachées prêtent le flanc à la verve moqueuse du Tonkinois. Ainsi, vous parlez d'anémie, de climat débilitant. Voulez-vous une bonne fois savoir où réside le danger du pays que vous croyez malsain ? Vous n'avez pas été sans remarquer, n'est-ce pas, que telle ou telle personne a le nez rouge, ou du moins de cette couleur intermédiaire entre le jaune et le rouge qui est un autre secret asiatique. Et savez-vous ce que cela dénote ?... Mais non, mais non, vous n'y êtes pas. Ce signe vous indique expressément que cette personne — homme ou femme — est capable, une fois endormie, de se dédoubler de la manière suivante : la tête sort du corps, entraînant le tube digestif. Tandis que les épaules et le reste du corps demeurent au logis, cette tête s'envole par les espaces. Elle s'arrête au patient de son choix, elle lui suce le sang, tel un vampire, et quand elle s'en va, ne laisse aucune trace de son passage. D'où excès de sang d'un côté : nez rouge. Déficience de l'autre : anémie.

Ainsi le cycle complet des maladies trouve-t-il dans l'occulte, une explication rationnelle.

■

D'ailleurs, on passe insensiblement de la superstition à la coutume, qui devient à la longue, dans le cours du temps, aussi sacrée qu'une tradition religieuse. Puis, chez ces gens habiles, au regard fuyant, comment faire au juste le départ entre la vérité et ce que nous appellerons poliment la fantaisie ?

Le laquage des dents, qui a si fort tourmenté







En haut et au milieu de la page, fabrication des fusées rituelles pour demander une bonne récolte. Ci-dessus, sacrifice d'un poulet au génie de la chasse dans le Haut-Donaï.





le sens esthétique des premiers Européens débarqués au Tonkin, est fondé à l'origine sur un principe d'hygiène, puisqu'il est un moyen de préserver les dents contre l'air extérieur, donc contre la carie. Que des pratiques religieuses se soient superposées à cette opération qui est devenue un rite social et collectif, cela prouve une fois de plus que le sacré et le surnaturel sont les hôtes quotidiens de l'esprit annamite.

Ainsi ces sectes dérivées du Taoïsme qui parviennent, par des sacrifices collectifs, à conjurer des épidémies. Le fait de la guérison quasi-miraculeuse est peu contestable. Le sacrifice de l'exorciseur ne l'est pas moins. Celui-ci, à Haïphong, il y a quelques années, se perforait publiquement les joucs d'un fer rouge, et ses assistants exécutaient des danses sur des lances et du verre tranchant. Après ces grandes manifestations expiatoires, l'épidémie est conjurée.

Mais ces cas séparés qui affirment la puissance opérante de l'exaltation de tel groupe à un moment donné, n'influent pas sur la vie quotidienne du Tonkinois ni sur le sort précaire que lui réserve sa négligence.

■

S'il était nécessaire, pour certains, de réhabiliter le dessein de la colonisation française au Tonkin (et sans doute dans toutes nos colonies) demandons leur de jeter un coup d'œil dans une de ces cases indigènes à l'extérieur si coquet, mais où règnent en bonne harmonie la crasse et la vermine. La mortalité infantile y atteint, surtout jusqu'à l'âge d'un an, un effrayant pourcentage. Pour ceux qui y échappent — et ce ne sont pas nécessairement les plus résistants — viennent les tares variées, maladies de peau, maladies d'yeux et d'intestins, variole, qui sont les familiers des mieux portants, sans parler de la lèpre et du choléra qui sont, eux, des hôtes de luxe. On rédigerait un beau code de principes sanitaires à l'usage des familles tonkinoises et qui défierait l'imagination la plus fantaisiste. Ne nous étonnons pas : il serait inspiré du *ma-cui*. Par exemple : Un homme n'est vraiment viril qu'après avoir été atteint de la variole. — Rien n'est meilleur ni plus fortifiant que de déguster la vermine du corps. — Dans cet ordre d'idées, les femmes en couches sont tout à fait privilégiées...

Quoi d'étonnant qu'avec cette collaboration humaine et extra-terrestre la maladie soit parvenue à ruiner l'individu, et presque la race ? Un individu restant indemne pendant toute sa vie est, au Tonkin, un cas exceptionnel.

■

Mais ce n'est pas en un jour que l'Européen réhabilitera, physiquement et moralement, l'Annam et le Tonkin. Avant de se mettre à l'œuvre, il faut obtenir de l'indigène, et à force de tentatives particulières, un « vote de confiance ». On ne s'improvise pas digne ni capable de chasser le *ma-cui*. Et que peuvent les preuves les plus évidentes contre la foi ?

Mais lorsque cette confiance sera gagnée, quelle œuvre à accomplir, quel but à atteindre, quel idéal accessible qui satisfera à notre double souci latin d'équilibre et de générosité !

Christiane FOURNIER.

En haut, un paysage du Haut-Tonkin. Ces sites très pittoresques sont hantés, au dire des indigènes, par les génies et les mauvais esprits.

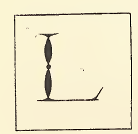


En haut, la station sanitaire du Tam-Dao, oasis de fraîcheur dans l'été tonkinois. Ci-contre, Ma-Cui et bons génies. (Laos et Haut-Tonkin).

Service photocinématographique de l'Indochine.

Le mot du client

par Régis Gignoux



E client qui est invité à se déshabiller observe toujours le vêtement que porte le médecin. Il n'espère pas que celui-ci va se dévêtir à son tour, pour l'encourager ou mimer une de ces " comparaisons " dont les estampes du XVIIIe arrondissent si gentiment les détails. Le client est toujours sérieux quand il se déshabille. Il pense à la maladie qui va se découvrir, dès la chemise tombée. S'il regarde le vêtement du médecin, c'est une dernière façon de se rattacher à la vie — comme l'homme qui se noie regarde une bouée de sauvetage.

Le vêtement du médecin doit-il avoir, en conséquence, un caractère très nettement professionnel, sacerdotal ? Au contraire, pour apporter une distraction bienfaisante, doit-il être très fantaisiste ou très exactement à la dernière mode de la saison ? Dans le premier cas, il faudrait revenir à la robe noire et au bonnet pointu ; dans le second, il faudrait prévoir un tailleur de la Royale Académie de Londres et une réelle augmentation du prix des consultations.

Comment le client imagine-t-il le costume de son médecin ? A défaut d'une planche d'Adam, *revue des élégances masculines, le client observe au théâtre la façon dont les médecins sont vêtus. Le grand médecin apparaît toujours sur la scène en costume Nadar c'est-à-dire du temps de Nadar et d'après les photographies des maîtres de 75 à 90 : de larges redingotes, de grosses cravates noires, des hauts faux-cols, le type Huguenet d'après le type Charcot. (Toujours les grands comédiens ont aimé de représenter des grands médecins et ont tenu à ajouter de la majesté, de la " profondeur ", comme ils disent. Exception pour Lucien Guitry et son interprétation des différents aspects de Pasteur).*

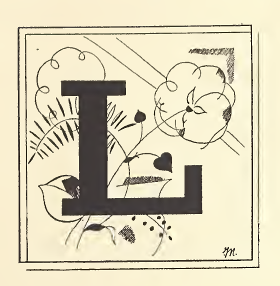
Lorsque les pièces sont comiques, le médecin est habillé au théâtre comme un receveur des contributions de Chateau-Buzard ou un commis de nouveautés à Quimper-Corentin. C'est à croire que les auteurs dramatiques et les metteurs en scène jouissent tous d'une santé rurale et ne viennent jamais " en ville " consulter un médecin. Tout de même, on est stupéfait de voir dans un théâtre aussi parisien que le théâtre Daunou, dans un spectacle aussi parisien qu'une revue de Rip, un acteur qui, chargé de représenter un chirurgien également très parisien, apparaît vêtu d'un veston trop court et d'un pantalon trop étroit et à damiers ; mais il a mis des guêtres blanches et une perruque rousse !

Je ne sais ce que les critiques dramatiques ont pu dire du talent de composition de cet acteur ; je suis sûr que les spectateurs et les spectatrices du théâtre Daunou auront pensé à une représentation de distribution de prix ou de patronage. A Paris, si nous plaisantions, ce serait leur élégance, leur coquetterie que nous signalerions à nos chirurgiens. Une fois qu'ils ont quitté leur sarrau, ils paraissent des dandies. Et les belles clientes les admirent d'autant plus qu'elles n'arrivent pas à oublier le sarrau. Le Dieu libérateur prend une forme humaine mais reste un Dieu.

Si le théâtre ne nous avait pas entraîné trop loin, nous aurions voulu demander ici quel est le costume qui convient le mieux pour la consultation au cabinet, pour la visite en ville. Le spécialiste doit-il, d'un rien, indiquer sa spécialité ? Telle couleur, ou plus sombre ou plus claire, ne faciliterait-elle pas la confession de certains malades ? La question demande à être étudiée : elle est plus importante que le chapitre des chapeaux et cependant, imaginez tout ce que contient le coup de chapeau d'un médecin : Guéri ? Bravo ! Et mes honoraires... Vous devriez revenir, etc...

Régis GIGNOUX.

L'ÉQUILIBRISTE



'ÉQUILIBRISTE que le programme annonçait apparut sur le plateau du music-hall dans un moment disgracié. Avant lui, Maurice Chevalier, éclatant de blanc et de noir, était arrivé sur la scène en courant, l'avait quittée en courant, comme si le paquebot qui traverse l'Atlantique ne lui avait accordé qu'une demi-heure pour jeter au cœur du public son chant parfumé comme un printemps faubourien. Mais pendant cette demi-heure, sa voix de poétique avril avait fleuri, devant une foule extasiée, pareille à ce lilas tendre et dru qui jaillit entre deux maisons basses dans une rue du lointain Paris desaffecté.

On rêvait encore à lui lorsque l'équilibriste s'avança. Des cordes tombantes, de larges anneaux suspendus, des trapèzes haut fixés formaient un décor sévère et comme cruel. L'équilibriste était petit, large, foncé. Vêtu d'un maillot bleu de ciel, dont la teinte puérile rendait plaisants le torse évasé et le visage d'un noir de grillon, il tenait avec délicatesse la main de sa partenaire vaillamment frivole, adroite et négligeable. Dans le silence triste de ce numéro muet, le couple, que le vaste cadre rapetissait, se sépara et sembla perdu, oisif. On eût dit un ménage de bûcherons, absurdement déguisés. Et puis l'homme se dirigea vers les cordes. Il tâtait les câbles râpeux, soupesait les anneaux, examinait les instruments de son dangereux succès, avec le sérieux loyal d'un condamné qui s'assurerait de l'état de la potence. Sous son front, dans son regard, sur la chair durement musclée, on voyait frémir la courte pensée de qui a un destin parfaitement déterminé et auquel le sort l'astreint. La femme s'ingéniait à occuper le public par des mièvreries enjouées venues du fond des âges et des cirques de province. Spectacle de jadis, songeait-on, forains attardés qui ont une foi naïve en leurs exploits sans éclat que rehausse le halo distrait de la mort.

PAR

La Comtesse de NOAILLES

Le premier travail de l'acrobate ne pouvait ni surprendre ni charmer. Le cou chevauché par sa lourde compagne il se hissait dans l'espace au moyen de la corde oscillante. On se désintéressait du pauvre assemblage, de son souci appliqué ! Mais, peu à peu, les regards s'attachèrent à ce corps soulevé, rigide, horizontal, libre et volant, à ces mouvements qui semblaient sans cesse régler et surmonter leur puissance.



Portant dans les airs, de cent manières périlleuses, — sur la nuque, sur les reins, sur les jarrets, — la charge docile et minaudière de la femme souriante dont les doigts joints aux lèvres cueillaient un bouquet de baisers, l'homme se fatiguait lentement. Par petits coups imperceptibles, et puis nettement accusés, il passait de l'état d'animal qui surabonde de vigoureuse aisance à celui de victime résistante qu'un progressif et invisible ennemi asservit.

C'est ici que commence le pathétique. Moins sûr de ses robustes membres, l'équilibriste faisait secrètement appel à l'esprit, à son esprit brave et borné. La petite lueur de ses yeux de suie implorait avec noblesse les mystérieuses ressources de l'intelligence. Il conjurait la pensée de lui prolonger son secours, de distribuer encore des ordres à tout le charnel édifice. La reptation de l'effort et de la lente mesure envahissait la chair nue et la recouvrait de ses moires puissantes. Un public conquis accueillait favorablement cette grande dépense de la vie, ce don d'énergie suprême et menacé, fait pour l'amuser, et qui s'acheminait vers l'épuisement. Un cri aussi léger qu'une brève vocalise échappait par instant à la femme toujours sémillante, et semblait faire partie du travail exécuté, mettre avec justesse son poids vaporeux dans les aériennes balances.

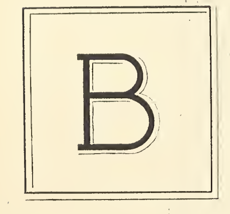
L'homme, ahanant, ayant enfin achevé sa tâche rude et monotone, toucha le sol. Il respira et sembla récupérer le repos pleinement, d'un seul coup, comme on boit un verre d'eau dans la soif.

Et soudain je songeais à vous, construction des mondes, sagesse des constellations, parfait élancement des colonnes du temple grec, règne des nombres, combat et triomphe de la conscience dans l'homme.

— C'était un pauvre équilibriste... —

Souvenirs intimes sur Bourdelle

par le Docteur P. L. COUCHOUD



OURDELLE était le poète. Le don créateur était en lui. Son esprit n'était jamais rassasié d'imaginer, sa main de façonner, son œil d'affiner. Créer était pour lui une fonction élémentaire de la vie. De tout ce qu'il voyait, lisait, entendait, se rappelait, il tirait de grandes idées auxquelles il était toujours prêt à donner corps.

Il était statuaire de préférence, c'est-à-dire poète de formes. Mais poète de mots, de chants, de couleurs, peintre, architecte, écrivain, il l'était aussi bien et plus qu'en puissance. Les compartiments que l'homme vulgaire croit sacrés sont culbutés par l'homme de génie. Etre poète, c'est créer. Le mode est secondaire, affaire de circonstance.

Bourdelle ne vivait que pour la Muse. Jusqu'à son âge mûr il eut une institutrice rude et forte : la pauvreté. Sa jeunesse fut privée de tout, sauf de beauté. Il ne mangea pas toujours à sa faim. Pour tremper la soupe, il lui arriva de ramasser les miettes qui avaient effacé le fusain. Mais au premier appel de la Muse il a toujours dit : Présent !

Il garda l'habitude jusqu'à la mort, de dormir peu, sur un lit étroit, sans presque se dévêtir. Dès l'aube fine il était debout, tout à la joie d'ajouter des formes à l'univers.

Ces heures fraîches et vivaces, il les donnait à l'orgie silencieuse des libres compositions. Il suscitait sur le papier un peuple de créatures légères parmi lesquelles il choisirait un jour celles qui deviendraient statues ou monuments.

Puis d'un pas vaillant il allait à ses ateliers se mesurer avec la glaise ductile et rebelle.

Vigoureusement il disciplinait son élan intérieur. Tout en lui devenait ordre, compas, aplomb, équerre. Il calculait, pesait, pointait, prenait d'innombrables mesures. Il ne voulait tirer l'expression d'une figure que de sa construction rigoureuse et de sa juste place dans un ensemble ordonné.

Il poursuivait jusqu'à l'infinitésimal sa mathématique passionnée. D'un couteau mince il s'acharnait à dessiner le passage insensible des formes, ce qu'il appelait leur intimité. Il enserrait l'insaisissable en des profils rassemblés.

A l'exemple des maîtres grecs il voulait faire entrer la couleur dans la sculpture. La substance la plus subtile du modèle, il la traduisait dans une matière autre, selon les secrètes lois de cette matière. De découverte en découverte, il constituait ou reconstituait la science infinie du sculpteur.

Cette science, il brûlait de la donner. A ses élèves, accourus vers lui de tous pays, il prodiguait non seulement tout ce qu'il savait, mais tout ce qui était en lui. Il leur transmettait le feu de l'esprit et la pureté du cœur sans quoi il n'est pas de bon artiste. A la Grande Chaumière la correction des ébauches se complétait par des leçons magnanimes, des méditations préparées, quelquefois par un poème de lui, qu'il lisait, lentement, de sa voix à la fois contenue et chantante, lourde et ailée.

Il répétait : Pour bien faire ce genou, il faut que vous pensiez au corps entier dont ce genou fait partie, à l'espace entier où ce corps se place et au monde où cet espace est situé.

En quoi il divergeait de Rodin. Le magicien Rodin aurait laissé croire que tout l'art du sculpteur peut s'épuiser dans un genou. Bourdelle a conservé la prestigieuse technique de son maître mais il a replacé la sculpture au sein de l'architecture et de l'ordre universel.

Par le tout il comprenait profondément la partie. Par la partie il devinait merveilleusement le tout. Sans être allé en Grèce, il lui avait suffi de voir quelque marbre archaïque, prisonnier chez nous, pour sentir avec violence tout l'essor de l'art grec, depuis ses chastes origines et, derrière lui, le monde vierge du mythe grec.

D'instinct il remontait au premier jet héroïque de l'art, à l'œuvre qu'une force neuve tend comme un arc dur. Certains ont cru qu'il imitait les primitifs. Ils n'ont pas vu qu'il était lui-même un primitif.

Il est un commencement. Il a bandé à fond l'arc d'Héraklès. L'impulsion spirituelle partie de lui fait aujourd'hui vibrer le monde.

Son œuvre, ses élèves, c'était tout son souci. Avec une foi ardente il prenait possession de l'avenir. Il a ordonné dans tous ses détails, du perron à l'arrière-fond, du sous-sol au toit, le Musée futur où son œuvre énorme sera disposée, où son école se perpétuera.

Il savait que, des ouvrages de l'esprit, les plus aptes à vaincre le temps sont ceux de l'architecte et du sculpteur. Si l'humanité périt dans une catastrophe cosmique, un morceau de temple ou de statue témoignera encore de ce qu'elle aura été.

Priver d'éternité un monument qui y a droit était pour lui le crime suprême. Le massacre de la cathédrale de Reims fut la plus vive douleur de sa vie. Tant que le canon fut braqué sur elle, il fut comme fou. Dans son impuissance, il dessinait des anges qui recueillaient pieusement chaque parcelle éclatée.

Il n'était pas moins sensible à la beauté naturelle et vivante, dont l'artiste peut faire de la beauté pour toujours. Devant un beau corps, deviné ou dévoilé, il était frémissant. Il connaissait l'ivresse dyonisiaque et l'apaisement apollinien. Il aimait se dessiner lui-même avec l'oreille en pointe et la jambe velue d'un

faune chauve et méditatif, à l'affût d'un éclair de nymphe, ou encore en centaure, en animal-homme qui galope, une lyre en mains et ne meurt qu'après s'être gorgé de toute la beauté du monde.

Il avait la grâce du rire, la plaisanterie choisie et galante, la saine gaîté paysanne. Aux bonnes histoires il roucoulait de plaisir. Il en racontait lui aussi en y mêlant de grands gestes, de plaisantes exagérations et le gaillard accent de Montauban.

Le fond était grave. Dur à lui-même, impatient de créer, il s'était assigné une tâche surhumaine qu'il a remplie sans divertissement. D'un cœur ferme il a sacrifié les joies secondaires de la vie à la joie principale.

Sa bonté fut à la proportion de son génie. Dès l'âge de quatorze ans il prit à sa charge son père et sa mère. Il partageait à ce point toute souffrance humaine que, la soulageant, il se soulageait. Pauvre, il mettait en commun son atelier, sa table, sa chambre, avec des camarades plus pauvres. Il ne savait pas compter. Il appliquait à la vie ce qui s'applique à l'art : il n'avait rien en propre, tout ce qui était à lui était dû à tous.

Après une vie d'une incroyable fécondité il eut, aux approches de la mort, surabondance d'inspiration. Comme il ne pouvait plus pétrir les briques de terre sur les vastes bâtis, il modela, sur sa table, un dernier peuple de statues, petit de taille, grand par l'âme et la perfection. A la vie qui lui échappait il arrachait un dernier souffle créateur.

Son dernier ouvrage de sculpture fut modelé à l'intention de la *Revue du Médecin*. Il s'intéressait à la destinée de notre revue naissante, dont il était un des parrains. Pour les médecins de France et du monde il fit cet *Asklépios parlant au peuple* qui associe la grandeur grecque et le pathétique moderne. Il disait en souriant qu'Asklépios, maintenant, était bien obligé de le guérir.

Il se préparait noblement à la mort. Il se comparaît à l'églantine d'automne qui se dépouille de ses pétales brillants pour revenir à sa forme essentielle. De ce temps est un portrait de lui, inachevé : un visage creusé, tragique, déjà lointain, sous l'arche de l'éternité.

Le dernier mois il écrivit pour lui, selon sa coutume, deux petits cahiers, cousus de sa main. L'un a pour titre : *Le Combat d'Apollon*, l'autre : *Dieu*.

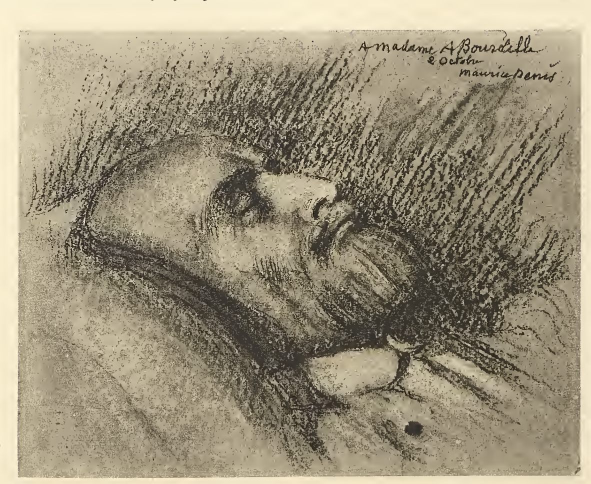
L'un est une rétrospection. La tête d'Apollon au combat est la première œuvre où il se dépouilla de Rodin, passa à l'acte et engagea son propre combat. Le reste a suivi. Deux ou trois semaines de fièvre, à la trentième année, voilà ce qui, à l'heure de la mort, lui parut être l'essence de sa vie.

L'autre est une bienvenue à la mort, un poème aussi beau que l'hymne à Zeus de Cléanthe. Sa tâche finie, le créateur de formes invoque la Nature, le mystérieux Potier dont il a imité l'œuvre et qui va le reprendre pour le remodeler sur son tour éternel.

Frappé du dernier coup, il lutta cinq jours, préoccupé de tous, plaisantant encore, espérant revoir son pays natal.

Le matin du cinquième jour le cœur cessa la lutte. L'avant-dernier geste du mourant fut de toucher la tête de l'infirmière, pour demander pardon d'une brusquerie de la veille. Puis, comme purifié, il offrit à sa femme son dernier regard et il accueillit la mort avec une expression d'étonnement et de consentement.

Paul-Louis COUCHOUD.



Bourdelle sur son lit de mort : 1er Octobre 1929. — *Dessin inédit de Maurice Denis.*

L'Acropole d'Athènes vue du Nord-Ouest, près de la colline de l'Observatoire.

Photos Boissonnas

L'ACROPOLE D'ATHÈNES



M. Charles Picard, directeur honoraire de l'Ecole d'Athènes, publie aux Editions Albert Morancé un ouvrage sur *L'Acropole : l'enceinte, l'entrée, le bastion, d'Athéna Niké, les Propylées.*

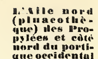
C'est une histoire résumée des injures faites à l'Acropole par les hommes et par le temps, une description minutieuse et noble du chef-d'œuvre malgré tout demeuré sublime.

Des planches magnifiques illustrent cet ouvrage. L'on pouvait croire que la gravure et la photographie avaient auparavant tout saisi des aspects de l'Acropole. Il s'en fallait de beaucoup. Pour avoir choisi des « angles » nouveaux, d'inédits jeux de lumière sur les colonnes, les frontons, les soubassements, presque des formes inconnues de la « sobre majesté » du Temple, le photographe Boissonnas, même s'il fut guidé par la science de M. Charles Picard, a bien mérité de l'Art. Que nos lecteurs en jugent par cette page (en haut, l'Acropole vue du N.-O., et ci-contre, un fragment des frises extérieures du bastion d'Athéna Niké) et par les illustrations des pages suivantes.

R. L.



Le vestibule des Propylées, vu du sud-est, et l'aile nord.



L'Aile nord (pinacothèque) des Propylées et côté nord du portique occidental



Ci-dessous, un beau fragment des métopes du Parthénon, face sud.





Ci-dessus, un entablement de l'aile sud des Propylées : architrave et frise (arrière).

Le bastion d'Athéna Niké: la terrasse et le temple vus du nord. Et Athènes!





Ci-dessus, aux Propylées : colonne ionique près de l'escalier du portique oriental.

Ci-dessous, un autre fragment des métopes du Parthénon, face sud.





Les maîtres de la photographie

Le Docteur Chevalier est un médecin jeune qui aime profondément sa profession ; ses loisirs, il les consacre à la photographie.

« Aimez-vous à photographier des sujets qui ont un rapport avec votre profession ? » demandons-nous.

— Du tout. Ou plutôt je n'ai pas encore essayé. Si le paysage m'intéresse, ce sont surtout le corps humain et la figure qui m'attirent.

— Quelle est votre technique ?

— Toutes mes photos sont faites à la lumière artificielle, parce qu'elle me permet de faire vivre à mon gré les volumes et les lumières.

Mme Yvonne Chevalier, qui est en train de devenir un photographe de tout premier ordre, poursuit ses recherches tout à fait indépendamment de son mari. C'est moins la figure humaine qui l'attire que les aspects pittoresques de la vie, qu'il s'agisse de rochers, de machines ou d'un coin de marché. La science des éclairages lui est innée et elle prend les objets sous un tel angle, qu'il semble qu'elle prend la vie des choses pour leur en infuser une nouvelle selon ses désirs.

Pierre TUGAL.



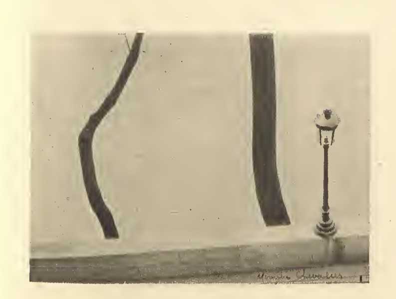
Le Docteur Chevalier est l'auteur des beaux portraits que nous reproduisons dans ces pages. Ce sont surtout le corps humain et la figure qui l'intéressent, déclare-t-il.

Ce qui passionne le Dr Chevalier, c'est de « dessiner avec ses projecteurs et d'obtenir des éclairages particuliers ».





Ci-dessous un paysage urbain, par Mme Yvonne Chevalier, qui préfère au portrait les objets pittoresques.



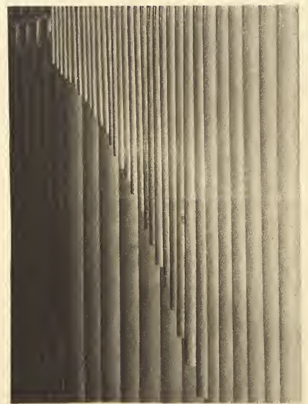


Ci-contre, des filets de pêche et, ci-dessous, un grand avion, par Madame Yvonne Chevalier.



Ci-dessous, un jeu d'orgues (Mme Chevalier a une prédilection pour les instruments de musique) et des poissons.





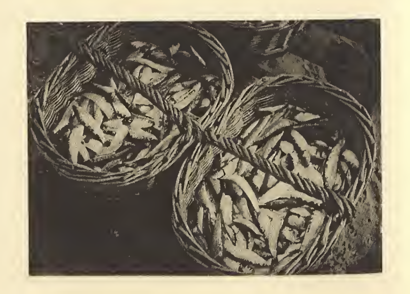


Photo Van Riel, Buenos-Aires

La danse d'aujourd'hui



Photo Rudolph, Dresdes

La grande photographie du haut représente dans "La Péri", avec Stowitz, Anna Pavlova, dont André Levinson écrit, avec un enthousiasme justifié, qu'elle "fait les délices du genre humain".

Ci-contre, la danseuse allemande Greta Palucca "bien plus originale que typique". Elle est ici représentée dans une de ses improvisations sur un rythme de step également improvisé au piano.

Ci-contre, Vronska et Alpéroff, heureuse réunion d'un "sujet" d'école et d'un bel athlète.

Ci-dessous, dans "Vision", Mary Wigmann, qui voit dans la danse un sacerdoce.



Photo Roosen



Film A.C.E.

Photo Rudolph



En haut, à droite, instantané de Thamar Karsavina, "la ballerine des poètes".

Ci-dessous, Felia Denbrovska, dans le ballet "Ode", de Nicolas Nabokoff.



Photo Lipnitzki

A aucune époque, la danse théâtrale n'a connu une vogue telle que de nos jours. Ainsi commence l'avant-propos du beau volume que M. André Levinson consacre à *La Danse d'aujourd'hui* (éditions Duchartre et Van Buggenhoudt).

« Jamais son essor, lit-on encore, n'a été plus tumultueux, mais aussi plus confus. Les formes traditionnelles évoluent, les tendances opposées s'affrontent. D'un prodigieux élan, la danse envahit les autres genres de spectacles : la revue de music-hall et l'opérette. Elle subit, à son tour, de multiples influences et, tout d'abord, celle du sport moderne... »

■

Et, après avoir rapidement évoqué ces influences (ballets russes, danse plastique d'Isadora Duncan, chorégraphie exotique, etc.), l'auteur ajoute : « Cette énumération sommaire... suffit à démontrer à quel point multiple est la splendeur de la danse d'aujourd'hui. Nulle activité n'exprime d'une façon plus immédiate ni plus palpable la manière d'être d'une épo-



Film A. C. E.



Photo Wide World

Ci-contre, miss Florence, des Hoffmann girls qui dominent le monde du music-hall.

Ci-dessous, Djémil Anik, dont les danses savent évoquer un Orient secret et voluptueux.

Photo Crimella

En haut, à gauche, Karsavina, dont l'art exquis n'est qu'un complément de son don de lyrisme.

Ci-dessous, Bartholin, danseur danois, un modèle à la fois d'élégance et de mâle vigueur.



Photo Wide World

■

que, l'art d'une civilisation ou l'originalité d'une race... »

On le voit par ces fragments d'avant-propos : M. Levinson traite avec sérieux d'un sujet qu'il considère justement comme sérieux et qui n'en garde pas moins, pour cela, son grand charme.

Il est à croire qu'un pareil ouvrage, traité avec autant d'agrément que de science approfondie, augmentera encore la vogue de l'art chorégraphique. L'on peut aimer celui-ci d'instinct, comme tous les arts. Mais comprendre, être capable d'admirer, multiplie infiniment les jouissances — et les épure.

■

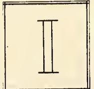
Comme il s'agit ici de la forme de beauté la plus riche — elle est à la fois sculpture, musique et harmonieux mouvement -- l'on doit remercier M. André Levinson, d'avoir fait, par sa " Danse d'aujourd'hui" œuvre essentielle d'éducateur.

Très abondamment illustrées d'attitudes saisies au vol, ses pages laissent le curieux souvenir d'une vision d'ailes...

Henri DELORIÈRE.

CHEZ TAMARA

par le Docteur



Il ne faut pas être jaloux, lecteur, mon frère, si j'ai passé une heure avec cette jolie femme, vêtue d'une pourpre cardinalice, baguée d'émeraudes profondes comme des lacs — et blonde... blonde somptueusement.

De ses mains fines aux ongles sanglants, elle apportait les hautes toiles, dont le velours gris s'appariait avec celui des tentures.

Des *Nus*, doublement féminins — la Femme par la Femme — des caresses de pinceau d'une subtile ingénuité, des mamelons tendrement roses, blasonnant des seins délicats et pleins, sous le voile tentateur des noires guipures d'Espagne, une candeur très fragile, très savante, et, terminant un corps d'ange, des mains amoureuses, des mains volontairement assombries au bout des bras clairs, épidermisées à la façon d'Holbein, des mains où le sang qui gonfle la veine nous réveille de notre extase, en sursaut, pour nous offrir Eve et sa malédiction.

■

« Ce sont tous des portraits », me dit cette femme charmante.

Pauvre homme, je me serais bien passé de cette notion trop précise ! Elle m'a valu de regarder avec plus d'intérêt *Nana de Herrera*, la danseuse espagnole à la belle tête pathétique, dont l'effroi amusé semble repousser d'excusables aggressions.

Et puis, une certaine blonde...

N'eût-elle pas régné sur tant de gratte-ciel, massifs volumes nécessaires à sa sveltesse, colonnes rigides du temple de la souple déesse, que je l'aurais tout de même identifiée.

Je l'aurais reconnue à ces « longues jambes » que, selon le lyrisme de sa manière sobrement cursive, célèbre dans son *New-York* François Debat.

Mais je vous entends vous agiter. « Qui est-ce ? » demandez-vous. « Qui ? » Tout beau, cher ami ! Ayez ma discrétion ! Ne questionnez pas Mme de Lampicka ! Elle ne vous répondrait pas, d'ailleurs ; le costume de ses modèles l'oblige au silence.

Acceptez que ce soit seulement — n'est-ce pas assez ? — *l'Américaine.*

■

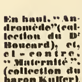
Pour détourner le cours de ces périlleuses idées, allons voir, si vous voulez, *la Communiante.* Car l'artiste ne fait pas que des portraits nus. Colette Weil nous montrera, avec un gentil sourire, l'enfant fervente. Nous méditerons le reflet de vitrail qui irise, à peine, le bas de la robe blanche et les ombres grises qui modulent, comme un andante d'orgue...

C'est pur, pur...

Mais une colombe, insidieuse messagère de Vénus, exquise et diabolique contrefaçon du Saint-Esprit, soulève du bec un coin du voile. Elle promet à sa maîtresse, après le fugitif passage de Dieu dans ce petit cœur tout prêt à déborder, les belles lèvres d'amour de la femme-enfant. (1)







En haut, « Andromède » (collection du Dr Boucard), et, ci-contre, « Maternité », (collection du baron Kuffer).

Photos Marc Vaux

(1) *La Communiante* et *Nana de Herrera* n'ont pu trouver place ici. On trouvera la reproduction de *La Communiante* à l'annonce de la Galerie (page 47 du Numéro). N. D. L. R.

DE LAMPICKA

Fernand Vallon



En bas, portrait de Mme Ira P., et, ci-contre, « La Mariée » (collection John Col, de New-York).



Comment définir ce peintre ?

Un critique notoire a parlé de son « ingrisme pervers ». C'est, me semble-t-il, un pléonasme aussi grave que « grand géant » ou « petit nain ». « L'adorateur rusé de Raphaël » (comme Baudelaire appelait M. Ingres), ce « notaire » (comme dit le sévère Théophile Silvestre), fut un grand sournois. Je m'excuse de me citer : « Il a, pour chanter les dames de son œuvre, odalisques, vierges du ciel ou bourgeoises du noble faubourg, une voix de chapelle sixtine, une étrange voix qui les insulte en les adorant » (1).

Ses femmes, Mme de Lampicka, elle, se contente de les adorer.

Soucieuse de me révéler ses origines, elle allait chercher maintenant des toiles plus anciennes, celles qu'elle peignit « après son cubisme », comme elle disait avec un petit rire qui s'excusait.

Je voulus voir *le cubisme*. Et je retrouvai, une fois de plus, la « confuse abstraction », entachée d'incohérence par l'antinomie du mot et de l'épithète qui, d'instinct, s'y accole. L'abstraction est une opération de l'intelligence pure, qui est toute logique et toute clarté. Si elle est confuse, elle n'est pas viable, c'est un monstre : C. Q. F. D.

Sans doute Mme de Lampicka naquit-elle de là, comme Marval et Marie Laurencin. Mais si chez ces femmes peintres (ce sont les paroles d'Elie Faure), « la forme et le fond se brouillent comme en une matrice obscure, gonflée de lourde chaleur », chez notre artiste, les fonds seuls se soutiennent, la forme est nette. Elle a su clarifier sa chaude et trouble sensation.

Au cubisme, elle a dû sa construction, ses volumes, sa saillie, très sculpturale.

Au romantisme, cette compatriote de Chopin doit l'innocent maléfice qui fleurit dans les yeux de Filles-Fleurs de ses femmes.

Romantique, cette ultra-moderne ? Allons donc !

Mais oui ! Et parfois son romantisme atteint à l'épopée.

Voyez donc, entre autres portraits d'hommes, très fatals, celui de tel de nos confrères, dont elle a fait un Chateaubriand du microscope. Loin de l'apaiser la placide éprouvette, qui semble entre ses doigts déliés une arme mystérieuse et redoutable, ajoute au drame de l'attitude et à l'orage de la blouse, emphatique comme sur le Grand-Bé malouin la cape du « Vicomte » au vent de la mer.

« Etre ou ne pas être ? » En vérité c'est la vertigineuse question d'Hamlet que semble se poser le roi des ferments lactiques.....

Mme Tamara de Lampicka est une magicienne. Le grand Baudelaire l'eut reconnue et aimée entre toutes. Et il aurait jeté au feu ces pauvres lignes, celui qui disait : « La peinture est une évocation, une opération magique et nous n'avons pas le droit de discuter les formules évocatoires du sorcier » (2).

Dr Fernand VALLON (3).



Photos Roseman et Marc Vaux.

(1) Fernand Vallon, *Au Louvre avec Delacroix*. Préface d'Elie Faure. A paraître le 20 mai, Aux Editions Arthaud (Anciennes Editions Rey).

(2) Du 17 au 31 Mai, Colette Weil exposera des œuvres de Tamara de Lampicka.

(3) L'article sur Kvapil, paru dans le Numéro d'Avril sous la signature de François Vallon, était du même auteur.





En haut, deux Océanides et le chœur des Océanides, dans une représentation récente de Prométhée au théâtre de Delphes.



AUX FÊTES DE DELPHES :

Prométhée enchaîné



on doit au poète Angelos Sikélianos et à Mme Eva Sikélianos, fondateurs et animateurs des fêtes de Delphes, de remarquables représentations du Prométhée d'Eschyle. Nous donnons ci-dessous un fragment de la traduction de M. Paul Mazon.

Ecoutez les misères des mortels, et comment des enfants qu'ils étaient j'ai fait des êtres de raison, doués de pensée. Au début, ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, et, pareils aux formes des songes, ils vivaient leur longue existence dans le désordre et la confusion. Ils ignoraient les maisons de briques ensoleillées, ils ignoraient le travail du bois ; il vivaient sous terre, comme les fourmis agiles, au fond de grottes closes au soleil. Pour eux, il n'était point de signe sûr ni de l'hiver, ni du printemps fleuri, ni de l'été fertile ; ils faisaient tout sans recourir à la raison, jusqu'au moment où je leur appris la science ardue des levers et des couchers des astres. Puis, ce fut le tour de celle du nombre, la première de toutes, que j'inventai pour eux, ainsi que celle des lettres assemblées, mémoire de toute chose, labeur qui enfante les arts. Nul autre que moi non plus n'inventa ces véhicules aux ailes de toile qui permettent au marin de courir les mers. Et l'infortuné qui a pour les mortels trouvé telles inventions ne possède pas aujourd'hui le secret qui le délivrerait lui-même de sa misère présente !

Le Coryphée. — Tu subis là un humiliant malheur : ton esprit abattu s'égare, et, tel un mauvais médecin tombé malade à son tour, tu te décourages et ne peux trouver pour toi-même le remède qui te guérirait.

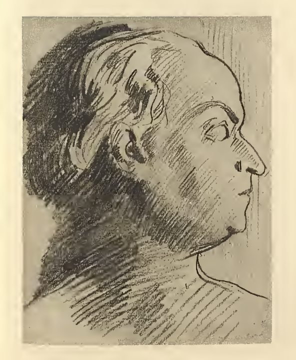


Ci-dessus, deux attitudes de danseuse, pareilles à celles que l'on voit sur les beaux bas-reliefs de la Grèce antique.

Photos Nelly's.







MISS EUROPE

Mlle Alice Diplarakou, nouvelle Hélène de Sparte, est revenue en son pays pour assister aux fêtes de Delphes. (D'après une pointe sèche originale de Pazzi).

A gauche et à droite : le poète Angelos Sikélianos et Mme Eva Sikélianos, fondateurs et animateurs de ces fêtes.





L'île de Nossi-Bé, au Nord de Madagascar, où a été tourné "Caïn" le nouveau film de Léon Poirier. Ci-dessous, une femme suit la piste de Caïn dans la forêt.

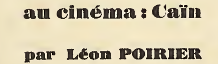
Ci-dessous, Caïn (joué par Bourdelle) écoute les voix de la forêt. Elle lui semble peuplée d'êtres invisibles qui murmurent ou bien chantent pour lui seul.





VOUS VERREZ BIENTOT...





au cinéma : Caïn

par Léon POIRIER







La femme souriait aux papayes juteuses... Cette femme est Zouzour, qui apporta le bonheur, au sein de la forêt vierge, au révolté Caïn. Le rôle est tenu par une jolie indigène, Rama-Tahé.

Ci-dessus Caïn, après avoir recherché parmi les fruits ceux qui étaient bons à manger, se nourrit avec un appétit d'homme primitif. Ci-contre, la pirogue de Caïn, qu'il vient de renflouer.



De gauche à droite, Mme Romée, M. Yonnel, vus par La Rocha, dans « Les Trois Henry ».

De gauche à droite, M. Yonnel, M. Albert-Lambert, Mme M. Renaud, vus par La Rocha.

Les trois Henry

par André Lang

Fragments du deuxième Acte.

Le Conseil dans la chambre du Roy.

■

HENRY III, *il commence à mi-voix*

Voilà treize ans que je fais figure de roy, treize ans qu'on m'attaque, qu'on m'insulte, qu'on me bafoue, qu'on tente d'abaisser la dignité royale en ma personne. Je suis « Henry par la grâce de sa mère, inerte roy de France ! » (*Protestations*). Non, non, non ! J'en ai assez. Je veux régner. J'ai de grandes choses à entreprendre, et je ne le puis que dans la paix et délivré de cette menace qui s'élargit et se précise chaque jour. (*Il frappe du poing sur la table et les regarde tous. Il est redevenu plus calme pour un moment, mais il va s'échauffer peu à peu*). Mes amis, je suis résolu à tuer le duc, à le tuer dès demain matin, pendant la séance du conseil. J'ai pris mes dispositions et vous les dirai toutes. Il est certain que des complications en surgiront, mais avec l'aide de Dieu, nous les surmonterons. J'ai manqué d'énergie jusqu'à présent. J'ai le sentiment que ce châtiment que je décide me donnera le pouvoir et la force d'achever ce que j'ai mission d'accomplir pour le salut du royaume. On parlait encore tantôt de temporiser. Cette politique a trop longtemps duré. Nul plus que moi n'admire la reyne-mère, malheureusement l'âge alourdit aujourd'hui son jugement, jadis si alerte et si fin. Le procès est impossible à instruire. Nous ne serions même pas sûrs des juges que Revol a marqués sur sa liste, et il ne faut pas oublier que le duc et le cardinal ont au moins autant d'argent que nous. (*Petit temps*) Alors, il doit tomber. J'ai tout fait pour éviter d'en être conduit à l'extrémité où je m'arrête, vous le savez bien. Et s'il y a faute, elle ne retombera pas sur moi. J'ai subi en silence les plus affreuses humiliations (*les poings serrés, la rage aux dents*)... j'ai dû fuir le Louvre il y a six mois, le jour des Barricades, par la seule porte qui n'était pas gardée... et courir à Chartres comme un voleur — quelqu'un de vous l'aurait donc oublié ? — tandis que l'hypocrite se faisait acclamer dans Paris, et s'offrait la générosité de protester qu'on criât son nom au lieu du mien. Il a fait tuer mes amis, il entretient la guerre civile avec l'argent de Philippe II, il a fallu lui donner la lieutenance générale du royaume, et ce matin encore dans la cour du château, cette comédie de la démission !... Il a eu le front de me reprocher mon attitude à son endroit! (*Sa colère monte*). Il ne peut plus supporter « cette situation et l'antipathie croissante dont il se sent l'objet ». « Il tient préférable de s'en aller ! » Qui ne voit la grossière insolence du jeu ! Que j'aie eu, dans l'humeur, l'innocence d'accepter sa démission et les Etats, demain, le réintégraient avec éclat, et les Etats, demain, le faisaient connétable ! Voilà ce qu'il cherchait ! (*Comme un doute passe dans les regards de Beauvais et de Revol, soudain terrible*) : J'ai les preuves ! Est-ce cela, Revol, que vous voulez que j'attende ? (*Tout frémissant de fierté outragée*) Et croyez-vous qu'un roy de France, qu'un petit fils du grand François puisse en supporter davantage ? « Le prince doit faire le bien si c'est possible et avoir le courage du mal quand c'est nécessaire » (1)...

BEAUVAIS-NANGIS

Nous sommes avec vous, Sire.... Il n'y a plus maintenant, où la décision est prise et approuvée, qu'une chose à dire et que M. Revol n'a fait qu'indiquer tout à l'heure. Une entreprise de cette sorte, même si elle réussit brillamment, comporte tout de même une suite de dangers immédiats et lointains auxquels on ne saurait trop songer. Mais si, par malheur, elle échouait, c'est à un affreux désastre qu'elle nous conduirait tous...

HENRY III, *l'interrompant, nerveux*

Je sais cela, Beauvais. N'ayez crainte, et ne me prenez pas pour un enfant. En cinq minutes, tout sera fini... Qu'est-ce que c'est, du Halde ?

DU HALDE

Sire, M. de Crillon vient d'arriver.

HENRY III

Bien ! (*Aux cinq conseillers*) : Laissez-moi le recevoir seul...

HENRY III, CRILLON puis DU HALDE

HENRY III, *il s'est assis*

Bonsoir, Crillon (*Crillon s'incline*). J'ai besoin de vous.

CRILLON, *c'est un capitaine de 45 ans, solide, puissant, bon visage.*

Sire, vous m'en voyez content.

....

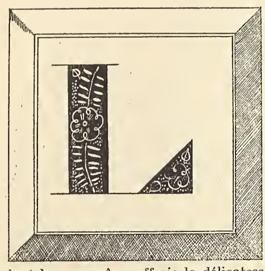
HENRY III

Il faut frapper quelqu'un pour moi, demain, ici.

(1) *Le Prince*, Machiavel.

Pour le Marquis de Sade

par le Docteur O. Béliard



La correspondance du marquis de Sade, dont on a récemment publié de volumineux extraits, a réveillé une sorte de trouble curiosité. L'auteur de *Justine*, dont les œuvres habitent l'Enfer des bibliothèques, est de ceux dont le nom même effraie la délicatesse de certaines personnes. J'en ai fait moi-même l'expérience. *La Vie du Marquis de Sade*, très légèrement romancée dans la forme, par concession au goût de la saison, mais scrupuleusement documentée, que j'écrivis naguère avec la gravité d'un médecin devant un cas pathologique, m'a valu de singuliers reproches que la dignité de mon ouvrage eût pu m'épargner.

Les écrits — certains écrits du moins — du marquis soulèvent une juste horreur, mais l'aberration de l'écrivain est une maladie qui a ses causes que la pensée se doit de déterminer.

La vie du marquis de Sade se présente comme une observation complète et fort précieuse.

Issu en droite lignée d'une ancienne et illustre souche avignonnaise, il avait pour aïeule la chaste Laure de Pétrarque, pour devanciers des hommes de guerre, des diplomates, des prélats et des gens de robe qui servirent dignement la papauté et la monarchie française. Sa mère, alliée aux Condé, touchait aux marches du trône. Lui-même, officier aux armées, se conduisit avec vaillance durant la guerre de sept ans. Ses débordements datent de l'union qu'on le força à contracter contre son gré avec l'une des filles du Président de Montreuil, alors qu'il aimait l'autre. De dépit, il se jeta alors dans des débauches assez vilaines mais qui, débarrassées de la légende, ne semblent pas du moins avoir été plus cruelles que celles des mauvais sujets de ce temps. Des rumeurs et des chantages dont il fut la victime lui firent une sanglante réputation qu'en fait il ne dut pas mériter. Condamné par contumace sur le témoignage de filles qui se croyaient empoisonnées par lui, il fut complètement mis hors de cause par un jugement en révision.

Le marquis de Sade n'était donc pas un *sadique* en actes. Il le devint en imagination et c'est ici que son histoire intéresse le psychologue et le médecin. Acquitté par les tribunaux, il fut maintenu en prison par l'arbitraire royal, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par son influente belle-mère, la Présidente de Montreuil, qui prétendit ainsi arrêter des désordres et éteindre des bruits dont souffrait l'honneur de la famille.

Au total, cet homme passa dans la solitude des geôles et, par conséquent, dans la continence forcée sa vie presque entière. Ecroué successivement à Saumur, à Pierre-Encize, puis à Miolans sur les terres du roi de Sardaigne, avant le jugement qui l'acquitta, il fut transféré depuis à Vincennes et enfin à la Bastille et, jusqu'aux frontières de la vieillesse, ne connut quelques périodes de liberté que grâce à la sollicitude de son admirable femme qui le fit évader deux fois et à qui il ne montra qu'une hargneuse ingratitude d'exigeant enfant gâté, de mari soupçonneux et jaloux.

La prison fut pour lui la cavité close où se développent les purulences. Les perversions sexuelles, me semble-t-il, ont toujours pour cause une impuissance, soit organique, soit morale, soit de contrainte. Le marquis de Sade avait un caractère faible et une imagination suractive. Privé des satisfactions normales de ses sens, envoûté par une réputation de scélératesse qui le poursuivait irrémédiablement, malgré les jugements de cour, aigri contre un ordre social et moral par quoi il se sentait opprimé, il prit son parti de sa damnation et s'abandonna aux obsessions dont la rumeur publique avait ensemencé son esprit. Il est caractéristique que la majeure partie de son œuvre, et la plus révoltante, fut écrite dans les prisons. Il ne fut un sadique qu'en rêve.

La preuve en est que, libéré par une révolution qu'il accueillit avec enthousiasme et secrétaire de la Section des Piques dont Robespierre était le porte-parole, ce songeur monstrueux ne sortit de son obscurité que pour demander l'abolition de la peine de mort et n'employa son influence qu'à arracher des victimes à la guillotine, notamment la belle-mère dont il avait tant eu à se plaindre. Accusé de modérantisme et enfermé à Picpus, il ne dut lui-même son salut qu'à Thermidor. On ne signale rien que d'humain dans les actes de ce criminel de pensée.

Emprisonné une dernière fois sous le Consulat pour un libelle diffamatoire, il fut transféré à Charenton sur la demande de ses fils justement effrayés de sa scandaleuse célébrité et qui aimèrent mieux le voir passer pour un fou que pour un monstre. Mais, au témoignage même du médecin de l'Asile, il n'était pas fou et ne fut jamais traité comme tel. Le directeur de Charenton en fit son ami et l'ordonnateur de ses fêtes. Il mourut paisiblement le 2 décembre 1814 dans sa soixante-quinzième année.

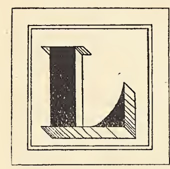
Je m'explique le marquis de Sade, ce qui n'est nullement l'excuser. La flétrissure et la prison qui privèrent ce faible de tout soutien moral le livrèrent aux hantises démoniaques. Irrévocablement dépravé d'imagination et noté d'infamie, il voulut au moins les avantages de sa damnation.

Ajoutons, en guise de correctif, que l'œuvre du marquis ne se résume pas dans les quelques livres qui vouent sa mémoire à l'exécration. Il eut une sorte de génie et, dramaturge, romancier, naturaliste et sociologue, il ouvrit de nombreux chemins que la pensée humaine a suivis après lui, en des pages qui peuvent être lues sans rougir et qui ne méritent pas l'oubli.

Dr Octave BÉLIARD.

Avez-vous-lu ?... Livres sur New-York [1]

par le Docteur Pierre Dominique


e *New-York* de Paul Morand vient d'avoir un succès considérable, et sans doute cela tient à la personnalité de l'écrivain qui est un des plus riches, un des plus vibrants, un des plus modernes de l'époque, mais aussi, je pense, à ce fait que nous autres Européens cherchons de plus en plus à prendre conscience de l'Amérique. On dit même que nous nous américanisons. Cela est moins sûr. Nous distinguons encore fort bien le bon film du mauvais, et la plupart des américains — ceux de Chaplin à part, qui est un juif anglais — sont mauvais. Nous n'acceptons pas aisément les pièces américaines, même adaptées : deux ou trois échecs viennent de le prouver. Enfin, dans le domaine politique, social, moral, économique, financier, la réaction est assez nette. Mais, néanmoins, nous nous rendons compte que la France est tout de même une petite chose en face de cette énorme étendue, de ces 120 millions d'habitants, de ce budget de 150 milliards, de cette montagne d'autos et de dollars et que ce New-York est à considérer.

D'autant que la plupart de nos contemporains en étaient restés — et encore, ceux qui avaient lu — à «*Outremer*», de Paul Bourget et aux reportages de Jules Huret. En somme, à l'Amérique d'avant 1900, au New-York qui n'avait pas encore assimilé les émigrants, à une communauté qui ne s'était pas encore affirmée dans les luttes mondiales et qui n'aspirait point à la domination.

C'est surtout depuis la guerre, depuis 1917, et cette arrivée massive des Américains chez nous que la question s'est posée. Et brusquement, cette année, voici trois livres à quoi se joignent les deux volumes de John dos Passos pour l'année dernière, et le livre du Dr François Debat.

John dos Passos est un jeune romancier de moins de quarante ans, Américain, qui a donné un gros bouquin : *Manhattan Transfer*, traduit chez nous en deux volumes. C'est la vie de New-York, vue par un Américain, mais un Américain qui, d'après son nom, semble bien être de souche espagnole. Théodore Dreiser est également aussi peu Américain cent pour cent que possible. D'origine allemande probablement. Jeune écrivain lui aussi et qui a surtout peint le New-York d'avant-guerre, un New-York à peu près disparu aujourd'hui, mais que nous avons intérêt à connaître pour saisir justement le point de passage entre la fin du XIXe et l'après-guerre. Bien entendu, Dreiser fera un peu figure de vieil auteur, encore habitué aux méthodes descriptives d'autrefois, tandis que John dos Passos est nettement l'auteur d'après guerre, frère de Morand justement, mais avec cette particularité qu'il est romancier, et que par conséquent il nous présente des types et les multiplie, les fait vivre devant nous avec leurs noms et leurs misères. Son New-York devient ainsi quelque chose de monstrueux qui sort du brouillard, qui s'impose, qui n'est pas décrit, mais se présente, qui n'est pas étudié du dehors, mais pèse sur l'esprit. A notre sens, il y a là un maître livre, long, pénible à lire, mais qui est une des plus belles évocations de villes modernes que nous connaissions.

Yvon Lapaquellerie, lui, s'est borné à analyser New-York et surtout à opposer dans la série de photographies dont son texte est semé, le New-York d'hier à celui d'aujourd'hui, le New-York de Théodore Dreiser à celui de John dos Passos. Le livre de Lapaquellerie est court, forcément un peu sec, il instruit plus qu'il ne permet d'imaginer. On ne saurait évidemment le mettre sur le plan de celui de Morand, mais il est bon de l'avoir lu, ne serait-ce que parce qu'il nous aide à faire le point.

Enfin, Morand. Il faut se souvenir que Morand nous a déjà donné : «*Rien que la Terre*» et divers autres livres qui ne sont que des études sur les peuples et les races, parfois sur les grandes variétés humaines. Ainsi : «*Hiver Caraïbe*» et «*Paris-Tombouctou*» sont deux documentaires. «*Ouvert la Nuit*» et «*Fermé la Nuit*» sont des analyses de l'Allemand, du Levantin, de l'Espagnol, etc. «*Lewis et Irène*», par exception, est l'étude de la femme d'affaires d'après guerre : donc étude des sexes et non plus des races. Néanmoins, là-dedans interviennent des Grecs étonnants et puis il y a toute une anglicisation. «*Magie Noire*», c'est l'Afrique et l'âme Africaine. «*Le Bouddha Vivant*», l'Asie dans sa lutte avec l'Europe. Enfin, «*L'Europe Galante*», dont le titre dit tout.

New-York n'est sans doute qu'une ébauche très poussée qui lui a servi pour le livre qu'il va nous donner sur l'Amérique : *Champions du Monde*. Mais son livre nous intéresse moins parce qu'il s'agit de la partie essentielle de l'Amérique, du point où l'on peut le mieux saisir l'Amérique, que parce qu'il s'agit d'une prise de conscience de la plus grande ville du Monde, de la Ville par excellence. Londres, Paris ni Berlin ne sont New-York, mais enfin ces trois villes marchent sur les traces de New-York sans parler de Chicago. Et demain, Rio ou Buenos-Ayres, Moscou ou Constantinople, les grands centres Chinois, Japonais, Australiens, Hindous entreront dans la danse. Toute notre civilisation est une civilisation industrielle, donc urbaine.

C'est par là surtout que le livre de Morand est profondément intéressant. C'est un coup de sonde donné dans l'avenir.

Et il a paru aussi récemment un *New-York* du Dr François Debat : *New-York, images mouvantes*, avec de curieux dessins d'Henriette Delalain, livre illustré qui peut magnifiquement servir pour appuyer une lecture du livre de Morand. On se croirait sur une autre planète, dit justement, devant New-York, l'auteur qui ne s'est d'ailleurs pas contenté d'analyser la ville, mais a su en quelques pages nous donner les caractères essentiels de l'habitant. Revenu de New-York, il sourit d'ailleurs à Paris, d'un sourire bien trop tendre pour qu'on ne sente pas sa préférence. Et cette préférence au surplus, il ne la cache pas. Elle ne tient pas seulement à des raisons esthétiques, ou plus simplement, si j'ose dire, aux liens du sang, mais, je crois, au sentiment que nous représentons une culture très supérieure à celle des Etats-Unis.

Résumant ses impressions, Théodore Dreiser peut écrire en effet : « *Le seul idéal de ces combattants (américains) reste trop souvent l'argent. Cent mille enfants, fils et filles de parents qui mènent la vie lugubre et sans douceur des Hongrois dont j'ai tenté de faire le portrait, sont inoculés dès l'enfance de ce virus : " L'argent est tout ", doctrine la plus dégradante, la plus basse qui puisse empoisonner une âme.* Il est permis de noter à ce propos que jadis Morand avait opposé la sagesse paresseuse de l'Asie à l'activité fébrile de l'Europe et de l'Amérique. L'opposition est toujours valable. Ghandi le prouve aux Indes à l'heure actuelle. Et Morand qui vient de nous montrer, de nous définir, de peindre pour nous le visage de la ville super-occidentale par excellence, souligne lui-même au début et à la fin du livre — et c'en est toute la philosophie — qu'avant la naissance de New-York, il y avait là, sur cette côte, le désert et qu'un jour proche, on l'y reverra. Seule idée assurément qui puisse consoler les hommes d'un effort aussi excessif, et aussi vain.

(1) Paul Morand : *New-York*, Flammarion éd. — François Debat : *New-York, images mouvantes*, aux Publications du Centre. — Y. Lapaquellerie : *New-York aux mille couleurs*, Valois éd. — Théodore Dreiser : *La couleur d'une grande cité*, Stock éd. — John dos Passos : *Manhattan Transfer*, N. R. F.

Avez-vous entendu ?...

A l'Opéra-Comique :

Georges Dandin, le Sicilien

par le Dr J. M. Pacaut

On peut voir en *Georges Dandin* une " comédie rosse " où la misanthropie et l'amertume du mari trompé d'Armande Béjart se donnent libre cours, ou vouloir la transposer en une grosse farce à la manière italienne issue de l'esprit des Tréteaux de Tabarin ; mais il ne saurait y avoir de compromis entre les deux interprétations, et le livret de M. Belvianes n'est ni l'une ni l'autre. M. Max d'Ollone n'a pas davantage pris nettement parti. L'ouvrage s'écoute sans ennui, mais sans grand intérêt non plus. Certes on retrouve avec agrément dans certaines pages le reflet de la fine érudition et de la musicalité distinguée de M. Max d'Ollone : telles l'ouverture du 1er acte, dans le style ancien, où apparaît dès le début le thème en arpèges brisés qui semble caractériser les impulsions véhémentes de Georges Dandin ; la marche compassée qui accompagne l'entrée de M. et Mme de Sotenville ; toute l'introduction du 2e acte avec la volute gracieuse de son arabesque de flûte ; la chanson de Lubin, reprise en quatuor vocal empreint d'une délicatesse raffinée. Mais à côté de cela, pourquoi l'évocation (d'ailleurs fort réussie, mais d'un esprit si peu en rapport avec les pages précédentes) du vieux répertoire d'opéra dans l'air de bravoure de M. de Sotenville au 1er acte, et surtout lorsque Angélique va feindre de se tuer ? L'à-propos du pastiche m'échappe. Pourquoi surtout M. Max d'Ollone a-t-il sacrifié si entièrement au mauvais goût du public (*bis ! bis !*) au cours des deux duos d'amour, et tout spécialement dans la romance de Clitandre, au 2e acte, avec par surcroît réplique finale de l'orchestre selon les traditions les plus élimées ? J'en ai été franchement offusqué.

Dans l'ensemble, le 3e acte est le mieux venu, en dépit de la barcarolle du début : son mouvement général est divertissant, les ensembles vocaux y sont menés de la façon la plus ingénieuse, et si l'émotion en fait totalement défaut, la variété en est plaisante.

Le livret de M. André Dumas suit au plus près *le Sicilien ou l'Amour peintre* de Molière. Sur ce thème M. Omer Letorey a broché une opérette sans prétentions. A part un pieux cantique dont l'inspiration est attristante, l'ensemble de l'œuvre est empreint d'une honnêteté de tout repos. J'ai particulièrement goûté la verve de l'air d'Hali, le ballet du 2e tableau. Au demeurant l'œuvre de MM. Dumas et Letorey a le grand mérite de ne point travestir l'œuvre molièresque tout en formant un divertissement d'une fantaisie agréable.

Interprétation excellente ; mise en scène harmonieuse et soignée, mais qui ne justifie pas la longueur des entr'actes.



De haut en bas et de gauche à droite, M. F. Vieuille, Mme Gauley, M. Claudel et Mme Luart, M. Mussy, Mme Luart, M. Hérent et Mme Gauley, Mme Gauley et M. Mussy, vus par La Rocha.



PSORIASIS — ECZÉMAS REBELLES — PRURIGO

Notes Dermatologiques

(SUITE)



Impétigo

Bulles superficielles contenant un liquide séropurulent qui se concrète en croûtes jaunâtres épaisses. Localisation à la face, parfois au cuir chevelu, plus rarement au corps. Affection contagieuse, très fréquente chez les enfants.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Si l'éruption est étendue : purgatif, puis régime alimentaire des dermatoses.

Chez les enfants lymphatiques : huile de foie de morue, sirop de raifort iodé.

TRAITEMENT LOCAL

Si les croûtes sont épaisses, les détacher par pulvérisations, pansements humides ou cataplasmes de fécule.

Puis, matin et soir, après lotion à l'eau chaude, tamponner avec l'eau d'Alibour au 1/2 et panser à l'*Inosepta.*

Dans les cas rebelles : après lotions chaudes et nettoyage soigneux, tamponner les lésions avec *solution de Nitrate d'argent* à 1/20.

Puis panser avec :

Oxyde jaune d'Hg	1 gr.
Oxyde de zinc................	5 gr.
Vaseline lanoline, aa	15 gr.

Intertrigo

Irritation des téguments localisée aux plis.

TRAITEMENT

Lotionner avec eau bouillie coaltarée (une cuillerée à bouche de coaltar saponiné pour un litre d'eau).

Puis onctionner à l'*Inotyol* et poudrer abondamment

Dans les cas légers il suffit de poudrer directement avec *poudre à l'Inotyol.*

Lichen plan

Lésions habituellement localisées aux avant-bras, aux lombes, à l'abdomen, aux jambes et caractérisées par des papules polygonales aplaties, striées, brillantes. Prurit habituel.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Régime lacto-végétarien.

Eviter la constipation.

Douche tiède de trois à qua re minutes sur la colonne vertébrale chaque soir. Liqueur de Fowler à dose croissante.

Commencer à 4 ou 5 gouttes à chaque repas, augmenter jusqu'à 10 gouttes. Dans les formes chroniques, localisées, rebelles, électricité haute fréquence, rayons X.

TRAITEMENT LOCAL : par l'*Inoxémol.*

Lupus érythémateux

Plaques rouges infiltrées, légèrement saillantes, avec desquamation grisâtre très adhérente. Localisation habituelle à la face.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Arsenic, Glycérophosphates, Huile de foie de morue, Ampoules buvables de **PANCRINOL** (2 par jour). Eviter le surmenage.

TRAITEMENT LOCAL

Pointes de feu très fines tous les 8 jours avec galvano ou thermocautère, suivies de l'application du courant de haute fréquence.

Neige carbonique ou douche filiforme.

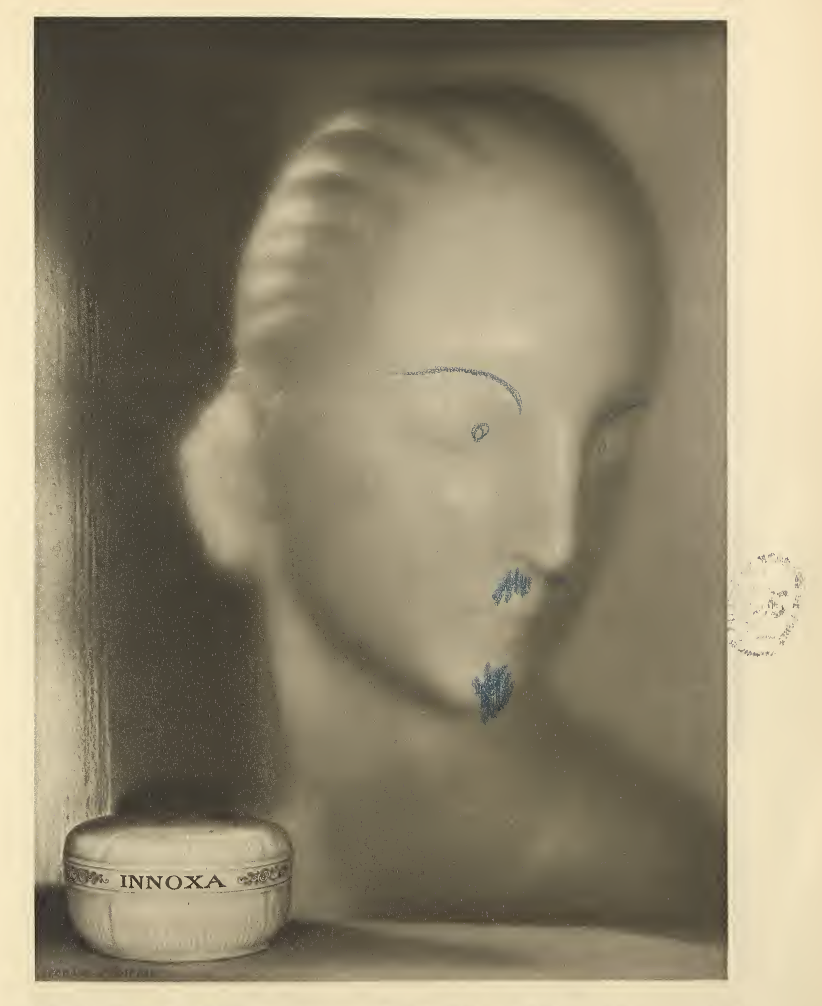
Entre temps, panser chaque jour à l'**INOTYOL.**

Dr F. DEBAT.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS


Les Quatre éléments
de la médication
reconstituante
LABORATOIRES FOURNIER FRÈRES
7 Rue Biscornet PARIS
MANGANÈSE · CALCIUM · MAGNÉSIUM · DIDYME
FF
GOUTTES
PELO
PELOSPANINES G
CHIMIOTHERAPIE
DES
DEFICIENCES ORGANIQUES
A prendre par Gouttes (selon prescription)
ANTITOXIQUE
par le DIDYME
RECALCIFIANT
par le CALCIUM
HYPERREMINERALISANTE
par le MAGNÉSIUM
TONIQUE
par le MANGANÈSE
Doses progressives et décroissantes
Maximum : 60 gouttes prodie
REGIS LEBRUN



Laboratoires INNOXA, 22, Avenue de l'Opéra, 22 — PARIS

Ruhlmann artiste décorateur



Décoration et Ameublement de Ruhlmann

Ruhlmann est un des artistes décorateurs modernes qui représentent, de la façon la plus élevée, notre belle tradition française. Souci du parti architectural d'abord, de la construction honnête et justement raisonnée, et puis de toutes les souplesses aimables qui peuvent orner notre vie.

C'est de la richesse des matières jointe à l'étude consciencieuse et rare des lignes, en même temps qu'à un soin extrême des assemblages, à une précision des mouvements qui évoque les raffinements de sensualité les plus rares, que Ruhlmann tire la substance même de son art. Il occupe dans la décoration française une place unique qu'il doit en somme, par-dessus toutes choses, à sa parfaite conscience professionnelle. La mode peut évoluer, la vogue du meuble de série, en métal poli, en dalles de verre ou " ersatz " de toutes sortes, prolonger comme il est logique, celle des meubles précieux qu'instaura cette génération de décorateurs à force de lutter contre le machinisme mal dirigé, les meubles de Ruhlmann resteront, pour les siècles futurs, ce que sont pour nous ces merveilleuses productions de Riesener ou de Tronchin : les miroirs les plus purs d'une époque. Aucun décorateur ne peut souhaiter davantage.

Galerie Colette Weil

■

La Galerie Colette Weil, 30, avenue Victor-Emmanuel-III, Paris, expose une importante collection de tableaux modernes, où brillent les noms d'artistes tels que : Creixams, Hermine David, Tamara de Lampicka, Detthow, Henry Désiré, Durey, Foujita, Favory, Othon Friesz, Heuze, Halicka, Kvapil, Lhote, Pascin, Radda, de Waroquier, etc... ; signatures de maîtres d'aujourd'hui ou de demain. C'est une sélection savante et sûre des plus heureuses hardiesses picturales de notre temps. Ceux qui estiment que l'art, pour vivre, doit comme toutes choses évoluer, cette sélection leur permet de s'éduquer le goût et, si celui-ci est déjà sans défaut, elle leur procure un plaisir de qualité.



La Communiante, par Tamara de Lampicka

L'art moderne est évidemment caractérisé par une ardente recherche de formules neuves. Il est profitable d'aller juger de leur valeur aux endroits où règne la compétence professionnelle.

Chez Colette Weil encore, les éditions artistiques Apollo offrent aux amateurs d'art un choix, de la plus rare valeur, d'estampes à tirage limité et d'albums signés Asselin, Bourdelle, Chagall, Foujita, Kvapil, Marie Lauréncin, Jouve, Kisling, Pascin, Picasso, de Waroquier, Durey, etc...

■

Le Prieuré en Hiver.



CHAMONIX - MONT BLANC (Haute-Savoie)

LE PRIEURÉ

Home d'Enfants du Dr de Chabanolle

Le PRIEURÉ est une Maison médicale et familiale de cure d'altitude, entièrement construite, aménagée et adaptée à sa destination en 1926.

Il offre toutes ressources de la climatothérapie d'altitude.

Le PRIEURÉ est ouvert toute l'année et reçoit les Enfants délicats des deux sexes ayant besoin d'une rénovation ou d'une stimulation par la montagne. Garçons de 4 à 12 ans. Filles de 4 à 17 ans.

La surveillance médicale est permanente. Les Infirmières et les Nurses sont spécialisées en Médecine infantile. — Une institutrice licenciée est attachée à la Maison.



Le Prieuré en Eté.



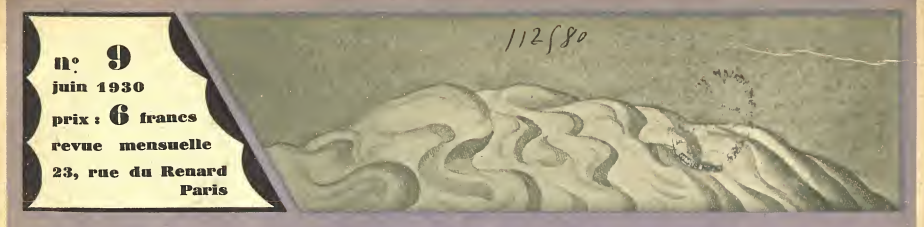
LA LIGNE SEULE CRÉE L'ÉLÉGANCE

Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-62
LE GÉRANT H. HENRION

SOCIÉTÉ DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —



HERCULE FARNÈSE



LA REVUE DU MEDECIN


LES
LABORATOIRES
DU
Dr. DEBAT
LE PANCRINOL
EST L'ADJUVANT LE
PLUS PRÉCIEUX
dans le traitement de la
TUBERCULOSE

LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT

S A CAP 1 000 000
TÉL. WAGRAM 01-30 / 35-47 / 86-13
TELEGR. INOLABO-PARIS-17
R C SEINE 2514

PARIS (17e), le Juin 1930.
60, RUE DE PRONY

PANCRINOL
INOTYOL
INOSEPTA
INOXÉMOL

Mon cher Confrère,

J'ai le plaisir de vous annoncer que je viens d'apporter QUATRE AMELIORATIONS IMPORTANTES à la présentation du PANCRINOL.

1° - J'ai étudié des ampoules particulièrement résistantes, d'une qualité spéciale, présentant à la lime une cassure nette et sans éclats.

2° - J'ai adopté des boîtes offrant le maximum de sécurité pour les ampoules.

3° - J'ai stabilisé le produit, sans en diminuer la richesse, évitant ainsi le dépôt que pouvait provoquer le froid.

4° - J'ai masqué la saveur du PANCRINOL, déplaisante pour quelques malades délicats, sans modifier en rien son activité.

J'espère qu'avec ces perfectionnements, vous aurez toute satisfaction dans la prescription du PANCRINOL qui s'impose :

chez les ANEMIÉS.

chez les CONVALESCENTS.

chez les TUBERCULEUX.

Je vous rappelle que je suis toujours à votre disposition la plus entière pour vous échantillonner aussi largement que vous le désirerez et je vous prie, mon cher Confrère, de croire à l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

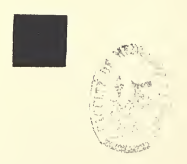
Dr Debat



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Le Pancrinol

est le traitement spécifique de l'Anémie



A la dose de : 2 ampoules par jour
DANS LES CAS ORDINAIRES
A la dose de : 4 ampoules par jour
DANS LES CAS GRAVES
il manifeste son efficacité par :

1° l'amélioration rapide et considérable de l'état général ;

2° l'augmentation du poids ;

3° l'augmentation du nombre des globules rouges.



Le PANCRINOL

n'a aucune contre-indication, quels que soient l'âge et l'état du sujet traité

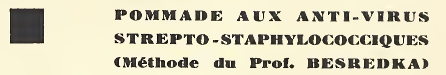

INOTYOL
du Dr DEBAT
LECRAM VIGNEAU
GROENLAND
ISLANDE
Cercle Polaire Arctique
Tropique du Cancer
FRANCE
ALLEMAGNE
POLOGNE
UKRAINE
TURQUIE
ÉGYPTE
LIBYE
MAROC
AFRIQUE OCCID. FRANÇAISE
ANGLO-ÉGYPTIEN
ANGOLA
SUD-AFRICAINE
C. de Bonne Espérance
Golfe de Guinée
Iles Açores
Iles Canaries
Iles du Cap Vert
TERRE-NEUVE
MER NOIRE
LENINGRAD
LITHUANIE
ESTHONIE
ROUMANIE
BULGARIE
HONGRIE
NIGERIA
CONGO
ÉTHIOPIE
TERRITOIRE DU TANGANYIKA
SUD-OUEST AFRICAIN
TRANSVAAL
DANEMARK
Détroit de Danemark
Presqu'île de Kola
M. DE BARENTS
I. Kolgouev
Iles Hébrides
Iles Shetland
Iles Orcades
Christian IX
Fär Oer
Rockall


INOSEPTA
du Docteur DEBAT
IN ANTIPYOGÈNE
ONCLES SYCOSIS
EMAS SUPPURÉS





du Docteur Debat



est le spécifique :

de la FURONCULOSE

de l'ACNÉ PUSTULEUSE

des PYODERMITES

Il calme en quelques heures la douleur

Il s'oppose à la diffusion microbienne

Il accélère rapidement l'évolution des lésions

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

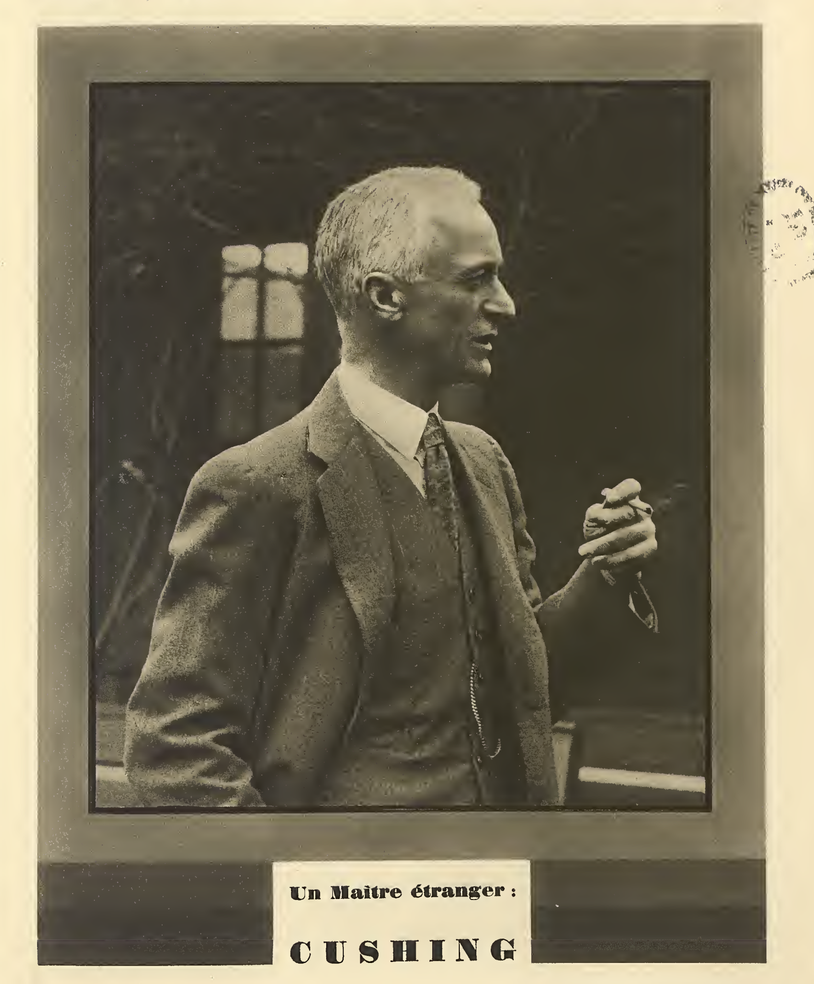
Sommaire

La REVUE DU MÉDECIN est réservée au Corps médical. Elle ne peut être mise en vente dans les kiosques ni dans les librairies qui s'adressent au public.

LA REVUE DU MEDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 227.492 B
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 9

La Revue du Médecin



Un Maitre étranger :

CUSHING

CUSHING

par le Dr THIERRY DE MARTEL



'EST en Décembre 14 que j'ai vu Cushing pour la première fois.

J'étais à l'hôpital, convalescent d'une blessure reçue, deux mois auparavant, à la bataille de l'Aisne.

Il entra dans ma chambre et me serra affectueusement la main, comme si nous nous étions connus depuis longtemps. Je fus immédiatement conquis par le charme de cet homme que je découvrais si chaleureux sous son aspect glacé d'Anglais comme il faut.

En le quittant, je lui promis d'apprendre mieux sa langue et d'aller le voir à Boston. J'ai tenu parole.

Cushing est une des plus grandes figures chirurgicales du siècle, la plus grande peut-être, et sa renommée ira grandissant avec les années, au fur et à mesure qu'on connaîtra mieux son œuvre.

Tout jeune, il s'est, il y a trente ans, courageux et tenace, engagé dans une entreprise qui semblait sans espoir et qui ne tentait personne, le traitement chirurgical des tumeurs cérébrales. Là où les meilleurs yeux ne distinguaient rien, les siens, ceux du génie, ont découvert tout un monde pathologique nouveau, avec des territoires bien définis et limités, qu'il a explorés et décrits et dans lesquels il nous a appris à ne plus nous égarer.

Il a ainsi dégagé une à une les différentes espèces de tumeurs intracrâniennes. Il a choisi, parmi leurs signes, ceux qui ont une réelle valeur diagnostique et il les a groupés en un bouquet qui donne à chaque tumeur sa personnalité et permet, à un néophyte attentif, de la reconnaître.

Sans même soupçonner le découragement que causent au chirurgien moyen les décès opératoires en série, il a patiemment étudié les tumeurs de l'hypophyse et leur traitement chirurgical, les tumeurs de l'acoustique, les tumeurs supra-sellaires (poches de Rathke et méningiomes supra-sellaires), les méningiomes du sillon olfactif et ceux de la petite aile du sphénoïde, les tumeurs de l'épiphyse et celles du toit du 4e ventricule.

Il nous a montré toute la valeur de l'exploration minutieuse du champ visuel dans la localisation des tumeurs cérébrales, l'importance de l'hémianopsie bitemporale et de l'atrophie optique primitive dans les tumeurs sellaires et supra-sellaires, importance telle que souvent il suffit au neuro-chirurgien de regarder le profil radiographique du crâne et de lire le compte rendu de l'examen ophtalmologique du malade pour pouvoir poser un diagnostic ferme, non seulement sur le siège de la tumeur, mais encore sur sa nature. De même, il nous a appris quel compte il faut tenir de l'hémianopsie homonyme en quadrant et des hallucinations visuelles pour la localisation des tumeurs temporales.

Enfin avec Bailey, il a revisé entièrement l'anatomopathologie des gliomes et nous a montré combien le pronostic de ces tumeurs varie avec leur texture microscopique.

Lisez son livre sur les tumeurs de l'acoustique ; vous saisirez, au fur et à mesure que vous tournerez les pages, de quoi est fait son génie. Observation minutieuse, méthode implacable, souci du détail, ignorance du découragement, esprit d'analyse et esprit de synthèse associés, tous ces dons, réunis dans un même être, ont permis à Cushing de réaliser sa grande œuvre, qui est unique au monde.

Durant de longues années de labeur, cet homme étonnant ne se laissa jamais cantonner dans une catégorie. Il fut à la fois médecin, physiologiste, chirurgien, ophtalmologiste. Il se rendit compte de tout par lui-même, fit tout lui-même et à l'heure actuelle, il pourrait, s'il en avait le temps, se passer de toute collaboration dans son beau service de Peter Bent Brigham Hospital.

Il en est de la neurochirurgie comme de beaucoup d'autres acquisitions humaines. Il fallait être un surhomme pour la découvrir, mais pour l'utiliser, en faire profiter les autres, il suffit d'être un bon chirurgien spécialisé. Je dis spécialisé, car aucune autre chirurgie ne ressemble à la chirurgie du cerveau et une fois le crâne ouvert suivant les meilleures voies d'abord, qui lui ont été enseignées par Cushing, le neuro-chirurgien abandonne toutes les pratiques de la chirurgie viscérale habituelle, pour user de procédés spéciaux, presque tous dus à Horsley et à Cushing.

A Horsley, nous devons l'opération sous un courant de sérum chaud et l'usage du muscle comme hémostatique ; à Cushing revient l'utilisation de l'aspiration sur l'ouate mouillée pour bloquer les hémorragies en nappe, l'invention des clips métalliques pour l'hémostase des vaisseaux cérébraux, l'usage du couteau électrique, imaginé par son collègue et ami Bovy, pour l'évidement des tumeurs cérébrales.

Opérateur d'une très grande habileté, Harvey Cushing est un des chirurgiens qui m'ont le plus étonné par leur adresse manuelle. J'avais entendu dire, par des chirurgiens parisiens, qu'il était lent. Ils avaient mal regardé. Cushing est un des chirurgiens les plus rapides que je connaisse. La plupart de ses opérations durent trois heures et demie et pendant le temps d'ouverture et de fermeture du crâne pas une minute n'est perdue. Un neuro-chirurgien moyen met cinq heures pour accomplir la même besogne et cela certainement au détriment du malade.

Enfin il possède un grand sens de la mesure, une connaissance profonde de ce qu'il faut tenter sans être " foolish " suivant l'expression dont il se qualifie lui-même, quand il juge qu'il en a fait un peu plus qu'il ne fallait.

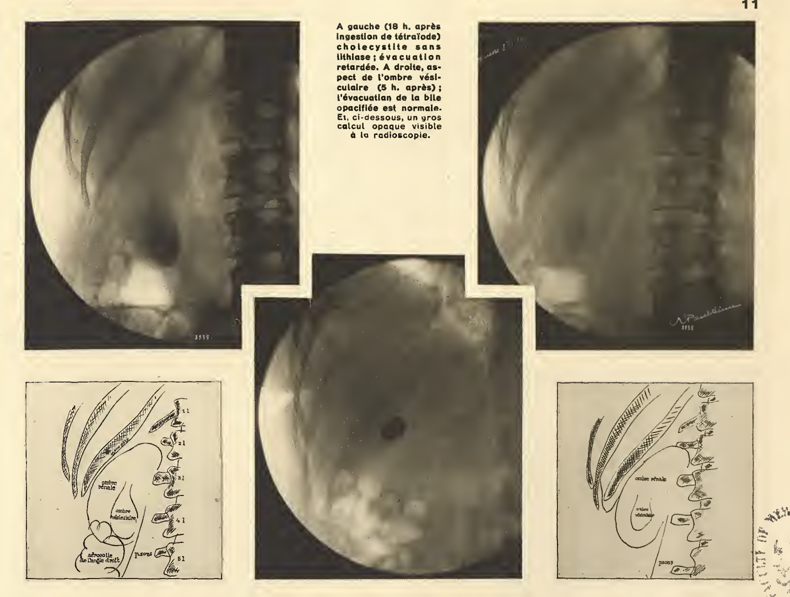
Ce sens de la mesure constitue un don chirurgical très rare et précieux en n'importe quelle chirurgie, absolument essentiel en neuro-chirurgie, où il est exceptionnel de pouvoir pratiquer des exérèses complètes et où il faut savoir s'arrêter à temps.

Les neuro-chirurgiens, comme je le disais plus haut, usent maintenant facilement de toutes ces méthodes diagnostiques, de tous ces procédés opératoires et aux Etats-Unis où ils sont relativement nombreux, ils exploitent les découvertes de leur maître, (ils sont presque tous élèves de Cushing), au grand profit des malades.

En Europe, la neuro-chirurgie a été, à ma connaissance, importée des Etats-Unis par quatre élèves de Cushing, tous âgés de moins de quarante ans, Dott d'Edimbourg, Hugh Cairns de Londres, Martin de Bruxelles, Christophe d'Anvers, qui font tous les quatre de la belle et bonne besogne.

Je peux dire, en ce qui me concerne, que c'est auprès de Harvey Cushing que j'ai appris à opérer, que je sais par cœur ses travaux, et que c'est en les déchiffrant d'abord, en les relisant ensuite à maintes reprises, que j'ai, sans m'en apercevoir, appris sa langue. Je lui dois la plus vive reconnaissance, pour la façon généreuse dont il m'a accueilli et je regrette d'avoir exprimé si mal la profonde admiration que je ressens pour l'homme et son œuvre.

Dr THIERRY DE MARTEL



A gauche (18 h. après ingestion de tétraïode) cholecystite sans lithiase ; évacuation retardée. A droite, aspect de l'ombre vésiculaire (5 h. après) ; l'évacuation de la bile opacifiée est normale. Et, ci-dessous, un gros calcul opaque visible à la radioscopie.

L'Exploration radiologique de la vésicule biliaire

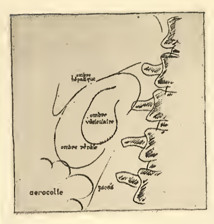
par le Dr Paul AIMÉ, radiologiste des hôpitaux

La visibilité d'un organe à l'examen radiologique dépend de son opacité propre aux rayons de Roentgen et de la transparence relative des tissus environnants. L'opacité est fonction de l'épaisseur de l'organe et du poids atomique de ses éléments constituants. C'est pourquoi les investigations radiologiques ont porté tout d'abord sur le squelette osseux, sur des organes transparents, tels que le poumon, et sur des organes tels que le cœur dont l'opacité est mise en valeur par la clarté pulmonaire voisine. Puis on eut l'idée d'introduire des substances opaques dans les cavités naturelles, soit par ingestion, soit par injection, ou de les rendre plus claires par insufflation de gaz. C'est ainsi qu'est née toute la radiologie du tube digestif. L'injection de solutions opaques (bromure de sodium, lipiodol) permit plus tard d'étudier l'appareil urinaire, l'arbre bronchique, les trajets fistuleux, la cavité utérine, et de localiser les compressions rachidiennes. L'introduction de gaz dans le péritoine (pneumopéritoine) dans la loge périrénale (pneumorein), dans les ventricules cérébraux (ventriculographie), l'injection de solutions opaques dans les vaisseaux (artériographie) ont encore étendu le domaine de l'exploration radiologique jusqu'au jour où l'on parvint à introduire dans la circulation, soit par voie buccale, soit par voie intraveineuse, des substances opaques capables de rendre visibles les organes au niveau desquels elles sont éliminées. Cette importante conquête du radiodiagnostic constitue le principe de la cholécystographie (*Graham et Cole*) et de la pyélo-uretéro-cystographie (*Lichtenberg*).

La mise en évidence de la vésicule biliaire a été réalisée pour la première fois en 1924 par Graham et Cole. Injectant dans les veines une solution de 5 gr. 5 de tétra-bromophénolphtaléinate de soude dans 40 cc. d'eau distillée, ils constatèrent que ce produit était éliminé par le foie, et que la bile rendue opaque par la présence du brome permettait d'obtenir une radiographie de la vésicule biliaire. Ils reconnurent bientôt que ce composé bromé était mal supporté et lui substituèrent un composé iodé, le tétraïodophénolphtaléinate disodique qui, outre l'avantage d'être moins toxique, présentait celui d'être plus opaque aux rayons X, le poids atomique de l'iode étant plus élevé que celui du brome. Le composé iodé étant à 59 % d'iode, tandis que le composé bromé ne contient que 47 % de brome, on pouvait le donner à dose plus faible, 3 gr. à 3 gr. 6 au lieu de 5 gr. 5.

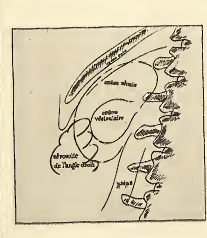
Graham, Cole et Moore constatèrent, en outre, qu'il était possible de l'administrer par voie buccale et reconnurent que l'injection intraveineuse n'était pas indispensable, l'ingestion orale, sous forme de capsules glutinisées, leur ayant donné 93 % de réussite.





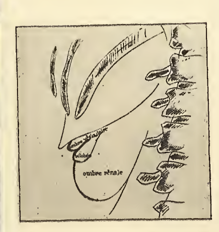
Cholecystite sans lithiase. L'ambre vésiculaire est déformée. Elle est dauloureuse à la palpatian.





Chalecystite. Ombre vésiculaire normale mais doulaureuse (15 h. après tétraïode par voie buccale)





Cholecystite sans lithiase. Variations de l'ambre vésiculaire après tétraïode (1er aspect, 11 h. après l'ingestian des pilules).

Le composé iodé est aujourd'hui universellement employé. On le trouve dans le commerce, soit sous forme de solution injectable, soit sous forme de capsules glutinisées, de pilules ou de solution isotonique destinées à être ingérées. Les partisans de l'injection intraveineuse affirment que la voie veineuse est plus sûre, mais ont observé des accidents graves dans les cas d'obstruction du cholédoque. Ceux qui préfèrent la voie buccale pensent qu'il est préférable de ne pas injecter un produit toxique dans les veines et qu'en cas d'intolérance, les réactions de défense du tube digestif produisent l'élimination rapide qui évitera les accidents.

Si des capsules glutinisées, ayant résisté à l'action des sucs digestifs, ont pu être prises pour des calculs biliaires, par des radiologistes non avertis, l'expérience montre que les pilules utilisées aujourd'hui résistent rarement à la digestion quand elles ne sont pas de fabrication trop ancienne. Il est d'ailleurs facile, dans ces cas exceptionnels, de faire un nouvel examen en utilisant la solution colloidale.

■

Le passage dans la vésicule biliaire commence en général au bout de huit heures, atteint son maximum à la 15e heure. L'évacuation totale est opérée en général en 36 heures.

A l'état normal, la vésicule biliaire, dont le contenu a été opacifié par le produit iodé, apparaît sous l'aspect d'une ombre pyriforme ressemblant assez à un battant de cloche suspendu à la face inférieure de l'ombre hépatique. Cette ombre est homogène, son intensité varie avec la plus ou moins grande concentration du tétraïode et avec l'épaisseur du sujet examiné. Dans la plupart des cas, elle est visible à la radioscopie, et peut être palpée sous l'écran. Ses contours sont réguliers et sont animés d'ondulations péristaltiques, plus ou moins lentes, qui modifient sa forme générale et que l'on peut suivre sur des sériographies convenablement espacées. De plus, elle est mobile autour de son point d'attache et suit les lois de la pesanteur dans les différentes positions du corps (Chiray et Lomon). En somme, la vésicule biliaire normale est perméable, son ombre est homogène, mobile, contractile, indolore à la palpation.

■

L'absence d'ombre vésiculaire après plusieurs cholécystographies doit être considérée comme l'indication certaine d'un état pathologique, résultant soit d'une inflammation chronique de la vésicule, soit d'une obstruction du canal cystique. C'est ainsi que j'ai pu observer plusieurs cas où la radiographie ne montrait pas d'ombre vésiculaire, mais indiquait une concrétion opaque rapprochée de l'ombre vertébrale. Dans un cas, l'intervention montra qu'il s'agissait d'un calcul en forme de crochet, situé à la jonction du cystique et du cholédoque, expliquant pourquoi la vésicule, d'ailleurs bourrée de calculs, était exclue. Dans un autre cas, la vésicule ne contenait pas de

calculs, mais la radiographie montrait trois calculs se moulant exactement sur les valvules du canal cystique.

Les modifications de l'homogénéité de l'ombre vésiculaire sont dues, soit à la présence de calculs, soit aux modifications de la muqueuse dans les cholécystites anciennes. Si la tache claire lithiasique est le plus souvent facile à reconnaître quand il s'agit de gros calculs, il arrive souvent que les irrégularités de la muqueuse produisent une inégale répartition de la bile opacifiée donnant naissance à des lacunes claires arrondies, analogues aux images produites par les calculs.

■

Il peut arriver qu'un cholédoque dilaté par la présence de gros calculs donne une image analogue à celle d'une vésicule lithiasique. Le cas que j'ai publié, en collaboration avec Jayle, montre combien la localisation exacte des calculs biliaires est parfois difficile avant l'intervention chirurgicale.

La cholécystite aiguë récente ne se traduit par aucune modification anormale de l'ombre vésiculaire. Mais la localisation exacte de la douleur à la palpation de l'ombre de la vésicule à la radioscopie fournit un renseignement précis. La péricholécystite diminue la mobilité de l'ombre vésiculaire, gêne ses contractions et modifie la régularité de ses contours.

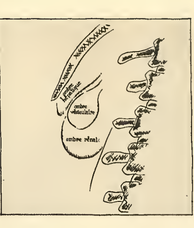
■

Les indications et les contre-indications de la cholécystographie sont encore très discutées. Cette précieuse méthode d'investigation est redoutée par un certain nombre de médecins qui lui font le reproche de déclencher parfois des crises douloureuses et d'irriter la muqueuse intestinale. Certains auteurs la proscrivent formellement, en cas d'obstruction du cholédoque. Depuis le temps que je pratique couramment la cholécystographie *par voie buccale*, je dois reconnaître que je n'ai jamais constaté d'accident grave. Certains malades ne présentent aucun trouble, tandis que d'autres ont des nausées, plus ou moins de diarrhée et, quelquefois, des vomissements. En général, tous ces symptômes disparaissent le soir même de l'examen radiologique. Un de mes malades a même absorbé par erreur 30 pilules au lieu de 15 prescrites, sans éprouver aucun malaise et sans d'ailleurs que l'ombre de sa vésicule fût plus intense pour cela.

■

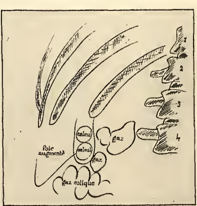
La cholécystographie par voie buccale doit être considérée, aujourd'hui, comme un procédé d'examen courant, faisant obligatoirement partie de l'examen radiologique du carrefour sous-hépatique. Associée judicieusement à l'étude du duodenum par scriographie, elle est capable de donner des renseignements si précieux, que l'on peut considérer comme négligeables les troubles momentanés que donne quelquefois le tétraïode.

Dr Paul AIMÉ,
Radiologiste des Hôpitaux.





Chalecystite sans lithiase. Variatians de farme de l'ombre vésicul. Bilaculatian disparue après 16 h.

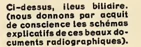




Ci-dessus, lithiase biliaire, radia prise 20 heures après l'ingestion des pilules de tétraïade.

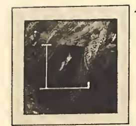





Ci-dessus, ileus biliaire. (nous donnons par acquit de conscience les schémas explicatifs de ces beaux documents radiographiques).

LA MÉDECINE

par Mme



LA Gaule romaine a honoré le dieu médecin, Aesculapios (Esculape), à qui ses habitants venaient demander le soulagement de leurs souffrances et la guérison de leurs maladies. On a trouvé de nombreuses statues de ce dieu sur notre sol : à Lyon, à Vienne (Isère), à Arles, à Aix-en-Provence, à Toulouse, à Avignon, à Clermont-Ferrand, à Orléans, à Chartres, à Reims, et on a découvert à Vichy un bas-relief le représentant également. Il est figuré sous l'aspect d'un homme robuste et barbu, dans la force de l'âge. Ses attributs étaient le serpent, l'animal divinatoire, le bâton sur lequel s'appuie le médecin dans ses voyages et la coupe remplie du breuvage qui guérit. Parfois Hygie, la santé, sa fille, l'accompagne (Musée de Beaune), ou bien, c'est son fils Télesphore, dieu de la convalescence qui est auprès de lui, enveloppé d'un manteau épais et la tête recouverte d'un capuchon (cucullus), vêtement essentiellement gaulois. Le culte du dieu guérisseur Apollon était aussi en faveur dans la plupart des villes d'eaux. Il est fort probable que les premiers médecins qui exercèrent leur art dans la Gaule romaine étaient des médecins militaires, soignant les soldats dans les camps ou qui accompagnaient les légionnaires dans leurs expéditions. Après la conquête, des médecins grecs sortant des écoles de Smyrne, de Pergame ou d'Alexandrie, écoles déjà célèbres depuis deux siècles, (1) arrivèrent en Gaule avec tous les Orientaux, artistes, professeurs, commerçants, artisans, qui vinrent y chercher fortune. Nous en avons la preuve par les inscriptions recueillies dans les villes de Mayence, Cologne, Metz, Lyon, Vienne, Arles, Autun, Nîmes, Narbonne, etc., qui portent des noms de médecins grecs comme Dionysuis, Asclepiades ou Alexandre de Phrygie.

Ceux-ci représentent la médecine savante, mais des rebouteurs, des sorciers qui avaient gardé les traditions gauloises, faisaient figure de médecins populaires et entraient en concurrence avec ces étrangers que payaient richement les villes et les grands personnages. Des pratiques religieuses et magiques se mêlaient toujours aux

(1) Voir article *Médicus* de Salomon Reinach, *Dictionnaire des antiquités* de Saglio.





En haut, une officine de pharmacie : bas relief au Musée d'Épinal. A gauche, Esculape de bronze tenant un foie : Musée Calvet, Avignon. A droite, enfant guéri par la cavale sacrée. (Saint-Germain).

GALLO - ROMAINE

Massoul

pratiques médicales. Cependant, les remèdes, parfois efficaces, que préconisaient les uns et les autres étaient de nature tout aussi bizarre et hétéroclite : de la poudre d'or et de pierres précieuses, des cendres de coquillages, de la fiente d'oiseau, cinq fourmis qu'on avale ; la cendre de crottes de brebis appliquée avec du vinaigre sur des piqûres ; des pilules fabriquées avec des punaises placées dans de la cire ou dans une fève, etc. (d'après Pline, *Histoire Naturelle*). La rate d'un chien, enlevée à l'animal vivant et mangée, guérit des maux de rate, Pline recommande aussi de corriger l'eau malsaine en la faisant bouillir.

A la fin du 1er siècle de notre ère, une réaction se produisit contre les procédés empiriques, et l'école de Marseille appliqua des méthodes que la science moderne ne désavouerait pas. C'est encore Pline qui nous renseigne à ce sujet en se moquant de ces pratiques qui lui paraîssent trop simples et empreintes de charlatanisme ; il nous raconte qu'un médecin, Crinas, de Marseille, eut une vogue considérable : « son art était double, pour paraître plus prudent et plus religieux (que les autres médecins), il réglait les repas de ses malades d'après l'observation des astres et de l'heure, au moyen de tables astronomiques ». C'est-à-dire que Crinas soumettait ses malades à des régimes alimentaires et réglait les heures des repas. « Un autre, Charmis, de la même ville de Marseille, vint s'installer à Rome. Non seulement, il condamna les anciens médecins, mais encore il proscrivit les bains chauds, et il persuada, dans la rigueur de l'hiver, de se baigner à l'eau froide. »

Les médecins se spécialisaient, non seulement dans le traitement des différentes parties du corps, mais encore dans les différentes opérations ; la chirurgie et la médecine n'étaient pas exercées par les mêmes praticiens. De toutes les spécialités médicales, la plus répandue fut l'oculistique. Celui qui exerçait cet art s'appelait *médicus ocularius, ophtalmicus*. Les oculistes voyageaient de ville en ville ; ils devaient être très nombreux, car des cachets portant le nom de ces spécialistes ont été trouvés en abondance en Gaule ; on n'en découvre pas en Orient. Ces cachets étaient presque tous de pierre, (serpentine, stéatite, schiste). Ils avaient la forme de plaquettes prismatiques ; des inscriptions placées sur les tranches servaient à estampiller les collyres et donnaient parfois, en même temps, le nom de la maladie qu'ils

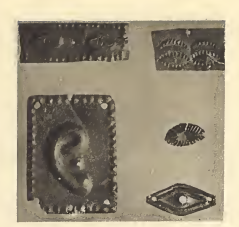






En haut, statuette d'Esculape, morbre blanc, provenance inconnue: Musée d'Aix-en-Provence. A gauche, le dieu Moritasgus: Muséed'Alésia. A droite, Aesculapios : Musée de Saint-Germain.

devaient guérir. Des cachets portent les noms de collyre *enchanteur* (!), collyre *inimitable* (!), etc. Nous connaissons aussi, par un grand nombre de spécimens, trouvés un peu partout en Gaule, les instruments de bronze qu'employaient les oculistes : pinces, spatules, sondes etc., représentent les instruments faisant partie d'une trousse d'oculiste trouvée à Reims. Les instruments de chirurgie étaient portés par le praticien, réunis dans un anneau ; deux trousses, l'une trouvée à Compiègne, et l'autre qui provient du lit de la Seine, sont conservées toutes deux au Musée de Saint-Germain.



Un des documents les plus précieux concernant la médecine en Gaule a été recueilli aux Ronchères (Meuse), il est conservé au Musée de Bar-le-Duc ; c'est un pilier de pierre qui porte sur une de ses faces deux bas reliefs : dans le registre supérieur est représenté un oculiste debout examinant l'œil d'une malade, en abaissant la paupière inférieure, au moyen d'un petit instrument. Dans le registre inférieur, un enfant dormant, qui semble être emmaillotté, est couché dans un berceau, auprès duquel est un médecin qui se penche sur lui.

Beaucoup de sources et de cours d'eau passaient pour guérir les maladies d'yeux, et des yeux de métal leur furent consacrés en ex-voto, comme ceux du Musée de Saint-Germain qui proviennent d'Alise-Sainte-Reine, où les eaux étaient favorables à la guérison de l'ophtalmie.

Les sources thermales et minérales de la Gaule ont été toutes très fréquentées par les Gallo-Romains. Mais il est probable que les Gaulois connaissaient ces sources avant la conquête, car ils rendaient un culte aux eaux guérisseuses, et on a découvert, en différents lieux, des ruines de temples élevés à des divinités locales, telles que le dieu Moritasgus d'Alise-Sainte-Reine, dont la tête barbue s'encadre si bien de deux colombes, ou bien à la divinité des sources du Mesvrin, à Mesvrin, (Saône-et-Loire) représentée sous la forme d'un dieu tenant un vase ; il est sculpté en bas-relief sur l'un des côtés d'un autel quadrangulaire. Cet autel est resté dans un petit oratoire, où les femmes venaient, il y a peu de temps encore, demander la guérison de leurs enfants ou la cessation de la stérilité. Pour cela, elles buvaient l'eau de la fontaine mélangée à la poussière de la pierre dont est fait l'autel et qu'elles avaient grattée.

Les dévots apportaient à ces sources des offrandes qui étaient déposées dans le bassin même de la source : monnaies, instruments de chirurgie, gobelets ou vases à boire et, surtout les représentations de parties du corps malades ou de membres déformés que les eaux avaient guéris. Un groupe particulièrement remarquable, sur lequel est figurée une de ces nymphes des eaux, a été trouvé à Néris, et fait partie aujourd'hui des collections du Musée de Saint-Germain. S. Reinach a reconnu dans ce groupe une cavale sacrée, conduite par la nymphe ou la prêtresse de la source, guérissant un enfant par l'imposition de sa jambe (1).

Des membres malades, offerts comme ex-voto aux divinités, furent aussi trouvés dans les ruines de sanctuaires consacrés à des divinités sylvestres.

Les médicaments étaient préparés par le médecin lui-même dans l'antiquité grecque. Mais, à l'époque de Pline, les praticiens achetaient des drogues toutes préparées chez les pharmacopoles. Ceux-ci s'adressaient à des marchands d'herbe, les rhizotomes, qui récoltaient les plantes suivant des rites magiques. Les pharmacopoles faisaient aussi commerce de talismans, d'amulettes, d'onguents, de cosmétiques, d'huiles parfumées, de teintures pour les cheveux. Un bas relief du musée d'Épinal nous introduit dans une officine de pharmacie placée sous la protection d'une déesse celtique, patronne des opérations pharmaceutiques. Pour les opérations pharmaceutiques, on se servait certainement des nombreux vases, fabriqués à cette époque, que l'on trouve dans toute la Gaule. Ils sont faits de matières diverses : pierre, métal, argile, et ils ont des formes très variées : mortiers, passoires, plats, terrines, casseroles, etc. On ne peut affirmer que tel ou tel a servi plutôt à la pharmacie qu'à la cuisine, et il est probable qu'ils ont été employés aux deux usages. Certains charmants petits vases de verre, munis d'un col et d'une tubulure, ont été assimilés à des biberons. Mais rien ne permet de croire qu'ils ont servi à cet usage. Ils ont pu tout aussi bien être utilisés pour la distillation, ou pour la confection d'infusions ; ils ont pu même contenir des eaux parfumées.

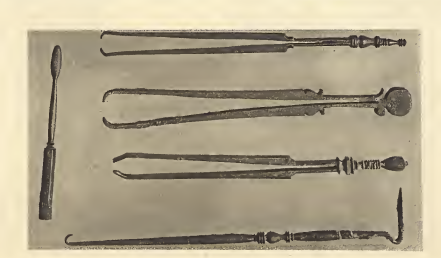
La médecine prit un très grand développement à l'époque Gallo-Romaine ; elle eut des écoles renommées à Bordeaux, à Marseille, à Metz, à Montpellier. Ces écoles formèrent des maîtres célèbres, comme Crinas et Charmis et de nombreux praticiens dont le savoir fut apprécié par des populations arrivées nouvellement à une civilisation avancée. L'hygiène était très répandue. Il fallut l'invasion des Barbares pour arrêter ce mouvement d'une science encore dans l'enfance, qui avait cependant pris des initiatives hardies, et qui réussissait à protéger les individus contre les risques et les aléas de la maladie.

Madeleine MASSOUL
attachée à la Conservation du Musée du Louvre.

N. B. — Je tiens à remercier ici les Conservateurs des Musées de Saint-Germain, d'Aix-en-Provence et d'Avignon qui ont fort aimablement facilité la documentation photographique de mon travail.

(1) S. Reinach, *Revue Archéol.* 1915, II p. 155.

En haut, oreille et yeux votifs provenant d'Alise-Ste-Reine et de la Forêt de Compiègne. (Saint-Germain).



Ci-contre, instruments faisant partie d'une trousse d'oculiste trouvée à Reims - (Saint-Germain).





L'ALGÉRIE ET LE TRANSSAHARIEN

Par Pierre MILLE.

ENCORE que les grands bouleversements politiques issus de la guerre aient multiplié en Europe le nombre des républiques — puis, par réaction, suscité trois ou quatre dictatures — il y reste quelques souverains. Assistés, et contenus, par des parlements, par des institutions démocratiques, devant borner leur action à former, puis à « manœuvrer », autant que possible, les ministères, ils demeurent pourtant, si l'on peut dire, des observateurs diplomatiques de premier rang. Ce rôle, dans les familles dont ils sortent, est habituel, héréditaire. Ils ont aussi conservé, par leurs parentés disséminées dans tous les Etats, des relations nombreuses, utiles. N'ayant plus guère que cette occupation, ils se renseignent scrupuleusement. Alors que leurs ministres, qui représentent des partis, s'absorbent plus ou moins dans les soucis et les devoirs de la politique intérieure, ils n'ont rien à faire qu'à regarder le monde. Ils le regardent.

L'un de ces souverains disait, il n'y a pas trois ans, à l'un de nos ministres plénipotentiaires :

— Parmi les causes qui font la France victorieuse et jouissant en Europe d'une situation d'un si grand poids, malgré ce qu'en disent chez elle les partis d'opposition, il en est une dont on ne parle pas assez, qu'on ne distingue peut-être pas assez : c'est le développement si rapide de votre Empire de l'Afrique du Nord. C'est un phénomène nouveau dans l'histoire du monde, ou plutôt la résurrection d'un fait ancien, mais avec des proportions dès aujourd'hui décuplées, et bientôt centuplées. Jusqu'à la découverte de l'Amérique — ou plutôt de la vapeur, qui a rapproché l'Amérique de l'Europe, l'a mise à ses portes — la Méditerranée a été le centre de toutes les civilisations. Depuis le XIXe siècle, elle a été dépouillée de ce rôle par l'Atlantique ; et maintenant, même, il y a une question, il y a un problème du Pacifique. Mais voici que par la prospérité admirable, inattendue de votre Algérie, appuyée sur ses deux ailes par la Tunisie et la Maroc, la Méditerranée occidentale reprend toute son importance.

« Elle n'est plus seulement un « passage » vers l'Inde. Elle est, comme sous l'Empire Romain, un centre de civilisation latine, sur ses deux rives. Et bien plus même déjà que sous l'Empire Romain : car Rome n'a jamais eu, en Afrique du Nord, que des administrateurs, des chefs, des gardiens de l'ordre et des « initiateurs » de civilisation . Non pas des colons. Vous, vous y avez ces colons. Vous y avez un peuple. La France est campée solidement, par ses enfants et aussi les cousins de ses enfants, fondus avec eux, sur les deux côtés de cette mer antique. Faites tout pour garder cela. C'est immense ! Et cela ne peut se garder sûrement qu'en consolidant la paix. »

Ce souverain avait raison : c'est immense ! Rappelons-nous. En 1830, qu'est-ce que l'Algérie ? Rien. Un nid de pirates dont les corsaires venaient piller les navires jusque sur les côtes d'Angleterre et de Hollande. Quand on évoque ce souvenir, on a l'air de conter une histoire de brigands. C'est une histoire de brigands, mais elle est vraie. Dans cette Algérie de 1829, 2 millions et demi de pauvres hères, décimés périodiquement par les famines et les épidémies. Commerce : une centaine de mille francs à l'exportation, une douzaine de millions à l'importation. La différence entre ceci et cela est payée par les

petits bénéfices de la piraterie. Presque pas d'Européens. Les deys d'Alger les pendent, leur coupent le cou, ou bien leur imposent la circoncision et le turban.

Aujourd'hui, partout des vignobles et des céréales. Du tabac, du coton, cent mille tonnes de primeurs qui ne font pas concurrence aux primeurs de France, arrivant aux mois où la France n'en produit pas encore. Des oranges, des prunes. Tant de prunes qu'il y a mévente. Et l'immense fortune des phosphates, dont les gisements s'étendent depuis le Maroc jusqu'à la Tunisie. De quoi suffire à l'agriculture du monde entier durant 2.000 ans. En Tunisie, 27 millions de pieds d'oliviers, la moitié au moins plantés sous l'impulsion de cet homme de génie, mort inconnu et modeste, qui s'appelait Paul Bourde. Au Maroc, des céréales encore, du manganèse, du plomb, du charbon — peut-être bien du pétrole.

C'est nous qui avons fait ça, nous ! Et nous avons implanté en Algérie 800.000 Européens dont 600.000 Français. Dans toute l'Afrique du Nord, 750.000 Français, 1 million cent mille Européens. Des Franco-Latins : une race vigoureuse, impétueuse, optimiste, allant toujours de l'avant. De rudes hommes. Des hommes ayant d'autres qualités et d'autres défauts que les Français de la Métropole mais les qualités « qu'il faut ». D'abord l'énergie et la confiance en soi : des hommes qui se souviennent que leurs pères gardaient leur fusil à côté d'eux pour labourer.

Cent ans, quatre générations à peine de ces gens-là. Bien moins même, car en réalité la croissance de l'Algérie ne date guère que des environs de l'année 1880. Et malgré cela, une civilisation caractérisée, qui a déjà ses écrivains : Musette, avec l'original, rabelaisien, verveux *Cagayous* ; Randau, avec *Cassard le Berbère* ; Lecoq et Hagel, avec *Broumitche et le Kabyle*. Tant d'autres ! Et un biologiste illustre : Maupas. Une « nation » qui a ça est une nation qui est faite.

■

Traversez maintenant tout ce continent, du nord au sud. A l'extrémité sud, vous rencontrerez un autre groupement européen : celui des Anglo-Hollandais du Cap, de l'Orange, du Transvaal. Il y a trois siècles que les Anglo-Hollandais sont là. Et ils ne sont pas aujourd'hui, malgré les mines d'or et de diamants, plus de 1.500.000. En cent ans, nous les avons presque rattrapés. Et quel artiste ont-ils donné au monde? L'admirable romancière Olive Schreiner, mais elle toute seule.

Cela n'empêche pas que la civilisation européenne tient maintenant l'Afrique *par les deux bouts*. Mais quel est le meilleur bout ?

Le nôtre. Pour diverses raisons. La première est qu'il est le plus rapproché de l'Europe. La seconde est que les Anglo-Hollandais de l'Afrique du Sud ne se superposent qu'à des noirs, avec qui, du reste, ils ne s'entendent que médiocrement, et à des Hindous immigrants, avec lesquels ils ne s'entendent pas du tout. Les Franco-Latins d'Afrique du Nord se superposent à une race blanche, arabo-berbère, beaucoup plus fine, dont on peut attendre davantage et avec laquelle il n'y a pas de conflit sérieux. Bientôt, du reste, la population indigène d'Algérie — cela est dans l'air, aura ses représentants au Parlement métropolitain, Et l'entente sinon la fusion — il n'y aura jamais de fusion à cause de la différence des religions — s'accentuera.

Mais il y a un autre motif pour lequel nous tenons, ou plutôt nous tiendrons, davantage encore le bon bout — si c'est nous qui faisons le Transsaharien. Nous devons donc le faire parce que :

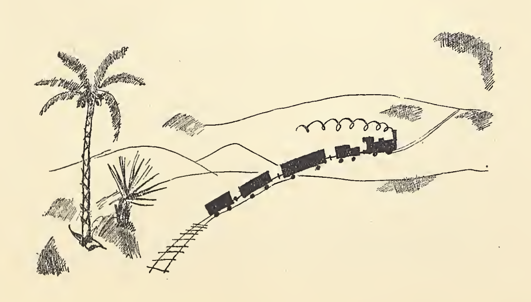
Parce que l'Algérie ou plutôt les Algériens commencent à se sentir à l'étroit chez eux. ils augmentent en nombre, et les indigènes aussi. Les possibilités de la colonisation européenne sont chez eux limitées. Il faut laisser des terres aux Arabes, surtout aux Berbères : d'ailleurs ceux-ci savent fort bien les acheter aux nouveaux venus. Déjà les colons algériens fusent vers la Tunisie et le Maroc, pour le plus grand bien de ces deux « prolongements ». Si nous construisons le Transsaharien, ils fuseront vers l'Afrique Ocidentale Française, vers la boucle du Niger. Ils y trouveront un climat qui, contrairement à ce qu'on croit, est plus sain que celui que les premiers colons ont rencontré en Algérie. Et ils n'y viendront pas seuls. Ils seront accompagnés par l'Arabo-Berbère.

Or, quelle est une des causes de la prospérité actuelle de l'Algérie ? C'est que les cellules « blanches » agissantes, sont dans la proportion d'une contre six cellules indigènes qui reçoivent alors une impulsion suffisante. Quelle est la cause pour laquelle notre Afrique occidentale se développe beaucoup moins vite ? C'est qu'il n'y a là qu'une cellule blanche contre 10.000 cellules noires. Ce n'est pas assez. L'arrivée des Algériens y changerait tout.

Enfin, et surtout, il y a ceci ; le Transsaharien doit inévitablement, par sa jonction presque immédiate avec les lignes du Congo Belge et de l'Afrique du Sud, se transformer en un Transafricain. A une extrémité, le Cap. A l'autre, Alger, Oran, et sans doute Tanger quand on aura percé le tunnel de Gibraltar. Ce Transafricain aboutirait donc en terre française, vers l'Europe. C'est l'Algérie, terre française, qui tiendrait ainsi le contrôle de toute l'Afrique. Conçoit-on le bénéfice pour notre Afrique du Nord et pour la France ?

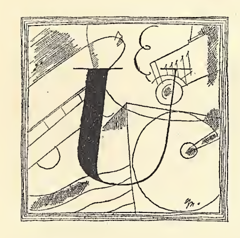
De sorte que, si nous ne faisons pas le Transsaharien, c'est l'Italie qui le fera, de Tripoli au Cameroun, avec jonction sur les lignes belges et anglaises. Nous aurons perdu alors la plus belle et la plus sûre partie qui puisse se jouer sur l'échiquier du globe.

Pierre MILLE.



Le mot du client

par Régis Gignoux



N *mois de calme, de grand air, me dit le médecin, et vous ne me parlerez plus de migraines et de neurasthénie ». A ce moment, on l'appela à grands cris. Un facteur venait de se suicider dans le voisinage, après avoir tiré quelques coups de revolver par la fenêtre.*

— Ce malheureux n'était pas japonisant, m'explique mon médecin à son retour. Il n'a pas voulu protester contre les révocations de ses camarades postiers. Il a payé la folie qu'il avait faite, le mois dernier. Figurez-vous qu'il avait quitté son village pour être facteur à Paris, sous le prétexte qu'il était ancien militaire. Je connais son village dans les Pyrénées-Orientales : un solide village ocre, rose et blanc sous le ciel bleu de roi ; des vignes et des amandiers et au fond de l'horizon, le Canigou qui se détache des Pyrénées comme un arrière dans un match de rugby !

« Ce malheureux facteur n'était dans l'arrondissement que depuis deux semaines. S'il avait été téléphoniste, on comprendrait sa folie ; mais, à ses débuts, il devait se contenter d'observer et d'accompagner ses collègues. Il avait dû être déçu, évidemment. Ici, il ne s'agit pas de porter une lettre, de boire un verre, de se charger d'une commission pour l'épicier, comme au village. Il faut connaître les rues innombrables. Tout est compliqué : imprimés, lettres, chargements. Et pas de conversation avec les destinataires : on ne voit que les concierges. Les Parisiens ne sont pas liants.

« Avoir connu la paix du Roussillon, son soleil dans la journée, son silence la nuit et vivre dans notre arrondissement ! D'abord, le bruit vous amuse comme un souvenir du 14 juillet ; il vous tient compagnie, mais bientôt, il vous inquiète et vous pèse sur la nuque. On exige des automobiles qu'elles suivent un sens unique, mais on leur permet de mugir de cent façons terribles, pétarades des moteurs, roulements de tonnerre des autobus. Le pauvre facteur avait hâte de gagner sa chambre meublée. Il se comparait à un chien qui aurait eu des casseroles à la queue et se réfugierait dans une grange. Mais nos maisons sont sonores : les portes claquent, les sonnettes ricanent et l'eau hurle dans les tuyaux. Notre campagnard redescendait dans la rue. La nuit tombée, il voulait respirer comme au village, devant sa porte. Un café l'attirait. Il pensait aux camarades qui font lentement leur partie de cartes ; il voulait entrer : il recevait une douche de jazz et entrevoyait des nègres convulsifs. Il s'enfuyait sur le boulevard dit extérieur. C'était la fête, ces derniers jours : sabbat des baraques foraines, ronde des manèges à vapeur, hurlements des sirènes, sifflets, coups de fusil dans les tirs, rugissements dans les ménageries... Comment ne pas devenir un fauve, ne pas acheter un revolver ? Mais ne parlons plus de ce banal fait divers.

— Pardon, cher docteur ! Comment pensez-vous qu'un mois de campagne me guérira lorsque vous constatez qu'un mois de Paris suffit pour rendre fou un homme de trente-cinq ans qui avait résisté à la guerre. Croyez-vous que nous sommes des cobayes vaccinés, immunisés contre le bruit et la bousculade. Ne pourriez-vous prélever d'urgence dans le métro un Parisien-type et le décortiquer, l'analyser ? L'intérêt général vous commande de choisir des cas de résistance, *par exemple Mlle Mistinguett, M. André de Fouquières et de les sacrifier en expériences de vivisection. Alors, seulement, je vous croirai quand vous me dites qu'un mois de vacances suffira à me remettre...*

RÉGIS GIGNOUX.

CONTRE LE TAUDIS

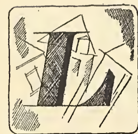
L'œuvre de Mme Georges Leygues

■

« Ceux qui guérissent et ceux qui construisent ne sont-ils pas voués à se tendre la main ? »

par Pierre PARAF

■



A guerre a fait de l'Europe un champ de ruines. La paix doit en faire un chantier de construction.

En France, plus qu'en aucun autre pays, les survivants et les jeunes générations ne doivent avoir qu'un mot d'ordre : Construire, planter des arbres, féconder les champs, bâtir des ponts, percer des routes, accroître la prospérité nationale pour une répartition plus juste. Créer de nouvelles œuvres d'art et jeter la semence de nouvelles idées. Et aussi pour tous les mal logés, pour tous les sans logis, construire des maisons.

« Qui meurt a le droit de tout dire » écrivait François Villon. Parce que deux cent mille personnes meurent chaque année, d'être mal logées, nous réclamerons en leur nom le droit de tout dire. Et les lecteurs de la *Revue du Médecin* nous permettront de n'envelopper de nulle périphrase un mal dont ils connaissent l'étendue. La plupart des maladies qu'ils soignent, que leur science, leur dévouement s'efforcent parfois vainement de guérir, c'est dans le taudis qu'elles grandissent.

■

Le bilan de dix ans de taudis dépasse celui de la guerre de 1914. Deux cent mille taudis dans le département de la Seine, un million de taudis dans toute la France, plus du quart de la population mal logée, le taudis étendant ses ravages non seulement chez les ouvriers des grandes villes, mais aussi chez les paysans, les concierges, les domestiques et une bonne partie de la classe moyenne, voici notre passif en l'année 1930. Parmi toutes les vieilles idoles qu'abattit la guerre, le taudis reste toujours debout, ménagé par ses victimes elles-mêmes qui se heurtent à ce dilemme : le taudis ou la rue. Il dépend de notre honneur, de notre patriotisme, de notre sens humain, et même d'une conception plus précise de nos intérêts qu'il n'en soit plus ainsi. Il s'agit à la fois de sauver les enfants des autres qui n'ont commis que le crime d'être pauvres et de sauver nos propres enfants constamment exposés aux atteintes d'un pareil mal.

■

Les remèdes qu'on tenta d'y apporter jusqu'ici furent insuffisants et timides. Là où la Grande Bretagne a dépensé cinquante milliards de francs, la France — et encore seulement depuis la bienfaisante loi Loucheur, votée au prix de quels efforts, appliquée au prix de quelles difficultés — en a dépensé sept.

La guerre aux taudis comporte une stratégie plus méthodique et plus énergique. Des mesures législatives d'abord : une réforme de la loi du 15 février 1902 sur la santé publique, qui active la procédure d'insalubrité, augmente les pouvoirs du préfet en cas de négligence des municipalités et permette aux offices d'habitations à bon marché d'entreprendre eux-mêmes les travaux d'assainissement.

Des mesures Administratives ensuite qui ne sont pas moins urgentes. Que l'Administration, dans tous les locaux civils et militaires qu'elle occupe, donne l'exemple de l'hygiène et de la salubrité. — Combien de ministères, aux cabinets somptueux, apparaissent presque sordides aux visiteurs qui se donnent la peine de gravir leurs escaliers ! — Qu'elle organise dans toutes les communes importantes et pour commencer, à Paris, des centres d'hébergement où les victimes du taudis puissent attendre dans un confort relatif la maison claire qu'on leur destine.

■

Détruire impitoyablement les taudis condamnés par les hygiénistes, aménager ceux qui sont transformables, construire des maisons claires tant communes qu'individuelles à un rythme accéléré (l'effort actuel est quatre ou cinq fois insuffisant), répandre dans tous les ordres d'enseignement les principes d'hygiène et de salubrité ménagères, voici les grandes lignes d'un programme, dont la réalisation ne demande que beaucoup d'énergie, beaucoup de continuité et beaucoup de cœur.

Mais sans l'appui de l'opinion publique, de toutes les compétences et de toutes les bonnes volontés, rien de grand ne peut s'accomplir. La *Ligue nationale contre le taudis* fondée et présidée par Madame Georges Leygues, avec un dévouement infatigable et une générosité toujours en éveil, s'efforce de réunir tous ces concours et elle y parvient. Née d'un sursaut d'indignation et de pitié devant les misères du taudis, elle a su pendant ses cinq années d'existence « rationaliser » efficacement son travail. Tandis que sa section populaire soulageait les plus criantes détresses et permettait, par ses dons et par ses prêts, aux victimes des taudis de construire des maisons individuelles, tandis que sa section de propagande et ses sections de province ralliaient par les moyens les plus modernes (Cinéma, T.S.F.) les partisans de cette pacifique croisade, sa filiale, le *Nouveau Logis*, édifiait dans la salubre campagne d'Orly une Cité-jardin modèle où de nombreuses familles oublient déjà les souffrances et les déchéances passées. A côté de cette Cité-jardin, d'autres groupes de maisons s'élèveront bientôt, une vraie petite ville de 2.000 personnes, celle des « rescapés » de la misère rendus à la joie et à la dignité de vivre.

■

Pareil effort valait d'être signalé au public éclairé que la *Revue du Médecin* a pour lecteurs. Ceux qui guérissent et ceux qui construisent ne sont-ils pas voués à se tendre la main ?

Henri Heine voulait pour tous les habitants de la Cité future du pain et des roses. Au vœu du poète allemand il faudrait ajouter pour servir de support aux roses les claires murailles d'une coquette maison. Il faudrait que notre République, complétant la déclaration de Danton, proclamât qu'après le pain, avec l'instruction, le logement lui aussi répond aux premiers besoins du peuple.

Et que nous fissions le serment sur les quinze cent mille tombes de la guerre de loger sainement les enfants de France en souvenir de ceux qui sont morts là-haut sans avoir jamais eu de toît.

PIERRE PARAF.

Ci-dessous, Mte Circeo, l'entrée du port et le port.

Ci-contre, l'île fameuse de Circé vue de la mer.









CHEZ CIRCÉ

par Victor Bérard



LYSSE est parti de Troie après la prise et le pillage de la ville. Son escadre de six navires est emportée par les vents du malheur dans cette immensité de mer inconnue qui s'étend au Sud et à l'Ouest de Cythère : il y erre ou reste prisonnier durant plus de huit ans, sans pouvoir entrer dans les eaux achéennes.

Juste au milieu de ses plus terribles aventures, il arrive chez Circé, après s'être enfui du port des Lestrygons, qui lui ont fracassé sous leurs blocs de pierres onze navires de son escadre et qui ont dévoré les « compagnons ». Il ne lui reste plus que son propre vaisseau et quarante-cinq hommes de son équipage :

« Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis. Nous gagnons Aiaié, une île qu'a choisie pour demeure Circé, la terrible déesse douée de voix humaine... Nous arrivons au cap, et sans bruit, nous poussons jusqu'au fond du mouillage : un dieu nous pilotait ; sans tarder, on débarque et, deux jours et deux nuits, nous restons étendus, accablés de fatigue et rongés de chagrin. »

Au-dessus du port, une guette élevée permet de découvrir la mer infinie et une grande plaine. Entre le port et la haute guette, une forêt et un fleuve servent de remise et d'abreuvoir au gibier :

« Quand du troisième jour l'Aurore aux belles boucles annonce la venue, je prends à bord ma pique et mon estoc à pointe et, quittant le vaisseau, je grimpe à la vigie ; je pensais voir de là quelque œuvre des humains, entendre quelque voix. Me voici sur le roc de la guette, au sommet ; il monte une fumée du sol aux larges routes. Mon esprit et mon cœur ne savent que résoudre : irai-je m'informer maintenant que j'ai vu ce feu, cette fumée ?.. Tout compté, le parti le meilleur me sembla de regagner d'abord le navire et la plage, de donner le repas, puis d'envoyer mes gens reconnaître les lieux.

« Je rentrais au croiseur, et j'allais arriver sous le double gaillard, lorsque, prenant pitié de mon isolement, un dieu met sur ma route un énorme dix-cors, qui, du pâtis des bois, descendait boire au fleuve... Je le frappe en plein dos du bronze de ma pique. »

Ulysse rapporte au vaisseau cette lourde proie. Il réveille les compagnons. On dépouille et l'on rôtit la bête. On passe la journée au festin. Mais le lendemain dès l'aube, Ulysse partage ses gens en deux bandes. L'une reste avec lui au bord de la mer, près du vaisseau ; l'autre sous le commandement d'Euryloque, monte à l'intérieur, à travers la forêt, jusqu'au pied des monts :

« Ils trouvent dans un val, en un lieu découvert, la maison de Circé aux murs de pierres lisses et, tout autour, changés en lions et en loups de montagne, les hommes qu'en leur donnant sa drogue, la perfide déesse avait ensorcelés. Mes gens sont là, debout, sous le porche de la déesse aux

belles boucles, ils entendent Circé chanter à belle voix... »

Le chef du détachement, Euryloque, conseille de ne pas entrer. Mais les autres, à grands cris, appellent cette déesse aux fauves :

« Elle accourt, elle sort, ouvre sa porte reluisante, et les invite ; et voilà tous mes fous ensemble qui la suivent !.. Flairant le piège, seul, Euryloque est resté... Elle les fait entrer ; elle les fait asseoir aux sièges et fauteuils ; puis, leur ayant battu dans son vin de Pramnos du fromage, de la farine et du miel vert, elle ajoute au mélange une drogue funeste pour leur ôter tout souvenir de la patrie. Elle apporte la coupe, ils boivent d'un seul trait. De sa baguette, alors, la déesse les frappe et va les enfermer sous les tects de ses porcs. Ils en avaient la tête et la voix et les soies ; ils en avaient l'allure ; mais, en eux persistait leur esprit d'autrefois... »

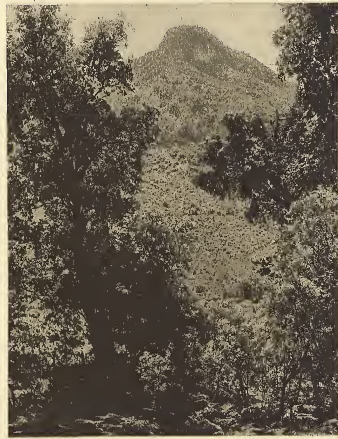
Euryloque revient au vaisseau et fait son rapport. Ulysse décide d'aller rechercher ses gens ; il quitte le navire et la mer pour monter vers la "belle demeure". Il venait de passer le "vallon sacré" quand Hermès se présente à lui et lui donne la plante salutaire, le *molu*, qui le préservera des maléfices de Circé. Grâce au *molu*, Ulysse résiste à la drogue et à la baguette magique; il dompte la déesse en la menaçant de son glaive ; tout immortelle qu'elle est, elle redoute les coups ; elle lui offre la moitié de sa couche et, devenu son amant, il obtient d'elle la délivrance de ses compagnons.

« Circé, baguette en main, traverse la grand'salle et va ouvrir les tects. Elle en tire mes gens ; sous leur graisse, on eût dit des porcs de neuf printemps... Ils se dressent debout, lui présentent la face ; elle passe en



Ci-dessus, le vallon de Feronia ; ci-dessous, "les monstres".





La "guette" prise de la forêt et, à droite, la source Bagnaja.





Ci-dessus, le fleuve et, ci-dessous, la " guette " de Circé



leurs rangs et les frotte, chacun, d'une drogue nouvelle : je vois se détacher de leurs membres les soies qui les avaient couverts... La déesse me dit : " retourne maintenant au croiseur, à la plage, commencez par tirer à sec votre vaisseau ; cachez tous vos agrès et vos biens dans les grottes ; puis tu m'amèneras tout ton brave équipage. "

Ulysse ramène tous ses gens au manoir de Circé, et l'on demeure le reste de l'année chez cette bonne hôtesse.

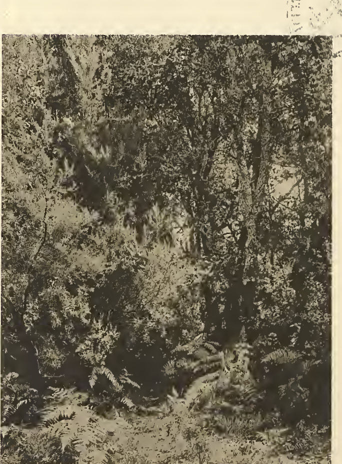
Au devant de la côte italienne, entre Rome et Naples, le Monte Circéo dresse toujours sur la mer sa double cime dégagée : "située à l'extrémité sud des Marais Pontins, cette montagne a l'apparence d'une île quand on la voit à distance ", disent les *Instructions nautiques*. La mer libre en baigne les faces du Sud et de l'Ouest ; les faces de l'Est et du Nord trempent dans les lagunes de la côte et dans les forêts et maquis des Marais Pontins : " Cette montagne de Circé est vraiment insulaire entre la mer et les marais ", disait déjà Strabon.

Les marins d'autrefois allaient échouer leurs navires sur la façade Ouest de l'île : une cale s'y offre d'elle même aux bateaux qui arrivent de la haute mer; sous la tour Paola, s'ouvre un étroit chenal vers une lagune intérieure. Les Romains fondèrent leur port de Circéi en cette lagune, qui s'appelle aujourd'hui Cala dei Pescatori, le Port des Pêcheurs. Enclos de tous côtés par la dune de la forêt, ce port offre un excellent refuge aux barques qui savent y pénétrer. Mais il faut bien manœuvrer ; la passe est étroite : c'est un dieu qui pilote le vaisseau d'Ulysse jusqu'aux grèves du fond, où tout se tait, où le flot vient mourir en silence.

Autour de la lagune, subsiste encore une antique forêt de grands chênes, de pins, d'oléastres,



A gauche, la source de l'Enchanteresse et, à droite, la forêt.



d'ormes, d'arbousiers, de cornouillers et de pommiers sauvages. Le mouillage de la lagune avait une bonne aiguade. La Fonte della Bagnaja sourd parmi les premiers arbres de la forêt. Autre commodité pour les marins d'autrefois : le pied de la montagne, qui regarde la mer, est troué de grottes nombreuses. " Redescends à la plage, et tire à sec ton navire ; cachez tous vos agrès et vos biens dans les grottes... " dit à Ulysse, Circé qui parle en connaissance de cause.

Du côté de la terre le Monte Circéo est longé par le Rio Torto, le petit fleuve sur les bords duquel Ulysse tua le cerf ; non loin de là, nos marins signalent la Torre Cervia. Ce Rio n'est qu'un fossé marécageux encombré de nénuphars, peuplé de moustiques et de libellules, sans largeur, sans profondeur, sans courant ; mais il suit tout le pied du mont : c'est le dernier reste du détroit qui jadis séparait de l'île le continent fangeux. Le mont se dresse au-dessus, chargé de taillis et de brousse, couronné d'une margelle de roches et sommé de sa guette altière à cinq cent quarante mètres d'altitude. La guette est inaccessible par les autres côtés de l'île, elle ne peut être atteinte que sur cette façade terrestre, par le même sentier de bûcherons que prenait Ulysse.

A l'intérieur de la forêt et du maquis, c'est vainement que l'on chercherait encore aujourd'hui une bâtisse en pierre. Les bûcherons, les pâtres et les troupeaux, descendus de l'Apennin, qui campent en cette plaine Pontine durant l'hiver et le printemps, l'abandonnent en été aux moustiques, à la fièvre, à toutes les mauvaises bêtes, insectes, fauves, rapaces et reptiles.

Ulysse et ses compagnons, quand ils " montent " chez Circé ne rencontrent personne. Le récit odysséen se passe en été, au milieu ou vers la fin de la saison navigante, qui commence en avril et finit en octobre : Ulysse et ses compagnons depuis le départ de Troie ont déjà dépensé plusieurs mois chez les Lotophages, les Cyclopes, Éole et les Lestrygons, la saison est avancée, ils vont hiverner chez Circé. Nous sommes donc en été : la forêt est déserte. On n'entend que le chant des oiseaux dans les arbres, le cri des aigles et des éperviers dans les airs et les fuites des sangliers ou des cochons dans le maquis... Mais la brousse s'éclaircit. On approche des monts. Voici une belle maison " bâtie ", une maison de pierre.

A 15 ou 20 kilomètres environ du Monte Circéo, les montagnes continentales des anciens Volsques dressent leur muraille abrupte qui s'allonge parallèlement à la côte sur près de 100 kilomètres. Cette muraille est appelée monts Lepini par les Italiens d'aujourd'hui ; couronnée de faîtes qui dépassent 1.500 mètres et présentent à la plaine Pontine une falaise continue, elle darde dans la direction du Circéo la Punta di Léano, vers laquelle s'en vient toute droite la route des pêcheurs, Strada dei Pescatori ; nos cartes marines portent encore ce vieux chemin qui aboutit au vallon de San Benedetto, où la déesse latine des fauves, Féronia, avait jadis un sanctuaire.

« Féronia — écrit R. Moulin de la Blanchère — avait son sanctuaire à l'entrée de la Vallée, au pied de la Punta di Leano. Là, étaient son bois sacré, sa fontaine, son temple, C'est l'une des plus vieilles religions rustiques de l'Italie. Elle présidait aux affranchissements on faisait asseoir l'esclave sur une pierre, dans le temple ; on lui couvrait la tête d'un bonnet *pileus*, et l'on prononçait la formule : " Assis, esclaves aux bons services !.. Debout hommes libres ! *Bene meriti servi sedeant, surgant liberi* ".

C'est chez cette déesse, vers ce " vallon sacré " de San Benedetto que sont montés les compagnons d'Ulysse, puis le héros lui-même.

De Circé à Féronia, les ressemblances sont nombreuses. Féronia déesse des forêts est, comme Circé, une déesse aux fauves : comme la guerre, *bellum*, a pour déesse Bell-ona, les fauves, *feri*, appartiennent à Fér-onia... Circé, après avoir mis en un bestial esclavage les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux domestiques, les libère avec les mêmes cérémonies et les mêmes formules dont use Féronia, libératrice des humains qui vivaient dans la domesticité d'un maître : pour être délivrés de leur servitude animale, les compagnons d'Ulysse " se dressent " debout eux aussi, devant la déesse.

Chez Féronia, la résurrection de l'esclavage vers la liberté est précédée de la perte des cheveux : le futur affranchi doit se présenter à la déesse la tête tondue, chauve. *ut ego hodie raso capite calvus capiam pileum*, dit Plaute, Les compagnons d'Ulysse quand ils se dressent devant Circé perdent eux aussi leurs soies.

Au-dessus de Féronia, pointe aujourd'hui le Mont des Magiciennes, la Montagne des Fées, Monte delle Fate. Durant l'antiquité, un peuple du voisinage, les Marses, étaient des charmeurs de serpents, des devins, des magiciens ; descendants d'un fils de Circé, ils se transmettaient l'art de la déesse ; les auteurs et les poètes romains parlent des secrets merveilleux de ce peuple charmeur ; le nom de Marsus devient même synonyme de devin et de sorcier, au début du siècle dernier, leurs arrière-neveux gardaient la même réputation ; ils ne l'ont pas entièrement perdue aujourd'hui.

Victor BÉRARD.



Les pourceaux de Circé, d'homérique mémoire.



CI-DESSUS, LE TRIOMPHE DE MARDOCHÉE. EN BAS, LE PETIT ORFÈVRE ET LES MENDIANTS A LA PORTE D'UNE MAISON

Les eaux-fortes authentiques de REMBRANDT

Par André-Charles Coppier





ndré-Charles Coppier a écrit son très bel ouvrage sur « Les eaux-fortes authentiques de Rembrandt » (qu'édite Firmin-Didot), non seulement en technicien et en artiste de haute valeur, mais en enthousiaste — en dévot qui sait analyser sa foi. Tout est remarquable dans ce livre, texte et illustrations. Mais le chapitre sur la « Technique des pièces principales » apporte un précieux élément nouveau aux « exégèses » déjà consacrées au demi-dieu de la gravure.

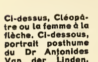
■



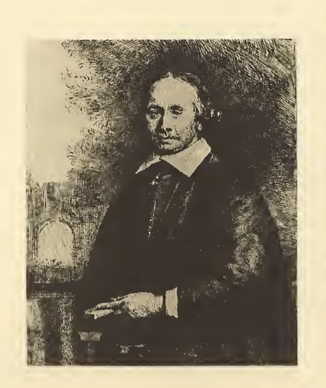




Ci-dessus, les trois chaumières. Ci-dessous, le Christ des cent florins (la partie centrale de l'eau-forte).



Ci-dessus, Cléopâtre ou la femme à la flèche. Ci-dessous, portrait posthume du Dr Antonides Van der Linden.





Portrait de Rembrandt graveur.

En bas de page, la négresse couchée.





LE VISAGE HUMAIN ET SES DISSYMÉTRIES



Qui dit observation du visage dit constatation de sa dissymétrie.

La fin du Ve siècle et les siècles ultérieurs pour l'art grec, l'art romain ensuite, ont multiplié les bustes où la dissymétrie s'inserit de plus en plus fermement. En France, c'est avec les Clouet que le dessin de la figure, devenu réaliste et vivant, dénote l'observation définitive de la dissymétrie.

Mais la photographie devait enfin prouver et permettre d'étudier le fait morphologique, devenu indépendant de la facture artistique. Bornons-nous ici à l'analyse mimique. Pour s'y livrer, le matériel est peu compliqué et reste à la portée de chacun : quelques bonnes photographies (non retouchées !) de face ou de trois quarts, et deux caches en carton ou en papier fort. Appliquons les deux caches sur la figure de telle manière que leur jonction coïncide avec la ligne générale : pointe du menton — sillon naso-labial — racine du nez. Puis découvrons la moitié gauche de la figure. Rendons-nous compte de la mimique, de l'expression vivante qui en émane. Recouvrons-la et, tout aussitôt, découvrons la moitié droite. Impossible de méconnaître le saut d'expression dont nous sommes les témoins.

Au lieu de manœuvrer des caches, on peut encore découper les documents photographiques suivant la même ligne que précédemment, puis inverser les deux moitiés de figure ainsi obtenues. Le résultat, quant au changement d'expression, est toujours aussi frappant : les deux moitiés d'image ont des significations différentes.

Or, il est remarquable que chacune de ces deux significations si différentes sur un même visage demeure, d'un visage à l'autre, étrangement comparable. Par les moitiés gauche et droite de son visage, l'homme participe à deux mimiques générales, constantes et en quelque sorte spécifiques.

Si nous cherchons à qualifier ces deux mimiques, la masse des observations concordantes nous conduit à définir la partie *gauche* du sujet comme exprimant sa vie de relation, ses contacts extérieurs, ses expériences quotidiennes ; la partie *droite* du sujet comme exprimant sa vie spéculative, ses réflexions intérieures, sa nature profonde. Le visage humain exprime à gauche *l'homme social*, à droite *l'homme intérieur.*



Cette régularité dans la dissymétrie, cette constance dans les significations générales, il est possible de les souligner d'une manière encore plus visible que par la simple découpure du visage. Au lieu de laisser à la pensée le soin de reconstituer l'ensemble d'un visage, un artifice photographique va nous en permettre la reconstitution effective en doublant *par symétrie* chaque moitié de figure. La mimique obtenue doublera, dans chacun des deux cas, la mimique partielle et autorisera une étude plus complète.

Nous avons pu réaliser, grâce à l'amabilité des dirigeants et à l'habileté des photographes du journal illustré *Détective*, un certain nombre de ces reconstitutions par symétrie du visage humain.

Les notations psychologiques dont nous les accompagnons ci-après ne sont pas seulement les nôtres, mais également celles que nous avons recueillies auprès de nombreux témoins.

MALLARMÉ, par sa moitié *gauche*, se présente à nous comme l'honnête et ennuyé professeur d'anglais qu'il était à ses heures, alors que de sa moitié *droite* émane une idéalité — disons une immatérialité — qui fait songer à ses recherches poétiques comme à son verbe fluide.

Sur *GEORGE SAND*, on peut lire à *gauche* l'imagination romanesque et sans doute ce que la femme elle-même serait devenue si cette fougue ardente qui l'emportait n'avait été contrebalancée, à *droite*, par une science humaine singulièrement vaste, calme, sereine et équilibrée.



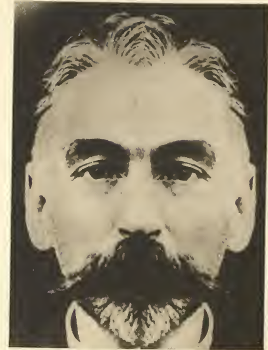
Chez *HENRI POINCARÉ*, si à *gauche* le regard vitreux, le nez rond et la bouche épaisse sont singulièrement évocateurs de cette éternelle distraction, de cette inadaptation à la vie courante dont ses meilleurs amis ne faisaient pas mystère, à *droite* le regard aigu et présent démontrerait à lui seul comment se révèle à l'extérieur l'intensité brûlante d'une pensée repliée sur elle-même.

Le visage des grands peut nous enseigner comment deux individus disparates se fondent en un seul être, et comment cet être s'élève d'autant plus haut qu'il prend appui sur deux étais plus écartés.

Pierre ABRAHAM.



Les trois documents de la page 28 représentent Mallarmé, George Sand et Henri Poincaré au naturel, c'est-à-dire sans stratagême photographique. Ci-contre, à gauche, Mallarmé : deux moitiés gauches de son visage, juxtaposées ; et à droite, les deux moitiés droites juxtaposées.













Ci-dessus, à gauche, George Sand : deux moitiés gauches de son visage, juxtaposées ; à droite, les deux moitiés droites. Ci-contre, à gauche et à droite, les deux aspects du visage d'Henri Poincaré, par le même procédé.



Le Dr Henri Roger, professeur de physiologie, doyen de la Faculté de Médecine. (Par Pazzy).

LE DOYEN H. ROGER

A la fin de l'année scolaire, le Professeur Henri Roger, doyen de la Faculté de Médecine, prendra sa retraite, après 45 ans d'éminents services dans cette illustre Maison.

Né à Paris, élevé en Russie, revenu à Paris en 1870, Henri Roger entre à Condorcet. Adolescent, la lecture d'un livre de Claude Bernard détermine le choix de sa profession et bientôt commence ce puissant labeur qui devait l'amener à des découvertes et un professorat également féconds. Après Condorcet, la Faculté, l'externat, puis l'internat. En 1885, l'interne Henri Roger est nommé préparateur au Laboratoire de pathologie et thérapeutique générales. En 1887, il publie sa thèse : *Action du foie sur les poisons.* Agrégé en 1892, il est nommé en 1904 à la chaire de pathologie expérimentale. Doyen en 1917, il passe en 1924 à la chaire de physiologie.

Peut-être est-ce par un haut sentiment du devoir professionnel qu'il s'est fait un esprit fortement discipliné. Mais par goût, peut-être préfèrerait-il que toute intelligence un peu ailée ne fût bridée par aucune entrave, pas même celle des concours. Toujours est-il que par ses découvertes le Professeur Roger a largement enrichi la Science. Il pourrait suffire de rappeler qu'il a démontré le premier le rôle extra-respiratoire du poumon, et, avec son savant collaborateur, le Dr Binet, l'action de cet organe sur la nutrition ; mais l'agglutinement des microbes, l'occlusion intestinale, la fonction de la bile sont aussi, entre autres, des champs d'investigation où il a été un grand initiateur.

De mine un peu austère, le Doyen Henri Roger sait pourtant, à l'occasion, sourire. Sur le point de quitter la Faculté qu'il a vue, sous sa direction, d'une part recouvrer la santé financière, d'autre part essaimer en nombreuses filiales, quelles pouvaient être ses intentions ?

— Mais je vais planter mes choux, nous a-t-il dit bonnement, paternellement.... et ainsi avons-nous eu l'heureuse impression d'être l'un de *ses* étudiants, d'appartenir à cette ardente jeunesse qui aime, autant qu'elle respecte en lui, le plus vaste savoir et la passion de l'équité.

René de Laromiguière.

LA MOSQUÉE DE PARIS

■

Ci-dessus, la galerie de la Salle des Canférences et, ci-contre, vue prise dans les jardins, d'où l'on aperçoit, dans le fond, la coupole du Hammam.



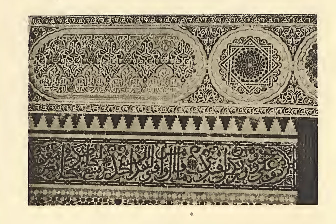




Ci-dessus, Caur d'Honneur et Minaret. Ci-contre, derrière la vasque, l'entrée de la Salle des Prières.

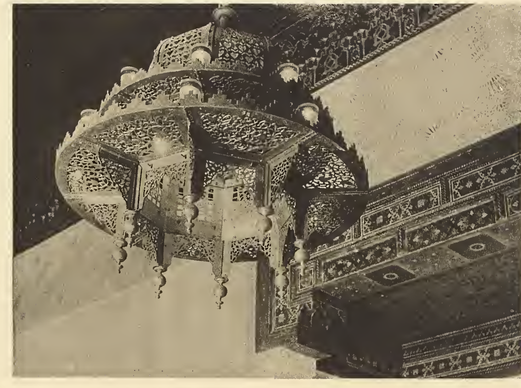
La Mosquée de Paris n'est pas seulement une belle œuvre architecturale offrant, en pleine capitale d'Occident, de prestigieux aspects d'art musulman. Cette création est due à la collaboration du gouvernement français avec la Société des Habous des Lieux Saints de l'Islam, que préside S. E. Si Kaddour ben Ghabrit, Ministre plénipotentiaire honoraire, Directeur du Protocole de S. M. le Sultan du Maroc, Grand Officier de la Légion d'Honneur. Moralement, elle témoigne du respect de la France pour la foi musulmane.



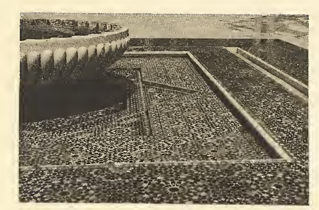


A gauche, Salle des Prières : le Mihrab. Ci-dessus, fragment du soubassement du grand patio. En bas, chapiteau de la Salle des Prières. Ci-dessous, lustre de la Salle des Conférences.





Politiquement, elle signifie l'amicale association de la France avec l'Empire chérifien. S. E. Si Kaddour ben Ghabrit a bien voulu communiquer à la Revue du Médecin quelques photographies d'" extérieurs " de la Mosquée et, en outre, autoriser notre collaboratrice, Mme Yvonne Chevalier, à prendre à l'intérieur les vues que nous reproduisons dans cette double page. Nous en remercions ici ce haut représentant du Maroc ami, qui est, personne ne l'ignore, un " parisien " artiste et fort lettré.





A droite, le grand lustre de la Salle des Prières. Ci-dessus, la mosaïque autour de la vasque du grand patio. En bas, à droite, le Mimbar de la Salle des Prières. Cidessous, le grand patio.







Lisa Duncan

la ravissante élève d'Isadora Duncan, qui vient de donner au Théâtre des Champs-Elysées, avec ses élèves, une magnifique représentation de danses.

Une troupe japonaise a donné au Théâtre Pigalle de très curieuses représentations où la danse, la mimique et l'acrobatie sont admirablement réglées.



Ci-contre, une scène des "Cerisiers en fleurs". Une courtisane convoitée par deux rivaux veut les séparer. N'est-elle pas à tout le monde ?



LES JAPONAIS
AU THÉATRE PIGALLE





Ci-dessus, danse guerrière. Ci-dessous, le " bûcheron amoureux " se bat, protégé par " l'armurier " (Esprit ae l'honneur.)

Ci-dessus, M. Tokujiro Tsutsui, directeur de la troupe japonaise. Ci-dessous, des courtisanes aux magnifiques costumes.





Photos : Henri Manuel.



La boutique de Lescot, apothicaire

Mathilde et Maxime vont à Carnavalet

par le Dr Fernand Vallon



IL pleut, Mathilde ! Si nous allions au Museé ?

— Si tu veux, mon chéri !

— Inestimable laconisme, adorable bonne volonté ! Voici que déjà, le sourcil froncé et le doigt à la ligne, tu cherches un film possible. Ne te fatigue pas Mathilde, tu n'en trouveras pas ! On ne tourne pas tous les jours une " Solitude " ou une " Mélodie du Monde ". Laisse-là ta gazette ! Le cinéma où je veux te conduire n'y est pas annoncé. C'est un étrange petit cinéma, figure-toi ! Tout y est caduc et désuet, tout semble n'avoir échappé, que de justesse, à la dent des rats. Et pourtant, ce qu'on y voit est incomparable. Car le projecteur, c'est notre imagination et l'écran, le mur blanchi du passé. Les ombres ont là-dessus, je t'assure, des gestes souverains.

Et puis ses films sont sonores, bien plus sonores que les modernes. Car s'ils chantent, rient ou sanglotent, ce n'est pas à la mécanique, dans la salle à tout le monde, c'est avec notre voix et nos larmes, dans le secret de notre cœur.

— Où perche-t-il ton musée ? Car ce fameux cinéma est un musée, je le devine.

— Mais tu as tout d'Œdipe, Mathilde, même la grise mine que le héros avait sans doute en présence du Sphinx. Ne crains point, va ! Mon petit musée n'a jamais fait périr personne, même d'ennui. On y rencontre, tu sais, d'autres gens que des collectionneurs âgés. Des femmes comme toi, se penchent sur ses vitrines et des sourires fanés les payent de cette tendre curiosité. Pour bien voir ceux-ci, sans doute faut-il être seul, immobile et fervent. Nous serons deux, je pérorerai, je gesticulerai. Bah ! ces choses me connaissent ! Peut-être les morts de Carnavalet auront-ils assez de complaisance pour confondre ma faible voix avec la trompette du Jugement dernier ! Ils seront quelques-uns qui, daignant s'y méprendre, se réincarneront à notre évocation, tu verras !

Tu verras, Mathilde :

Pour toi, ma belle, la diligence s'arrêtera une fois encore, la dernière, sous l'enseigne " A la Rose ". Dès avant le seuil, ne l'aperçois-tu pas ? Je la vois, moi ! Elle est noire et jaune, sous sa capote qui la rend bossue. Les chevaux tendent les naseaux vers les seaux qui s'en viennent du puits, au pas inégal du valet boîteux. L'un d'eux encense, dans une auréole de moustiques et de grelots. Aux marchepieds, l'aubergiste affable accueille les voyageurs. Déjà descendues, les femmes s'époussètent et caquettent. Elles vérifient leurs mouches et refont leur beauté, tout comme toi, en ce moment, Mathilde ! Tant sont éternels, les gestes humains.

— On se fardait déjà dans ce temps-là ?

— Si on se fardait ! Avec quel art et selon quel exigeant protocole, tu vas en juger.

Tu sais bien que j'adore les Goncourt. Je révère la gravité de ces vieilles concierges d'amphithéâtre, et leurs minutieux et savants ragots font ma joie. Ils y ont pris tant de plaisir ! Eh bien ! imagine qu'ayant fouillé les plus légères archives du XVIIIe siècle, ayant consciencieusement annoté le *Tableau de Paris*, les *Mélanges* du Prince de Ligne, la *Bibliothèque des Petits-Maîtres* et la *Toilette de Vénus*, ils ont découvert que, pour la nuit, la femme de 1750 disposait d'un demi-rouge.

Nous leur devons d'inestimables notions sur l'étendue de la gamme et la hiérarchie sévère des *rouges*. La courtisane, la femme de cour, la femme de qualité avaient le leur, en propre, qui n'était pas fait pour le museau de la bourgeoise, et personne n'eût songé à s'élever contre cette inégalité. Elle était quasi de droit divin, comme le pouvoir royal.

A Versailles, nous rapportent-ils, les princesses du sang s'étaient réservé, comme un privilège, un rouge éclatant et elles exigeaient des femmes présentées que le ton du leur fût au diapason.

Et les mouches, ma chère ! il y en avait de toutes les formes : en cœur, en croissant, en navette. Il y en avait d'astrales : la mouche-lune, l'étoile, la comète...

Si nous n'étions pas nés trop tard pour aller chez Dulac, Maître-ès-mouches, rue St-Honoré, que choisirais-tu ? *La badine, la baiseuse* ou *l'équivoque* ?

— Ni l'une, ni l'autre ! Elles ont des noms trop effrontés !

— Vertueuse Mathilde !

— Moque-toi ! Je n'en aimerai pas davantage les grains de beauté, surtout les postiches !

— C'est ton droit : tu n'en a pas — d'apparents, du moins !

Mais tu vas te prêter tout de même à mon petit jeu. Tu seras Manon, cinq minutes. Tu consens, dis ?

Voyons ! Tu as élu quelques-unes de ces délicates " amorces d'amour ". Il reste à les poser.

— Où trônera la *majestueuse* ? Répondez, Madame ?

— Au front, grand fou !

— Parfait ! Et *l'enjouée* ?

— Flûte !

— Mais encore ?

— Au coin de l'œil, si tu veux.

— Je ne veux pas ! Non, élève chérie, *l'assassine* est jalouse et l'œil est son fief incontesté ! *L'enjouée*, elle, s'ira blottir " dans un des plis qui font le rire ", puisque les Goncourt, si friands, pourtant, de termes techniques, ont préféré cette périphrase fleurie au barbare néologisme de " naso-géniens ".

Provocante comme cocarde au chapeau, la *galante* s'arborera en pleine joue, et *la coquette*, dont *précieuse* et *friponne* sont synonymes, postée contre tes lèvres les défendront du baiser.

Le but de ces mouches, Mathilde, était d'ajouter du *piquant* à la femme, de la spiritualiser. Car sous Louis XV, l'indispensable condiment de la chair, c'était l'esprit.

Pour briller, on était dans l'obligation d'en avoir, à jet continu. On parlait sans trêve, ni repos. Tout parlait, jusqu'aux jarretières sous les robes à paniers, tels les Bijoux Indiscrets de ce grand polisson de Diderot.

Te souviens-tu, Mathilde, de ces deux petites dévergondées qui, roses encore malgré les ans, à peine pâlies et si joliment brodées, chuchotaient toujours sous leur vitrine, au musée de Cluny ?

L'une disait : " Madame, chérissez l'amour ".

Et l'autre, solennelle, irréfutable, affirmait : " Vous lui devez le jour ".

— Oui, c'est du joli !

— Je t'accorde qu'elles sont un peu subversives et que, de porter ces petites raisonneuses, les cuisses de nos aïeules durent être tout allégées.

Fards et mouches, cette menue monnaie de l'amour qui avait cours sous le Bien-Aimé, devaient bientôt disparaître de la circulation.

— Mais c'est une leçon que tu me fais là, mon chéri !

— Elle t'ennuie ?

— Non, mais dépêche-toi ! Je suis prête.

— Donc, parmi tant de frivolités, de falbalas, d'atours et de fanfreluches, la femme avait égaré son cœur, sans retour, semblait-il. A Rousseau, qui l'avait retrouvé, revint l'honneur de le lui rendre. Grâce à lui, les figures redevinrent humaines. *La Nouvelle Héloïse*, tout soudain les avait débarbouillées. Plus de mouches, plus d'impertinents sourires, savamment aiguisés : la sainte et blême langueur de l'amour, du grand amour malheureux.

Désormais, le pinceau de Greuze va répéter à satiété ce regard " lent et traînant " que Mirabeau adorait dans sa maîtresse, ton regard, ô Mathilde, plus belle que sa Sophie.

— Je n'en ai jamais douté !

— Enviant à Julie la sublime pâleur de son agonie, ses fanatiques admiratrices allèrent jusqu'à se faire saigner. Madame d'Esparbès leur montrait l'exemple.

— Elles étaient folles, ces femmes !

— Pas plus que toi, qui, pour sacrifier à la déesse Mode, veux ignorer les dessous qui engoncent, et qui subis stoïquement l'aigre caresse de la brise sous tes robes abrégées.

La saignée, mais c'est de la petite, toute petite chirurgie ! Si tes seins n'avaient pas cette fierté...

... Qui réjouit mes yeux, altérés de beauté...

— Veux-tu te taire !

— Ce n'est rien, c'est fini, c'est un alexandrin qui passe.

— Si tes seins, donc, ô Mathilde...

— Encore !

— ... n'étaient parfaits, ce ne serait pas à la petite chirurgie que tu aurais recours, mais à la grande.

Tu vois ! tu te sens faible, tu te tais ! Et quand la cinquantaine aura marqué tes tempes de cette *patte*, que, pour se venger, ton sexe appela *d'oie*...

— Je ne me suis jamais demandé ce que je ferai, alors...

— Tu as eu peur. Je vais avoir du courage pour toi. Tu iras voir mon ami, le chirurgien.

— Tu me donnes le frisson. Mon Dieu ! Que tu sais être désagréable, parfois, mon chéri ! Laissons là, veux-tu, l'avenir redoutable. Revenons au passé qui rassure, à ton Musée !

— Allons-y plutôt ! Hâtons-nous, sous peine de ne pouvoir rien voir, car l'affluence est grande dans ce reliquaire que ma jeunesse a connu constamment désert. Il nous est venu, depuis la guerre, un étrange amour du bric-à-brac. La faveur de la Foire aux Puces n'est pas seulement l'expression d'une mode, c'est aussi l'aveu d'une fatigue. Tu l'as dit : le passé " rassure ". Notre impuissance est tout aise de pouvoir lui demander asile. Pour ne pas assister aux rageuses brutalités des jeunes, pour échapper à la hantise du cube despotique, l'amateur s'enferme dans son cabinet ancien et, faisant fi du radiateur, aveugle, sourd et muet, il tend son frileux sens critique à la maîtresse bûche, qui flambe clair, jase et pétille sur les chenêts antiques.

Allons nous chauffer, nous aussi !

Nous verrons passer le remouleur, nous l'entendrons. D'une main, il pousse sa brouette ingénieuse. Il cloche de l'autre. On le hèle. Il s'arrête. Un coutelas étincelle et grince sur la meule mouillée : c'est peut-être le couteau de Charlotte Corday. N'entends-tu pas comme une rumeur ? C'est Couthon qui défile là-bas dans son fauteuil de paralytique, sur le front de la Convention houleuse, aux ovations de la Montagne. Mais d'une salle lointaine, part un coup de pistolet : c'est le gendarme qui vient de casser encore une fois la mâchoire à Robespierre.

Et, parmi son encadrement de feuilles de chêne, enrubannées aux trois couleurs, de part et d'autre de son faisceau de licteur, sous le signe de son bonnet rouge, sans se lasser, la Table des Droits de l'Homme répète aux visiteurs de 1930, qui font la sourde oreille :

ARTICLE XXXV

QUAND LE GOUVERNEMENT VIOLE LES DROITS DU PEUPLE, L'INSURRECTION EST POUR LE PEUPLE LE PLUS SACRÉ DES DROITS ET LE PLUS INDISPENSABLE DES DEVOIRS.

— Mais il est effrayant, ton musée !

— Il est charmant ! C'est le musée de Paris, donc c'est le musée des révolutions. Allons-y écouter battre le cœur de la grand'ville !

Et puis, il n'y a pas que cela, tu sais !

Tu verras ! Tu verras !

Voici que, reflet d'une aurore sur une jatte de lait, s'achève enfin le petit Marie-Laurencin que tu as substitué à ta figure. Vite, Mathilde, ton chapeau, l'autobus ! A nous, Carnavalet !

. . . .

Elle faisait encore un peu la moue en descendant l'escalier. Mais l'essentiel, c'est qu'elle l'ait descendu.

Mon cher lecteur, si tu fais crédit à ce bavard de Lanvol, ou si te plaît la grâce modeste de Mathilde, courons ! Hélons un taxi ! Nous les rattraperons au musée.

FERNAND VALLON.

Avez-vous vu?...

Le Chapeau chinois, de M. Franc-Nohain, nous montre une Chine bien conventionnelle. Mais M. Franc-Nohain a trop d'esprit pour commettre une erreur de théâtre sans le faire exprès — et ce n'est donc plus une erreur.

Si Zouryo (Claude Dauphin) veut épouser la fille du riche Li (Bonifas), la jolie Fansou (Germaine Cavé), il coiffera un chapeau en forme de pagodon et tout garni de clochettes excessivement mobiles. Si tinte une seule clochette, il paiera de sa vie son audace et sa maladresse.

Mais il triomphe et d'ailleurs, par la sagesse de Li, les clochettes n'avaient pas de battant. Ce sont celles des vers agiles de l'auteur qui tintent le mieux, et Mlle Cavé et M. Dauphin jouent fort bien de cette musique.

Avec l'*Ecole des charlatans*, de MM. Tristan Bernard et Albert Centurier, nous nous retrouvons en France. Le jeune et valeureux Dr Georges Groult (M. Francœur), qui végétait dans une banlieue déplorable, est nommé médecin d'une station thermale où fréquentent surtout de richcs oisifs. Tous ceux que l'on nous fait voir sont des malades imaginaires. Georges, qui est un consciencieux, se refuse à flatter leur manie égoïste. Aussi la station est-elle bientôt menacée de déconfiture. Mais des malades *réels* — et fastueux — arrivent, clients providentiels que le jeune docteur est bien obligé de prendre au sérieux. L'honneur du corps médical est donc sauf et le postulat des auteurs de l'amusante comédie n'en reste pas moins admissible, à savoir que s'il est des charlatans, ce sont les faux égrotants qui les font.

Maintenant, l'on comprendra que nous ayons gardé « pour la bonne bouche » *le Prof' d'anglais* de M. Régis Gignoux. C'est une délicieuse et raffinée friandise, neuve de la façon la plus ingénieuse par sa fantaisie shakespearienne épiçant un scénario tout moderne. Et notre joie est grande de pouvoir louer en toute impartialité l'auteur de théâtre, chez l'écrivain qui sait ici même « blaguer » la médecine avec tant d'esprit et d'amitié.

M. Valfine (le prof' d'anglais), voit toutes choses à travers Shakespeare. Sa femme, ses élèves, tous les êtres qu'il approche sont des personnages shakespcariens, et toute conjoncture à laquelle il est mêlé prend un caractère à la Shakespeare. L'on peut imaginer... mais non, l'on n'imagine pas ce qu'a pu tirer de pareille donnée M. Régis Gignoux. Il faut le voir. Au demeurant, tout Paris l'a déjà vu. Il ne reste donc qu'à applaudir aux applaudissements. Ils prouvent qu'il existe un vaste public, fort compréhensif, pour une pièce de lettré, toute finesse, observation, force comique et fantaisie soumise sans en avoir l'air au rigoureux contrôle de la raison.

Et Louis Jouvet, Valentine Tessier, Jeanine Crispin, entre autres, sont des interprètes dignes, c'est tout dire, de l'heureux auteur.

HENRI DELORIÈRE.



De haut en bas, Jeanine Crispin (une jeune amoureuse), Louis Jouvet, Valentine Tessier (Charlotte, sa femme), dans le Prof' d'anglais.







De haut en bas, Jouvet, Germaine Cavé (Fansou), Mlle Ghyslaine (Hélène Groult), Francœur et P. Morin (Ecole des charlatans).

Un grand écrivain : J. H. Rosny aîné

par le Docteur Pierre Dominique



Il est clair que ce vieil homme est profondément respecté, et non seulement par ceux qui demeurent de ses contemporains, mais aussi par les générations suivantes, et même par celle qui tout juste aborde la littérature, et cependant on est en droit de se demander si J. H. Rosny est bien mis à son rang tant par ses lecteurs qui sont nombreux que par ceux qui se disent ses pairs sans être de sa taille, loin de là.

Ce n'est d'ailleurs pas le cas que pour J. H. Rosny. Ils sont un certain nombre d'écrivains français de soixante ans et plus, (J. H. Rosny doit avoir dépassé soixante-dix) qui, tout en étant lus, estimés, admirés, ne jouissent pas néanmoins de toute l'estime ou de toute l'admiration à laquelle ils ont droit. Le tapage fait autour de plus jeunes couvre un peu leur voix ; ils souffrent du tumulte, et leur grand talent, parfois la parcelle de génie qui brille en eux se perd dans la foule.

Voici un excellent livre de J. H. Rosny aîné : *Le Fauve et sa Proie* ; en voici un second qui n'est qu'une vulgarisation : *Les Conquérants du Feu* (1), mais l'un et l'autre témoignent de l'extrême curiosité, de la vaste érudition scientifique, de la haute culture de l'auteur, et à propos du premier, nous pouvons souligner les caractères essentiels du talent de ce grand écrivain.

Rosny aîné commença par un livre qu'il faudrait que tous nos contemporains eussent lu, et que je considère pour ma part — après l'avoir lu cinq ou six fois au moins — comme l'un de ses deux ou trois chefs-d'œuvre : c'est *Nell Horn*. L'étude de la plèbe londonienne d'abord et généralement de la plèbe des grandes villes, celle des tempéraments anglais et français, l'analyse successive d'un caractère de jeune fille et d'un caractère de mère, une foule d'observations sur la rue anglaise, sur l'Armée du Salut, sur les hôpitaux, sur le travail à domicile, un étonnant portrait du vieux monsieur qui poursuit les jeunes filles et qui finira par entretenir Nell Horn, voilà ce qu'on trouvera, entre autres choses, dans le roman. Livre un peu massif à la manière des romans de l'époque, chargé de détails, luxuriant, feuillu, touffu, mais qui témoigne d'une étonnante vitalité. Je cherche, je l'avoue, dans la production contemporaine — j'entends dans la production des jeunes romanciers contemporains — l'équivalent de ce livre-là.

Donc Rosny aîné débute par *Nell Horn*, puis, tout de suite formidablement intéressé par l'homme et ses origines, il ne se contente pas de confronter deux civilisations et il emploie la grande part de sa vie à vouloir imaginer, ressusciter l'homme primitif.

Chose curieuse : dans ses efforts pour ressusciter l'homme égyptien, latin ou grec, J. H. Rosny a moins bien réussi que lorsque, pénétrant hardiment au cœur de l'époque tertiaire, il a abordé ces êtres encore plus frustes, antérieurs à toute civilisation qui, la massue au poing, attaquaient l'ours, le lion et ces fauves aujourd'hui disparus et de la puissance desquels nous n'avons aucune idée.

D'autres depuis ont tenté le même effort et je me souviens notamment d'un livre de Claude Anet, *La Fin d'un Monde*, sur la grande émigration des rennes vers le Nord qui se produisit à la fin de la période glaciaire et entraîna l'agonie de cette civilisation dont les représentants avaient couvert de dessins coloriés les grottes de la Dordogne.

Mais si d'autres écrivains, aidés d'une culture aussi étendue que celle de J. H. Rosny, ont parfaitement reconstitué certaines époques préhistoriques, ils ont tous manqué de cette imagination débordante, de ce tempérament océanique, de cette stature de grand lyrique qui est parfaitement à son aise parmi les formes héroïques des premiers âges et se meut sans effort après avoir sauté par dessus cent cinquante siècles et plus. Souvenez-vous par exemple de *La Guerre du Feu* et, sans avoir besoin de rouvrir le livre, dites si vous ne voyez pas la forêt primitive et les grands monstres qui la peuplent et font ployer les arbres sous leur poids...

On a accusé J. H. Rosny d'avoir inventé. Savoir, a-t-on dit, si les choses se passaient bien ainsi, et si le langage des primitifs et les sentiments qui les agitaient étaient bien ceux qu'on leur prête. A quoi dans *Les Conquérants du Feu*, J. H. Rosny répond en remarquant très justement qu'aujourd'hui les primitifs tendent à disparaître, mais qu'au XIXe siècle, on en trouvait encore qui représentaient les divers stades de l'humanité.

Il ne faut donc pas que le public puisse traiter de simples « romans » ces curieuses et puissantes constructions. On peut traiter de « romans » les anticipations de Wells, encore que les hypothèses de l'écrivain anglais soient généralement très étudiées, mais s'il y a quelque fragilité dans celles-ci, avouons que sont beaucoup plus solides, les reconstitutions ou mieux résurrections de J. H. Rosny aîné.

Nous nous sommes attardés assez longtemps sur *Nell Horn* d'une part et les romans préhistoriques de l'autre parce que dans le dernier livre de l'écrivain : *Le Fauve et sa Proie*, on peut noter justement la réunion des deux formes d'art. La donnée est la suivante : un primitif, l'Algérien Messaoud a tout bonnement, en bon mâle, jeté son dévolu sur une petite fille de seize ans. Il veut comme il dit « l'avoir ». C'est le vieil instinct sans doute qui se donne libre cours, et l'on trouve de ces histoires-là à chaque pas, au cœur même, des sociétés civilisées, mais ici le cas est d'une parfaite netteté, J. H. Rosny a voulu mettre en présence deux êtres qui, non seulement ne sont pas au même degré d'évolution, mais dont l'un représentera la femme moderne, tandis que l'autre sera l'homme d'il y a 2.000, 3.000 ans et plus. On lira ce livre qui a passionné pendant des semaines les lecteurs d'un grand quotidien, et l'on se passionnera à cette lecture, mais on notera, indépendamment du caractère dramatique, le caractère en quelque sorte scientifique de l'œuvre.

Elle contient la dernière leçon de J. H. Rosny. Leçon importante, car il s'agit de savoir si un grand nombre des luttes publiques et privées qui troublent ou ensanglantent même notre planète ne sont pas dues à cette cohabitation d'hommes ou de peuples qui n'en sont pas au même degré de perfectionnement intellectuel ou moral.

On voit l'ampleur du problème : et cela nous autorise à souligner une fois de plus combien J. H. Rosny, dont l'imagination puissante doublée d'une inlassable curiosité, est l'honneur de notre temps, cherche très haut les sujets qu'il traite. Il y a, croyons-nous, dans cette recherche du grand sujet — et toute question de talent mise à part — l'indice d'une âme de qualité.

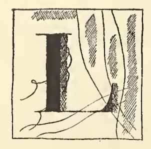
PIERRE DOMINIQUE.

(1) *Le Fauve et sa Proie* : Flammarion éditeur. — *Les Conquérants du Feu* : Editions des Portiques.

Avez-vous entendu ?...

A Mogador, " Le Chant du Désert " aux Folies-Wagram, " Zou "

par le Docteur J. M. Pacaut



LE *Chant du Désert*, que nous offre le théâtre Mogador, laisse une impression attristante, et on se prend à se demander en l'écoutant quelle opinion désolante les auteurs peuvent bien avoir du goût du public, tant en ce qui concerne le livret qu'au regard de la musique. Qu'une affabulation aussi puérile puisse être «encaissée» par un public anglo-saxon, la chose ne me paraît pas incompréhensible si j'en juge par la vogue outre atlantique de certains films où le ridicule le dispute à l'ineptie, mais qu'un public français puisse prendre au sérieux cette élucubration rocambolesque, cela me paraît déconcertant.

■

Dans une Asie mineure de convention, un gouverneur anglais a un fils, Jack, et une nièce, Jenny, celui-ci amoureux de celle-là. Mais la jeune fille est follement romanesque, et préfère à son cousin trop rêveur un capitaine athlétique et sportif, qui dirige les opérations contre un chef de rebelles surnommé l'Ombre rouge. Or il faudrait être aveugle pour ne pas deviner au bout de dix minutes que l'Ombre rouge et Jack ne sont qu'un même personnage. Si cette double personnalité à la manière d'Arsène Lupin peut apparaître invraisemblable, du moins permet-elle d'admettre l'apparition de l'Ombre rouge dans le palais du gouverneur, d'où le bandit enlève la jeune fille pour la confier à son vieil ami le Cheik Ali ben Ali, ce qui nous permet une incursion dans un harem persano-médiéval assez inattendu dans un désert. Ensuite je n'entreprendrai pas de vous raconter comment, à la suite d'une série de coups de théâtre, Jenny identifiant enfin la double personnalité de l'Ombre rouge dont elle s'est éprise, et de Jack, tombe dans les bras de ce dernier, ni le rôle dans cet imbroglio d'une maîtresse indigène du capitaine sportif, non plus que de la présence en ces lieux d'un reporter français dans la plus pure tradition du Châtelet, chargé des entrées de clowns et de la mise en joie du poulailler.

■

Sur cette donnée, M. Sigmund Romberg a écrit une partition qui a tout ce qu'il faut pour plaire au public, au très gros public. L'invention en est pauvre et dénuée de recherche, dans son sentimentalisme de mauvais café-concert, et son orientalisme de bazar rappelant la valeur artistique des soukhs pour étrangers. On y retrouve constamment l'empreinte du vérisme italien, pimenté par une introduction quasi-systématique du jazz. Le saxophone s'installe délibérément dans l'orchestre ; et la partie de batterie met en jeu une multiplicité de moyens employés non sans adresse, mais dont l'oreille est vite saturée, et qui au lieu de créer une couleur orientale, emporte irrémédiablement l'imagination dans une atmosphère de dancing absolument déplacée, et le seul instant de musique vraie de toute la soirée est donné par la simple phrase de cor anglais (le Chant du Désert) dont l'arabesque spontanée et nostalgique laisse soupçonner ce que M. S. Romberg pourrait faire s'il le voulait.

Mise en scène somptueuse et magnifique, qui est un régal pour les yeux : quel dommage que les couleurs et les sons ne se répondent point, et qu'un tel effort soit consacré à une œuvre de valeur si médiocre ! Interprétation excellente : les artistes ont l'air de croire à leurs personnages, et c'est méritoire. La partie chorégraphique est au-dessus de tout éloge.

■

Si *Le Chant du Désert* me porte une fois de plus à regretter l'envahissement de nos scènes par l'opérette anglo-saxonne, en revanche il m'a semblé retrouver dans la nouvelle œuvre de M. J. Szulc, *Zou*, tout ce qui fait le charme de l'opérette française : le goût et la mesure. Ici encore, affabulation simpliste, où l'on voit un jeune milliardaire, dégoûté des flagorneries de tous ceux qui gravitent autour de sa fortune, en faire don à un cousin besogneux pour se faire aimer pour lui-même en gagnant sa vie de ses mains, ce qui lui permet d'épouser une délicieuse petite Magali Toulonnaise, — mais ensuite bien heureux de se voir restituer les rentes paternelles. Mais sur cette trame sans prétention, on retrouve une broderie qui évoque l'esprit de Meilhac et Halévy, et le jeu en est mené avec une verve endiablée par toute une troupe qui semble s'y amuser pour son propre compte.

■

La partition de M. J. Szulc est écrite pour un petit orchestre symphonique presque classique, qui demeure toujours discret et sans effusions grandiloquentes ou prétentieuses. Elle est parcourue d'un bout à l'autre par une fantaisie de bonne tenue qui ne vise qu'à nous amuser et y arrive en se jouant. Si par instants, sa veine mélodique est un peu trop facile, elle évoque par ailleurs la spontanéité d'Offenbach, et sa verve peut se permettre de faire chanter un poème dont la valeur intrinsèque est de l'ordre de grandeur du fameux « son habit a craqué dans le dos ». Elle sait friser la canaillerie gamine sans tomber dans le mauvais goût, et au contraire évoquer dans une sorte de pastiche le Rossini du *Barbier* : le sextuor vocal du 2e acte, dans la variété de ses variations, est dans ce genre particulièrement réussi.

■

Interprétation excellente, jusque dans les moindres rôles. La fantaisie de M. Drean, l'ingénuité délicieuse de Mlle Sim Viva, la bêtise si spirituelle de Mlle Christiane Dor, la verve entraînante de Mme Marguerite Deval, la composition du rôle du cousin par M. Henry Julien et celle de Zéphyrin Barbejol par M. Roze, l'atonie d'Etienne Fanoche (M. Adrien Lamy), tout cela est empreint au plus haut degré de ce tact et de cette discrétion dans la recherche de l'effet qui caractérise le goût. La mise en scène, illuminée du soleil du midi, est extrêmement plaisante, et la partie chorégraphique admirablement réglée.

J'ai passé à *Zou* une soirée dont je conserve le meilleur souvenir.

J. M. PACAUT.


LANOLINE
INOTYOL
du Dr DEBAT
REGIS LEBRUN

Notes Dermatologiques

(SUITE)



Lupus tuberculeux

Plaques rouges plus ou moins étendues, infiltrées de petites granulations « sucre d'orge » visibles par pression avec une lame de verre.

Tendance extensive. Evolution lente.

Localisations les plus fréquentes : la face et le cou.

Variété : Lupus ulcéreux qui mutile.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Celui de toutes les tuberculoses : reconstituants, ampoules buvables de **PANCRINOL** (2 par jour).

TRAITEMENT LOCAL

Tous les huit jours : Scarifications linéaires ou bien pointes de feu fines, avec galvano ou thermocautère.

Photothérapie, radiothérapie, radiumthérapie, tuberculinothérapie.

Nœvi

TRAITEMENT

Electrolyse, cautère fin, curetage ou excision.

Air chaud chirurgical, neige carbonique, radium.

Parakératose

TRAITEMENT PAR L'INOXEMOL

Pelade

Plaques arrondies d'alopécie. En bordure des poils cassés. Affection non contagieuse.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Eviter dans la mesure du possible, le surmenage cérébral et physique. Stimuler l'état général : Kola, Glycérophosphates, Arsenic, Strychnine.

Corriger l'hygiène alimentaire.

Rechercher et traiter les irritations gingivo-dentaires, laryngées, oculaires.

Rechercher et traiter la syphilis héréditaire ou acquise.

Essayer dans les pelades rebelles la radiothérapie et la galvanothérapie de la région thyroïdienne.

Irriter le cuir chevelu matin et soir, brossage énergique pendant 5 minutes.

TRAITEMENT LOCAL

Deux fois par semaine badigeonner les plaques avec

Teinture d'Iode..............	5 gr.
Hydrate de chloral............	5 gr.
Alcool à 90°.................	10 gr.

Suspendre lorsque les téguments réagissent trop vivement.

Phtiriase

POUX DE TÊTE

Savonner le cuir chevelu. Puis lotionner avec :

Sublimé corrosif............	0 gr. 50
Vinaigre..................	200 gr.

POUX DU PUBIS

Frictionner le soir avec *Onguent Mercuriel* simple ou bien avec pommade suivante moins salissante :

Oxyde jaune d'Hg........	1,50
Vaseline	30 gr.

Pityriasis

A) AUX PARTIES GLABRES (Dartres)

Eviter l'abus du savon et des poudres de riz.

Onctionner le visage, le soir avec **INOTYOL**, le jour avec **CRÈME INNOXINE.**

B) AU CUIR CHEVELU (Pellicules)

Deux fois par semaine, friction le soir, avec :

S. précipité	3 gr.
Huile de Cade	6 gr.
Vaseline	60 gr.

Grand lavage le lendemain matin avec décoction de Panama ou avec savon soufré.

Dr François DEBAT.



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS



Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11, 13, Rue St-Maurice, NANTERRE (Seine)



Laboratoires BOTTU, 35, rue Pergolèse, 35, PARIS (16e)



Laboratoires FOURNIER Frères, 7, Rue Biscornet, PARIS

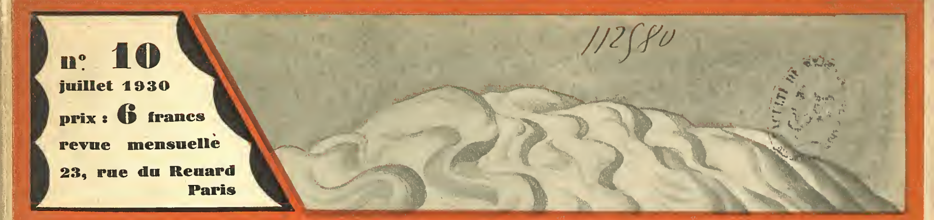


Laboratoires INNOXA, 22, Avenue de l'Opéra, 22 — PARIS



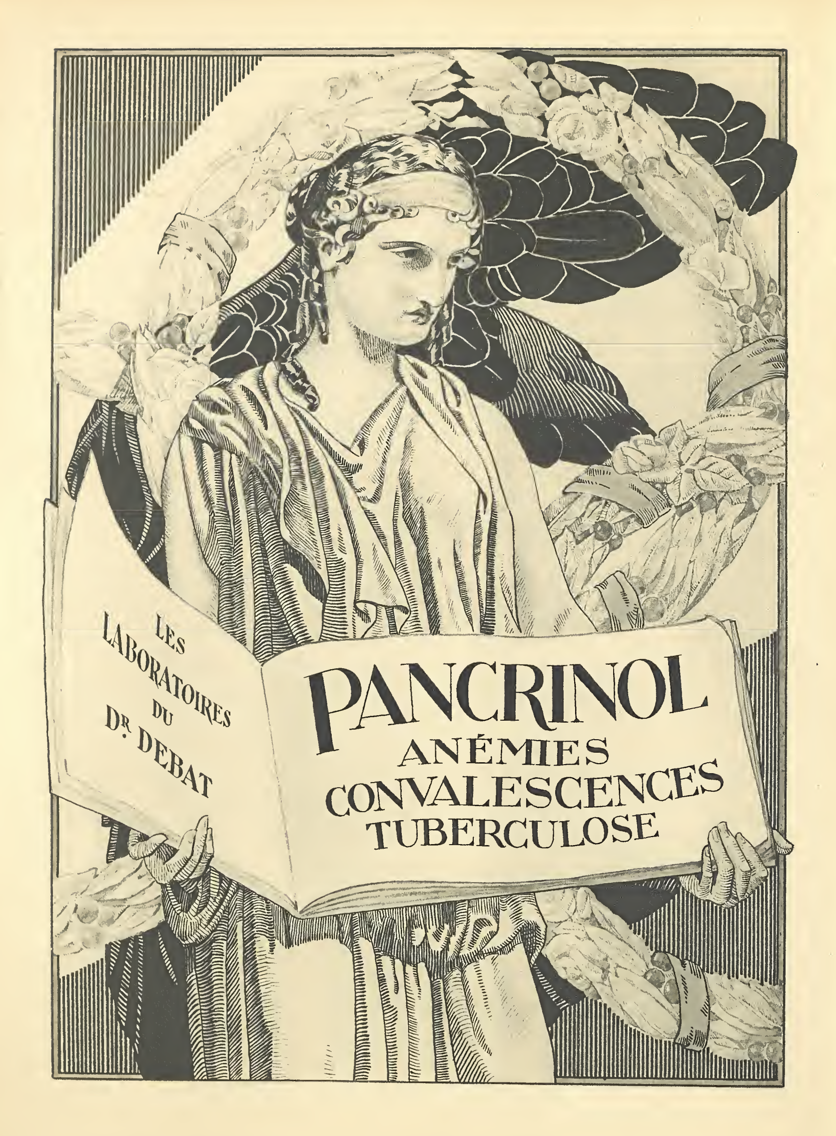
Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-82
LE GÉRANT H. HENRION

SOCIETE DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —



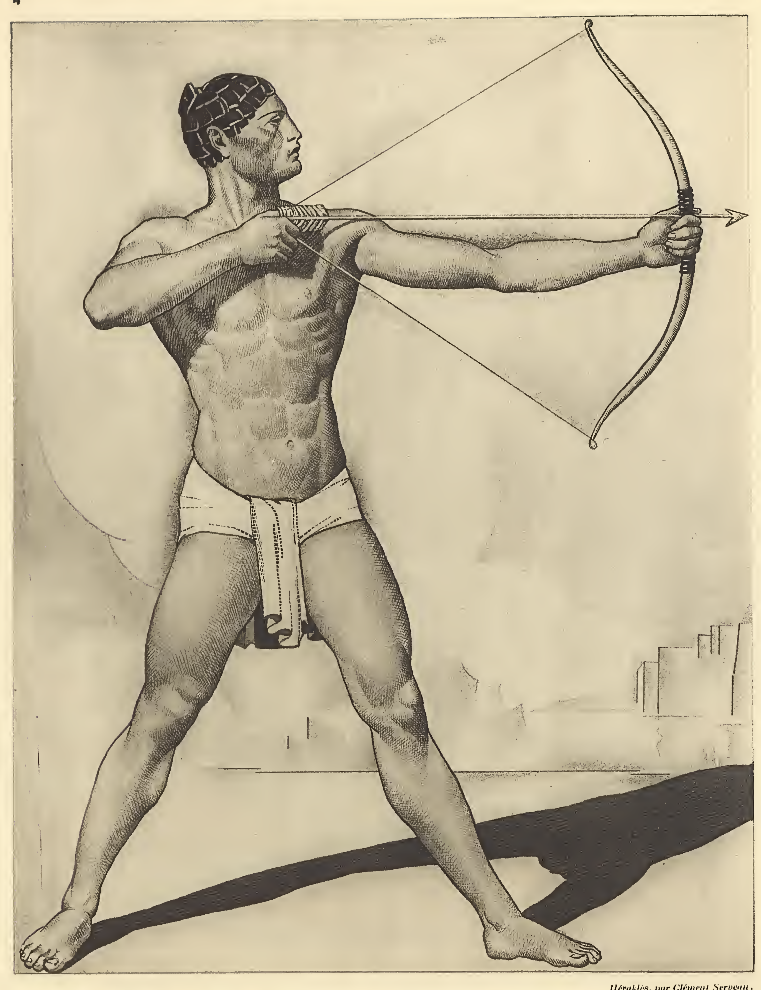
n° 10
juillet 1930
prix : 6 francs
revue mensuelle
23, rue du Reuard
Paris

LA REVUE DU MEDECIN


LES
LABORATOIRES
DU
Dr. DEBAT
PANCRINOL
ANÉMIES
CONVALESCENCES
TUBERCULOSE



Laboratoires du Dr F. DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS



Hêraklès, par Clément Serveau.

PANCRINOL DU Dr DEBAT



Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Le Comité d'Honneur de la Revue du Médecin

Sommaire

La REVUE DU MÉDECIN est réservée au Corps médical. Elle ne peut être mise en vente dans les kiosques ni dans les librairies qui s'adressent au public.

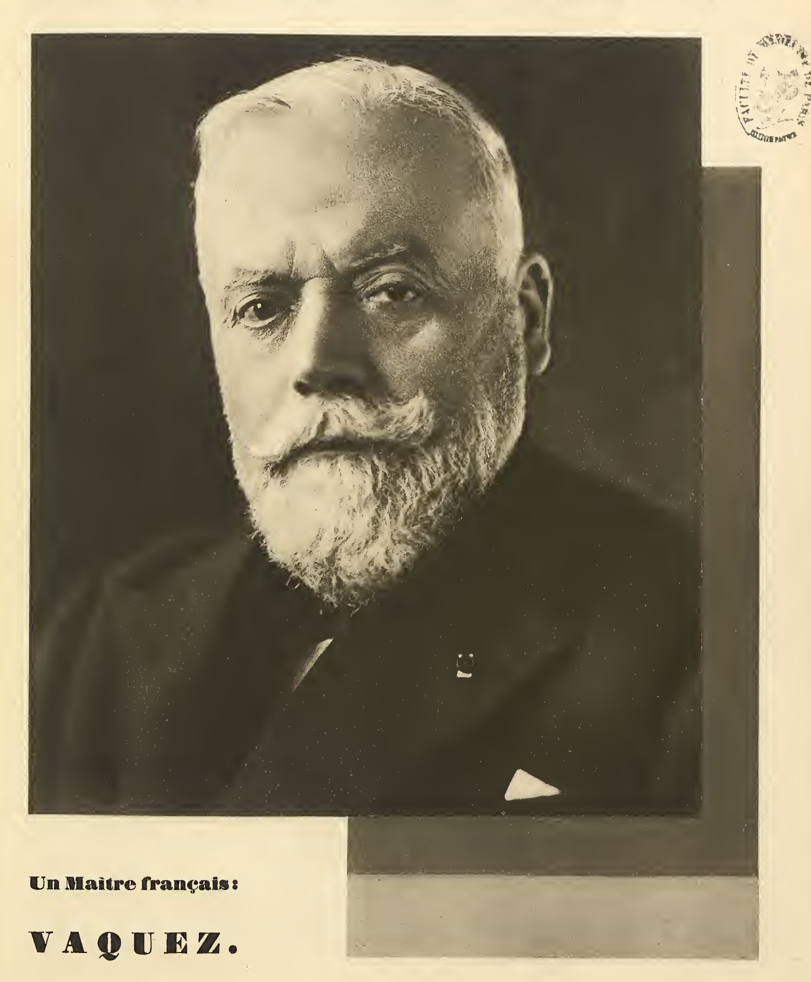
LA REVUE DU MEDECIN
paraissant à Paris, le 10 de chaque mois
Rédaction-Administration : 23, Rue du Renard
Téléphone : Turbigo 90-00
Registre du commerce : Seine 227.492 B
Chèque postal 1260-00 Paris
Abonnement annuel : France et Colonies, 60 francs ; Étranger, même prix, plus les frais de port.
Le numéro : 6 fr.

N° 10

A NOS LECTEURS

La *Revue du Médecin* cesse de paraître pendant les mois d'Août et de Septembre. Nos lecteurs recevront donc le prochain numéro dans les tout premiers jours d'Octobre.

La Revue du Médecin



Un Maitre français :

VAQUEZ.

LE PROFESSEUR VAQUEZ

par André LEFRANÇOIS.



N des faits les plus particuliers de la vie intellectuelle d'après guerre est le nombre sans cesse croissant d'étudiants étrangers qu'attire à Paris la gloire de son Université comme les attirait en 1914 le renom de la science allemande.

Autrefois ils débarquaient dans nos ports, visitaient le Louvre, la Sainte-Chapelle, goûtaient à nos vins, s'enchantaient un instant de la vie parisienne, mais déçus par notre apparente superficialité, ils allaient au plus vite entendre les graves conférences des professeurs d'outre-Rhin.

Les temps ont changé. Les étudiants étrangers restent aujourd'hui en France. Certes, dans ce renversement de leurs idées, l'issue victorieuse de la guerre, le cours du change également, y sont bien pour quelque chose ; mais surtout ils ont compris enfin que cette légèreté française est semblable aux petites vagues qui se jouent à la surface d'eaux profondes ; ils ont compris que la clinique française, par ses méthodes de clarté, par ses applications avant tout pratiques, étaient supérieures aux affirmations dogmatiques allemandes, aux accumulations documentaires américaines.

D'autre part, nous avons une meilleure compréhension de notre rôle de « pionniers de la science ». Nous avons ouvert toutes grandes les portes de la Faculté à ceux qui souhaitaient entendre la parole française pour qu'ils puissent à leur tour la répandre dans le monde.

■

Le Professeur H. Vaquez est certainement l'homme qui a le plus contribué à faire connaître à l'étranger nos travaux scientifiques pendant ces dix dernières années.

Pour le Professeur H. Vaquez, le nom d'étranger est à la fois un titre et une recommandation. A son cours, on rencontre toutes les races, tous les sangs, toutes les langues ; la parole du maître fait oublier tous les ressentiments : le mexicain fraternise avec l'américain du nord, le chilien avec le péruvien, l'indou avec l'anglais et jusqu'aux peuples balkaniques qui savent oublier pendant quelques heures les discussions politiques qui les séparent depuis des siècles.

Tous ces jeunes hommes désireux de s'instruire sont venus, par delà les mers et les terres, avec l'idée fixe de voir, de suivre le service du Professeur Vaquez dont ils avaient apprécié, dans les livres, depuis longtemps, l'enseignement clair et fécond.

Son livre sur « les Maladies de cœur », où se trouvent réunies trente années d'expérience et de travail, est le seul livre qui existe dans le monde entier sur la cardiologie, le seul qui soit pesé, muri, le seul qui soit limpide et de compréhension facile. Dans toutes les langues ce livre a été traduit et fait autorité.

On retrouve d'ailleurs dans son cours, à l'hôpital de la Pitié, les mêmes qualités de clarté française, la même langue concise et directe et en plus ce charme, cet art exquis de raconter des anecdotes qui ont consacré sa réputation de brillant causeur.

Outre ses connaissances médicales, le Professeur H. Vaquez possède une rare érudition. L'éloge qu'il fit de son maître Potain, il y a peu de temps, à l'Académie de Médecine, suffit à nous prouver qu'il sait manier la langue française autrement que pour exprimer les faits scientifiques. En un style plein d'éloquence, avec une émotion filiale pour ainsi dire, il traça le portrait et la vie de ce grand caractère.

De tout temps, le Professeur H. Vaquez s'est profondément intéressé aux questions d'art et de littérature antiques. Epris de la Grèce, il renouvelle chaque année un pieux pélerinage au berceau de la pensée humaine. Il est athénien dans l'âme. A un de ses retours de Grèce, encore enivré du jaillissement pur des colonnes de marbre doré, il fit, sur le Temple d'Epidaure, aux amis de la Faculté de Médecine, une conférence pleine d'émotion sensible, qui aurait pu rendre jaloux ses anciens clients de la rue d'Ulm, les normaliens.

■

Ce maître incontesté de la cardiologie française, ce savant qui attacha son nom à tant de questions : les *arythmies*, les *endocardites subaiguës des cardiaques*, *l'insuffisance ventriculaire gauche*, *l'angine du décubitus*, le *traitement des douleurs angineuses par les extraits pancréatiques*, l'*érythrémie*, pour ne citer que les principales, se double d'un amateur d'art au goût sûr et hardi. Un des premiers, il sut apprécier le talent de Vuillard qui faisait encore figure de révolutionnaire. Sa collection de peinture comprend de nombreuses toiles de Vuillard, des nymphéas de Claude Monet, d'étranges fleurs d'Odilon Redon, d'intimes Bonnard, des Maurice Denis de l'époque païenne. Il connaît mieux que personne tous les musées d'Europe, toutes les villes d'Italie. Il consacre chaque année de nombreux mois à voyager. Les pays neufs l'ont attiré. Les Argentins, les Brésiliens ont eu le privilège de sa présence, il y a quelques années. Cuba, le Vénézuela ont reçu sa visite il y a deux ans. L'année dernière, l'Egypte et cette année la Bulgarie l'ont accueilli, comme hôte, avec joie.

Quel ambassadeur de médecine plus autorisé pourrions-nous envoyer, quel meilleur diplomate pourrions-nous déléguer dans ces pays où nous avons, soit à garder notre prépondérance intellectuelle, soit à acquérir une influence scientifique ?


La charmeuse d'oiseaux

L'ART CHEZ LES ALIÉNÉS

par le Docteur A. Marie, médecin-chef de l'Asile Ste-Anne

L'ÉTUDE des productions artistiques ou pseudo-artistiques des malades atteints de troubles mentaux est très attirante.

Elle éclaire, d'une part, le mécanisme de la genèse de certaines fantaisies imaginatives et les origines de la production artistique normale, voire même d'une certaine création géniale. Moreau de Tours s'est (avec bien d'autres) demandé si parfois génie et névrose ne coïncident pas au point de se confondre. Il semble même souvent que l'un soit rançon (sinon cause) de l'autre.

D'autre part, les tentatives et manifestations artistiques ou analogues des malades éclairent, pour qui sait les comprendre, le mécanisme intime des associations morbides et des troubles cérébro-psychiques, qu'ils expriment fréquemment avec une puissance et une sincérité émouvantes.

Le Dr Semelaigne, dessin colorié exécuté sur un morceau de journal



Le *mens sana in corpore sano* de l'homme moyen n'est pas un consortium garant de la production optima en matière d'art pas plus qu'en toute autre matière. L'œuvre d'art irréprochablement équilibrée, correcte et sage qui réunit les suffrages académiques n'est pas celle qui bouleverse les traditions et ouvre les voies nouvelles de l'art de demain.

Les écoles ultra-modernes et les cénacles d'avant-garde multiplient par contraste et opposition les recherches et tentatives novatrices qui s'efforcent de réagir contre le déjà vu et les habitudes classiques officielles.

Quels sujets pourraient mieux échapper aux influences morales de milieu et aux contraintes de l'ambiance sociale, que les individus étrangers (alie-





Ci-dessus : " auto-apothéose d'une femme, qui se représente couronnée, entourée de ses admirateurs et défenseurs ".

Ci-dessus, cérémonie funèbre. Ci-dessous, dessin automatique fait durant la nuit et retouché le jour.



nus) que sont les aliénés, retranchés dans la tour d'ivoire de leur maladie même et mis à l'écart du milieu normal par mesure administrative ou médico-légale ?

Les plus malades, ceux dont le psychisme est cloisonné et moins pénétrable aux influences du moment et de l'extérieur, les schizophrènes, schizoïdes, schizopathes et schizothimes, sont les terrains les plus propres à ce point de vue à l'éclosion des manifestations les plus originales, les plus inattendues et à la fois les plus étranges et les plus attachantes.

Mon excellent ami le Pr. Prinzhorne d'Heidelberg a orienté ses collections documentaires en ce sens et son bel ouvrage fourmille de dessins évocateurs de l'imagination la plus extravagante.

Nous n'en citerons que quelques-uns, tirés de son traité de l'art dans la Folie.

Il a bien voulu les exposer avec beaucoup d'autres à la Galerie Bine l'an dernier où, avec Mme la Marquise de Ludre, j'ai pu faire une exposition de 300 dessins et documents de ce genre au profit de l'Œuvre du Patronage des Aliénés.

Mon excellent confrère le Dr Schiff exposa aussi quelques documents du même genre.

J'avais classé pour les présenter mes dessins de malades en plusieurs groupes :

Documents historiques : (iconographie des vieux asiles et vieux traitements de la folie, représentations de la folie médiévale et documents anciens sur les possédés).

Documents cliniques : dessins de débiles (comparés aux dessins d'enfants), dessins de dégénérés inférieurs, de déments atteints de lésions circonscrites, délirants, déprimés, dessins de mélancoliques, d'obsédés, suicides ou homicides ; délirants persécutés et leurs dessins caractéristiques, dessins de mégalomanes et d'excités maniaques, dessins de déments précoces.







Ci-dessus, paysage. A côté, à droite, dessin d'un obsédé de suicide.

Diverses raisons primordiales paralysent la production des manifestations les plus intéressantes des malades mentaux.

C'est d'abord l'incompréhension du personnel.

Un malade qui dessine est parfois traité de paresseux et renvoyé aux terrassements ou au jardinage. Il ne trouve ni le temps, ni les moyens (papier, crayon, plume, encre, couleurs), et doit se cacher pour dessiner. Aussi voit-on utiliser les papiers les plus imprévus, dessins sur imprimés, (comme les moines écrivant sur palimpsestes), ou graffitis sur les murailles.

J'ai vu un malade teinter ses dessins avec son sang, faute de couleur. Un autre ramassait les débris d'ardoises qu'un couvreur réparant le toit laissait tomber dans les cours et y gravait ses écrits énigmatiques en pseudotiphinar cryptographique.

Un autre gravait une évocation bucolique de sa vie rurale ancienne sur le dossier du banc des agités avec un débris de verre des carreaux de sa cellule défoncée.

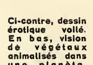
Un modeleur collectionna les débris de cire à parquet pour modeler de petites statuettes ; un autre déroba du mastic au vitrier pour faire de même. Un malade du Dr Pailhas d'Albi sculpte les bougies et en tire d'étonnants effets. Un autre prend de la glaise dans la cour ou transforme des pierres brutes en gamaëss comme les hommes primitifs des cavernes.

Se figure-t-on la difficulté pour un sculpteur aliéné interné de s'exprimer encore selon son art ?

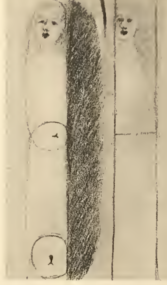
Et malgré cela, quelle floraison de productions curieuses dès qu'on la tolère et que l'on fournit quelques moyens de réalisation matérielle !

Or, occuper le malade à ce qui lui plaît est un puissant moyen thérapeutique. C'est le travail agréable que préconisaient les harmonistes et le père Enfantin, cet autre aliéné de génie.

N'ai-je pas vu anéantir systématiquement durant



Ci-contre, dessin érotique voilé. En bas, vision de végétaux animalisés dans une planète.





Ci-dessus, exemple de confusion mentale chez un dessinateur de profession devenu aliéné.

des mois les productions si curieuses que s'obstinait à réaliser Jonkine à l'asile où il mourut, en dépit de la privation de tous moyens de le faire (le panier à papier du Médecin Directeur suffisait à l'allumage quotidien de son feu avec des croquis qui vaudraient aujourd'hui une fortune).

Van Gogh et quelques autres ont produit à l'asile même des œuvres remarquables.

Mais il importe de bien distinguer les artistes devenus malades, des malades qui s'improvisent artistes.

Prinzhorn et moi-même avons, dans nos conférences faites à l'exposition précitée, montré les confirmations inattendues que les théories de Freud peuvent trouver dans l'étude d'un certain nombre de dessins de malades.

Ce sont alors de véritables coups de sonde plongeant dans le subconscient maladif. Et il est incontestable qu'une orientation érotique s'y constate fréquemment, ce qui n'est d'ailleurs pas sans gêner la présentation de ces productions dans une exposition ouverte aux gens du monde, à moins d'y ouvrir, comme au musée de Naples pour les objets d'art antique, un cabinet secret accessible seulement aux invités.

A. MARIE,
Médecin-chef
de l'Asile Sainte-Anne.



Statuette (genre art nègre) faite par un aliéné de race blanche.



Banc gravé de nombreux dessins au moyen d'un morceau de verre.

Gens et choses dont on parle

Ci-dessous, Mme Bertrand-Fontaine, la première femme-médecin reçue au concours des hôpitaux.



Photo Henri Manuel

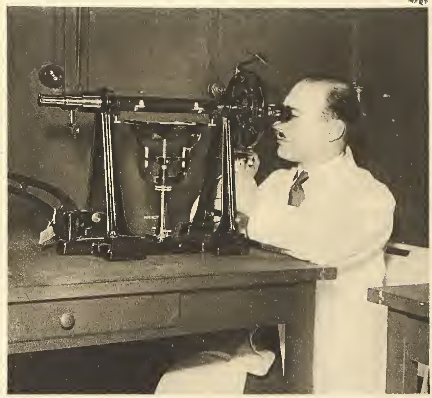


Photo Wide World

Dans son laboratoire de chimie, le professeur Sannié, le nouveau chef du service de l'identité judiciaire.

A gauche, le Dr Marcel Hamon, de Paris, qui a publié récemment un curieux raman : "Les Fantômes".

Ci-dessous, lapin cancéreux. Le terrible mal lui a été inoculé à Cachin (service du Pr Delbet).



Photo G. L. Manuel frères



Photo Henri Manuel

Gens et choses dont on parle


Service général de la Presse

Ci-dessous, le maréchal Beurnonville, à qui le Dr Lucien-Graux vient de consacrer un beau livre.



Ci-dessus, expérience de vision paroptique de M. René Maublanc. Le sujet décrit des tests placés contre sa peau dans la boîte.

A droite, " guérison magnétique ". De nombreux médecins berlinois, spécialisés dans le magnétisme, affirment qu'il guérit. Les clients assurent avec foi qu'il les a sauvés.

Ci-dessous, l'asile flottant de l'Armée du Salut qui poursuit, par les moyens les plus ingénieux, san œuvre émouvante de bonté.




Photo Wide World



LE TABAC EST IL UN POISON

PAR HENRI HUGAULT



CRIRE sur le tabac sans consulter Maurice des Ombiaux serait commettre une faute de goût.

J'ai trouvé Maurice des Ombiaux devant sa table surchargée de livres et fumant sa pipe — une de ses pipes, car elles sont nombreuses, alignées sur la cheminée et chuchotant à mon oreille :

Je suis la pipe d'un auteur ;
On voit à contempler ma mine,
D'Abyssinienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

A quoi servirait-il d'avoir écrit l'*Eloge du Tabac* ?

Lorsque j'ai prononcé le mot : poison, mon interlocuteur a souri, entre deux bouffées. « Le tabac, dit-il, laisse l'homme intact. Sans lui, notre cerveau serait atrophié, liquéfié !.. ». Cet artiste qui fume non par désœuvrement ou par habitude, mais par goût, par plaisir, en parfait connaisseur, me remplit d'aise. J'écoute attentivement l'éloge du cigare : mon partenaire fait un rêve qui s'échappe par ses yeux clairs, comme la fumée qui enrobe sa pipe. Ses paupières clignotent voluptueusement, ses lèvres sont gourmandes. (De peur d'irriter leur sensibilité, jamais une cigarette ne les blesse, — on ne saurait se servir d'un fume-cigarette). Ah ! sentir le tabac sur ses lèvres !

Au tour de la pipe, compagne attentive qui retient longuement la fumée et s'embarrasse de nicotine. Quelle maîtresse a de ces soins jaloux ? Mais l'amant qui me parle d'elle ne tarit pas d'éloges. Et, comme on dit : elle est si prévenante, si bonne, cet amoureux me confie : on n'avale jamais la fumée !

Le rêve s'est dissipé avec les dernières volutes. J'ai devant moi un Wallon malicieux ; les gens de son pays s'expriment volontiers par apologues, Maurice des Ombiaux m'a proposé celle-ci :

Un bonhomme essayait mais en vain, de catéchiser un de ses amis : « Tu fumes trop ! lui répétait-il souvent. Tu ne feras pas de vieux os, bien sûr. Demande un peu l'avis du médecin.

— Tais-toi ! lui répondit un jour son camarade, mon père fume depuis l'âge de 15 ans ; il en a aujourd'hui 86 !

— C'est bien ce que je disais, si ton père n'avait jamais fumé, il en aurait maintenant 96 ! »

Malgré cette boutade, le tabac est apparemment sauvé. Mais qu'en pense la Faculté ?

Nous voici devant l'aréopage. Le Dr. Sonnié-Moret ne nous fera grâce de rien ; ce grand fumeur est sans pitié pour la plante rapportée par Christophe Colomb.

— Le tabac est incontestablement un poison. L'intoxication est de différentes sortes et à des degrés différents. Mais le cigare est le plus nocif, parce qu'il est la feuille même avec tout son suc, dans toute sa richesse.

« Mais qu'est-ce que fumer ? Un phénomène de suggestion, une toxicomanie. La suppression du tabac entraîne une sensation de manque suivie d'une période de besoin (bien connue des morphinomanes). Que recherche le fumeur ? Une sorte d'hypnose, d'apaisement, d'isolement. L'inconscient est soustrait au contrôle cérébral, comme dans le rêve produit par le haschisch. En soi, le tabac a une action néfaste sur la mémoire. Son abus entraîne une production d'images désordonnées, une surexcitation du cerveau dont il épuise la force au point de vue de l'avenir.

« Sans nier son influence sur le système nerveux du cœur, il a parfois des effets salutaires et peut être recommandé dans certain cas de palpitation par absence de tonicité cardiaque. Les petites arythmies cessent lorsque le fumeur reprend sa pipe ».

Nous ne nous accorderons jamais. Mieux vaut entraîner sur d'autres voies celui qui se laissa séduire par la spirituelle Marquise... (1).

Pour le Dr. Tinel, le tabac se comporte comme un bon calmant du système sympathique. Il l'utilise notamment dans les cas de constipation spasmodique ; dans certains cas de nervosité, le tabac ramène le calme.

Si l'on en use ainsi en clinique, le laboratoire est sans merci. Le Dr. Tinel, qui prépare une communication sur cet important sujet, m'assure que le tabac est capable de faire baisser les globules blancs (Thèse d'Henrion). « Tous les grands fumeurs ont une formule leucocytaire spéciale, avec diminution des leucocytes polynucléaires qui peut baisser jusqu'à 50 — la norme étant d'environ 66 ».

Pour mon excellent ami, le Dr. Henri Leclerc, le tabac est l'un des meilleurs régulateurs de la tonicité intestinale. Il le prescrit à jeun, suivi d'une bonne tasse d'infusion de coque de cacao. « Chez certains atones du tube digestif, le tabac est une nécessité. Lorsqu'on les initie à cette drogue, on les met à même de combattre leurs misères ».

Voici donc le tabac réhabilité comme l'opium. Au reste, quelle plante ne trouverait grâce devant « notre phytothérapeute national » selon l'expression du Dr. Farez.

Pour Henri Leclerc, le tabac est avant tout un stimulant ; semblable en cela à beaucoup d'autres écrivains, mon ami est incapable d'écrire une ligne sans une cigarette.

Voilà donc la Faculté divisée. Peut-être Eugène Marsan va-t-il mettre ses membres d'accord, s'ils ne se sont déjà ralliés à la parole de Huchard : « Ce qu'il y a de dangereux dans le tabac, c'est la syphilis ».

Physiquement, Marsan ressemble à Byron — un Byron qui aurait lu Baudelaire. Les lignes que l'on va lire feraient une suite merveilleuse aux *Paradis artificiels* : « Comment nier que le tabac soit un poison, le plus léger de tous, mais un poison. Il ne nous ferait aucun plaisir s'il n'en était pas un. C'est pour cela même qu'il plaît à nos nerfs et *les apaise en les éveillant*. Il paraît que l'on a trouvé un remède, quelque chose qui neutralise la nicotine, qui la change sans altérer le bon goût du tabac. Je le voudrais bien, nous aurions ainsi un plaisir qui cesserait d'être dangereux, d'être défendu, mais qui, en devenant un plaisir innocent, perdrait peut-être le plus sûr de son charme. Le cœur humain est ainsi.

« Un sage est celui qui, dans le mécanisme de ses passions, sait lier le tabac à la détente de l'esprit plutôt qu'à son effort. Alors, il ne fume pas en travaillant. Il est sauvé ! Mais s'il est fort à ce point, s'il a tant de force d'âme, il est de ceux à qui le monde appartient ».

---

(1) Une amie de la médecine, ennemie des médecins.

Le mot du client

par Régis Gignoux



Je n'étais pas venu pour m'amuser dans cette petite station thermale. Je m'appliquais avec ponctualité et minutie à suivre le traitement, à faire le traitement, comme disait le masseur. Deux fois par jour, un verre de cette eau sulfurée-sodique dont l'odeur n'aurait pu intéresser qu'un Huysmans. Je remplissais mon verre gradué avec une précision de chimiste. Je voulais bien boire ma dose, mais pas plus. Le bain de vingt minutes était un peu long; le massage sous l'eau, un jour sur deux me fatiguait davantage. Enfin, après huit jours de cure, j'étais arrivé à cet état de faiblesse, d'écœurement que tout le monde connaît. A ce moment, les malades attendent un encouragement comme l'enfant un bon point. Je découvris qu'un monsieur m'observait et se moquait de moi.

Comme pour me donner une leçon, il prenait ma place à la buvette camouflée en grotte et s'amusait de découvrir dans la rocaille des lézards attirés par la chaleur de l'eau. Il tendait son verre ; on aurait dit qu'il voulait simplement le rincer, car il le vidait aux trois-quarts dans la vasque et n'avalait qu'une gorgée. Il faisait alors une atroce grimace et allumait des cigarettes pour se purifier la bouche. Quand il prenait un bain, il sortait après dix minutes, à peine. Bientôt, il préféra nager dans la piscine « romaine », dont l'eau refroidie par le torrent voisin ne pouvait être qu'à demi efficace.

Voilà, pensai-je, un indiscret, un impertinent qui raille ma naïveté, mon obéissance et qui se montre stupide. Pourquoi supporter quinze heures de chemin de fer et s'enterrer dans ce petit trou des Pyrénées, si l'on ne suit pas le traitement ? D'autant que ce monsieur me semblait avoir un rhumatisme plus sérieux que le mien. Il traînait la jambe plus que moi. Et cependant, à déjeuner, à dîner, il buvait du Rancio, ce vin lourd du Roussillon, quand nous avions une eau de table si fraîche, si légère...

Un jour, à force de nous observer réciproquement, nous nous parlâmes. Je lui fis des observations. Il éclata de rire : « Je vous admire, mon cher monsieur, me dit-il. Vous avez la docilité du contribuable et je parie que vous avez déjà rempli toutes les paperasses de la loi sur les assurances sociales. Vous buvez cette eau nauséabonde avec un courage magnifique et vous sortez plus ébouillanté qu'un homard de votre baignoire. Il ne faut pas exagérer, tout de même. On vous dit de prendre un bain de vingt minutes parce qu'on ne sait comment vous occuper. Vous feriez mieux de vous promener avec moi. S'il y avait beaucoup de baigneurs, on vous persuaderait qu'un bain de dix minutes est bien suffisant. et le masseur ne vous pétrirait pas, bonne pâte, pendant si longtemps.

— Mais, monsieur, mon médecin m'a ordonné...

— Oui, oui, à moi aussi. Je le connais bien. C'est un de mes confrères. S'il était ici, il ferait le bridge avec nous.

— Vous êtes médecin ?

— Oui, cher monsieur. C'est ce qui m'empêche de partager entièrement votre foi ; c'est ce qui m'engage à vous inviter à prendre avec la cure des accommodements. Il y a de très jolies excursions à faire ici. Ne pensez pas à autre chose. L'intéressant, c'est de savoir que nous sommes incurables. »

Régis GIGNOUX.

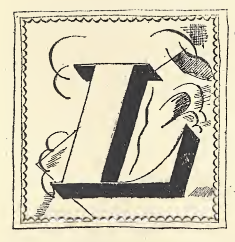
PROMENADE AVEC DELACROIX



PAR

GABRIEL HANOTAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Les grands génies sont des astres dans le ciel ; leur apparition illumine la terre et, après qu'ils ont disparu, leur crépuscule, redevenant aurore, éclaire à jamais l'horizon. Tel Delacroix: après cent ans, sa journée commence à poindre.

Le docteur Fernand Vallon, par une de ces heureuses inspirations dont il a déjà fait preuve dans son *Falconet*, a braqué sa lunette grossissante sur l'astre Delacroix, et il a vu que, non seulement le problème de l'art, mais le problème du monde était soumis à l'influence des héros : tel est le sens profond du livre *Au Louvre avec Delacroix*, qui n'est autre chose qu'un « voyage sentimental » dans le rayonnement de l'œuvre ou, si l'on veut, une promenade nu-tête autour du Beau en plein soleil.

Je dois dire tout de suite que le promeneur n'est pas seul dans sa randonnée : une escorte de médecins l'accompagne ; c'est l'excellent écrivain et ardent désabusé Elie Faure ; c'est l'éditeur-docteur Arthaud, et c'est, enfin, le docteur François Debat, parangon des médecins bibliophiles et qui représente cette élite du corps médical qui se donne à la haute culture et aux beaux livres. Quel quadrille devant l'arche ! Et comme le docteur Vallon doit se sentir fier de l'avoir mobilisé !

De ce livre hardi, plein de suc et de nouveautés, pétillant de joie de vivre, une impression se dégage, c'est que Delacroix n'est ni un classique, ni un romantique : il est un révélateur de la nature, un évocateur de l'âme *par le trait et la couleur*. Mais il a fallu un siècle pour qu'il soit vraiment compris selon l'appel qu'il avait adressé à l'avenir, par-dessus la tête de ce malheureux public des contemporains assourdi par le battage de l'actualité : « Combien peu d'adeptes, écrivait-il, sentent, hélas ! *les effets mystérieux de la ligne et de la couleur !* », cette dernière parole sur la *couleur* étant admirablement confirmée par Baudelaire quand il dit, à propos du coloris de Delacroix : « Il me semble que cette *couleur* (que l'on me pardonne ces subterfuges de langage pour exprimer des idées fort délicates) pense par elle-même, indépendamment des objets qu'elle habille ».

C'est cette étonnante aperception qui a imprégné l'art de Delacroix d'une sorte de magie, cumulant, sur une ardente passion, la froide raison : car la raison domine à la fin, selon cette autre formule qui fait le tour de son génie et enserre son œuvre d'un cercle de Popilius : « Mozart, Molière, Racine... leur *raison* était à la hauteur de leur génie ou plutôt *elle était leur génie même* ». Tout serait donc rythme, mesure, ordre. Passion + raison = intensité. Et c'est l'art !

L'art, embrassant la nature, se soumet à elle et l'accepte ; mais, en même temps, il la dompte amoureusement et la sollicite sans la blesser.

Dans une des plus belles pages de son *Journal*, le grand peintre, si grand écrivain, nous explique ce qui se passe en lui quand, se subordonnant ainsi à la nature, il se précipite, pour la suivre, même au delà de la beauté. Il parle d'une femme rencontrée au hasard de la vie mondaine et *qui n'est pas belle* : « Elle avait un châle vert qui lui nuisait horriblement et pourtant elle conservait un charme... Singulier sentiment que celui-là : *l'envie de tout avoir d'une personne qui vous a ému.* Et qui nous dit qu'au moment où nos yeux ne croient voir qu'un objet extérieur, certains charmes sympathiques ne nous poussent pas à notre insu. *L'expression des yeux suffit à nous charmer.* »

L'expression, c'est-à-dire l'âme : sentiment exquis où il y a cependant de la sensualité. Délicieuse volupté, volupté du peintre et de l'homme dont se réclamerait Giorgione et même *l'adversaire*, « Monsieur » Ingres. Lisez plutôt, dans le livre du docteur Vallon, la délicieuse anecdote qui suffirait à réconcilier Ingres et Delacroix : « N'est-ce pas lui (Ingres) qui, à la fin d'un concert, disait à la belle petite Madame Ingres : « Partons je ne peux plus attendre ! ».

Donc, autour de Delacroix — Delacroix, phénomène humain, force de la nature — autour de

Delacroix, comme autour des astres, tout un univers gravite, voilà ce que l'auteur du livre a compris et a rendu sensible avec une prodigalité d'argumentation convaincante. Revoyez l'œuvre avec lui, relisez le *Journal*, feuilletez le catalogue Robaut : c'est Virgile, c'est Dante, c'est Racine, les grandes espèces disparues ; et puis c'est Wagner, c'est Chopin, c'est Baudelaire; et les peintres, ceux d'avant et ceux d'après, depuis Poussin jusqu'à Cézanne, depuis Rubens jusqu'à Renoir, y compris M. Ingres. Tous et chacun lui ont donné ou lui ont pris quelque chose ; ils ont pressenti ou réalisé la révélation qu'il apportait au monde, mais que, dans les limites de la vie humaine, il n'a pu qu'*annoncer.*

Du moins, il y a l'œuvre, l'œuvre dans tous les aspects, tous les contrastes, depuis le drame terrible du *Sardanapale*, jusqu'à *la Paix* idyllique du Palais-Bourbon, depuis l'ordonnance magnifique de *l'Entrée des Croisés à Constantinople*, jusqu'à « l'inquiétude » d'une simple *Nature morte.* Si je voulais donner le ton de cet hymne enflammé, et pourtant si sagement scandé, que chante, en l'honneur du Dieu, son fidèle et intelligent contemplateur, il suffirait de citer quelques-unes de ces lignes où la poésie du verbe s'égale presque à la poésie des formes, par exemple celles qui sont consacrées à la fameuse scène du « Pauvre Yorick ».

« *Prenons des mains du fossoyeur le crâne du bouffon qu'il tend à Hamlet.*

Hamlet !

Du milieu de ce charnier, parmi ces robustes couleurs et ces formes massives éclôt cette svelte et sombre fleur du malheur.

Spectre déjà, car déjà s'efface et se fond en une transparence d'outre-tombe sa charmante figure, spectre dont, une fois de plus, les grands yeux hallucinés posent à la création l'immense question : « *Etre ou ne pas être* » ?

Et le reste !

Lisez le livre. Gardez-le précieusement. Vous y découvrirez toujours des richesses nouvelles, un trésor de jouissances intellectuelles, d'exaltations et de consolations. Beau livre, belles images, beau destin ! La parabole d'un astre de première grandeur le remplit avec son orbite fixe, sa grandeur incalculable, les clartés et les ombres qu'il déverse sur la pauvre fleur des mondes — pauvre humanité !

Et je me mettrai tout près du cher docteur Vallon pour lire par-dessus son épaule, comme je l'eusse fait près de son père (jeunesses envolées !) les lignes que Baudelaire consacre au crépuscule du Dieu :

« Quand cet homme si frêle, si opiniâtre, si nerveux et si vaillant, cet homme unique dans l'histoire de l'art européen, l'artiste maladif et frileux qui rêvait sans cesse de couvrir les murailles de ses grandioses conceptions a été emporté... nous avons tous senti une dépression d'âme ; il y eut un grand deuil national, un affaissement de vitalité générale, un obscurcissement de l'intellect qui ressemble à une éclipse solaire, imitation momentanée de la fin du monde... »

Les grands génies sont des astres.

G. HANOTAUX,
de l'Académie Française.



Dessin par Delacroix.



LANVOL. — En musique, à l'époque — la vôtre — où Chopin chantait à son cœur douloureux de poignantes berceuses, Berlioz, étalant sa vague inégale et puissante, montait comme une marée, et Wagner, au milieu de ses dieux coulés dans le plus noble bronze romantique, commençait à gravir le ciel allemand. Le zénith de l'épopée fut Saint-Saëns, sévère et savant parnassien qui cristallisera le Romantisme dans ses froids poèmes symphoniques.

Ajoutant à la sèche et brillante épure de Mérimée la riche couleur d'une sensibilité digne de l'auteur de l'*Arlésienne*, le romantisme harmonieux de Bizet chante ensuite l'Espagne et la Provence.

Charpentier, musicien sonore, puissant et de souffle court, tenta d'imposer à la musique infinie, illimitée, les limites de l'art naturaliste.

Mais Debussy s'évada du cercle rétréci, une fleur des champs aux lèvres. Son tendre impressionnisme reprend, pour la magnifier, la vieille chanson de l'âme éparse dans la nature.

En littérature Mme Sand, votre contemporaine, votre amie, pleure en des pages innombrables sur la molle beauté de ses paysans *de pratique* (comme vous dites des arbres de Watteau et des draperies du Bernin), éternellement, odieusement vertueux.

Cependant Balzac arrive, attentif au rire et à la grimace des larmes, spectateur passionné de la vie.

Lacordaire, par Chassériau.
Mme de Senons, par Ingres.

AU LOUVRE avec Delacroix

par le

Docteur Fernand Vallon

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits du bel ouvrage de Fernand Vallon.

L'auteur suppose que le grand peintre s'est réincarné pour lui, le temps de faire en sa compagnie une inoubliable promenade au Musée du Louvre. Soudain, au détour d'une salle, Delacroix se trouve en présence d'une toile de Carrière. Son étonnement n'échappe pas à " Maxime Lanvol ". Pour expliquer Carrière à Delacroix, il va lui brosser largement un tableau de l'art au XIXe siècle.

La qualité de ce lyrisme, le scintillement de ce style si personnel et si riche de fraîches et pures images, égalent cet écrivain aux meilleurs et lui réservent une place de choix dans les anthologies.



Archives photographiques.





Marat (David), Chopin (Delacroix), Baudelaire (Courbet).



Archives photographiques.

Et puis Flaubert dresse à Yonville-l'Abbaye, en pleine nature, le grand tribunal où il cite la société, ne tolérant pour toute plaidoirie que le chuchotement de sa sensibilité, présente mais invisible à la barre du prétoire.

Le pesant Zola pétrit la boue héroïque de la vie et, à grandes fresques, évoque les crimes de l'argent et le courroux des foules opprimées.

Octave Mirbeau, enfin, observe à la loupe et note avec sa concision terrible le petit forfait de tous les instants, qui est comme la respiration des âmes basses. Ce n'est pas le fracas de la satire ni par les molles Érinnyes de Prud'hon la poursuite du crime, torche en main, c'est la sèche et cruelle observation de Degas et de Toulouse-Lautrec.

La littérature se durcissait et se figeait, elle aussi.

Le Naturalisme avait passé par là.

Mais Anatole France, résultante admirable des Lettres françaises, couronnait déjà le XIXe siècle, sa merveilleuse sensibilité littéraire embrassait comme un panorama toute l'évolution de l'esprit français...

Voici les poètes, enfin.

Lamartine s'épand mollement, comme un fleuve, et tout dérive au fil de son eau pâle, le bon grain et l'ivraie. Parfois un courant de pur lyrisme agite ses ondes tristes.

Étouffé, le sanglot de Vigny secoue les larges épaules de ses poèmes puissants.

Tout contre Poë, Delacroix et Goya, Baudelaire se débat dans le songe hagard de son surnaturalisme. Il transpose la beauté plastique en



des vers frémissants. Il ajoute son âme merveilleuse à l'universelle beauté...

Dans l'obscurité de sa caverne, traversée d'éclairs et de souffles prophétiques, Hugo, pythonisse monstrueuse, écrit à pleines pages sous la confuse dictée des Dieux.

Puis Leconte de Lisle le répète en le châtiant et, après avoir élagué, épuré, appauvri ses grands concepts, il les enferme dans le marbre de ses blanches strophes, comme dans une éclatante et rigoureuse prison...

Les temps du Romantisme paraissaient révolus.

Et voici qu'entourant patiemment cette grande momie des bandelettes d'or de ses alexandrins, plus fermes encore, plus somptueux et plus condensés que ceux de Leconte de Lisle, Don José Maria de Hérédia, le dernier d'entre eux, commence à lui tisser un étroit et splendide linceul.

Mais l'heure avait sonné où votre œuvre allait renaître de ses cendres, ô Maître...

Enfin, Verlaine vint !

De sa furtive main de vagabond, Choulette leva le loquet rouillé qui fermait le pré pelé où broutait Pégase..

Et ce fut les *Fêtes galantes.*

Peinture, musique, poésie ; la couleur, le son, le verbe se fondaient dans ses sens accordés pour des harmonies supérieures et son âme tendre et légère entourait leur communion et leur riait parmi ses larmes.

....

Dr FERNAND VALLON.

Florence par Corot et le déjeuner sur l'herbe de Manet.



La vie des "rats" de l'Opéra

par Jacqueline Bertillon, avocat à la Cour



Mme le Docteur Nageotte Wilbouchewitch a eu dernièrement l'idée originale et excellente de charger Mlle Cébron, premier sujet de l'Opéra, de régler des ballets sur sa musique et de les faire danser par les plus jeunes ballerines de notre Théâtre National.

Le succès de ces ballets a été si vif, la partition si charmante et gaie, les scénarios si gracieux, les petites danseuses si délurées, qu'après avoir suscité une véritable ovation au concert des œuvres de Mme Nageotte Wilbouchewitch, ils ont été répétés à la fête de l'Union des anciennes élèves des lycées et collèges dans les salons de la Sorbonne.

Il, m'a paru opportun, en raison de la vogue grandissante de ces ballets d'enfants, d'examiner quelle est la vie de ces petites filles de dix ans, prodigues de leur grâce, à l'âge où la plupart des enfants apprennent plutôt qu'ils n'exécutent. Avant que M. Rouché ne dirigeât l'Opéra, les élèves du cours de danse ne savaient



Le rythme des bras, par Mademoiselle Cébron, de l'Opéra.

Photos Yv. Chevalier.



Mlle Cébron, en "tutu" classique, fait sa leçon.

ni lire, ni écrire. Les leçons et les répétitions de l'Opéra les empêchant d'aller régulièrement à l'école communale, les directeurs et les directrices d'école avaient tranché la question en ne les y admettant pas. Et comme beaucoup d'entre elles étaient filles d'ouvriers n'ayant pas les moyens de leur payer d'institutrice, elles demeuraient dans une ignorance qui pesait sur tout leur avenir d'artiste. Elles passaient leur journée à traîner dans les mille recoins de l'Opéra (d'où leur surnom de « rats ») jusqu'au moment de la représentation du soir.

Dès que M. Rouché a pris la direction de l'Opéra, il a eu pour premier soin de faire cesser ce genre d'existence, Il n'a pas voulu tolérer un instant de plus que ces pauvres petits « rats » soient les victimes de leur art. Il a donc pris les mesures nécessaires pour que les prescriptions de la loi de 1882 sur l'enseignement primaire obligatoire soient strictement appliquées à l'Opéra. Le matin, dès huit heures et demie, les garçons vont à l'école, rue d'Astorg et les filles, rue de la Ville-l'Evêque. Ils déjeunent à la cantine de leur école respective. A une heure et demie, les institutrices de la rue d'Astorg et de la rue de la Ville-l'Evêque viennent chercher garçons et filles afin de les conduire à l'Opéra prendre la leçon de danse quotidienne et assister aux répétitions.

Les petits « rats » marchent dans la rue, deux par deux bien sagement. Personne, en voyant passer ce pensionnat docile, n'imaginerait être en présence des futures étoiles de la danse. Arrivés à l'Opéra, ils courent vers leurs loges revêtir le costume de travail. A deux heures, commence la leçon de danse. Les petits



Photos Yv. Chevalier.

La leçon de danse qui, malgré sa grâce, demande un réel et parfois pénible effort musculaire.



Ci-dessous, classe des " rats " et figure de ballet sur la musique de Mme Nagectte.





danseurs et danseuses attrapent la barre fixe, saisissent leur pied dans leur main, se cambrent en arrière, etc..., les exercices d'assouplissement sont infinis. Exécutés sous la direction de Mlle Lætitia, ils donnent aux « rats » non seulement une grâce incomparable, mais aussi de beaux corps bien proportionnés et musclés, que peuvent envier les parents des enfants qui ne dansent pas. Cette première demi-heure terminée, la classe primaire reprend, dans les pièces aménagées à cet effet dans les combles de l'Opéra.

Elles comportent les ornements habituels de ce genre de salle. Mais, par une délicatesse touchante, à l'endroit où à la laïque trônerait l'effigie de la République, à l'Opéra, c'est la photographie de Mlle Zambelli qui occupe la place d'honneur. Elle rappelle ainsi constamment à ces enfants l'exemple de cette grande artiste aussi accomplie au point de vue moral qu'au point de vue artistique.

La répétition d'un ballet suit la demi-heure de classe. A quatre heures, les mères des enfants ont l'obligation de venir les chercher afin de les ramener chez elles jouer et se reposer. S'il y a lieu, les « rats » retournent à l'Opéra après le dîner. Grâce à M. Rouché, ces enfants mènent donc une vie à peu près normale ; elles ne sont d'ailleurs engagées comme pensionnaires que lorsqu'elles ont passé leur certificat d'études. Avant l'obtention de ce certificat, elles n'ont que le titre d'élèves, et au lieu d'un traitement fixe, ne touchent qu'un léger cachet.

Il est évident que ces petits « rats » qui mènent en partie la vie de grandes personnes, ont un esprit plus vif, plus déluré qu'on ne l'a ordinairement à leur âge. Elles copient parfois instinctivement et de la manière la plus comique les mines des premières danseuses, et regardent avec un souverain mépris les enfants que leurs parents n'ont pas consacrés au service de Terpsichore. Mais certains petits ours en peluche reposant sur la coiffeuse de leurs loges, certaines petites poupées dont elles se saisissent tendrement dès la fin du ballet, prouvent bien que ni les paillettes, ni la griserie des applaudissements n'ont pu altérer chez les petits « rats » de l'Opéra la candeur naïve de l'enfance.

JACQUELINE BERTILLON.

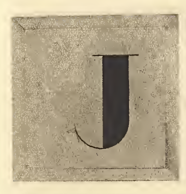


Saint-Cloud, par Turner



SAINT-CLOUD

par le Docteur François Debat



ADIS, Clodoald, fils de Clodomir, fils de Clovis, fatigué du bruit qui régnait déjà dans la Cité, prit un jour son bâton de pèlerin et sa coquille et s'en alla.

Il traversa des champs, des marais, des bois, et, arrivé sur les coteaux qui, au couchant, bordent la Seine, séduit par la splendeur et le calme du site, il s'arrêta.

Longtemps, il vécut là la vie érémitique. A sa mort, en reconnaissance de ses mérites, l'Eglise le canonisa, et les habitants donnèrent son nom à la cité qui s'était élevée autour du Monastère Royal.

Chaque siècle, depuis, ajouta une page à l'histoire de la ville : invasion des Normands ; assassinat d'Henri III ; séjour de Louis XIV et de sa cour dans le château qu'il offrit à « Monsieur », son frère ; séjour des Orléans et de Marie-Antoinette ; coup d'Etat du 18 brumaire ; fêtes somptueuses sous Napoléon Ier et Napoléon III ; incendies et pillages lors de l'invasion allemande.

A mi-chemin entre la Capitale et Versailles, Saint-Cloud fut, tour à tour, relais galant, lieu de réjouissances royales et impériales, et le foyer où les guerres et les révolutions allumèrent tour à tour l'incendie.

Vieilles pierres, vieilles rues, arbres séculaires, témoins d'un passé lointain et d'un passé tout proche, que de souvenirs vous évoquez..

Dans cette ceinture usinière qui entoure Paris, Saint-Cloud constitue, actuellement, une oasis d'élégance et de verdure avec ses parcs à la française, ses jardins anglais et japonais, ses châteaux, sa ferme romantique, ses blanches villas.

De ses terrasses fleuries, on découvre un panorama unique et merveilleux : dans le bas, la Seine coule, majestueuse et lente ; au delà, le Bois étend les vertes pelouses de Longchamp et la masse sombre de ses arbres ; dans le fond, Paris profile sa Tour élégante, ses monuments et ses églises ; de chaque côté, encadrant la Ville, se dresse la forêt des hautes cheminées de Billancourt et de Boulogne, de Suresnes et de Puteaux.

Rien de comparable au monde, si ce n'est, dans le mode mineur, Podoli, le faubourg élégant de Prague qui, par delà la Moldau, domine la vieille ville et ses monuments historiques.

De Boulogne, par un clair soleil, le spectacle des douces verdures descendant des hauteurs de Saint-Cloud jusqu'au fleuve est un enchantement.

Encerclé de bois de tous côtés, relié au cœur de Paris par une voie triomphale: les Champs-Elysées, l'Avenue Foch, le Bois de Boulogne, Saint-Cloud offre, à quelques minutes de l'Etoile, tous les agréments de la campagne.

Souhaitons que ce coin de banlieue verdoyant, aristocratique et tranquille puisse garder longtemps son caractère si particulier et si prenant, et que la « Poussée vers l'Ouest » n'incite pas les architectes à édifier à la place de ses jardins fleuris de prosaïques et massifs immeubles.

Dr FRANÇOIS DEBAT.

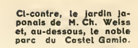
Ci-contre, daguerréatype du Château de Saint-Claud dévasté pendant la guerre (1871)







Ci-contre, le Country-Club de Saint-Cloûd et, au-dessus, une ferme romantique, inattendue.





Ci-contre, le jardin japonais de M. Ch. Weiss et, au-dessous, le noble parc du Castel Gamio.







Saint-Cloud vu de Boulogne, l'un des spectacles les plus doux et charmants de l'Ile de France.



Photo Alinari.

Le péché originel, mosaïque de la chapelle palatine, Palerme, XII[e] siècle.

LE NU DANS L'ART CHRÉTIEN

d'après le Docteur Paul RICHER, de l'Institut.

Ci-contre, Baptême du Christ (détail d'une miniature d'un manuscrit syriaque à la Bibliothèque nationale). Epoque : vers 1200.



En bas, les damnés poussés par les démons vers la chaudière (Cathédrale de Bourges). Nus au galbe dicté par les muscles cachés.



Le nu dans l'art chrétien, du D[r] Paul Richer, membre de l'Institut, forme le sixième volume de sa « Nouvelle anatomie artistique », monument de science, d'érudition et d'esthétique, qui impose l'admiration et, ligne après ligne, une curiosité grandissante.

Il est du plus haut intérêt de suivre, avec l'éminent écrivain pour guide, les variations du génie grec après l'apparition du christianisme, de discerner son rayonnement sous les manifestations de l'art chrétien, d'assister à ses éclipses et à ses résurrections.

Parmi tant de médecins épris à la fois de leur science, de belles-lettres et de beaux-arts — c'est là un type social que notre époque peut être fière de voir s'affirmer — le D[r] Paul Richer est un maître dont on aime à subir l'autorité.

R. L.

Ci-contre, la résurrection des morts : fragment du tympan du portail central de la Cathédrale de Bourges (Art gothique du XIVe siècle).



En bas, un beau fragment des bas-reliefs de la façade de la Cathédrale d'Orvieto : Adam et Eve, par Pisano. Forme antique épurée.





Photo Alinari.

VIRGILE DANS LE PANIER

par André-Charles COPPIER



ESTAIT-IL quelque chose à dire sur Virgile, après tant de commémorations solennelles et de publications multipliées ?... Je demeure surpris qu'on n'ait pas rappelé la gravure célèbre où Lucas de Leyde avait évoqué l'un des épisodes les plus populaires de la légende que le moyen-âge avait tissée autour d'un nom illustre, dans une interprétation cabalistique de la valeur des vers et des mots oubliés. Au milieu du XVe siècle, Virgile n'était plus qu'une sorte de nécromant, d'une puissance redoutable, capable de commander aux éléments, à l'aide de maîtres-mots secrets.

Le burin de Lucas de Leyde représente : *Virgile suspendu dans un panier à la fenêtre d'une courtisane*, qui l'injurie en ameutant les passants. Ce n'est là que le tableau central d'une aventure fort plaisante, dont l'illustre graveur n'a pas publié le prologue, ni l'épilogue trop capiteux. Voici ce que disait la légende.

Virgile sortait d'un banquet, lorsqu'il fut séduit et enlevé par une belle mystérieuse qui lui offrit l'hospitalité de la nuit. Il s'était cru en bonne fortune. Au matin, il dut déchanter. Fouillé par les esclaves de la dame et trouvé sans argent sur lui, il fut exposé dans un panier à la fenêtre du logis d'amour, sur l'ordre de la courtisane, qui comptait bien que les amis le reconnaîtraient et paieraient sa rançon.

A peine appréhendé, Virgile avait prononcé les maîtres mots dominateurs du Feu. Sur l'heure, tous les foyers de Rome s'éteignaient. Et le feu sacré des Vestales désertait l'autel pour aller occuper la féminité de la courtisane, qui se mit à hurler.

Tous les esclaves des cuisines et les ménagères de Rome durent s'approvisionner, jusqu'au soir, à ce foyer, d'un feu qui ne se transmettait pas de proche en proche, et n'ardait, en étroite braise, qu'à ce seul endroit ! ! ! Quel cas médical singulier !

A Naples, on montrait, vers le même temps, d'autres prodiges plus permanents, dus à la puissance des « mots » de Virgile. Il avait créé un cheval d'airain qui préservait ses frères de chair de toute maladie et les rendait dociles au mors ; tandis qu'une mouche, de même métal, retenait, hors des portes de la cité, la nuée de ses sœurs qui infestent la ville d'aujourd'hui et sa campagne. Mieux encore, il avait reconstruit tout Naples, et sa rade avec le Vésuve au calme, dans une étroite bouteille qui servait de palladium urbain. Un archer de bronze dardait sur le Vésuve la pointe d'une arme qui l'empêchait d'entrer en éruption. Enfin, tous les serpents de la région avaient été enfermés par lui derrière une porte de bronze ! ! Aussi, son colombaire du Posilipo était-il vénéré autant que la châsse du Gennaro.

Et voilà comment la « magie des vers » s'était transformée, dans l'esprit d'une foule crédule et inventive, en sorcelleries de nécromant. Ne plaignons pas Virgile d'avoir été le héros de ces contes de la Mère-l'Oie. C'est l'une des formes les plus efficaces de l'immortalité véritable.

ANDRÉ-CHARLES COPPIER.



Au sommet d'un château crénelé, un corps de femme mutilé. Ici, c'est "la fille de l'Empereur de Rome " Elle élève une corbeille renfermant l'enchanteur.

Ce bas-relief se voit sur le chapiteau du 3e pilier de la nef (XIVe siècle) de Saint-Pierre de Caen. (Photo communiquée par M. le curé de Saint-Pierre).



Virgile dans le panier, par Lucas de Leyde.

MARC



La photographie me délasse" aime à dire Marc Réal. Mais il ajoutait un jour : " Pour me sentir vivre, j'ai besoin d'un crayon 6 B et d'un objectif F. 4. 5" ; ce qui prouverait que l'art de choisir et de fixer des vibrations lumineuses est pour lui bien plus qu'un délassement. C'est au moins une vocation dont un prompt succès a fait, semble-t-il, une passion. Témoin ces sortes de maximes qu'énonce Marc Réal : *La photographie est un des moyens de faire avec un sujet banal une chose d'un intérêt puissant. La photographie artistique doit se garder de la servilité. L'emploi mécanique d'un moyen mécanique n'est pas digne de l'artiste moderne. L'exagération du " métier " mène à l'art pour l'art. On obtient évidemment d'excellentes photos, mais combien froides. La sensibilité de l'artiste suffit cependant pour animer un cliché...*





RÉAL

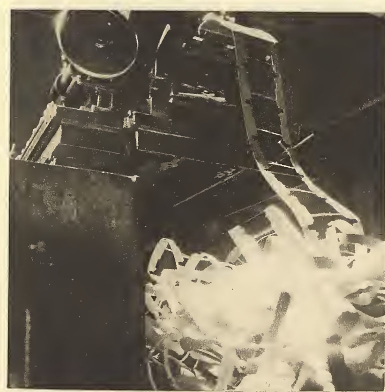


Et celui qu'on a justement appelé " un grand novateur dans les moyens d'expression du graphisme publicitaire ", lorsqu'il met en œuvre son objectif " F.4.5. ", est l'un de ceux qui savent découvrir l'âme des choses — et la faire voir — sous les aspects en apparence les plus froids de la vie moderne.

L'on s'étonnera peut-être de ne trouver dans ces pages aucune " légende ". Mais est-il besoin d'un texte quelconque pour démontrer que le machinisme, les puissantes architectures utilitaires de notre temps dévoilent à un maître photographe leur émouvante beauté ?

Une beauté à deux degrés, oserons-nous dire : contraste des noirs et des blancs, splendeur d'équilibre des lignes géométriques, d'abord — et cela pourrait se suffire ; mais puis, à la réflexion, témoignage de l'effort humain...

H. D.













Avez-vous vu ?...

Le directeur éminent d'une Revue célèbre a discerné dans *l'Acheteuse* le « cas morbide » d'une sensualité exaspérée de vieille fille. Etait-ce bien là le sujet de M. Stève Passeur ? Seul, pourrait nous fixer cet étonnant dramaturge. Mais notre opinion est qu'il a dû viser plus haut que les sens et qu'il a réussi à nous peindre une époque : celle où une femme riche peut être plus qu'une égale, où torturée, certes, d'un exigeant appétit — mais cela n'est pas si morbide — elle est surtout une dominatrice, un tyran sans scrupule. Il y eut, de tout temps, beaucoup de femmes supérieures par le caractère, mais la plupart, loin de pousser jusqu'au cynisme leur faculté de commander aux mâles, trouvèrent bien plus expédient de n'en point faire étalage.

Aujourd'hui, le « sexe faible » fait les acheteuses sans pudeur.

M. Marcel Achard, écrivant *La vie est belle*, n'a pas prétendu démontrer sérieusement que la vie est belle chez les « clochards ». Il s'est borné à nous conter très joliment une touchante historiette : la gentille Miky est écœurée par son barbon de tuteur, qui la désire, et par son jeune amant Stéphane qui ne désire guère que l'argent du tuteur. Elle voudrait mourir. Une sorte de vagabond chevaleresque, riche de gaie philosophie, lui fait voir des bas-fonds où l'on rit encore au dernier degré de la misère. Miky vivra. Elle ne peut pourtant pas gratifier son sauveur de la tendre récompense que le public, en somme, trouverait juste, sinon morale. Ce Chemineau de grande ville est par trop loqueteux et il a des relations exagérément « inclassables ».

L'art de l'auteur est tout intelligence, ironie, sentiment de la mesure. Cependant, M. Marcel Achard a pour Miky comme pour son haillonneux chevalier servant et pour les autres pauvres hères qu'il met en scène, une tendresse qu'il nous fait partager. Et quant à l'entretenu Stéphane, il nous le montre tel qu'il est, et cela est excellent.

Trop de beaux jeunes gens, de nos jours, ressortissent à l'océanographie. Amateurs de caviar — entre autres mets coûteux — et de grands restaurants, leur vrai milieu et leur aliment essentiel, c'est le plancton.

Henri DELORIÈRE.

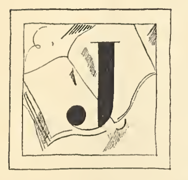
Suzy Prim (Miky) et Jules Berry (Charlemagne) dans "La Vie est belle" à la Potinière, où la pièce de M. Achard a trouvé un long succès.

En haut, Simone dans "l'Acheteuse" au Théâtre de l'Œuvre où la grande artiste a littéralement bouleversé le public. (Dessins de la Rocha).

Avez-vous lu ?...

Le Voyageur sur la Terre(1)

par le Docteur Pierre Dominique.



ULIEN GREEN est un jeune écrivain français — trente ans, c'est la jeunesse, — fils de parents américains, mais qui a passé la plus grande partie de sa vie et, en tout cas, son enfance et son adolescence dans notre pays. Ce n'est qu'à l'âge d'homme qu'il est allé en Amérique, et c'est là-bas qu'il a trouvé le sujet de son premier livre : *Mont Cinère.* Livre déjà curieux, déjà plein de mystère. *Adrienne Mesurat* suivit. Puis nous eûmes la grande nouvelle qui donne son titre au livre d'aujourd'hui, et enfin *Léviathan* qui parut il y a dix-huit mois ou deux ans et fut considéré comme une manière de chef-d'œuvre.

Et de fait M. Julien Green, non seulement a le sens de l'inquiétude et du mystère, ce qui peut être le cas de beaucoup de personnes qui n'écriront jamais de romans, mais cette inquiétude il sait la rendre, et ce mystère nous en faire percevoir la présence. C'est par cette faculté, chez lui d'une étonnante puissance, qu'il nous arrête et s'il faut le dire, nous enchaîne si bien qu'il n'y a plus moyen de se reprendre et d'échapper à son emprise.

On l'a bien vu quand parut *Léviathan.* Le personnage principal de ce livre est un malheureux, plongé comme chacun de nous dans cet océan d'incertitudes et de terreurs qu'est l'existence, mais qui possède, à un degré formidable, conscience de cette situation.

Nous qui, de cette situation, avons pris notre parti au point de ne plus rien traduire ou presque rien dans la vie courante par le terme d'effroi, devrions être vaccinés contre l'action d'un livre semblable. Et de fait nous le sommes au point de sourire si le livre est mal fait. Mais ici, il est bien fait. Dès les premières pages, les premières lignes, l'atmosphère est créée. Nous sommes conduits dans une petite ville, dans une maison, et nous ne pouvons plus en sortir. Tout se passe comme si M. Julien Green était venu poliment nous chercher, nous avait prié de le suivre et nous avait poussés, à pas feutrés, sans bruit, sans jamais élever la voix, dans un monde que l'on ne peut pas dire apocalytique ou lunaire, mais qui enfin n'est pas le nôtre. Ou plutôt c'est le nôtre, mais vu sous un certain angle.

Là rien n'est fantastique, mais tout est mystérieux. C'est un monde assez voisin de celui d'Edgar Poë, mais où dominent l'inquiétude et le sentiment de l'inutilité de tout effort. Les personnages de M. Julien Green sont tous d'ailleurs plus ou moins pénétrés d'un esprit biblique assez caractérisé. Le livre met en scène, dans une des deux principales nouvelles, des Américains du Nord, dans l'autre des Français sans doute, mais pénétrés de cet esprit, Dans les deux nouvelles, le personnage principal est un jeune homme à l'âge où l'irrésolution est le plus marquée d'habitude, et les deux jeunes gens se ressemblent à s'y méprendre, l'abandon aux puissances extérieures étant plus marquée toutefois dans le premier cas.

La conclusion de tout ceci est que les médecins ne peuvent que s'intéresser tout particulièrement aux démarches et aux méthodes de M. Green. Prenons pour exemple la première nouvelle de celles qui composent le volume dont nous parlons, la nouvelle qui a justement pour titre : *Le Voyageur sur la Terre.* Et tout d'abord voici l'épigraphe, qui est de Malherbe: *Il n'y a point qui tienne comme ces imaginations mélancoliques.*

Ceci posé, voyons la trame du récit. L'auteur passant en Amérique apprend que dans une petite ville, un jeune homme, Daniel, est mort assez mystérieusement précipité au fond d'un torrent. Le crime est invraisemblable; l'accident ou le suicide aussi. Un manuscrit trouvé chez lui et quelques lettres de quelques témoins vont permettre d'éclairer la situation. On voit déjà la formule. Notes personnelles ou lettres explicatives : en somme confession.

Dans son manuscrit, le jeune Daniel nous explique que, vivant chez son oncle et sa tante, il y était assez malheureux, non qu'il fût maltraité, mais son état d'insatisfaction et d'inquiétude était renforcé par l'état d'insatisfaction des trois autres personnages dont l'un était, de plus un bizarre prédisposé à la solitude et presque à la claustration. Lui, le petit, est parti un beau jour à l'Université, mais il y est parti sous l'influence d'un grand oncle, à la suite d'un véritable *raptus.* Il arrive là, et prétend avoir rencontré à la gare un homme plus âgé que lui, qui l'aurait accompagné jusqu'à la pension de famille où il devait habiter, serait venu le voir plusieurs fois dans sa chambre, lui aurait donné des conseils, puis donné de l'argent, aurait brûlé ses livres, etc... Or, tous les témoignages concordent. Personne n'est jamais venu le voir. Il y a eu hallucination qui aurait donc été à la fois visuelle et auditive. Daniel en arrive à faire, dans cet état, qu'il faut bien qualifier d'état second, des gestes que, revenu à son état normal, il attribuait à son pseudo-visiteur. Par exemple, il recevait, notait-il, une lettre de l'autre, et c'était lui-même qui se l'était adressée. On voit le cas.

Je signale d'autant plus fortement la formule de Julien Green que, ni lui, ni M. Bernanos, autre écrivain plus âgé d'ailleurs que lui, et dont les romans ne baignent pas moins dans le mystère, ne sont des médecins. Il ne s'agit pas là d'études analogues à celles auxquelles se sont livrés, par exemple, Bourget autrefois, Roger Martin du Gard aujourd'hui. Bourget et Roger Martin du Gard étudiaient des cas du dehors. Bernanos et Julien Green apparaissent comme mêlés à la foule de leurs personnages et familiers des inquiétudes qu'ils étudient. L'un et l'autre tirent d'eux-mêmes, semble-t-il, beaucoup de ce qu'ils nous donnent. Par là, l'un et l'autre se rapprochent de Poë. Et l'on entend bien qu'il ne s'agit pas dans le cas qui nous occupe de simples terreurs physiques ; la terreur qui est peinte dans les livres de Julien Green est faite d'une espèce de vue trop aiguë sur le monde, sur la destinée de l'homme, sur la mort. Ajoutons encore que, pour en revenir au livre qui fait l'objet de cet article, nous ne voulons pas dire que les personnages qu'on y trouvera, le Daniel du *Voyageur sur la Terre* ou le Jean des *Clefs de la Mort* soient, pour l'auteur, des personnages étranges. Non, ce sont des personnages courants, baignant à fond dans l'atmosphère où nous vivons tous, mais que M. Julien Green dote d'une sensibilité tout à fait particulière. De plus, il les dépouille de toute volonté, de toute réaction personnelle, il fait d'eux de purs acceptants, de façon à pouvoir facilement déterminer les courants de l'océan dans lequel il les plonge. Il agit comme ces hommes de science qui, jetant des flotteurs à de certains endroits des mers, et qui, les retrouvant plus tard à d'autres endroits, établissent ainsi la géographie des grands courants et la course suivie par des masses d'eau qui, pour l'œil du profane, paraissent immobiles.

PIERRE DOMINIQUE.

(1) Julien GREEN. *Le Voyageur sur la terre.* Plon, éditeur.
Voir aussi : *Léviathan, Adrienne Mesurat, Mont Cinère,* (même éditeur).

Avez-vous entendu ?...

A l'Opéra : La Tentation de Saint Antoine
Au Concert : Œuvres de Mme Nageotte

par le Docteur J. M. PACAUT.



EUX soirées consacrées à des œuvres musicales de médecins.

La Tentation de Saint Antoine, de notre confrère Raoul Brunel, représentée pour la première fois sur la scène de l'Opéra, continue respectueusement les traditions classiques de notre Académie Nationale de Musique. Le livret, inspiré par Saint Jérôme et Jacques de Voragines, en a été fort habilement élaboré par M. Raoul Brunel lui-même pour prêter au spectacle autant qu'à la musique. Il débute par un prologue dans la tradition des « Mystères » du moyen âge, où sur le parvis d'une cathédrale, les acteurs du drame, joyeusement acclamés par la foule, viennent se présenter au public, puis le drame proprement dit commence. Il nous montre d'abord Antoine, harcelé par le Malin, succombant au péché d'orgueil et se rendant à Memphis pour y monter sur le trône pontifical. Il y arrive au milieu des fêtes du couronnement du pontife authentique, et est chassé ignominieusement de la ville. Revenu dans son désert, il en est à nouveau arraché par la Reine de Saba, qui entreprend de l'enivrer par le spectacle des splendeurs de sa Cour et les sortilèges de son amour, et il ne faut rien moins que la révélation inopinée de la nature démoniaque de ce fantôme pour empêcher Antoine de succomber à la luxure. Enfin il est tenté par la Mort, qui cherche à faire naître le doute dans son âme, puis par Satan lui-même qui veut le persuader de sa damnation définitive et l'étourdit d'un sabbat hallucinant. Délivré de ce cauchemar par sa foi inébranlable, Antoine retrouve enfin le calme en suivant le conseil d'un Ange qui lui révèle que le travail est une prière en action, et qu'il faut lui faire une part dans sa vie contemplative. Et là-dessus, les acteurs et le peuple, réunis à nouveau sur le parvis, entonnent un *Gloria* d'actions de grâces.

A part quelques longueurs, ce livret sans intrigue est malgré tout assez varié et, en dépit de la monotonie forcée des sentiments d'Antoine, prête assez richement à la matière musicale. La partition de M. R. Brunel est écrite d'une habileté extrême. La ligne vocale s'y dégage constamment, sans effort, au-dessus d'un orchestre dont les effusions demeurent toujours empreintes d'une discrétion voulue, parfois excessive, car elle en émascule un peu la puissance, même aux moments où le décor musical devrait l'emporter et nous enlever en même temps : la demi-teinte continuelle manque de clair-obscur. J'eusse aimé une ironie plus mordante dans le rôle des deux démons déguisés en moines, plus de vigueur dans l'apostrophe du véritable pontife, moins de retenue dans les tentatives (vocales) de séduction de la Reine de Saba. Le *Gloria* final, qui devrait nous emporter irrésistiblement, à la façon de l'*Alleluia* du *Roi David*, s'essouffle et tombe. D'un autre côté, on se prend trop souvent à regretter que M. R. Brunel n'ait pas entièrement réussi à se libérer du répertoire. Le Sabbat, par exemple, qui utilise heureusement l'air fameux du théâtre des Marionnettes « Rendez-moi mon cochon, s'il vous plait », nous obsède de l'évocation du rythme de l'*Apprenti Sorcier*, et la gradation des clameurs de foi d'Antoine s'apparente de trop près au finale du *Faust* de Gounod.

Toutefois, à côté de semblables « à la manière de » qui nous désenchantent un peu, il n'est que juste de reconnaître les qualités de tenue et de distinction constantes de la partition. Si quelques airs sont d'une inspiration un peu désuète, il n'en est aucun qui vise à l'effet par des moyens vulgaires, et certaines pages (l'introduction du tableau du désert, avec son pipeau de chevrier, ou l'orage) donnent l'atmosphère avec une sobriété aussi juste que délicate. Les ballets sont variés et prêtent à de jolies évolutions. Dans son ensemble, à part l'air de la Mort qui procède d'une inspiration plus conventionnelle, tout le début de la troisième partie est de beaucoup le mieux venu, et ses récitatifs sont empreints d'une émotion sincère et communicative. En somme, si l'œuvre de M. R. Brunel ne nous apporte aucune formule nouvelle du drame lyrique, elle témoigne constamment du goût délicat d'un lettré, et convient admirablement à la scène qui l'a accueillie et qui l'a somptueusement encadrée.

■

Notre confrère Mme Nageotte possède un tempérament musical des plus remarquables, qui s'épanche avec facilité dans une inspiration toute spontanée. Dans le concert au profit de la Société de secours aux familles de médecins, il nous a été donné de réentendre pour notre plus grand plaisir un certain nombre de ses œuvres, dont le délicieux triptyque intitulé *Inspiration, Tu veux savoir ce que j'ai vu*, etc. Quelques pièces étaient en première audition. J'ai vivement goûté l'atmosphère nostalgique du *Monastère*, la variété de couleur de *J'ai vu des crêtes*, l'allure romantique des *Cloches*, et j'ai retrouvé dans la *Contrebandière* comme un écho de Moussorgsky. Interprétation en tous points remarquable par Mme Tager, dont le timbre se prête à des demi-teintes exquises, Mme Defosse, qui vocalise dans un style impeccable et phrase avec une émotion communicative, et M. Braminoff qui manie une voix splendide avec un bel enthousiasme. M. Defosse, au piano, a enveloppé toutes ces mélodies de sonorités délicatement recherchées qui faisaient encore valoir la ligne vocale. Les petits ballets réglés par Mlle Cébron furent absolument délicieux, et le *bis* qui réclama *Pour faire danser Maguitou* fut l'expression unanime d'une salle enthousiaste à juste titre.

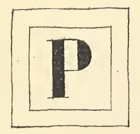
Dr J.-M. PACAUT.



Mme Nageotte, par Jaques

La musique et les médecins

par le Docteur Lebègue.



ARMI les délassements qui permettent au médecin de s'évader des soucis de sa profession ainsi que des tristesses et des misères qu'il coudoie chaque jour, la musique occupe une place de choix. Nous voudrions envisager, dans une revue d'ensemble, les rapports de la Médecine et de la Musique, montrer que les médecins peuvent être compositeurs, instrumentistes ou simplement amateurs, et enfin voir, dans l'arsenal de la thérapeutique moderne, quelle place on peut réserver à la thérapeutique musicale.

Quand on jette un regard, tant dans le passé que dans le présent, sur la production des médecins compositeurs, l'on ne peut qu'être frappé de la minceur de leur bagage. Certes, il nous serait difficile de rivaliser avec un Bach, un Mozart, un Beethoven ; mais nous ne pourrons rien opposer à un Borodine, qui fut professeur de chimie, ou à l'admirable groupe des officiers de marine formé par Jean Cras, Mariotte, Max d'Ollonne et Roussel.

Nous ne pouvons même pas essayer d'annexer Berlioz, alors qu'on a pu le faire pour Sainte-Beuve qui prit quatre inscriptions de médecine et fut pendant deux ans externe des hôpitaux de Paris. Berlioz, petit-fils, fils et frère de médecins, ne fit sa première année à la Faculté de Paris que pour obéir aux ordres de son père, mais il ne cache pas, dans ses Mémoires dont la lecture est aussi passionnante que celle d'un roman, la profonde horreur que lui inspira l'amphithéâtre de dissection à l'hôpital de la Pitié. Il quitta bien vite les leçons d'Amussat, de Thénard et de Gay-Lussac pour les cours du Conservatoire et les représentations de l'Opéra. Mais, si Berlioz fut si peu des nôtres, il dut peut-être une part de son génie à son père, le docteur Louis-Joseph Berlioz, qui, avant d'embrasser la carrière médicale, s'était adonné, ainsi qu'il l'écrit dans son *Livre de raison*, au dessin, à la musique et à la littérature. L'on ne peut que souhaiter de rencontrer un jour, dans la descendance d'un de nos nombreux confrères musiciens, un nouveau Berlioz.

Cependant, il serait injuste de passer sous silence la musique de chambre écrite par le professeur Richelot (sous le nom de Symia), les mélodies du docteur Camille Fournier, les œuvres du docteur Louis Destouches, le secrétaire général de l'Orchestre Médical, dont le prélude d'*Isis* fut fréquemment joué, ainsi qu'un opéra-comique *Cœur de Soubrette*, qui fut représenté à l'Athénée Saint-Germain (le futur Vieux Colombier). Enfin, notre confrère Blondel (sous le nom de Brunel) a écrit les *Poèmes russes*, une *Circé*, ainsi qu'une *Tentation de Saint-Antoine*, que l'Opéra vient de représenter.

Si notre profession ne peut aligner que quelques noms de compositeurs, par contre nous y trouvons beaucoup d'exécutants. Il est à peine besoin de présenter à nos lecteurs l'Orchestre Médical, dont l'idée première revient au docteur Destouches qui l'exposa dès 1905. Cet orchestre vit le jour en 1910 : il eut alors pour président le docteur Richelot, et Busser fut son premier chef d'orchestre. Actuellement, il est dirigé par Jean Manuel, et c'est le professeur Villaret qui préside à ses destinées. Cette association symphonique s'est fait remarquer par de très belles auditions, données au profit d'œuvres philanthropiques et d'assistance professionnelle.

Enfin, si les confrères instrumentistes sont nombreux, les simples amateurs de musique sont encore plus nombreux. Il n'est pas un concert important à Paris où l'on ne rencontre des figures de connaissance.

C'est ainsi que, pour citer un souvenir personnel, aux deux derniers concerts donnés par Mengelberg à la tête de son merveilleux orchestre, nous étions assis, à la première séance, à côté d'un de nos plus sympathiques professeurs agrégés (qui occupa longtemps le pupitre du hautbois à l'Orchestre Médical), et à la seconde séance nous étions tout près d'un chirurgien de l'hôpital Lariboisière. Pour ne citer qu'un nom, il est bien rare, en de telles occasions, de ne pas rencontrer notre excellent confrère le docteur Laskine, le père de Lily Laskine, dont le talent de harpiste est admiré de tous.

Lorsque le médecin n'a pas deux ou trois heures de liberté à consacrer à une séance musicale, ou s'il veut retrouver le souvenir fidèle de tel orchestre ou de tel artiste, il lui reste une ressource, le phonographe, actuellement si perfectionné.

La musique, enfin, apporte au médecin un précieux concours pour sa thérapeutique. David, avec sa harpe, guérissait Saül. Dans sa *Magia naturalis* (1588), J. B. Porta, parlant des propriétés de la musique, fait allusion aux joueurs de flûte qui obtenaient ainsi la guérison des malades piqués par la Tarentule.

Dans les *Propos de table de Martin Luther*, celui-ci attribue au diable toutes les maladies et tous les fléaux... « il est l'auteur de la peste, de la vérole, de la fièvre, etc. ». Pour le combattre, il n'est rien de tel que la musique, « il fuit au plus vite quand il entend la musique ».

Levacher, dans la préface de son *Ecole de Salerne* (1782), nous dit que Boerhave retira Van Swieten « d'une tristesse profonde et opiniâtre où l'étude de la médecine l'avait jeté, en lui recommandant l'exercice des armes, la musique et les lectures amusantes ». Dans le traitement des aliénés, la musique est d'un précieux secours : le marquis de Sade (!) avait organisé, à Bicêtre, des séances de musique, et ce traitement de l'aliénation mentale fut étudié dans le même hospice par Loudet, en 1840.

Rabelais a fait une joyeuse allusion à la thérapeutique musicale dans son cinquième et dernier livre : dans le royaume de la Quinte Essence, la reine guérit les ladres, les empoisonnés, les pestiférés et les vérolés en « leur chantant une chanson selon la compétence du mal » sur un orgue dont « les tuyaux étaient de casse en canon, le sommier de gaïac, les marchettes de rhubarbe, le suppied de Turbith, le clavier de scammonée ».

Si la médecine se sert de la musique pour le traitement des aliénés, elle peut également l'utiliser dans le traitement des sourds qui présentent encore des restes d'audition. Ceux-ci pourront bénéficier utilement du phonographe et de la téléphonie sans fil (avec casque). Mais c'est surtout avec le tube acoustique du docteur de Parrel qu'ils sont susceptibles d'amélioration, ce tube servant à des exercices à voix haute, à voix chuchotée, et à des exercices de vocalisation.

Enfin, le médecin oto-rhino-laryngologiste sera le précieux collaborateur de tout chanteur : il lui montrera le rôle du soufflet pulmonaire, de l'anche vibrante du larynx et des cavités de résonance sus et sous-glottiques qui donnent à chaque voix son timbre particulier. Il lui apprendra à respirer et à articuler, il lui donnera de précieux conseils pour l'hygiène de son larynx et lui interdira de pousser sa voix hors des limites de son registre naturel. La collaboration intime du laryngologiste et du professeur de chant devrait être générale, et, pour tout élève d'une classe de chant, il devrait y avoir, suivant l'expression du docteur de Parrel, un « conseil de révision de tout l'arbre respiratoire ».



Laboratoires du Dr F. DEBAT, 60, rue de Prony, PARIS

Notes Dermatologiques

(SUITE)



CAS PARTICULIERS

A. Psoriasis enflammé

Prendre chaque jour un bain d'amidon à 37° durant 20 minutes. Puis, onctionner à l'*Inotyol*. Si les bains sont impossibles, les remplacer par des pansements humides.

B. Psoriasis non enflammé Bains impossibles

Onctionner les lésions avec l'*Inoxemol*.

C. Le malade ne peut utiliser les pommades odorantes.

Remplacer par :

Naphtol	5 gr.
Vaseline	100 gr.

Pustule maligne de charbon

Escarre noire cerclée de vésicules contenant un liquide roux. Vive inflammation tout autour. Grosse réaction ganglionnaire.

TRAITEMENT GÉNÉRAL

Sérothérapie anti-charbonneuse de Marchoux-Slavo.

TRAITEMENT LOCAL

Cautériser l'escarre d'urgence et largement avec thermocautère. Puis, injecter matin et soir, dans les tissus environnants 3 cc. de solution iodo-iodurée à 2 %.

Séborrhée

1° **Au cuir chevelu.**

2° **A la face.**

Savonner le visage matin et soir avec savon à l'*Inotyol*. Faire le soir une lotion avec :

S. précipité	10 gr.
Alcoolat de lavande..........	30 gr.
Glycérine	5 gr.
Eau de roses q. s. p...........	250 cc.

Le massage plastique de Jacquet est le meilleur traitement de la séborrhée.

Sycosis

Même traitement que pour les Folliculites.

Trichophyties ou teignes

1° **Au cuir chevelu** (plaques arrondies avec cheveux cassés émergeant de squames grises épaisses).

Le traitement de choix est la Radiothérapie, qui produit la dépilation en trois semaines. La repousse est complète après six mois.

A défaut de Radiothérapie : Badigeonner, tous les 2 jours, les plaques atteintes avec teinture d'iode pure. Epiler soigneusement tous les poils malades.

2° **A la barbe** (Kérion de Celse). Tumeurs arrondies saillantes, enflammées, laissant sourdre, à la pression, de nombreuses gouttes de pus.

Calmer tout d'abord l'inflammation par des pansements humides. Puis, provoquer l'épilation par la Radiothérapie.

En cas d'impossibilité, épiler avec soin, et panser avec la solution :

Iode	0 gr. 50
KI......................	2 gr.
Eau distillée	250 gr.

3° **Aux parties glabres** (Herpès circiné). Plaques arrondies, à centre squameux avec, à la périphérie, un bourrelet rouge plus ou moins saillant formé de vésicopustules ou de squames.

Badigeonner tous les jours les lésions avec teinture d'iode. Suspendre dès que les téguments s'irritent.

Tuberculose verruqueuse

Lésion papillomateuse de teinte violacée recouverte de croûtes adhérentes grisâtres et parsemée d'îlots cicatriciels. Tout autour, zone érythémateuse.

Exciser si possible. Ou bien détruire au thermocautère.

Dr F. DEBAT.



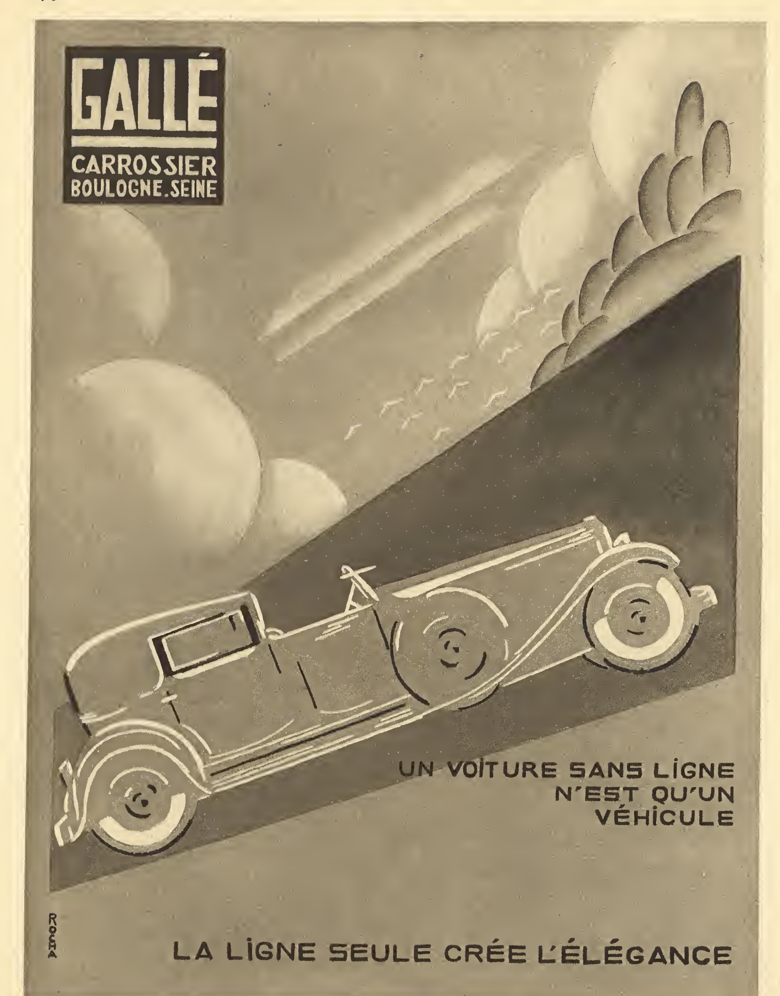
Laboratoires du Docteur F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS



Laboratoires DARRASSE, 7, 9, 11, 13, rue St-Maurice, NANTERRE (Seine)



Laboratoires FOURNIER Frères, 7, Rue Biscornet, PARIS


GALLÉ
CARROSSIER
BOULOGNE.SEINE
UN VOITURE SANS LIGNE
N'EST QU'UN
VÉHICULE
LA LIGNE SEULE CRÉE L'ÉLÉGANCE
ROCHA


PAUL
PORTES
TAILLEUR
194 RUE DE RIVOLI
UN COSTUME SANS LIGNE
N'EST QU'UN
VÊTEMENT...
LA LIGNE SEULE CRÉE L'ÉLÉGANCE
ROCHA

FERNAND VALLON
AU LOUVRE AVEC DELACROIX
PRÉFACE D'ÉLIE FAURE

UN VOLUME 19×24 DE 236 PAGES, ORNÉ DE 24 REPRODUCTIONS HORS-TEXTE EN HÉLIOTYPIE EXÉCUTÉES PAR LÉON MAROTTE ET, DANS LE TEXTE, DE REPRODUCTIONS RÉDUITES DE 27 DESSINS D'EUG. DELACROIX.



Archives photographiques d'Art et d'Histoire

IL A ÉTÉ TIRÉ : DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR JAPON IMPÉRIAL, MARQUÉS DE A. A J. — CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET NUMÉROTÉS DE I A CXX (PRIX 100 FRS). — DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A 200 (PRIX 125 FRS). — DEUX MILLE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES DU PONT-DE-CLAIX, NUMÉROTÉS DE 201 A 2200 (PRIX 70 FRS). — AUX ÉDITIONS B. ARTHAUD, ANC. ÉD. J. REY, GRENOBLE, ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.



Typogr. J. LANGLOIS
PARIS. NORD 64-82
LE GERANT H. HENRION

SOCIÉTÉ DE GRAVURE
& D'IMPRESSION D'ART
— CACHAN (SEINE) —


LECRAM VIGNEAU